HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

TOME VII.

A PARIS,

CHEZ
FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
WERDET ET LEQUIEN, Libraires, rue du Battoir, n° 20;
BOSSANGE PÈRE, Libraire, rue de Richelieu, n° 60;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE,

ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

TOME VII.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M. DCCC. XXVII.

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

LIVRE XXXV.

I. Anthémius empereur. II. Gouvernement d'Anthémius. III. Sidonius, préfet de Rome. IV. Lois d'Anthémius et de Léon. V. Fin de la puissance romaine en Espagne. VI. Causes de la guerre entre Léon et Genséric. VII. Préparatifs de Léon. VIII. Mauvais succès de cette expédition. IX. Suites de la défaite. X. Léon marie sa fille à Zénon. XI. Aspar veut faire périr Zénon. XII. Troubles excités par Pierre le Foulon. XIII. Lois de Léon en faveur de la religion. XIV. Pluies excessives. XV. Brouilleries d'Anthémius et de Ricimer. XVI. Épiphane les réconcilie. XVII. Condamnation d'Arvande. XVIII. Séronatus et Romanus punis de mort. XIX. Euric prend les armes contre l'empire. XX. Caractère de Léon, ministre d'Euric. XXI. Euric défait les Bretons. XXII. Guerre d'Odoacre et des Francs. XXIII. État du royaume des Bourguignons. XXIV. Massacre d'Aspar et d'Ardabure. XXV. Suites de ce massacre. XXVI. Théodoric renvoyé à son père. XXVII. Cendres du Vésuve portées à Constantinople. XXVIII. Olybrius, empereur. XXIX. Glycérius, empereur. XXX. Vidémir vient attaquer l'Italie. XXXI. Théodémir attaque l'Illyrie. XXXII. Théodoric-le-Louche fait la paix avec Zénon. XXXIII. Amorcèse, Sarrasin. XXXIV. Léon donne à son petit-fils la qualité d'Auguste. XXXV. Mort de Léon. XXXVI. Règne de Léon II. XXXVII. Zénon, seul empereur. XXXVIII. Fils et frères de Zénon. XXXIX. Érythrius et Sébastien, préfets du prétoire. XL. Népos, empereur. XLI.

Euric attaque l'Auvergne. XLII. Générosité d'Ecdicius. XLIII. Négociations pour la paix. XLIV. L'Auvergne cédée à Euric. XLV. Augustule, empereur. XLVI. Paix avec Genséric. XLVII. Théodoric, roi. XLVIII. Conspiration contre Zénon. XLIX. Zénon s'enfuit en Isaurie. L. Basiliscus, empereur. LI. Odoacre s'empare de l'Italie. LII. Déposition d'Augustule. LIII. Fin de l'empire d'Occident.

LÉON, ANTHÉMIUS, OLYBRIUS, GLYCÉRIUS, JULIUS-NÉPOS, LÉON II, ZÉNON, AUGUSTULE.

An 467.

I. Anthémius empereur.

Sid. carm. 2. pass. Sirm. ad Sid. p. 114. Evag. l. 2, c. 16. Jorn. de reb. Get. c. 45. Proc. Vand. l. 1, c. 6. Idat. chr. Theoph. p. 98. Chr. Alex. p. 323. Vict. Tun. Damasc. ap. Phot. cod. 242. p. 1049. Cod. orig. p. 53. Vales. rer. Fr. l. 5. p. 204. Pagi ad Bar. Till. Anthém. art. 2.

Depuis la mort de Sévère le sénat, les armées, le peuple et même les Barbares confédérés désiraient un souverain en Occident. La tyrannie de Ricimer était odieuse; on murmurait secrètement de voir un Suève fouler aux pieds la majesté de l'empire, faire et détruire à son gré les empereurs. Trois princes assassinés ou empoisonnés dans l'espace de neuf ans, ne montraient que trop avec quelle insolence ce Barbare se jouait de la pourpre impériale, et que s'en rapporter à lui pour l'élection d'un nouveau souverain, c'était lui laisser le choix de sa victime. On crut devoir s'adresser à l'empereur d'Orient; et comme Anthémius, illustre par sa naissance, par son mariage, par ses richesses, l'était encore par ses dignités et par les succès qu'il avait eus dans la guerre, le sénat et le peuple romain le demandèrent à Léon, par une députation solennelle. Il était par sa mère petit-fils de cet Anthémius, qui avait si sagement gouverné l'empire d'Orient dans les premières années de Théodose le jeune. Son père Procope, qui, sur la fin du règne de ce même Théodose, s'était signalé dans la guerre contre les Perses, descendait de ce parent de Julien, fameux par sa révolte contre Va-

lens[1]. Quoique Ricimer fût détesté, il était trop puissant en Italie pour qu'il fût possible d'y établir malgré lui un empereur. Mais il fut le premier à favoriser Anthémius, et fit avec lui une convention particulière. Anthémius avait trois fils, Marcien, Romulus, Procope et une fille. Ricimer la demanda en mariage, et le désir de régner y fit consentir Anthémius. Celui-ci commandait alors la flotte que l'empire entretenait dans l'Hellespont[2] : il vint à Constantinople, reçut de Léon le titre de César, et sans craindre la peste qui désolait alors l'Italie, il partit à la tête d'un cortége si nombreux, qu'Idatius l'appelle une armée. Il était accompagné de plusieurs comtes, et entre autres de Marcellinus, qui s'était établi une souveraineté en Dalmatie. Léon, ayant besoin de Marcellinus pour la guerre qu'il se proposait de faire à Genséric, l'avait attiré à sa cour, et le ménageait avec beaucoup de complaisance. Anthémius, approchant de Rome, trouva le sénat et le peuple assemblé à trois milles de la ville, où il fut proclamé Auguste le 12 avril. L'image du nouveau monarque d'Occident fut reçue en grande pompe à Constantinople, et portée par Férentius, préfet de cette ville. Avant que de quitter la cour d'Orient, Anthémius avait fait de sa maison une église, un hôpital

[1] Son illustre origine est attestée par ces vers de Sidonius Apollinaris, *carm.* 2, v. 67 *et seq.*

> Tali tu civis ab urbe
> Procopio genitore micas: cui prisca propago
> Augustis venit a proavis. —S.-M.

[2] Ergo age, trade virum, non otia pigra foventem,
Deliciisque gravem: sed quem modo nauticus urit
Æstus, Abydenique sinus, et Sestias ora
Hellespontiacis circumclamata procellis.
Sidon. Apoll. *carm.* 2, v. 504 *et seq.* —S.-M.

pour les vieillards et un bain public. La première de ces dispositions suffit pour démentir le témoignage d'un auteur païen, qui prétend qu'il était idolâtre dans le cœur, et qu'il avait dessein de rétablir le culte des dieux. Les auteurs chrétiens au contraire louent sa piété, dont ils n'ont peut-être d'autre preuve que la fondation de quelques églises.

II. Gouvernement d'Anthémius. Baronius. Fleury, hist. Eccles. l. 29, c. 27. Till. Anthém. art. 3.

La réputation du nouvel empereur faisait espérer qu'il allait rétablir la gloire de l'empire d'Occident. Mais ce grand corps, privé de la meilleure partie de ses membres, et accablé de langueur, n'était plus en état d'être soutenu; et ceux qui semblaient les plus capables de le relever, tombaient avec lui. Anthémius avait amené de Constantinople un hérétique macédonien nommé Philothée, qui, s'appuyant de la faveur du prince, prétendait introduire dans Rome la tolérance des diverses sectes, et leur faire accorder des églises. Le pape Hilaire, qui avait succédé à saint Léon, s'y opposa fortement. Il fit à ce sujet des remontrances publiques à l'empereur dans l'église de Saint-Pierre, et il engagea ce prince à faire serment, qu'il ne permettrait jamais cette dangereuse innovation. Le mariage de Ricimer fut célébré avec une pompe digne du souverain, et d'un sujet plus puissant que le souverain même.

An 468. III. Sidonius préfet de Rome.

Ce fut vers ce temps-là que Sidonius revint à Rome pour solliciter quelque remise d'impôts en faveur de l'Auvergne. Au commencement de l'année suivante, Anthémius ayant pris le consulat [1], Sidonius fut encore

[1] Anthémius fut seul consul en cette année. Le chroniqueur Victor Tununensis lui donne pour collègue l'empereur Léon, dont ce serait alors le 4e consulat; mais il n'a été suivi par personne. — S.-M.

engagé à prononcer l'éloge du prince en présence du sénat. C'était le troisième empereur en l'honneur duquel il employait sa muse demi-barbare, et il devait être rebuté du peu de succès de ses magnifiques prédictions. Il fut en récompense honoré de la charge de préfet de Rome, et quelque temps après du titre de patrice. On craignait à Rome la famine, et le préfet appréhendait encore davantage les emportements du peuple, que la faim avait coutume de mettre en fureur contre les magistrats. Mais l'arrivée de quelques vaisseaux venus de Brindes, et qui apportaient du blé de la Grèce, dissipèrent les alarmes du peuple et celles du préfet.

Sid. carm. 2. pass. Idem. l. 1. ep. 9, l. 5. ep. 16, l. 9. ep. 16.

IV. Lois d'Anthémius et de Léon.

Cod. Th. nov. 1. 3. Cod. Just. l. 1, tit. 4, leg. 14. 15, tit. 11. leg. 8. 9. 10.

Il nous reste peu de lois d'Anthémius. Constantin avait défendu sous peine de mort les mariages des femmes avec leurs esclaves : Anthémius déclara que celles qui épouseraient leurs affranchis, seraient punies par la confiscation de leurs biens et par le bannissement perpétuel; que les enfants qui naîtraient de ces alliances seraient censés illégitimes et esclaves du domaine. Cette loi tendait à maintenir l'honneur des familles; il en fit une autre pour en conserver les biens. Celle-ci ne fut promulguée qu'après la réponse de l'empereur Léon, qu'Anthémius se faisait un devoir de consulter comme son père[1]. Souvent les biens confisqués et abandonnés ensuite à des personnes qui les obtenaient de la libéralité des empereurs, se trouvaient appartenir à des maîtres légitimes, qui en avaient été in-

[1] Quand l'empereur de Constantinople écrivait à celui d'Occident, l'intitulé de sa lettre portait; *Pius et triumphator semper Augustus filius noster Anthemius*, et celui-ci, en lui répondant, employait les titres suivants: *Dominus et pater meus princeps sacratissimus Leo.* — S.-M.

justement dépouillés. Constantin avait prononcé qu'en ce cas la donation subsisterait, et que le prince dédommagerait les intéressés, comme il le jugerait à propos. Léon, jugeant cette décision injuste, répondit que les particuliers devaient être reçus à poursuivre leur droit, nonobstant toute donation du prince; ce qu'il appuie de ces belles paroles : *Que la justice étant le plus noble apanage de la majesté souveraine, les princes ne doivent se croire permis que ce qui l'est aux particuliers.* Léon fit aussi cette année deux lois remarquables : l'une défend de prostituer quelque personne que ce soit, et de contraindre à monter sur le théâtre aucune femme libre ou esclave; l'autre interdit la profession d'avocat à tout autre qu'aux catholiques. Ce prince porta plus loin que ses prédécesseurs la haine du paganisme. Les empereurs chrétiens s'étaient jusqu'alors bornés à défendre l'exercice de l'idolâtrie; mais ils n'avaient point forcé leurs sujets à faire profession de la religion chrétienne. Léon, non content de renouveler les peines déja prononcées contre le culte idolâtre et contre l'apostasie, enjoint à ceux qui n'ont pas encore reçu le baptême de se transporter aux églises pour le recevoir, et de faire baptiser leurs domestiques, leurs femmes, leurs enfants; ceux-ci sans délai, s'ils sont encore dans l'enfance; mais s'ils sont adultes, après qu'ils auront été instruits selon les canons. Ceux qui se feront baptiser seulement par intérêt pour conserver leurs biens ou leurs emplois, sans s'embarrasser de retirer du paganisme les personnes qui leur appartiennent, seront exclus des emplois, privés de leurs biens, et punis de la manière qui conviendra; car la loi ne détermine rien de plus précis. A ces pei-

nes, elle ajoute celle de l'exil pour ceux qui ne seront pas baptisés; et celle de mort, s'ils sont convaincus de persister dans la pratique d'un culte idolâtre après le baptême reçu. Elle ôte de plus aux païens le droit d'enseigner, et les exclut de toute participation aux distributions publiques.

V. Fin de la puissance romaine en Espagne. Idat. chr. [Isid. hist. Goth.] Mariana, hist. Esp. l. 5. c. 5. 13.

La cession de Narbonne et de son territoire faite aux Visigoths coupait la communication de l'Italie et de l'Espagne, où il devenait impossible de faire filer des troupes pour y conserver ce qui restait encore à l'empire. La Galice et une partie de la Lusitanie obéissaient aux Suèves : les Goths étaient maîtres de la Catalogne et de la Bétique. Les Romains possédaient encore plusieurs villes dans la province de Carthagène et dans la Tarraconaise. Mais, dépourvus de tout secours, ils étaient réduits à demeurer spectateurs des guerres que se faisaient Rémismond et Euric, jusqu'à ce qu'ils devinssent eux-mêmes la proie du vainqueur. Depuis que Maldra s'était emparé de Lisbonne [*Ulyssipona*], les Romains, profitant des divisions des Suèves, y étaient rentrés, et Lusidius, né en cette ville, y commandait la garnison romaine [1]. C'était un traître qui en ouvrit les portes à Rémismond. Une armée de Visigoths, qu'Euric venait d'envoyer contre les Suèves, était alors arrivée à Mérida [*Emerita*]; elle entra en Lusitanie, pillant et massacrant sans distinction les Suèves et les Romains qui leur étaient assujétis [2]. Les Suèves s'en vengèrent par d'autres ravages. Rémismond

[1] *Ulixippona à Suevis occupatur, cive suo, qui illic præerat, tradente Lusidio.* Idat. *Chron.* — S.-M.

[2] *Hac re cognita Gothi, qui venerant, invadunt et Suevos deprædantur, pariter et Romanos ipsis in Lusitaniæ regionibus servientes.* Idat. *Chron.* — S.-M.

mourut; mais les deux peuples continuèrent à désoler le pays, jusqu'à ce que, l'empire d'Occident étant entièrement détruit par l'invasion d'Odoacre, Euric pénétra en 477 jusqu'au fond de l'Espagne, conquit la Lusitanie, s'empara de Pampelune [*Pampilio*] et de Sarragosse [*Cæsaraugusta*], et par la ruine de Tarragone acheva d'éteindre la puissance des Romains, qui depuis plus de six cents ans possédaient cette belle et riche contrée. Toute l'Espagne se trouva pour lors sous la domination des Goths, à l'exception de la Galice, où les rois Suèves se maintinrent encore pendant un siècle jusqu'au règne de Leuvigilde, qui anéantit la monarchie des Suèves et la réunit à celle des Goths.

VI. Causes de la guerre entre Leon et Genséric

Prisc. exc. leg. p. 74. Proc. Vand. l. 1, c. 6. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 206. Till. Léon, art. 16.

Tandis que les autres Barbares attaquaient les extrémités de l'empire, Genséric, le plus habile et le plus redoutable de tous, portait le fer et le feu jusque dans ses entrailles. La Sicile et l'Italie, tant de fois ravagées, ne fournissant plus au pillage, il se jeta sur l'empire d'Orient; et, sous prétexte que quelques vaisseaux de Léon avaient insulté les contrées maritimes de ses états, il envoya ses flottes faire le dégât dans les îles et sur les côtes de la Grèce. Pendant l'intervalle qui avait suivi la mort de Sévère, il n'avait cessé de solliciter Léon d'une part, et de l'autre Ricimer, de donner l'empire à Olybrius. Il lui semblait à la fois avantageux et honorable de voir le beau-frère de son fils Hunéric assis sur le trône d'Occident. Léon, peu disposé à le satisfaire, ayant préféré Anthémius, lui envoya Phylarchus pour l'en instruire, et lui déclarer que, s'il ne mettait fin à ses ravages, l'empereur serait obligé de l'y forcer par les armes. Le fier Vandale, encore plus irrité de ces menaces que du peu de succès de ses

sollicitations, répondit à l'ambassadeur, qu'il n'était pas besoin de déclaration de guerre; que les Romains avaient déja rompu la paix, et qu'il saurait bien leur répondre autrement que par des bravades. En même temps, il envoya ses corsaires infester les côtes de l'empire d'Orient, et donna ordre d'assembler ses troupes. Phylarchus de retour répandit l'alarme dans Constantinople : on ne douta pas que Genséric n'eût dessein de s'emparer de la Libye et de l'Égypte, et la renommée publiait déja qu'il était devant le port d'Alexandrie. Léon eut besoin de la fermeté du solitaire Daniel pour calmer ses craintes. Il résolut de faire un dernier effort pour s'affranchir des insultes d'un si opiniâtre ennemi.

VII. Préparatifs de Léon.

Evag. l. 2, c. 16. Sid. carm. 2, v. 540 et seq. Theod. Lect. l. 1, c. 25. Proc. Vand. l. 1, c. 6. Theoph. p. 99. 101. Idat. chr. Marc. chr. Cassiod. chr. Cedren. t. 1, p. 350.

On épuisa pour cette expédition une grande partie des trésors et des forces de l'empire. Léon, naturellement avare, n'épargna cependant aucune dépense pour encourager les soldats et les matelots. Il équipa une flotte de onze cent treize galères, montée de cent mille soldats [1]. Mais il fallait que ces bâtiments ne fussent que des barques médiocres, puisqu'on n'y compte que sept mille rameurs. Cette entreprise coûta cent trente mille livres pesant d'or, sans compter une somme considérable que fournit Anthémius [2]. Ce prince envoya

[1] Laurent de Lydie, auteur qui écrivait, sous le règne de Justinien, un traité des magistratures romaines publié pour la première fois à Paris en 1812, donne des détails intéressants mais évidemment exagérés sur l'armement de Léon. Il dit que la flotte romaine était de dix mille vaisseaux longs, μυςίαις ναυσὶ μακραῖς, nommés *Liburnæ*, ἃς λιβύρνας καλοῦσι, et que l'armée était de quatre cent mille hommes, τεσσαράκοντα μυριάσιν ἀνδρῶν. *De Magist.* l. 3, § 43. C'est Procope, *de bell. Vand.* l. 1, c. 6, qui porte à cent mille guerriers la force de l'armée romaine, τοῦδε τοῦ στρατεύματος λέγουσι τὸ πλῆθος ἐς δέκα μάλιστα μυριάδας γενέσθαι; mais comme on le voit ce n'était qu'un bruit assez vague. C'est Théodore le lecteur, l. 1, c. 25, qui porte à sept mille le nombre des matelots. — S.-M.

[2] On disait, rapporte Procope,

Manasses, p. 59. 60, Jorn. de regn success. Damasc. ap. Phot. cod. 242. p. 1048. Malala. part. 2, p. 80. Zon. l. 14. t. 2, p. 50. Niceph. Call. l. 15, c. 27. Suid. voce, Βασιλίσκος et Χειρίζω. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 206 et 207.

aussi un corps de troupes sous les ordres de Marcellinus. Basiliscus, frère de l'impératrice Vérina, fut, pour le malheur de l'empire, chargé du commandement général. Le rendez-vous de la flotte était en Sicile, d'où elle devait faire voile vers les côtes de Carthage. Marcellinus avait ordre de s'emparer de la Sardaigne, où les Vandales s'étaient établis. Héraclius d'Édesse [1], fils de Florus, qui avait été préfet d'Égypte, et un Isaurien nommé Marsus, furent envoyés pour attaquer les Vandales du côté de la Tripolitaine. C'étaient deux guerriers pleins de valeur.

VIII. Mauvais succès de cette expédition.

Un armement si formidable fit trembler toute l'Afrique. Marcellinus chassa les Vandales de la Sardaigne, et vint rejoindre Basiliscus, lorsqu'il était encore en Sicile. Héraclius et Marsus ayant rassemblé les troupes de l'Égypte, de la Thébaïde et de la Cyrénaïque, s'embarquèrent dans le port d'Alexandrie, et firent voile vers Tripoli. Ils y défirent une armée de Vandales, réduisirent en peu de temps toutes les villes de cette province, et, laissant leurs vaisseaux dans le port de Tripoli, ils prirent la route de terre pour se rendre à la grande armée, qu'ils croyaient déja aux portes de Carthage. Basiliscus était arrivé à quatorze lieues de cette ville [2],

de bel. Vand. l. 1, c. 6, que jamais les Romains n'avaient eu une flotte aussi considérable, οἷος οὐδείς πω ἐλέγετο Ῥωμαίοις πρότερον γεγενῆσθαι. Laurent de Lydie, *de Magist.* l. 3, c. 43, porte les frais de cette expédition à soixante-cinq mille livres d'or et à sept cent mille livres d'argent. — S.-M.

[1] Ce général était un des ancêtres de l'empereur Héraclius — S.-M.

[2] Dans une petite ville, πόλισμα, qui était, selon Procope, *de bell. Vandal.* l. 1, c. 6, à 280 stades de Carthage. On apprend du même historien que cette ville prenait son nom d'un ancien temple de Mercure qui se trouvait dans son voisinage. Ἑρμοῦ δὲ νεὼς ἐνταῦθα ἐκ παλαιοῦ ἐτύγχανεν ὤν· ἀφ' οὗ δὴ καὶ Μερκούριον ὁ τόπος ἐκλήθη· οὕτω γὰρ τὸν Ἑρμῆν καλοῦσι Ῥωμαῖοι. Il s'agit du lieu nommé *Mercurium* ou *Hermæum*, voisin d'un promontoire du même nom, situé à une petite distance à l'orient de Carthage. — S.-M.

et s'il y eût sur-le-champ conduit sa flotte, il s'en serait rendu maître sans coup-férir. Les Vandales effrayés ne songeaient qu'à prendre la fuite. Genséric lui-même, consterné par la perte de la Sardaigne et de la Tripolitaine, n'osait espérer de se défendre contre une puissance capable de subjuguer l'univers. Il se rassura, quand il vit le général romain demeurer à l'ancre au promontoire de Mercure *(Hermæum)*. Cette inaction de Basiliscus n'était pas l'effet de sa stupidité naturelle; il y entrait de la trahison. Aspar et son fils Ardabure, mécontents de Léon, qui s'était affranchi de leur tyrannie, craignaient que la conquête de l'Afrique ne rendît ce prince assez puissant pour oser les punir. Ariens fanatiques, ils étaient portés d'inclination pour Genséric, qu'ils regardaient comme le protecteur de leur secte. Connaissant l'ambition de Basiliscus, ils lui avaient promis de l'aider de tout leur pouvoir à monter sur le trône, s'il faisait échouer l'entreprise dont l'empereur lui confiait l'exécution; et ce perfide leur avait vendu à ce prix la fidélité qu'il devait à son prince. Genséric, qui n'était point instruit de ce traité secret, songea de son côté à mettre en œuvre la corruption, qui lui avait déja si bien réussi dans l'expédition de Majorien. Il entretenait toujours une flotte dans le port de Carthage, et des troupes prêtes à embarquer. Il les fit monter sur ses vaisseaux, et rassembla un grand nombre de barques légères, qu'il laissa vides. Comme il attendait un vent propre à l'exécution du dessein qu'il méditait, il envoya demander à Basiliscus une trêve de cinq jours, pour aviser aux conditions de paix qu'il devait proposer à l'empereur. Il accompagna cette demande d'une somme d'argent con-

sidérable, qu'il fit secrètement délivrer au général. L'avare Basiliscus, ravi de voir qu'on lui payait de nouveau une trahison à laquelle il s'était déja engagé, accorda tout et se tint en rade sans faire aucun mouvement et sans observer ceux de l'ennemi. Dès que le vent, que Genséric attendait avec impatience, eut commencé à s'élever, les Vandales sortent du port pendant la nuit, et s'avancent vers le promontoire, traînant avec eux les barques, dont ils avaient fait des brûlots [1] en les remplissant de matières combustibles. Arrivés près des Romains ils mettent le feu à ces barques, qui, poussées par le vent, vont donner au milieu de la flotte romaine [2], et portent l'incendie dans tous les bâtiments dont elles approchent. Bientôt ce nombre prodigieux de mâts, de voiles et de cordages n'offre plus que l'image d'une forêt, que le feu dévore au milieu d'une nuit épaisse. La mer elle-même paraît une fournaise ardente. Les cris confus mêlés au sifflement des vents, au mugissement des vagues, au pétillement des flammes, troublent les matelots et les soldats. Les uns à demi-brûlés se précipitent dans les flots; les autres, voulant gagner à la nage les vaisseaux qui ne sont pas encore embrasés, sont mis en pièces ou assommés à coups de crocs et de rames. Au milieu de cet affreux désordre, les Vandales fondent sur eux, les accablent de traits, abordent les navires qui échappent aux flammes. Il se livre autant de combats qu'il y a de bâtiments. Plusieurs Romains vendirent bien cher leur vie, à la honte de leur lâche commandant, qui fut le premier à prendre la

[1] Πυρφόρα πλοῖα. Proc. *de bell. Vand.* l. 1, c. 6. — S.-M.

[2] Procope donne à la flotte romaine la qualification assez singulière de *camp des Romains*, τὸ τῶν Ῥωμαίων στρατόπεδον. *Bel. Vand.* l. 1, c. 6.—S.-M.

fuite. L'histoire a conservé la mémoire du lieutenant général[1] de la flotte; c'était Jean Daminec, natif d'Antioche[2] : ce brave officier, environné d'ennemis qui s'étaient jetés sur son bord, se défendit long-temps avec une valeur héroïque. Il se fit un rempart de ceux qu'il abattait à ses pieds. Enfin, accablé par le nombre, comme Genzon, fils de Genséric, touché de son courage, lui criait de se rendre, lui promettant la vie, il sauta tout armé dans la mer, en disant : *Non, Jean ne se verra pas l'esclave de ces chiens*[3].

IX. Suites de la défaite.

Tel fut le succès de la dernière expédition contre Genséric. Ni Léon ni aucun autre empereur n'osa plus attaquer cet invincible ennemi. Basiliscus traînant après lui les débris de sa flotte et de son armée, dont il avait perdu plus de la moitié, retourna en Sicile chargé d'ignominie. Avant qu'il sortît de cette île, Marcellinus, trop généreux pour contenir son indignation, fut assassiné. Après la perte de l'honneur, c'était la plus grande que l'empire pouvait faire encore[4]. Héraclius et Marsus ayant appris en chemin la défaite de l'armée, regagnèrent le port de Tripoli, et ramenèrent leur flotte en Égypte. Basiliscus, qui méritait autant de morts qu'il avait perdu de soldats, arrivant à Constantinople se réfugia dans l'asyle de Sainte-Sophie.

[1] Ὑποστράτηγος Βασιλίσκου. Proc. *de bel. Vand.* l. 1, c. 6. — S.-M.

[2] Procope l'appelle seulement Jean, *de bel. Vand.* l. 1, c. 6. La chronique de Malala, part. 2, p. 80, lui donne le surnom de *Damonicus* Δαμονικὸς. — S.-M.

[3] Οὐ μή ποτε Ἰωάννης ὑπὸ χερσὶ κυνῶν γένηται. Proc. *de bel. Vand.* l. 1, c. 6. — S.-M.

[4] Laurent de Lydie rapporte que l'empire perdit dans cette expédition une multitude d'hommes et de chevaux, et soixante cinq mille livres d'or; χρυσίου μὲν λιτρῶν μυριάδων (leg. μυριάδες) ἓξ πρὸς πενταχισχιλίας (leg. πενταχισχιλίαις), et sept cent mille livres d'argent, ἀργύρου δὲ χίλιας (leg. χιλιάδες) λιτρῶν ἑπτακόσιαι. *De Magist.* l. 3, § 43. — S.-M.

Vérina, sa sœur, obtint sa grace; et pour le soustraire à la haine publique, elle l'envoya en Thrace à Héraclée. Son exil ne fut pas long; le crédit de l'impératrice lui rendit bientôt toute sa faveur : mais Aspar et Ardabure, ainsi qu'on le verra dans la suite, n'eurent pas le temps de le récompenser de sa trahison.

x.
Léon marie sa fille à Zénon.
Evag. l. 2, c. 15.
Theoph. p. 97, 111.
Candid. ap. Phot. cod. 79, p. 174.
Anon. Vales.
Agath. l. 4, p. 139.
Zon. l. 14, t. 2, p. 50, 51.
Malala, part. 2, p. 83.
Suid. voce, Ἀρκαδία.

Léon commençait à se défier de leurs intrigues, et pour se ménager un appui contre des hommes si puissants et si audacieux, il songea à s'attacher la nation des Isauriens. Ce peuple, qui n'était dans l'origine qu'un amas de brigands cantonnés dans les montagnes de l'Isaurie, s'était rendu fameux par ses ravages et par une réputation de valeur indomptable. Trascalissée [1], nommé par d'autres Tarasiscodisée [2], et aussi Aricmésius, était d'une race renommée entre ces montagnards, et sa naissance lui donnait un grand crédit dans la nation [3]. Léon l'attira auprès de lui, l'honora de la dignité de patrice, lui donna le commandement de sa garde, et pour comble de faveur il lui fit épouser Ariadne, l'aînée de ses deux filles. C'était approcher bien près du trône un Barbare qui ne méritait nullement cet honneur. Il était très-mal fait de corps et d'esprit, sans talents, sans aucune sorte de connaissances, sans mœurs et même sans courage. Il avait eu une première femme nommée Arcadia, dont il lui restait un fils. Il changea son nom barbare en celui de Zénon, devenu célèbre par la grande puissance à

[1] Τρασκαλισσαῖος. Ce nom se trouve dans une lettre de l'impératrice Vérina, rapportée dans la chronique de Théophanes, p. 111. — S.-M.

[2] Ζήνων ὁ Ἰσαῦρος, ὃς δὴ πρώην Ταρασισκωδίσεος ἐπωνομάζετο. Agath. c. 4, p. 139. — S.-M.

[3] L'historien Candidus, *ap.* Phot. *cod.* 79, p. 174, dit que son père s'appelait *Rusumbladéotis.* Ταρασικοδίσας Ῥουσουμβλαδεώτου, ὃν καὶ Ζήνωνα μετονομάσας. — S.-M.

laquelle s'était élevé Zénon l'Isaurien, dans les dernières années de Théodose le jeune. Le nouveau Zénon fut encore revêtu d'une dignité que l'autre avait possédée : il fut fait l'année suivante général des troupes d'Orient.

An 469.

XI. Aspar veut faire périr Zénon.

Theoph. p. 100.

Pour le décorer de tous les titres qui pouvaient l'égaler aux plus illustres personnages de l'empire, Léon le nomma consul, et lui fit prendre le nom de Flavius attaché depuis Constantin à la maison impériale [1]. Marcien, fils d'Anthémius, fut son collègue pour l'Occident. Aspar, jaloux de la fortune de Zénon, qui détruisait ses projets et les prétentions de Basiliscus, résolut de faire périr le nouveau favori. Les Barbares ayant fait une incursion dans la Thrace, Léon y envoya son gendre avec ordre aux gouverneurs de lui fournir des troupes. Les soldats, gagnés par l'argent d'Aspar, formèrent le complot d'assassiner leur général. Ils étaient sur le point de l'exécuter, lorsque Zénon averti à temps se sauva à Sardique. Les soupçons tombèrent sur Aspar, qui était en effet l'auteur de cette intrigue criminelle.

XII. Troubles excités par Pierre le Foulon.

Theod. lect. l. 1, c. 20-22.

Ce fut peut-être la raison qui engagea l'empereur à éloigner Zénon, et à l'envoyer en Orient pour commander les troupes dont il était général. Zénon alla résider à Antioche, où il fut suivi par un moine brouillon et audacieux, nommé Pierre et surnommé *le Fou-*

[1] Ce n'est pas seulement les individus des diverses familles qui se succédèrent après l'extinction de la race de Constantin, qui prirent le prénom de *Flavius*, il est facile de reconnaître par les inscriptions que la plupart des officiers publics prenaient le même surnom. Il serait curieux d'en rechercher le motif. Pour moi, je crois que c'était une sorte de distinction, de faveur ou de récompense, accordée par les empereurs, à peu près comme les décorations que l'on donne chez les modernes. —S.-M.

Theop. p. 97, 98. Niceph. Call. l. 15, c. 28. Cedren. t. 1, p. 349. Anastas. p. 44. Till. Léon, art. 20, 21.

lon, parce qu'il avait exercé ce métier. Chassé de deux monastères à cause de la corruption de sa doctrine et de ses mœurs, il devint flatteur et parasite, fit sa cour aux personnes puissantes qui étaient comme lui infectées des erreurs d'Eutychès, et s'insinua dans les bonnes graces de Zénon. Arrivé à Antioche, il se joignit aux Apollinaristes, qui étaient en grand nombre dans cette ville; il les souleva secrètement contre l'évêque Martyrius; et lorsqu'il eut allumé le feu de la discorde, il représenta à Zénon que l'unique moyen de calmer ces troubles était de se défaire de Martyrius, et d'établir un nouvel évêque. Il lui fit entendre en même temps, qu'il se croyait lui-même plus propre que personne à ramener les esprits; il le pria de contribuer à cette bonne œuvre, et pour lui en faire mieux sentir le mérite, il lui promit une grande somme d'argent. Zénon trouva ses raisons très-persuasives : Martyrius fut chassé, et Pierre installé en sa place. Aussitôt celui-ci leva le masque, et se déclara ouvertement pour la doctrine d'Eutychès : ce qui excita dans la ville une grande division. Martyrius s'étant retiré à Constantinople, y trouva des accusateurs qui le chargèrent de crimes atroces. Mais le patriarche Gennadius, prélat vertueux et éclairé, défendit si bien son innocence, que l'empereur le renvoya avec honneur. Martyrius de retour à Antioche, voyant la ville en désordre, et la faction de Pierre appuyée de tout le pouvoir de Zénon, crut devoir céder à l'orage : il se démit publiquement de l'épiscopat, en reprochant au clergé et au peuple leur rébellion contre l'église. L'usurpateur victorieux ne ménagea plus rien. Il assembla des synodes, dans lesquels il fit autoriser ses erreurs; il ordonna des

évêques qui lui ressemblaient. Mais ce triomphe ne fut pas de longue durée: il apprit bientôt que l'empereur, instruit par Gennadius, avait ordonné de le reléguer dans l'Oasis. Il prévint par la fuite l'exécution de cet ordre; et s'étant déguisé il se rendit à Constantinople, où il se tint caché jusqu'au temps où Basiliscus, devenu maître de l'empire, entreprit de relever le parti d'Eutychès. Julien fut élu selon les règles canoniques pour remplir le siége d'Antioche.

XIII. Lois de Léon en faveur de la religion.

Cod. Just. l. 1, tit. 2, leg. 14, tit. 3, leg. 29. 31. 32. 35, tit. 11, leg. 8, l. 3, tit. 12. leg. 9. Theod. lect. l. 1. c. 14. Chr. Alex. p. 322. Glycas, p. 264. Malala, part. 2, p. 78.

Léon témoignait beaucoup de zèle pour la religion et pour les intérêts de l'église. Constantin avait défendu de faire le dimanche aucun acte judiciaire, et de tous les travaux il n'avait permis que ceux de l'agriculture. Les deux Théodoses avaient interdit pour ce jour-là toute espèce de spectacles : Léon recommanda, par une nouvelle loi, la sanctification du dimanche. Il fut défendu d'exiger en ce jour le paiement des impôts ou des dettes particulières, de faire aucune procédure ni aucune vente : les divertissements publics furent prohibés; et si le jour de la naissance des empereurs ou de leur élévation à l'empire tombait au dimanche, les fêtes et les spectacles ordinaires devaient être différés. Toute contravention à cette loi était punie de la privation des emplois et de la confiscation des biens. Il défendit encore d'aliéner les fonds appartenants aux églises; il confirma les priviléges qui leur avoient été accordés par les empereurs précédents, ainsi qu'aux hôpitaux et aux monastères. Mais la loi qu'il publia contre la simonie mérite d'être rapportée tout entière : « Lorsqu'il s'agit, dit-il, de nommer un évêque, « soit pour cette ville impériale, soit pour toute autre « église du monde chrétien, c'est Dieu seul qu'il faut

« consulter; l'élection doit se faire selon la conscience,
« avec des intentions pures et une persuasion sincère
« que celui qu'on choisit est digne d'une place si sainte
« et si respectable. Que personne ne prétende acheter
« l'épiscopat : le prix du sacerdoce, c'est le mérite et
« non la richesse. Où la corruption ne s'étendra-t-elle
« pas, si elle pénètre jusque dans la maison de Dieu ?
« Que l'avarice, cette peste des mœurs, cesse donc
« d'approcher des autels ; qu'on la repousse loin du
« sanctuaire. Que pour l'honneur de notre siècle, on
« ne choisisse que des évêques chastes, humbles, ir-
« réprochables, afin que la bonne odeur de leur vertu
« purifie tous les lieux où ils portent leurs pas. Loin
« de courir au-devant de l'épiscopat, il faut que celui
« qu'on destine à cette place se fasse chercher ; il faut
« qu'on soit obligé de le contraindre, qu'il se refuse
« aux prières, qu'il se dérobe aux sollicitations, qu'il
« ne se rende qu'à la nécessité d'accepter ce fardeau :
« il est indigne de cette place, s'il n'y a pas été porté
« malgré lui. Si quelqu'un est convaincu d'y être en-
« tré par argent, si l'on découvre qu'un électeur en
« ait reçu, soit pour donner son suffrage, soit pour
« ordonner un évêque, le corrupteur et celui qui s'est
« laissé corrompre étant également coupables, seront
« soumis aux mêmes peines. Tout accusateur sera reçu
« à les poursuivre ; on procédera contre eux comme
« criminels de lèse-majesté ; ils seront dégradés du sa-
« cerdoce et notés d'infamie à perpétuité. » Deux ans
après, Léon, pour arrêter les cabales des mauvais
moines semblables à Timothée Élure, à Théodose de
Jérusalem et à Pierre le Foulon, défendit aux moines
de sortir de leurs monastères et de se répandre dans

les villes, laissant seulement cette liberté aux procureurs chargés des affaires de leur communauté, mais à condition que ceux-ci ne se mêleraient point de disputes de religion; qu'ils ne tiendraient point de congrégations; que dans les contestations qui s'éleveraient entre les fidèles, ils ne chercheraient point à séduire les simples; il les menace de châtiments rigoureux, s'ils sortent des bornes prescrites par cette loi.

XIV. Pluies excessives. Evag. l. 2, c. 14.

Constantinople et la Bithynie eurent beaucoup à souffrir cette année de l'abondance des pluies. Pendant trois ou quatre jours de suite, il tomba du ciel des torrents. Des villages entiers furent submergés; des montagnes furent applanies. Dans le lac de Boane, près de Nicomédie, il se forma plusieurs îles du limon, des pierres et des autres matières que les eaux avaient entraînées.

XV. Brouilleries d'Anthémius et de Ricimer. Ennod. Vita Epiph. p. 371 et seq.

La dignité souveraine s'avilissait de plus en plus en Occident. Magnus Félix qu'Anthémius avait fait patrice, fils de ce Gaulois célèbre qui avait été consul et préfet du prétoire sous le règne de Majorien, quitta la cour et se retira dans un monastère. Ricimer, qui ne pouvant régner ne pouvait cependant se résoudre à obéir, se brouilla bientôt avec son beau-père. Comme ils avaient chacun leur cour, dès qu'on s'aperçut de leur mésintelligence, les flatteurs qui les environnaient s'empressèrent de souffler le feu de la discorde. Ricimer, laissant Anthémius à Rome, se retira à Milan; et toute l'Italie appréhendait les suites de cette rupture. En effet, on se préparait de part et d'autre à la guerre. Anthémius accusait Ricimer d'entretenir des intelligences avec les Barbares, et de les exciter sous main à prendre les armes. Ricimer reprochait à l'em-

pereur ses injustes soupçons, et le représentait comme un prince jaloux, ombrageux, implacable dans sa colère. Pour détourner une guerre civile prête à éclater, les personnes les plus distinguées de la Ligurie vinrent à Milan se jeter aux pieds de Ricimer, et le conjurer de tenter les voies de conciliation, avant que d'en venir à des extrémités funestes. Le Suève eut bien de la peine à se résoudre à faire les avances envers son maître et son beau-père. Enfin, il consentit à députer à Rome Épiphane, évêque de Pavie. Ce prélat n'avait encore que trente ans; mais son éminente vertu et sa profonde sagesse le faisant respecter de l'empereur et de tout l'empire, on le jugea plus propre que personne à une négociation si difficile. On dit qu'Anthémius apprenant son arrivée s'écria : *Que Ricimer sait bien emprunter la vertu qu'il n'a pas! qu'il sait bien couvrir sa malice ! après m'avoir outragé, il me combat par ses ruses jusque dans les députations qu'il m'envoie : il choisit le seul homme capable de me vaincre.*

XVI. Épiphane les réconcilie.

Épiphane était éloquent, et ce talent était relevé par un extérieur noble et majestueux qui attira les regards des courtisans. Lorsqu'il fut devant Anthémius: « Prince, lui dit-il, nous devons rendre grace à la « Providence divine de nous avoir accordé un empe-« reur qui sait que Dieu donne la bonté, et qu'il aime « ses dons. Le maître des souverains foule aux pieds « l'orgueil des hommes; il opère par la concorde ce « que la bravoure ne peut exécuter. Les monarques « qui sont ses images, doivent comme lui écouter les « prières. La clémence est le lustre de la puissance: « elle la fait briller d'un doux éclat qui la rend ai-« mable. C'est cette vertu qu'implore aujourd'hui Ri-

« cimer, ou plutôt toute l'Italie. En faisant grace à un « Barbare, vous la mériterez de Dieu pour vous-même. « Ce sera pour vous un triomphe glorieux, et qui vous « sera propre, d'avoir vaincu sans répandre de sang. « Est-il une plus solide victoire que celle qu'on rem« porte sur soi-même? Pouvez-vous tirer d'un fier « Barbare une vengeance plus complète, que de le faire « rougir à force de bienfaits? L'événement des com« bats est incertain; et supposé qu'il se décide en « votre faveur, ce que les deux partis auront perdu, « sera perdu pour votre compte. Considérez que c'est « mettre de son côté la justice et la raison, que d'être « le premier à offrir la paix. » Anthémius répondit en soupirant, qu'il avait comblé Ricimer de faveurs; qu'il l'avait honoré de son alliance; il s'étendit sur son ingratitude, sur ses entreprises contre l'état, sur ses liaisons avec les Barbares : se fier à un gendre si perfide, n'était-ce pas lui fournir de nouveaux moyens de nuire? « Ce n'est pas, dit-il, que je le craigne, je « suis le seul homme de l'empire pour qui je n'ap« préhende rien; mais je crains pour le salut de l'état; « et c'est le seul genre de timidité permis à un sou« verain. Je connais Ricimer, continua-t-il, et c'est « pour moi un grand avantage : avoir démasqué un « traître, c'est l'avoir désarmé. Mais si vous êtes sa « caution, vous qui, éclairé de la lumière et soutenu « de la grace divine, pouvez pénétrer et arrêter ses « mauvais desseins, je ne vous refuse rien. S'il vous « trompe par ses artifices ordinaires, il se sera lui« même blessé avant que de prendre les armes. Je me « remets entre vos mains, et je vous accorde la grace « que j'étais résolu de refuser à Ricimer. C'est assurer

« mon vaisseau au milieu de la tempête que de le gou-« verner par vos conseils. » Épiphane remercia l'empereur, et rendit graces à Dieu de ce qu'il inspirait au prince des sentiments si conformes à la bonté divine. Il prit le serment d'Anthémius, et retourna en Ligurie. Il arriva quatorze jours après à Pavie, où il fut reçu avec d'autant plus de joie, qu'on avait moins espéré la paix.

XVII. Condamnation d'Arvande. Sid. l. 1, ep. 7, et ibi. Sirm. Cassiod. chr.

Quoique sous des règnes si faibles les concussions et même les trahisons demeurassent souvent impunies, quelquefois cependant la justice reprenait ses droits, et rien ne contribuait tant à faire succomber les coupables, que leur audace et l'assurance qu'ils avaient de l'impunité. Arvande [1] avait été préfet de la Gaule pendant cinq ans en deux fois. Dans sa première préfecture, il avait gouverné la province avec beaucoup d'humanité. Dans la seconde, il l'avait pillée sans miséricorde; et ses exactions ne pouvant encore suffire aux dépenses excessives de son luxe, il avait contracté des dettes énormes. Pour se mettre à l'abri des poursuites de ses créanciers, il crut n'avoir d'autre ressource que de brouiller les affaires, et de mettre la Gaule entre les mains des Barbares, dont il espérait de grandes récompenses. Il écrivit au roi des Visigoths pour l'engager à prendre les armes, à tomber sur les Bretons de

[1] Il serait possible que ce personnage, dont l'extraction est inconnue, eût été persan ou arménien, soit de naissance, soit d'origine. Cette dernière supposition est la plus vraisemblable. Le nom d'*Arwand* en persan ou d'*Erovand* en arménien, est commun dans l'Orient. Tant de Persans, d'Arméniens et d'autres orientaux étaient alors au service de l'empire, que cette supposition n'a en elle-même rien d'impossible. Dion Cassius fait mention, l. 68, § 21, t. 4, p. 326, ed. Sturz, t. 2, p. 1137, ed. Reimar, d'un fils du roi d'Edesse contemporain de Trajan qui se nommait Ἀρβανδος, *Arbandus*.— S.-M.

l'Armorique[1], qu'il subjuguerait sans peine, et à partager la Gaule avec les Bourguignons[2]. Il ajoutait à ces conseils plusieurs projets extravagants, mais qu'il croyait propres à réveiller l'humeur turbulente et belliqueuse du prince. Pendant qu'il tramait cette intrigue criminelle, se croyant assuré de réussir, il redoublait d'insolence, et acccumulait de plus en plus sur sa tête la haine publique dont il était chargé. Sa lettre fut interceptée par les principaux de la Gaule qui épiaient ses démarches. La province députa aussitôt à Rome Tonantius Ferréolus, ancien gouverneur, qui s'était fait chérir des peuples autant qu'Arvande en était détesté. On lui donna pour adjoints Thaumastus et Pétronius, recommandables par leurs vertus et par leurs talents. Ils étaient munis d'un décret public qui les commettait pour dénoncer le préfet au nom de toute la Gaule. Ils portaient en même temps la lettre d'Arvande, qui n'avait aucune connaissance qu'elle eût été surprise. Sur la requête des Gaulois, l'empereur envoya ordre de l'ar-

[1] *Britannos suprà Ligerim.* Sidon. Apoll. l. 1, ep. 7. C'est ici la plus ancienne autorité qui atteste le séjour des Bretons dans la Gaule. Il est probable que ces Bretons appartenaient aux peuples du même nom qui, depuis près d'un siècle, passaient la mer pour venir chercher dans la Gaule un asyle contre les fureurs des des Pictes et des Scots d'abord, et des Saxons ensuite. Ils se mêlèrent alors avec l'ancienne population gauloise de ces cantons, qui parlait peut-être déja une langue assez semblable à la leur; ce qui rendit plus facile le mélange des deux populations, qui ne furent plus connues que sous le nom de Bretons, qui s'est perpétué jusqu'à présent. Voyez ce que j'ai dit à ce sujet, t. 4, p. 240, not. 1, liv. XXII, § 3.—S.-M.

[2] *Hæc ad regem Gothorum charta videbatur emitti, pacem cum Græco imperatore dissuadens, Britannos suprà Ligerim sitos impugnari oportere demonstrans, cum Burgundionibus jure gentium Gallias dividi debere confirmans.* Sidon. Apoll. l. 1, ep. 7. L'empereur grec dont il est question dans cette lettre était sans doute Anthémius. Cette expression dérisoire rappelait qu'il était né à Constantinople. On remarque aussi que, quand Ricimer était brouillé avec son beau-père, il l'appelait par mépris *Græculus* ou *Galata*. — S.-M.

rêter et de le conduire à Rome par mer. Le coupable étant arrivé eut d'abord le Capitole pour prison, sous la garde d'Asellus, intendant des finances, qui était lié d'amitié avec lui. Ses amis, et entre autres Sidonius, lui conseillaient de rabattre de sa fierté et de son assurance, qui ne servaient qu'à le rendre plus odieux, et de se défier de ses adversaires, qui avaient peut-être quelque coup imprévu à lui porter, et qui ne cherchaient qu'à exciter sa hardiesse, pour tirer de sa bouche quelque réponse téméraire. Il rebuta leurs conseils avec hauteur, les traitant de lâches, et disant qu'il savait ce qu'il avait à faire, que sa bonne conscience lui suffisait, et que même il consentirait à peine d'employer un avocat pour sa défense. Il continua de se promener, magnifiquement vêtu, dans le Capitole, de recevoir des visites, d'écouter avec complaisance les flatteries des parasites qu'il admettait à sa table, de passer le temps dans les magasins des marchands, à se faire montrer et à acheter des bijoux et des étoffes précieuses, se plaignant sans cesse des lois, du gouvernement, du sénat et du prince. Enfin le sénat s'assembla pour procéder à l'examen. Il s'y rendit fort ajusté, et dans une parure brillante : ses adversaires au contraire se présentèrent en habit de deuil, dans un extérieur conforme au misérable état de la province dont ils étaient députés. On fit entrer les deux parties; et comme les anciens préfets avaient droit de séance, Arvande, oubliant qu'il était accusé, alla s'asseoir auprès des juges. Ferréolus, quoiqu'il fût sénateur, se tint avec ses collègues sur les derniers bancs de la salle. On écouta les plaintes des députés. Tant qu'ils ne parlèrent que des véxations d'Arvande, celui-ci ne perdit pas

contenance, persuadé qu'un crime avait cessé de l'être depuis qu'il était devenu si commun. Les accusateurs firent ensuite lecture de la lettre adressée au roi des Visigoths. On s'était attendu qu'il s'inscrirait en faux; et, pour le convaincre, on avait arrêté son secrétaire, qui reconnaissait l'avoir écrite sous sa dictée. Mais on n'eut pas besoin de cette déposition. Arvande, aveuglé par son arrogance, sans attendre qu'on l'interrogeât, s'écria qu'il était véritablement l'auteur de la lettre, et répéta trois ou quatre fois qu'il ne la désavouait pas. Toute l'assemblée se récria : les juges prononcèrent que de son propre aveu, il était coupable du crime de lèse-majesté. Ce ne fut qu'en ce moment que le bandeau lui tomba des yeux, et que, changeant de couleur, il vit l'abîme où il s'était lui-même précipité. On le déclara déchu des priviléges que lui avaient acquis ses deux préfectures. Alors revêtu de ces magnifiques habits, sous lesquels il avait paru insulter à ses juges, et qui ne lui attiraient plus que la risée et l'indignation du peuple, il fut conduit à la prison publique. Quinze jours après il reçut sa sentence de mort, et fut enfermé dans l'île du Tibre, pour y attendre, dans les horreurs du plus affreux désespoir, le délai des trente jours, qui devaient, selon les lois, s'écouler entre la condamnation et le supplice. Pendant cet intervalle, Sidonius et ses autres amis (car les grands criminels en trouvent toujours) se donnèrent tant de mouvements, que l'empereur commua sa peine en celle de la confiscation et d'un bannissement perpétuel. Sidonius, dans le temps même qu'il intercédait pour lui, ne pouvait s'empêcher de dire, qu'Arvande était bien lâche et bien malheureux, s'il craignait rien plus que de survivre à tant d'ignominie.

An 470. XVIII. Séronatus et Romanus punis de mort. Sid. l. 2, ep. 1, 6, l. 5. ep. 13, l. 7. ep. 7. Damasc. ap. Phot. cod. 242, p. 1040 et 1049. Suid. voce Σεβῆρος.

Cette indulgence d'Anthémius encouragea les concussions et les rapines, et fit voir que ces avides ravisseurs, espérant toujours dérober à la confiscation une partie de leur pillage, ne sont point retenus par la crainte de l'exil, parce qu'ils ne connaissent point de patrie, et qu'ils ne craignent que la mort. Séronatus, successeur d'Arvande dans la préfecture des Gaules, l'imita dans ses extorsions, et reçut enfin la punition qu'Arvande avait méritée avant lui. Cet événement doit tomber sur l'année suivante, dans laquelle Jordanès, fils de Jean-le-Vandale, était consul avec Sévère. Ce Sévère était un païen né à Rome; mais le triste état de l'empire l'avait déterminé à se retirer dans Alexandrie. Cette ville était alors le centre des études et du savoir. Il s'y appliqua aux lettres et à la philosophie, pour se distraire de la vue des maux dont son siècle était affligé : la bonne opinion qu'il avait d'Anthémius le ramena en Italie, où il fut bientôt élevé au consulat et à la dignité de patrice. Séronatus, aussi avare et aussi perfide que son prédécesseur, désolait comme lui la province, et formait des intrigues avec Euric, qu'il allait souvent visiter, tantôt à Aire [*Aturres*] [1], tantôt à Toulouse. Il avait dessein de lui livrer l'Auvergne, et pour accoutumer les habitants au joug des Barbares, il rendait la justice selon les lois des Visigoths, au lieu de suivre les lois romaines [2]. La noblesse, qui n'espérait pas grand secours de la faiblesse d'Anthémius,

[1] Ville de Gascogne sur les bords de l'Adour, dans le département des Landes. *Rediit ipse Catilina nostri sæculi, nuper Aturribus*, dit Sidonius Apollinaris, l. 2, ep. 1. Cette ville faisait partie de l'ancienne Novempopulanie.—S.-M.

[2] *Exultans Gothis, insultansque Romanis, illudens præfectis, colludensque numerariis : leges Theodosianas calcans, Theodoricianasque proponens.* Sidon. Apoll. l. 2, ep. 1. —S.-M.

songeait déja à quitter le pays; plusieurs embrassaient l'état ecclésiastique, pour se sauver des violences du gouverneur. La rigueur des exactions produisit la disette; et c'était alors un proverbe répandu dans la Gaule, que ce qui faisait une bonne année, c'était plutôt l'humanité des magistrats, que la température des saisons. Les habitants de l'Auvergne [*Arverni*] ne s'abandonnèrent pas néanmoins, et firent connaître à Rome cet impitoyable concussionnaire [1]. On leur rendit justice cette fois, et Séronatus fut puni de mort. Romanus, élevé au rang de patrice, subit le même sort. Il fut convaincu d'avoir aspiré à l'empire. C'était le même officier que Valentinien, vingt-deux ans auparavant, avait député vers Attila avec Romulus et Promotus.

XIX. Euric prend les armes contre l'empire.

Sid. l. 3, ep. 9, l. 7, ep. 6, l. 8, ep. 3. et ibi Sirm. Jorn. de reb. Get. c. 45, 47. Greg. Tur. l. 2, c. 18, 19. Aimoin. l. 1, c. 7. Pagi ad Bar. an. 465. Till. Anthémius, art. 8. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 212.

Arvande et Séronatus avaient excité le roi des Visigoths à dépouiller les Romains de ce qui leur restait dans la Gaule. Ricimer, plus adroit, mais encore plus méchant, ennemi secret de l'empereur son beau-père, cherchait à le ruiner aux dépens mêmes de l'empire, et à lui susciter des guerres qui découvriraient sa faiblesse. Genséric, plus redoutable et plus habile que tous ces traîtres, voulant enfin vivre en repos et occuper ailleurs les forces des deux empires, employait l'argent et l'intrigue pour soulever les Ostrogoths en Orient et les Visigoths en Occident [2]. Euric, roi d'une nation belliqueuse, embrasé lui-même du desir des conquêtes [3],

[1] Il paraît, d'après les lettres de Sidonius Apollinaris, que l'Auvergne [*Arverni*] et le pays des *Gabali*, le Gévaudan des modernes, furent particulièrement livrés aux extorsions de Séronatus. — S.-M.

[2] *Egitque ut orientale imperium Ostrogothæ, hesperium Vesegothæ vastarent.* Jorn. *de reb. Get.* c. 47. — S.-M.

[3] *Euricus, Vesegotharum rex, crebram mutationem Romanorum prin-*

n'avait pas besoin de tant d'aiguillons, pour courir aux armes.

XX. Caractère de Léon ministre d'Euric.

Il pouvait ne s'occuper que de la guerre, sans craindre aucune révolution, aucun désordre dans ses états. Il avait pour ministre Léon, homme de génie et d'une exacte probité, descendu de Fronton [1], célèbre orateur, consul sous Antonin, et qui avait donné des leçons d'éloquence à Marc-Aurèle. C'était ce Léon, aussi habile politique que savant jurisconsulte, qui dictait au prince ce qu'il devait répondre aux ambassadeurs, qui dressait les traités, qui composait les ordonnances. Quoiqu'il fît profession de la foi catholique, le prince arien, ennemi des orthodoxes, non seulement l'épargnait, mais le chérissait même, parce qu'il sentait l'importance de ses services et l'étendue de ses lumières. Il respectait sa vertu. Le ministre de son côté ne s'étudiait qu'à concilier au prince l'affection de ses sujets, et méprisait les richesses, uniquement curieux de science et d'honneur; frugal au milieu de la bonne chère, toujours simplement vêtu dans une cour où brillait la magnificence; loin d'attirer sur lui les bienfaits du prince, il ne songeait qu'à les répandre sur les autres; persuadé que le cœur des hommes de mérite était la plus utile conquête qu'il pût procurer à son maître.

Euric brûlait d'envie de réunir sous sa puissance tous les pays compris entre la Loire, l'Océan, la Mé-

cipum cernens, Gallias suo jure nisus est occupare. Jorn. *de reb. Get.* c. 45. — S.-M.

[1] C'est ce qu'on apprend de Sidonius Apollinaris, l. 8, ep. 3, dans une lettre adressée à ce ministre. Une partie considérable des œuvres de cet écrivain a été retrouvée par l'abbé Maï, dans des manuscrits palimpsestes de Milan et de Rome, et il en a donné une seconde édition à Rome, 1 vol. in-8°, 1823. — S.-M.

diterranée et le Rhône. Anthémius, apprenant qu'il était prêt à se mettre en campagne, donna ordre de rassembler les troupes de la Gaule, et engagea Riotham [1], roi des Bretons de l'Armorique, à marcher contre les Visigoths [2]. Ce prince, s'étant embarqué à la tête de douze mille hommes, vint par la Loire [3], entra dans le Berri, et fut reçu dans Bourges [*Bituriges*]. Comme Euric s'approchait avec une armée nombreuse, Riotham, pour avoir seul l'honneur du succès, alla à sa rencontre avant que d'être joint par les troupes romaines [4]. La bataille fut livrée près du bourg de Déols [*Dolensis vicus*] sur les bords de l'Indre [5]. Les Bre-

XXI. Euric défait les Bretons.

[1] On voit par la manière dont Sidonius Apollinaris s'exprime, en écrivant à ce chef breton, l. 3, ep. 9, qu'il était très-lié avec lui. *Sidonius Riothamo suo salutem.* Il loue beaucoup sa pudeur, qui le portait même à rougir des fautes des autres. *Sed et ipsi sarcinam vestri pudoris inspicimus, cujus hæc semper verecundia fuit, ut pro culpis erubesceretis alienis.* Jornandès, *de reb. Get.* c. 45, l'appelle *Riothimus*, et lui donne le titre de roi des Bretons. D. Morice a cherché à faire voir dans le premier volume de son histoire de Bretagne, que ce roi est le même qu'un certain *Erech* ou *Guérech*, mentionné vers la même époque dans les annalistes de la province. Il s'en faut de beaucoup que les raisons qu'il allègue soient convaincantes. Il est de fait que nous ne savons sur ce chef que ce que Sidonius Apollinaris et Jornandès nous en apprennent. Il est probable que ce Riotham appartenait à la race des princes qui régnaient à cette époque dans la Bretagne gauloise et qui tiraient leur origine de la Bretagne insulaire; mais on n'en peut rien dire de plus, sans se jeter dans des conjectures, qui ne reposent sur aucun fondement solide. — S.-M.

[2] *Protinus solatia Britonum postulavit.* Jorn. *de reb. Get.* c. 45. — S.-M.

[3] Le texte de Jornandès, *de reb. Get.* c. 45, parle de l'Océan, ce qui semble indiquer que Riotham n'était pas le chef des Bretons cantonnés sur la Loire, mais qu'il venait de l'extrémité de la Bretagne. *Rex Riothimus cum* XII *millibus veniens, in Biturigas civitatem, Oceano, è navibus egressus, susceptus est.* — S.-M.

[4] *Rex Vesegotharum Euricus innumerum ductans exercitum advenit, diùque pugnans, Riothimum Britonum regem, antequàm Romani in ejus societate conjungerentur, superavit.* Jorn. *de reb. Get.* c. 45. — S.-M.

[5] Ce bourg de Déols, qu'on appelle aussi Bourgdieu, est presque contigu à la ville de Châteauroux, département de l'Indre. Cette circonstance

tons, après avoir long-temps disputé la victoire, furent vaincus avec une grande perte; et Riotham, forcé d'abandonner le pays, se retira sur les terres des Bourguignons, qui tenaient pour l'empire [1]. Ce succès rendit Euric maître d'une grande partie du Berri.

XXII. Guerre d'Odoacre et des Francs.

Dans le même temps Childéric, roi des Francs, achevait de conquérir le pays au-delà de la Loire [2]. Odoacre, chef d'une troupe de Saxons, dont nous avons déja parlé, était resté maître d'Angers depuis la mort d'Égidius, et gardait cette ville au nom de l'empire [3]. Il avait avec lui quelques cohortes romaines commandées par le comte Paul [4]. Ayant été battu par Childéric près d'Orléans [5], il s'enfuit à Angers; mais ne se

nous a été conservée par Grégoire de Tours, l. 2, c. 18. *Britanni de Biturica à Gotthis expulsi sunt, multis apud Dolensem vicum peremptis.* — S.-M.

[1] *Qui, amplâ parte exercitûs amissâ, cum quibus potuit fugiens, ad Burgundionum gentem vicinam, Romanis in eo tempore fœderatam, advenit.* Jorn. *de reb. Get.* c. 45.—S.-M.

[2] Il est impossible d'admettre que jamais Childéric ait étendu ses possessions jusqu'à la Loire, puisque les états de son fils Clovis ne s'étendaient pas au commencement de son règne jusqu'à la Seine. Il est probable que Childéric ne porta ses armes jusqu'à la Loire, que pour seconder les Romains dans leurs guerres contre les Goths et leurs autres ennemis.-S.-M.

[3] Ce qui prouve que le roi des Saxons ne gardait pas cette ville au nom de l'empire, c'est qu'il y avait des ôtages pour sa sûreté, selon le témoignage formel de Grégoire de Tours, l. 2, c. 18. *Adovacrius de Andegavo et aliis locis obsides accepit.* —S.-M.

[4] *Paulus vero comes cum Romanis ac Francis, Gotthis bellum intulit, et prædas egit.* Greg. Tur. l. 2, c. 18. Ces paroles disent précisément le contraire de ce qu'on voit dans le texte. Il est évident que Childéric ne vint sur la Loire après la défaite des Bretons, que pour combattre les Goths; le roi des Francs fut donc l'allié et non l'ennemi du comte Paul. C'est ainsi que le savant abbé Dubos, l. 3, c. 11, entend les paroles de Grégoire de Tours, et on ne peut les entendre autrement; ainsi, quand Childéric fit la guerre aux Saxons établis à Angers, il combattit un ennemi des Romains et un allié des Goths, puisque c'était pour combattre ces derniers que les Francs s'étaient unis au comte Paul. Nous avons déja vu précédemment qu'Odoacre, roi des Saxons, resté maître d'Angers, y était venu pour secourir Égidius contre Théodoric. Voyez t. 6, p. 431, liv. XXXIV, § 33. — S.-M.

[5] Rien n'indique dans Grégoire de Tours, qu'Odoacre ait été battu par

sentant pas en état de tenir contre le vainqueur, qui le poursuivait opiniâtrement, il se sauva par la Loire. Childéric étant arrivé le lendemain, força la ville et fit massacrer le comte Paul [1]. Le Saxon, découragé par ces mauvais succès, renonça au service de l'empire [2]. Les Romains, dont il s'était détaché, se trouvèrent assez forts pour le battre; il perdit dans une rencontre un grand nombre de soldats; ce qui donna aux Francs l'occasion de s'emparer des îles de la Loire [3], où les Saxons s'étaient fortifiés pour avoir la liberté de regagner l'Océan en cas de disgrace. Odoacre, également maltraité par les Romains et par les Francs, prit le parti de traiter avec Childéric, et se joignit à ce prince pour attaquer les peuples de l'Armorique [4]. Ils les vainqui-

les Francs près d'Orléans; les mots *Childericus Aurelianis pugnas egit*, se rapportent à la bataille d'Orléans livrée en l'an 462, avant la mort du comte Égidius. — S.-M.

[1] *Veniente Adovacrio Andegavis, Childericus rex sequenti die advenit, interemptoque Paulo comite, civitatem obtinuit.* Greg. Tur. l. 2, c. 18. Conformément à l'opinion de l'abbé Dubos, dans son *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française*, je crois que ce passage n'indique pas que le comte Paul ait été tué en combattant Childéric, mais que ce comte périt dans la bataille qui livra Angers au pouvoir des Francs, quand ils vainquirent les Saxons. — S.-M.

[2] Le texte de Grégoire de Tours, l. 2, c. 19, n'indique pas ce changement. L'auteur s'exprime comme si la guerre avait toujours été entre les Saxons et les Romains soutenus des Francs leurs alliés. *Inter Saxones atque Romanos bellum gestum est.* Les Saxons furent battus, les Romains les poursuivirent et en tuèrent un grand nombre, *Saxones terga vertentes, multos de suis, Romanis insequentibus, gladio reliquerunt;* alors les Francs s'emparèrent de leurs îles et en firent un grand carnage, *insulæ eorum cum multo populo interempto, à Francis captæ atque subversæ sunt.* Cette narration est bien claire; elle ne peut laisser le moindre doute que les Francs et les Romains n'aient fait de concert cette guerre contre les Saxons. — S.-M.

[3] L'abbé Dubos a dit, l. 3, c. 11, que ces îles étaient les îles des Saxons situées à l'embouchure de l'Elbe et dont il est question dans Ptolémée, l. 2, c. 11. C'est une erreur: il ne peut être question ici que des îles de la Loire où les Saxons s'étaient fortifiés, comme le firent plus tard les Normands dans leurs invasions en France. — S.-M.

[4] Il n'est pas question de l'Armo-

rent. Les Saxons s'établirent dans le pays de Nantes [1], et dans une partie de ce qu'on nomme aujourd'hui Normandie; où l'on trouve en effet encore long-temps après des Saxons près de Bayeux [2].

XXIII. État du royaume des Bourguignons.

Sid. l. 3, ep. 4, l. 5, ep. 6, 7 et 8. Ennod. vit.

Les Bourguignons servaient les Romains plutôt par jalousie et par crainte des Visigoths, que par attachement aux intérêts de l'empire. Dans le cours de cette guerre ils s'opposèrent constamment aux progrès d'Euric, et défendirent l'Auvergne que ce prince s'efforçait d'envahir [3]. Ils possédaient alors un assez grand pays.

rique dans le texte de Grégoire de Tours, l. 2, c. 19, le seul auteur original qui ait parlé de cette guerre. Cet écrivain dit seulement que les deux rois, après avoir fait alliance, subjuguèrent les Allemans, qui avaient ravagé une partie de l'Italie. *Adovacrius cum Childerico fœdus iniit, Alamannosque, qui partem Italiæ pervaserant, subjugarunt.* Ce passage présente bien des difficultés. Plusieurs critiques ont pensé qu'au lieu d'*Alamannos*, il fallait y lire *Alanos*. On a eu déja plusieurs occasions de remarquer qu'il existait à cette époque sur les bords de la Loire une souveraineté d'Alains; on conçoit très-bien que les Francs et les Saxons, qui avaient voulu s'établir sur les bords de ce fleuve, aient réuni leurs forces pour combattre un peuple voisin, tandis qu'au contraire les Allemans étaient alors fort éloignés, et ils n'avaient pas dans la Gaule d'autres établissements que ceux qu'ils occupaient sur le cours supérieur du Rhin, où ils étaient voisins des Bourguignons. Ce qui semble indiquer la nécessité du changement dont j'ai parlé, c'est que les manuscrits du même auteur portent tous *Alamannos*, dans un autre passage du même ouvrage, l. 2, c. 7, où il est certainement question des Alains, et où les éditeurs lisent et doivent lire *Alanos*. Ces deux exemples s'appuient l'un l'autre. Peu avant l'expédition dont il s'agit, les Alains, comme on l'a vu ci-dev., t. 6, p. 432, liv. XXXIV, § 33, avaient porté leurs armes en Italie, où ils furent vaincus auprès de Bergame par Ricimer; on trouve donc dans cette circonstance une raison de plus en faveur de la correction qui ferait substituer le nom des Alains à celui des Allemans, dans le texte de Grégoire de Tours.—S.-M.

[1] Il est certain qu'au milieu du sixième et même dans le neuvième siècle, il se trouvait dans l'évêché de Nantes, et vers les bouches de la Loire, un très-grand nombre de Saxons, et en telle quantité que ce pays s'appelait alors *lingua Saxonica*. Il est probable que les Saxons s'emparèrent, à l'époque dont il s'agit, du pays, occupé par les Alains.—S.-M.

[2] Ces Saxons étaient déja établis depuis long-temps dans la Gaule, où ils occupaient, comme je l'ai déja dit, une partie de la Basse-Normandie. Voy. t. 4, p. 241, n. 4, l. XXXIII, § 24, et p. 431, n. 2, l. XXXIV, § 33.—S.-M.

[3] C'est ce que dit Sidonius Apol-

On peut conjecturer qu'une partie leur avait été cédée par les empereurs, et qu'ils s'étaient eux-mêmes peu à peu agrandis, à la faveur des troubles de l'empire, devenu comme flottant par le fréquent changement des princes. Ils étaient maîtres de Lyon [*Lugdunum*] [1], de Vienne [*Vienna*], de la province Séquanaise [2] et de celle qui porte aujourd'hui le nom de Dauphiné [3]. Il paraît même qu'ils avaient passé la Saône, et que leurs états s'étendaient depuis Langres [*Lingones*] [4] et Dijon [*Divio*] jusqu'au-delà de l'Isère [5]. Gondiac [6] étant mort vers ce même temps, laissa quatre fils qu'il avait eus de la sœur de Ricimer, et qui, ayant partagé le royaume de leur père, sont souvent pour cette raison nommés Tétrarques dans les Chroniques. C'était Gondebaud, Godigiscle [7], Chilpéric et Gondomar. Tous ces princes

Epiph. p. 402-408. Greg. Tur. l. 2, c. 23, 28. l. 3, c. 1. Fred. epit c. 11 et 17. Vignier, chr. Burg. Pagi ad Bar. an. 456.

linaris dans une des lettres, l. 3, ep. 4, qu'il écrivit à cette époque en Auvergne. *Sic æmulorum sibi in medio, positi lacrymabilis præda populorum, suspecti Burgundionibus, proximi Gothis, nec impugnantum ira, nec propugnantum caremus invidiâ.*—S.-M.

[1] On voit même par une lettre de Sidonius Apollinaris, l. 6, ep. 12, que cette ville était la résidence d'un roi bourguignon. Gondebaud y habitait. — S.-M.

[2] *Maxima Sequanorum.*—S.-M.

[3] C'est là ce qu'on appelait à cette époque selon Sidonius Apollinaris, l. 5, ep. 7, la Germanie Lyonnaise, *Lugdunensis Germania.* Sous l'administration romaine, quatre des provinces de la Gaule portaient le nom de Lyonnaise, *Lugdunensis.*—S.-M.

[4] Ceci peut se conclure d'un passage de Grégoire de Tours, l. 2, c. 23, dans lequel cet auteur dit qu'Aprunculus, évêque de Langres, dépendait des Bourguignons. *Aprunculus, Lingonicæ civitatis episcopus, apud Burgundiones.* Cet évêque, fuyant la domination des Bourguignons, s'échappa du château de Dijon, *à castro Divionensi.* —S.-M.

[5] Un passage de Sidonius Apollinaris, l. 5, c. 6, montre que la puissance des rois Bourguignons s'étendait jusqu'à Vaison, *oppidum Vasio,* auprès d'Avignon, et que cette ville était comprise dans le partage de Chilpéric, qu'il appelle *victoriosissimus vir.*—S.-M.

[6] Grégoire de Tours rapporte, l. 2, c. 28, que ce roi qu'il nomme *Gundeuchus*, était de la race d'Athanaric, ce roi des Goths qui avait persécuté les chrétiens. *Gundeuchus rex Burgundionum, ex genere Athanarici regis persecutoris.* Voyez t. 4, p. 96, not. 3, liv. xx, § 4.— S.-M.

[7] Ce prince résidait à Genève (*Geneva*), comme on l'apprend d'Enno-

héritèrent du titre de maîtres de la milice de l'empire. Ils ne demeurèrent pas long-temps unis [1]. Les deux plus jeunes ayant appelé à leur secours les Barbares d'au-delà du Rhin, firent la guerre à leurs aînés, et les battirent près d'Autun. Gondebaud disparut dans la défaite et passa pour mort. A la faveur de ce bruit, il se sauva en Italie, où le crédit de Ricimer, son beau-père, le rendit assez puissant pour contribuer à faire un empereur, comme nous le verrons bientôt. Etant ensuite revenu dans la Gaule, il se vit en peu de temps à la tête d'une nombreuse armée, assiégea dans Vienne ses deux frères, les força de se rendre, et les mit à mort. Il fit égorger tous leurs enfants mâles [2], et n'épargna que les filles de Chilpéric, dont l'aînée prit le voile dans un monastère, et la cadette fut élevée à la cour de son oncle. C'est la princesse Clotilde, qui dans la suite épousa Clovis. La femme de Chilpéric était estimée dans toute la Gaule pour sa sagesse et sa bonté [3]; mais sa vertu ne la sauva pas de la cruauté de son beau-frère : il la fit noyer dans le Rhône, et partagea le royaume de Bourgogne avec Godigiscle qui lui avait toujours été attaché.

dius dans sa Vie de saint Épiphane, évêque de Pavie, p. 408. *Fuit Genavæ, ubi Godigisclus germanus regis larem statuerat.*—S.-M.

[1] Sidonius Apollinaris les qualifie de *tyrannopolitæ*, ce qui semble indiquer que leur gouvernement était loin d'être supportable. Sidon. Apoll. l. 5, ep. 8. —S.-M.

[2] Cette histoire n'a pas d'autre garantie que Vignier dans sa *chronique de Bourgogne*; ce n'est pas une autorité suffisante. — S.-M.

[3] Cette princesse est comparée par Sidonius Apollinaris, l. 5, ep. 7, à Tanaquil femme de Tarquin l'ancien, et à Agrippine; elle tempérait la violence de son mari, et par sa douceur, elle empêchait et elle détruisait l'effet des intrigues des calomniateurs qui environnaient et qui obsédaient le roi bourguignon. *Temperat Lucumonem nostrum Tanaquil sua, et aures mariti virosâ susurronum fæce completas opportunitate falsi sermonis eruderat.*—S.-M.

AN 471.

XXIV. Massacre d'Aspar et d'Ardabure.

Idat. chr. Marc. chr. Cassiod. chr. Vict. Tun. Candid. ap. Phot. cod. 79 p. 174. Proc. Vand. l. 1, c. 6. Theoph. p. 101. Chr. Alex. p. 323. Evag. l. 2, c. 16. Jorn. de reb. Get. c. 45. de success. Niceph. Call. l. 15, c. 27. Zon. l. 14, t. 2, p. 49. Cedren. t. 1, p. 350. Malala, part. 2, p. 78. Joël, p. 171. Damasc. ap. Phot. cod. 242, p. 1041.

Lorsque la nouvelle de la défaite de Basiliscus était arrivée à Rome, le bruit s'était en même temps répandu en Occident, qu'Aspar avait été dépouillé de toutes ses dignités, et que son fils Ardabure avait été puni de mort, pour avoir favorisé les Vandales [1]. Ce qui fait connaître que dès ce temps-là on les soupçonnait généralement de trahison. Cependant Léon, soit qu'il n'en eût pas de preuves assez certaines, soit qu'il ne se crût pas assez fort pour punir des traîtres si puissants, ne fit alors contre eux aucune poursuite. Aspar, soutenu de ses trois fils, tous consulaires, ne rabattit rien de son insolence. Irrité contre l'empereur de ce qu'il différait toujours d'exécuter sa promesse, il ne cessait de décrier son gouvernement et de traverser toutes ses volontés. Il ne craignit pas même de lui manquer ouvertement de respect par des paroles très-offensantes. L'aigreur mutuelle en était venue à un tel point, que l'un ne pouvait se conserver que par la perte de l'autre. Cependant Léon, moins fier et plus timide, tenta encore une fois de regagner cet esprit hautain et intraitable. Il se détermina enfin à lui tenir parole et à donner la qualité de César à un de ses fils. Ardabure qui était l'aîné, Arien aussi obstiné que son père, ne pouvait espérer de parvenir à l'empire. L'empereur jeta les yeux sur Patrice, second fils d'Aspar. C'était un caractère plus doux et plus flexible; il paraissait disposé à préférer une couronne à l'honneur de ses préjugés. Léon le déclara César; et, pour lui donner plus de droit à ce titre, il lui fiança Léontia sa seconde fille, qui

[1] Les consuls pour l'an 471 furent l'empereur Léon, revêtu de cette dignité pour la quatrième fois, et son collègue en Occident fut Anicius Probianus, qui est quelquefois appelé Probinus. —S.-M.

n'était pas encore nubile. Un choix si peu attendu souleva toute la ville de Constantinople. Le sénat porta ses plaintes à l'empereur; le peuple insulta Patrice dans le cirque; le clergé et les moines, suivis d'une foule d'habitants, ayant le patriarche à leur tête, vinrent au palais suppliant à grands cris l'empereur de se désigner un successeur orthodoxe, et de ne pas exposer les catholiques aux traitements cruels qu'ils avaient éprouvés sous les malheureux règnes de Constance et de Valens. Léon les apaisa en leur déclarant qu'il n'avait choisi Patrice que parce que celui-ci renonçait à ses erreurs, et que le nouveau César donnerait bientôt des preuves de la pureté de sa foi à la face de tout l'empire. On le crut sur sa parole, et les cris séditieux se changèrent en acclamations. Dès le commencement de cette émeute Aspar et ses fils s'étaient retirés à Chalcédoine dans l'église de Sainte-Euphémie; le patriarche fut envoyé pour leur assurer qu'ils n'avaient plus rien à craindre; mais ils refusèrent de sortir de cet asyle, si l'empereur ne venait en personne, pour les ramener en sûreté dans Constantinople. Léon voulut bien déférer à leurs désirs: il les traita magnifiquement dans son palais, et la concorde semblait être rétablie; mais le fier Aspar, prenant pour un nouvel outrage, d'avoir eu besoin de grace de la part de celui qu'il méprisait comme sa créature, ne fut pas long-temps à renouer le fil de ses pernicieuses intrigues. Léon fut averti qu'Ardabure travaillait à soulever les Isauriens, que l'empereur se flattait d'avoir attachés à ses intérêts. Zénon lui manda en même temps que Martin, officier d'Ardabure, était venu lui découvrir que la résolution était prise de faire périr l'empereur. Sur cet avis, Léon

envoya ordre à Zénon de se rendre au plutôt à Chalcédoine, pour être prêt à seconder son beau-père, au cas qu'il eût besoin de secours. Dès qu'il sut que Zénon y était arrivé, il manda au palais Aspar et ses fils. Ceux-ci s'y étant rendus sans défiance, Aspar et Ardabure furent massacrés par les eunuques. Patrice, percé de plusieurs coups, s'échappa, et ne reparut que sous le règne d'Anastase. Dans la suite, Zénon qui ne put découvrir sa retraite, voulant lui ôter toute espérance d'épouser Léontia, la donna en mariage à Marcien, fils d'Anthémius, empereur d'Occident. Patrice dans sa retraite épousa une autre femme dont il eut Vitalien, qui se rendit célèbre dans la suite. Herménaric, troisième fils d'Aspar, le seul qui ne s'était pas trouvé au palais avec son père, s'enfuit en Isaurie. Zénon, dont il était aimé, ne le croyant pas complice des crimes de son père, favorisa son évasion, et lui fit dans la suite épouser la fille d'un de ses bâtards. Après la mort de Léon, Herménaric revint à Constantinople, et y passa ses jours avec honneur. Telle fut l'issue des funestes intrigues de l'orgueilleux Aspar, qui, en se donnant un maître, avait prétendu retenir le droit de lui commander. Quelque coupable qu'il fût, le surnom de *Macela*, que sa mort a fait donner à Léon, et que les auteurs de ce temps-là expliquent par le mot de *meurtrier*, montre que la postérité, ce juge incorruptible des souverains, n'approuve pas toujours ce qu'on appelle *raison d'état;* et qu'elle ne pardonne point à un prince qui, par sa faiblesse, s'est laissé réduire à la nécessité de substituer les assassinats aux formes régulières de la justice. Les biens d'Aspar furent confisqués, et l'empereur fit publier des

édits qui ôtaient aux Ariens toutes les églises, avec défense de tenir aucune assemblée.

xxv. Suites de ce massacre.

Theoph. p. 101. Chr. Alex. p. 323. Malala, part. 2, p. 79.

Le massacre d'Aspar excita de grands mouvements dans Constantinople. Chef de la milice, il avait à ses ordres un grand nombre de troupes, la plupart de la nation des Goths, dont les officiers lui étaient dévoués. Ostrys, capitaine goth, qui portait le titre de comte[1], vint à la tête des soldats pour forcer le palais : les gardes du prince résistèrent avec courage, et il y eut de part et d'autre beaucoup de sang répandu. Enfin Ostrys fut contraint de se retirer, emmenant avec lui une concubine d'Aspar, célèbre pour sa beauté. Quoiqu'Aspar eût été odieux, le peuple ne put s'empêcher de donner des éloges à la fidélité et à la valeur d'Ostrys : on criait par toute la ville *qu'Aspar, qui avait trouvé tant d'amis pendant sa vie, n'en avait eu qu'un après sa mort*[2]. Cependant Ostrys ne fut pas le seul : Théodoric-le-Louche, frère ou neveu de la femme d'Aspar, accourut à la nouvelle du massacre, et, s'étant joint à Ostrys, il vint avec lui jusqu'aux portes de Constantinople. La ville était en grand danger, si Basiliscus et Zénon ne fussent venus au secours avec ce qu'ils purent rassembler de soldats. Leur arrivée dissipa les Barbares et rétablit la tranquillité dans la ville. Ostrys et Théodoric demeurèrent en armes, et ravagèrent la Thrace jusqu'à l'accord que Léon fit avec eux, et qui ne fut conclu que deux ans après.

Léon avait à craindre que les Ostrogoths établis en

[1] Εἷς Γότθος τῶν διαφερόντων τῷ αὐτῷ Ἄσπαρι, ὀνόματι Ὄστρυς, κόμης. Malal. part. 2, p. 79.—S.-M.

[2] Cette émeute donna naissance, selon Jean Malala, *part.* 2, p. 79, à un proverbe fort honorable pour Ostyrs ; il était ainsi conçu : *Personne n'est l'ami d'un mort, excepté le seul Ostrys*. Νεκροῦ φίλος οὐδείς, εἰ μὴ μόνος Ὄστρυς. — S.-M.

XXVI. Théodoric renvoyé à son père. Jorn. de reb. Get. c. 55.

Pannonie ne se joignissent à ces nouveaux ennemis, qui sortaient de la même origine. Il voulut s'assurer de leur amitié. Théodémir faisait alors la guerre en Germanie. Il n'avait pas oublié l'ingratitude de Hunimond, roi des Suèves, qui, lui étant redevable de la vie, était venu ravager son pays. Le roi des Ostrogoths laissa passer quatre années sans faire aucun mouvement. Enfin, lorsque les Suèves ne s'attendaient à rien moins qu'à une irruption soudaine, il se mit en marche au milieu de l'hiver, suivi d'une nombreuse infanterie; et ayant passé le Danube dont les eaux étaient glacées [1], il fondit sur eux, désola leur pays [2], et poussa ses ravages dans la contrée qu'habitaient les Allemans [3], leurs voisins et leurs alliés [4]. A son retour en Pannonie, il reçut avec les plus vifs transports de joie son fils

[1] *Ergò eum gelatum Theodemir Gothorum rex cernens, pedestrem ducit exercitum.* Jornand. *de reb. Get.* c. 55.—S.-M.

[2] *Emenso Danubio, Suevis improvisus à tergo apparuit.* Jorn. *de reb. Get.* c. 55. On voit par la manière dont Jornandès parle du pays des Suèves, que ces peuples, qui avaient tant de fois changé de demeure, occupaient alors ce que nous nommons la Souabe. Ce pays, dit-il, était borné à l'orient par la Bavière; à l'occident se trouvaient les Francs, au midi les Bourguignons et au nord les Thuringiens. *Regio illa Suevorum ab oriente Baïoarios habet, ab occidente Francos, à meridie Burgundiones, à septentrione Thuringos.*—S.-M.

[3] *Quibus Suevis tunc juncti Alemanni etiam aderant.* Jorn. c. 55. Il paraît qu'à cette époque les Suèves étaient confondus avec les *Alemanni.* C'est sans doute pour cela que le nom de Souabe est resté au pays occupé depuis long-temps par le second de ces peuples. Jornandès ajoute qu'ils possédaient toutes les hautes Alpes, *ipsique Alpes erectas omninò regentes;* d'où coulent divers torrents, qui se jettent à grand bruit dans le Danube, *undè nonnulla fluenta Danubio influunt, nimio cum sono vergentia.* Ces détails se concilient difficilement avec la géographie de ces contrées, à moins qu'on ne suppose qu'il s'agit dans Jornandès, d'une chaîne de médiocre hauteur, parallèle au cours du Danube, sur sa rive gauche, et appelée Alpes de Souabe.—S.-M.

[4] Il les soumit presque à sa domination, ajoute Jornandès, *de reb. Get.* c. 55. *Tam Suevorum gentem, quam etiàm Alemannorum utrasque ad invicem fœderatas devicit, vastavit, et penè subegit.*—S-M.

Théodoric, que Léon lui renvoyait avec de riches présents. Ce jeune prince, âgé pour lors de dix-huit ans, en avait passé dix à la cour de Constantinople. Plein de reconnaissance du traitement honorable qu'il y avait reçu, il brûlait d'envie de se signaler en servant l'empire. Il apprit qu'un chef de Sarmates, nommé Babaï, ayant traversé le Danube, avait battu Camond, commandant des troupes romaines, et s'était emparé de Singidunum dans la haute Mésie. Il rassembla aussitôt six mille volontaires [1] qu'il trouva entre ses amis et ses clients, partit avec eux à l'insu de son père, alla chercher Babaï, le défit et le tua [2], reprit Singidunum et revint couvert de gloire annoncer à Théodémir son départ, sa victoire et sa conquête. Singidunum ne fut pas rendue aux Romains; Théodémir la joignit à ses états [3], dont elle était frontière, et l'empereur aima mieux perdre cette place que l'amitié de ce prince guerrier.

An 472.

xxvii. Cendres du Vésuve portées à Constantinople.

Cassiod. var. l. 4, ep. 50. Proc. Got. l. 2, c. 4.

L'année suivante un phénomène extraordinaire effraya Constantinople [4]. Le 11 de novembre, tandis qu'on célébrait les jeux du cirque, à l'heure de midi, l'air s'obscurcit tout-à-coup, et d'épaisses ténèbres se répandirent sur toute la ville. On crut voir une pluie de feu qui tombait du ciel avec abondance; mais ce n'était que des cendres sorties du mont Vésuve, et poussées par le vent jusqu'à cette distance. Les toits en demeu-

[1] *Ex populo amatores sibi, clientesque consociavit, penè sex millia viros.* Jorn. *de reb. Get.* c. 55. — S.-M.

[2] *Inscio patre, emenso Danubio, super Babai Sarmatarum regem discurrit, qui tunc de Camundo duce Romanorum victoriâ potitus, superbiæ tumore regnabat, eumque superveniens Theodericus interemit.* Jorn. *de reb Get.* c. 55. — S.-M.

[3] *Singidonum dehinc civitatem, quam ipsi Sarmatæ occupaverant, invadens, non Romanis reddidit, sed suæ subdidit ditioni.* Jorn. *de reb. Get.* c. 55. — S.-M.

[4] Les consuls de l'an 472 furent Martianus en Orient, et Festus en Occident. — S.-M.

rèrent couverts à la hauteur de quatre doigts. Quoique la cause en eût été reconnue, le peuple aima mieux continuer de croire que c'était un véritable feu, que la miséricorde divine avait changé en cendres; et en mémoire de cet événement, on institua des processions et des actions de graces qui se célébraient tous les ans au mois de novembre. Plusieurs villes furent renversées en Asie par des tremblements de terre. Acacius, évêque de Constantinople, voyant la décadence de l'empire en Occident, crut l'occasion favorable pour obtenir ce qu'Anatolius avait en vain entrepris; que le siége de Constantinople fût élevé au-dessus de ceux d'Alexandrie et d'Antioche. Il employa les sollicitations de l'empereur Léon. Mais le pape Simplicius s'y opposa avec tant de vigueur,que cette tentative demeura encore sans effet.

Theoph. p. 103. Cedr. t. 1, p. 350. Zon. l. 14, t. 2, p. 50. Chr. Alex. p. 324. Marc. chr. Theod. lect. l. 1, c. 24. Pagi ad Bar.

XXVIII. Olybrius empereur.

Après la mort d'Aspar et de son fils, Léon en avait mandé la nouvelle à Anthémius. Ricimer, qui se sentait aussi odieux à son maître, qu'Aspar l'avait été à Léon, conçut de la défiance : il craignit que cet exemple ne lui devînt funeste; et, pour sa propre sûreté, il résolut de prévenir Anthémius. Étant donc parti de Milan à la tête d'une armée, il marcha vers Rome, et campa près du pont Milvius. La ville était divisée en deux factions : les uns, fidèles à l'empereur, étaient résolus de soutenir un siége; les autres, gagnés par Ricimer, voulaient qu'on lui ouvrît les portes de la ville. A la première nouvelle de cette révolte, Léon avait envoyé Olybrius pour rétablir la paix entre l'empereur et le rebelle. Quelques auteurs prétendent que Léon le fit partir avec le titre d'empereur, pour régner en la place d'Anthémius, qu'il croyait perdu sans ressource.

Evag. l. 2, c. 16. Ennod. vit. Epiph. p. 380. Cassiod.Chr. Marc.chron. Vict. Tun. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Theop. p. 101, 102. Jorn. de reb. Get. c. 45. Joel, p. 171. Malala, part. 2, p. 81, 82 et 83. Hist.Miscell. l. 15, ap. Murat.t. 1, part. 1, p. 99. Baronius. Pagi ad Bar.

Vales. rer. Fr. l. 5, p. 214.
Buch. Belg. l. 18, c. 7.

Mais aurait-il si lâchement abandonné celui qu'il avait lui-même élevé à l'empire, et au fils duquel il avait donné sa fille en mariage? Il est plus vraisemblable qu'il choisit Olybrius pour négocier la paix, et qu'il le préféra à tout autre, parce qu'il était bien aise de l'éloigner à cause de ses liaisons avec Genséric. Olybrius se rendit à Rome en diligence, et, au lieu de travailler à faire cesser la guerre civile, il accepta la couronne que lui déféra la faction de Ricimer. Selon la chronique d'Alexandrie, Olybrius fut forcé malgré lui de prendre le titre d'empereur : mais les pressantes sollicitations que Genséric renouvelait en sa faveur toutes les fois que le trône était vacant, ne permettent pas de douter de son ambition. Anthémius, trahi par celui même qui devait être son libérateur, se réfugia dans l'asyle de Saint-Pierre; et ses sujets fidèles, n'osant plus sortir de leurs maisons, y mouraient de faim et de maladie. Le rebelle entrait dans Rome, lorsqu'un seigneur goth, établi en Gaule, nommé Bilimer [1], zélé pour le service de l'empereur, y arriva avec un corps d'armée. Il y eut un sanglant combat au pont d'Hadrien. Bilimer y perdit la vie, et ses troupes furent taillées en pièces. Ricimer victorieux s'empara de la ville le 11 de juillet; il la livra au pillage, à l'exception de deux quartiers où il cantonna ses troupes, et où ses partisans se retirèrent. C'était depuis soixante-deux ans la troisième fois que cette ville infortunée devenait la proie d'un vainqueur barbare. Anthémius fut massacré; il avait régné cinq ans et trois mois. Olybrius demeura maître de l'empire, autant qu'il pou-

[1] Ce fait ne se trouve que dans l'histoire mélangée de Paul Diacre, (*Hist. miscel. ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 99), qui donne à Bilimer le titre de gouverneur des Gaules. *Bilimer Galliarum rector.*— S.-M.

vait l'être sous le glaive de Ricimer. Il fut bientôt délivré de ce tyran, qui mourut de maladie et expira dans les plus cruelles douleurs le 18 d'août suivant. Perfide, inhumain, abusant d'un pouvoir qu'il ne devait qu'à la faiblesse de ses maîtres, quatre fois il donna, il arracha quatre fois la couronne impériale. Mais quoique tant de forfaits aient noirci sa mémoire, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il fut grand capitaine et seul digne de ce nom en Occident [1]. Il s'était emparé, malgré les papes, de l'église de Sainte-Agathe, où les Ariens de Rome tinrent leurs assemblées. Olybrius, par un sentiment de reconnaissance, que son bienfaiteur, s'il eût vécu plus long-temps, aurait sans doute bientôt effacé, conféra la dignité de patrice à Gondebaud [2], neveu de Ricimer. C'est la seule action de son règne dont la mémoire se soit conservée. Il mourut de sa mort naturelle le 23 octobre de cette année, trois mois et douze jours après Anthémius, laissant de sa femme Placidie une fille nommée Julienne. Placidie passa ses jours en Orient, et Hunéric, successeur de Genséric, remercia par une ambassade l'empereur Zénon, du traitement honorable qu'il faisait à sa belle-sœur. Ce fut

[1] *Virum egregium et penè tunc in Italiâ ad exercitum singularem.* Jorn., *de reb. Get.* c. 45.—S.-M.

[2] Jean Malala donne, *part.* 2, p. 83, le nom de *Gondavar*, Γουνδαβάριος, à ce personnage qui était, on n'en peut guère douter, le roi des Bourguignons ; aussi le même auteur remarque-t-il qu'il était venu de la Gaule, ἀπὸ τῶν Γαλλιῶν, où il était στρατηλάτης, ce qui revient à la charge de maître de la milice dont les rois Bourguignons étaient effectivement en possession. Voyez ci-dev. § 23, p. 38. L'histoire mélangée, l. 15, *ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 99, donne à Gondebaud le nom de *Gundibar*, et elle le qualifie de neveu de Ricimer. *Mortuo Ricimiro, Olybrius imperator Gundibarum ejus nepotem patricium efficit.* Ceci est d'accord avec Malala, part. 2, p. 83, qui le dit fils de la sœur de Ricimer, υἱὸν τῆς ἀδελφῆς αὐτοῦ.—S.-M.

par cette considération que ce roi des Vandales permit à l'église de Carthage d'élire un évêque. Zénon voulut d'abord donner Julienne pour femme à Théodoric, fils de Théodémir, à condition qu'il ferait la guerre à l'autre Théodoric, surnommé *le Louche*. Mais cette entreprise n'ayant pas eu de succès, elle épousa le général Aréobinde, célèbre du temps d'Anastase. Elle se signala par la fermeté avec laquelle elle résista à ce prince, qui voulait la contraindre à condamner le concile de Chalcédoine.

An 473.
XXIX. Glycérius empereur.
Cassiod. chr. Marc. chr. Evag. l. 2, c. 16. Jorn. de reb. Get. c. 45. Theoph. p. 102. Ennod. vit. Epiph. p. 381. Till. Odoacre, art. 1.

Olybrius étant mort, l'empire d'Occident resserré dans des bornes étroites et ne renfermant plus que l'Italie, la Dalmatie et une petite partie de la Gaule, demeura sans maître pendant quatre mois et demi. L'inutilité des derniers princes depuis Majorien avait accoutumé les peuples à l'anarchie; à peine s'était-on aperçu sous les trois règnes précédents qu'il y eût un souverain. Tant de chutes précipitées n'effrayèrent point Glycérius. Il était officier de la garde impériale [1]. Le patrice Gondebaud, qui aurait bien voulu succéder à la puissance de son oncle Ricimer, lui persuada de prendre la pourpre, et lui ménagea le suffrage des soldats. Il fut proclamé Auguste à Ravenne le 5 de mars 473 [2], sans avoir demandé le consentement de Léon [3]. On ne sait rien de la naissance de Glycérius ni de ses aventures jusqu'à son avénement à l'empire; et tout ce qu'on sait de son règne, c'est qu'il avait quelque pro-

[1] Il était comte des domestiques, *comes domesticorum*, c'est-à-dire commandant de cette garde. Il est appelé simplement *Domesticus* dans l'histoire mêlée, *ap.*Murat. t. 1, part. 1, p. 99. *Glycerius domesticus à Gundibaro patricio, imperator efficitur.*—S.-M.

[2] Léon fut seul consul, et il le fut pour la cinquième fois. — S.-M.

[3] *Glycerius apud Ravennam plus præsumptione, quàm electione Cæsar effectus est.* Jorn. *de reb. Get.* c. 45. — S.-M.

bité, qu'il honorait beaucoup le saint évêque Épiphane, qu'à la prière de ce prélat il pardonna aux habitants de Pavie une insulte qu'ils avaient faite à sa mère, et qu'à force d'argent il détourna de l'Italie une armée d'Ostrogoths qui venaient en faire la conquête. Voici ce que l'histoire nous fournit sur cette expédition.

XXX. Vidémir vient attaquer l'Italie.

Jorn. de reb. Get. c. 56. [Eugipp. vit. S. Severin. c. 2.] Buch. Belg. l. 18, c. 8.

Ricimer avait contenu les Ostrogoths qui redoutaient sa valeur. Après sa mort, ils se trouvèrent trop resserrés dans les bornes de la Pannonie. Comme leurs fréquentes incursions avaient désolé tout le pays au-delà du Danube, accoutumés au pillage [1], ils demandèrent à leurs princes de les conduire sur les terres de l'empire, et de leur procurer un établissement plus commode. Leurs rois convinrent entre eux que Théodémir qui avait de plus grandes forces entreprendrait la conquête la plus difficile, et qu'il attaquerait l'empire d'Orient en Illyrie, tandis que Vidémir se jeterait en Italie où il devait trouver moins de résistance. Vidémir, à la tête de tout son peuple, prit sa route par le pays des Ruges, qui habitaient alors ce qu'on appelle aujourd'hui la Basse-Autriche [2]. En vain Flaccitée,

[1] *Minuentibus deindè hinc indè vicinarum gentium spoliis, cœpit et Gothis victus vestitusque deesse : et hominibus, quibus dudùm bella alimoniam præstitissent, pax cœpit esse contraria ; omnesque cum clamore magno ad regem Theodemir accedentes Gothi orant, quacumque parte vellet ductaret exercitum.* Jornand. *de reb. Get.* c. 56. Ce passage de Jornandès mérite d'être lu avec attention ; il fait connaître avec justesse ce que c'était que l'existence précaire de tous les peuples barbares qui se jetèrent sur l'empire romain, et le triste sort des populations qui leur étaient soumises.—S.-M.

[2] Au temps de Tacite, *Germ.* c. 43, et de Ptolémée, l. 2, c. 11, les Rugiens, *Rugii*, appelés par les auteurs plus modernes *Rugi*, occupaient les bords de la mer Baltique, vers les bouches de l'Oder, où leur nom s'est conservé jusqu'à nos jours dans la ville de Rugenwald et dans l'île de Rugen. Là, on retrouve

roi des Ruges, voulut lui disputer le passage [1]. Vidémir traversa et pilla le Norique; mais il mourut en entrant en Italie [2]. Son fils, qui portait le même nom que lui, se laissa gagner par les présents que lui envoya Glycérius, et passa en Gaule [3] où il se joignit aux Visigoths, avec lesquels cette branche des Ostro-

au moyen âge les *Rugiani*, nommés aussi *Rani*, qui sont comptés au nombre des peuples Slaves. Helmold dit, l. 1, c. 2, qu'ils étaient les plus puissants des Slaves, et les seuls qui obéissaient de son temps à des rois, *gens fortissima Slavorum, qui soli habent regem*. Cette remarque rappelle les paroles de Tacite, qui fait la même observation en parlant des peuples de cette côte, parmi lesquels il compte les Rugiens. *Protinùs ab Oceano Rugii et Lemovii : omniumque harum gentium insigne, rotunda scuta, breves gladii, et ergà reges obsequium.* Il est donc évident qu'il s'agit du même peuple. Jornandès qui en fait mention, *de reb. Get.* c. 3 et 4, et qui les place également sur les bords de l'Océan, c'est-à-dire de la mer Baltique, les divise en deux peuples, les Ulmérugiens et les Éthelrugiens; ce dernier nom signifie *les nobles Rugiens*. Les premiers, qui étaient sans doute la classe inférieure, composée de Slaves, restèrent dans leur pays; pour les autres, qui appartenaient à la race scythique, ils se dirigèrent vers le midi et prirent part au grand mouvement qui, vers le second siècle de notre ère, porta tous les peuples du Nord, de la Baltique vers le Danube, et parmi lesquels on doit distinguer les Lombards, les Vandales, les Hérules, les Bourguignons et les chefs des Goths. Les Rugiens vinrent se fixer sur les bords septentrionaux du Danube, dans la partie de l'Autriche comprise entre ce fleuve et les montagnes de la Bohême. Le Danube les séparait du Norique. *Ulteriorem Danubii ripam incolebant, quam à Norici finibus idem Danubius separat.* Paul Diacre, l. 1, c. 19. Ce pays portait alors le nom de *Rugiland;* ce qui, dit Paul Diacre, signifiait, en latin, le pays des Ruges, *quæ latino eloquio Rugorum patria dicitur.* On voit par la vie de saint Séverin, premier évêque de Saltzbourg et apôtre du Norique, que les Ruges s'établirent sur la rive droite du Danube, de manière à étendre leurs possessions fort au midi, de sorte qu'ils occupèrent tout l'archiduché d'Autriche, séparant ainsi les Bavarois des Ostrogoths. Nous verrons ensuite comment ils furent chassés de ce pays, vers l'an 487, par Odoacre, le conquérant de l'Italie. Les Lombards s'établirent alors dans le pays qu'ils abandonnaient. Voyez ci-après p. 154, l. XXXVII, § 4.—S.-M.

[1] Le récit de cette guerre nous a été conservé par Eugippius, dans sa vie de saint Séverin, apôtre du Norique. — S.-M.

[2] *Widemir Italiæ terras intravit, et extremum fati munus reddens, excessit rebus humanis, successorem relinquens regni Widemir filium suum.* Jorn. *de reb. Get.* c. 56.—S.-M.

[3] *De Italiâ ad Gallias transtulit.* Jorn. *de reb. Get.* c. 56.—S.-M.

goths demeura confondue. Le jeune Vidémir se contenta de partager la gloire et la fortune d'Euric, qu'il aida dans les conquêtes que ce prince fit en Gaule et en Espagne [1].

XXXI. Théodémir attaque l'Illyrie.

Jorn. de reb. Get. c. 56. Sigon. de imp. Occid. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 222.

Théodémir fut plus heureux. Après avoir passé la Save sans opposition de la part d'une peuplade de Sarmates établis sur les bords de cette rivière [2], il alla s'emparer de Naïssus, et prit Ulpiana par composition. Il força plusieurs passages qui jusqu'alors étaient regardés comme impraticables. Ayant pénétré en Thessalie, il prit et pilla Héraclée et Larisse [3]. La valeur héroïque de son fils Théodoric ne contribuait pas moins à ses succès, que son propre courage. Étant revenu à Naïssus, il y laissa garnison, et marcha vers Thessalonique, capitale de toute l'Illyrie. Léon y avait envoyé le patrice Clarianus [4] pour la défendre. Dès le commencement du siége, Clarianus, jugeant qu'il ne pouvait tenir long-temps contre de si puissants efforts, prit le parti de traiter avec Théodémir, qui se fit payer une grande somme d'argent pour consentir à se retirer. Cet accommodement particulier entraîna la paix générale. L'empereur étant entré en négociation céda aux

[1] Ces Ostrogoths se confondirent si bien avec les Wisigoths, qu'il n'en est plus question dans la suite de l'histoire. *[illegible]demir acceptis muneribus, Gallias tendit, seseque cum parentibus jungens Wesegothis, unum corpus efficitur, ut dudum fuerat; et sic Gallias, Hispaniasque tenentes suo jure defendunt, ut nullus sibi alius prævaleret.* Jorn. *de reb. Get.* c. 56.— S.-M.

[2] Il paraît que c'était un cantonnement de Sarmates, préposés à la garde de cette frontière. *Transit Saum amnem, Sarmatis, militibusque interminans bellum, si aliquis obstaret ei. Quod illi verentes, quiescunt; imò nec prævalent ad tantam multitudinem.* Jorn. *de reb. Get.* c. 56. — S.-M.

[3] *Heracliam et Larissam civitates Thessaliæ, prædâ captâ, jure bellico potiuntur.* Jorn. *reb. Get.* c. 56. — S.-M.

[4] Quelques manuscrits de Jornandès portent Hilarianus. —S.-M.

Goths les territoires de Pautalie, d'Europus, de Bérhée, de Médiana et de plusieurs autres villes dans cette partie de l'Illyrie [1]. C'était établir sur la frontière de la Thrace des voisins dangereux; mais dans l'état où se trouvait l'empire on croyait gagner tout ce qu'on n'était pas forcé d'abandonner.

XXXII. Théodoric le louche fait la paix avec Léon.

Malc. exc. leg. p. 92, 93.

Cette paix était d'ailleurs nécessaire pour empêcher Théodémir de donner la main aux autres Ostrogoths, qui depuis deux ans désolaient la Thrace. Ostrys et Théodoric le louche continuaient de venger la mort d'Aspar. Léon leur envoya Logius le silentiaire, pour entendre leurs propositions. Ils demandaient *que Théodoric fût mis en possession de l'héritage d'Aspar; qu'on lui accordât un établissement dans la Thrace; qu'on lui conférât la charge de général de l'infanterie et de la cavalerie qu'Aspar avait possédée.* Léon rejetait les deux premières demandes; il accordait seulement la troisième, qu'il semble cependant qu'il aurait dû principalement refuser. L'héritage d'Aspar et quelque coin de la Thrace étaient-ils donc d'un plus grand prix qu'une charge qui mettait entre les mains de Théodoric toutes les forces de l'empire? Quel gouvernement, que celui où l'argent est plus estimé que l'honneur et la sûreté! Théodoric, irrité du refus, envoya une partie de ses troupes assiéger la ville de Philippes, et alla lui-même avec le reste attaquer Arcadiopolis. Il la prit par famine, les habitants, qui atten-

[1] *Inito fœdere, Romanus ductor cum Gothis loca eis jam sponte, quæ incolerent, tradidit, id est, Ceropellas, Europam, Medianam, Petinam, Bærheam et alia, quæ Sium vocantur.* Jorn. *de reb. Get.* c. 56. Il n'est pas facile de reconnaître les noms corrompus, et il est plus difficile encore de déterminer la véritable position de ces villes, situées, à ce qu'il paraît, dans la partie la plus septentrionale et la moins connue de l'ancienne Macédoine. — S.-M.

daient inutilement du secours, s'étant laissés réduire à une telle extrémité qu'ils mangèrent les chevaux et même les cadavres humains. Les troupes qui assiégeaient Philippes se contentèrent de brûler les faubourgs et ne firent point d'autre dommage. Les Goths, après avoir tout ravagé, ne trouvant point eux-mêmes de quoi subsister, entrèrent en négociation. La paix fut faite à condition que l'empereur leur paierait tous les ans deux mille livres d'or, que Théodoric posséderait en propriété un canton de la Thrace; qu'il serait revêtu de la charge de maître de l'une et de l'autre milice, qu'il aurait le titre de roi des Goths [1]; que l'empereur ne donnerait retraite à aucun déserteur; et que les Goths serviraient l'empire dans toutes les guerres, excepté contre les Vandales [2]. Cette exception achève de faire connaître que Genséric étendait ses intelligences chez tous les ennemis de l'empire, et qu'il entretenait ces mouvements.

XXXIII. Amorcèse Sarrasin.

Malc. exc. leg. p. 91, 92. Proc. Pers. l. 1, c. 19.

Léon se rendait méprisable aux Barbares. Par le traité conclu avec les Perses sous le règne de Théodose le jeune on était convenu que ni les Romains ni les Perses ne prendraient sous leur protection les Sarrasins qui se détacheraient de leur souverain naturel. Le sarrasin Amorcèse [3], soit par mécontentement, soit par inconstance [4], quitta la Perse et se re-

[1] Αὐτὸν δὲ τῶν Γότθων αὐτοκράτορα εἶναι. Malch. *exc. leg.* p. 93. — S.-M.

[2] Πλὴν ἐπὶ μόνων τῶν Βανδήλων. Malch. *exc. leg.* p. 93. — S.-M.

[3] Malchus, *exc. leg.* p. 91, rapporte que ce chef sarrasin appartenait à une race ou une tribu qu'il appelle *Nocal*, ὁ Ἀμόρκεσος τοῦ Νοκαλίου γένους. Je n'ai pu retrouver cette tribu dans les auteurs orientaux. Ce nom d'Amorcèse ou *Amorcésus* était peut-être en arabe *Amir Keis*, c'est-à-dire l'*Émir Keis*. — S.-M.

[4] Soit, dit Malchus, *exc. leg.* p. 91, qu'il ne fût pas traité avec assez d'honneur en Perse, soit qu'il aimât mieux vivre chez les Romains, εἴτε

tira en Arabie [1]. Il se mit à ravager les pays voisins, épargnant les sujets de l'empire, mais traitant en ennemis les Sarrasins tributaires de la Perse. Ayant peu à peu étendu ses conquêtes, il s'empara de l'île de Jotabé [2] qui appartenait aux Romains dans le golfe Arabique : cette île est éloignée d'environ quarante-cinq lieues de la pointe du golfe où était située la ville d'Aïla. Amorcèse chassa les officiers commis pour le recouvrement des impôts [3], se les fit payer à lui-même, et se rendit maître des bourgs et des villages établis sur la côte du golfe[4]. Malgré cet acte d'hostilité, il rechercha l'alliance de Léon, et voulut obtenir de lui le commandement de tous les Sarrasins de l'Arabie Pétrée qui reconnaissaient l'autorité de l'empire [5]. Dans

τιμῆς οὐ τυγχάνων ἐν τῇ Περσίδι γῇ, ἢ ἄλλως τὴν Ῥωμαίων χώραν βελτίω νενομικώς.—S.-M.

[1] Il quitta la Perse, et se retira dans la partie de l'Arabie limitrophe de la Perse, dit Malchus, *exc. leg.* p. 91, ἐκλιπὼν τὴν Περσίδα εἰς τὴν γείτονα Πέρσαις Ἀραβίαν ἐλαύνει.—S.-M.

[2] Cette île de *Iotabe*, Ἰωτάβη, n'était pas à moins de 1000 stades d'*Aïla*, selon Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 19. Αἰλᾶ πόλεως σταδίους οὐχ ἧσσον ἢ χιλίους διέχουσαν. Elle était habitée, selon lui, par des Juifs qui conservèrent long-temps leur indépendance, mais qui se soumirent aux Romains du temps de Justinien, ἔνθα Ἑβραῖοι αὐτόνομοι μὲν ἐκ παλαιοῦ ᾤκηντο, ἐπὶ τούτου δὲ Ἰουστινιανοῦ βασιλεύοντος, κατήκοοι Ῥωμαίων γεγένηνται. On ignore et la position précise et le nom moderne de cette île. Je dois remarquer que l'assertion de Procope n'est pas tout-à-fait exacte, et que cette île avait reconnu la domination romaine avant Justinien, puisqu'on voit par ce qui est rapporté ici que sous Léon, il s'y trouvait des délégués de l'empire, qui y exerçaient leurs fonctions.—S.-M.

[3] Τοὺς δεκατηλόγους, c'est-à-dire *les officiers chargés de percevoir un dixième.* Malch. *exc. leg.* p. 92. C'était sans doute la quotité du droit que les Romains imposaient sur les marchandises que l'on apportait par le golfe Arabique.—S.-M.

[4] Ὁ αὐτὸς Ἀμόρκεσος τῶν πλησίον ἀφελόμενος κωμῶν. Malch. *exc. leg.* p. 92. Cette île était assez loin au midi du golfe d'Aïla, pour que l'on place les bourgs qui en étaient voisins, selon Malchus, non sur les bords de ce golfe, mais sur le continent de l'Arabie, à l'orient de cette île.—S.-M.

[5] Ἐπεθύμει Ῥωμαίοις ὑπόσπονδος γενέσθαι, καὶ φύλαρχος τῶν ὑπὸ Πετραίαν ὑπὸ Ῥωμαίοις ὄντων Σαρακηνῶν. Malch. *exc. leg.* p. 92. —S.-M.

ce dessein, il députa d'abord Pierre, évêque du pays [1]; ensuite, sur l'invitation de l'empereur, il se rendit lui-même à Constantinople. Léon, oubliant le traité fait avec les Perses, le reçut avec distinction, le fit manger à sa table, et sous prétexte qu'il méritait des honneurs singuliers pour avoir embrassé la religion chrétienne, il le fit asseoir dans le sénat au-dessus de tous les patrices. Il lui céda l'île de Jotabé et beaucoup plus encore qu'il ne demandait [2], et ne le congédia qu'après lui avoir donné son portrait enrichi de diamants de grand prix [3]. Il obligea même chacun des sénateurs à lui faire un présent. Tant d'honneurs rendus à un chef de brigands avilissaient l'empereur, et inspiraient au Sarrasin même, plus de fierté et de présomption que de reconnaissance. On blâmait encore Léon d'avoir fait connaître à ce Barbare le mauvais état de l'empire, en lui permettant de traverser tant de villes, où il n'avait trouvé que du luxe et du désordre, et point de soldats. On jugeait que si l'empereur voulait lui accorder l'honneur de commandant, il devait lui en envoyer le brevet en Arabie, plutôt que de lui laisser voir de si près la majesté romaine presque entièrement éclipsée.

XXXIV. Léon donne à son petit-

Zénon était chéri de son beau-père, ce qu'il devait moins sans doute à ses qualités personnelles, qu'à l'a-

[1] Malchus se contente de dire, *exc. leg.* p. 91, que c'était *un prêtre de ceux qui parmi eux sont chrétiens*, ἱερεὺς τῶν παρ' ἐκείνοις χριστιανῶν. Mais un peu plus bas, p. 92, il dit que c'était Pierre, évêque de sa tribu, ἐπίσκοπος τῆς φυλῆς τῆς ἑαυτοῦ.—S.-M.

[2] Τὴν δὲ νῆσον ἐκείνην, ἧς ἐμνησθῆμεν πρόσθεν, οὐ μόνον κατέλιπεν αὐτῷ ἔχειν βεβαίως, ἀλλὰ καὶ ἄλλας αὐτῷ κώμας προσέθηκε πλείονας. Malch. *exc. leg.* p. 92.—S.-M.

[3] Ἀπέπεμψεν ἰδίαν παρ' αὐτοῦ εἰκόνα τινὰ χρυσῆν καὶ κατάλιθον λαβὼν, σφόδρα τε οὖσαν πολυτελῆ. Malch. *exc. leg.* p. 92.—S.-M.

fils la qualité d'Auguste.

Candid. ap. Phot. cod. 79, p. 174 et 175. Theod. lect. l. 1, c. 24. Marc. chr. Vict. Tun. Cassiod. chr. Theoph. p. 102. Evag. l. 2, c. 17. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Zon. l. 14, t. 2, p. 51. Cedr. t. 1, p. 350. Glycas, p. 246.

dresse de sa femme Ariadne. Cette princesse voulait régner, et elle avait disposé son père à désigner Zénon pour son successeur. Ce dessein révolta le peuple de Constantinople. Le nom des Isauriens était odieux, et la difformité de Zénon augmentait encore l'aversion publique. Ce sentiment de haine fut porté à un tel excès, que le peuple se souleva dans les jeux du cirque, et massacra un grand nombre d'Isauriens. Léon, n'espérant pas ramener les esprits, nomma Auguste son petit-fils, qui portait aussi le nom de Léon. C'était un enfant qui sur la fin de l'an 473 ne pouvait avoir que quatre ans, Ariadne, sa mère, n'ayant épousé Zénon que vers la fin de 468. Ce choix fut agréable au peuple qui, dans ce jeune prince, considérait son aïeul plutôt que son père.

An 474.

XXXV. Mort de Léon.

Evag. l. 2, c. 17. Marc. chr. Vict. Tun. Cassiod. chr. Malala, part. 2, p. 84. Theoph. p. 103. Cedren. t. 1, p. 350. Zon. l. 14, t. 2, p. 51. Glycas, p. 263. Manass. p. 60. Joel, p. 171.

Le nouvel Auguste fut seul consul l'année suivante, et se vit bientôt seul empereur. Dès le mois de janvier son aïeul mourut d'une dyssenterie. La maladie fut longue et consuma tellement ce prince, qu'il ne lui resta plus que la peau étendue sur les os. Il avait vécu soixante-treize ans, et en avait régné dix-sept moins quelques jours. Il fut enterré dans le mausolée de Constantin. Les Grecs lui ont donné le surnom de *Grand*, quoique dans ses actions on ne voie rien qui mérite un titre si honorable [1]. Les objets croissaient sans doute aux yeux de la nation, à mesure qu'elle perdait de sa propre grandeur. Léon ne se rendit mémorable que par la fondation de quelques églises.

[1] Léon portait aussi, selon Théophanes, p. 95, et la Chronique Paschale, le surnom de *Macela* ou *Macellarius* (le boucher ou le meurtrier), dont il n'est pas facile d'indiquer la véritable origine, à moins qu'on ne suppose qu'il lui fut donné, comme le pensent quelques auteurs, à cause du meurtre d'Aspar. Voyez ci-dessus § 24, p. 41.—S.-M.

Vérina, veuve de Léon, acquit par la mort de son mari plus de pouvoir qu'elle n'en avait eu pendant qu'il vivait. Cette femme ambitieuse, dont les vices s'étaient jusqu'alors couverts du voile d'une fausse piété, s'étant jointe à sa fille Ariadne, travailla de concert avec elle à gagner les esprits en faveur de Zénon. Elles réussirent auprès du sénat et de l'armée. C'était déja Zénon qui gouvernait sous le nom du jeune empereur; mais elles craignaient que dans le cours d'une longue régence le prince ne leur échappât, et que Zénon, étant sans titre, ne fût écarté par quelque étranger plus capable que lui de soutenir le poids des affaires. Elles se flattaient de gouverner Zénon qui ne s'occupait que de ses plaisirs, et qui devait toute sa fortune à sa belle-mère et à sa femme. Elle résolurent donc de l'associer à la souveraineté; et Ariadne ayant fait la leçon à son fils, le 9 de février, elle le conduisit à l'Hippodrome, et le plaça sur un trône, comme pour le montrer au peuple. Zénon s'étant approché pour lui rendre son hommage, le prince lui mit le diadème sur la tête, et le déclara son collègue, en le nommant Auguste. Léon ne vécut pas long-temps après. Au mois de novembre suivant il mourut de maladie, et l'on soupçonna son père de l'avoir empoisonné. Plusieurs auteurs ont écrit que Zénon voulant poignarder son fils, Ariadne, qui conservait encore un reste de compassion maternelle, substitua une autre victime; et qu'ayant tenu caché le jeune enfant elle l'engagea ensuite dans la cléricature, où il vécut jusqu'au règne de Justinien. Mais ce récit a tout l'air d'une fable.

XXXVI. Régne de Léon II.

Candid. ap. Phot. cod. 79, p. 175. Anon. Vales. Evag. l. 2, c. 17. Theod. lect. l. 1, c. 27. Malala. part. 2, p. 84. Theoph. p. 103. Chr. Alex. p. 324. Zon. l. 14, t. 2, p. 51. Cedr. t. 1, p. 350. Baronius.

Les soupçons ne furent point étouffés par la conduite

XXXVII. Zénon seul empereur. Evag. l. 3, c. 1, 3, 27. Malc. exc. leg. p. 87, 97. Damasc. ap. Phot. cod. 242, p. 1058. Theoph. p. 103. Zon. l. 14, t. 2, p. 51. Cedr. t. 1, p. 351, 354. Suid. vocib. Ζήνων, Λογγῖνος, Ἐρύθριος.

que tint le nouvel empereur. Esclave des passions les plus infâmes, il semblait ne faire consister le privilége de souverain que dans la liberté de les satisfaire impunément à la face de toute la terre. Lâche et fanfaron, il paraissait toujours prêt à marcher en personne contre les Barbares; et lorsque ses armées n'attendaient plus que sa présence, il se replongeait dans ses débauches. Ignorant et sans expérience, il gouvernait au gré de ses caprices; colère, défiant, jaloux, n'oubliant jamais les injures qu'il croyait avoir reçues. Ce fut de la disgrace et de la mort qu'il paya les plus importants services. Son avarice fut différente de celle de Léon; celui-ci avait accumulé des trésors qui auraient pu servir à relever l'empire: Zénon pillait pour répandre; aussi prodigue que ravisseur, il eut bientôt dissipé les sommes immenses que Léon lui avait laissées; et pour continuer ses profusions, il accabla ses sujets d'impôts. L'Égypte payait avant lui cinquante livres d'or: il fit tout d'un coup monter cette contribution à cinq cents livres. Tout méchant qu'il était, il voulait être loué, et il affectait des vertus qu'il n'avait pas. Dans ce dessein, il répandait de grandes aumônes, qui ne lui coûtaient que des crimes et d'injustes confiscations. Par une vanité encore inconnue dans ce temps-là, il se faisait peindre les sourcils, les cheveux et la barbe, s'imaginant corriger ainsi sa laideur naturelle. Faisant un bizarre mélange de dévotion apparente et d'impiété réelle, il consultait le saint solitaire Daniel, et bien plus souvent des magiciens qui abusaient de sa stupide crédulité. Il réunissait tous les vices de la bassesse qu'il tenait de son éducation grossière, avec ceux de la puissance qu'il avait acquise sans la mériter.

XXXVIII. Fils et frères de Zénon.

Il avait eu d'Arcadia, sa première femme, un fils qu'il nomma Zénon, et qu'il destinait à lui succéder. Il lui conféra de bonne heure plusieurs dignités, et lui donna des maîtres pour le former aux exercices. Mais la jeunesse de la cour s'empara de l'esprit de ce jeune prince, et le plongea dans un abîme de débauches. Bientôt, dégoûté de toute occupation honnête, enivré du poison de la flatterie, ne voyant que le diadême qui lui était destiné, enflé d'un orgueil et d'une arrogance qui se montrait sur son visage et dans sa démarche, il traitait les autres hommes comme ses esclaves. La Providence divine voulut bien épargner à l'empire les maux dont ce monstre naissant semblait le menacer. Une cruelle dyssenterie l'emporta dans sa première jeunesse. Zénon avait deux frères, plus capables d'exciter sa méchanceté naturelle que de la retenir. L'un, nommé Conon, n'usait de son pouvoir que pour répandre le sang; c'était un barbare affamé de meurtre et de carnage. Il paraît qu'il mourut avant Zénon. L'autre, nommé Longin, lui survécut pour le malheur de l'empire. Tous les deux abusaient de l'autorité de l'empereur pour ravager les provinces, envahissant les riches possessions, et vendant l'impunité aux plus grands criminels. Mais Longin était le plus odieux par ses débordements. Toujours ivre, il passait sa vie avec des libertins et des courtiers de débauche, qui en même temps qu'ils lui faisaient leur cour trompaient son incontinence. Après lui avoir promis de lui livrer des femmes distinguées par leur naissance et par les dignités de leurs maris, ils lui amenaient dans de superbes équipages des prostituées richement vêtues, qui se paraient des noms les plus illustres. Toutes les fois qu'il

sortait en public, il affectait de jeter au peuple des bracelets et d'autres bijoux. Il faisait enlever les femmes et les filles mêmes des magistrats, lorsqu'elles avaient le malheur de plaire à ses yeux. Il ne respectait pas davantage les lois de la religion. Étant à Pêges, ville de la Mégaride près de l'isthme de Corinthe, il apprit qu'il y avait dans le voisinage un monastère de filles fort pauvres, mais dont plusieurs étaient très-belles. Il s'y introduisit sous prétexte de leur distribuer des vivres et des habits, et n'en sortit qu'après avoir profané par ses violences cette retraite sacrée.

XXXIX. Érythrius et Sébastien préfets du prétoire.

Dans une cour si corrompue, il n'y avait que deux hommes de bien : c'était Érythrius, préfet du prétoire, et le patrice Pélagius. Nous aurons occasion dans la suite de faire connaître celui-ci. Mais nous ne pouvons différer de parler d'Érythrius, parce qu'il se retira des affaires dès le commencement du règne de Zénon. Il exerçait avec honneur les fonctions de la préfecture, lorsque Zénon parvint à l'empire. Dès qu'il vit le trésor épuisé par le luxe et par les débauches du prince, comme il était trop humain pour lui chercher des ressources dans l'oppression des sujets déja surchargés d'impôts, il demanda sa retraite et l'obtint aisément. Tout l'empire, excepté Zénon et sa cour, fut sensiblement affligé de perdre l'unique magistrat qui s'occupait du bien public. L'indignité de Sébastien son successeur augmenta encore les regrets. Celui-ci trafiquait de tous les emplois. Lorsque l'empereur conférait une charge, le préfet la rachetait pour la revendre plus cher à un autre; et le prince partageait avec lui le profit de cet infâme commerce. Sébastien ne trouvait rien d'injuste ni de difficile pour s'enrichir lui-

même, en fournissant à l'insatiable avidité de Zénon.

XL. Népos empereur d'Occident. Marc. chr. Sid. l. 5, ep. 16, l. 8, ep. 7. Anon. Vales. Malch. ap. Phot. cod. 78, p. 171. Cassiod. chr. Jorn. de reb. Get. c. 45 et de reg. success. Evag. l. 2. c. 16. Theoph. p. 102. Pagi ad Bar. Buch. Belg. l. 18, c. 10.

Léon n'avait reconnu pour empereurs ni Olybrius, ni son successeur Glycérius. Se croyant en droit de donner un maître à l'Occident, quelques mois avant sa mort il avait envoyé en Italie Julius Népos, après lui avoir fait épouser une nièce de sa femme Vérina. Népos, fils de Népotianus, qui avait commandé en Dalmatie, était par sa mère neveu de Marcellinus, que nous avons vu maître d'un canton de cette province. Léon fit partir avec lui un de ses officiers nommé Domitien, qui avait ordre de le proclamer empereur, lorsqu'il serait arrivé en Italie. Népos, s'étant embarqué avec des troupes, entra dans le port de Ravenne, d'où Glycérius, averti de son approche, était sorti pour se sauver du côté de Rome. Le nouvel Auguste le poursuivit, et l'ayant assiégé dans Porto à l'embouchure du Tibre, il le força de se rendre et de renoncer à l'empire. On lui coupa les cheveux, et il fut sur-le-champ ordonné évêque de Salone en Dalmatie. Il avait régné environ quatorze mois. Népos reçut de nouveau à Rome le titre d'empereur le 24 de juin, lorsque Zénon régnait déja en Orient conjointement avec le jeune Léon. Sidonius fait un grand éloge de Népos [1] : il le représente comme un prince zélé pour la justice, qui, pour l'avancement de ses officiers, ne considérait que la capacité et la vertu, sans avoir aucun égard à la fortune. Gondebaud, qui avait gouverné l'Italie pendant près de deux ans sous les règnes d'Olybrius et de Glycérius, s'enfuit en Bourgogne, et tâcha de soulever ses frères contre le nouvel empereur. Mais

[1] *Julius Nepos, armis pariter summus Augustus ac moribus.* Sidon. Apollin. l. 5, ep. 16.—S.-M.

Népos avait déja pris soin de prévenir ces princes par des présents et par la concession de quelques villes.

XLI. Euric attaque l'Auvergne. Sid. l. 3, ep. 1, 3, 4, 8, l. 5, ep. 6, 12, l. 6, ep. 6, 7. carm. 12 et ibi Sirm. Ennod. vit. Epiph. p. 381, Jorn. de reb. Get. c. 45. Pagi ad Bar. Lucan. Phars. l. 1, v. 427.

Euric ne fut pas si aisé à contenir. Plein de mépris pour ces empereurs éphémères, jugeant bien que Népos, assis sur un trône si chancelant, n'y serait pas plus assuré que ses prédécesseurs, il crut l'occasion favorable pour achever de se rendre maître de la Gaule méridionale jusqu'au Rhône. Il ne lui restait plus à conquérir que l'Auvergne. Les Auvergnats s'étaient autrefois flattés du nom de frères des Romains : ils prétendaient tirer comme eux leur origine de la ville de Troie[1]. Ces traditions, quoique fabuleuses, les attachaient à l'empire, et les vexations de leurs derniers gouverneurs n'avaient pu étouffer en eux cette ancienne affection. Euric étant venu assiéger la capitale du pays, nommée aujourd'hui Clermont, dont Sidonius était alors évêque, les habitants souffrirent avec patience la faim, le fer, le feu, la peste et tous les maux d'un siége opiniâtre. Après avoir repoussé les assauts des Visigoths, ils sortaient eux-mêmes de leur ville, et allaient les attaquer dans leurs retranchements, brûlant, renversant, détruisant toutes les machines et tous les ouvrages. Leurs faubourgs étant réduits en cendres et leurs murs en partie abattus, ils fermaient les brèches avec des palissades, et ne rabattaient rien de leur constance et de leur hardiesse. Les Bourguignons qui étaient venus à leur secours, enfermés avec

[1] *Arvernorum, proh dolor! servitus: qui, si prisca replicarentur, audebant se quondàm fratres Latio dicere, et sanguine ab Iliaco populos computare.* Sidon. Apol. l. 7, ep. 7. Il est remarquable que la même tradition fabuleuse se trouve déja dans Lucain, *phars.* l. 1, v. 427.

Arvernique ausi Latio se fingere fratres,
Sanguine ab Iliaco populi. — S.-M.

eux dans la ville, leur étaient à charge plus qu'ils ne les défendaient, s'emparant des subsistances; en sorte que les habitants, mourant de faim, arrachaient les herbes qui croissaient au pied de leurs murailles; et cette nourriture misérable, souvent pernicieuse, faisait périr les uns, tandis qu'elle soutenait à peine la vie languissante des autres. Mais leur principale défense consistait dans la valeur et dans l'activité d'Ecdicius; il était né dans leur ville et avait épousé une fille de l'empereur Avitus[1]. C'était un excellent guerrier, et selon la remarque d'un auteur contemporain, dans cette décadence de l'empire d'Occident, ce n'étaient pas les gens de mérite qui manquaient à l'État, mais les places et les emplois qui manquaient aux gens de mérite. Ecdicius se trouva hors de Clermont, lorsqu'Euric vint en former le siége. A cette nouvelle il accourut, escorté seulement de dix-huit cavaliers, et donna tête baissée sur l'armée ennemie, qui, étonnée de cette attaque imprévue, et le croyant mieux accompagné, se retira sur une hauteur escarpée. Ecdicius leur tua plusieurs soldats de leur arrière-garde, et, sans avoir perdu un seul de ses gens, il entra comme en triomphe dans la ville, au milieu des cris de joie des habitants, qui du haut de leurs murailles avaient été spectateurs de cette action hardie. Il partagea la bourgeoisie en divers corps, et forma une petite armée, à la tête de laquelle il fit de fréquentes sorties et toujours avec succès. Dans ces combats, les Goths étaient si maltrai-

[1] Sans doute, par une erreur des copistes qui ont transcrit l'histoire de Jornandès, le généreux défenseur de Clermont y est nommé Décius. *Tunc Romanorum dux præerat*, dit-il, *Decius, nobilissimus senator, et dudùm Aviti imperatoris filius.* Jorn. *de reb. Get.* c. 45.— S.-M.

tés, qu'afin de cacher leur perte, ils coupaient la tête à leurs morts, qu'on distinguait aisément à leur longue chevelure [1]. Enfin l'hiver approchant, Euric fut obligé de lever le siége, bien résolu de revenir au printemps et de ne pas quitter cette entreprise, qu'il n'eût réduit Clermont sous sa puissance.

XLII. Générosité d'Ecdicius. Sid. l. 3, ep. 2, l. 6, ep. 12. Greg. Tur. l. 2, c. 24.

La retraite des Visigoths laissa la ville en proie à des maux plus redoutables que l'ennemi. La division se mit entre les habitans, les uns voulant soutenir un nouveau siége, et les autres abandonner la ville. En même temps une affreuse famine désolait tout le pays que les Visigoths avaient ravagé. Un prêtre de Lyon, nommé Constance, dont la vertu était connue et respectée en Auvergne, vint rétablir la concorde. Par ses larmes, par ses prières, par la force de sa persuasion, il ramena dans la ville ceux qui s'étaient déja retirés, et anima tous les habitants à réparer les brèches de leurs murailles et à se mettre en état de défense. On trouva dans les richesses et dans la générosité d'Ecdicius une ressource contre la famine. Aussi charitable que courageux, il envoya ses domestiques dans les territoires voisins avec des chevaux et des chariots, pour lui amener ceux qui manquaient du nécessaire. Toutes ses maisons à la ville et à la campagne devinrent des hôpitaux, où l'on distribuait des aliments à tous les pauvres, tant que dura la disette. Il s'y rassembla plus de quatre mille personnes des deux sexes. L'abondance étant revenue, il leur fournit des voitures pour retourner chacun dans leurs demeures. Saint Patient, évêque

[1] *Siquidem quos humari nox succincta prohibuerat, decervicatis liquere cadaveribus: tanquàm minoris indicii foret, quam villis agnosci, crinitum, dimisisse truncatum.* Sidon. Apollin. l. 3, ep. 3.— S.-M.

de Lyon, donna aussi dans cette famine des marques d'une charité vraiment pastorale. Ce fut alors que Sidonius, pour attirer la miséricorde divine sur l'Auvergne accablée de tant de maux, établit dans son diocèse les processions des Rogations, que saint Mamert, évêque de Vienne, avait instituées six ans auparavant pour le sien dans une calamité publique.

XLIII. Négociations pour la paix.

Sid. l. 3, ep. 7, l. 4, ep. 15, l. 7. ep. 6, 7. Ennod. vit. Epiph. p. 381. Greg. Tur. l. 2, c. 25.

L'hiver se passa en négociations du côté des Romains, et en préparatifs de guerre de la part des Visigoths. Népos, ne se sentant pas assez fort pour soutenir la guerre contre Euric, lui envoya le questeur Licinianus pour traiter avec lui. Ce député était en même temps chargé de porter à Ecdicius le brevet de patrice, dignité qu'Anthémius lui avait promise autrefois[1]. Licinianus avait toutes les qualités d'un habile négociateur; il était d'ailleurs incapable de trahir les intérêts de son maître, ce qui était alors devenu très-ordinaire. Cependant il ne put réussir. En vain plusieurs évêques de la Gaule se joignirent à lui pour le seconder, Euric ne voulut entendre à aucune proposition, si on ne lui cédait l'Auvergne : il menaçait même de passer le Rhône et de pousser ses conquêtes jusqu'au pied des Alpes. Les Auvergnats ne craignaient rien tant que de tomber sous la puissance de ce prince cruel et sanguinaire : ils offraient de soutenir encore tous les hasards et tous les maux d'un siége, résolus de mourir sur les remparts de leur patrie; et si l'on se déterminait à livrer l'Auvergne aux Visigoths, ils demandaient en grace qu'on leur permît de s'exiler eux-mêmes, et d'aller s'établir dans quelque autre con-

[1] *Decessoris Anthemii fidem absolvit.* Sidon. Apoll. l. 5, ep. 16.—S.-M.

trée de l'empire. L'évêque Sidonius entretenait son peuple dans ces sentiments : il avait en horreur l'arianisme, qui ne tarderait pas d'entrer dans son diocèse avec les Visigoths. Euric était persécuteur ; il avait mis à mort ou exilé les évêques orthodoxes de ses états ; il faisait fermer les églises ; et la doctrine catholique était presque abolie dans toute l'Aquitaine.

XLIV. L'Auvergne cédée à Euric.

Sid. l. 7, ep. 17, l. 8, ep. 9, l. 9, ep. 3. et ibi Sirm. Greg. Tur. l. 2, c. 20, 24. Ennod. vit. Epiph. p. 382 et 383. Jorn. de reb. Get. c. 45. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 225 et seq. Pagi ad Bar. Buch. Belg. l. 18, c. 10.

Népos, touché du désespoir des peuples de l'Auvergne, se voyait cependant hors d'état de les conserver. Il fallait, à quelque prix que ce fût, satisfaire Euric, pour sauver à l'empire ce qui lui restait encore entre le Rhône et les Alpes. Il fit une dernière tentative ; ce fut de députer au roi des Visigoths Épiphane de Pavie [1], dont l'éloquence soutenue de la grace divine avait autrefois désarmé l'indomptable Ricimer. Le saint prélat trouva Euric plus inflexible. La paix ne fut conclue qu'à condition que l'Auvergne resterait aux Visigoths. Ecdicius se retira au-delà du Rhône, et ne pouvant passer en Italie où Népos le rappelait à l'arrivée d'Odoacre, il vécut chez les Bourguignons dans la retraite et dans la piété, faisant de grandes aumônes. Euric enferma Sidonius dans le château de Liviana, à quatre lieues de Carcassonne : lui ayant ensuite rendu la liberté à la sollicitation de Léon son ministre, il le fit venir à sa cour sous prétexte de régler avec lui les affaires de l'Auvergne, et le retint long-temps comme en exil à Bordeaux, où ce prince faisait alors son séjour. Il donna le gouvernement de sa nouvelle conquête à

[1] Le but du voyage et de l'ambassade de cet évêque était, selon son historien Ennodius, p. 381, de fixer les limites de l'empire italique au-delà des Alpes, *fines italici imperii, quos trans Gallicanas Alpes porrexerat* ; c'était à cela que se bornait alors toute l'ambition des empereurs. — S.-M.

Victorius qui le garda six ans [1]. Celui-ci se comporta d'abord avec équité, et mérita de Sidonius les plus grands éloges. Mais ensuite s'étant livré à la débauche, il devint cruel, et se rendit odieux à la province. Craignant même pour sa vie, et n'osant retourner à la cour d'Euric instruit de ses méchancetés, il s'enfuit à Rome, où ses débordements excitèrent tant d'horreur, qu'il fut tué par le peuple à coups de pierres.

An 475.

XLV. Augustule empereur.

Jorn. de reb. Get. c. 45. Prisc. exc. leg. p. 37. Anon. Vales. Evag. l. 2, c. 16. Proc. Goth. l. 1, c. 1. Cassiod. chr. Theoph. p. 102. Marc. chr. Sid. l. 5, ep. 6, 7. Baronius. Pagi ad Bar. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 227. Buch. Belg. l. 18, c. 10, 11, 12. Till. Odac. art. 6.

La paix conclue avec Euric ne rassurait pas entièrement l'empereur [2]. Il envoya ordre au patrice Oreste de rassembler des troupes et de les faire passer en Gaule. Oreste était Romain d'origine, né en Pannonie. Nous l'avons vu secrétaire d'Attila, auquel il s'était attaché lorsque les Huns devinrent les maîtres des bords de la Save. Son père Tatullus était au service de ce conquérant. Après la mort d'Attila, Oreste vint en Italie avec de grandes richesses, qui, formant alors une recommandation puissante, et se trouvant jointes à un esprit ambitieux et adroit, l'élevèrent jusqu'au rang de patrice. Il avait épousé la fille du comte Romulus, qui fut en 448 [3] député par Valentinien au roi des Huns [4]. Il était à Rome lorsqu'il reçut les ordres de Népos qui résidait à Ravenne. Ayant levé des troupes et se voyant chef d'une petite armée, il lui vint en pensée qu'il valait mieux être maître que gé-

[1] On apprend de Grégoire de Tours, l. 2, c. 20, que Victorius fut déclaré duc de sept cités des Gaules, en la quatorzième année du règne d'Euric. *Eorichus, Gothorum rex, Victorium ducem super septem civitates præposuit, anno quarto decimo regni sui.* — S.-M.

[2] En l'an 475, Zénon fut seul consul pour la seconde fois. — S.-M.

[3] Cette ambassade eut lieu en l'an 449, comme Lebeau l'a dit ailleurs, et non en 448. — S.-M.

[4] Il était de la ville de Pétau [*Petobio* ou *Patabio*] dans le Norique sur les frontières de la Pannonie. Voyez ci-devant, t. 6, p. 189, not. 4, l. XXXII, § 74.—S.-M.

néral de l'empire, et il marcha vers Ravenne. Pour dépouiller de si faibles souverains, il suffisait de l'entreprendre. Népos n'essaya pas de résister; dès qu'il apprit la révolte et la marche d'Oreste, il s'embarqua le 28 d'août, et s'enfuit à Salone, sans craindre Glycérius, qu'il en avait fait évêque : c'était un spectacle singulier de voir réunis dans la même enceinte, deux princes, le détrôné et l'usurpateur, réduits à la même fortune. Oreste étant entré dans Ravenne, au lieu de prendre lui-même le nom d'empereur, le fit donner à son fils nommé Romulus ainsi que son aïeul maternel, et surnommé Augustus avant même que de parvenir à l'empire; en sorte qu'étant empereur il portait deux fois ce nom, comme son nom propre, et comme son titre de souveraineté. Les Romains, par une sorte de mépris, l'appelèrent communément Augustulus, à cause de sa grande jeunesse [1]. Il fut proclamé le 29 d'août 475, selon d'autres le dernier de septembre; quelques auteurs diffèrent cet événement au dernier d'octobre. L'histoire ne dit de ce prince que ce qu'Homère dit de Nirée, qu'il était parfaitement beau, sans lui attribuer aucune autre qualité, ni même aucune action. Oreste gouvernait son fils et l'empire par les conseils d'un prêtre italien nommé Pirménius, dont on loue la capacité, sans en donner aucune preuve. Les rois Bourguignons demeurèrent attachés à Népos, espérant qu'il se rétablirait. Mais lorsqu'ils virent que sa disgrace était sans ressource, ils s'approprièrent tout le pays jusqu'à la Durance [*Druentia*]. Les évêques d'Arles,

[1] Ὃν καὶ Αὐγουστοῦλον ὑποκοριζόμενοι ἐκάλουν Ῥωμαῖοι, ὅτι δὴ μειράκιον ὢν ἔτι τὴν βασιλείαν παρέλαβεν. Proc. *de bel. Goth.* l. 1, c. 1.

Les Grecs avaient par une ridicule dérision altéré son premier nom de Romulus, en celui de Momyllus, Μωμύλλος.—S.-M.

d'Aix, de Marseille, et les autres de la contrée entre la Durance et la mer, gouvernèrent les peuples au nom de Népos, tant qu'il vécut. Après sa mort, ils se soumirent à Odoacre. Mais ce prince politique se tint renfermé dans les bornes de l'Italie, et céda ce pays aux Visigoths, dont la domination s'étendit alors jusqu'aux Alpes. Népos conserva une ombre d'autorité dans la Dalmatie.

XLVI. Paix avec Genséric.

Vict. Vit. l. 1, p. 16. Evag. l. 3, Malch. exc. leg. p. 87. c. 2. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Theoph. p. 103. Cedren, t. 1, p. 351.

Oreste voulant s'appuyer de la protection de l'empire d'Orient, fit partir pour Constantinople deux députés, nommés Latinus et Madusius, dont le premier était patrice. Ils trouvèrent la ville dans un grand trouble; Basiliscus était devenu maître des affaires par la fuite de Zénon, comme je vais le raconter, après avoir rapporté quelques événements qui précédèrent cette révolution. Zénon livré à ses débauches laissait les Barbares insulter impunément les frontières de l'empire. Les Sarrasins ravageaient la Mésopotamie; les Huns ayant passé le Danube pillaient la Thrace. La Grèce était en alarmes: Genséric, qui se lassait plutôt du repos que de la guerre, avait repris les armes, et recommençait ses pirateries. Afin d'arrêter ses ravages, Zénon lui députa un sénateur nommé Sevère, qu'il décora de la dignité de patrice, pour donner plus d'éclat à cette ambassade. Sévère était l'homme du monde le plus capable de réussir dans cette négociation. Juste, désintéressé, plein d'honneur, il était digne du siècle des Fabricius et des Curius. Ces belles qualités me portent à croire que c'était le même qui avait été consul en Occident l'année 470, et qu'ayant embrassé le christianisme, comme on peut le conjecturer par l'intérêt qu'il prit à la religion dans le cours

de son ambassade, il avait eu quelque raison de passer au service de la cour d'Orient. Genséric, malgré sa dureté naturelle, avait le jugement droit et l'ame élevée, il connaissait le prix de la vertu. Dès qu'il apprit qu'on songeait à lui envoyer une ambassade, il fit partir une flotte, et prit Nicopolis en Épire. Sévère arrivé à Carthage, se plaignant de cet acte d'hostilité: *J'étais en droit d'agir en ennemi*, lui répondit Genséric, *maintenant que vous venez faire des propositions de paix, je suis prêt à vous entendre.* Le roi ne tarda pas à concevoir une haute estime pour Sévère. Charmé de sa sagesse, il prenait plaisir à l'entretenir; et il l'estima encore davantage, lorsque le député lui eut fait connaître sa grandeur d'ame. Comme Genséric voulait lui faire accepter des présents considérables, il les refusa en disant que l'unique présent digne d'un ambassadeur tel que lui, c'était la permission de tirer d'esclavage les sujets de l'empire : *Eh bien!* répartit Genséric, *je vous donne gratuitement tous ceux qui m'appartiennent ainsi qu'à mes fils: pour les autres qui sont tombés en partage à mes soldats, je n'en suis pas le maître, mais je vous permets de les racheter.* Sévère ayant remercié le roi, fit aussitôt vendre sa vaisselle et ses équipages, et joignant à cette somme tout ce qu'il avait d'argent, il retira des mains des Vandales autant qu'il put de prisonniers romains. Le fier conquérant, subjugué par tant de générosité, accorda tout à Sévère : il conclut avec l'empire un traité d'amitié perpétuelle, et cette alliance fut fidèlement observée par lui et par ses successeurs jusqu'au règne de Justinien. Malgré la haine mortelle que Genséric portait à la doctrine catholique,

Sévère obtint la liberté de religion pour la ville de Carthage; l'église fermée depuis long-temps fut ouverte; les ecclésiastiques bannis eurent la permission de reprendre leurs fonctions; et ce que les forces de l'empire n'avaient pu exécuter, fut le fruit de la vertu d'un seul homme.

XLVII. Théodoric roi.

Jorn. de reb. Get. c.56,57.

Théodémir, roi des Ostrogoths, un des plus grands princes qui fussent alors, étant mort cette année [1], eut un successeur encore plus grand que lui. Ce fut son fils Théodoric, le héros de ce siècle. Il avait pour lors vingt-deux ans. Zénon s'empressa de le féliciter sur son avénement à la couronne. Il l'attira à sa cour, et l'ayant d'abord comblé d'honneurs pour le trahir ensuite, il éprouva tour-à-tour ce que peut la valeur pour reconnaître les bienfaits, et pour se venger de la perfidie.

XLVIII. Conspiration contre Zénon.

Theod. lect. l. 1, c. 28, 29. Evag. l. 3, c. 3. Candid. ap. Phot. cod. 79, p. 175. Malch. exc. leg. p. 94. Jorn. de reg. success. Theoph. p. 103, 104. Agath. l. 4, p. 139. Proc. Vand.

L'incapacité de Zénon ne lui laissa point de ressource contre les cabales qui se formèrent dans son propre palais. Vérina, sa belle-mère, qui l'avait placé sur le trône, se croyait en droit de tout obtenir. Irritée d'un refus, elle résolut de le perdre et trama contre lui une conspiration secrète. Cette femme dissolue aimait Patricius, maître des offices, et l'on soupçonna dans la suite que son but était de l'épouser et de le faire empereur. Mais s'il est vrai qu'elle eût ce dessein, elle se garda bien de le découvrir à son frère Basiliscus et à son cousin Harmatius, qu'elle n'eut pas

[1] On apprend de Jornandès, *de reb. Get.* c. 56, que ce prince mourut dans une ville appelée *Cerræ*, située, à ce qu'il paraît, dans le nouvel état qu'on lui avait donné dans l'Illyrie. La position de cette ville est inconnue. *Rex Theodemir in civitate Cerras fatali ægritudine occupatus, vocatis Gothis, Theodericum filium regni sui designat hæredem, et ipse mox rebus humanis excessit.*—S.-M.

l. 1, c. 7. Vict. Tun. Marc. chr. Anon. Vales. Chr. Alex. p. 325. Cedr. t. 1, p. 351. Joel. p. 172. Glycas. p. 264. Manasses, p. 60. Malala, part. 2, p. 85. Suid. voc. Ἀρμάτιος et Ἀρμάτος Till. Zénon, art. 5, 6 et 19.

de peine à faire entrer dans le complot. Elle promit la couronne à Basiliscus, bien assurée sans doute qu'il tomberait dès qu'elle cesserait de le soutenir. Harmatius entretenait avec Zénonide, femme de Basiliscus, le même commerce que Patricius avec Vérina. Il se prêta donc avec ardeur à une entreprise qui devait mettre sa maîtresse sur le trône. Il devait à la passion de cette princesse tout ce qu'il avait de richesses et de considération à la cour. C'était un jeune homme vain et frivole, idolâtre de sa beauté, uniquement occupé de ses cheveux et de sa parure. Sous le règne de Léon il avait eu quelque part avec Théodoric le louche à une expédition contre des Thraces révoltés; et parce qu'après la défaite de ces misérables, il leur avait fait couper les mains, il prenait la cruauté pour la valeur et se croyait grand homme de guerre. Affectant de paraître armé et habillé comme Achille est représenté dans les monuments, il se promenait dans le cirque sur un cheval qui lui disputait de fierté : une multitude imbécille, toujours séduite par l'appareil, le suivait et lui donnait dans ses acclamations le nom de Pyrrhus fils d'Achille, quoique, selon la remarque d'un ancien auteur, de tous les personnages de l'Iliade, Pâris fût le seul auquel il pût ressembler. Vérina, moins persuadée des talents militaires d'Harmatius qu'il ne l'était lui-même, crut devoir s'assurer d'un meilleur capitaine. Elle trouva moyen de gagner Illus, homme de conduite et de courage. Il était Isaurien, ainsi que Zénon, dont il avait été l'ami lorsqu'ils menaient tous deux une vie privée. Mais Illus réglé dans ses mœurs, instruit dans les sciences et dans les lettres, zélé pour la justice, n'avait pu souffrir les vices de Zénon de-

venu empereur. On se ménagea le secours de Théodoric le louche, en cas qu'il y eût une guerre à soutenir.

XLIX. Zénon s'enfuit en Isaurie.

Mais Vérina méprisait trop Zénon pour le juger capable d'aucune résistance. Ainsi comptant sur la lâcheté du prince, lorsqu'elle eut dressé toutes ses batteries, elle courut elle-même l'avertir du danger qui le menaçait; et feignant d'être alarmée, elle l'intimida de telle sorte qu'il quitta son palais pour se retirer à Chalcédoine. A peine y fut-il arrivé qu'il apprit que Vérina et Basiliscus étaient à la tête des révoltés. Effrayé de cette nouvelle, il prit des chevaux de poste, et à la faveur de la nuit et d'une grande pluie qui tombait alors, il s'enfuit en Isaurie avec l'argent qu'il put emporter. Il y fut suivi de sa mère et de quelques courtisans qui craignaient d'être immolés à la haine publique. Sa femme se déroba secrètement, et ayant passé le Bosphore pendant une tempête, elle le joignit en chemin. Ce n'est pas qu'elle fût assez vertueuse pour être encore attachée à un mari de ce caractère; mais elle aimait mieux périr en exil, que de tomber entre les mains de sa mère et de voir sa couronne sur la tête de Zénonide. Zénon, arrivé en Isaurie, s'enferma d'abord dans une forteresse nommée Vara ou Ubara, où ne se croyant pas en sûreté, il se retira dans celle de Tessède[1].

L. Basiliscus empereur.

La fuite de Zénon laissait le champ libre aux conjurés sans effusion de sang. Mais le peuple indigné contre ce prince prit les armes et fit un horrible mas-

[1] Οὐαρὰ, ou Οὔβυρα et Τεσσέδη; la géographie et la circonscription de l'ancienne Isaurie sont trop mal connues, pour que l'on puisse indiquer à peu près la position de ces deux forts. — S.-M.

sacre des Isauriens, qui se trouvaient en grand nombre à Constantinople. Illus ne put retenir cette fureur, et se trouva lui-même heureux d'être épargné. Au milieu de ce trouble, Basiliscus étant venu d'Héraclée où il était pour lors, fut proclamé empereur dans une campagne près de la ville. Vérina lui mit elle-même la couronne sur la tête. Il donna aussitôt le nom d'Auguste à sa femme Zénonide, et à Marc son fils celui de César. Peu après il conféra aussi à son fils le titre d'Auguste. Il prit le consulat pour l'année suivante avec Harmatius, qu'il nomma général des armées de Thrace.

An 476.

LI. Odoacre s'empare de l'Italie.

Proc. Got. l. 1, c. 1. Theoph. p. 102. Jorn. de reb. Get. c. 46 et de success. Anon. Vales. Greg. Tur. l. 2, c. 18, 19. Aimoin, l. 1, c. 9. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 228. Baronius.

Tel était l'état de l'empire d'Orient, lorsque celui d'Occident fut enfin entièrement abattu [1]. L'Italie gémissait sous la tyrannie d'Oreste, qui la trouvant épuisée l'accablait encore de nouveaux impôts. Les peuples mêlés de Barbares ne connaissaient plus de patrie. Sans attachement pour des princes qui semblables à des fantômes ne s'élevaient que pour disparaître, l'habitude des révolutions les avaient accoutumés à n'en craindre aucune. Ils n'étaient plus Romains, et peu leur importait de quels Barbares ils seraient obligés de prendre le nom. Dans ce découragement général, Odoacre vint renverser ce trône qui tombait de lui-même [2]. Cet Odoacre n'est pas le guerrier Saxon que

[1] Les deux consuls de cette année furent tous les deux nommés en Orient. C'étaient l'usurpateur Basiliscus et son complice Harmatius. Ce dernier est quelquefois nommé Harmatus par les auteurs.—S.-M.

[2] On écrit de bien des façons le nom de ce prince. On le présente sous les formes: *Odovachar*, *Odovacer*, *Odobagar*, *Otachar*, *Odagrius*, *Odacer* et *Odoacer*. La dernière orthographe est celle qui a été ordinairement adoptée. Quoi qu'il en soit, je regarde ce nom comme le même que celui d'*Ottochar* que l'on trouve souvent employé en Allemagne dans le moyen âge, et qui fut au treizième siècle porté par un

nous avons vu dans la Gaule [1]. L'origine et le pays de celui-ci sont incertains. On lui donne pour père un Édécon ou Édic, qui n'est pas mieux connu. Il n'y a pas d'apparence que ce fût cet Édécon, officier d'Attila, qui fut envoyé en ambassade à Théodose le jeune [2]. Les

puissant roi de Bohême, rival de Rodolphe de Hapsbourg, fondateur de la maison d'Autriche. —S.-M.

[1] Gibbon paraît disposé à croire au contraire, t. 6, p. 471, note 1, qu'Odoacre le conquérant de l'Italie était le roi des Saxons nommé *Adovacrius* ou Odoacre qui, vers la même époque, vivait dans la partie occidentale de la Gaule. Je ne connais aucune autorité qui puisse appuyer une pareille supposition. — S.-M.

[2] Je ne vois au contraire aucune raison qui puisse empêcher de croire qu'Odoacre ne fût réellement le fils de cet Édécon qui tenait un rang distingué à la cour d'Attila, puisque Oreste avait été aussi en faveur auprès du roi des Huns. Les événements qui après la mort d'Attila démembrèrent son empire, dispersèrent et divisèrent ses fils, et contraignirent la plupart de ses officiers ou des princes ses vassaux, de passer au service des Romains, purent conduire Édécon et son fils en Italie pour y chercher fortune, comme Oreste lui-même. Également honorés de la confiance d'Attila, ils n'étaient probablement Hun ni l'un ni l'autre, quoique Priscus les compte, *exc. leg.*, p. 50, au nombre des principaux de la nation. Ἐδέκων καὶ Ὀρέστης, καὶ Σκόττας, καὶ ἕτεροι τῶν ἐν αὐτοῖς λογάδων. Ils furent envoyés ensemble en ambassade auprès de Théodose le jeune. Cette égalité de fortune et de faveur dut établir entre eux des relatons d'amitié, et elle peut expliquer comment on retrouve ensuite ensemble en Italie un ancien conseiller du roi des Huns et le fils d'un ancien collègue. Leur rivalité et leur inimitié à une certaine époque, semble être l'indice de leurs relations à une autre époque et dans d'autres circonstances. Une autre considération doit encore servir à confirmer l'origine que j'attribue à Odoacre. Il y a de l'incertitude sur son origine nationale, elle vient de ce que les troupes qu'il commandait étaient un ramas de Barbares de diverses origines, Goths, Alains, Scyres, Rugiens et Turcilinges. Aussi le désigne-t-on, tantôt par un nom, tantôt par un autre. Jornandès dit, *de reb. Get.*, c. 46, qu'il était roi des Turcilinges *Odovacer Turcilingorum Rex*, et qu'il commandait à des Scyres, des Hérules et d'autres Barbares, *habens secum Scyros, Herulos, diversarumque gentium auxiliarios.* Procope y joint, *de bel. Goth.*, l. 1, c. 1, des Alains et des Goths. Le même Jornandès nous apprend, c. 54, que quand, vers l'an 466, les Suèves firent la guerre aux Ostrogoths (Voy. t. 6, p. 453, l. XXXIV, § 47), ils furent secourus par les restes des Scyres dont les chefs étaient Édica et Unulf, *Edica et Vnulfo eorum primatibus;* ils comptèrent aussi parmi leurs auxiliaires un bon nombre de Gépides et de Ruges, *habuerunt simul secum tam Gepidas, quam ex gente Rugorum non parva solatia.* Voilà une armée semblable à celle d'Odoacre, ramas

divers auteurs font Odoacre Goth, Hérule, Scyre, Turcilinge [1], parce qu'il fut chef d'une armée mêlée de toutes ces nations. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il

d'hommes de toute race, débris des troupes d'Attila, qui après avoir été vaincus avec les Suèves, purent se retirer en Italie, pour s'y mettre sous la protection de l'empire, à l'abri des attaques des Ostrogoths. Rien ne s'oppose à ce que cet Édica ne soit le même qu'Édécon: la légère différence dans leur nom n'est pas une difficulté, car ce nom commun chez les Allemans de l'Alsace et de la Souabe avant le dixième siècle, s'y trouvait sous la double forme *Etich* ou *Etichon*. La présence des Ruges parmi les auxiliaires, comme dans l'armée d'Odoacre, est une circonstance aussi remarquable que le rapport qui existe entre le nom du chef de la première armée et celui du père d'Odoacre. En effet, un auteur anonyme publié par Henri Valois à la fin d'Ammien Marcellin, et d'ailleurs bien informé, dit positivement qu'Odoacre était fils d'un certain Édico, *cujus pater Ædico dictus*. Tous les deux, ils durent avoir des relations avec les Ruges, et séjourner dans le *Rugiland*, ou le pays répondant à l'Autriche actuelle, qui séparait les Suèves des Ostrogoths. C'est effectivement dans cette région que saint Séverin lui fit la prédiction rapportée dans la vie de ce saint par Eugippius, et qui se trouve mentionnée dans le texte de Lebeau. Ensuite, en l'an 487, Odoacre réunit ses troupes turcilinges et hérules, *adunatis Odoachar gentibus, quæ ejus ditioni parebant, id est Turcilingis et Herulis*, avec la partie des Ruges qu'il gouvernait déja, *Rugorumque parte quos jam dudum possederat*. Il porta alors la guerre dans le Rugiland, en tua le roi, dévasta le pays et chassa le reste de la nation. Le désir de venger quelques inimitiés personnelles ou de famille semble l'avoir conduit sur le Danube et pourrait faire croire qu'il était Ruge de naissance; aussi c'est ce que dit positivement Jornandès, *de regn. succ. Odovacer, genere Rugus*, et il régnait par droit de naissance sur une partie de cette nation, ayant de plus succédé à son père dans le commandement d'une armée de Barbares qui étaient passés du service des Huns dans celui des Romains, ce qui explique ses relations et son inimitié avec Oreste, que les mêmes événements avaient fait passer du camp d'Attila à la cour des empereurs. Je dois encore remarquer que, selon l'auteur de la vie de saint Séverin, c. 55, Odoacre avait un frère appelé Aonulph, dont le nom rappelle celui de cet *Unulf* qui, selon Jornandès, *de reb. Get.* c. 54. commandait avec Édica les alliés des Suèves contre les Ostrogoths. Je me crois en droit de conclure de tout ce que je viens de dire, qu'Odoacre était Rugien, roi d'une partie des Rugiens et fils d'un certain Édica, Édico ou Édécon, d'abord attaché au service d'Attila et ensuite chef indépendant de guerriers barbares.—S.-M.

[1] On ne sait rien autre chose de la nation des Turcilinges, que ce qu'on en rapporte à l'occasion d'O-

était de très-basse naissance [1]. On rapporte qu'en passant par le Norique, comme il était allé visiter saint Séverin, célèbre alors par ses miracles, et que sa haute taille l'obligeait à se tenir courbé dans la cellule du solitaire, le saint lui prédit que Dieu l'éleverait bientôt au-dessus des autres hommes, et lui ferait quitter les méchants habits de peaux dont il était couvert, pour le revêtir de gloire et de puissance. On ne convient pas non plus de la manière dont il s'empara de l'Italie. Les uns disent que les Hérules, les Scyres et les autres Barbares enrôlés dans les troupes de l'empire, se voyant en plus grand nombre que les soldats romains, concertèrent ensemble et portèrent l'insolence jusqu'à demander à Oreste qu'il leur abandonnât le tiers des terres de l'Italie [2]; que sur son refus ils se mutinèrent, et qu'Odoacre, qui n'était que soldat de la garde impériale [3], leur ayant promis de les mettre

doacre, c'est-à-dire qu'il en était roi et qu'elle passa avec lui en Italie. Ils étaient peu nombreux à ce qu'il paraît, et ils formaient plutôt un corps de troupes qu'une nation. Leur nom est cependant digne d'attention, et il serait possible qu'ils appartinssent à la race des Huns. — S.-M.

[1] C'est Ennodius qui atteste la basse origine d'Odoacre, mais c'est dans le panégyrique de Théodoric son vainqueur qu'il la rappelle, et dans un ouvrage où il ne ménage pas la mémoire du vaincu. Odoacre craignait, dit-il, *Pan. Theod.* p. 298. qu'un honneur nouveau pour lui (il veut parler de la dignité royale), ne rappelât aux chefs de l'armée son origine, *metuebat parentes exercitus, quem meminisse originis suæ admonebat honor alienus.* Un tel témoignage est bien vague. Théodoric était issu de la noble race des Amales, regardée comme la plus illustre des familles gothiques, chez un peuple qui se considérait déja lui-même comme le plus distingué entre les nations barbares; il serait donc bien possible que Théodoric eût méprisé beaucoup l'obscur chef d'une portion des Ruges, peuple qui tenait à cette époque un rang si médiocre parmi les nations, sans qu'on soit fondé à regarder cependant Odoacre comme un personnage aussi obscur qu'on le prétend.—S.-M.

[2] Τὸ τριτημόριον σφίσι διδόναι τὸν Ὀρέστην ἐκέλευον. Proc. *de bel. Goth.* l. 1, c. 1. — S.-M.

[3] Ἐς τοὺς βασιλέως δορυφόρους τελῶν. Procope est le seul qui ait au-

en possession de ce qu'on leur refusait, ils le choisirent pour leur chef. Selon d'autres écrivains, Odoacre à la tête d'une multitude de ces Barbares vint des extrémités de la Pannonie, et ayant traversé le Norique, il entra en Italie par la vallée de Trente, semant partout la terreur.

LII. Déposition d'Augustule.

Ennod. vit. Epiph. p. 386, 389. Evag. l. 2, c. 6. Theoph. p. 102, 103. Jorn. de reb. Get. c. 46 et de regn. success. Anon. Vales. Cassiod. chr. Marc. ch. Proc. Got. l. 1, c. 1. Val. rer. Fr. l. 5, p. 226 et 227. Till. vie de S. Eugène, art. 14.

Quoi qu'il en soit, Oreste ayant rassemblé quelques troupes vint à sa rencontre en Ligurie. Mais trop faible pour livrer bataille à une si nombreuse armée, découragé d'ailleurs par la désertion d'une partie de ses soldats, il se renferma dans Pavie. Odoacre l'y suivit, emporta la ville de force, y fit un grand carnage, mit le feu aux églises et aux maisons. Dans ce saccagement la sœur de l'évêque Épiphane ayant été mise aux fers, le prélat s'exposant sans crainte au milieu du pillage et du meurtre, alla trouver Odoacre : il s'en fit respecter par son intrépidité, et obtint la délivrance de sa sœur et d'un grand nombre d'autres prisonniers. Oreste fut pris, conduit à Plaisance, et eut la tête tranchée le 28 du mois d'août, jour auquel l'année précédente il avait obligé Népos à prendre la fuite. Le 4 de septembre, Odoacre entra dans Ravenne. Paul, frère d'Oreste, y fut tué. Augustule, abandonné de tous, se dépouilla lui-même de la pourpre : le vainqueur, par compassion pour son âge, lui laissa la vie et l'envoya avec plusieurs de ses parents dans le château de Lucullane en Campanie [1], entre Naples et Pouzzoles, où il vécut avec assez de liberté [2]. On lui assigna une

tant rabaissé le rang d'Odoacre, et son témoignage s'accorde mal avec celui des auteurs plus anciens. — S.-M.

[1] *In Lucullano Campaniæ castello exilii pœna damnavit.* Jorn. *de reb. Get.* c. 46.— S.-M.

[2] *Et misit eum intra Campaniam*

pension de six mille sous d'or, qui font près de quatre-vingt mille livres de notre monnaie. Le prêtre Pirménius, principal conseiller d'Oreste, craignant pour sa vie, se retira dans le Norique auprès de saint Séverin. Dès le 23 d'août, aussitôt après la prise de Pavie, Odoacre avait reçu le titre de roi : il s'en contenta, sans prendre jamais ni la pourpre, ni le nom d'empereur [1]. Nous verrons même dans la suite qu'il semblait reconnaître l'autorité des empereurs d'Orient. Ceux-ci, plus jaloux de leur titre qu'attentifs à conserver leur empire, prétendirent depuis ce temps-là que la qualité d'empereur leur appartenait exclusivement. Rome se soumit au nouveau maître, et les Barbares s'étant répandus dans l'Italie la subjuguèrent tout entière. Quelques villes qui tentèrent de se défendre furent saccagées et ruinées. Odoacre établit son séjour à Ravenne; il distribua, selon sa promesse, à ses soldats le tiers des terres de l'Italie. D'ailleurs, il ne changea rien dans la forme du gouvernement, et il conserva les magistratures romaines, si ce n'est qu'il passa plusieurs années sans nommer de consuls pour l'Occident. Il traita avec Genséric, qui lui céda la Sicile à l'exception de Lilybée, mais à condition qu'il lui en paierait tribut, comme au souverain. On l'accuse d'avoir été jaloux de la noblesse, qui semblait lui reprocher la bassesse de son origine, d'avoir tiré des peuples des sommes immenses qu'il prodiguait à ses favoris, d'avoir lâché la bride à l'insatiable avidité de Pélagius son préfet du prétoire, qui faisait payer aux

cum parentibus suis liberè vivere, dit l'auteur anonyme publié par Henri Valois à la suite d'Ammien Marcellin.—S.-M.

[1] *Nomen regis Odoacer assumpsit, cum tamen neque purpurâ nec regalibus uteretur insignibus.* Cassiod. *chron.*—S.-M.

sujets le double des taxes imposées par le prince. Mais il corrigea une partie de ces désordres sur les remontrances d'Épiphane, qu'il écoutait avec respect. Ce saint prélat fut honoré d'un roi barbare et Arien, plus qu'il ne l'avait été d'aucun empereur catholique; il obtint une exemption d'impôts pour cinq années en faveur de la ville de Pavie, qui travaillait à se relever de ses ruines. Odoacre laissa toute liberté aux orthodoxes, et témoigna une singulière vénération pour saint Séverin, qui lui avait prédit sa haute fortune. Il avait l'ame grande et élevée, comptant assez sur sa valeur pour être exempt de ces craintes et de ces défiances qui ensanglantent souvent les nouvelles conquêtes. Les Romains sous le règne d'un Barbare furent plus heureux qu'ils ne l'avaient été depuis long-temps sous leurs princes naturels.

LIII. Fin de l'empire d'Occident.

Ce fut par cette révolution que s'éteignit l'empire d'Occident. Il avait subsisté cinq cent six ans, si l'on prend pour époque de son commencement la bataille d'Actium; douze cent vingt-neuf ans, si l'on remonte jusqu'à la fondation de Rome. Nous avons vu les divers degrés par lesquels s'étant affaibli peu à peu sous les premiers successeurs de Constantin, il se précipita vers sa ruine sous ceux du grand Théodose. Sa chute qui se préparait depuis long-temps fut à peine sentie du reste du monde : il tomba sans bruit; c'était la mort d'un vieillard qui, privé de ses forces et de l'usage de ses membres, expire de caducité. Comme notre dessein se renferme dans l'histoire de l'empire, nous abandonnons ici ce qui regarde l'Occident, dont nous ne parlerons plus, qu'autant que les événements de l'empire d'Orient pourront nous y rappeler: Quoi-

que Rome et l'Italie aient été alors détachées de l'empire, cependant les empereurs d'Orient et leurs sujets retinrent le nom de Romains, eu égard à l'origine de la puissance de ces princes. Nous continuerons de les appeler ainsi jusqu'au temps de Charlemagne. C'est alors qu'un nouvel empire établi en Occident prendra seul le nom de Romain, et nous obligera de désigner sous le nom d'empire Grec les états des empereurs de Constantinople.

FIN DU LIVRE TRENTE-CINQUIÈME.

LIVRE XXXVI.

I. Mauvais gouvernement de Basiliscus. II. Il se déclare pour l'hérésie d'Eutychès. III. Embrasement à Constantinople. IV. Zénon défait et assiégé. V. Zénon revient à Constantinople. VI. Mort de Basiliscus. VII. Mort d'Harmatius. VIII. Conduite de Zénon rétabli. IX. Hunéric succède à Genséric. X. Députation d'Odoacre et de Népos à Zénon. XI. Mouvements de Théodoric le louche. XII. Mort d'Héraclius. XIII. Zénon a recours à Théodoric l'Amale. XIV. Trahison de Zénon. XV. Les deux Théodorics se réunissent. XVI. Députation des deux Théodorics à Zénon. XVII. Lâcheté de Zénon. XVIII. Paix avec Théodoric le louche. XIX. Ravage de l'Amale. XX. Révolte de Marcien. XXI. Théodoric le louche marche vers Constantinople. XXII. Guerre de Théodoric l'Amale. XXIII. Négociation de Zénon avec Théodoric l'Amale. XXIV. Ruse de Sidimont pour rendre Théodoric l'Amale maître de Dyrrachium. XXV. Théodoric l'Amale s'en empare. XXVI. Sébastien général. XXVII. Conférence de Théodoric l'Amale et d'Adamantius. XXVIII. Sabinianus défait l'arrière-garde de Théodoric. XXIX. Ambassades réciproques de Zénon et d'Hunéric. XXX. Tremblements de terre. XXXI. Nouveaux sujets de brouilleries avec Théodoric le louche. XXXII. Zénon se prépare à lui faire la guerre. XXXIII. Découverte des intelligenges que Théodoric le louche entretenait dans Constantinople. XXXIV. Mort de Théodoric le louche. XXXV. Zénon trouble l'église. XXXVI. Pierre le Foulon à Antioche. XXXVII. Pierre Mongus à Alexandrie. XXXVIII. Hénotique de Zénon. XXXIX. Excommunication d'Acacius. XL. Illus séduit par Pamprépius. XLI. Vérina veut faire périr Illus. XLII. Même dessein d'Ariadne. XLIII. Léonce prend le titre d'empereur. XLIV. Succès d'Illus et de Léonce. XLV. Défaite d'Illus. XLVI. Mort

d'Illus et de Léonce. XLVII. Théodoric défait les Bulgares. XLVIII. Mort de Syagrius. XLIX. Révolte des Samaritains. L. Autre révolte sous Anastase.

ZÉNON.

Zénon, caché dans les montagnes de l'Isaurie, n'avait pas perdu toute espérance. Il est vrai qu'il ne pouvait trouver de ressource en lui-même; mais l'incapacité et les vices de l'usurpateur suffisaient pour le faire regretter. Basiliscus, aussi dissolu que Zénon et encore plus stupide, loin d'affermir sa puissance par des bienfaits, souleva d'abord les officiers du palais et les soldats, et enfin tout l'empire par son insatiable avidité. Il vendait les dispenses des lois les plus sacrées; il exigeait des évêques de grandes sommes d'argent; il imposait des taxes onéreuses sur les plus vils artisans. Au lieu de fêtes et de réjouissances, son avénement à l'empire ne fut signalé que par les larmes et la désolation de ses sujets. Il devait la couronne à Vérina, il n'en ménagea pas davantage cette femme audacieuse, qui pouvait l'abattre plus facilement encore qu'elle ne l'avait élevé. Il fit assassiner Patricius dont il avait découvert le commerce avec cette princesse. Vérina, furieuse de la perte de son amant, jura celle de Basiliscus. Ce fut peut-être à cette occasion qu'il fit brûler vif un de ses chambellans nommé Platon, dont les parents demandèrent par flatterie à l'empereur que, pour éterniser la mémoire du crime et du châtiment, il fût dressé une colonne qui ne pourrait

An 476.

I. Mauvais gouvernement de Basiliscus.

Candid. ap. Phot. cod. 79, p. 175. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Zon. l. 14, t. 2, p. 52. Cod. Just. l. 5, tit. 5, leg. 9. Suid. vocib. Βασιλισκὸς et Προκόπιος. Codin. orig. p. 18.

jamais être abattue. Cette colonne subsista long-temps en effet, mais comme un monument de la cruauté du prince et de la bassesse d'ame des parents de Platon.

II. Il se déclare pour l'hérésie d'Eutychès.

Liberat. c. 16. Evag. l. 3, c. 4, 5, 6, 7. Theod. lect. l. 1, c. 29, 32. Theoph. p. 104, 105. Marc. chr. Vict. Tun. Zon. l. 14, t. 2, p. 52. Cedren. t. 1, p. 352. Anastas. p. 45. Baronius. Pagi, ad Bar. Till. Acac. art. 7, 8, 10. Fleury, hist. Eccles. l. 29, art. 45, 46, 47.

Non content de se rendre odieux aux grands et au peuple, il se déclara ennemi de l'église et protecteur des hérétiques. Sa femme Zénonide, aussi peu fidèle à Dieu qu'à son mari, lui avait inspiré les erreurs d'Eutychès. Dès qu'il fut sur le trône, il rappela d'exil Timothée Élure, confiné depuis vingt ans dans la Chersonèse taurique. Ce meurtrier de Protérius, cet usurpateur du siége d'Alexandrie, entra dans Constantinople comme en triomphe. Pierre le Foulon, qui se tenait depuis huit ans caché dans un monastère, se montra au grand jour avec hardiesse; et quoiqu'il dût sa fortune à Zénon, sa haine contre les orthodoxes lui ouvrit un favorable accès auprès de Basiliscus. Tous les ennemis du concile de Chalcédoine levèrent le masque. Ces deux perturbateurs des églises engagèrent le prince à publier un édit par lequel il ordonnait à tous les évêques, sous peine de déposition, de prononcer anathème contre le concile de Chalcédoine. Plus de cinq cents succombèrent à la crainte, et protestèrent que leur souscription était libre et volontaire; ce qu'ils désavouèrent cependant l'année suivante, lorsque l'édit fut révoqué. Acacius, patriarche de Constantinople, osa seul résister à l'empereur, il refusa de souscrire l'édit et d'admettre Élure à sa communion. Pour faire connaître le deuil de l'église et le péril auquel la foi était exposée, il s'habilla de noir et couvrit d'un voile de même couleur l'autel et le trône épiscopal; ce qui était contraire aux usages des églises d'Orient. Le peuple s'assembla dans l'église : tout retentissait de

cris et de murmures contre l'empereur; on menaçait de mettre le feu à la ville. Basiliscus épouvanté sort de Constantinople et se retire au palais de l'hebdome; il y est suivi d'une foule de peuple qui l'accable de reproches. Dès le commencement de ces troubles, Élure était retourné à Alexandrie avec un ordre de l'empereur qui le rétablissait, et Solofaciole fut obligé de lui céder la place et de se retirer dans un monastère de Canope. Pierre le Foulon avait déja repris possession du siége d'Antioche : il signala son entrée par des violences et des meurtres; mais il fut bientôt supplanté lui-même par une de ses créatures. Jean qu'il avait sacré évêque d'Apamée, ne pouvant se faire recevoir dans sa ville épiscopale, revint à Antioche, chassa le patriarche et s'empara de son église. En vain le pape Simplicius écrivit à Basiliscus pour l'exhorter à défendre la foi, dont il devait être le protecteur. Le prince n'écoutait que les partisans de l'hérésie. Mais la crainte arracha bientôt à cette ame faible ce que les remontrances n'avaient pu obtenir.

III. Embrasement à Constantinople.

Zon. l. 14 t. 2, p. 52. Cedren. t. 1, p. 351. Malala, part. 2, p. 88. Suid. voce Μάλχος. Baronius.

Soit que ce fût un effet du mécontentement du peuple, soit par accident imprévu, le feu prit à un marché de Constantinople. L'incendie se répandit avec tant de rapidité, qu'il consuma en peu de temps plusieurs portiques et un grand nombre d'édifices publics et de maisons. Le palais de Lausus, orné de magnifiques statues, fut presque détruit par les flammes. Mais ce qu'on regretta davantage, ce fut la perte de la bibliothèque publique. Le portique où elle était placée fut réduit en cendres. Elle contenait cent vingt mille volumes. On y voyait l'intestin d'un serpent, long de cent vingt pieds, sur lequel étaient écrits en lettres

d'or les quarante-huit livres de l'Iliade et de l'Odyssée. On apprit vers le même temps que Gabala, ville de Syrie, venait d'être ruinée par un tremblement de terre. Basiliscus donna cinquante livres d'or pour la rétablir; et c'est la seule action louable qu'il ait faite pendant les vingt mois de son règne.

IV. Zénon défait et assiégé.

Zon. l. 14, t. 2, p. 52. Niceph. Call. l. 16, c. 2. Suid voce. Ζήνων.

Cependant Zénon, qui aurait été pour tout autre un ennemi méprisable, faisait déja trembler Basiliscus. Il avait trouvé dans les Isauriens ses compatriotes tout le courage dont il manquait lui-même. Les devins, qu'il écoutait comme son unique conseil, lui prédisaient qu'au mois de juillet il se verrait dans Constantinople. Tous les Isauriens étaient soldats; ils lui eurent bientôt formé un corps de troupes capable de tenir la campagne. Illus et son frère Trocondus ayant passé le Bosphore avec une armée, allèrent chercher les Isauriens, et marchèrent à Séleucie d'où Zénon n'avait osé sortir. Il ne les y attendit pas et s'alla renfermer dans une forteresse située sur une montagne de difficile accès. Les deux généraux l'y suivirent, et l'y tinrent assiégé. On dit que cette forteresse se nommait Constantinople; et que Zénon l'ayant appris ne put s'empêcher de réfléchir sur la bizarrerie de son sort et sur l'illusion de ces prédictions frivoles qui trompent même lorsqu'elles se rencontrent avec la vérité.

An 477. V. Zénon revient à Constantinople.

Evag. l. 3, c. 8, 24. Candid. ap.

Illus avait contribué à l'élévation de Basiliscus, mais il n'avait été payé que d'ingratitude[1]. A son départ de Constantinople, le mécontentement était général, et il recevait tous les jours des lettres de Vérina et des principaux du sénat, qui l'exhortaient à renoncer au

[1] Il n'y eut pas de consul en cette année.—S.-M.

service d'un tyran détesté, et à joindre ses troupes à celles de Zénon. Après plusieurs mois de siége, il suivit ce conseil, et s'étant réuni avec le prince fugitif, il lui rendit le courage et s'offrit à le rétablir. Zénon, suivi de cette nouvelle armée, à laquelle se joignit un grand nombre d'Isauriens et de Lycaoniens, marcha vers Constantinople. Ce fut alors que Basiliscus, pour regagner les esprits que sa déclaration en faveur de l'hérésie avait aliénés, rentra dans la ville, combla de caresses le patriarche, et publia un nouvel édit par lequel il cassait le premier, proscrivaït l'hérésie, et ordonnait une soumission entière aux décisions des conciles précédents. Il assembla tout ce qui restait de soldats en Thrace, à Constantinople et aux environs: il y joignit les troupes du palais et donna le commandement à Harmatius, après l'avoir engagé par des serments horribles à lui garder une fidélité inviolable. Harmatius à la tête d'une armée nombreuse rencontra l'ennemi près de Nicée. Il y eut une action fort vive, où les troupes de Zénon ayant été maltraitées, ce prince sans courage allait fuir de nouveau en Isaurie, s'il n'eût été retenu par Illus. Ce général lui représenta qu'il ne serait pas difficile de gagner Harmatius; qu'il fallait l'éblouir par de magnifiques promesses; et il se chargea de la négociation. Étant secrètement passé au camp d'Harmatius, il convint avec lui qu'Harmatius aurait pour récompense la charge de général de la milice de la cour, avec assurance d'en jouir toute sa vie; et que son fils, qui se nommait aussi Basiliscus, serait honoré du nom de César et succéderait à l'empire. A ces conditions, Harmatius oublia ses serments et sa maîtresse Zénonide; mais pour déguiser sa trahison il

Phot. cod. 79, p. 175. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Ennod. paneg. Theod. p. 225. Marc. chron. Vict. Tun. Chr. Alex. p. 325 et 326. Theoph. p. 106, 107. Jorn. regn. success. Anon. Vales. Zon. l. 14, t. 2, p. 52. Cedr. t. 1, p. 351. Niceph. Call. l. 16, c. 8. Malch. ap. Phot. cod. 78, p. 171. Theod. lect. l. 1, c. 32-36. Anastas. p. 46. Joel. p. 172. Manass. p. 61. Malala, part. 2, p. 88 et 89. Codin. orig. p. 41.

prit une route différente de celle que l'ennemi devait tenir, et le laissa passer comme par inadvertance. Zénon, qui comptait sur l'amitié de Théodoric l'Amale, lui avait écrit pour le prier de le favoriser par une diversion. Théodoric leva des troupes et s'approcha de Constantinople; mais lorsqu'il arriva devant la ville, Zénon en était déja maître. Jamais révolution ne fut plus prompte. L'empereur accompagné de sa femme Ariadne et suivi de son armée trouva les portes de la ville ouvertes : le sénat et le peuple vinrent au-devant de lui : Vérina s'empressait à lui témoigner son zèle: elle n'avait pas eu moins de part au rétablissement de Zénon qu'à sa disgrace; et Basiliscus, qui soupçonnait son changement, lui aurait ôté la vie, si Harmatius n'eût caché cette princesse dans sa maison pour la dérober à la fureur du tyran. Zénon au milieu des acclamations de joie se rendit à la grande église et de là au palais. On eût dit qu'il rentrait en triomphe après une glorieuse campagne.

VI. Mort de Basiliscus.

Basiliscus abandonné de tous se réfugia dans l'église de Sainte-Irène avec sa femme et ses enfants, et ayant déposé sur l'autel la couronne impériale, il s'enferma dans le baptistère. Zénon, n'osant violer cet asyle, lui envoya Harmatius, qui n'épargna pas les serments pour l'assurer de la part de l'empereur qu'on lui laisserait la vie. Le patriarche contribua encore à lui persuader de s'en remettre à la clémence de Zénon. Dès qu'il fut sorti, l'empereur fit assembler le sénat et les évêques qui se trouvaient à Constantinople, comme pour les consulter sur le traitement qu'il devait faire au rebelle, dont il avait déja prononcé dans son cœur la sentence de mort. Basiliscus fut condamné à être re-

légué avec Zénonide et leurs enfants dans le château de Limnes, près de Cucusus en Cappadoce. Ils y furent jetés nuds dans une citerne sèche, qui fut ensuite fermée et gardée par des soldats, afin qu'on ne pût leur porter aucune nourriture. On les trouva quelque temps après morts de froid et de faim, se tenant embrassés les uns les autres. Zénon crut n'avoir pas violé les serments qu'il avait faits de ne leur point ôter la vie.

VII. Mort d'Harmatius.

Evag. l. 3, c. 24. Cand. ap. Phot. cod. 79. p. 175. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Theoph. p. 107. Chron. Alex. p. 326. Malc. ap. Phot. cod. 78, p. 172. Zon. l. 14, t. 2, p. 53. Manass. p. 61. Malala, part. 2, p. 92. Suid. voce Ἁρμάτιος.

Harmatius, peu touché de la mort cruelle de Zénonide, dont l'amour criminel avait élevé sa fortune, jouissait tranquillement du fruit de son parjure. Revêtu de la dignité qui lui avait été promise, il voyait son fils déclaré César. Ce jeune enfant assista aux jeux du cirque, assis sur un trône à côté de l'empereur, et partagea avec le prince l'honneur de couronner les cochers victorieux; mais Zénon avait trop promis à Harmatius pour lui tenir parole. Il s'acquitta envers ce traître en le faisant assassiner dans le palais. Ariadne eut compassion du fils: elle obtint de Zénon qu'il se contentât de le dépouiller de la qualité de César et de l'engager dans le clergé. Il fut dans la suite évêque de Cyzique, et il remplit cette place plus dignement qu'une vocation forcée ne donnait lieu de l'espérer. Tout dans la mort d'Harmatius portait le caractère de sa perfidie: le conseil en fut donné par Illus, qui l'avait engagé à trahir Basiliscus; il fut tué de la main d'un barbare du pays de Thuringe, nommé Onulphe, qui lui devait sa fortune [1]; Harmatius l'ayant reçu dans sa maison,

[1] On apprend d'un fragment de l'historien Malchus conservé dans le léxique de Suidas, que ce Barbare était Thuringien par son père, ἐξ ἐθνῶν κατὰ πατέρα Θουρίγγων, et Scyre par sa mère, τῶν δὲ Σκύρων κατὰ τὴν μητέρα. Si, comme il me parait très-vraisemblable, cet Onulphe est le même que le personnage de ce nom dont il a déja été question

l'avait comblé de richesses; il lui avait procuré la dignité de comte, et ensuite celle de général des troupes d'Illyrie. Les biens d'Harmatius furent confisqués.

VIII. Conduite de Zénon rétabli.

Evag. l. 3, c. 8, 11. Anon. Vales. Cod. Just. l. 1, tit. 2, leg. 16. Liberat. c. 15, 16. Theoph. p. 107. Vict. Tun. Cedren. t. 1, p. 352. Anast. p. 46. Baronius. Till. Zénon, art. 10 et Acac. art. 12, 14. Fleury, hist. ecclés. l. 29, art. 49, 50.

Les leçons de l'adversité semblèrent d'abord avoir corrigé les vices de Zénon : il récompensa par des libéralités le zèle du sénat et du peuple. Constantinople retentissait d'éloges; on y voyait de toutes parts élever des statues à l'empereur. Son premier soin fut d'aller avec l'impératrice visiter le saint solitaire Daniel, aux prières duquel il attribuait le succès. Il fit bâtir à Séleucie, en Isaurie, une magnifique église de Sainte-Thècle, qu'il croyait avoir vue en songe lui annoncer son rétablissement, et il la décora de riches présents. Il écrivit au pape Simplicius pour lui attester la pureté de sa foi: et il en reçut à son tour des lettres de félicitation où le pape l'exhortait à chasser d'Alexandrie Timothée Élure et à maintenir l'autorité du concile de Chalcédoine. En conséquence, Zénon cassa toutes les ordonnances rendues par Basiliscus au préjudice de la foi et des évêques catholiques. Pierre le Foulon, déja chassé d'Antioche par Jean d'Apamée, fut canoniquement déposé dans un concile et relégué à Pityonte [1]. Jean fut lui-même anathématisé : on élut à sa place

ci-devant liv. xxxv, § 51, p. 75, note 2, et qui était frère d'Odoacre, ce passage de Malchus nous ferait connaître quelle était réellement l'origine du conquérant de l'Italie. Il serait cependant possible que le nom des Thuringiens, plus connu que celui des Turcilinges sur lesquels régnait Odoacre, se fût introduit dans Malchus ou dans son abréviateur; car de même qu'Unulphe était par sa double origine Thuringien et Scyre, nous savons à n'en pouvoir douter, que le titre propre d'Odoacre était celui de roi des Turcilinges et des Scyres; le rapport est trop grand pour qu'il n'y ait pas identité: il faut donc qu'il y ait erreur d'un côté ou de l'autre : comme il est certain qu'elle ne peut être du dernier, il faut de toute nécessité admettre qu'il s'est introduit une altération dans le passage de Malchus.—S.-M.

[1] *Pityus*, nommée actuellement

Étienne dont la doctrine était orthodoxe. Élure prévint l'orage qui allait tomber sur sa tête et s'empoisonna. Mais les hérétiques, qui étaient en grand nombre dans Alexandrie, firent élire à la place d'Élure, Pierre surnommé *Mongus*, c'est-à-dire *le bègue*, homme habile, mais perfide et sanguinaire, qui changeait de foi selon ses intérêts. Il avait eu part au massacre de Protérius et à tous les crimes d'Élure. Anthémius, préfet d'Égypte, reçut ordre de l'empereur de bannir cet indigne prélat : ce qu'il exécuta par le ministère des moines qui le chassèrent du palais épiscopal, trente-six jours depuis qu'il s'en était emparé. Solofaciole fut rétabli; mais Mongus demeura caché dans Alexandrie, où dans la suite il excita de nouveaux troubles. Zénon paraissait animé d'un si grand zèle pour les intérêts de l'église, que dans une lettre à Solofaciole il lui reprochait trop d'indulgence à l'égard des hérétiques.

IX. Hunéric succède à Genséric.

Malch. exc. leg p. 95. Proc. Vand. l. 1, c. 7 et 8. Isid. chron. Vict. Vit. l. 1, p. 15. Vict. Tun. Till. vie de S. Eugène.

Genséric était mort dès le 25 janvier de cette année, après un règne de cinquante ans [1]. Ce fut le plus grand prince de son siècle. Invincible dans toutes les batailles où il se trouva en personne, créateur d'une marine redoutable, maître de Carthage et vainqueur de Rome, aussi ferme à maintenir le bon ordre dans ses états qu'habile à troubler ceux de ses ennemis; après s'être établi par la guerre, il laissa son royaume puissamment affermi par la paix, et mourut dans tout l'éclat de sa gloire au milieu d'une famille nombreuse.

Pitchounda, était une ville située sur le bord de la mer Noire, dans la partie septentrionale de la Colchide. C'était un lieu ordinaire d'exil.-S.-M.

[1] Ce fut, selon Procope, *de bell. Vand.*, l. 1, c. 7, trente-neuf ans après la prise de Carthage, tandis que, selon Victor Vitensis, lib. 1, p. 16, ce fut seulement trente-sept ans et trois mois après.—S.-M.

Sa mémoire serait en honneur entre les plus fameux conquérants, s'il n'eût répandu le sang des catholiques, qu'il persécuta avec fureur plutôt par un faux principe de politique que par zèle de religion. Avant sa mort il régla l'ordre de succession des rois vandales de la manière qu'il crut la plus propre à maintenir l'autorité royale et à épargner à ses sujets les guerres civiles et les désordres ou la faiblesse des minorités : il ordonna que la couronne passerait toujours à celui de ses descendants en ligne masculine qui se trouverait le plus âgé [1]. Cette loi, qu'il fit insérer dans son testament, comme une loi fondamentale, devint funeste à sa famille. Le prince régnant, qui desirait de laisser la couronne à ses fils, faisait périr les autres princes de sa maison qui se trouvaient plus avancés en âge. Hunéric [2], fils et successeur de Genséric, usa le premier de cette barbare politique. Son frère Théodoric fut mis à mort sous de faux prétextes avec sa femme, ses enfants, et tous ceux qui leur étaient attachés. Hunéric ne tenait de son père que la naissance; il n'avait aucune de ses grandes qualités : avide et impitoyable, il accabla ses sujets d'impôts; lâche et voluptueux, il laissa éteindre dans le cœur des Vandales cette ardeur guerrière qui les avait rendus la terreur des Romains. Il cessa d'entretenir ces armées et ces flottes que Genséric tenait toujours prêtes pour prévenir par sa diligence les entreprises de ses ennemis. Les Maures révoltés se saisirent du mont Aurasius en

[1] Τὴν βασιλείαν ἀεὶ Βανδίλων ἐς τοῦτον ἰέναι, ὃς ἂν ἐκ γόνου ἄῤῥενος αὐτῷ Γιζερίχῳ κατὰ γένος προσήκων, πρῶτος ὢν ἁπάντων τῶν αὐτοῦ ξυγγενῶν τὴν ἡλικίαν τύχοι. Proc. *de bell. Vand.*, l. 1, c. 7.—S.-M.

[2] Ce prince est appelé Ὀνώριχος par les auteurs grecs.—S.-M.

Numidie, à treize journées de Carthage, et s'y maintinrent en liberté tant que les Vandales demeurèrent en Afrique. Hunéric ne fit la guerre qu'aux catholiques, qu'il traita d'abord avec douceur, et qu'il persécuta ensuite plus cruellement que n'avait fait Genséric. Méprisé des étrangers, détesté de ses sujets, il mourut après un règne d'environ huit ans, et laissa son royaume tellement affaibli, qu'il ne continua de se soutenir que par la lâcheté et la faiblesse de Zénon et d'Anastase.

An 478.

x.
Députation d'Odoacre et de Népos à Zénon.

Malch. exc. leg. p. 84, 93, 94 et ap. Phot. cod. 78, p. 172. Anon. Vales. Candid. ap. Phot. cod. 79, p. 175. Marc. chr. Cassiod. chr.

Les troubles de l'Orient avaient été utiles à Odoacre, pour affermir sa nouvelle puissance [1]. Lorsqu'il les vit terminés par le retour de Zénon, il craignit que ce prince ne vînt lui disputer sa conquête; et pour l'endormir par une vaine apparence de soumission, ce Barbare, plus habile que tous les Romains, et qui estimait le pouvoir réel beaucoup plus que les titres, se conduisit avec l'adresse d'un politique consommé. Il ne doutait pas qu'il ne fût odieux et à Zénon et au sénat de Rome. Il se servit du sénat même pour amuser Zénon par de belles paroles, et d'Augustule, pour y engager le sénat. Le jeune prince, qui sans doute n'osait rien refuser à son vainqueur, conjura les sénateurs d'envoyer une députation à Constantinople en faveur d'Odoacre, et par cette démarche il semblait faire connaître qu'il était content de son sort et que sa renonciation à l'empire était volontaire. Les députés furent chargés de remettre entre les mains de Zénon les ornements impériaux, et de lui dire *que Rome n'avait pas besoin d'un empereur particulier; que Zénon suffisait seul pour soutenir ce nom auguste*

[1] Illus fut seul consul en cette année. — S.-M.

dans les deux empires; que le sénat avait choisi Odoacre pour défendre l'Occident par sa prudence et par sa valeur; qu'il priait l'empereur de conférer à ce général la dignité de patrice, et de se reposer sur lui du gouvernement de l'Italie. Dans le même temps que ces envoyés arrivèrent à Constantinople, Zénon reçut d'autres députés de Népos, qui venaient le féliciter de ses heureux succès, et le supplier d'aider leur maître à rentrer dans ses états. Ils lui représentaient *que la cause de Népos était celle de tous les souverains; que Zénon devait avoir appris par sa propre expérience à terrasser les usurpateurs.* Ils demandaient de l'argent et des troupes pour réussir dans une si juste et si noble entreprise. Entre deux députations si contraires, Zénon inclinait du côté de Népos. La conformité de fortune et les sollicitations de Vérina, dont Népos avait épousé la nièce, faisaient sur lui toute l'impression qu'il était capable de ressentir. Il répondit donc aux députés d'Odoacre, *que les empereurs d'Orient n'avaient pas à se louer des habitants de Rome et de l'Italie: que de deux princes que Constantinople leur avait envoyés, ils avaient fait périr Anthémius et chassé Népos; que leur souverain légitime vivant encore, ils n'avaient d'autre parti à prendre que de le rappeler et de lui obéir; que si la dignité de patrice flattait Odoacre, il devait la demander à Népos, qui était le maître d'en disposer, et qui ne lui refuserait pas cet honneur, s'il se mettait en devoir de le mériter; que pour lui il savait bon gré à Odoacre d'avoir pris l'habillement romain : que puisqu'il désirait le nom de patrice, il ne lui restait plus qu'à*

en montrer les sentiments, en remettant son souverain en possession de ses états. Ce qui s'accordait mal avec cette réponse sage et mesurée, c'est que dans la lettre que Zénon écrivait à Odoacre, il lui donnait le titre de patrice qu'il lui refusait de vive voix, tant ce prince était bizarre et inconséquent. Il répondit favorablement aux députés de Népos et leur fit de belles promesses qu'il n'exécuta pas. Népos vécut encore deux ans en Dalmatie et fut tué en 480 [1] près de Salone, par deux de ses officiers, Viator et Ovida. On soupçonna Glycérius, qu'il avait fait évêque de Salone, après l'avoir dépouillé de l'empire, de s'être vengé par cette trahison. Ovida, qui avait voulu se rendre maître de la Dalmatie, fut défait et tué par Odoacre l'année suivante.

XI. Mouvements de Théodoric le louche. Evag. l. 3, c. 25. Theoph. p. 108.

Tous les sujets de l'empire reconnaissaient Zénon. Mais Théodoric le louche, qui s'était déclaré en faveur de Basiliscus, n'était pas de caractère à poser les armes sans faire acheter la paix. Après avoir ravagé toutes les campagnes de Thrace jusqu'à l'entrée du Pont-Euxin dans le Bosphore, il s'approcha de Constantinople. Il songeait à l'assiéger, lorsqu'il découvrit un complot formé par ses principaux officiers pour le livrer à l'empereur. Effrayé de ce péril, il s'éloigna de la ville et se retira dans les montagnes de la Thrace.

XII. Mort d'Héraclius. Malch. exc. leg. p. 87, 88. Suid. voce, Ἡράκλειος.

Zénon envoya pour le poursuivre quelques troupes commandées par Héraclius, qui dans la guerre contre Genséric avait eu en Afrique des succès rapides, que Basiliscus avait mal secondés. Il était brave, mais téméraire; faisant consister la valeur dans une audace

[1] Cet événement arriva le 9 de mai, selon l'anonyme publié par Henri Valois, à la suite d'Ammien Marcellin. — S.-M.

précipitée. Il fut enveloppé et pris dans une embuscade. L'empereur, ne voulant pas perdre un général si courageux, fit proposer une rançon à Théodoric, qui demanda cent talents, ce qui faisait six cent cinquante-six mille livres de notre monnaie courante[1]. Zénon, qui n'était pas assez généreux pour payer cette somme, la fit fournir par les parents d'Héraclius. Celui-ci, étant mis en liberté, marchait vers Arcadiopolis, lorsqu'il fut attaqué par une troupe de Goths, dont l'un lui déchargea un grand coup d'épée sur l'épaule. Un soldat de l'escorte arrêtant le meurtrier : *Ne sais-tu pas*, lui dit-il, *quel est celui que tu frappes? Je le sais*, répartit l'autre, *et il ne nous échappera pas*. En même temps ses camarades, se jetant sur Héraclius, lui coupent la tête et les mains, en disant : *Voilà ce qu'il a mérité*. C'était la vengeance cruelle d'une aussi cruelle sévérité exercée par ce général sur quelques soldats goths qu'il avait dans ses troupes, et que pour une faute légère il avait fait jeter dans une fosse et accabler de pierres par toute l'armée.

XIII. Zénon a recours à Théodoric l'Amale.

Malch. exc. leg. p. 79, 83, 89, 96, 97. Jorn. de reb. Get. c. 57.

On s'attendait bien que Théodoric le louche, ayant dissipé les troupes qu'on avait envoyées à sa poursuite, ne se tiendrait pas long-temps éloigné de Constantinople. Zénon résolut de lui opposer Théodoric l'Amale[2]. Ce jeune prince, qui était demeuré fidèle à Zénon pendant la révolte de Basiliscus, gouvernait tranquillement ses sujets et paraissait sincèrement attaché au service

[1] Je crois cette évaluation fautive et beaucoup trop forte : il me paraît impossible d'y en substituer cependant une plus précise, tant nous avons peu de renseignements exacts sur la valeur des monnaies à cette époque de décadence.—S.-M.

[2] Voyez ce que j'ai dit, t. 3, p. 332, n. 1, liv. XVII, § 32, sur l'antique origine de la noble famille des Amales, qui régnait sur les Ostrogoths.— S.-M.

de l'empire. Aussi l'empereur l'avait-il comblé d'honneurs ; il lui avait donné le rang de patrice et la charge de général des troupes du palais ; il l'avait même adopté pour son fils d'armes [1]. Cette sorte d'adoption, dont on commence alors à voir des exemples dans l'histoire, et qui s'est conservée dans notre ancienne chevalerie, était sans doute un usage introduit par les Goths et par les nations germaniques. Le père d'armes donnait ou envoyait à celui qu'il adoptait des chevaux et une armure complète. Le fils adopté n'acquérait pas le droit de succession ; mais l'un et l'autre contractaient un étroit engagement de s'entr'aider dans les guerres qu'ils auraient à soutenir. Malgré ces démonstrations d'amitié, Zénon craignait presque autant son allié que son ennemi. Il n'osait compter sur une fidélité constante de la part du prince qu'il avait adopté. Il sentait que le voisinage des Goths, depuis leur établissement en-deçà du Danube, était une source perpétuelle d'alar-

[1] Malchus, qui parle fort au long des rapports de Théodoric avec l'empire, ne le dit pas précisément : il assure que l'empereur avait plus de confiance en lui qu'en aucun autre Barbare, qu'il *l'avait fait son ami, qu'il l'avait honoré des plus éclatantes dignités romaines, qu'il lui avait confié les plus grandes armées.* Φίλον ἐποιήσατο, καὶ ἀξίαις, αἵ εἰσι λαμπροτάται Ῥωμαίοις, σεμνῶς ἐπεκόσμησε, καὶ ἄρχειν τῶν μεγίστων ταγμάτων ἐποίησεν, κ.τ.λ. Malch. *exc. leg.* p. 79. Jornandès est bien plus positif : il dit clairement que le roi des Ostrogoths fut adopté par l'empereur Zénon, qui en outre lui accorda à ses frais les honneurs triomphaux et la dignité de consul ordinaire, distinction insigne. *Ad ampliandum honorem ejus in arma, sibi eum filium adoptavit, de suisque stipendiis triumphum in urbe donavit; factusque est consul ordinarius, quod summum bonum, primumque in mundo decus edicitur.* Le même historien ajoute encore que l'empereur fit ériger une statue équestre devant son palais, en l'honneur d'un si grand prince, *nec tantum hoc, sed etiam equestrem statuam ad fama tanti viri ante regiam palatii collocavit.* Jorn. *de reb. Get.* c. 57. Ces derniers honneurs ne furent accordés à Théodoric, qu'en l'an 483, lorsqu'il eut fait la paix avec Zénon. Voyez ci-après § 34, p. 125. —S.-M.

mes; il conçut donc le projet de se délivrer de cette nation turbulente, sans qu'il en coutât rien à l'empire, et de détruire les deux Théodorics l'un par l'autre. C'eût été en effet un grand coup de politique, si Zénon eût été capable d'y réussir. Dans ce dessein, il somma Théodoric l'Amale de se joindre aux Romains pour combattre l'autre Théodoric. L'Amale par une bravade de jeune guerrier répondit d'abord que ses forces suffisaient seules pour défaire cet ennemi; mais après y avoir plus mûrement réfléchi, il demanda du secours. Zénon affecta aussitôt de faire les plus grands préparatifs. Il fit venir les troupes cantonnées sur les bords du Pont-Euxin, tant en-deçà qu'au-delà du Bosphore. On assembla des chariots et des voitures de toute espèce; on acheta du blé, des bœufs et toutes les provisions nécessaires pour une importante expédition. Marcien fut nommé général [1]. Claudius, commandant des troupes étrangères et des Goths [2] qui servaient à la solde de l'empire, eut ordre de venir joindre l'armée.

XIV. Trahison de Zénon.

Tout étant prêt pour le départ, l'empereur envoya dire à Théodoric l'Amale qu'il était temps de marcher à l'ennemi, et de remplir les obligations que lui imposaient les qualités de patrice, de général, de fils de l'empereur [3]. Théodoric, qui connaissait la faiblesse et l'inconstance de Zénon, répondit que rien ne l'arrête-

[1] Malchus, *exc. leg.* p. 89, donne à ce général le nom de Martinianus. Je crois qu'il y a erreur dans cet endroit du texte.—S.-M.

[2] C'était l'inspecteur général des troupes gothiques, τὸν τοῦ Γοτθικοῦ ταμίαν, celui sans doute qui était destiné à les passer en revue et à leur compter la solde. Malch. *exc. leg.* p. 83.—S.-M.

[3] Qu'il devait se montrer digne de la qualité de général romain qu'il portait, τῆς στρατηγίας ἠξιώθη Ῥωμαίων. Malch. *exc. leg.* p. 89.—S.-M.

rait, pourvu que Zénon lui promît avec serment, que jamais il ne traiterait avec Théodoric le louche. Zénon jura qu'il ne s'écarterait en rien des conventions, à moins que l'Amale ne les violât le premier. Sur cette assurance, l'Amale partit avec ses troupes qui étaient campées auprès de Marcianopolis. On lui avait donné parole qu'à l'entrée du mont Hémus, il trouverait Marcien avec dix mille hommes de pied [1] et deux mille chevaux; que près d'Andrinople il serait encore joint par un corps de vingt mille fantassins et de six mille chevaux, et que s'il en désirait davantage, on en tirerait autant qu'il en voudrait des garnisons d'Héraclée et des autres places [2]. Toutes ces promesses furent sans effet. Théodoric l'Amale ne trouva pas un soldat au pied du mont Hémus, ni auprès d'Andrinople. Les guides qu'on lui avait donnés, au lieu de le conduire par les chemins les plus sûrs et les plus commodes, engagèrent son armée dans des routes étroites, escarpées, bordées de précipices, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au pied du mont Sondis[3]. Cette montagne, qui faisait partie du mont Rhodope, était si roide, qu'il était impossible de la franchir en présence d'un ennemi [4]. Théodoric le louche y était campé, et l'Amale fut obligé de se loger dans le vallon.

XV. Les deux Théodorics se réunissent.

Ces deux guerriers, renfermés entre ces montagnes, ne pouvaient faire aucun mouvement sans combattre. C'étaient des escarmouches continuelles pour s'en-

[1] De troupes de ligne ou pesamment armées, ὁπλῖται. — S.-M.

[2] Des places voisines de Constantinople, τῶν πρὸς Βυζαντίῳ πόλεων. —S.-M.

[3] Εἰς τοὺς περὶ Σονδὶν παραγίνεται χώρους. Malch. *exc. leg.* p. 80.—S.-M.

[4] Ὄρος δὲ ἐστι τοῦτο ὑψηλόν τε καὶ μέγα, καὶ ἄπορον ἐπελθεῖν, εἴ τις ἄνω κωλύει. Malch. *exc. leg.* p. 89. — S.-M.

lever mutuellement leurs chevaux, leurs troupeaux, leur fourrage. Souvent Théodoric le louche, voltigeant autour du camp ennemi, insultait l'Amale, l'appelant *un parjure, un traître, un enfant imbécille, qui ne voyait pas que le dessein de l'empereur était de les armer l'un contre l'autre pour les détruire tous deux, et qu'il était indifférent aux Romains lequel des deux vainquît l'autre, parce que le vainqueur affaibli ne pourrait éviter de périr à son tour. Ne devaient-ils pas se joindre à vous?* ajoutait-il : *Ils ne vous ont envoyé que des promesses trompeuses; ils ne vous ont laissé que la honte d'avoir trahi votre nation.* Ces paroles faisaient une vive impression sur les soldats de l'Amale; ils courent à sa tente; ils s'écrient, *que ces reproches sont justes; que c'est une folie de s'armer contre leurs parents pour servir des alliés perfides.* Le louche, profitant de cette première émotion, monte le lendemain sur une éminence qui commandait le camp de l'Amale, et de là élevant sa voix : « Fils « indigne du brave Théodémir, dit-il, pourquoi « traînes-tu à la mort tes compatriotes? Combien « as-tu déja perdu de soldats? Et ceux qui te restent « à quel état les as-tu réduits? Ils sont partis chacun « avec deux ou trois chevaux; je les vois maintenant « à pied, se traînant à ta suite comme des esclaves au « travers des rochers et des précipices. Vous êtes cependant, soldats, des hommes libres; vous êtes tous « d'une race aussi noble que la sienne [1]. Vous viviez « dans l'opulence avant cette guerre malheureuse, et

[1] Ἐλεύθεροί τε καὶ γένους οὐ χείρονος. Malch. *exc. leg.* p. 90. — S.-M.

« vous périssez maintenant de faim et de misère. » Frappé de ces discours, tout le camp gémit et se soulève contre l'Amale : ses soldats demandent en tumulte qu'il fasse la paix avec leurs compatriotes; s'il le refuse, ils menacent de l'abandonner. L'Amale, irrité lui-même de la perfidie des Romains, envoie proposer une entrevue à Théodoric le louche. Les deux chefs confèrent ensemble sur les bords d'une rivière qui les séparait, et conviennent de vivre en paix.

XVI. Députation des deux Théodorics à Zénon.

Après avoir confirmé cette réconciliation par leur serment, ils envoyèrent tous deux des députés à Constantinople. L'Amale reprochait à Zénon de lui avoir manqué de parole, et de l'avoir réduit à la nécessité de traiter avec l'ennemi; il demandait qu'on fournît des vivres à ses troupes jusqu'au temps de la récolte, qu'autrement elles ne pourraient subsister que de pillage. L'autre Théodoric rappelait le traité conclu avec Léon : il en demandait l'exécution et les arrérages des deux mille livres d'or qu'on était convenu de lui payer tous les ans [1]. On ne dit pas ce qui fut répondu aux députés de Théodoric le louche; Zénon répondit à ceux de l'Amale, en rejetant sur leur maître le reproche d'infidélité, que les généraux romains étaient en marche pour le joindre, lorsqu'ils avaient appris qu'il trahissait l'empire et qu'il se réunissait avec l'ennemi. S'il voulait abandonner son nouvel allié, on lui pro-

[1] Il demandait en outre, selon Malchus, *exc. leg.* p. 96, qu'on rendît la liberté à ceux de ses parents, ou plutôt de ses gendres, qui étaient encore vivants, à moins qu'Illus et les autres Isauriens, à qui ils avaient été confiés, ne jurassent qu'ils étaient morts. Τοὺς κηδεστὰς αὐτῷ ζῶντας ἀποδοθῆναι, εἰ δὲ καὶ ἄρα τεθνήκασι, τὸν Ἰλλοῦν περὶ τούτων ἐπομόσαι, καὶ ἄλλους, οὓς αὐτὸς ἐπὶ τούτων τῶν Ἰσαύρων πιστεύει. Il s'agissait de la famille ou des fils d'Aspar, assassiné sous le règne de Léon. — S.-M.

mettait sur-le-champ mille livres d'or, dix mille livres d'argent et une pension annuelle de dix mille pièces d'or, qui font près de cent quarante mille francs de notre monnaie; on lui offrait en mariage Julienne fille d'Olybrius, qui avait été empereur d'Occident, ou telle autre Romaine qu'il voudrait choisir dans les maisons les plus illustres [1]. D'ailleurs, Zénon traita avec assez de mépris les députés de l'Amale, quoique ce fussent des officiers d'un rang distingué. Il lui envoya de son côté Philoxène et Julien pour l'engager à rompre avec l'autre Théodoric.

XVII. Lâcheté de Zénon.

Leurs efforts furent inutiles. L'Amale persista dans la foi qu'il avait jurée, et cette nouvelle répandit l'alarme dans Constantinople. L'un des deux Théodorics avait été jusqu'alors un ennemi redoutable; comment pourrait-on résister à leurs forces réunies? Dans ce découragement général, Zénon publia qu'il allait marcher lui-même à la tête de ses troupes, et partager avec elles tous les périls de la guerre. Il n'en fallut pas davantage pour relever les courages abattus. Chaque soldat brûlait d'ardeur de se signaler sous les yeux de son souverain. Ceux qui auparavant achetaient de leurs avares généraux la dispense du service militaire, s'empressaient alors de s'enrôler. Déja les partis des deux Théodorics étendaient leurs pillages jusqu'à la Propontide : un détachement de l'armée romaine surprit et fit prisonniers les coureurs de Théodoric le louche. Une cohorte de Théodoric l'Amale s'étant avancée jusqu'à la longue muraille qui fermait la Chersonèse, fut taillée en pièces. Mais la suite ne répondit

[1] Τῆς Ὀλυβρίου παιδὸς, ἢ ἄλλης τῶν ἐνδόξων γυναικῶν ἐν τῇ πόλει. Malch. *exc. leg.* p. 96. — S.-M.

pas à ces heureux commencements. Zénon se replongea bientôt dans sa mollesse naturelle, et renonça au dessein de se mettre en campagne. Peu s'en fallut que cette lâcheté ne lui coutât la couronne et la vie : les soldats indignés s'attroupaient; tout le camp qui était aux portes de Constantinople retentissait de murmures. *Pourquoi*, disaient-ils, *aussi lâches que notre empereur, souffrons-nous l'avilissement du nom romain? Pourquoi*, *ayant les armes à la main*, *laissons-nous tomber et expirer dans l'ignominie les forces de l'État?* La révolte allait éclater, et se serait sans doute communiquée au peuple de la ville, si Zénon, par l'avis de Marcien, ne se fût hâté de congédier l'armée sous le prétexte que la paix était faite.

XVIII. Paix avec Théodoric le louche. Malch. exc. leg. p. 90, 91.

C'était en effet l'unique ressource qui restât à Zénon. Comme il avait trouvé l'Amale inflexible, il s'adressa à Théodoric le louche, qui, sans s'embarrasser de son allié, fit en cette occasion la loi à l'empereur. La paix fut conclue avec lui, à condition qu'on lui entretiendrait une armée de treize mille hommes, tels qu'ils les voudrait choisir; qu'il aurait le commandement de deux compagnies de la garde impériale, et une des deux charges de général des troupes du palais [1]; qu'on lui rendrait tous les titres et toutes les dignités qu'il avait reçues de Basiliscus [2]; que les enfants d'Aspar [3], s'il en restait, rentreraient en possession

[1] Λαβεῖν τὴν ἑτέραν τῶν δύο στρατηγιῶν τῶν περὶ βασιλέα. Malch. *exc. leg.* p. 91.—S.-M.

[2] Ἔχειν τὰς ἀξίας, εἰς ἃς ἤδη προῆκτο ὑπὸ τοῦ Βασιλίσκου. Malch. *exc. leg.* p. 91. — S.-M.

[3] Le traducteur latin de Malchus a cru qu'il s'agissait ici des parents de Basiliscus, et il a traduit en conséquence : pour éviter une pareille erreur, il suffisait seulement de rapprocher ce passage de celui qui est

de leurs biens, et pourraient habiter en sûreté dans la ville qu'il plairait à Zénon de leur assigner pour demeure. En conséquence de ce traité, Zénon dépouilla l'Amale de la charge de général, pour en revêtir Théodoric le louche [1], auquel il envoya aussi de l'argent pour le distribuer à ses soldats.

XIX. Ravage de l'Amale.

Cet accommodement piqua Théodoric l'Amale d'une furieuse jalousie. Il était encore indigné qu'un allié, dont on n'avait pu le détacher par les offres les plus avantageuses, eût traité séparément avec Zénon. Il résolut de faire sentir à l'empereur que la paix qu'il venait de faire ne pouvait lui procurer aucun repos. Il vint donc à la tête de ses troupes dans les plaines voisines du mont Rhodope, la plus belle et la plus fertile contrée de la Thrace, pillant, massacrant, détruisant par le fer et par le feu ce qu'il ne pouvait emporter. L'autre Théodoric, apprenant ces ravages, loin de courir au secours de ses nouveaux alliés, se réjouissait de leurs désastres, disant *qu'il fallait laisser faire l'ami et le fils de l'empereur* [2]*; que la seule chose qui l'affligeait était de voir périr de pauvres laboureurs, tandis que Zénon et Vérina dormaient tranquillement.*

AN 479. XX. Révolte de Marcien.

Le mépris que Zénon s'attirait par sa lâcheté lui suscita au commencement de l'année suivante un

rapporté ci-dessus, § 16, p. 101, n. 1, et où il ne peut être question que des parents de Théodoric le louche, allié à la famille d'Aspar. Voy, t. 6, p. 421, not. 1, liv. XXXIV, p. 25.—S.-M.

[1] Παύσας τὸν Βαλαμήρου τῆς ἀρχῆς ὁ βασιλεὺς, στρατηγὸν ἀντ' ἐκείνου Θευδέριχον ποιεῖται. Malch. *exc. leg.* p. 91. Je dois observer que les auteurs grecs donnent toujours à Théodoric roi des Ostrogoths, la qualité de *fils de Valamir*, ὁ Βαλαμήρου, quoiqu'il fût réellement fils de Théodémir. Voyez t. 6, p. 348. note 4, liv, XXXIII, § 79, et p. 422, not. 2, liv. XXXIV, § 25.— S.-M.

[2] Φίλος αὐτῶν καὶ υἱὸς λεγόμενος. Malch. *exc. leg.* p. 91.—S.-M.

nouveau rival dans la personne de Marcien [1]. Ce général était fils d'Anthémius qui avait régné en Occident. Sa mère Euphémie était fille de l'empereur Marcien, dont il portait le nom. Il avait épousé Léontia, seconde fille de Léon; et ce mariage fondait les prétentions qu'il avait à l'empire. Léontia étant née lorsque Léon était déja sur le trône, Marcien, quoique naturellement doux et tranquille, se laissa persuader que la couronne lui appartenait à meilleur droit qu'à Zénon, qui n'y était parvenu que par son mariage avec Ariadne, née avant que Léon fût empereur : prétention aussi ancienne que frivole, et renouvelée toutes les fois que l'ambition de régner n'a eu besoin que d'un prétexte. Ses frères Procope et Romulus entrèrent dans le complot, qui fut conduit avec beaucoup de secret. Marcien était aimé des gens de guerre : il en gagna un grand nombre. Ce qui restait de partisans de Basiliscus se joignit à lui; et, au jour marqué, les conjurés s'étant rendus en armes dans une place de Constantinople, il se mit à leur tête et marcha vers le palais. Au premier bruit de cette émeute, Illus, maître des offices, assembla promptement toutes les troupes de la garde, et vint à la rencontre des révoltés. Il y eut un combat dans lequel Illus fut repoussé avec un grand carnage, et obligé de se renfermer dans le palais. Marcien l'y assiégea, et s'il eût profité de l'ardeur de ses soldats, il était maître du palais et de l'empire : Illus était prêt à se rendre, et il ne fut retenu que par un philosophe païen nommé Pamprépius, qu'il écoutait comme un grand prophète, et qui l'assura que le ciel

Evag. l. 3, c. 26. Theod. lect. l. 1, c. 37. Malch. exc. leg. p. 86, 87. Cand. ap. Phot. cod. 79, p. 178. Theoph. p. 109. Proc. Arc. c. 12. Suid. voce Παμπρέπιος.

[1] Il n'y eut qu'un consul en l'an 479, et ce fut Zénon, pour la troisième fois. — S.-M.

se déclarait pour Zénon. La nuit étant survenue, Marcien, qui se croyait déja empereur, remit l'attaque au lendemain; et pendant qu'il passait le temps à boire et à dormir, Illus lui débaucha, par argent, une grande partie de ses soldats. Ses deux frères, aussi imprudents que lui, furent pris cette nuit même dans les thermes de Zeuxippe, où ils se baignaient. Le lendemain, Illus étant sorti, battit à son tour Marcien, qui se voyant abandonné s'enfuit dans l'église des Apôtres. Zénon, qui affectait encore un caractère de clémence, le fit ordonner prêtre par le patriarche, et l'envoya sous bonne garde à Césarée en Cappadoce. Peu de temps après, Marcien s'étant évadé et excitant de nouveaux troubles en Galatie, fut pris dans un monastère où il s'était caché, conduit à Tarse, et enfermé avec sa femme Léontia dans le château de Papyrius [1] en Isaurie, où il finit ses jours. Procope et Romulus s'échappèrent des mains d'Illus, et se réfugièrent auprès de Théodoric le louche [2]. Après la mort de ce prince, ils se retirèrent à Rome. On ne sait duquel des trois frères était fils Zénon qui vivait du temps de Justinien, et qui mourut sans enfants peu de temps après avoir été nommé préfet d'Égypte. Ce fut en sa personne que s'éteignit la postérité de l'empereur Marcien, et celle d'Anthémius.

XXI. Théodoric le louche marche vers Constantinople.

Théodoric le louche n'avait fait la paix, qu'en attendant une occasion favorable de recommencer la guerre. Dès qu'il apprit la révolte de Marcien, il assembla des troupes, comme pour venir au secours de

[1] Τὸ Παπυρίου καστέλλιον.—S.-M.

[2] Il avait refusé de les livrer à l'empereur. Malchus, *exc. leg.* p. 87, parle d'un certain Busalbus, qui s'était retiré avec Procope auprès de Théodoric le louche.—S.-M.

l'empereur. Il croyait trouver Constantinople divisée au dedans par la guerre civile, et sans défense contre les ennemis du dehors. Il se flattait même d'être reçu à bras ouverts par le peuple qui détestait les Isauriens dont Zénon avait rempli la ville. L'empereur, qui pénétrait ses intentions, alarmé de ce nouveau péril, lui dépêcha un courrier pour le remercier de sa bonne volonté et pour lui dire que, la révolte étant étouffée, il n'avait plus besoin de son secours; et que dans l'agitation où les esprits étaient encore, la vue d'une armée étrangère ne serait capable que d'exciter de nouveaux troubles. Théodoric répondit que ses troupes étaient trop fatiguées pour retourner sur leurs pas sans avoir pris quelques jours de repos; et il continua sa marche jusqu'au promontoire d'Anaplus sur le Bosphore à quatre milles de Constantinople. Zénon, dont la frayeur croissait à mesure qu'il voyait approcher cet allié formidable, força son avarice pour satisfaire celle de Théodoric et des Goths. Il fit partir Pélagius le silentiaire, officier fidèle et intelligent, qui à force d'argent et de promesses vint à bout d'engager les Goths à s'en retourner, et délivra la ville d'un grand danger. L'entrée de Théodoric y aurait infailliblement allumé une guerre sanglante. Les Isauriens étaient bien résolus de disputer opiniâtrement le terrain; ils avaient même déja préparé de longues perches garnies d'étoupes soufrées et d'autres matières inflammables, à dessein de mettre le feu aux édifices, s'ils étaient forcés d'abandonner la ville.

Malch. exc. leg. p. 86. Marcel. Chr.

XXII. Guerre de Théodoric l'Amale.

Les Goths tenaient Zénon dans de perpétuelles inquiétudes. Les deux Théodorics, l'un allié perfide, l'autre ennemi déclaré, étaient pareillement à craindre.

Malch. exc. leg. p. 78, 79, 80.

S'ils eussent agi de concert, c'en était fait de l'empire; mais par une sorte de fatalité, ils se servaient mutuellement de contre-poids; et balançant leurs forces, attachés tour à tour et opposés à Zénon, ils se jouaient également de la faiblesse de ce prince. Pendant que Théodoric le louche, chargé des présents de l'empereur, se retirait dans ses états, Théodoric l'Amale ravageait la Macédoine. Il pilla Stobes, une des principales villes de cette province, et fit passer la garnison au fil de l'épée. Comme il approchait de Thessalonique, les habitants qui ne recevaient aucun secours de l'empereur, s'imaginant que Zénon lui-même les trahissait, se soulevèrent, abattirent ses statues, coururent à la maison du gouverneur [1] pour y mettre le feu, et l'auraient brûlé ou massacré, si les ecclésiastiques et les magistrats ne l'eussent sauvé des mains de ces furieux, en le faisant sortir de la ville, blessé de plusieurs coups. On eut beaucoup de peine à calmer cette fougue populaire; les habitants se déterminèrent enfin à se mettre en défense; ils confièrent les clefs de Thessalonique à leur évêque, et se donnèrent un chef.

XXIII. Négociation de Zénon et de Théodoric l'Amale.

Zénon, informé de cette émeute, prit le parti de traiter avec l'Amale. Il lui députa Artémidore et Phocas, qui avait en même temps le titre de général et celui de secrétaire du prince. Ces envoyés rappelèrent à Théodoric les bienfaits de Zénon; ils lui reprochèrent son ingratitude à l'égard de ce prince, qu'ils tâchèrent de justifier; ils l'exhortèrent à suspendre les hostilités et à députer à la cour, lui faisant espérer qu'il obtiendrait toute justice. Théodoric se laissa per-

[1] Cet officier s'appelait Jean, il était qualifié du simple titre d'ὕπαρχος. Malch. *exc. leg.* p. 80.—S.-M.

suader : il envoya avec eux des députés, et défendit à ses troupes d'employer le fer ni le feu; mais comme il ne pouvait subsister qu'aux dépens des campagnes, il en exigea des contributions. S'étant éloigné de Thessalonique, il alla camper aux portes d'Héraclée, surnommée Sintique, près du fleuve Strymon [1]. L'évêque racheta la contrée du pillage, en s'obligeant à nourrir l'armée de Théodoric. Les envoyés, de retour à Constantinople, firent sentir à Zénon qu'il n'avait point de temps à perdre, et que Théodoric ne pourrait longtemps contenir des Barbares avides de butin. Sur cet avis, l'empereur fit partir le patrice Adamantius, qui avait été préfet de Constantinople [2]; et pour lui donner encore plus de considération, Zénon le revêtit des honneurs du consulat [3], mais sans lui conférer cette charge. Il lui donna ordre d'offrir à Théodoric en toute propriété Pautalie et son territoire. Cette place était située sur la frontière de l'Illyrie et de la Thrace [4], et, selon la politique de Zénon, l'Amale, dans cette position, pouvait servir les Romains, mais ne pouvait leur nuire : il aurait tenu en échec Théodoric le louche, et n'aurait pu remuer lui-même, sans s'attirer sur les

[1] Il me paraît douteux qu'il s'agisse ici de cette ville. Héraclée, mentionnée dans Malchus, *exc. leg.* p. 79, était en Macédoine, ἦλθεν ἐπὶ τὴν Ἡράκλειαν τὴν ἐν Μακεδονίᾳ, tandis qu'Héraclée du Strymon était en Thrace. Je crois qu'il s'agit plutôt d'une autre Héraclée, qui était située dans la partie occidentale de la haute Macédoine, non loin des montagnes qui séparent ce pays de la nouvelle Épire ou de l'Illyrie. — S.-M.

[2] Πατρίκιον ὄντα καὶ πολιαρχήσαντα. Malch. *exc. leg.* p, 79. Cet Adamantius était fils de Vivianus qui avait été consul en l'an 463.—S.-M.

[3] Τιμὴν ὑπατικὴν ἔπεμψε. Malch. *exc. leg.* p. 79.—S.-M.

[4] Παυταλία, ἣ τῆς Ἰλλυρικῆς μοίρας ἐστὶν ἐπαρχία, οὐ πολὺ δὲ ἀπέχουσα τῶν εἰσϐολῶν τῆς Θρᾴκης. Malch. *exc. leg.* p. 79. On n'a pas d'autre indication sur la position de ce pays, que le texte de Malchus, où on lit constamment Πανταλία.—S.-M.

bras les troupes de l'Illyrie et celles de la Thrace, qui se seraient réunies pour l'écraser. Comme Zénon prévoyait que l'Amale demanderait pour cette année des subsistances, les terres n'ayant pas été ensemencées, il mit entre les mains d'Adamantius deux cents livres d'or, avec ordre de les remettre au préfet d'Illyrie, qui aurait soin de faire transporter des vivres à Pautalie. Adamantius partit et s'arrêta à Thessalonique, pour y rétablir le bon ordre.

XXIV. Ruse de Sidimont pour rendre Théodoric l'Amale maître de de Dyrrachium. Malch. exc. leg. p. 80, 81, 82.

Cependant Théodoric, campé près d'Héraclée, conçut le dessein de s'emparer de Dyrrachium [1], capitale de la nouvelle Épire, aujourd'hui Durazzo en Albanie. C'était un port commode sur le golfe Adriatique, et la possession de cette place lui ouvrait la conquête de l'Épire entière. Sidimont, de la nation des Goths et de la race des Amales [2], s'était marié dans ce pays, et possédait de grandes terres dans le voisinage de cette ville [3]. Comme il recevait une pension de l'empereur, et qu'il était cousin d'Édinge [4], comte des domestiques [5] et favori de Vérina, on le croyait très-attaché au service de l'empire. Ce fut à lui que s'adressa Théodoric : il le conjurait, au nom de leurs communs ancêtres [6], de trouver un moyen de le mettre en pos-

[1] Cette ville, ancienne colonie des Corinthiens, s'appelait aussi *Epidamnus*, et c'est le nom qu'on trouve dans le texte de Malchus.—S.-M.

[2] Σιδιμοῦντος ἐκ τῆς αὐτῆς φυλῆς, *de la même tribu*, ce qu'on peut entendre effectivement de la famille des Amales.—S.-M.

[3] Ἐν τῇ κατ' Ἐπίδαμνον Ἠπείρῳ χώραν τε νεμόμενον καὶ εὐδαίμονα κλῆρον. Malch. *exc. leg.* p. 81. — S.-M.

[4] Ἀνεψιὸς δὲ ἦν οὗτος Αἰδοίγγου, Γηρήνης (*leg.* Βερίνης) τε μάλιστα ὄντος οἰκειωτάτου. Malch. *exc. leg.* p. 80. — S.-M.

[5] Τὴν τῶν λεγομένων δομεστίκων ἀρχὴν ἄρχοντος, ce qui donnait un grand crédit à la cour, μεγάλην τινὰ οὖσαν τῶν περὶ βασιλέα. Malch. *exc. leg.* p. 80.—S.-M.

[6] Lui rappelant, dit Malchus, *exc. leg.* p. 80, leur antique parenté, τῆς παλαιᾶς αὐτὸν συγγενείας ἀναμιμνήσκων.—S.-M.

session de Dyrrachium et de l'Épire, où il pourrait enfin se reposer de tant de courses et de fatigues. Sidimont, préférant l'intérêt d'un parent à celui des Romains, se mit en devoir de le satisfaire. Il vint à Dyrrachium, où il avait un grand crédit, et jeta l'alarme parmi les habitants : « C'est, disait-il, par bienveil-« lance que je viens vous avertir du danger où vous « êtes. Zénon abandonne votre ville à Théodoric l'A-« male en toute propriété. Vous allez être traités en « esclaves. Si vous voulez sauver votre liberté et vos « biens, vous n'avez qu'un parti à prendre : enlevez « tout ce que vous possédez, et retirez-vous dans les « îles du golfe ou dans quelque place éloignée; il en « est encore temps ; mais ne tardez pas. Vous avez « peut-être appris qu'Adamantius est parti de Con-« stantinople, c'est pour établir ici le prince des Goths. « Si vous entreprenez de faire résistance, vous aurez « à la fois pour ennemis l'empereur et Théodoric. » La terreur qu'il inspire aux citoyens se communique à la garnison, composée de deux mille hommes, qui pouvaient défendre la ville, même dans une attaque imprévue. Tous se hâtent de partir : on eût dit qu'un ennemi vainqueur avait le bras levé sur leurs têtes. Dyrrachium demeure déserte.

XXV. Théodoric s'en empare.

Sidimont envoya un courrier à Théodoric pour l'avertir de se hâter. Théodoric, ayant reçu ce message, fait dire aux habitants d'Héraclée qu'il veut bien s'éloigner d'eux [1]; mais qu'il a besoin de vivres, et qu'ils

[1] Théodoric donnait, selon Malchus, *exc. leg.* p. 81, pour motif de son départ, la maladie d'une de ses sœurs, τὴν αὑτοῦ ἀδελφὴν νόσῳ κατεχομένην. Cette princesse effectivement en mourut bientôt après, ἐξ ἧς ἐτελεύτησε. — S.-M.

aient à lui fournir sur-le-champ une certaine quantité de blé et de vin, s'ils ne veulent y être forcés. Les habitants, effrayés de cette menace, quittent aussitôt la ville et se renferment avec tous leurs effets dans la citadelle qui était bien fortifiée; ils répondent ensuite qu'ils ont consumé toutes leurs provisions à faire subsister les Goths, et qu'ils sont hors d'état de fournir ce qu'on leur demande. Théodoric irrité met le feu à la ville et prend le chemin de la nouvelle Épire. C'était une route étroite et difficile dans des gorges de montagnes, défendue de plusieurs châteaux capables d'arrêter long-temps une plus nombreuse armée. Il envoya devant lui des cavaliers pour reconnaître les passages. Ils les trouvèrent si mal gardés et jetèrent tant d'épouvante, que l'armée qui les suivait n'eut d'autre obstacle à surmonter que la difficulté des lieux. Les troupes de Théodoric marchaient en trois corps. Il conduisait lui-même l'avant-garde; Soas, son lieutenant-général [1], commandait le corps du milieu; Theudimont, frère de Théodoric, l'arrière-garde [2]. Les chariots et les bagages suivaient avec une escorte de cavaliers. Mais lorsque Théodoric vit qu'il n'était pas poursuivi et qu'il n'avait point à craindre d'être attaqué, il détacha l'escorte, et l'ayant jointe au corps qu'il commandait, il s'avança vers Lychnidus, d'où il fut repoussé; c'était une grande ville, riche et avantageusement située entre des sources et des marais [3]. Il aurait

[1] Le plus grand des généraux après lui, Σόας ὁ μεγίστος τῶν ὑπ' αὐτὸν στρατηγῶν. Malch. *exc. leg.* p. 81. Il est nommé Ζόας, dans un autre endroit du même auteur. — S.-M.

[2] Θευδιμοῦνθος, ὁ ἕτερος τῶν Βαλαμήρου παίδων. Ce frère de Théodoric n'est connu que par ce passage de Malchus.—S.-M.

[3] Cette ville qui paraît être la ville moderne d'Ocrida dans la hau-

souhaité de s'en rendre maître, parce qu'elle avait des magasins de blé; mais dans une conjoncture où le temps était plus précieux pour lui que tout le reste, il ne s'arrêta pas à l'assiéger. En passant, il s'empara de la ville de Scarpes[1] qu'il trouva abandonnée; et de là étant arrivé à Dyrrachium, il s'y établit, en attendant le reste de ses troupes, qu'il avait devancées de plusieurs journées.

XXVI. Sabinianus général. Malch. exc. leg. p. 82, Marc. chr.

Cette entreprise avait été conduite avec tant de diligence, qu'Adamantius était encore à Thessalonique, lorsqu'il apprit que Théodoric, qu'il croyait aux portes d'Héraclée, était dans Dyrrachium. Il lui dépêcha aussitôt un de ces courriers de l'empereur, qu'on nommait *Magistriens*[2], pour se plaindre qu'il eût, par cet acte d'hostilité, rompu le cours de la négociation. Il le sommait de ne faire à la ville aucun dommage, de ne point toucher aux vaisseaux qui étaient dans le port, et de laisser jusqu'à la conclusion des conférences toutes choses dans l'état où elles se trouvaient. Il offrait de se transporter à Dyrrachium, mais il demandait une sûreté pour sa personne. Après ces dépêches, il partit de Thessalonique, et alla porter à Sabinianus, qui était pour lors à Edesse en Macédoine, le brevet par lequel l'empereur le nommait général des armées d'Illyrie. C'était un guerrier de grande réputation, regardé comme le seul capable de faire tête à un prince aussi brave et aussi habile que Théodoric l'Amale. Ob-

te Albanie, était sur les bords septentrionaux d'un grand lac qui s'écoule dans le Drino, fleuve qui traverse l'Albanie, et va se jeter au nord-ouest dans la mer Adriatique. — S.-M.

[1] Τήν τε Καρπίαν αἷρει. Malch. *exc. leg.* p. 81. On voit que Malchus donne à cette ville le nom de *Carpia*. — S.-M.

[2] Τῶν ἱππέων τῶν βασιλείων τινὰ, οὓς μαγιστριανοὺς καλοῦσι. Malch. *exc. leg.* p. 82. — S.-M.

servateur exact de la discipline militaire, on le comparait aux anciens généraux romains, et les auteurs de ce temps-là le nomment *le grand Sabinianus*. Il envoya aussitôt des ordres à toutes les troupes dispersées dans les garnisons de l'Illyrie, de se rassembler à Lychnidus [1].

XXVII. Conférence d'Adamantius et de Théodoric l'Amale.

Malch. exc. lge. p. 82, 83, 84.

Déja le courrier d'Adamantius était revenu avec un prêtre Arien [2], pour lui donner par serment toute sûreté de la part de Théodoric. Adamantius s'était rendu à Lychnidus [3] avec Sabinianus : mais ne se fiant pas assez à une parole quoique confirmée par serment, il fit proposer au prince des Goths de le venir trouver à Lychnidus, ou de l'attendre à Dyrrachium où il se rendrait, pourvu que Théodoric envoyât à Lychnidus les capitaines Soas et Dagisthée en ôtage. Théodoric les fit partir sur-le-champ ; mais il leur ordonna de s'arrêter à Scarpes, et d'envoyer de là demander à Sabinianus qu'il s'engageât par serment à les remettre en liberté dès qu'Adamantius serait de retour. Ce fut une nouvelle difficulté. Sabinianus protesta qu'il ne jurerait pas ; que conformément à l'évangile, il s'en était fait une loi inviolable. En vain Adamantius lui représenta que ce préliminaire était indispensable, et qu'un scrupule si mal entendu allait renverser toutes les espérances de paix. Sabinianus demeura inébranlable. Dans cet embarras, Adamantius résolut de risquer sa personne ; mais

[1] Parmi les troupes qui se réunirent sous ses ordres, était le corps commandé par Eunulphe ou Onnoulphe, τῶν μετὰ τοῦ στρατηγοῦ Εὐνούλφου ἀκολουθούντων. C'est celui qui en 477 avait assassiné Harmatius, qui était, à ce que je crois, frère d'Odoacre roi d'Italie. Voyez ci-dev. § 7, p. 89. not. 1.—S.-M.

[2] Ἔχων ἱερέα, ὃν οἱ χριστιανοὶ καλοῦσι πρεσβύτερον. Malch. *exc. leg.* p. 82. L'expression est singulière pour un écrivain chrétien. — S.-M.

[3] C'était une ville heureuse, dit Malchus, *exc. leg.* p. 82, et riche depuis long-temps, παλαιόπλουτος, καὶ εὐδαίμων ἡ πόλις. — S.-M.

avec autant de précaution qu'il serait possible. Il partit sur le soir avec deux cents cavaliers; et ayant pris un grand détour par des chemins impraticables où jamais des chevaux n'avaient passé, il arriva à un château situé près de Dyrrachium sur une hauteur escarpée, et bordée d'un vallon au fond duquel coulait un ruisseau large et profond. Il envoya aussitôt avertir Théodoric, qui étant sorti de Dyrrachium à la tête de ses troupes, les fit arrêter à quelque distance de la ville, et s'avança jusqu'au bord du ruisseau avec quelques cavaliers. Adamantius, après avoir posté les siens au pied de la colline, pour se tenir en garde contre les surprises, descendit seul dans le vallon, et pria Théodoric de faire aussi éloigner son escorte, afin qu'ils pussent s'entretenir sans témoins. Théodoric parla le premier. Il représenta *qu'il vivait en paix, résolu de servir fidèlement l'empire, lorsque Zénon l'avait appelé à son secours contre l'autre Théodoric, lui promettant des renforts considérables : que loin de lui tenir parole, il avait tenté de le faire périr avec toute son armée, en lui donnant des guides qui l'avaient engagé dans des défilés et des précipices, où sa perte était infaillible, si l'ennemi eût été aussi impitoyable que Zénon était infidèle.* Ces reproches étaient justes, et Adamantius n'y put faire que des réponses vagues et peu capables de satisfaire Théodoric. Il se rabattit sur les bienfaits dont Zénon l'avait comblé; sur la qualité de fils qui lui imposait la loi du respect et de l'obéissance. Il lui reprochait comme un attentat la surprise de Dyrrachium, dont il s'était emparé dans le temps même qu'on traitait avec lui; il lui conseillait de ne pas abuser plus long-temps de la patience de l'empe-

reur. « Doutez-vous, lui disait-il, que les Romains qui « vous tiennent enveloppé de toutes parts, ne viennent « enfin à bout de vous accabler? Ne vous flattez pas « qu'on vous laisse le maître de ce pays, qui fait partie « de l'ancien patrimoine de l'empire. Retirez-vous en « Dardanie; vous y trouverez des contrées fertiles, qui « n'attendent que la culture [1]. L'empereur est prêt à « vous les abandonner; la terre vous y prodiguera des « trésors qui ne vous coûteront point de sang. » Théodoric répondit, *qu'il acceptait ces offres; mais que son armée qui commençait à se remettre de ses fatigues, ne pourrait consentir à entreprendre sur-le-champ un si long voyage; qu'il fallait la laisser passer l'hiver en Épire, où il promettait de demeurer en repos, sans faire ni ravage, ni nouvelle entreprise; qu'au commencement du printemps, il prendrait la route de la Dardanie avec les commissaires que l'empereur lui enverrait pour l'en mettre en possession.* Il ajouta, *que si c'était la volonté de l'empereur, il déposerait dans telle ville que Zénon voudrait indiquer, tous les bagages et tous les Goths hors d'état de combattre, et qu'il donnerait en ôtage sa mère et sa sœur pour répondre de ses promesses.* Ce qu'il promettait était d'entrer en Thrace avec six mille de ses meilleurs soldats, et de se joindre à l'armée de l'empire pour exterminer ce qu'il y avait de Goths dans cette province. En récompense de ce service, il demandait qu'on lui rendît la charge de général dont on l'avait dépouillé pour en revêtir Théo-

[1] C'était une province vaste, belle, fertile et vide d'habitants. Ἐν ᾗ χώραν εἶναι πολλὴν παρὰ τὰ οἰκούμενα, καλὴν μὲν καὶ εὔγειον, ἐνδεᾶ δὲ οἰκητόρων. Malch. *exc. leg.* p. 84. — S.-M.

doric le louche, et qu'il lui fût permis de venir à la cour et d'y vivre à la romaine [1]. Il offrait encore d'entrer en Dalmatie, si l'empereur le jugeait à propos, et d'en chasser Népos [2] qui prétendait y exercer les droits de la souveraineté. Adamantius lui répondit *qu'il n'était autorisé à rien conclure avec lui, tant que les Goths resteraient en Épire; qu'il allait informer l'empereur de ses propositions, et qu'il attendrait à Lychnidus la réponse du prince.* La conférence s'étant ainsi terminée, ils se séparèrent.

XXVIII. Sabinianus défait l'arrière garde de Theodoric.

Malch. exc. leg. p. 84, 85, 86. Marc. chr.

Mais comme Théodoric avait rompu la première négociation en s'emparant de Dyrrachium, Sabinianus rendit la seconde inutile par la défaite d'une partie des Goths. Les troupes auxquelles il avait donné rendez-vous à Lychnidus étaient assemblées, lorsqu'on vint l'avertir qu'un corps considérable de Goths, suivi de chariots et d'équipages, traversait la Candavie près de Lychnidus. La Candavie est cette chaîne de montagnes qui s'étendent par le travers de la Macédoine, depuis Dyrrachium jusqu'au golfe de Therme sur la mer Égée. Ces Goths faisaient l'arrière-garde de Théodoric, commandée par son frère Theudimont. Ils étaient restés bien loin derrière, parce qu'étant chargés de bagages dans des chemins presque impraticables, ils ne marchaient qu'à petites journées. Sabinianus envoya ses gens de pied faire le tour de la montagne, après les avoir avertis du lieu où ils devaient s'embusquer. Il retint avec lui les cavaliers, et partant à l'entrée de la nuit, il atteignit au point du jour les enne-

[1] Εἰσδεχθῆναι εἰς τὴν πόλιν, τὸν Ῥωμαϊκὸν πολιτεύσοντα τρόπον. Malch. *exc. leg.* p. 84.—S.-M.

[2] Εἰς Δαλματίαν ἀπελθεῖν, ὡς Νέπωτα κατάξων. Malch. *exc. leg.* p. 84.—S.-M.

mis qui étaient en marche, et fondit sur eux. Theudimont, surpris de cette attaque imprévue, n'eut rien de plus pressé que de sauver sa mère dont il était accompagné; et ayant mis entre les Romains et lui un fossé profond et large, il fit rompre le pont sur lequel il l'avait passé. La plupart de ses soldats qui n'avaient pu passer avec lui, se voyant enfermés entre le fossé et l'ennemi, se jetèrent d'abord en désespérés sur la cavalerie romaine qui les serrait de près. Mais lorsqu'ils aperçurent l'infanterie qui descendait de la montagne pour venir tomber sur eux, ils perdirent courage, et se laissèrent égorger sans résistance. Sabinianus se trouva maître de deux mille chariots, d'un grand butin et de plus de cinq mille prisonniers. Après avoir brûlé une partie des chariots, qu'il était difficile de conduire au travers de ces montagnes, il revint à Lychnidus, où il trouva Adamantius de retour. Il fit mettre aux fers les prisonniers les plus distingués, et distribua les autres aux soldats, ainsi que le butin. Il avait demandé aux villes du voisinage une certaine quantité de chariots pour l'usage de l'armée : il les dispensa de cette contribution. Adamantius manda à l'empereur ce qui s'était passé dans la conférence; Sabinianus de son côté lui rendit compte de sa victoire, et lui conseilla de ne point faire de paix avec le Barbare, qu'il espérait chasser du pays ou faire périr avec ses troupes. Zénon suivit ce conseil, et envoya ordre à Adamantius de revenir à Constantinople, et de dire de sa part à Sabinianus et à Genton que tout accord était rompu avec Théodoric, et qu'ils eussent à lui faire la guerre sans aucun ménagement. Genton était un Goth

fort puissant en cette contrée [1], et dévoué au service des Romains. Adamantius donna de grands éloges aux soldats, et leur promit de la part de l'empereur des récompenses dignes de leur courage. Il partit ensuite au milieu des acclamations de l'armée. Sabinianus, pendant cette année et la suivante, continua la guerre contre Théodoric. Mais il avait affaire à un guerrier infatigable, qui joignait à l'activité et à l'audace de la jeunesse, la prudence et l'habileté de l'âge avancé. Il ne put lui arracher sa proie en le chassant de Dyrrachium; mais il l'empêcha d'étendre ses conquêtes, et mourut en 481, avec la gloire d'avoir sauvé la Grèce et relevé l'honneur de l'empire.

An 480.

XXIX. Ambassades réciproques de Zénon et d'Hunéric.

Vict. Vit. l. 2, p. 17 et 18, et l. 5, p. 78 et 91. Baronius.. Till. vie de S. Eugène, art. 20, 27.

La mort de Genséric avait délivré Zénon d'une grande inquiétude [2]. Hunéric ne paraissait occupé qu'à vexer ses sujets et à se livrer à ses plaisirs. Cependant, comme Genséric s'était toujours réservé des prétextes de guerre, pour les faire valoir dans l'occasion, Zénon craignait qu'il ne prît envie à son successeur de troubler le repos de l'empire. Genséric avait toujours prétendu que Léon s'était emparé des biens de Placidie, qui devaient appartenir à Hunéric en vertu de son mariage avec Eudoxie, fille de Placidie et de Valentinien. De plus, il n'avait cessé de demander des dédommagements pour des vaisseaux de Carthage, saisis pendant la guerre. Pour ne laisser subsister aucun sujet de rupture, Zénon envoya en

[1] Il avait épousé, selon Malchus, *exc. leg.* p. 86, une femme romaine de l'Épire. Γέντων, ἀνὴρ Γότθος, γυναῖκα Ῥωμαίων τῶν περὶ τὴν Ἤπειρον γεγαμηκώς. — S.-M.

[2] Il n'y eut qu'un consul en cette année. Il est appelé Basile le jeune pour le distinguer, dit-on, d'un autre Basile qui fut consul en 463. Basile le jeune portait en l'an 483, le titre de préfet et de patrice d'Italie. — S.-M.

480 une ambassade à Hunéric. Il choisit pour cette commission Alexandre, intendant de Placidie, veuve d'Olybrius et sœur d'Eudoxie, parce que cette princesse avait conservé du crédit auprès du roi des Vandales, son beau-frère. Alexandre trouva Hunéric disposé à entretenir la paix, et revint à Constantinople avec des ambassadeurs de ce prince, chargés d'assurer l'empereur qu'*Hunéric voulait contracter avec lui une amitié inviolable; qu'il renonçait pour toujours à toutes les prétentions de son père; qu'il ressentait vivement le traitement honorable que l'empereur faisait à sa belle-sœur; et qu'il ne perdrait aucune occasion d'en marquer sa reconnaissance.* Zénon renvoya ces ambassadeurs chargés de présents; et pour récompenser Alexandre d'une si heureuse négociation, il le fit intendant de son domaine. Alexandre avait obtenu d'Hunéric qu'il permettrait d'élire un évêque à Carthage, dont le siége était vacant depuis vingt-quatre ans. Mais cette consolation accordée aux catholiques ne fut pas de longue durée. Ils virent bientôt chasser leurs évêques, et ils essuyèrent une persécution plus cruelle que celle de Genséric. Ce fut en vain que pour adoucir la barbarie d'Hunéric, Zénon, à la prière du pape Félix, lui députa Vranius en 484. Non seulement Vranius ne put rien obtenir, mais même Hunéric fit border d'échafauds, de chevalets et de bourreaux les rues par où le député romain devait se rendre au palais, afin qu'il fût témoin lui-même des horribles supplices de ceux pour lesquels il venait demander grace. Ces cruautés ne se terminèrent qu'à la mort de ce méchant prince, qui cette année même expira rongé de vers.

XXX. Tremblements de terre.

Marc. chron. Theoph. p. 108. Cedren. t. 1, p. 352, 353. Chron. Alex. p. 327. Malala, part. 2, p. 96.

On peut, selon quelques auteurs, rapporter à l'an 480 un grand tremblement de terre, que d'autres historiens placent plus tôt ou plus tard. Il arriva le 24 ou 25 de septembre. Il ne s'étendit pas beaucoup dans la ville de Constantinople; mais il fut violent et dura quarante jours à diverses reprises. Deux portiques, quelques églises et grand nombre de maisons écrasèrent sous leurs ruines beaucoup d'habitants. La statue du grand Théodose, posée sur une colonne dans la place de Taurus, fut abattue; un pan des murailles de la ville s'écroula. Ce tremblement infecta l'air d'une odeur qui se fit sentir durant plusieurs jours. Nicomédie et Hélénopolis en Bithynie ayant éprouvé le même malheur, Zénon fit de grandes largesses, pour réparer le dommage que ces deux villes avaient souffert.

An 481.

XXXI. Nouveaux sujets de brouillerie avec Théodoric le louche.

Malch. exc. leg. p. 86, 87, 94, 95.

L'empereur ne pouvait être tranquille, tant qu'il voyait en Thrace Théodoric le louche, toujours ennemi dans le cœur, toujours prêt à profiter des désordres de l'empire [1]. Procope et Romulus, frères de Marcien, qui s'étaient réfugiés auprès de ce prince, donnaient de l'inquiétude à Zénon. Il les fit demander à Théodoric, qui répondit, qu'*il ne désirait rien tant que de satisfaire l'empereur; mais que les Goths, ainsi que toutes les nations du monde, se croiraient coupables d'une lâcheté criminelle, s'ils livraient à la mort ceux qui étaient venus chercher un asyle entre leurs bras; que Procope et Romulus étaient bien résolus de n'offenser personne, à moins que l'empereur ne se tînt offensé de voir vivre des mal-*

[1] Il n'y eut en l'an 481, qu'un seul consul, et ce fut un certain Placidius qui est tout-à-fait inconnu d'ailleurs.—S.-M.

heureux. Cette réponse irrita Zénon. Il apprit en même temps que Théodoric se préparait sourdement à la guerre. Afin de s'assurer des intentions de ce prince, il lui envoya des députés pour lui dire, *que l'empereur voulait bien lui abandonner par un traité perpétuel et irrévocable tout le pays dont il s'était emparé, à condition qu'il n'entretiendrait plus de troupes; qu'il ferait serment de fidélité à l'empire, dont il se reconnaîtrait le vassal, et que pour assurance de sa sincérité, il donnerait son fils en ôtage*. Théodoric répondit, *que se laisser désarmer ce serait se trahir lui-même; qu'il ne pouvait faire subsister ses soldats que par la guerre, et que l'incertitude des combats ne l'effrayait point; que cependant si l'empereur s'engageait à lui fournir l'entretien de ses troupes, il promettait de ne point commencer les hostilités, et qu'il était prêt à mettre son fils entre les mains de Zénon comme un gage de sa bonne foi*. Il envoya aussi de sa part des députés à l'empereur, pour lui protester qu'il ne demandait qu'à vivre en repos, sans former aucune entreprise : il le priait de réfléchir sur la différence qu'on devait mettre entre lui et Théodoric l'Amale, et de considérer lequel des deux avait fait plus de mal à l'empire : *que pour lui, quoiqu'il fût beaucoup plus en état de nuire, il avait toujours ménagé les Romains dans le temps même qu'il était forcé de leur faire la guerre*.

XXXII. Zénon se prépare à lui faire la guerre.

La jalousie que Théodoric le louche faisait paraître contre l'Amale, venait de ce que celui-ci était en termes d'accommodement avec les Romains. Sabinianus était mort; mais il avait assez vécu pour faire sentir à

Théodoric l'Amale qu'il lui était impossible de résister long-temps aux forces romaines, et qu'il succomberait enfin à une puissance si supérieure. Ces réflexions l'avaient déterminé à renouer la négociation. Il consentait à sortir de Dyrrachium; mais il demandait un autre établissement, de l'argent et des vivres. Zénon, qui craignait la guerre, aurait bien voulu satisfaire les deux Théodorics. Il consulta le sénat, qui lui représenta *que les revenus publics ne pouvaient suffire à rassasier l'avidité des deux princes; qu'à la vérité ses sujets avaient jusqu'alors porté avec zèle le fardeau des contributions; mais qu'étant épuisés, ils ne pouvaient qu'à peine soutenir l'entretien des troupes de l'empire; que cependant ils feraient un effort pour fournir de quoi contenter l'un des deux Théodorics; que c'était à l'empereur à décider qui des deux méritait la préférence.* Sur cette réponse, Zénon ayant assemblé dans le palais les officiers de ses gardes et ceux des autres corps de troupes, qui se trouvaient à Constantinople, leur exposa ses sujets de plaintes contre Théodoric le louche. « Ce Barbare, « ingrat et cruel, ajouta-t-il, héritier de toute la haine « que ses ancêtres ont portée au nom romain, ne cesse « de ravager la Thrace : il fait couper les mains aux « prisonniers; il détruit les laboureurs et ruine la cul- « ture des terres; il a été le principal auteur de la ré- « volte de Basiliscus; il m'a voulu engager moi-même « à congédier toutes les troupes romaines, pour ne « prendre à mon service que des Goths; l'ambition de « ce fourbe est de se faire nommer seul général, pour « se rendre maître des forces de l'empire et les anéan- « tir. Je vous ai convoqués pour savoir votre sentiment

« sur le parti que je dois prendre; je sais qu'un prince « ne peut trouver de meilleur conseil que dans le zèle « et l'expérience de ses officiers. » A la vivacité de ces paroles, les officiers sentirent ce qu'ils avaient à répondre. Ils s'écrièrent tous d'une voix *qu'il fallait traiter en ennemi Théodoric le louche et ceux qui le favorisaient.* Zénon toutefois ne se pressa pas de rendre réponse aux députés de ce prince: il voulait auparavant s'assurer du succès de la négociation avec Théodoric l'Amale.

XXXIII. Découverte des intelligences que Théodoric le louche entretenait dans C. P.

Dans cet intervalle on découvrit une correspondance que Théodoric le louche entretenait à Constantinople. Anthimus médecin, Marcellinus et Étienne, l'avertissaient de tout ce qui se passait à la cour. Pour l'encourager davantage, ils lui envoyaient même de fausses lettres, qu'ils supposaient être des principaux officiers, qui l'exhortaient à marcher au plutôt vers Constantinople, où il trouverait quantité d'amis prêts à se joindre à lui. Ces lettres ayant été interceptées, les coupables furent mis entre les mains d'Illus, maître des offices, qui, assisté de trois sénateurs, instruisit leur procès. On se contenta de les condamner à être frappés de verges et bannis à perpétuité; Zénon se faisant encore un honneur de ne point prononcer d'arrêt de mort.

XXXIV. Mort de Théodoric le louche.

Marc. chron. Evag. l. 3, c. 25. Theoph. p. 108, 112. Jorn. de reb. Get. c. 57 et de regn. success.

Un accident imprévu tira Zénon d'embarras et renversa tous les projets de Théodoric le louche. C'était la coutume des Goths de suspendre devant la tente du général une javeline à deux fers, les deux pointes vers la terre, à la hauteur de cinq à six pieds. Théodoric, voulant s'exercer, se fit amener son cheval, et ayant sauté dessus avec son impatience naturelle, avant qu'il

fût affermi sur la selle, le cheval qui était fougueux se dressa sur les pieds de derrière, et le porta sous la javeline, où Théodoric s'agitant violemment se perça les flancs. Il mourut de cette blessure peu de jours après. Zénon, délivré d'un si dangereux ennemi, devint moins attentif à ménager Théodoric l'Amale, que nous nommerons désormais du seul nom de Théodoric. La négociation fut rompue; et le roi des Goths auquel, selon les apparences, se donnèrent les troupes de l'autre Théodoric, vint ravager la Macédoine et la Thessalie, où il saccagea la ville de Larisse qui en était la capitale [1]. L'empereur prit enfin le parti de l'apaiser à force de bienfaits. Il le déclara général des milices de la cour et préfet de Thrace. L'ayant engagé à venir à Constantinople, il lui fit dresser une statue équestre devant le palais, et le désigna consul pour l'année 484. En échange de Dyrrachium, que Théodoric rendit à l'empereur, Zénon lui céda en propriété une partie de la Dacie inférieure et de la basse Mésie, où le roi des Goths établit sa résidence dans la ville de Noves.

An 482. 483.

xxxv. Zénon trouble l'Église.

Liberat. c. 17, 18. Theod. lect. l. 2, c. 1. Evag. l. 3, c. 12 et seq.

La paix était rendue à l'empire; mais la faiblesse et l'ignorance de l'empereur, qui prétendait décider en souverain des dogmes de la foi, excitaient de grands troubles dans l'église d'Orient [2]. Nous allons réunir ici en peu de mots ce qui se passa sur ce sujet jusqu'à la fin de son règne. Comme nous faisons l'histoire de l'empire et non pas celle de l'église, notre dessein

[1] *Theodoricus cognomento Valamer utramque Macedoniam, Thessaliamque depopulatus est, Larissam quoque metropolim deprædatus.* Marcell. Com. *chron.* Ces ravages eurent lieu en l'an 482. — S.-M.

[2] Il y eut deux consuls en l'an 482; ils se nommaient Séverinus et Trocondus. Le dernier était Isaurien. En l'an 483, il n'y eut qu'un seul consul et ce fut un certain Faustus. —S.-M.

Theoph. p. 110-112, 115; Candid. ap. Phot.cod.79. p. 175. Vict. Tun. Anast. p. 46, 47. Cedr. t. 1, p. 353. Malala, part. 2, p. 91. Baronius. Pagi ad Bar. Mansi, ad Bar. Till. vit. d'Acac. art. 17, et suiv. Fleury, l. 29, art. 50 et suiv. l. 30, art. 14 et suiv. OriensChris. p. 726.

dans tout cet ouvrage est de ne toucher les matières ecclésiastiques, qu'autantqu'elles ont eu d'influence sur les affaires de l'état. L'ambition d'Acacius, évêque de Constantinople, fut la première source de tous ces maux. Ce prélat voulant faire valoir les nouvelles prétentions de son siége malgré l'opposition de Rome, se détacha des papes, qu'il avait auparavant respectés comme chefs de l'église universelle, et s'appuya de deux hérétiques turbulents et audacieux, qu'il avait lui-même condamnés. Nous parcourrons d'abord tout de suite et sans interruption les désordres que Pierre le Foulon excita dans Antioche; et nous parlerons ensuite de ceux dont Pierre Mongus remplit la ville d'Alexandrie, et dont les suites furent encore plus durables et plus pernicieuses.

XXXVI. Pierre le Foulon à Antioche.

Étienne, évêque d'Antioche, étant mort trois ans après son élection, eut pour successeur un autre Étienne, qui, après un an d'épiscopat, fut assassiné dans une église par les partisans de Pierre le Foulon. Les meurtriers furent punis par ordre de l'empereur, qui fit élire un évêque pour Antioche. Cette élection se fit à Constantinople, à cause des troubles dont Antioche était agitée. Calendion fut sacré par le patriarche Acacius, et gouverna son église pendant quatre ans, après lesquels Acacius fit rappeler Pierre le Foulon, et le rétablit sur le siége épiscopal. Calendion fut relégué dans l'Oasis. On l'accusait d'avoir favorisé Illus, dont nous raconterons bientôt la rébellion. Mais son véritable crime était de vivre en communion avec le pape, dont Acacius s'était déclaré l'ennemi. Pierre le Foulon, ayant gagné à force d'argent la faveur du prince et des courtisans, leva l'étendard contre le con-

cile de Chalcédoine. Il s'associa de sentiments avec Pierre Mongus, et se porta aux dernières violences, chassant, proscrivant, massacrant ceux qui refusaient de communiquer avec lui. Il soutint et fit évêque d'Hiérapolis Xénaias, esclave perse, manichéen, qui n'avait pas même reçu le baptême, et qui brisait les images : digne précurseur des iconoclastes. Le Foulon mourut en 488, frappé des anathèmes de l'église de Rome : il eut Palladius pour successeur de sa dignité et de ses erreurs.

XXXVIII. Pierre Mongus à Alexandrie.

Alexandrie n'était pas dans un état moins déplorable. La mort de Timothée Solofaciole jeta cette église dans un désordre qui dura plus de cinquante ans, et dont on peut dire que les effets funestes subsistent encore. Ce prélat, sentant que sa fin approchait, écrivit à l'empereur et lui envoya Jean Talaïa, prêtre respecté pour sa science et sa vertu. Timothée priait Zénon de faire en sorte qu'on lui donnât un successeur catholique. L'empereur accorda une si juste demande; il combla de louanges Talaïa dans une lettre qu'il écrivit au clergé d'Alexandrie; et ces éloges, joints au mérite de Talaïa, déterminèrent les suffrages en sa faveur. Il fut canoniquement élu après la mort de Timothée. Mais Acacius, qui tournait à son gré l'esprit de l'empereur, détruisit bientôt les favorables dispositions de ce prince. Ce patriarche était irrité contre Talaïa, parce que n'ayant pas reçu de lui de lettre synodales selon l'usage, il s'en croyait méprisé. Il n'y avait cependant d'autre faute de la part de Talaïa, que d'avoir adressé à Illus son ami, les lettres qu'il écrivait à l'empereur et au patriarche après son installation. Le courrier qu'il envoyait n'ayant plus trouvé Illus à Constanti-

nople, alla lui porter ces lettres à Antioche, et la révolte d'Illus fut cause qu'elles ne furent pas rendues. C'en fut assez pour porter un prélat hautain et vindicatif à ruiner Talaïa. Acacius n'eut pas de peine à persuader à l'empereur, que cet évêque, entièrement dévoué au perfide Illus, n'était entré dans l'épiscopat que par brigue et par cabale; que dans les divisions qui partageaient Alexandrie, il fallait sur ce siége un esprit souple et insinuant; et que Pierre Mongus était plus propre que tout autre à ramener la concorde. Zénon en écrivit au pape Simplicius, qui répondit avec fermeté qu'il ne consentirait jamais au rétablissement de Mongus, hérétique déclaré et tout-à-fait indigne de l'épiscopat.

XXXVIII. Hénotique de Zénon.

Zénon offensé de ce refus passa outre, et pour préparer les voies à Mongus, il publia le fameux édit appelé l'*Hénotique*, c'est-à-dire l'édit d'union, par lequel il prétendait ramener tous les Orientaux à la même croyance. Ses flatteurs lui persuadaient qu'il devait être l'arbitre de la foi, et qu'il en savait plus que tous les prélats. L'édit était adressé aux évêques, aux ecclésiastiques, aux moines et aux peuples d'Alexandrie, d'Égypte, de Libye et de la Pentapole Cyrénaïque. L'empereur y déclarait qu'il ne fallait admettre d'autre symbole que celui de Nicée; il anathématisait Nestorius et Eutychès; mais il ne parlait du concile de Chalcédoine, que pour prononcer anathème contre tous ceux qui, soit dans ce concile, soit dans tout autre, auraient avancé des opinions contraires au formulaire de foi qu'il proposait. Ce formulaire à la vérité ne contenait rien que de conforme aux dogmes catholiques. Zénon exhortait tous les fidèles à se réunir dans le

sein de l'église : il leur promettait la faveur de Dieu et la bienveillance du prince. Cet édit, composé sans doute par Acacius, fit beaucoup de bruit. Presque tous les orthodoxes le rejetèrent, parce qu'il semblait attribuer des erreurs au concile de Chalcédoine, et que d'ailleurs il n'appartenait pas à un empereur de faire des définitions de foi. Cependant Zénon protestait dans une lettre au pape Félix, successeur de Simplicius, qu'il était inviolablement attaché aux dogmes approuvés par le concile de Chalcédoine : il ne souffrait pas qu'on les condamnât publiquement; mais en même temps il laissait impunis tous les attentats contre la foi de ce concile : il en protégeait même les plus violents adversaires, Pierre le Foulon et Pierre Mongus. Ce fut à cause de cet édit que le nom de ce prince fut, après sa mort, effacé des diptyques, du consentement de toute l'église, lorsque la paix fut rétablie entre les évêques d'Orient et ceux d'Occident sous le règne de Justin. Toutefois l'église n'a jamais directement condamné l'hénotique de Zénon. Pergamius, qui commandait en Égypte, et Apollonius, gouverneur de la province, furent chargés de chasser Talaïa, de rétablir Mongus et de faire souscrire l'édit de l'empereur. Talaïa avait déja pris la fuite : il se réfugia d'abord à Antioche auprès d'Illus, et de là en Italie, où le pape Félix, après avoir fait de vains efforts pour le remettre en possession de son église, lui conféra l'évêché de Nola en Campanie. Mongus fut le premier à souscrire l'hénotique; il fit plus, il prononça publiquement anathème contre le concile de Chalcédoine; le corps de Timothée Solofaciole fut déterré par son ordre, et jeté hors de la ville dans un lieu désert. Aussi fourbe que violent et em-

porté, lorsqu'Acacius, indigné de ces attentats, lui eut envoyé des exprès pour s'informer de la vérité, il nia hardiment les faits : il écrivait d'une part à Zénon, au pape et au patriarche Acacius qu'il recevait avec respect le concile de Chalcédoine ; et de l'autre il mandait à Pierre le Foulon et aux autres prélats hérétiques, qu'il le rejetait absolument.

xxxix. Excommunication d'Acacius.

L'édit d'union fut une féconde semence de division et de discorde. On en vit naître un essaim de nouvelles hérésies, qui déchirèrent le sein de l'église d'Orient. On compte jusqu'à dix sectes différentes d'Acéphales : c'était une sorte de sectateurs d'Eutychès, qui n'avaient point de chef particulier. Les uns trouvaient Pierre Mongus trop outré, les autres trop doux et trop condescendant. En vain l'empereur s'efforça de rétablir la paix : Cosmas et Arsène, qu'il envoya pour cet effet, ne purent y réussir. Le pape Félix députa deux évêques à Constantinople avec des lettres pour Zénon et pour Acacius : il leur représentait ce qu'ils avaient fait autrefois contre Mongus, et les exhortait à ne pas se déshonorer eux-mêmes en soutenant celui qu'ils avaient si justement condamné. Les légats étant arrivés à Abydos, furent arrêtés, jetés en prison et menacés de mort, s'ils ne consentaient à communiquer avec Mongus. On employa pour les corrompre les caresses et les présents ; on leur jura que s'ils se prêtaient au désir de l'empereur, la cause serait réservée en entier au jugement du Saint-Siége. Séduits par ces promesses et fatigués des mauvais traitements, ils succombèrent enfin. Mais étant revenus à Rome couverts d'ignominie, rapportant au pape des lettres de Zénon et d'Acacius pleines d'injures contre Talaïa et d'éloges de Mongus,

ils furent déposés et excommuniés par le pape dans un synode. Félix, après avoir inutilement tenté toutes les voies de douceur, prononça l'excommunication contre Acacius dans un concile de soixante-sept évêques. Il en donna avis à l'empereur; et quoique Zénon eût fait garder les chemins pour empêcher que la sentence ne parvînt à Constantinople, il se trouva des moines assez hardis pour la signifier au patriarche. Ils furent punis de cette hardiesse, les uns par la prison, les autres par des supplices. Toutefois il y eut dans Constantinople même des abbés et des monastères entiers qui demeurèrent attachés au Saint-Siége. Ils éprouvèrent de la part de Zénon et d'Acacius les plus indignes traitements. Presque tout l'Orient suivit Acacius, et cette division dura trente-cinq ans. La mort de Pierre le Foulon en 488, celle d'Acacius et de Mongus l'année suivante, ne mirent pas fin à ces troubles. Fravita, évêque de Constantinople après Acacius, imita sa conduite, et ne tint le siége que quatre mois. Ses successeurs, quoique catholiques, ne furent point admis à la communion de l'église romaine jusqu'au règne de Justin, parce qu'ils ne voulurent point effacer des diptyques le nom d'Acacius. Après Pierre Mongus le siége d'Alexandrie fut successivement rempli par sept prélats hérétiques, qui l'occupèrent jusqu'en 538.

AN 484.

XL. Illus séduit par Pamprépius.

Zénon ne courait aucun risque en persécutant les catholiques [1]. Mais le ressentiment d'Illus, auquel il devait son rétablissement, lui suscita un ennemi beaucoup plus dangereux. Illus, maître des offices, recom-

[1] Les consuls de l'an 484 furent le roi des Ostrogoths Théodoric pour l'Orient, et Vénantius pour l'Occident. Celui-ci fut sans doute nommé avec l'agrément d'Odoacre, maître de l'Italie. — S.-M.

Candid. ap. Phot. cod. 79, p. 175 et 178. Theoph. p. 110. Damasc. ap. Phot. cod. 242, p. 1049, 1057 et 1072. Suid. voce Παμπρέπιος, Till. Zénon. art. 19.

mandable par ses grandes qualités, jouissait de la plus haute faveur. Il l'aurait toujours méritée, s'il ne se fût laissé séduire par un imposteur nommé Pamprépius, dont j'ai déja dit un mot en passant; mais que je dois ici faire connaître. C'était un païen né à Panopolis en Thébaïde; esprit remuant, hardi, ambitieux. Après avoir enseigné la grammaire dans la ville d'Athènes, il se livra aux chimères de la Théurgie, qui faisait toute la philosophie des païens de ce temps-là, et vint à Constantinople avec la réputation d'un homme extraordinaire. Marsus l'Isaurien, ce même guerrier que nous avons vu se signaler en Afrique sous le règne de Léon, l'introduisit chez Illus, qui se piquait de littérature. Illus se laissa éblouir par les talents d'un homme qui était à la fois grammairien, poète, orateur, politique et surtout grand astrologue. Il lui assigna des pensions, lui en procura de la part de l'empereur, et le fit entrer dans le sénat. Ayant été obligé de faire un voyage en Isaurie, il le laissa à Constantinople. Le prétendu philosophe, éloigné de son protecteur, ne tint pas long-temps contre ses envieux, qui persuadèrent à l'empereur que ce païen employait les secrets de la divination pour inspirer à Illus des desseins criminels. Zénon le chassa de la ville, et Pamprépius se retira à Pergame. Dès qu'Illus eut appris qu'il avait lui-même servi de prétexte à la disgrace de son ami, il s'attacha à lui plus étroitement que jamais : il le fit venir en Isaurie, et le ramena avec lui à Constantinople. Tout cela s'était passé avant la révolte de Marcien, dans laquelle Pamprépius procura la victoire à Illus en relevant son courage par ses prédictions. Leur accomplissement augmenta la réputation du philosophe, et Illus ne

faisait plus rien sans le consulter. Cet imposteur, de concert avec Marsus, païen comme lui, infecta Illus des impiétés du paganisme; Léonce, dont nous parlerons bientôt, se laissa aussi corrompre : ils formèrent le projet insensé de rétablir l'idolâtrie. Un mauvais prêtre, nommé Marcien, épicurien dans le cœur et entêté d'astrologie, se joignit à eux, et contribua lui-même à pervertir Illus.

XLI. Vérina veut faire périr Illus. Evag. l. 3, c. 27. Theod. lect. l. 1, c. 37. Candid. ap. Phot. cod. 79, p. 175. Theoph. p. 109. Damasc. ap. Phot. cod. 242, p. 1057et1072. Zon. l. 14, t. 2, p. 52. Malala, part. 2, p. 96et seq.

Vérina haissait également Zénon et Illus : Zénon ne cherchait qu'à la rabaisser; Illus la méprisait et voulait la faire chasser de la cour. Elle tenta d'insinuer à Zénon que le maître des offices aspirait à l'empire. Mais trouvant dans le prince trop peu de confiance en ses paroles et trop de timidité pour attaquer un homme si puissant, elle entreprit de faire assassiner Illus. Un Alain qui s'était chargé de cette commission, manqua son coup, fut arrêté, et déclara qu'il avait été engagé à ce forfait par Épinicius, un des domestiques de Vérina. Épinicius fut livré entre les mains d'Illus; et, sur la promesse de l'impunité et même d'une récompense, il avoua qu'il n'avait agi que par les ordres de Vérina. Zénon abandonna sa belle-mère au ressentiment d'Illus, qui, étant venu à bout sous quelque prétexte de la faire sortir de Constantinople où elle avait trop de partisans, et de la faire passer à Chalcédoine, se saisit de sa personne, et la fit conduire dans une forteresse de Cilicie, d'où elle fut tirée peu après pour être enfermée dans le château de Papyrius, où étaient déja sa fille Léontia et Marcien son gendre.

XLII. Même dessein d'Ariadne.

Ariadne, touchée de compassion pour sa mère, qui la suppliait par ses lettres de la faire sortir de prison, obtint cette grace de l'empereur à condition qu'Illus

y voudrait bien consentir. Elle tâcha en vain de fléchir Illus par ses prières et par ses larmes : il fut inexorable; il alla même jusqu'à outrager l'impératrice, en lui disant qu'il n'ignorait pas qu'elle s'ennuyait de voir la couronne sur la tête de son mari. La princesse, outrée de colère, alla se plaindre à Zénon, lui déclarant qu'il pouvait choisir qui d'elle ou d'Illus devait rester dans le palais. Zénon qui souhaitait lui-même la perte d'Illus, et que la crainte seule retenait, permit à la princesse de satisfaire sa vengeance, si elle pouvait y réussir sans qu'il parût y avoir part. Le reproche d'Illus à l'impératrice était d'autant plus capable de l'irriter, qu'il était fondé. On soupçonnait dès lors une intrigue d'Ariadne avec Anastase le silentiaire. Selon Jornandès, Illus en avait donné avis à l'empereur, et Zénon avait chargé un de ses officiers de tuer Ariadne. Mais la nuit même destinée pour cet assassinat, l'impératrice ayant été avertie à temps, se réfugia secrètement dans la maison de l'évêque; et le lendemain Zénon qui croyait la chose exécutée, se tenant renfermé comme s'il eût été plongé dans une profonde tristesse, fut fort étonné de voir entrer Acacius qui lui représenta l'atrocité de ce forfait et l'innocence de la princesse. Zénon consentit qu'elle revînt au palais; et à son retour elle obtint la permission de se venger d'Illus. Tel est le récit de Jornandès, et tout est croyable d'une princesse telle qu'Ariadne et d'un empereur tel que Zénon. Tous les auteurs conviennent sur la manière dont la vengeance fut entreprise. Ariadne donna ordre à Urbicius, son chambellan, de la défaire de son ennemi. Un soldat de la garde prit le temps qu'Illus montait l'escalier du cirque, et lui déchargea

Evag. l. 3, c. 27. Candid. ap. Phot. cod. 79, p. 178. Theoph. p. 109, 110. Marc. chr. Damasc. ap. Phot. cod. 242, p. 1057. Zon. l. 14, t. 2, p. 52. Malala, part. 2, p. 99 et seq. Jorn. de regn. succ. Jos. Styl. ap. Assem. Bibl. or. t. 1, p. 263.

un coup d'épée qui ne lui abattit que l'oreille droite, un des gardes d'Illus ayant détourné le coup. Zénon crut se laver du soupçon en faisant mourir l'assassin, et en jurant à Illus qu'il n'avait eu aucune connaissance du dessein formé contre lui.

XLIII. Léonce prend le titre d'Empereur.

Evag. l. 3, c. 27. Liberat. c. 17, 18. Candid. ap. Phot. cod. 79, p. 178. Vict. Tun. Theod. lect. l. 2, c. 3. Theoph. p. 110, 111. Anast. p. 46. Zon. l. 14, t. 2, p. 53. Jorn. regn. success. Malala, part. 2, p. 101. Jos. Styl. ap. Assem. bib. or. t. 1, p. 264. Till. Zénon, art. 21.

Mais ni ce serment, ni la mort du meurtrier ne persuadèrent Illus. Après avoir manqué deux fois de perdre la vie, il vit bien qu'il n'y avait pour lui nulle sûreté à la cour. Il résolut de se venger; et, sous prétexte d'avoir besoin de changer d'air pour achever la guérison de sa blessure, il demanda la permission de passer en Orient. Non seulement Zénon lui accorda sa demande; mais même pour lui témoigner plus de confiance, il le nomma général des troupes d'Orient, et lui donna la nomination des commandants subalternes. Il lui permit encore d'emmener avec lui tous les sénateurs qu'il jugerait à propos, et entre autres Léonce, qui, selon la promesse d'Illus, devait aller retirer Vérina du château de Papyrius, et la ramener à Constantinople. Le général, trop bien accompagné par l'imprudence de l'empereur, se rendit à Antioche avec son frère Trocoudus, qui avait été consul en 482, Léonce, Marsus, et Pamprépius qui lui promettait de la part de ses dieux les plus heureux succès. Il rassembla toutes les troupes de l'Orient, et se voyant à la tête d'une puissante armée, au lieu de prendre pour lui le titre d'empereur, il le donna à Léonce. Celui-ci était un Syrien né à Chalcis, habile dans les lettres et dans le métier de la guerre : il avait été revêtu de la charge de général des troupes de Thrace. Illus, qui était l'ame et le chef de l'entreprise, ne lui cédait sans doute l'autorité souveraine que pour un temps,

bien résolu de détruire sa créature et de s'emparer lui-même de l'empire quand la révolution serait assez affermie. Pour colorer cette usurpation par une forme du moins apparente, ils allèrent chercher Vérina dans sa prison, et l'ayant gagnée par les plus belles promesses, ils l'amenèrent à Tarse, où cette princesse, en présence de l'armée, mit elle-même la couronne impériale sur la tête de Léonce, et le proclama empereur. Elle adressa ensuite une lettre circulaire à tous les gouverneurs et commandants de l'Orient, de l'Égypte et de la Libie; elle était conçue en ces termes: « Vérina Auguste, à tous nos préfets et nos peuples, « salut : Vous savez que l'empire nous appartient, et « qu'après le décès de Léon, notre époux, nous avons « élevé à la puissance souveraine Trascalissée, qui a « pris le nom de Zénon. Nous espérions qu'il rendrait « nos peuples heureux. Mais voyant que par son in- « satiable avarice il n'est propre qu'à les accabler, nous « avons cru nécessaire de vous donner un empereur « vraiment chrétien, qui se conformant aux règles de « la religion et de la justice, sût relever l'état penchant « vers sa ruine, gouverner les peuples et contenir nos « ennemis. A ces causes, nous avons couronné le très- « pieux Léonce. Ayez à le reconnaître pour empereur « des Romains, et que quiconque lui refusera obéis- « sance soit traité comme rebelle. » Cette lettre fut reçue avec de grandes acclamations; la plupart des villes de Syrie se soumirent à Léonce. Vérina fut mal récompensée de sa complaisance. Dès qu'Illus n'eut plus besoin de son autorité, il la renferma de nouveau dans le château de Papyrius, où elle mourut quelque temps

après. Sa fille Ariadne fit dans la suite rapporter son corps à Constantinople.

XLIV. Succès d'Illus.

Theod. lect. l. 1, c. 3, 4. Theoph. p. 111. Proc. ædif. l. 3, c. 1. Jorn. regn. success. Codin. orig. p. 43. Jos. Styl. ap. Assem. bib. or. t. 1, p. 264. Malala, part. 2, p. 101.

Le nouvel empereur étant retourné à Antioche[1] avec Illus, se mit en campagne à la tête de soixante et dix mille hommes. Il avait tiré du fort de Papyrius de grandes sommes d'argent, que Zénon y avait mises en réserve comme dans une place de sûreté, en cas qu'il lui arrivât encore quelque disgrace. Les Isauriens jusqu'alors attachés à Zénon leur compatriote, s'étaient donnés à Léonce qui les avait attirés par une solde plus considérable que celle qu'ils recevaient de Zénon. Les petits princes de l'Arménie romaine, qui étaient vassaux héréditaires de l'empire[2], vinrent aussi se joindre à lui; et ce fut en punition de cette félonie, que Zénon les destitua dans la suite, et qu'il établit dans ce pays des commandants sans droit d'hérédité, comme dans le reste de l'empire[3]. Léonce et Illus suivis d'une si nombreuse armée firent de grands ravages. Ils prirent Chalcis de Syrie, patrie de Léonce,

[1] Il entra dans cette ville le 17 ou le 27 juin de l'an 484, et il y fit préfet du prétoire un nommé Lilianus. — S.-M.

[2] Voyez au sujet de ces petits souverains ce que j'ai dit, t. 5, p. 444, notes 2, 3, 4 et 5, et p. 445, not. 1, liv. XXX, § 12.—S.-M.

[3] Il ne laissa, selon Procope, dans l'ancien état que le petit satrape de la Bélabitène. Cet auteur n'en dit pas le motif, mais c'est sans doute que ce seigneur était resté fidèle à l'empire. Ces souverainetés depuis cette époque cessèrent de se transmettre héréditairement; l'empereur y nomma à sa volonté. Il paraît cependant qu'il n'y plaça que des Arméniens pris dans les mêmes familles, car Procope remarque encore qu'elles continuèrent d'être gouvernées par des satrapes, qui ne suivaient pas à la guerre les officiers romains, mais qui, selon l'ancien usage, étaient commandés par un Arménien. Στρατιῶται μέντοι οὐδ' ὡς Ῥωμαῖοι αὐτοῖς εἵποντο, ἀλλὰ τῶν Ἀρμενίων τινές, ᾗπερ τὰ πρότερα εἰθιστο. C'est Justinien qui, selon le même Procope, fit cesser cet ordre de choses, fort préjudiciable, quand il y avait guerre sur cette frontière. Cet empereur donna deux ducs, Δοῦκας δύο, à ces nations. Proc. *ædif.* l. 3, c. 1.—S.-M.

et suivant le conseil de Pamprépius ils tâchèrent d'attirer à leur parti le roi de Perse à force d'argent [1]. Ils n'eurent pas le temps de consommer cette négociation, qui eût été pernicieuse à l'empire. Ils remportèrent d'abord une grande victoire. Longin, frère de Zénon, marcha contre eux : la bataille se livra près d'Antioche; Longin fut entièrement défait et se sauva presque seul. Il fut pris dans sa fuite, et enfermé dans une forteresse. Métroninus fut envoyé par Léonce à la tête de cinq cents cavaliers pour surprendre Édesse; mais cette entreprise n'eut pas de succès.

An 485.

XLV. Défaite d'Illus.

Evag. l. 3, c. 27. Liberat. c. 18. Theoph. p. 111, 112 et 116. Malala, part. 2, p. 101 et 102. Codin. orig. p. 43. Marc. chron. Chr. Edess. ap. Assem. Bibl. orient. t. 1, p. 406. Pagi ad Bar.

La prospérité d'Illus ne fut pas de longue durée. L'année suivante [2], Théodoric qui sortait du consulat fut envoyé contre les rebelles avec des troupes de terre et de mer, dont les Goths faisaient partie. Zénon lui donna pour collègues, Cottaïs et Jean surnommé le Scythe, apparemment parce qu'il était Goth d'origine [3]; car les auteurs de ces temps-là désignent souvent les Goths par le nom de Scythes. L'armée de Léonce et d'Illus fut taillée en pièces dans une sanglante bataille près de Séleucie en Isaurie. Cette victoire délivra Longin de sa prison. Il revint à Constantinople où l'empereur le désigna consul et le nomma

1 Ce fait a été transmis par l'historien Syrien Josué Stylites, qui nous apprend que ces propositions furent faites peu après la mort du roi de Perse Firouz ou Pérosès racontée ci-après liv. XXXVIII, § 31, et lorsque son frère Balasch était sur le trône. Cette indication peut servir à déterminer l'époque de la mort de Pérosès, et à faire voir qu'il ne périt qu'en l'an 484.—S.-M.

2 Il n'y eut qu'un consul en l'an 485, et ce fut Q. Aurélius Symmachus, qui obtint cette dignité en Occident, et qui appartenait sans doute à la famille des Symmaques si célèbre sous Valentinien et sous Théodose le grand. — S.-M.

3 On pourrait supposer avec autant de raison qu'il était Hun, car les historiens de cette époque donnent aussi fort souvent le nom de Scythes aux gens de cette nation.—S.-M.

chef du sénat. Des honneurs si mal placés, loin d'effacer sa honte, la gravaient plus profondément dans l'esprit des peuples. Illus, Léonce et Trocondus se réfugièrent dans le château de Papyrius, avec Pamprépius leur oracle. Marsus était mort de maladie dans le cours de cette guerre. La puissance de Léonce n'avait duré qu'un an[1].

XLVI. Mort d'Illus et de Léonce.

Candid. ap. Phot. cod. 79, p. 178. Theod. lect. l. 2, c. 4. Evag. l. 3, c. 27, 35. Marc. chr. Vict. Tun. Theoph. p. 112, 113, 114, 116. Damasc. ap. Phot. cod. 242, p. 1049, 1060. Malala, part. 2, p. 102. Jorn. de regn. succes. Jos. Styl. ap. Assem. Bibl. or. t. p. 264.

La situation du château de Papyrius le rendait imprenable. Il était bâti sur un rocher qui s'élargissait par le haut, et que l'on comparait au cou d'un chameau qui aurait porté une tête d'éléphant. On n'y pouvait monter que par un chemin fort étroit pratiqué dans le roc, et qu'une poignée de soldats pouvait défendre contre la plus forte armée. Comme il n'était possible de le prendre que par famine, Théodoric ayant formé le blocus, laissa devant cette place Jean le Scythe et Cottaïs, et retourna à Constantinople avec ses Goths. Dès le commencement du siege, Illus avait fait sortir son frère Trocondus, qu'il avait chargé de rassembler des troupes, pour forcer les retranchements et lui ouvrir un passage. Trocondus fut pris par les assiégeants, qui lui coupèrent la tête. Comme les assiégés ignoraient cet évènement, Pamprépius les amusait par ses prédictions, leur promettant de jour en jour que

[1] La chronique syriaque d'Édesse publiée par Assémani, *bib. or.*, t. I, p. 406, dit nettement que Léonce régna durant deux ans à Antioche, tandis que la chronique du comte Marcellin semble lui donner quatre ou cinq ans, en plaçant sa révolte en l'an 484 et sa mort en l'an 488. C'est en effet en cette année que Léonce et Illus furent forcés dans leur dernier asyle. Un auteur très-moderne et d'une assez médiocre autorité, Codinus, mais qui peut avoir puisé à des sources plus anciennes, dit que l'usurpation de Léonce avait duré vingt-six mois, ce qui revient assez à ce que rapporte l'auteur syrien que j'ai cité plus haut. Ce dernier auteur était contemporain. — S.-M.

Trocondus allait arriver avec le secours. Enfin, après trois ans de patience, la disette augmentant tous les jours, Illus et Léonce qui avaient perdu toute espérance, sans perdre le courage, découvrirent que Pamprépius lui-même les trahissait. Ils firent trancher la tête à ce perfide, qui était l'auteur de tous leurs maux, et la jetèrent dans les retranchements des ennemis. Ils se seraient laissés mourir de faim plutôt que de se rendre, sans une autre trahison, qui eut plus de succès. Le frère de la femme de Trocondus alla par ordre de Zénon se renfermer avec eux. On le reçut avec joie, comme un homme que la mort de son beau-frère animait d'une juste vengeance. Il trouva le moyen de faire monter de nuit les ennemis et de les rendre maîtres du château. Les vainqueurs firent couper les mains aux soldats de la garnison qu'ils avaient surprise, et les renvoyèrent dans ce triste état. Illus et Léonce furent décapités: leurs têtes portées à Constantinople furent promenées dans le cirque, et plantées sur des pieux dans le quartier de Syques au-delà du golfe, où elles donnèrent au peuple un affreux spectacle pendant plusieurs jours [1]. On pleurait la triste destinée d'Illus, à qui ses grandes qualités semblaient promettre une fin glorieuse. Il n'avait échappé à la fureur de deux impératrices, que pour être le jouet d'un vil imposteur, qui après avoir altéré toutes ses vertus, l'avait enivré de folles espérances et précipité dans un abîme de malheurs. L'empereur, pour regagner les Isauriens, fut obligé de leur assigner sur l'épargne une pension annuelle de cinq mille livres d'or.

[1] C'est trois ans après, ou en l'an 488, qu'Illus et Léonce tombèrent entre les mains de Zénon.—S.-M.

XLVII. Théodoric défait les Bulgares.

Ennod. Paneg. Theod. p. 309. Theoph. p. 137 et 296. Jorn. de reb. Get. c. 5. Const. Porphyr. Them. l. 1, p. 21.

Théodoric, de retour à Constantinople, ne se crut pas long-temps en sûreté dans la cour d'un prince défiant et jaloux. Il se retira à Noves en Mésie [1], lieu de son séjour ordinaire. La qualité de général de la Thrace l'obligea bientôt à prendre les armes pour éloigner de cette province un nouvel orage qui la menaçait. Les Bulgares avançaient le long du Pont-Euxin, et marchaient vers le Danube. C'est la première fois que ces Barbares sont nommés dans l'histoire [2]. Ils avaient

[1] Voyez sur la position de cette ville, t.6, pag. 180, note 2, liv. XXXII, § 68.— S.-M.

[2] Cette mention qui se trouve dans le panégyrique de Théodoric, p. 296, par Ennodius, évêque de Pavie, contemporain, est effectivement la première indication sur l'existence des Bulgares, que l'on rencontre dans les écrivains occidentaux. Il est donc bien certain qu'avant la fin du cinquième siècle, les Bulgares, qui avaient peut-être déja pris part aux entreprises des Huns, s'étaient avancés en Europe jusqu'au Borysthène, et sans doute jusqu'au Danube, qu'ils ne tardèrent pas à traverser. Ils se fixèrent plus tard sur les rives méridionales de ce fleuve, et y fondèrent un royaume qui s'étendit beaucoup à diverses reprises. Leur nom s'y est perpétué jusqu'à nos jours, et il est resté à tout le pays compris entre les montagnes de la Thrace et le cours du Danube, depuis Belgrade jusqu'à la mer Noire. L'affaiblissement de la puissance hunnique élevée par Attila, et l'émigration ou la dispersion presque totale des tribus gothiques, avaient facilité la marche des Bulgares jusqu'au Danube; le départ de Théodoric pour l'Italie, où il fut suivi par presque toute sa nation, dégarnit cette frontière de l'empire et en ouvrit l'entrée à ces Barbares, qui nommés dans Jornandès, *de reb. Get.* c. 5, sont connus de tous les auteurs qui écrivirent après lui. Leur existence remonte plus haut dans les écrivains arméniens, et leur nom se mêle chez eux à des faits qui appartiennent à l'antiquité : c'est ce qui résulte du témoignage de Moïse de Khoren, qui écrivait son histoire d'Arménie vers l'an 450, un peu moins d'un siècle avant que l'évêque de Pavie Ennodius prononçât l'éloge de Théodoric, témoignage sur lequel on ne peut, au reste, élever aucun doute raisonnable. Il résulte du récit de l'historien arménien que de son temps, et long-temps avant lui, les Bulgares étaient bien connus en Arménie, comme un peuple puissant qui habitait fort loin au-delà du mont Caucase. Selon l'historien arménien, l. 2, c. 6 et 8, plus d'un siècle avant notre ère, sous le règne du roi Arsace Ier, qui occupa le trône d'Arménie depuis l'an 129 jusqu'en l'an 116 avant J.-C., une nombreuse colonie de Bulgares, qui étaient chassés de leur

Du Cange, Fam. p. 305. De Guignes, Hist. des Huns, l. 6,

pris leur nom du fleuve Volga dont ils avaient habité les bords [1]. Le nom d'Hunogundures, qu'ils portèrent d'abord, fait penser que leur origine a quelque

pays par des guerres civiles, vint s'établir dans la partie de l'Arménie située au nord de l'Araxes. On leur donna pour séjour la partie de la province de *Pasen*, qui s'appelait *Pasen supérieur*, ou encore, à cause de la rareté du bois, *anphaïd Pasen*, c'est-à-dire *Pasen sans bois*. Le chef de cette colonie s'appelait Vound, il donna son nom au pays; mais par la suite des temps on l'altéra et on le prononça *Vanand;* voyez t. 3, pag. 283, not. 1, liv. XVII, § 7. Les Bulgares, comme la plupart des peuples établis anciennement sur les bords du Volga, doivent appartenir à la race finnoise. Quand ils se portèrent à la fin du cinquième siècle vers le Danube, ils n'émigrèrent pas tous, au contraire la plus grande partie d'entre eux restèrent dans leur ancienne patrie, qui fut connue au dixième siècle des écrivains byzantins sous le nom de *Bulgarie noire*, ἡ μαύρη Βουλγαρία et de *grande Bulgarie*. Il est très-souvent question dans l'histoire de Russie et dans les écrivains orientaux, arabes et persans, de cette partie de la nation bulgare qui était, à ce qu'il paraît, la plus considérable. Ces Bulgares orientaux occupaient au dixième siècle tout le cours du Volga, depuis son embouchure dans la mer Caspienne jusqu'à une fort grande distance dans l'intérieur de la Russie. Ils entretinrent par ce fleuve un très-grand commerce avec les Musulmans, et même par suite de ces relations beaucoup d'entre eux embrassèrent le musulmanisme. Leur puissance se maintint assez long-temps, mais elle fut détruite entièrement au treizième siècle par Batou, fils aîné de Tchinghiz-Khan. Le peuple bulgare fut presque exterminé et ses restes finirent par se confondre avec les Tartares venus avec les conquérants mongols: leurs descendants ne se distinguent pas maintenant parmi eux. Les Bulgares passés depuis long-temps en Europe, où ils ont fondé une puissance qui fit trembler plusieurs fois l'empire de Constantinople, n'y ont pas laissé non plus d'autre trace de leur existence, que leur nom qui est encore porté comme je l'ai déja dit par tous les pays situés au midi du Danube, entre Belgrade et la mer Noire. Quant aux Bulgares, ils ont fini par se confondre avec les Slaves qui habitaient avant eux ces régions, et ils ont fini par en adopter la langue qu'ils parlent encore actuellement. Quoique les Bulgares se fussent fait connaître depuis long-temps des Grecs et qu'ils eussent porté leurs armes jusqu'au Danube, ce n'est cependant qu'à la fin du septième siècle, sous le règne de Constantin Pogonate, qu'ils firent des établissements permanents au midi de ce fleuve. — S.-M.

[1] C'est bien plutôt des Bulgares que dérive le nom du Volga, car ce fleuve est appelé *Etel*, *Etil* ou *Athil*, dans tous les idiômes tartares et dans les langues des peuples barbares qui ont habité ou qui habitent encore

rapport à celle des Huns [1]. Théophane les joint avec les Huns, et leurs migrations diverses, procédant toujours d'Orient en Occident, confirment cette conjecture [2]. On les trouve d'abord près du Volga [3]; on les voit ensuite établis vers les Palus Méotides sur les bords du fleuve Cophin ou Kuban, qui est l'ancien Hypanis du Bosphore [4]. Enfin, ils passèrent le

p. 514 et Mem. Acad. t. XXX, p. 242.

ses bords. Ce nom se trouve dans la géographie arménienne attribuée à Moïse de Khoren, et dans tous les auteurs arabes et persans qui vivaient dans le 9e, le 10 et le 11e siècles. — S.-M.

[1] Πρότερον Ὀνογουνδούρους αὐτοὺς ἐκάλουν. C'est l'empereur Constantin Porphyrogénètes qui leur donne ce nom, *de them.* l. 2, c. 1, dont j'ignore l'origine, mais qui rappelle évidemment une affinité ou un mélange avec les Huns. Le patriarche Nicéphore, dans sa chronique p. 16, leur donne le même nom. — S.-M.

[2] Théophanes leur donne dans sa chronographie, p. 296, le nom bizarre et étrangement barbare d'*Ounnobundobulgarcs*, Οὐννοβουνδοβουλγάροι. La composition extraordinaire de ce nom semble indiquer que des éléments de plusieurs origines contribuèrent à former la nation bulgare. Il est ce me semble la preuve de la triple alliance des Huns et des Bulgares, avec les Slaves, qu'ils durent rencontrer sur leur chemin au-delà du Danube. Ce fait est attesté par la langue slavonne, qui a prédominé chez les descendants des Bulgares, et par les noms slaves de plusieurs chefs bulgares. Ces Slaves unis aux Huns et aux Bulgares, étaient sans doute cette partie des Vendes qu'on appelait les Antes et qui selon Jornandès, *de reb. Get.* c. 5, occupaient les rives du Pont-Euxin, depuis le Dniester jusqu'au Danube, *qui ad Ponticum mare curvantur, à Danastro extenduntur usque ad Danubium.* — S.-M.

[3] Theophanes, p. 296 et 297, donne à ce fleuve le nom d'*Atal*, Ἀτάλις ou Ἀτὰλ, dont j'ai parlé ci-devant p. 142, n. 1, mais ce qu'il en dit est extrêmement confus; on voit qu'il n'avait pas une juste idée de la géographie de ces régions, ou plutôt qu'il était fort embarrassé d'accorder les notions nouvelles avec ce qu'on trouvait de son temps dans les anciens auteurs. Il le confond évidemment avec le Tanaïs, quand il suppose que ce grand fleuve, ποταμὸς μέγιστος, venant du côté de l'Océan, ἀπὸ τοῦ Ὠκεανοῦ καταφερόμενος, et passant à travers la Sarmatie, εἰσάγεται διὰ τῆς τῶν Σαρματῶν γῆς, venait se jeter dans les Palus Méotides, ἐν τῇ λεγομένῃ Μαιώτιδι λίμνῃ, ce qui ne peut convenir au Volga, qui se jette dans la mer Caspienne. Il lui fait ensuite recevoir le Tanaïs, εἰς ὃν εἰσάγεται ὁ λεγόμενος Τάναϊς ποταμὸς, et il confond ce dernier avec le Kouban, en plaçant sa source dans le Caucase, près des portes ibériennes, αὐτὸς ἀπὸ τῶν Ἰβηρίων πυλῶν ἐξερχόμενος τῶν ἐν τοῖς Καυκασίοις ὄρεσιν. Cet auteur pousse l'ignorance des localités jusqu'au point de regarder les Palus Méotides comme le prolongement de l'*Atal*. — S.-M.

[4] Théophanes donne, p. 297, à

Tanaïs, et firent craindre à l'empire les mêmes ravages qu'il avait éprouvés de la part des Huns [1]. Cette nation, dès qu'elle se fit connaître, jeta la frayeur dans le cœur des Romains. Les auteurs en parlent comme d'un fléau envoyé de Dieu pour châtier les princes et les peuples. Les Bulgares étaient tous égaux; on ne méritait de titre chez eux qu'en tuant un ennemi [2]. Accoutumés à supporter la faim, ils se nourrissaient du lait de leurs cavales, et leurs chevaux étaient habitués à demeurer long-temps sans nourriture. Théodoric, en servant l'empire dans une circonstance si périlleuse, n'attendait aucune reconnaissance de Zénon. Mais, pour un cœur tel que le sien, le péril avait des attraits, et la gloire était une assez riche récompense. Il marcha contre ces Barbares, dont le nom seul faisait trembler l'empereur dans son palais; il passa le Danube [3], les alla chercher sur les bords du Borysthène, les défit et blessa dans le combat leur chef nommé Libertem, qui ne lui échappa que par la fuite [4].

ce fleuve le nom de *Couphis*, et le regarde comme produit par le mélange du Tanaïs et de l'Atel. Ἀπὸ δὲ τῆς μίξεως τοῦ Τάναϊ καὶ τοῦ Ἀτὰλ, ἔρχεται ὁ λεγόμενος Κοῦφις ποταμὸς. Les anciens l'appelaient encore *Anticites* ou *Vardanes*.—S.-M.

[1] C'est là que de son temps, c'est-à-dire au milieu du sixième siècle, Jornandès place la demeure des Bulgares. *Suprà mare Ponticum*, dit-il, c. 5, *Bulgarorum sedes*. — S.-M.

[2] *In quâ titulos obtinuit, qui emit adversariorum sanguine dignitatem.* Ennod. *pan. Theod.* p. 297. — S.-M.

[3] Il est question de cette guerre dans une lettre adressée par Cassiodore au patrice Cyprianus, au nom du roi Athalaric: il y rappelle la valeur que ce général avait montrée alors sur les bords du Danube. *Vidit te adhuc gentilis Danubius bellatorem : non te terruit Bulgarum globus, qui etiam nostris erat præsumptione certaminis obstaturus. Peculiare tibi fuit et renitentes Barbaros aggredi, et conversos terrore sectari.* Cass. *Var.* l. 8, c. 21.—S.-M.

[4] *Stat ante oculos meos Bulgarum ductor Libertem dextera tua adserente prostratus; nec extinctus, ne*

L'année suivante 486, vit expirer dans la Gaule le dernier reste de la puissance romaine [1]. Syagrius, n'ayant plus de ressource que dans sa valeur, avait pris le titre de roi; et quoique environné des armes françaises, il s'était conservé un petit état dont Soissons [*Suessiones*] était la capitale. Clovis régnait depuis cinq ans [2]. Ce jeune prince, avide de combats et de conquêtes, attira Syagrius à une bataille [3]. Le général romain signala son courage; mais il fallut céder à la fortune et à la valeur de Clovis; et, s'étant couvert le visage de son sang pour n'être pas reconnu, il s'enfuit à Toulouse, où régnait Alaric, roi des Visigoths, qui venait de succéder à son père Euric. Le vainqueur l'arracha de cet asyle, en menaçant Alaric de lui dé-

An 486.
XLVIII.
Mort de Syagrius.
[Greg. Tur. l. 2, c. 27.]
Sigon. de imp. Occid. l. 15, p. 404.

periret monumentis; nec intactus, ne viveret arrogantiæ. Ennod. *pan. Theod.* p. 296. — S.-M.

[1] Les consuls de cette année furent Longin, frère de Zénon, et Cæcina Maurus Décius, dont on ignore l'histoire, mais qui est nommé plusieurs fois dans les lois de Zénon.—S.-M.

[2] *Anno autem quinto regni ejus, Syagrius Romanorum rex, Ægidii filius, ad civitatem Suessionas, quam quondam supra memoratus Ægidius tenuerat, sedem habebat.* Greg. Tur. l.2,c.27. Quoique Grégoire de Tours, ainsi qu'on peut le voir dans ce passage, donne à Syagrius le titre de *roi des Romains*, il n'est pas certain cependant que ce général ait pris en effet une telle qualification. Grégoire de Tours ne voulait peut-être désigner par là qu'un chef éloigné de l'empire, et indépendant d'un prince avec lequel il était alors impossible de communiquer directement. Il est certain qu'aucun autre écrivain ne donne un tel titre à Syagrius. Le texte de Grégoire de Tours indique seulement que Syagrius exerçait sur les Romains d'une partie de la Gaule les droits de la puissance souveraine.—S.-M.

[3] Le lieu où se livra cette bataille, était à dix milles au nord de Soissons, auprès du lieu nommé Nogent, où fut depuis une abbaye de Bénédictins. En provoquant Syagrius, Clovis l'avait sommé de lui indiquer le jour et le lieu du combat. *Campum pugnæ præparari deposcit*, dit Grégoire de Tours, l. 2, c. 27. Indépendamment de l'ambition qui porta Clovis à s'emparer des derniers restes de l'empire dans la Gaule, il est possible qu'il ait encore voulu satisfaire une inimitié personnelle, et venger sur Syagrius l'affront que son père Childéric avait éprouvé de la part du comte Égidius, père de Syagrius.—M.-S.

clarer la guerre [1]. Syagrius, livré à Clovis, eut la tête tranchée, et avec lui fut à jamais détruit l'empire romain dans cette contrée [2].

XLIX. Révolte des Samaritains. Chr. Alex. p. 327. Proc. ædif. l. 5, c. 7. Malala, part. 2, p. 93.

La défaite d'Illus avait rétabli la tranquillité en Orient. La Syrie était rentrée dans l'obéissance, lorsqu'elle se vit de nouveau embrasée par les fureurs du fanatisme. Zénon était passionné pour les jeux du cirque. Ce prince aussi frivole que lâche et voluptueux, prenant parti dans les courses de chars, s'était déclaré pour la faction verte, et cette faction devenue insolente par la faveur s'emportait souvent aux excès dont sont capables des esprits brutaux lorsqu'ils se flattent de l'impunité. Dans la ville d'Antioche, les cochers de cette livrée et leurs partisans s'étant attroupés firent main basse sur les Juifs; pas un seul ne fut épargné. Zénon, l'ayant appris, se contenta de rappeler Théodore, comte d'Orient, et de le dépouiller de sa charge. Mais, loin de faire un exemple des meurtriers, comme on lui disait qu'après avoir égorgé les Juifs on avait brûlé leurs cadavres, *et pourquoi*, répartit-il, *ne les avoir pas brûlés vifs, ainsi qu'ils l'auraient mérité?* Une parole si inhumaine et si indigne d'un prince qui doit être le père de tous ses sujets mit les Juifs au

[1] L'abbé Dubos me semble avoir prouvé dans son *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française*, l. 4, c. 1, que Syagrius, fils du comte Égidius, qui avait été pendant quelque temps roi des Francs, ne possédait que Soissons (*Suessiones*) et son territoire, où, à l'imitation de son père, il s'était rendu indépendant. Il montre aussi que la guerre qu'il soutint contre Clovis fut une querelle particulière, à laquelle ne prirent aucune part les autres cités romaines comprises entre la Somme et la Loire. Ces villes s'étaient conservées indépendantes des Francs et des autres rois barbares, et elles reconnaissaient encore pour maîtres les empereurs d'Orient, au défaut de ceux d'Occident. Ce n'est que plusieurs années après, qu'elles se soumirent de plein gré à Clovis.—S.-M.

[2] Grégoire de Tours attribue, l. 2, c. 27, à la lâcheté des Visigoths l'extradition de Syagrius, *ut Gothorum*, dit-il, *pavere mos est.*—S.-M.

désespoir. Les Samaritains, toujours entêtés des superstitions judaïques, se révoltèrent : ils prirent pour roi un chef de brigands [1] nommé Justusas, et s'étant assemblés en armes sur le mont Garizim [2], ils descendirent dans la ville de Néapolis, aujourd'hui Naplouse et anciennement Sichem [3], située au pied de cette montagne. C'était le jour de la Pentecôte : ils massacrèrent dans l'église ce qu'ils y trouvèrent de chrétiens, se jetèrent sur l'évêque Térébinthius qui célébrait le sacrifice, lui portèrent plusieurs coups d'épée, lui coupèrent les doigts et profanèrent les saints mystères. De là ils coururent à Césarée, capitale de la Palestine [4], où ils égorgèrent un grand nombre de chrétiens, et brûlèrent l'église de Saint-Procope. Justusas[5], ceint du diadême, fit célébrer devant lui les jeux du cirque en signe de triomphe. Mais il n'avait pas assez de forces pour soutenir sa révolte. Asclépiade, commandant des troupes de Palestine [6],

[1] Ἀηστάρχης. Il serait possible qu'il ne s'agît pas ici réellement d'un chef de brigands; il est probable que ce titre outrageant servait à désigner les chefs des tribus arabes des environs de la Judée, indépendantes de l'empire, et habituées, alors comme à présent, à ravager les contrées de la Syrie voisines de leurs déserts. —S.-M.

[2] Cette montagne est appelée *Gargazi*, τὸ Γαργαζὶ ὄρος, par la chronique de Malala, part. 2, p. 93; dans celle d'Alexandrie, p. 327, on lit *Gargaris*, τὸ καλούμενον Γαργαρίδην. Il est certain qu'il faut la nommer en grec avec Procope, *de ædif.* l. 5, c. 7, Γαριζὶν, et qu'il s'agit du célèbre mont Garizim près de Samarie.-S. M.

[3] Cette ville fut toujours le principal séjour des sectaires connus sous le nom de Samaritains; c'est là que leur grand pontife résidait, et c'est là qu'on trouve encore ceux de leurs descendants qui ont conservé jusqu'à nos jours les dogmes de leurs ancêtres. — S.-M.

[4] Jean Malala, part. 2, p. 93, et l'auteur de la chronique Paschale, p. 327, rapportent que Porphyrion était alors gouverneur de la première Palestine, et que Timothée était évêque de Césarée.—S.-M.

[5] La chronique de Malala, part. 2, p. 93, l'appelle *Ioustasas*, Ἰουστασᾶς. — S.-M.

[6] C'est-à-dire *duc de Palestine*, ὁ δοὺξ Παλαιστίνης.—S.-M.

et Rhèges, dont la fonction était de poursuivre les brigands [1], vinrent fondre sur lui à la tête des cohortes nommées Arcadiennes. Il fut défait et pris dans le combat. On lui coupa la tête, qui fut envoyée à Zénon avec son diadême. L'évêque Térébinthius, couvert de blessures, alla en même temps se présenter à l'empereur, qui confisqua les biens des principaux Samaritains, mit une forte garnison dans leur ville, et flétrit la nation entière, en déclarant tout Samaritain incapable de porter les armes. L'église de Saint-Procope fut rebâtie. On changea la synagogue du mont Garizim en une église de la Sainte-Vierge, toujours gardée par dix soldats. Une autre garde fermait aux habitants l'accès de la montagne.

L. Autre révolte sous Anastase.

Ces précautions retinrent les Samaritains tant que Zénon vécut. Mais, sous l'empire d'Anastase, il s'éleva une nouvelle émeute, dont les suites furent moins funestes. Une troupe d'habitants, animés et conduits par une femme, monta sur le mont Garizim par des endroits escarpés, pour éviter les soldats qui défendaient le chemin. Ils massacrèrent la garde de l'église, dont ils s'emparèrent. Ils appelèrent ensuite à grands cris leurs concitoyens; mais ceux-ci ne jugèrent pas à propos de se joindre à eux, et demeurèrent tranquilles. Cette sédition fut bientôt étouffée par la prudence et par le courage de Procope d'Édesse, gouverneur de la province, qui, s'étant saisi des rebelles, les punit du dernier supplice. Justinien, quelques années après, ayant engagé la plupart des Samaritains à embrasser

[1] Ληστοδιώκτης. C'était sans doute là le titre officiel du général qui était chargé de réprimer ou de contenir les incursions des Arabes du désert, voisins de la Palestine, et indépendants de l'empire. — S.-M.

la religion chrétienne, rétablit les églises qu'ils avaient détruites, et ajouta des fortifications à celle du mont Garizim, qu'il mit hors d'insulte. Il voulait détruire la secte Samaritaine; mais elle s'est conservée et elle subsiste encore aujourd'hui.

FIN DU LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

LIVRE XXXVII.

I. Théodoric reprend les armes contre Zénon. II. Zénon lui abandonne l'Italie. III. Nature de cette donation. IV. Odoacre défait les Ruges. V. Théodoric part pour l'Italie. VI. Digression à l'histoire de l'empire. VII. Marche de Théodoric. VIII. Odoacre défait près du fleuve Sontius. IX. Bataille de Vérone. X. Suites de cette bataille. XI. Ravages de la Ligurie. XII. Bataille de l'Adda. XIII. Siége de Ravenne. XIV. Exploits de Théodoric pendant le siége. XV. Mort d'Odoacre. XVI. Fondation du royaume des Ostrogoths en Italie. XVII. Portrait de Théodoric. XVIII. Son gouvernement. XIX. Administration de la justice. XX. Il répare les maux de la Ligurie. XXI. Théodoric reçoit d'Anastase le titre de roi. XXII. Réparation de Rome et des autres villes. XXIII. Alliances de Théodoric. XXIV. Amalasonte épouse Eutharic. XXV. Politique de Théodoric à l'égard des princes étrangers. XXVI. Tutelle d'Amalaric. XXVII. Autres guerres de Théodoric. XXVIII. Conduite de Théodoric à l'égard de la religion. XXIX. Il honore les évêques. XXX. Il fait cesser le schisme dans Rome. XXXI. Favoris, généraux, ministres de Théodoric. Artémidore. XXXII. Festus Niger. XXXIII. Libérius. XXXIV. Tolonic. XXXV. Cassiodore. XXXVI. Sévérianus conspire en faveur de l'idolâtrie. XXXVII. Cruautés de Zénon. XXXVIII. Mort de Zénon.

ZÉNON.

AN 487.

I. Théodoric

Les Goths s'ennuyaient de la paix[1]. Peu accoutumés à manier la charrue, ils avaient long-temps vécu aux

[1] Il n'y eut qu'un consul en cette année et ce fut le célèbre Boèce.—S.-M.

dépens de l'empire, et le pillage leur avait tenu lieu de la culture des terres. Resserrés depuis cinq ans dans un coin de la Dacie et de la Mésie, ils languissaient dans l'inaction et dans l'indigence. *Que deviendrons-nous?* disaient-ils; *l'empereur est notre ennemi naturel; la Thrace est notre magasin de vivres; c'est en la moissonnant avec nos épées, que nous avons subsisté. Maintenant notre prince est un des généraux de l'empereur; il est préfet de la Thrace*[1], *et s'est obligé à la défendre; les honneurs de Théodoric font notre misère*[2]; *on lui élève des statues à Constantinople, et nous mourons ici de faim. Périssons : notre roi devenu consul romain triomphera de notre perte.* Ces murmures vinrent aux oreilles de Théodoric; il résolut sur-le-champ de rompre avec Zénon. Cet empereur, qui était plus à craindre à ceux qui l'avaient servi avec plus de zèle, lui en donnait sans cesse occasion par les mauvais desseins qu'il tramait contre les Goths et contre Théodoric lui-même. Le roi des Goths se mit donc en campagne avec ses troupes : il brûla tout ce qui se rencontrait sur son passage; et ayant surpris la garnison de Sélymbrie dont il se rendit maître, il s'avança jusqu'au bourg de Mélantias à quatre lieues de Constantinople; il fit couper l'aqueduc qui fournissait de l'eau à la ville, et demeura plusieurs

reprend les armes contre Zénon.

Marc. chr. Proc. Got. l. 1, c. 1, l. 2. c. 6. Theoph. p. 112, 113. Paul. Diac. l. 15, hist. misc. ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 100. Malala, part. 2, p. 94. Sigon. de imp. Occid. l. 15, p. 407.

[1] Théophanes dit effectivement, p. 112, qu'outre la dignité de consul, on avait donné à Théodoric le gouvernement de la Thrace, ὕπατον ἀναδείξας, καὶ Θρᾴκης ἡγούμενον. — S.-M.

[2] Procope dit de Théodoric, *de bell. Goth.* l, 1, c. 1, qu'*il était patrice et qu'il se plaçait à Byzance sur le siége consulaire.* Ἀνδρὸς πατρικίου τε καὶ ἐς τὸν ὑπάτων δίφρον ἀναβεβηκότος ἐν Βυζαντίῳ. Il répète le même chose, *de bel. Goth.* l. 2, c. 6, dans un discours adressé à Bélisaire par les envoyés des Goths. Θευδέριχος ὁ ἡμῶν ἄρχων.... πατρίκιός τε καὶ Ῥωμαίων γεγονὼς ὕπατος. — S.-M.

jours en ce lieu, s'occupant de tous les préparatifs d'un siége.

II. Zénon lui abandonne l'Italie.

Anon. Vales. Proc. Got. l. 1, c. 1, l. 2, c. 6. Theoph. p. 113. Jorn. de reb. Get. c. 57. Idem, de suc. regn. Sigon. de imp. Occid. l. 15, p. 407. Baronius. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 243 et 244.

Zénon, qui se sentait peu de forces et encore moins de courage, crut qu'il était plus facile d'apaiser cet ennemi que de le vaincre. Il lui fit proposer une entrevue; et Théodoric, sans autre sûreté que la timidité de l'empereur et la terreur qu'inspiraient ses troupes toutes prêtes à forcer la ville, entra dans Constantinople et se rendit au palais. Il se défendit des reproches de Zénon par la nécessité où son peuple était réduit : et comme l'empereur paraissait l'écouter avec bonté, et l'invitait même à lui suggérer les moyens de procurer aux Goths une meilleure fortune : *il ne vous en coûtera que des paroles*, répartit Théodoric. *L'Italie appartenait à vos prédécesseurs : c'est le berceau de votre empire. Pourquoi l'abandonnez-vous aux Turcilinges et aux Hérules*[1]*? Permettez-moi d'en faire la conquête : si je réussis dans cette entreprise, vous en partagerez l'honneur, et je tiendrai de vous mon nouveau domaine : si j'y péris, vous y gagnerez la pension annuelle que vous vous êtes engagé à nous payer. Ne vous sera-t-il pas plus glorieux de voir Rome entre les mains de votre fils*[2]*, que de la laisser en proie à un tyran?* Cette proposition plut à l'empereur[3]; il éloignait de lui des alliés incommodes et presque toujours ennemis; il espérait que les Alpes seraient le tombeau des Goths; et si contre

[1] *Urbs illa caput orbis et domina, quare nunc sub regis Turcilingorum et Rugorum tyrannide fluctuat?* Jorn. *de reb. Get.* c. 57. — S.-M.

[2] *Ego qui sum servus vester, et filius.* Jorn. *de reb. Get.* c. 57. — S.-M.

[3] Ce serait même selon Procope, *de bel. Goth.* l. 1, c. 1, l'empereur qui aurait proposé cette entreprise à Théodoric. Ζήνων δὲ βασιλεὺς Θευδερίχῳ παραινεῖ ἐς Ἰταλίαν πορεύεσθαι. — S.-M.

toute espérance ils venaient a réussir, il ne croyait pas perdre ses droits. Il conféra donc à Théodoric par une pragmatique la possession de l'Italie, et lui en donna l'investiture en le couvrant d'un voile, que Paul diacre appelle *un voile sacré*. Il lui recommanda le sénat et le peuple romain [1].

III. Nature de cette donation.

Conc. Labb. t. 4, p. 1436. Baronius. Cass. var. l. 2, ep. 1. Spon. Miscell. sect. 8.

Les auteurs ne s'accordent pas sur la nature de cette concession. Les Romains ont prétendu que Zénon n'envoyait Théodoric en Italie que comme son lieutenant pour la conquérir et la remettre à l'empereur après la conquête; ou que, s'il en cédait le domaine utile au roi des Goths, ce n'était qu'une donation à vie, qui ne s'étendait pas à la postérité de ce prince. Les Goths au contraire ont toujours soutenu que c'était une cession absolue et perpétuelle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après la conquête les empereurs d'Orient conservèrent sur l'Italie une apparence de souveraineté. On les voit écrire au sénat de Rome, et le sénat en leur écrivant reconnaît leur domaine suprême. Voici le commencement d'une lettre du sénat à l'empereur Anastase, en 515: *Invincible empereur, si la soumission aux ordres des souverains est ce qui leur plaît davantage, vous seriez satisfait de la joie avec laquelle votre sénat a reçu vos oracles sacrés. Nous y avons encore été engagés par notre maître l'invincible roi Théodoric votre fils, qui nous a ordonné de vous obéir; et nous regardons comme le comble de vos bienfaits, l'honneur que vous nous faites de nous*

[1] *Attamen (Zeno) deliberato consilio reipublicæ utilitati prospiciens, ejus petitionibus annuit, Italiamque ei per pragmaticum tribuens, sacri etiam velaminis dono confirmavit, et senatum illi populumque romanum commendans, abire permisit.* Paul. Diac. *Hist. misc.* l. 15, *ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 100.—S.-M.

croire dignes de recevoir des ordres de votre part. Ce langage n'est-il pas celui de la soumission, et même de la plus basse servitude? Théodoric se donna beaucoup de mouvements pour obtenir de l'empereur la confirmation du titre de roi d'Italie, qui lui fut longtemps refusé par Anastase. Il reste encore des inscriptions de monuments érigés en Italie sous son règne, dans lesquelles le nom de *Zénon Auguste* est mis avant celui du *roi très-glorieux Théodoric.* Je serais porté à croire que Zénon, prince inconsidéré et peu prévoyant, qui d'ailleurs doutait fort du succès de l'entreprise, abandonna au hasard toutes les suites de cette concession; et que Théodoric, devenu maître de l'Italie, sentant son indépendance réelle, voulut bien, pour éviter d'être troublé dans sa possession, condescendre à des formalités sans conséquence, et laisser les empereurs se repaître de déférences chimériques. Il faisait nommer les consuls par le sénat de Rome; mais il donnait avis de leur élection à l'empereur, et lui demandait son agrément [1]. Ces ménagements n'empêchèrent pas le roi des Goths de prendre les armes contre l'empereur, lorsqu'il s'y crut obligé, soit pour soutenir son honneur, soit pour défendre ses états. Ses successeurs ont manifestement reconnu le domaine suprême des empereurs; on conserve de leurs monnaies, qui portent leur nom au revers de la tête de Justinien.

IV. [M]assacre dé[s] les Ruges. [Enn]od. pan. [T]heod.

Théodoric, charmé du projet d'une si brillante expédition, retourna aussitôt à Noves, pour se disposer à quitter la Mésie. Il était jaloux de voir que les Hérules, nation inconnue, se fussent rendus maîtres de

[1] C'est ce qu'on apprend d'une lettre de Théodoric, adressée en l'an 511 à l'empereur Anastase. Cassiod. *Var.* l. 2, ep. 1.—S.-M.

l'Italie, et qu'Odoacre y dominât tranquillement depuis dix années, tandis que les Goths qui en avaient été les premiers conquérants n'y avaient pas conservé un pouce de terre. C'était la conquête d'Alaric qu'il prétendait recouvrer. Frédéric, fils du roi des Ruges, qui s'était réfugié auprès de lui après la défaite de son père, l'animait encore contre Odoacre. Les Ruges habitaient au-delà du Danube [1] vis-à-vis du Norique [2], dont ils occupaient une partie, et désolaient le reste par des incursions continuelles. Odoacre marcha contre eux [3], les défit dans une sanglante bataille [4], et emmena en Italie grand nombre de prisonniers, entre lesquels était leur roi Féléthée, nommé aussi Phéba ou Fava [5], parent de Théodoric [6], et Gisa, sa femme, princesse arienne, et très-cruelle à l'égard des catholiques [7]. Le vainqueur rentra dans Ravenne avec toute

p. 298. Cass. Chr. Anon. Vales. Paul. Diac. de gestis. Lang. l. 1, c. 19. Sigon. de imp. Occid. l. 15, p. 406. Baronius. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 242 et 243. Till. Odoac. art. 12.

[1] *Feletheus illis diebus ulteriorem Danubii ripam incolebat, quam à Norici finibus idem Danubius separat.* Paul. Diac. *de gest. Lang.* l. 1, c. 19. Ce pays s'appelait alors le *Rugiland*, selon le même auteur. — S.-M.

[2] La Bavière. Voyez ce que j'ai dit, au sujet du pays occupé par les Ruges, ci-dev. liv. xxxv, § 30, p. 49, not. 2, et § 51, p. 75, not. 2. — S.-M.

[3] Paul Diacre rapporte qu'Odoacre réunit alors tous les peuples qui lui obéissaient et les nations de l'Italie. *Adunatis Odoachar gentibus quæ ejus ditioni parebant, id est Turcilingis et Herulis, Rugorumque parte, quos jam dudum possederat, nec non etiam Italiæ populis, venit in Rugiland.* Paul. Diac. *de gest. Long.* l. 1, c. 19. — S.-M.

[4] Selon une chronique manuscrite publiée par Pagi, cette bataille fut livrée le 17 des kalendes de décembre, c'est-à-dire le 15 novembre 487. — S.-M.

[5] Le nom de ce roi est écrit de bien des manières différentes dans les auteurs. Il est appelé *Feletheus* et *Feva* dans Paul Diacre; *Phæba* dans Cassiodore; *Febanus*, *Faba*, *Favia*, *Favianus*, *Fewba*, *Fethia*, dans le manuscrit de l'anonyme publié par Pagi; *Feletheus* et *Felectius* dans la vie de saint Séverin par Eugippius. — S.-M.

[6] C'est ce qu'on déduit d'un passage assez peu concluant, du panégyrique de Théodoric par l'évêque Ennodius, p. 298. — S.-M.

[7] Paul Diacre rapporte, *de gest. Lang.* l. 1, c. 19, que ce fut après cette défaite que les Lombards occupèrent le Rugiland abandonné par les Ruges. — S.-M.

la pompe d'un triomphe. Féléthée chargé de chaînes marchait devant le char; il eut ensuite la tête tranchée selon l'ancien usage des Romains. Gisa fut enfermée dans une prison. Mais Frédéric, leur fils, qui s'était échappé de la défaite, étant revenu dans le pays, Odoacre envoya contre lui son frère Onulphe avec une puissante armée; Frédéric prit la fuite et se retira auprès de Théodoric, qu'il pressa vivement de passer au plus tôt en Italie[1].

An 488.

v. Théodoric part pour l'Italie.

Ennod. Pan. Theod. p. 298-301. Anon. Vales. Marc. chr. Jorn. de reb. Get. c. 57. Proc. Got. l. 1, c. 1. Pers. l. 1, c. 8. de ædif. l. 5, c. 7. Paul. Diac. hist. misc. l. 15, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 100. Cochl. vita Theod. c. 4. Sigon. imp. Occid. l. 15, p. 408. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 244.

L'année suivante fut employée presque tout entière à faire les préparatifs d'une si importante expédition[2]. L'hiver était déja venu, lorsque Théodoric se mit en chemin. Ce n'était point la marche d'une armée; c'était une nation entière, qui allait conquérir un nouvel établissement. Les Goths, pleins de confiance dans la sagesse et dans la valeur de leur chef, abandonnent avec des cris de joie les villes et les campagnes de la Dacie et de la Mésie; ils se rendent à Noves sous les drapeaux de leur roi, et partent ensemble chargés de leurs armes qui font toute leur espérance, et suivis des vieillards, des femmes et des enfants, qu'ils transportent sur des chariots avec leur bagage. Il y en eut cependant, mais en petit nombre, qui soit par attachement pour les pays de leur naissance, soit par défiance du succès, n'accompagnèrent pas Théodoric[3].

[1] Tous ces détails se trouvent dans la vie de saint Séverin, fondateur de l'archevêché de Saltzbourg, en Bavière, écrite par son disciple Eugippius, et insérée dans la collection des Bollandistes.—S.-M.

[2] Les consuls de cette année furent Sifidius et Dynamius.—S.-M.

[3] Il est question ici de cette partie des Goths (*Gothi minores*) qui du temps de Jornandès, *de reb. Get.* c. 51, habitaient dans la Mœsie auprès de Nicopolis, au pied du mont Hémus, *hodie sunt in Mæsia regione incolentes Nicopolitana*. Leurs descendants se maintinrent long-temps dans ces cantons. Voy. t. 6, p. 347, not. 2, liv. XXXIII, § 78.—S.-M.

Quelques-uns remontèrent vers le Bosphore cimmérien, où sans bâtir ni ville, ni villages, ils vivaient dispersés dans les campagnes, s'occupant de la culture. Alliés fidèles des Romains, ils conservèrent dans ce climat fertile [1] la douceur de leur caractère, sans rien perdre de leur bravoure. Du temps de Justinien, ils étaient au nombre de trois mille, aussi bons soldats que bons laboureurs, et toujours prêts à servir l'empire. Pour les mettre à couvert d'insulte de la part des Barbares voisins, Justinien fit fermer de murailles les gorges des montagnes dont ils étaient environnés [2].

VI. Digression à l'histoire de l'empire.

Je pourrais abandonner ici Théodoric et me contenter de marquer en un mot le succès de son entreprise. Mais si le détail où je vais entrer sur ses actions guerrières et sur sa conduite politique est regardé comme une digression dans mon ouvrage, on la pardonnera sans peine à l'importance de la matière, et

[1] Procope, *de ædif.*, l. 3, c. 7, donne, le nom de *Dory*, Δόρυ, au pays occupé par cette partie de la nation des Goths. Cette région située sur le bord de la mer, ἔστι δέ τις ἐνταῦθα χώρα κατὰ τὴν παραλίαν, Δόρυ ὄνομα, était dans la Chersonèse Taurique, actuellement la Crimée, dans le voisinage de la ville de *Bosporus*, non loin de la moderne Caffa. Au temps de Procope, il y avait déja long-temps que les Goths occupaient ce canton. Ἵνα δὴ ἐκ παλαιοῦ Γότθοι ᾤκηνται, οἱ Θευδερίχῳ ἐς Ἰταλίαν ἰόντι οὐκ ἐπισπόμενοι. Les écrivains du moyen âge font souvent mention de ces Goths, qui se maintinrent dans ces cantons jusqu'à une époque fort moderne. On y trouvait encore des individus de cette nation, après la conquête de Caffa par les Turks; et Busbecq, dans la relation de son ambassade à Constantinople, donne une liste de mots qu'il avait recueillis d'un domestique goth, qui était à son service. Ces mots sont presque tous allemands, et peu altérés. C'est au séjour de ces Goths dans la Crimée, que les évêques grecs de Caffa ont dû le titre d'évêques de Gothie et de Caffa, ὁ Γοτθίας καὶ Καφᾷ ἐπίσκοπος, qui leur est donné dans tous les actes modernes. Le pays des Goths en Crimée était appelé au 15e siècle *Sphetzia*, Γοτθία, ἡ νῦν Σφετζία. — S.-M.

[2] Procope donne des détails sur ces fortifications, dans son traité des édifices bâtis par l'empereur Justinien, l. 3, c. 7. — S.-M.

j'espère même que le lecteur me saura gré de le détourner pendant quelque temps de la vue de Zénon et de son successeur, pour fixer ses yeux sur un des princes les plus accomplis qui furent jamais. D'ailleurs l'histoire des Goths en Italie a des rapports si essentiels avec celle des empereurs, qu'elle en est presque inséparable. Pour ne pas rompre le fil de ces événements, je les détacherai de l'histoire de l'empire; et après avoir raconté de suite les exploits de Théodoric, je donnerai une idée de son gouvernement, excellent modèle d'une monarchie douce, équitable, pleine de vigueur, et se soutenant avec gloire moins encore par ses forces, que par les grandes qualités du souverain.

VII. Marche de Théodoric.

Théodoric partit pendant l'hiver pour arriver en Italie au commencement du printemps: comme il manquait de vaisseaux pour traverser la mer Adriatique, il prit la route de Sirmium [1]. Les Goths, qui ne comptaient guère que sur les moissons d'autrui, n'avaient pu emporter les provisions nécessaires pour un voyage si long, et retardé encore par le passage des rivières et par les incommodités de la saison. Après avoir en peu de jours consumé leurs subsistances, ils se virent réduits à vivre de pillage et de chasse; et ces deux ressources ne suffisant pas pour une si nombreuse multitude, la famine se fit sentir, et causa la peste. Tel était l'état de l'armée, lorsqu'arrivés à la rivière d'Ulca [2], ils virent la rive ultérieure hérissée de piques et de javelots. C'étaient les Gépides, qui, à la sollicitation d'O-

[1] Voyez ci-après, § 8, p. 169, note 2.— S.-M.

[2] Ce fleuve dont on ignore la situation, mais qui me paraît être un affluent du Danube, formait à ce qu'il semble la frontière des Gépides. *Ulca fluvius est tutela Gepidarum, quæ vice aggerum munit audaces*, dit Ennodius, *paneg. Theod.* p. 299.—S.-M.

doacre venaient fermer le chemin à Théodoric. Leur roi Trasilla [1], successeur d'Ardaric, se montrait sur le bord, à la tête de ses soldats; et le passage semblait impossible. Cependant la faim et le désespoir précipitèrent les Goths dans cette rivière fangeuse, où se trouvant engagés dans la vase et pouvant à peine se remuer, ils demeuraient exposés à une grêle de traits. L'eau était teinte de leur sang; ils reculaient déja et allaient prendre la fuite, lorsque Théodoric accourant au bord de la rivière : *Si vous voulez passer au travers des ennemis*, s'écria-t-il, *que les plus braves me suivent; la valeur n'a pas besoin d'une multitude de bras : peu acquièrent la victoire, tous en profitent; levez vos étendards; je veux être connu des ennemis; je veux être en butte à leurs traits, comme ils vont l'être à mes coups; qu'ils sachent à qui ils doivent se rendre.* En même temps il demande à boire, et s'élance dans le fleuve. La vigueur de son cheval le porte en un moment à l'autre rive. Tout tombe devant lui, ou prend la fuite; il poursuit les ennemis avec ardeur, d'abord presque seul, bientôt accompagné d'une troupe nombreuse. Le roi des Gépides meurt en combattant; la nuit sauva les débris de leur armée: on s'empara des magasins, et les Goths y trouvèrent abondamment de quoi soulager leur faim et se nourrir pendant le reste du voyage. Un escadron de Sarmates passa du côté du vainqueur et suivit sa fortune [2]. Busa, roi des Bulgares, ayant passé le Danube dans le même dessein que Trasilla, n'eut pas un sort

[1] Les manuscrits de Paul Diacre appellent ce prince *Triopstila*.-S.-M.

[2] Il semblerait plutôt par ce que dit Ennodius, *pan. Theod.*, p. 301, que Théodoric aurait remporté, sur une nation sarmate, une victoire

plus heureux [1] : il perdit la vie dans la bataille. Après avoir surmonté tous ces obstacles [2], Théodoric arriva dans la Vénétie au mois de mars 489.

VIII. Odoacre défait près du fleuve Sontius.

Ennod. Pan. Theod. p. 301. Cass. Chr. et var. l. 1, ep. 18. Anon. Vales.

L'Italie était tranquille sous la domination d'Odoacre et ne craignait rien tant qu'un libérateur. Elle avait réuni toutes ses forces sous les étendards de ce prince, qui s'était avancé au bord du fleuve Sontius, aujourd'hui Lisonzo, entre Aquilée et les Alpes Juliennes [3], pour défendre l'entrée de ses états. Il était campé à la tête d'un pont [4], vis-à-vis de l'endroit où est maintenant la ville de Goritz [5]. Le fleuve était profond, le

dont il dédaigne de parler. *Transeo Sarmatas cum statione migrantes, et plebem conflictuum numeratam sileo de trophæis.* — S.-M.

[1] C'est à Paul Diacre seul, *Hist. misc.* l. 15, *ap.* Murat. t. 1, *part.* 1, p. 100, que l'on doit la connaissance de ce fait, qui n'est pas relaté dans son texte d'une manière aussi précise. *Busam quoque Vulganorum* (leg. *Bulgarorum*) *regem magnâ simul cum suis agminibus cæde prostravit.* On a déja vu ci-devant, p. 141-144, l. XXXVI, § 47, que Théodoric avait déja fait la guerre aux Bulgares sur les bords du Danube. Il les avait même poursuivi jusqu'au Borysthène. — S.-M.

[2] Il paraît que ces guerres eurent lieu dans les pays que Zénon avait d'abord donnés à Théodoric dans la Mésie ou la Thrace, car Paul Diacre, *Hist. misc.*, l. 15, *ap.* Murat. t. 1, part. 1, p. 100, dit qu'il sortit ensuite de la Mésie avec toute la nation des Ostrogoths. *Egressus itaque à Mœsia, cum omni Ostrogotharum multitudine, universaque supellectili*, c'est ensuite qu'il prit le chemin de Sirmium, pour aller de là en Italie en traversant les provinces pannoniennes, *per Sirmium, Pannoniasque iter faciens, ad Italiam venit.* Procope rapporte, *de bell. Goth.* l. 1, c. 1, qu'il prit sa route par le pays des Taulantiens et d'autres nations, πρόσω ἐχώρουν διά τε Ταυλαντίων καὶ τῶν ταύτῃ ἐθνῶν, ce qui ferait croire qu'il descendit fort au midi, car les Taulantiens étaient voisins de Dyrrachium. Il me paraît que Procope a confondu cette expédition avec les premières guerres que Théodoric fit dans la Macédoine et dans l'Épire. — S.-M.

[3] Cette rivière, qui se jette dans la partie septentrionale du golfe Adriatique, traversait l'ancien comté de Goritz ou de Goricia, possédé depuis long-temps par la maison d'Autriche, dont il était la frontière du côté de la république de Venise. — S.-M.

[4] Il paraît, d'après ce que dit Jornandès, *de reb. Get.* c. 57, que ce lieu s'appelait *pont du Sontius* ou de Lisonzo. *Ad Pontem Sontii nuncupatum castrametatus est.* — S.-M.

[5] C'est une conjecture de Sigonius, *Imp. occid.* p. 409. — S.-M.

camp bien palissadé, et plusieurs rois barbares étaient venus joindre leurs troupes à celles d'Odoacre [1]. Théodoric campa de l'autre côté, et demeura quelques jours dans cette plaine fertile à refaire ses hommes et ses chevaux. Dès qu'ils eurent repris vigueur, il brusqua le passage du fleuve, livra bataille, défit Odoacre et l'obligea de se sauver dans son camp. Il se disposait à l'y forcer, lorsqu'Odoacre, n'espérant pas tenir longtemps derrière des palissades contre un ennemi si vif et si impétueux, sortit à la faveur de la nuit; et comme les villes d'alentour ruinées par Attila ne pouvaient lui donner de retraite assurée, il gagna Vérone et s'y renferma. Le lendemain 28 de mars, Théodoric entra dans le camp abandonné, et crut dès lors prendre possession de l'Italie. C'est de ce jour-là qu'il datait le commencement de son règne [2]; dont l'histoire ne compte les années que de la prise de Ravenne en 493.

Jorn. de reb. Get. c. 57. Paul Diac. Hist. mis. l. 15, ap. Murat. t. 1, p. 100. Sigon. imp Occid. l. 15, p. 409.

IX. Bataille de Vérone.

Ennod. paneg. Theod. p. 302-304.

Pour ne point laisser d'ennemis derrière lui, il envoya sommer les villes du voisinage, qui se rendirent sans résistance. Il alla ensuite chercher Odoacre; et après quelques jours de marche, il arriva pendant la nuit et campa près de Vérone [3], résolu de l'assiéger.

[1] Ennodius semble même dire que cette grande quantité de chefs fut très-nuisible à l'armée. *Tibi cum rectore meo, Odovacar, occurro, qui universas contra eum nationes, quasi orbis concussor, exciveras. Tot reges tecum ad bella convenerant, quot sustinere generalitas milites vix valeret. Deprehensum est varias esse mentes coacervatæ multitudinis, nec spem victoriæ venire de numero.* Ennod. *de pan. Theod.* p. 301.—S.-M.

[2] C'est ce qu'il dit lui-même dans une lettre adressée à Domitianus et à Uvilia. *Ex quo, deo propitio Sontium, fluenta transmisimus ubi primum Italiæ nos suscepit imperium.* Cass. *Var.* l. 1, ep. 18.—S.-M.

[3] Selon l'auteur anonyme publié par Henri. Valois Odoacre vint camper auprès de Vérone le 27 septembre, et la bataille se livra le 30 du même mois. Odoacre occupait, dit-il, le *petit champ* de Vérone, *fixit fossatum in campo minore Veronense.*—S.-M.

Cass. chron. Anon. Vales. Jorn. de reb. Get. c. 57. Paul. Diac. Hist. misc. l. 15. ap. Murat. t. 1, p. 100. Sigon. imp. Occid. l. 15, p. 410. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 244.

Odoacre, ayant reçu de nouveaux renforts, avait rendu le courage à ses soldats; et pour leur montrer plus d'assurance, dès qu'il aperçut au point du jour les pavillons de Théodoric, il sortit de la ville et marcha en diligence pour surprendre l'ennemi dans son camp. A son approche, les Goths sans attendre l'ordre courent aux armes; exercés depuis long-temps à toutes les évolutions militaires, ils se rangent en bataille; les trompettes sonnent la charge; on éveille Théodoric qui reposait dans sa tente [1] : sa femme et sa mère [2], qu'il conduisait avec lui, effrayées de cette attaque imprévue, poussent des cris de désespoir; il les rassure en prenant ses armes [3]; il vole à la tête des combattants, et trouve ses Goths enfoncés et prêts à fuir. Sa présence les ranime et porte la terreur dans le cœur des soldats d'Odoacre : ceux-ci fuyent à leur tour : des bataillons entiers sont précipités dans l'Adige et engloutis dans ses eaux. Odoacre après les plus grands efforts de valeur est entraîné dans Vérone par les fuyards. Les vainqueurs acharnés à la poursuite y entrent pêle-mêle avec les vaincus; et les habitants saisis d'effroi se soumettent au roi des Goths, tandis qu'Odoacre traverse la ville et s'enfuit par la porte opposée avec le peu de troupes qui avaient échappé au fer ennemi.

[1] Selon son panégyriste Ennodius, p. 303, il s'armait. *Qui dum munimentis chalybis pectus includederes, dum ocreis armarere, dum lateri tuo vindex libertatis gladius aptaretur, etc.*—S.-M.

[2] C'étaient sa mère et sa sœur, selon Ennodius, p. 303. *Sanctam matrem et venerabilem sororem.* La première se nommait Eréliéva et la seconde Amalafride. — S.-M.

[3] *Scis, genitrix*, dit-il, dans le panégyrique d'Ennodius, p. 303, *partus tui honore universis nota nationibus, quod natalis mei tempore virum fœcunda genuisti. Dies est, quo filii tui sexum campus adnuntiet. Telis agendum est, ut avorum per me decora non pereant. Sine causa parentum titulis nitimur, nisi propriis adjuvemur.*—S.-M.

Dans cette extrémité, Odoacre courut à Rome, persuadé que s'il conservait cette ville, l'empire de l'Italie n'était pas perdu pour lui; mais il en trouva les portes fermées; et les habitants lui déclarèrent du haut des murs, qu'ils ne reconnaissaient pour maître que celui qui leur était envoyé par l'empereur. Irrité de cet affront, il fit le dégât dans les environs, et regagna Ravenne, l'unique place où il pût se défendre. Cependant Théodoric étendait sa conquête; il marcha vers Milan, où commandait Tufa, général des armées d'Odoacre[1], Dans la consternation où étaient les habitants, que l'évêque Laurent exhortait à reconnaître le bras de Dieu dans la défaite d'Odoacre, Tufa n'osa soutenir un siége; il se rendit avec ses troupes et offrit de les employer au service de Théodoric. Épiphane, évêque de Pavie, craignant pour son troupeau, vint aussi rendre hommage au vainqueur. Ce prince le reçut avec respect; et la première fois qu'il le vit: *Voici*, dit-il à ses officiers, *le plus fort rempart de Pavie; cet homme dont l'extérieur est si simple, n'a pas son semblable dans l'univers. C'est pour nous un grand avantage de l'avoir vu. Nous pouvons lui confier nos femmes et nos enfants, et ne songer qu'à la guerre.* Tufa ne s'était livré à Théodoric que pour mieux servir Odoacre; il sut si bien s'insinuer dans la confiance de son nouveau maître, que Théodoric lui laissa le commandement des troupes avec lesquelles il s'était rendu. Il lui ordonna même d'en prendre une partie pour aller réduire Faënza [*Faventia*], qui n'était qu'à six lieues de Ravenne. Plusieurs officiers de

X.
Suites de cette bataille.

Anon. Vales. Ennod. paneg. Theod. p. 305 et 306, et vita. Epiph. p. 390-392. Paul. Diac. Hist. misc. l. 15. ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 100. Anon. Cusp. Sigon. imp. Occid. l. 15, p. 410. 411. Till. Odoac. art. 13.

[1] Odoacre lui en avait donné le commandement le 1er avril 489, selon l'anonyme publié par Henri Valois. — S.-M.

l'armée des Goths voulurent accompagner Tufa dans cette expédition, espérant profiter du pillage. Odoacre, sur les avis secrets de son général, était venu s'enfermer dans cette place, comme pour la défendre; mais dès que Tufa fut en présence, il remit entre les mains d'Odoacre et les troupes et les officiers Goths qui l'avaient suivi: ils furent chargés de fers et conduits dans les prisons de Ravenne. Cette trahison inspira une cruelle défiance à Théodoric; il fit massacrer tout le reste des soldats de Tufa, qu'il avait répartis en divers quartiers; et ayant rassemblé ses troupes affaiblies par deux batailles, il se retira dans Pavie [*Ticinum*]. C'était la place la plus forte de cette contrée; et Théodoric y ajouta de nouvelles fortifications. Mais la ville était trop petite pour loger commodément tant de soldats qui, sans compter leur famille, traînaient avec eux un grand nombre de prisonniers; en sorte que les habitants éprouvaient tous les jours des insultes et des mauvais traitements de la part des Goths. Épiphane remédiait à tous ces maux, il nourrissait les indigents, rachetait les prisonniers, prenait soin des blessés et des malades, adoucissait par ses largesses la dureté des vainqueurs. Tant que dura cette guerre il sut se maintenir entre les deux princes rivaux, et malgré la haine qui animait les deux partis, il s'en fit également aimer par l'universalité de son zèle et de sa charité épiscopale.

XI. Ravages de la Ligurie.

Ennod. vit. Epiph. p. 398-405. De Laurentio. p. 465.

Théodoric, pendant l'hiver qu'il passa dans Pavie, s'occupa des préparatifs de la campagne suivante. Il se procura le secours d'Alaric, roi des Visigoths, qui promit de lui envoyer ses meilleures troupes dès que la saison aurait ouvert le passage des Alpes. Mais Gon-

debaud, roi des Bourguignons [1], qui espérait s'enrichir par le ravage, fut plus prompt à se mettre en mouvement. Sous prétexte d'accourir au secours d'Odoacre, il passa en Ligurie, pillant les villes et les campagnes, massacrant une partie des habitants, réduisant l'autre en esclavage. Il entrait comme ami dans les villes et les traitait en ennemi [2]. Enfin, chargé de butin et traînant avec lui une multitude de prisonniers, il repassa les Alpes, ne laissant aux deux princes, qui se disputaient la possession de cette contrée, que des villes désertes et des campagnes désolées. Les évêques jusqu'à ce temps-là n'avaient secouru leur troupeau que par les armes spirituelles; ils ne leur avaient ouvert d'autre asile que les églises. Ils commencèrent alors à bâtir des forteresses et des châteaux pour mettre leurs peuples à l'abri de la violence. Honoratus, évêque de Novare, en donna l'exemple; et dans la suite ces châteaux devinrent souvent des places de défense contre les légitimes souverains.

Eucharist. p. 434. Paul. Diac. Hist. misc. l. 15. ap. Murat. t. 1, part. 1. p. 100. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 244. Till. Odoac. art. 14.

xii. Bataille de l'Adda.

Le retour de Tufa et la retraite de Théodoric dans Pavie avaient ranimé les espérances d'Odoacre. Il se rendit à Crémone, et s'avança jusqu'à Milan, qu'il saccagea pour punir les habitants d'avoir reçu Théodoric. L'évêque Laurent ressentit les effets de sa colère; cependant ce prince naturellement porté à la clémence lui laissa la vie. Ensuite il alla mettre le siége devant Pavie, où Théodoric se défendit avec vigueur: Odoacre

Ennod. vit. Epiph. p. 395. Anon. Vales. Cass. chron. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 244. Till. Odoac. art. 14.

[1] Ennodius, *vita Epiph.* p. 399, lui donne le nom de *Gundovadus* et le qualifie *Burgundio immitis*. Paul Diacre le nomme *Gundobatius*, *Hist. misc.* l. 15, *ap.* Murat. t. 1, *part.* 1. p. 100.—S.-M.

[2] Il paraît que dans cette invasion les Bourguignons s'emparèrent de Milan, qu'ils abandonnèrent ensuite ainsi que toutes les villes qu'ils envahirent à cette époque. Cette irruption eut lieu en l'an 490.—S.-M.

avait l'avantage du nombre des troupes; mais tout semblait conspirer contre ce malheureux prince. Les pluies continuelles ruinaient ses travaux; la division se mit dans son armée, et ses soldats étaient plus acharnés à s'entretuer qu'à combattre les ennemis; ce qui le força de lever le siége. En ce moment arriva le secours d'Alaric. Théodoric se trouvant assez fort pour tenir la campagne, se mit à la poursuite d'Odoacre. Les deux armées se rencontrèrent au bord de l'Adda [*Addua*], le 11 août 490. Le combat fut opiniâtre et le carnage affreux de part et d'autre [1]. Enfin Odoacre vaincu s'enfuit à Ravenne, résolu de s'y défendre jusqu'à la mort, sans tenter désormais la fortune des batailles. Cette victoire assurait à Théodoric la conquête de tout le pays. Il envoya aussitôt à Zénon Festus Niger,[2] pour lui demander la permission de prendre le titre de roi d'Italie. Mais Zénon jaloux des succès de Théodoric différa de jour en jour, et mourut avant que d'avoir donné sa réponse.

XIII. Siége de Ravenne. Cass. chron. Proc. Got. l. 1, c. 1. Anon. Vales.

Le vainqueur, de retour à Pavie, laissa sous la garde d'Épiphane sa mère, sa femme et sa sœur, avec les femmes, les enfants, les vieillards et les bagages inutiles pour un siége. Il laissa dans la ville une garnison de Ruges [3]: c'était une nation féroce; mais le saint

[1] Parmi les généraux du parti d'Odoacre qui périrent dans cette journée, l'anonyme publié par Henri Valois, nomme Piérius, comte des domestiques. Il est question de cet officier dans la vie de saint Séverin par Eugippius.—S.-M.

[2] L'anonyme de Henri Valois rapporte qu'il était président du sénat. *Mittens legationem Theodericus Festum caput senati ad Zenonem imperatorem, et ab eodem sperans vestem se induere regiam.*—S.-M.

[3] On apprend de l'évêque Ennodius, *pan. Theod.* p. 306 et 307, que vers cette époque, ou peu avant, le prince Ruge Frédéric, qui avait pressé Théodoric de porter ses armes en Italie, s'était révolté contre ce prince et s'était joint aux partisans

évêque sut si bien les adoucir, que trois ans après ils ne purent le quitter sans verser des larmes [1]. Après ces dispositions, Théodoric alla mettre le siége devant Ravenne. Plus il était difficile d'attaquer cette ville environnée de fleuves et de marais, plus aussi il était aisé d'en former le blocus. Théodoric, s'étant campé à trois milles, ferma tous les passages, en partageant ses troupes en trois corps; il en posta un dans un lieu nommé *Pinetum* [2], à cause d'une forêt de pins; un autre près d'une maison de campagne des empereurs, qu'on nommait le petit palais [*Palatiolum*], et le troisième à la tête d'un pont appelé le pont Candidius sur le fleuve nommé Utis. Comme la ville était bien pourvue de vivres, et que le port, quoique en grande partie déja bouché par les sables, donnait néanmoins encore entrée à des barques légères, le siége dura deux ans et demi [3]. Odoacre faisait pendant la nuit de fréquentes sorties; et quoiqu'il fût toujours repoussé, il ne rentrait guère dans la ville sans avoir signalé son courage et causé quelque perte aux assiégeants. Le 15 de juillet vers la fin de la première année du siége [4], étant sorti de nuit à la tête des Hérules, il vint attaquer le quartier du pont Candidius. Il força les retranchements, et les Goths

Ennod. paneg. Theod. p. 306 et vit. Epiph. p. 393, 394. Jorn. de reb. Get. c. 57. Anon. Cusp. Paul. Diac. Hist. misc. l. 15, ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 100. Sigon. imp. Occid. l. 15, p. 410 et 411. Baronius. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 244 et 245. Till. Odoac. art. 14. 15.

d'Odoacre, avec lesquels il ne tarda pas à se brouiller. Il en résulta entre eux une guerre qui favorisa les progrès de Théodoric, qui après la conquête renvoya, dit-on, Frédéric dans son ancienne patrie. — S.-M.

[1] *Post hinc digressis Gothis, civitas Ticinensis Rugis est tradita, hominibus omni feritate immanibus: quos atrox et acerba vis animorum ad quotidiana scelera sollicitabat. Diem putabant perisse, qui illos sine facinore casu aliquo interveniente fugisset.* Ennod. *vita Epiph.* p. 392. — S.-M.

[2] *Theodericus veniens in Pineta, fixit fossatum.* Anonym. Vales. — S.-M.

[3] Tous les historiens disent trois ans en nombre rond. *Obsidens Odoacrem clausum per triennium Ravennâ.* Anonym. Vales.—S.-M.

[4] En l'an 491.—S.-M.

fuyaient devant lui, lorsque Théodoric qui campait à Pinétum, accourant à toute bride, rendit le cœur à ses soldats, et repoussa les ennemis dans la ville avec un grand carnage. Lévila, chef des Hérules, fut tué en passant l'Utis [1].

XIV. Exploits de Théodoric pendant le siége.

Théodoric, prévoyant que le siége serait long, donna ses ordres pour le continuer avec sûreté; et laissant devant Ravenne une partie de ses troupes, il partit avec le reste, à dessein de réduire les villes qui tenaient encore pour Odoacre. Il était le 22 d'août à Pavie; et il passa une année à soumettre les places des deux côtés du Pô dans toute la longueur de ce fleuve. S'étant rendu maître de Rimini [*Ariminum*], il y trouva des barques qu'il fit conduire à Ravenne pour fermer l'entrée du port et ôter à la ville toute communication avec la mer. Tout lui obéissait dans l'Émilie et la Flaminie, à l'exception de Césène [*Cæsena*], où commandait Libérius, officier brave et fidèle. La terreur s'était répandue jusqu'aux extrémités de l'Italie. Un grand nombre de villes, et Rome elle-même, envoyèrent des députés au roi des Goths pour l'assurer de leur soumission. Gondamond, roi des Vandales, successeur de son oncle Hunéric, regrettant la perte de la Sicile, que Genséric avait cédée à Odoacre, s'efforçait de la reconquérir. Les succès de Théodoric arrêtèrent ses ravages : il lui demanda la paix, et l'obtint en renonçant à ses prétentions.

XV. Mort d'Odoacre.

Le siége continuait avec lenteur. Les assiégés et les assiégeants étaient également fatigués. Depuis que le

[1] L'anonyme de Valois dit que Lévila était maître de la milice d'Odoacre. *Exiit Odoachar rex de Ravenna nocte cum Herulis ingressus in Pineta, in fossato Patricii Theoderici, et ceciderunt ab utraque parte exercitus, et fugiens Levila magister militum Odoacris, occisus est in fluvio Veiente.*—S.-M.

port était fermé, la famine se faisait sentir dans la ville; elle s'accrut à un tel point, que le boisseau de blé valait six pièces d'or, qui font environ quatre-vingts livres de notre monnaie, et que les habitants furent réduits à manger les cuirs et tout ce qu'une faim extrême peut transformer en aliment. Théodoric était revenu devant Ravenne avec toute sa famille le 29 d'août, au commencement de la troisième année du siége, et il pressait la ville avec une nouvelle vigueur. Jean, évêque de Ravenne, après avoir long-temps exhorté Odoacre, lui persuada enfin de traiter avec Théodoric, et se chargea de la négociation. Après de longs débats, Odoacre se réduisit à céder Ravenne et toute l'Italie, à condition qu'il partagerait avec Théodoric le titre de roi et les honneurs de la royauté [1]. Il donna son fils Thélane en ôtage [2]. Cet accord fut conclu le 27 de février 493, et confirmé par le serment des deux princes. Le 5 mars suivant, Théodoric entra dans Ravenne, précédé de l'évêque et du clergé, qui étaient venus au-devant de lui, portant les reliques des saints. Il prit aussitôt le titre de roi, sans attendre l'agrément de l'empereur Anastase, que Festus Niger [3], son agent, sollicitait à Constantinople. Anastase avait succédé à Zénon mort en 491. Odoacre fut d'abord traité avec amitié : il logeait avec Théodoric dans le palais. Mais on ne vit jamais plus sensiblement, combien est violente et cruelle la jalousie de la souveraineté. Peu de jours après, Théodoric ayant invité Odoacre à un repas, le

Anon. Vales. Cass. chron. Marc. chron. Ennod. Vit. Epiph. p. 393, 395. Proc. Got. l. 1, c. 1. Jorn. de reb. Get. c. 57. Theop. p. 113. Anon. Cusp. Paul Diac. Hist. Misc. l. 15. ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 100. Sigon. imp. Occid. l. 15, p. 411 et 412. Baronius. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 244 et 245. Till. Odoac. art. 15.

[1] Procope est le seul auteur qui parle de cet accord, *de bell. Goth.* l. 1, c. 1. Θευδέριχός τε καὶ Ὀδόακρος ἐν Ῥαβέννῃ ἐπὶ τῇ ἴσῃ καὶ ὁμοίᾳ διαίτῃ ἕξουσι.—S.-M.

[2] *Igitur coactus Odoachar dedit filium suum Thelane obsidem Theoderico, accepta fide securum se esse de sanguine.* Anon. Vales. — S.-M.

[3] L'anonyme de Henri Valois l'appelle Faustus Niger.—S.-M.

tua de sa propre main [1]. Le fils, les parents, les principaux officiers de ce prince infortuné, furent massacrés le même jour avec leurs enfants[2]; meurtre barbare, que les auteurs favorables à Théodoric tâchent d'excuser, en disant qu'il avait découvert un complot formé contre sa vie. Mais des écrivains qu'on ne peut soupçonner de partialité traitent ce forfait d'assassinat commis contre la foi des serments [3]. Il a fallu trente ans de vertus et d'actions les plus éclatantes pour couvrir une tache si noire, et les derniers temps de la vie de Théodoric présenteront encore des cruautés. Héros accompli dans le cours d'un long règne, il le commença et le finit comme un tyran. Une fin si tragique relève la mémoire d'Odoacre. Ce conquérant, qui de tous les princes de ce temps-là était le plus semblable à son vainqueur, paraît encore plus grand, parce qu'il fut malheureux.

XVI. Fondation du royaume des Ostrogoths en Italie. Enuod. paneg. Theod. p. 306. Vit. Epiph. p. 393. de

Après la mort d'Odoacre, Théodoric n'eut plus besoin de tirer l'épée. Toute l'Italie le reconnut pour maître [4]. Libérius rendit Césène; la Rhétie, le Norique, la Dalmatie, se rangèrent sous ses lois. Les Siciliens et les Brutiens refusaient seuls de lui obéir; mais Cassiodore, pour lors retiré sur ses terres à l'extrémité méridionale de l'Italie, fit usage de son élo-

[1] *Dum ei Odoachar insidiaretur, detectus cautè ab eo præventus in palatio, manu sua Theodericus eum in Lauretum præveniente gladio interemit.* Anon. Vales.—S.-M.

[2] *Cujus exercitus in eâdem die jussu Theoderici omnes interfecti sunt, quis ubi potuit reperire cum omni stirpe suâ.* Anonym. Vales. — S.-M.

[3] Le comte Marcellin s'exprime ainsi dans sa chronique, en parlant du meurtre d'Odoacre. *Odoacer metu Theodorici perterritus, Ravennam ingressus est. Porrò ab eodem Theodorico perjuriis illectus, interfectusque est.* — S.-M.

[4] Procope dit que c'était un tyran, ou plutôt un usurpateur seulement de nom, mais au fait que c'était un véritable souverain. Ἦν τε ὁ Θευδέριχος λόγῳ μὲν τύραννος, ἔργῳ δὲ βασιλεὺς ἀληθής. *De bell. Goth.* l. I, c. I. — S.-M.

quence pour les déterminer à se soumettre, leur représentant qu'il y aurait de la folie à prétendre se maintenir contre des forces qui avaient abattu Odoacre. Frédéric, après avoir servi Théodoric pendant la guerre, était retourné dans ses états avec les Ruges qui avaient gardé Pavie; il ne se vit pas plutôt rétabli, qu'à l'imitation de son père il se mit à ravager le Norique. Théodoric envoya contre lui une armée qui le défit, chassa les Ruges de la contrée, et les fit passer en Italie pour repeupler les pays que la guerre avait désolés [1]. Les

Laur. p. 465. Cass. var. l. 2, ep. 16, l. 4, ep. 2. Proc. Got. l. 1, c. 1. Paul. Diac. ap. Murat. Hist. misc. l. 15, t. 1, part. 1, p. 100. Baronius. Vales. rer. Fr. l. 5, p. 245 et 246.

[1] J'ai déja dit ci-dev. § 13, pag. 166, not. 3, d'après Ennodius, *pan. Theod.* p. 306 et 307 que Frédéric prince des Ruges s'était joint aux ennemis de Théodoric pendant sa lutte avec Odoacre, puis qu'il s'était brouillé avec eux et qu'il leur avait fait la guerre, sans qu'on sache quel avait été ensuite son destin. C'est ce qui résulte en masse des paroles un peu vagues d'Ennodius, mais on n'y trouve rien de ce qu'on voit ici, ni rien qui puisse faire conjecturer quelque chose de pareil. Il est évident que Frédéric, d'abord ami et allié de Théodoric, se joignit ensuite à ses ennemis. *Dicat Fredericus*, dit Ennodius p. 306, *qui postquam fidem læsit, hostes tuos interitu comitatus est.* Comme c'était par erreur, ou plutôt par un mécontentement irréfléchi, qu'il s'était allié avec eux, il leur fit ensuite la guerre, *contra illos arma concutiens, quibus fuerat errore sociatus;* et ce fut par suite de différends qui s'élevèrent entre eux, *quando nata est inter sceleratos de hoc quod intelligebant se unum velle discordia.* Ce qui paraît assez clair, c'est qu'à la fin il fut vaincu par Théodoric, qu'il avait d'abord aidé dans ses entreprises et dont il avait partagé les victoires. *Fredericus postquam tibi de adversariis tuis peregit triumphum, de se præbuit.* Il est évident, qu'il n'y a absolument aucun moyen de trouver dans tous ces passages, les seuls où il soit question de Frédéric, des indices sur le retour de ce prince dans ses états paternels, avec ceux de sa nation qui avaient suivi Théodoric en Italie, ni des courses qu'ils auraient fait ensuite dans le Norique. Il est clair que ce sont là des conjectures tout à fait dénuées de preuves. La seule indication qui puisse faire croire que quelques-uns des Ruges soient retournés dans leur patrie, est celle-ci que j'emprunte au même Ennodius, dans sa vie de saint Épiphane, évêque de Pavie, quand il dit que les Ruges si féroces (voyez ci-dev. § 13 p. 167, note 1), après être restés deux ans auprès de cet évêque, le quittèrent en pleurant, pour retourner auprès de leurs parents et de leurs familles. *Cum quibus*, dit-il, *tamen integrum pæne biennium exegit taliter, ut ab eo*

Hérules et les Turcilinges, soldats d'Odoacre, ne pouvaient que donner de perpétuelles inquiétudes : comme ils étaient en droit d'accuser Théodoric de parjure, nuls serments n'étaient capables de l'assurer de leur fidélité. Il prit le parti de les éloigner et leur assigna pour demeure le pays qu'on nomme aujourd'hui le Piémont. Il était resté en Germanie d'autres Hérules qui n'avaient pas suivi Odoacre; Théodoric fit alliance avec eux en adoptant leur roi pour son fils d'armes [1]. A l'exemple d'Odoacre, il établit les Goths en leur donnant le tiers de toutes les terres d'Italie [2]; partage plus équitable que celui des Visigoths, qui dans les provinces conquises en Gaule et en Espagne n'avaient laissé que le tiers des fonds aux anciens habitants. Ce fut alors que du mélange de la langue romaine et des différents idiômes germaniques se forma le jargon barbare qui a donné naissance à la langue italienne, devenue ensuite, graces aux heureux génies qui l'ont cultivée, une des plus parfaites et des plus agréables de l'Europe [3]. Telle fut en Italie la fondation du royaume

flentes discederent, etiam ad parentes et familias regressuri. Ennod. *vit. Epiph.* p. 393. Rien n'indique dans ce passage que les Ruges fussent à cette époque conduits par Frédéric, ni qu'ils soient retournés en Allemagne, car il peut tout aussi bien être question dans Ennodius des cantons de l'Italie où on leur avait assigné des terres. — S.-M.

[1] Cette adoption se faisait en envoyant des chevaux, des épées, des boucliers et une armure complète à celui qu'on choisissait ainsi pour fils. Nous possédons encore la lettre que Théodoric fit écrire en cette occasion au roi des Hérules. Cassiod. *var.* l. 4, ep. 2. — S.-M.

[2] Ὅτι τῶν χωρίων τὴν μοῖραν ἐν σφίσιν αὐτοῖς Γότθοι ἐνείμαντο, ἅπερ Ὀδόαχρος τοῖς στασιώταις τοῖς αὐτοῦ ἔδωκεν. Proc. *de bell. Goth.* l. 1, c. 1. Ce qui veut dire que les Goths ne s'attribuèrent que le tiers des terres, qui avait déja été pris par les soldats d'Odoacre. — S.-M.

[3] La langue des Goths et les divers idiômes d'origine germanique qui ont été portés en Italie par les Barbares qui s'en emparèrent après la chute de l'empire, ont eu bien peu d'influence sur la formation de

des Ostrogoths, qui ne subsista que soixante ans. Comme Théodoric prévoyait que la jalousie des empereurs ne le laisserait pas jouir paisiblement de sa conquête, il préféra le séjour de Ravenne à celui de Rome, parce que le voisinage de la mer Adriatique le mettait plus à portée de s'opposer à leurs entreprises. Je vais maintenant tracer le portrait de ce grand prince, et faire connaître son gouvernement, autant que les auteurs de ce temps-là, dans leurs ébauches confuses, peuvent fournir de lumières sur un sujet digne d'être traité par les plus habiles historiens.

XVII. Portrait de Théodoric.

Théodoric se nommait dans la langue de sa nation Diétérich, comme son père Théodémir s'était nommé Diethmar[1]. Les auteurs septentrionaux l'appellent Théo-

la langue italienne. Cette influence est nulle pour ce qui concerne la grammaire, et le nombre des mots gothiques ou barbares d'origine qui sont restés dans l'italien est bien peu considérable. Les Goths et les étrangers qui vinrent avec eux ou après eux, étaient en trop petit nombre, pour pouvoir exercer une action bien sensible sous ce rapport. Les vaincus continuèrent en Italie de se servir de la langue latine qui se corrompit, s'altéra peu à peu et finit par produire l'italien. Il en fut à peu près de même dans les autres parties de l'Europe qui avaient été soumises à l'empire. Le latin abandonné à des hommes grossiers et ignorants qui ne l'avaient peut-être jamais bien parlé, produisit des idiômes nouveaux, mais tous plus ou moins rapprochés sous le rapport de la grammaire ou de la lexicographie, de l'ancienne langue, d'où ils tirent tous leur origine. A tout prendre, l'influence des Goths ou des autres peuples barbares est pour peu de chose dans la formation des langues modernes de l'Europe latine.—S.-M.

[1] Théodoric est ordinairement appelé dans les monuments latins *Theodericus* ou *Theodorecus*, ce qui est le nom allemand *Dieterich* ou *Dietrich*, dont nous avons fait Thierry. Les poètes et les écrivains scandinaves l'appellent *Thiodrikur* ou *Thiudrikr*. Il est nommé *Thidreke* et *Thidrikr* dans le Vilkina-Saga cité par Peringskiold dans ses notes sur la vie de Théodoric par Cochlæus, p. 240. Voyez le Glossaire placé à la fin du 2[e] volume de l'*Edda sæmundina*, p. 895. Pour ce qui concerne le père de Théodoric, les monuments de la même origine l'appellent *Ditmar* ou *Thiettmar* et *Thetmar*. Les anciens historiens de la Hongrie, le confondant peut-être avec son fils, le nomment *Detricus*, sans doute d'après les chants populaires des Allemans, qui se trouvent dans un recueil intitulé *Heldenbuch*, c'est-

Cass. var. l. 2, ep. 15, l. 4, ep. 1.
Anon. Vales.
Proc. Got. l. 1, c. 2.
Theoph. p. 112.
Jorn. de reb. Get. c. 5.
Ennod. paneg. Theod. pass.
Vales. rer. Fr. l. 5, p. 246.
Cochl. vit. Theod. c. 1.
Peringskiold ad Cochl. p. 241.

doric de Vérone [1], parce qu'ayant remporté près de Vérone la victoire qui décida de son établissement en Italie, il aima cette ville, y fit quelquefois sa demeure et prit soin de l'embellir. Il avait le teint vif et animé, un air majestueux, une taille avantageuse, le regard serein; il était terrible dans sa colère, doux et aimable dans la société. Libéral et même magnifique, il n'estimait les richesses que pour les répandre à propos. Aussi grand politique que grand capitaine, il chercha la paix et sut faire la guerre. La plupart des écrivains ont avancé, sur la foi d'un auteur anonyme, que Théodoric n'avait aucune teinture des lettres; qu'il ne savait même ni lire ni écrire; qu'il se servait d'une lame d'or percée à jour des cinq lettres *Theod* [2], et que passant la plume dans ces vides, il formait ainsi sa signature [3]; ils ajoutent, d'après Procope, qu'il ne voulait pas que les

à-dire *le livre des héros*, imprimé à Haguenau en 1509. Il est plusieurs fois question du père de Théodoric dans les chants scandinaves relatifs à Attila, et recueillis dans le second volume de l'*Edda sæmundina*. On y parle aussi d'un personnage appelé *Thiudrik*; mais celui-ci pourrait bien être le même que Théodoric-le-louche, fils de Triarius, ce chef des Goths dont il a été question si souvent dans le livre précédent, et qui était rival de Théodoric fils de Théodemir.—S.-M.

[1] On plutôt *Dieterichs Bern*, Diétérich de *Bern*, car c'est ainsi que les anciens chants allemands changent le nom de Vérone, qui devint la résidence habituelle du roi des Ostrogoths, quand il eut conquis l'Italie. Les mêmes poëmes et le Vilkina-Saga donnent aussi cette qualification au père de Théodoric; il est évident que c'est une erreur facile à concevoir et qui ne demande aucune explication.—S.-M.

[2] On plutôt des quatre premières lettres de son nom, car en goth le *Th* s'exprimait comme en grec par un signe particulier. Cette explication est plus conforme avec le texte original d'où ce fait est tiré, que l'explication de Lebeau. Voyez ce texte dans la note suivante.—S.-M.

[3] *Rex Theodericus inliteratus erat, et sic obruto sensu, ut in decem annos regni sui quatuor litteras subscriptionis edicti sui discere nullatenus potuisset. De quâ re laminam auream jussit interrasilem fieri, quatuor litteras regis habentem*, THEOD. *ut si subscribere voluisset, positâ laminâ super chartam, per eam penna duceret, et subscriptio ejus tantum videretur.* Anon. Vales. Procope dit,

Goths envoyassent leurs enfants aux écoles, disant qu'*ils ne verraient jamais sans crainte la pointe d'une épée, s'ils avaient une fois appris à trembler sous la férule*[1]. Mais Procope s'attache moins au vrai qu'au merveilleux; et le récit de l'anonyme est visiblement copié d'après ce qu'on rapporte de l'empereur Justin, dont l'ignorance n'est pas douteuse[2]. Théophane dit au contraire que Théodoric était fort instruit[3], et que pendant les dix années qu'il avait passées à Constantinople dans sa première jeunesse, il avait pris les leçons des plus habiles maîtres[4] : ce qui en effet est beaucoup plus conforme à un génie actif, pénétrant et avide de gloire. Ce prince remit les arts en vigueur : il fonda des prix pour ceux qui s'y distinguaient. Comme il savait faire de grandes choses, il honorait ceux qui savaient les écrire et les transmettre à la postérité. Il prit soin de faire instruire sa fille Amalasonte et sa nièce Amalaberge. Son neveu Théodat se livra sous ses yeux à l'étude des lettres et de la philosophie. Ce fut la science qui procura la faveur de Théodoric et la dignité de consul au célèbre Boëce. Dans la lettre que ce prince écrit à Vénantius en lui conférant la charge de comte des domestiques, il le loue de son attachement à l'étude; il dit que *les lettres ajoutent un nouveau lustre à la plus haute naissance : que leur*

de bell. Goth. l. 1, c. 2, qu'il mourut sans avoir appris à connaître les lettres. Θευδέριχος τελευτήσειε καὶ περὶ γραμμάτων οὐδὲ ὅσον ἀκοὴν ἔχων. — S.-M.

[1] Λέγειν γὰρ ἅπασιν, ὡς, ἢν περ αὐτοῖς τὸ ἀπὸ τοῦ σκύτους ἐπιγένηται δέος, οὐ μήποτε ξίφους ἢ δορατίου ὑπερφρονεῖν ἀξιώσουσιν. Proc. *de bell. Goth.* l. 1, c. 2.—S.-M.

[2] Voyez ce que j'ai dit ci-après, liv. XL, § 2, sur la prétendue ignorance de ces deux princes.—S.-M.

[3] Οὐδὲ λόγων ἀμοίρου. Theoph. p. 112.—S.-M.

[4] Τοῖς ἀρίστοις τῶν διδασκάλων ἐφοίτησεν. Theoph. p. 112.— S.-M.

suffrage rend un homme digne des plus grands honneurs[1]. Il l'exhorte à continuer de les cultiver, pour mériter encore de nouvelles récompenses[2]; il tient le même langage dans plusieurs autres de ses lettres. C'était à la vérité Cassiodore qui écrivait au nom de Théodoric; mais le secrétaire n'aurait-il pas rendu le prince ridicule, s'il eût mis des éloges si pompeux de la littérature dans la bouche d'un prince ignorant? D'ailleurs, les Goths étaient fort éloignés de cette grossièreté que Procope leur attribue. Dion Cassius, qui avait composé une histoire générale des Goths, séduit apparemment par la prévention qu'inspire à un historien l'amour de son propre ouvrage, allait jusqu'à les comparer aux Grecs pour la science et la sagesse[3].

XVIII. Son gouvernement. Cass. l. 1, ep. 1, l. 2, ep. 24, 25, l. 3, ep. 20, 23, 43, l. 4, ep. 14, l. 7, ep. 3. Proc. Got. l. 2, c. 6.

Le mauvais gouvernement des derniers empereurs avait fait de l'Italie un théâtre de sanglantes révolutions[4]. On peut dire que les Barbares, en s'en rendant les maîtres, en avaient été les libérateurs. Elle commençait à respirer sous Odoacre; sa tranquillité devint plus assurée sous le règne de Théodoric: elle se

[1] *Litterarum siquidem studia, quæ cunctis honoribus suo sunt digna suffragio, sedulus perscrutator assequeris, addens claritati generis ingenium suaviter eloquentis.* Cass. *Var.* l. 2, ep. 15. — S.-M.

[2] *Incumbe ergo talibus studiis, ama quæ in te remunerata cognoscis; ut nostra quoque judicia cum tuis provectibus tendas.* Cassiod. *var.* l. 2, ep. 15.—S.-M.

[3] *Penè omnibus Barbaris Gothi sapientiores semper extiterunt, Græcisque penè consimiles, ut refert Dio, qui historias eorum annalesque græco stylo composuit.* Jorn. *de reb. Get.* c. 5.—S.-M.

[4] Pour avoir une idée plus juste et plus complète de tout ce qui concerne le gouvernement de Théodoric, l'administration intérieure, l'organisation civile et militaire de ses états, et la situation de l'Italie sous la domination des Goths, il faut consulter le savant ouvrage de M. Sartorius intitulé: *Essai sur l'état civil et politique des peuples de l'Italie sous le gouvernement des Goths.* Les faits y sont classés avec méthode et discutés avec une bonne critique. Cet ouvrage a été couronné par l'institut en 1809.—S.-M.

crut libre, parce qu'elle se vit gouvernée par les lois. Les Goths ne traitèrent pas l'Italie, comme les autres Barbares avaient traité leurs conquêtes : ils ne touchèrent pas à la condition des personnes. Théodoric ne voulut pas régner en conquérant, mais en roi. Il honora le sénat; les charges furent données aux plus dignes; il avançait les descendants des maisons nobles, et comptait pour services rendus à sa personne ceux que leurs ancêtres avaient rendus à l'état. Il déclara que les naturels du pays lui seraient aussi chers que ses anciens sujets, et qu'il ne donnerait de préférence qu'à ceux qui seraient plus fidèles à observer les lois: *Nous détestons*, dit-il, *les oppresseurs; ce n'est pas la force qui doit régner, c'est la justice : pourquoi établissons-nous des tribunaux, si ce n'est pour désarmer la violence? Vous êtes réunis sous le même empire, que vos cœurs soient unis; les Goths doivent aimer les Romains comme leurs voisins et leurs frères: et les Romains doivent chérir les Goths, comme leurs défenseurs*[1]. Les Goths, après avoir reçu le tiers des fonds, prétendaient être exempts, et rejetaient les taxes sur les Romains. Théodoric les obligea de payer leur quote-part : *Ils ont mauvaise grace*, disait-il[2], *de vouloir s'affranchir des tributs; j'en paie plus qu'eux : car je regarde comme un tribut les soulagements que je dois à ceux qui sont dans l'indigence*. Il n'imposait sur ses sujets que des taxes proportionnées à leurs forces; et sans examiner s'il

Anon. Vales, Chr. Alex. p. 327. Sigon. imp Occid. l. 15, 411 et 412, Vales. rer. Fr. l. 5, p. 246. Giannone, hist. Neap. l. 3, c. 2.

[1] Cassiod. *var.* l. 7, ep. 3. Ces passages et ceux qui suivent sont des traductions très-libres des paroles de Cassiodore dans les lettres qu'il rédigeait au nom de Théodoric. — S.-M.

[2] Cassiod. *var.* l. 4, ep. 14. — S.-M.

était en droit de les exiger, il les recevait comme des présents. Ayant appris que les sénateurs se dispensaient des contributions, et que le fardeau des charges publiques retombait entièrement sur les pauvres, il leur en fit une forte réprimande, et leur ordonna par un édit de remplir leurs obligations, promettant de faire droit sur les plaintes des pauvres, et même de les prévenir par une prompte justice. Il fit fleurir le commerce, que les troubles précédents avaient entièrement ruiné, et prit un soin particulier d'attirer en Italie les marchands étrangers. Le trésor public, qu'il trouva vide, fut bientôt rempli par une sage économie. L'abondance revint sous un gouvernement équitable; soixante sacs de blé ne se vendaient le plus souvent qu'une pièce d'or, qui faisait treize à quatorze francs de notre monnaie; c'était aussi le prix ordinaire de trente amphores de vin, c'est-à-dire d'environ quatre de nos muids. Il veillait avec tant de soin à la sûreté publique, que la nuit comme le jour on pouvait voyager sans crainte; les maisons de campagne étaient aussi assurées que des forteresses, et les portes des villes furent inutiles pendant son règne. Ce n'était que pour se donner un air d'autorité qu'Anastase recommandait souvent à Théodoric de ménager le sénat, de suivre les lois des empereurs, et de maintenir la concorde entre ses sujets. Cet empereur avait lui-même plus de besoin de ces avis, que le roi des Goths.

XIX
Administration de la justice.

Les lois romaines n'éprouvèrent d'autre changement que d'être exécutées avec plus d'exactitude: *Notre dessein*, dit ce prince dans une de ses lettres, *n'est pas de conquérir, mais de rendre les peuples heureux. Notre triomphe est de faire régner sur eux*

leurs propres lois. Quel fruit retireront-ils de notre conquête, que gagneront-ils à être délivrés des Barbares, s'ils ne trouvent en nous que d'autres Barbares qui veuillent les assujettir à leurs usages et à leurs coutumes? Où la justice tient le sceptre, les droits ne sont pas confondus. Le défenseur de la liberté ne se propose pas de faire des esclaves. Que les autres conquérants pillent ou détruisent les villes dont ils se sont rendus maîtres; pour nous, notre intention est de traiter les vaincus de manière qu'ils regrettent de n'avoir pas été vaincus plus tôt[1]. Dans ces principes, il laissa subsister les dispositions du droit romain; l'édit célèbre qu'il publia en cent cinquante-quatre articles, y est presque entièrement conforme. Il prit l'habillement romain; il conserva les mêmes magistrats, et ne fit aucun changement à la police ni à la division des provinces; elles continuèrent d'avoir leurs consulaires, leurs correcteurs, leurs présidents, qui étaient choisis d'entre les Romains. Il établit de plus dans chaque ville et dans chaque bourg, grand ou petit, un comte ou magistrat inférieur, afin d'épargner aux habitants la peine et la dépense de se transporter au loin pour l'expédition des affaires courantes. Il permit aux Goths de conserver leurs coutumes particulières; mais pour les objets importants, tels que les successions, les contrats, les délits et les peines, il voulut que les Goths mêmes fussent soumis à la loi romaine. Tel était l'ordre judiciaire : dans chaque lieu, le comte goth jugeait seul les différends qui survenaient entre deux Goths; si la querelle était entre un Goth

[1] Cassiod. *var.* l. 2, ep. 24. — S.-M.

et un Romain, le comte prenait un assesseur romain; si les deux plaideurs étaient Romains, ils s'adressaient aux juges romains délégués dans toutes les provinces. Il donnait toute son attention à choisir des magistrats intègres et éclairés; s'il se trouvait trompé dans son choix, il punissait sévèrement leurs injustices, sans épargner même les préfets du prétoire. Rien ne lui paraissait plus indigne que d'abuser du pouvoir pour opprimer les inférieurs, et ce crime était irrémissible. Il ne pardonnait pas plus aux juges qui, soit par négligence soit par une collusion criminelle, différaient de rendre justice aux opprimés, et favorisaient ainsi les injustes prétentions des personnes puissantes. On en rapporte un exemple louable dans le principe, mais répréhensible par l'excès de sévérité. Pendant qu'il était à Rome, une veuve vint se plaindre à lui de ce qu'ayant depuis trois ans un procès contre un sénateur nommé Formus, elle n'avait pu encore obtenir de jugement. Il fit aussitôt appeler les juges : *Si vous ne terminez demain cette affaire*, leur dit-il, *je vous jugerai vous-mêmes.* Le lendemain la sentence fut rendue. La veuve étant venue remercier le prince, un cierge allumé à la main, selon la coutume de ce temps-là : *Où sont les juges?* dit Théodoric; on les amena devant lui : *Et pourquoi*, leur dit-il, avec indignation, *avez-vous prolongé pendant trois ans une affaire qui ne vous a coûté qu'un jour de discussion?* Après ce reproche, il leur fit trancher la tête. Cet exemple mit en activité tous les tribunaux. On lui attribue un jugement semblable à celui que l'empereur Claude avait rendu dans une occasion pareille. Une femme mariée en secondes noces refusait de recon-

naître son fils du premier lit. Théodoric, après avoir interrogé le jeune homme, demeura persuadé qu'elle était véritablement sa mère; et comme elle s'obstinait à le nier : *Eh bien*, dit-il, *puisqu'il n'est pas votre fils, je casse votre second mariage, et je vous ordonne de l'épouser*. La mère frémit d'horreur, et avoua la vérité. La fureur des duels régnait en Pannonie; les diverses colonies de Huns, de Suèves, de Gépides, qui depuis long-temps se répandaient dans ce pays, y avaient introduit cette coutume barbare, et les procès civils se décidaient souvent par l'épée. Théodoric s'efforça d'étouffer ce monstre naissant. En envoyant le comte Colosséus pour gouverner la Pannonie de Sirmium, dont il venait de se rendre maître, il lui ordonna de détruire cet usage qu'il nomme *abominable*, et de montrer que les Goths joignent l'humanité romaine à la valeur nationale : *Que les contestations civiles*, lui dit-il [1], *ne nous soient pas aussi funestes que les guerres : à l'égard de nos compatriotes, les armes ne sont faites que pour les défendre. Si l'indigence porte un malheureux à cet excès de rage, retirez-le de la misère; perdez vous-même pour le conserver : quoi qu'il vous en coûte, ce ne sera pas perdre, que de gagner la vie d'un homme. Inspirez à ces ames féroces la douceur de notre nation : et que par vos bons traitements ils s'accoutument à supporter la vie*. Ce fut peut-être pour arrêter le cours des assassinats, que les derniers troubles avaient rendus plus communs en Italie, qu'il défendit aux Romains de porter aucune arme, pas même un couteau.

[1] Cassiod. *var*. l. 3, ep. 23. — S.-M.

XX.
Il répare les maux de la Ligurie.
Ennod. paneg. Theod. p. 306. vit. Epiph. p. 404-408. de Laurentio. p. 467.

Sa sévérité dans l'exercice de la justice procédait d'un fond de bonté, qui lui inspirait l'horreur des actions injustes. Il était naturellement porté à pardonner. Loin de dépouiller ceux qui avaient combattu pour Odoacre, il répandait sur eux ses bienfaits. Il est vrai qu'après sa victoire, il voulait d'abord ne donner la liberté romaine qu'à ceux qui avaient suivi son parti, et tenir les autres dans une sorte d'esclavage, en leur ôtant le pouvoir de tester et de disposer de leurs biens. Mais Épiphane de Pavie et Laurent de Milan n'eurent pas de peine à le détourner de ce projet, et à obtenir de lui une amnistie générale. Il favorisa le généreux dessein de ces deux prélats, qui voyant leurs villes ruinées en partie et presque dépeuplées par les fureurs de la guerre, entreprirent de les rétablir lorsque la paix fut rendue. Leurs exhortations et leurs aumônes rappelèrent leurs peuples dispersés. Milan et Pavie recouvrèrent leur ancien lustre. La Ligurie avait été désolée par l'irruption de Gondebaud : un nombre infini d'habitants de cette province, traînés au-delà des Alpes, gémissaient dans l'esclavage. Théodoric, pour les en délivrer, employa le ministère d'Épiphane. Ce prélat respecté des rois engagea Gondebaud à renvoyer gratuitement ceux qu'il tenait en sa possession : il paya la rançon des autres qui étaient tombés en partage aux soldats; et l'argent de Théodoric ne suffisant pas, il trouva dans la charité d'une dame gauloise, nommée Syagria, et dans celle d'Avitus, évêque de Vienne, de quoi satisfaire l'avidité des Bourguignons. Il repassa les Alpes suivi de cette multitude de Liguriens délivrés, et la province fut repeuplée. Quelque temps après, en 496, ce bon prélat mourut des fati-

gues qu'il avait essuyées dans un voyage fait à Ravenne pendant l'hiver, pour solliciter la diminution d'un impôt dont la Ligurie était surchargée. Il avait obtenu de Théodoric la remise des deux tiers.

XXI. Théodoric reçoit d'Anastase le titre de Roi.

Anon. Vales. Theoph. p. 123. Baronius. Vales. rer. Fr. l. 6, p. 257. Fleury, hist. Eccles. l. 30. art. 28. Till. vie d'Euphém. art. 6.

Depuis la bataille de l'Adda, Festus Niger, député à la cour d'Orient, y avait passé cinq ans à solliciter d'abord Zénon et ensuite Anastase de confirmer à Théodoric le titre de roi, et de lui rendre les ornements impériaux qu'Odoacre avait envoyés à Constantinople[1]. La négociation avait été sans succès, et Festus était revenu à Ravenne en 495. Il fut renvoyé deux ans après; et sur la promesse qu'il donna de lui-même et sans y être autorisé par Théodoric, d'engager le pape à recevoir l'hénotique de Zénon, ce qu'Anastase avait fort à cœur, il obtint la faveur qu'il demandait. D'ailleurs, Anastase avait alors sur les bras la guerre d'Isaurie; et, sans renoncer au dessein secret qu'il avait formé de dépouiller Théodoric, il feignit d'accepter les excuses que ce prince lui faisait de n'avoir pas attendu son agrément pour prendre le titre de roi d'Italie.

XXII. Réparation de Rome et des autres villes.

Cass. chr. var. l. 1, ep. 25, 28, l. 2, ep. 7. l. 3, ep. 48. Anon. Vales. Proc. hist. arc. c. 26. Isid. chr. Got.

Le nouveau monarque, voulant rétablir le calme dans Rome, se rendit l'année 500 dans cette ancienne capitale de l'empire. Son entrée fut un triomphe. Le pape Symmaque, tout le sénat et une foule innombrable de peuple sortirent au-devant de lui, et le reçurent avec les plus vives démonstrations de joie. Quoiqu'il fît profession de l'arianisme, il alla d'abord à l'église de Saint-Pierre, d'où il se rendit au sénat. Le sénateur Boëce, l'homme le plus éloquent de son siècle, pro-

[1] *Omnia ornamenta palatii, quæ Odoachar Constantinopolim transmiserat, remittit* (*Anastasius*). Anonym. Vales.—S.-M.

Sigon. imp. Occid. l. 16, p.415 et 416. Vales. rer. Fr.l.5,p.246.

nonça l'éloge du prince. Théodoric y répondit avec les graces qui lui étaient naturelles, en assurant cette auguste compagnie qu'il se ferait toujours un devoir de maintenir sa dignité et ses priviléges. Il alla ensuite au lieu nommé la Palme d'or près du grand cirque, où il harangua le peuple, lui promettant d'observer inviolablement les lois et les sages réglements des empereurs : il fit graver cette promesse sur une table d'airain qui fut affichée en public. Il termina cette glorieuse journée par un splendide festin, auquel furent admis tous les sénateurs. Le lendemain il distribua du blé au peuple, et fonda pour les pauvres citoyens une distribution annuelle de cent vingt mille boisseaux. Il assigna encore un fond pour en fournir tous les ans dix-huit mille à un hôpital voisin de l'église de Saint-Pierre. Les jours suivants il assista aux jeux du cirque, et visita les divers quartiers de la ville, où après tant de désastres il restait encore assez de merveilles pour lui donner une magnifique idée de la grandeur romaine. Il admira surtout la place Trajane, le Capitole et les aqueducs. Il donna ses soins à la conservation des anciens monuments, ce qui, selon lui, n'était pas d'un moindre mérite que d'en construire de nouveaux : *Nous devons*, disait-il, *à l'antiquité ces beaux ouvrages : c'est les payer que de les rajeûnir* [1]. Ce fut pour les entretenir, qu'il ordonna que les provinces d'Italie fourniraient tous les ans des matériaux de toute espèce à la ville de Rome, et que les particuliers laisseraient prendre sur leurs terres les pierres inutiles et

[1] *Atque ideo major in conservandis rebus, quam in inveniendis adhibenda cautela est: quia de initiis prædicatio debetur invento ; de custoditis autem acquiritur laudata perfectio.* Lettre de Théodoric au sénateur Sabinianus. Cassiod. *var.* l. 1, ep. 25.—S.-M.

les marbres de démolition, qui pourraient servir à la réparation des murs. Il assigna pour ce même objet deux cents livres d'or, à prendre tous les ans sur la caisse de l'imposition des vins. Il rétablit les greniers publics, et ces vastes souterrains, qui aboutissent au Tibre, et qui depuis Tarquin le superbe font encore l'admiration de l'univers. Pour consacrer la mémoire d'un prince si bienfaisant, le sénat lui éleva une statue. Procope fournit ici un trait singulier qui ne se trouve point ailleurs. Il dit que Théodoric, voulant conserver une image de la majesté impériale, laissa subsister dans le palais de Rome les soldats de la garde des empereurs, qu'Odoacre apparemment n'avait pas détruite. Ils étaient en grand nombre sous les différents noms de silentiaires, de domestiques, de scholaires. Théodoric, sans les obliger à aucun service, continua de leur faire payer leur solde, et ordonna que cette pension alimentaire passerait à leurs fils et à leurs petits-fils. Il ajoute que cet établissement fut aboli par Justinien [1]. Pendant que Théodoric était à Rome, il découvrit qu'un de ses comtes, nommé Odoin, formait des desseins contre sa vie; il lui fit trancher la tête dans le palais Sessorien [*Sessorium*], et retourna à Ravenne après avoir fait à Rome un séjour de six mois. Les autres villes de l'Italie ne furent pas oubliées. Il en fit relever les murailles [2]. Ce que la guerre ou le nombre des années avait détruit, ce que la négligence des princes avait laissé dépérir, fut réparé

[1] C'est dans son histoire secrète, c. 26, que Procope parle de tout ceci.—S.-M.

[2] L'anonyme de Henri Valois dit que Théodoric *erat amator fabricarum, et restaurator civitatum*. Il répara l'aqueduc de Ravenne, fondé par Trajan; il acheva le palais qui se trouvait dans cette ville et il l'environna de portiques.—S.-M.

avec solidité et magnificence. Ravenne, Vérone, Pavie furent ornées de palais, de portiques, de thermes, d'aqueducs, d'amphithéâtres. L'Italie sortait de ses ruines; après un siècle de désordres, de ravages et d'incendies, elle semblait renaître de ses cendres avec son ancien éclat; Théodoric ne s'occupait pas moins de sa sûreté que de sa splendeur: il élevait des forteresses pour servir de barrière contre les Barbares du Nord. La plus célèbre fut celle de Veruca, qu'il fit bâtir au bord de l'Adige sur un rocher qui avait la forme d'une haute tour, plus large par le haut que par le pied. Tant d'ouvrages ne coûtaient rien à ses peuples. Son économie, son intelligence et la fidélité des subalternes dans le recouvrement des deniers publics, étaient un fond inépuisable.

XXIII. Alliances de Théodoric. Ennod. vit. Epiph. p. 405.

Il avait conquis l'Italie par les armes; pour y rétablir le bon ordre, il avait besoin de la paix. Environné de nations guerrières, il résolut de les attacher à lui par des alliances. Il épousa Audeflède, sœur de Clovis[1]. Il avait déja deux filles d'une concubine[2]; l'une nom-

[1] Cette princesse est appelée *Augoflada* par l'anonyme de Henri Valois, *accepit uxorem de Francis nomine Augofladam*, et *Albofleda* par Grégoire de Tours, l. 2, c. 31, et les auteurs latins de la Gaule. C'est Jornandès qui la nomme *Audefleda*. *Missâ legatione ad Lodoin Francorum regem, filiam ejus Audefledam sibi in matrimonio petit.* Jorn. *de reb. Get.* c. 58. Il est à remarquer que Jornandès donne à Clovis le nom de *Lodoïn*. C'est ainsi que les Ostrogoths altéraient le nom germanique, reproduit en latin sous la forme *Chlodovæus*. Il en est de même dans les lettres que Théodoric adressait au roi des Francs, et dont la suscription est *Luduin regi Francorum Theodoricus rex*. Jornandès se trompe en faisant de la princesse Audeflède une fille de Clovis.—S.-M.

[2] Elles étaient nées dans la Mésie, selon Jornandès, *de reb. Get.* c. 58, *ante quam de Andefleda sobolem haberet, naturales ex concubina, quas genuisset adhuc in Mœsiâ, filias habuit*. L'anonyme de Henri Valois semble indiquer que la première femme de Théodoric était légitime. *Uxorem habuit*, dit-il, *ante regnum, de quâ susceperat filias*. Peringskiold prétend dans ses notes sur la vie de Théodoric par Cochlæus, p. 279,

mée Theudigothe [1], fut femme d'Alaric, roi des Visigoths; il donna l'autre nommée Ostrogothe [2] à Sigismond, fils de Gondebaud roi des Bourguignons. Sa sœur Amalafride [3], veuve d'un seigneur de la nation, duquel elle avait deux enfants, Théodat et Amalaberge, fut demandée par Trasamond, roi des Vandales. Théodoric fit partir cette princesse avec un magnifique cortége [4]; il lui donna pour sa garde mille Goths nobles de naissance, et pour le service de sa maison cinq

Anon. Vales. Cass. chron. Var. l. 2, ep. 41, l. 3, ep. 1, 24, l. 4. ep. 1, l. 5, ep. 43, l. 8, ep. 1, l. 9, ep. 1. Proc. Vand. l. 1, c. 8, 9. l. 2, c. 5. Got. l. 1, c. 3, 12.

que la première femme de ce prince s'appelait *Godelinda;* il s'appuie sur l'autorité d'un manuscrit suéo-gothique, qu'il ne fait pas connaître d'une manière plus particulière; ce qui doit inspirer d'autant moins de confiance que Peringskiold ne se distingue pas ordinairement par une critique bien sévère ou bien éclairée. Il dit ailleurs que cette femme était fille d'un roi Drusianus de la famille *Drekenfil*, ce qui paraît tout aussi imaginaire. Je dois dire qu'il est juste également de faire les mêmes reproches au sujet de la table généalogique de la famille de Théodoric, dressée par le même auteur.—S.-M.

[1] Selon l'anonyme de Henri Valois, ce fut au contraire avec le roi des Bourguignons Sigismond, fils de Gondebaud, que cette princesse fut mariée. *Aliam filiam suam Theodogotham Sigismundo filio Gundebai regis* (*dedit*). Cette princesse, que l'anonyme nomme *Theodogotha*, est appelée par Paul Diacre *Theudigotha* et *Theudicoda* par Jornandès, *de reb. Get.* c. 58. Son nom est écrit Θευδιγόθα par Procope, *de bell. Goth.* l. 1, c. 12. Il paraît cependant, malgré le témoignage positif de l'anonyme, qu'elle épousa réellement le roi des Visigoths.—S.-M.

[2] L'anonyme de Henri Valois donne à cette princesse le nom d'*Arevagni*, et il la fait épouse d'Alaric roi des Visigoths, tandis que Jornandès, *de reb. Get.* c, 58, et Paul Diacre qui l'appellent *Ostrogotha*, la donnent pour femme à Sigismond, roi de Bourgogne. L'évêque Ennodius, *in vitâ Epiph.* p. 405, atteste également le mariage d'une fille de Théodoric avec le fils du roi des Bourguignons Gondebaud, Gundovad ou Gundobad. *Jam tibi*, lui dit-il, *Italiæ dominus est necessitudinis affinitate conjungitur; sit filii tui sponsa Latia largitas, absolutio captivorum, etc.* —S.-M.

[3] Son nom est écrit *Amalafrigda* dans l'anonyme de Henri Valois. *Amalafrigda germana sua in matrimonium tradens regi Wandalorum Transimundo*. Dans Procope, *de bel. Vand.* l. 1, c. 8 et 9, elle est appelée Ἀμαλαφρίδα.—S.-M.

[4] Théodoric, dans une lettre au roi des Vandales (Cassiod. *var.* l. 5, ep. 43) appelle cette princesse, *generis Amali singulare præconium*, le plus bel ornement de la race des Amales.—S.-M.

Jorn. de reb. Get. c. 58. [Paul. Diac. Hist. misc. l. 15. ap. Murat. t. 1, part. 1, p. 100.] Sigon. imp. Occid. l. 16, p. 416.

mille hommes, tous gens de guerre [1]. La ville et le promontoire de Lilybée en Sicile [2] lui furent abandonnés pour sa dot. Ce mariage fut heureux tant que Trasamond vécut; mais Hildéric, son successeur, fit enfermer Amalafride et massacrer tous ses Goths, sur le soupçon d'une conjuration formée contre lui. Théodoric qui vivait encore, ne se croyant pas en état d'équiper une flotte assez puissante pour porter la guerre en Afrique, laissa cette violence impunie. Amalafride mourut en prison, et les Goths soupçonnèrent que ce n'était pas de mort naturelle. Athalaric, successeur de Théodoric, en fit des reproches au roi des Vandales, le menaçant de la guerre s'il ne faisait satisfaction à la famille royale des Goths, et à la nation entière [3]. On ne voit dans l'histoire aucun effet de ces menaces. Amalaberge, fille d'Amalafride[4] et nièce de Théodoric, fut mariée à Hermanfroi, roi de Thuringe [5]. L'éducation qu'elle avait reçue ne corrigea point son caractère

[1] Ὁ δὲ οἱ τὴν ἀδελφὴν ἔπεμψε, καὶ Γότθων δοκίμων χιλίους ἐν δορυφόρων λόγῳ· οἷς δὴ ὅμιλος θεραπείας εἵπετο ἐς πέντε μάλιστα χιλιάδας ἀνδρῶν μαχίμων. Proc. *de bell. Vand.* l. 1, c. 8.—S.-M.

[2] Ἐδωρήσατο δὲ τὴν ἀδελφὴν Θευδέριχος καὶ τῶν Σικελίας ἀκρωτηρίων ὄντων ἕν, ὃ δὴ καλοῦσι Λιλύβαιον. Jorn. *de bel. Vand.* l. 1, c. 8.—S.-M.

[3] Cette lettre est la première du neuvième livre de Cassiodore. *Hoc Gothi nostri ad suum potius opprobrium intelligunt fuisse tentatum. Nam qui dominæ alienæ gentis intulit necem, omnino ejus parentum visus est despexisse virtutem.* — S.-M.

[4] L'anonyme de Henri Valois se trompe au sujet de cette princesse dont il fait une sœur de Théodoric. *Alia germana sua*, dit-il, *Amalabirga tradens in matrimonio Herminifrido regi Toringorum.* L'éditeur pense qu'au lieu de *germana sua*, il faut lire *filia germanæ suæ*. Jornandès dit bien positivement, *de reb. Get.* c. 58, qu'elle était sa nièce. *Filiam ejus (Amalafredæ) neptem suam, Amalbergan Thuringorum regi consociat Hermenfredo.* Procope, *de bel. Goth.* l. 1, c. 12, n'est pas moins positif. Ἑρμενεφρίδῳ δὲ, τῶν Θορύγγων ἄρχοντι, Ἀμελοβέργαν τὴν Ἀμαλαφρίδης τῆς ἀδελφῆς παῖδα, ἠγγύησε. —S.-M.

[5] Les auteurs latins de cette époque l'appellent ordinairement *Herménéfrid*. Théodoric le nomme dans ses lettres *Herminafrid*.—S.-M.

ambitieux et cruel. Elle porta Hermanfroi à dépouiller ses frères pour être seul maître de la Thuringe; et à manquer de parole à Thierri, roi des Français, qui l'avait aidé dans cette guerre à condition de partager la conquête [1]. Par cette infidélité, Amalaberge fut cause de la mort de son mari que Thierri fit périr, et se vit obligée de se retirer en Italie où elle passa le reste de ses jours dans l'obscurité.

XXIV. Amalasonte épouse Eutharic.

La princesse la plus illustre de la famille de Théodoric fut Amalasonte [2], qu'il eut de son mariage avec Audeflede. Elle hérita des vertus de son père ; et, comparable elle-même aux plus grands rois, elle soutint l'honneur de la nation pendant la minorité de son fils Athalaric. Nous aurons occasion dans la suite de faire l'histoire de cette princesse. Théodoric, qui n'avait point d'enfant mâle, ne voulut pas la marier à un roi, de peur d'asservir les Goths à un prince étranger, en lui donnant droit à sa succession. Le mérite d'Eutharic, surnommé Cillica [3], qui vivait en Espagne à la cour des rois Visigoths, détermina Théodoric en sa faveur [4]. Eutharic, petit-fils de Bérimond, dont j'ai parlé [5], était de la race des Amales. Théodoric le fit venir à sa cour,

[1] Tous les détails de cette histoire se trouvent dans Grégoire de Tours, l. 3, c. 4.—S.-M.

[2] Jornandès, *de reb. Get.* c. 58, l'appelle *Amalasuentha*, et Procope, *de bell. Goth.* l. 1, c. 3, Ἀμαλασούνθα. —S.-M.

[3] L'anonyme de Henri Valois et Cassiodore dans sa chronique, lui donnent le surnom de *Cillica* ou plutôt *Cilliga*, dont on ignore l'origine. — S.-M.

[4] *Comperit Eutharicum Witerichi filium, Beremundi et Toresmundi nepotem Amalorum de stirpe descendentem, in Hispania degere, juvenili ætate, prudentia et virtute corporisque integritate pollentem. Ad se eum facit venire, eique Amalasuentham filiam suam in matrimonio jungit.* Jorn. *de reb. Get.* c. 58. On trouve la généalogie d'Eutharic donnée avec le plus grand détail, dans Jornandès, *de reb. Get.* c. 14.—S.-M.

[5] Voyez t. 6, p. 345 et 345, liv. XXXIII, § 77.—S.-M.

et ayant reconnu par lui-même ce qu'il avait appris de la renommée, il lui donna sa fille et lui destina son trône [1]. La valeur de ce prince, son adresse dans les exercices militaires, son caractère franc, généreux, libéral, lui gagnèrent bientôt le cœur des peuples et l'estime de l'empereur Anastase, qui l'adopta pour son fils d'armes [2], comme il avait déja adopté Théodoric. Justin, successeur d'Anastase, leur fit à tous les deux le même honneur, et accepta Eutharic pour collègue la première fois qu'il prit lui-même le consulat en 519. Eutharic étant venu à Rome pour y prendre possession de cette dignité, fut reçu avec la pompe qui convenait à l'héritier présomptif de la couronne. Il signala son entrée par des graces et des largesses. Il donna au peuple romain, pendant plusieurs jours, de magnifiques spectacles où l'on vit un grand nombre d'animaux jusqu'alors inconnus, que le roi des Vandales lui avait envoyés d'Afrique. Symmaque, ambassadeur de Justin, et qui se trouva pour lors à Rome, fut étonné de l'opulence et de la politesse des Goths, que les Romains orientaux méprisaient encore comme Barbares. Ce fut avec regret qu'on vit partir Eutharic, lorsqu'il retourna à Ravenne, où il renouvela les mêmes fêtes avec encore plus de splendeur. Mais les regrets furent beaucoup plus vifs et plus sensibles, quand on apprit quelque temps après la mort de ce prince, qui faisait espérer un règne doux et glorieux.

XXV. Politique de Théodoric à

La politique ordinaire des princes ambitieux est d'armer les puissances étrangères les unes contre les

[1] Ce mariage eut lieu selon la chronique de Cassiodore en l'an 515. — S.-M.

[2] *Per arma filius*. Cassiod. *Var.* l. 8, ep. 1. Voyez ci-dev. § 16, p. 172, not. 1.—S.-M.

autres, pour profiter de leurs divisions. Celle de Théodoric était plus noble et plus digne d'un grand roi. Tandis qu'il faisait jouir ses peuples des douceurs de la paix, il travaillait à la maintenir entre les autres princes; et lorsqu'il ne pouvait calmer leurs querelles, il savait en tirer avantage, sans s'engager dans des expéditions pénibles et onéreuses à ses sujets. En prenant le parti des opprimés, il avait l'art de risquer peu et de gagner beaucoup; et par sa réputation de justice et de sagesse, il s'était rendu l'arbitre de l'Europe. Après la bataille de Tolbiac, une partie des Allemans se réfugia dans ses états; il leur assigna des terres en Italie, et les mit à couvert des poursuites de Clovis. Il écrivit même à ce prince pour l'exhorter à faire un usage modéré de la victoire, et à traiter avec humanité les peuples vaincus. Lorsque les premières étincelles de division éclatèrent entre Clovis et Alaric, Théodoric fit tous ses efforts pour les réconcilier [1]; il prit avec ces deux jeunes monarques le ton de l'autorité paternelle; il leur écrivit des lettres pressantes; et pour donner plus de poids à sa médiation, il implora celle de tous les rois voisins. Il invita Gondebaud et les rois des Hérules[2], des Varnes [3], des Thuringiens, à

l'égard des princes étrangers.
Cass. Var. l. 3, ep. 1, 2, 3, 4.
Sigon. imp. Occid. l. 16, p.431 et 432.

[1] On voit dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet à Alaric, qu'il n'avait pas une grande confiance dans la valeur et dans la puissance des Visigoths, amollis par une longue paix. *Quamvis fortitudini vestræ confidentiam tribuat parentum vestrorum innumerabilis multitudo: quamvis Attilam potentem reminiscamini Visigotharum viribus inclinatum; tamen quia populorum ferocia corda longâ pace mollescunt, cavete subitò in aleam mittere quos constat tantis temporibus exercitia non habere. Terribilis est hominibus conflictus, si non sit assiduus; et nisi usu præsumatur, concertandi subitò fiducia non habetur.* Cassiod. *var.* l. 3, ep. 1.—S.-M.

[2] Voyez au sujet des Hérules, t. 6, p.375-379, liv. XXXIII, § 99 et 100.—S.-M.

[3] Les Varnes, établis primitivement sur les côtes méridionales de la Baltique, occupaient à cette épo-

se joindre à lui pour engager Clovis à rester en paix, ou pour l'y contraindre par les armes [1]. La fierté opiniâtre du roi des Français ayant rendu ces démarches inutiles, et sa valeur ayant bientôt décidé la querelle par la défaite et la mort d'Alaric, Théodoric sauva les débris du royaume des Visigoths, en se chargeant de la tutelle de son petit-fils Amalaric, fils d'Alaric et de Theudigothe.

XXVI. Tutelle d'Amalaric.

Cass. chron. var. l. 5, ep. 43, 44. Jorn. de reb. Get. c. 58. Sigon. imp. Occid. l. 16, p. 435. Vales. rer. Fr. l. 6, p. 297-305. Mariana, hist. Hisp. l. 5, c. 7, 8.

Clovis s'était rendu maître de Toulouse [*Tolosa*], de Bordeaux [*Burdigala*], d'Angoulême [*Ecolisma*], et de beaucoup d'autres villes. Son fils Thierri assiégeait la ville d'Arles [*Arelate*]. Théodoric envoya en Gaule le duc Ibas à la tête d'une armée. Ce général fit lever le siége d'Arles [2], battit Thierri dans une rencontre [3], se mit en possession de tout le pays entre les Alpes et le Rhône, et envoya à Ravenne un grand nombre de prisonniers français. Théodoric mit garnison dans les villes; il attacha cette partie de la Gaule au royaume des Ostrogoths, et recommanda aux gouverneurs de se comporter de manière que les nouveaux sujets se félicitassent d'avoir changé de maître [4]. Il s'empara de Narbonne, d'où il chassa Gondebaud qui

que les parties de la Germanie voisines des bords du Rhin. Voyez t. 6, p. 376, not. 6, liv. XXXIII, § 99.— S.-M.

[1] *Legatos vestros, unà cum meis et fratris nostri Gundibadi regis, ad Francorum regem Luduin destinate; ut aut de Wisigotharum conflictu consideratâ æquitate suspendat, et leges gentium quærat: aut omnium patiatur incursum, qui tantorum arbitrium judicat esse temnendum.* Cassiod. *var.* l. 3, ep. 3. —S.-M.

[2] On place le commencement de cette guerre en l'an 508. — S.-M.

[3] On prétend que les Francs perdirent plus de trente mille hommes dans cette bataille.— S.-M.

[4] On prétendait que toute cette étendue de pays, occupée alors par les Bourguignons, avait été cédée à Euric roi des Visigoths, par Odoacre roi d'Italie; ce fut sans doute pour cette raison que Théodoric l'annexa à ses états au lieu d'en prendre possession au nom de son petit-fils Amalaric. — S.-M.

s'y était établi à la faveur des troubles. Il reprit Toulouse et toute la Septimanie, fit lever le siége de Carcassone; et par ses conquêtes qu'il étendit jusqu'aux Pyrénées, il s'ouvrit un passage en Espagne. Amalaric s'y était retiré après la mort de son père. Mais ce jeune prince, qui n'avait encore que cinq ans, ne put empêcher Gésalic fils naturel d'Alaric, de se faire proclamer roi par une partie des Visigoths. Ibas [1] reçut ordre de marcher contre l'usurpateur, qui, manquant de courage, n'osa l'attendre à Barcelone où il faisait sa résidence, et s'enfuit en Afrique à la cour de Trasamond. Ce prince, beau-frère de Théodoric, se laissa néanmoins attendrir par les larmes de Gésalic; il lui donna une grande somme d'argent, avec laquelle le fugitif ayant repassé en Gaule y leva une armée. Théodoric en fit des reproches à Trasamond; celui-ci s'excusa sur ce qu'il avait été surpris par les artifices de l'usurpateur; et pour donner plus de force à ses raisons, il les accompagna de riches présents. Théodoric lui renvoya ses présents, sans rejeter ses excuses, et voulut bien, en considération de sa sœur, ne pas rompre avec le roi des Vandales [2]. Gésalic à la tête des troupes qu'il avait assemblées rentra en Espagne, fut défait par Ibas à quatre lieues de Barcelone, s'enfuit au-delà des Pyrénées, et fut atteint près de la Durance, et mis à mort par ceux qui le poursuivaient. Depuis cette

[1] Jornandès, *de reb. Get.* c. 58, donne à ce général le nom de *Hibbas.* Isidore de Séville l'appelle *Ebbas.*—S.-M.

[2] Tous ces événements se trouvent indiqués dans deux lettres de Théodoric adressées à Trasamond et qui ont été insérées dans le recueil de Cassiodore, *var.* l. 5, p. 43 et 44. Le roi des Goths y prend un ton de supériorité tout-à-fait remarquable. Il paraît se regarder comme bien supérieur au roi des Vandales.—S.-M.

victoire, Théodoric gouverna l'Espagne en maître absolu, quoiqu'il laissât à son petit-fils le titre de roi. Il disposait des revenus, des charges, des garnisons. Les actes se dataient des années de son règne [1]. Il envoya un de ses écuyers nommé Theudis [2] pour faire les fonctions de tuteur d'Amalaric; et cet officier s'acquit tant d'estime par sa sagesse et par sa valeur, que Théodoric qui en conçut de la défiance n'osa cependant le rappeler; et qu'après la mort du jeune roi, Theudis fut élevé sur le trône du consentement unanime de la nation.

XXVII. Autres guerres de Théodoric.

Ennod. paneg. Theod. p. 311. Cass. var. l. 1, ep. 24, 40, l. 2, ep. 8, l. 4, ep. 49, l. 5, ep. 14, 15. Sigon. imp. occid. l. 16, p. 517.

Je ne parle ici que des actions de Théodoric qui se bornent à l'Occident, et qui n'ont aucun rapport aux affaires de l'empire : je raconterai les autres dans l'histoire d'Anastase et de Justin. Depuis que Théodoric se vit établi en Italie, il ne marcha plus à la tête de ses armées. Tranquille en apparence dans Ravenne, mais toujours occupé, toujours les yeux ouverts sur ses peuples et sur tous les états voisins, dont sa politique faisait mouvoir les ressorts, il confiait ses armes à d'excellents généraux qu'il avait formés, dont il connaissait le caractère, et qu'il savait choisir selon la nature de l'entreprise. Aussi tous les desseins de ce prince conduits par sa prudence, exécutés par l'habileté de ses capitaines et par la valeur de ses soldats, réussirent au gré de ses désirs. Au milieu de la paix, il avait soin d'entretenir, par de fréquents exercices, la vigueur de

[1] Le concile de Tarragone tenu en 516 et celui de Girone qui le fut en 517, sont datés des années cinq et six du règne de Théodoric en Espagne.—S.-M.

[2] Jornandès, *de reb. Get.* c. 58, l'appelle *Thiodis*. *Thiodem*, dit-il, *suum armigerum post mortem Alarici generi, tutorem in Hispaniæ regno Amalarici nepotis constituit.* Il l'appelle un peu plus loin *Thiodigis*.—S.-M.

ses troupes [1]. Ravenne présentait de toutes parts l'image de la guerre. Tous les spectacles étaient militaires; c'était un apprentissage des combats: mais il en avait banni la cruauté; on n'y voyait point de gladiateurs. Une jeunesse guerrière et bien disciplinée apprenait à trembler devant les lois et à être intrépide devant les ennemis [2]. Les Allemans ayant fait des courses en Rhétie, il envoya des troupes qui les allèrent chercher au-delà du Danube, les battirent et firent la conquête de la Souabe [3]. Il réduisit ce pays en forme de province, y établit des gouverneurs, et accoutuma ce peuple à l'obéissance par la douceur du commandement. La dernière expédition de Théodoric en Occident fut plus utile que brillante; elle caractérise un politique adroit et peut-être artificieux, qui, laissant aux autres tout le péril du combat, sait retirer sa part de la victoire. Sigismond, roi des Bourguignons, avait fait mourir son fils Sigéric, qu'il avait eu d'Ostrogothe fille de Théodoric [4]. C'était à ce prince à demander

[1] *Discat miles in otio, quod perficere possit in bello. Animos subitò ad arma non erigunt, nisi qui se ad ipsa idoneos, præmissâ exercitatione, confidunt.* Cassiod. *var.* l. 1, ep. 40. —S.-M.

[2] *Innotescenda sunt magis Gothis, quam suadenda certamina: quia bellicosæ stirpi est gaudium comprobari.* C'est ainsi que s'exprime Théodoric dans une lettre (Cassiod. *var.* l. 1, ep. 24), où il invite les Goths à prendre les armes.—S.-M.

[3] Quoiqu'il soit plusieurs fois question de la Souabe *Suavia*, dans le recueil de Cassiodore, *var.* l. 4, ep. 49, et l. 5. ep. 14 et 15, il est douteux cependant qu'il y soit question de la Souabe moderne, qui est toujours appelée Rhétie par le même auteur. On pourrait croire, d'après une lettre d'Athalaric, *var.* l. 9, ep. 8, qu'il s'agissait d'une colonie de Souabes ou de Suèves, établie au-delà de l'Adriatique du côté de la Dalmatie. L'adresse de cette lettre est tout-à-fait propre à appuyer cette conjecture, il y est dit: *Osuin vir illustris mittitur denuo ad Dalmatiarum atque Suaviæ provincias regendas.*—S.-M.

[4] Le meurtre de ce prince est raconté avec détail dans Grégoire de Tours, l. 3, c. 5.—S.-M.

raison de la mort de son petit-fils. Il profita du ressentiment des fils de Clovis, que leur mère Clotilde excitait à venger la mort de son père et de sa mère, assassinés autrefois par l'ordre de Gondebaud père de Sigismond. Théodoric fit avec ces princes une alliance offensive, dont la condition était que tous les alliés partageraient également la conquête [1]; et que ceux mêmes qui n'y auraient pas contribué par leurs armes, seraient admis au partage en donnant aux autres une somme d'argent. Il fait aussitôt partir une armée sous les ordres de Tolonic [2], un de ses meilleurs généraux; mais il lui recommande de ralentir sa marche, et de ne joindre les Français qu'après la bataille. Sigismond est vaincu et fait prisonnier. Tolonic arrive après la victoire, et s'excuse sur la difficulté du passage des Alpes. Il compte aux princes français la somme convenue, et en conséquence du traité, il prend possession d'Apt [*Apta-Julia*], de Genève [3], de Carpentras [*Carpentoracte*], d'Avignon [*Avenio*], et de plusieurs autres villes considérables [4]. Ce fut là le premier

[1] On ne trouve dans les auteurs originaux rien qui atteste formellement une pareille alliance. Voyez à ce sujet l'*Histoire critique de l'établissement de la monarchie française*, par l'abbé Dubos, t. 3, l. 5, c. 4. Tous les faits relatifs à cette guerre y sont savamment discutés. —S.-M.

[2] Ce général est appelé *Tulum*, dans les lettres de Cassiodore, et il paraît que c'était son véritable nom. —S.-M.

[3] Il y a sans aucun doute une erreur ici. Aucun auteur ancien n'a parlé de la conquête de Genève par les Ostrogoths. Personne n'indique même que jamais elle ait fait partie de leur empire.—S.-M.

[4] Parmi ces autres villes on doit compter Cavaillon (*Cabellio*) et St-Paul trois châteaux (*Civitas tricastina*). Ces villes et celles qui sont nommées dans le texte, à l'exception de Genève, qui étaient toutes voisines, formaient la province que Tholum ou Tolonic avait réunie à l'empire de Théodoric, comme son successeur Athalaric le dit dans une de ses lettres. *Adquisivit reipublicæ romanæ absque ullâ fatigatione provinciam.* Cassiod. *var.* l. 8, ep. 10. —S.-M.

avantage que la ruse italienne remporta sur la valeur ingénue des Français. *C'était*, dit Cassiodore, *vaincre sans combattre*[1] : mais on peut ajouter que c'était aussi triompher sans gloire[2]. Ce qui était bien plus honorable à Théodoric, c'est qu'il avait le plus grand soin de dédommager les provinces des pertes que leur causait le passage des troupes, soit en faisant rendre justice aux particuliers dont les plaintes étaient bien fondées, soit en soulageant le pays entier par des remises d'impositions. D'ailleurs, ses soldats observaient dans leurs marches la même discipline que s'ils eussent été sous ses yeux; en sorte que ses armées n'étaient à craindre qu'aux ennemis.

XXVIII. Conduite de Théodoric à l'égard de la religion.

Cass. var. l. 2, ep. 27, l. 4, ep. 33, l. 5, ep. 37. Theod. lect. l. 2, c. 18. Anon. Vales. Cedr. t. 1, p. 358. Cochl. Vita Theod. c. 17. Sigon. imp. Occid. l. 16, p. 446.

Il n'était pas indifférent sur le choix d'une religion; et la chaleur avec laquelle il prit à la fin de sa vie la défense de l'Arianisme que Justin voulait détruire, ne montre que trop qu'il était attaché aux erreurs d'Arius. Mais il ne fut jamais persécuteur : *Nous n'avons*, disait-il, *aucun empire sur la religion, parce qu'on ne peut forcer la croyance*[3]. Il avait même les apostats en horreur; et l'on raconte qu'un de ses officiers, qui jusqu'alors avait professé la religion catholique, ayant embrassé l'arianisme dans la vue de lui faire sa cour, il lui fit couper la tête, apportant pour raison d'une si étrange sévérité, *qu'un homme traître à son*

[1] *Triumphus sine pugnâ, sine labore palma, sine cæde victoria.* Cassiod. *var.* l. 8, ep. 10. — S.-M.

[2] Les historiens que nous possédons ne nous ont pas conservé le récit de ces événements. Ils sont déduits par les critiques de quelques indications de Cassiodore, combinées avec divers détails de l'Histoire ecclésiastique, qui font voir que les évêques des villes nommées dependaient, en l'an 517, de Sigismond, roi bourguignon, et qu'en l'an 524, ils reconnaissaient Théodoric pour souverain. — S.-M.

[3] *Religionem imperare non possu-*

Dieu ne pouvait être fidèle à son prince [1]. Il conserva aux Juifs les droits que leur avaient accordés les empereurs, leur permettant d'entretenir leurs synagogues, mais non pas de les agrandir ni d'en bâtir de nouvelles [2], et défendant aux ecclésiastiques de les troubler dans la pratique de leurs cérémonies. Pendant qu'il était à Vérone, il s'éleva une querelle entre les chrétiens et les Juifs de Ravenne. Les Juifs prétendant qu'on avait baptisé par force quelques-uns d'entre eux, enlevèrent plusieurs fois le pain destiné à la consécration, et le jetèrent dans le fleuve. Les chrétiens, pour s'en venger, mirent le feu aux synagogues. Les Juifs coururent à Vérone, et appuyés du grand chambellan qui favorisait leur secte, ils portèrent leurs plaintes à Théodoric. Le prince, irrité de ces violences, ordonna que les chrétiens réparassent les synagogues à leurs dépens, et que ceux qui ne seraient pas en état de payer leur part fussent fouettés publiquement. L'évêque Pierre fut chargé de recueillir l'argent, et Eutharic de tenir la main à l'exécution. Par forme de représailles, Théodoric fit abattre l'oratoire et l'autel de saint Étienne, qui était aux portes de Vérone. La colère lui fit alors perdre le respect qu'il portait aux églises des catholiques : il se faisait honneur de les décorer.

mus : quia nemo cogitur, ut credat invitus. Il s'exprime ainsi dans une lettre adressée aux Juifs de Gènes. Cassiod. *var.* l. 2, ep. 27.—S.-M.

[1] Cette histoire se trouve dans les extraits de l'Histoire ecclésiastique de Théodore le lecteur, qui ont été conservés dans la bibliothèque de Photius. L'apostat était un diacre catholique, διάκονόν τινα ὀρθόδοξον. Cédrénus, qui raconte la même histoire, t. 1, p. 358, dit aussi que c'était un diacre orthodoxe, διάκονον ὀρθόδοξον. Il est probable que Lebeau a été trompé par la traduction latine, dans laquelle διάκονος est rendu par *minister*. — S.-M.

[2] *Permittit quidem illis synagogam reficere, non vero ampliare.* Cassiod. *var.* l. 2, ep. 27. — S.-M.

Mais il avait encore plus de respect pour les évêques recommandables par leur vertu. C'était entre leurs mains qu'il déposait les libéralités qu'il voulait répandre dans les provinces, croyant ne pouvoir choisir des distributeurs plus fidèles et plus équitables. Trasamond, roi des Vandales, arien comme lui, mais fanatique et persécuteur, avait relégué en Sardaigne les évêques catholiques de ses états : et ces généreux prélats se trouvaient réduits à une extrême misère. Théodoric leur envoya d'abondantes aumônes, soulageant avec humanité les plus grands adversaires de sa secte. Césaire, évêque d'Arles, injustement persécuté par ses ennemis, fut conduit à Ravenne pour y être accusé devant le prince. A la première vue de ce prélat, Théodoric, saisi d'une secrète vénération, se leva, le salua avec respect, ne s'entretint avec lui que de la conduite que les Goths tenaient dans la Gaule, et de l'état de la ville d'Arles. L'ayant ensuite congédié avec honneur; *c'est un ange plutôt qu'un homme*, dit-il à ses courtisans; *où sont ses accusateurs? je les ferai repentir des inquiétudes qu'ils lui ont suscitées.* Aucun d'eux n'osa paraître. Il fit porter à l'hôtellerie de Césaire un bassin d'argent de grand prix : c'était un dédommagement de l'insulte que le prélat avait reçue. Après la levée du siége d'Arles, Césaire avait employé tout ce qu'il possédait, pour racheter autant qu'il avait pu de Français et de Gaulois, qui étaient tombés entre les mains des Goths. Il s'en trouvait encore un grand nombre, qu'on avait transportés à Ravenne. Césaire vendit ce bassin précieux pour les délivrer d'esclavage: trait de générosité qui fit tant d'impression sur les Goths, que les sénateurs et les personnes riches lui

XXIX.
Il honore les évêques.

Cass. var. l. 1, ep. 8.
Cochl. vita Theod. c. 9.
Sigon. imp. Occid. l. 16, p. 438.

apportèrent à l'envi de grosses sommes, le priant d'en faire l'usage que sa charité lui inspirerait. Il revint en Gaule, accompagné d'une foule de prisonniers rachetés, et rapportant la valeur de cent mille livres de notre monnaie : il se rendit aussitôt à Carcassone, pour y délivrer le reste des Français que l'on gardait dans cette ville.

XXX. Il fait cesser le schisme dans Rome. Cass. var. l. 8, ep. 15. Theod. lect. l. 2, c. 17. Theoph. p. 123. Anast. p. 49. Sigon. imp. Occid. l. 16, p. 423, 426 et seq. Fleury, hist. Eccles. t. 30, art. 47, 48, 49.

La conduite que tint Théodoric pendant le schisme qui divisa l'église romaine, prouve la liberté qu'il laissait aux catholiques, et la répugnance qu'il sentait à se mêler des affaires de religion. Ce ne fut qu'à la prière des deux partis, et pour mettre fin aux troubles qui remplissaient Rome de séditions et de carnage, qu'il prit part à cette querelle, mais sans entreprendre de la décider. Il ne fit usage de son autorité que pour appuyer celle des évêques. Festus, revenu de Constantinople en 498, voulait accomplir la promesse qu'il avait faite à l'empereur, d'engager le pape à souscrire l'hénotique de Zénon. Le pape Anastase II étant mort dans ce temps-là, Symmaque fut canoniquement élu pour lui succéder. Mais Festus, ne le croyant pas favorable à son dessein, avait formé une cabale contraire et répandu beaucoup d'argent. Une partie du clergé et du peuple se déclara pour le prêtre Laurent. Les deux partis prétendirent soutenir leur élection; on prit les armes, et le sang coula dans Rome pour décider quel serait celui dont la principale fonction est de maintenir la paix dans l'église. Enfin on convint de part et d'autre de s'en rapporter à Théodoric. Ce prince, sans vouloir entrer plus avant dans cette contestation, répondit qu'il fallait tenir pour évêque de Rome celui qui comptait le plus de suffrages et qui avait été élu le

premier. Ce jugement donnait gain de cause à Symmaque; il se crut tranquille; il assembla un concile qui défendit les brigues et les violences qu'on avait déja vues naître plusieurs fois à l'occasion de l'élection des papes. Deux ans après, la sédition se réveille en faveur de l'anti-pape. Théodoric ordonne aux évêques de s'assembler à Rome; Symmaque est encore reconnu pour pape légitime; Laurent est fait évêque de Nocéra en Campanie, et le schisme semble être entièrement éteint. L'arrivée de Théodoric à Rome achève d'y rétablir la tranquillité. Symmaque fait tenir un concile où l'on déclare nulle une ordonnance d'Odoacre, qui pour la validité de l'élection des papes exigeait qu'elle fût confirmée par le prince. Théodoric ne paraît pas offensé de cette atteinte portée à son autorité. Mais le feu de la discorde n'était qu'assoupi; elle se ralluma en 503; les massacres recommencent; on force les églises, les monastères : le faux zèle ne connaît rien de sacré. On envoie à Ravenne des libelles et des accusateurs contre Symmaque, qu'on noircit par les calomnies les plus atroces. Théodoric se laisse prévenir; il exile Symmaque à Rimini; mais quelques jours après le pape étant retourné à Rome sans ordre, le roi n'en témoigne aucun ressentiment. Laurent y reparaît aussi, et la capitale du monde chrétien devient un champ de bataille où les deux factions se déchirent avec fureur. Théodoric convoque un concile à Rome, du consentement de Symmaque, qui demande d'être rétabli dans son siége avant que de se justifier; le roi veut qu'il se justifie avant que d'être rétabli, et Symmaque y consent. Le pape, après avoir assisté à la première session, étant en chemin pour se rendre à la seconde, est

attaqué par les séditieux au milieu des rues de Rome; il sauve à peine sa vie, et refuse de s'exposer de nouveau pour comparaître devant les évêques. Le concile se sépare, et l'anti-pape dispute encore pendant quatre ans à Symmaque l'autorité pontificale. Dans cet intervalle, Rome est le théâtre d'une guerre civile qui se renouvelle à plusieurs reprises. Enfin en 507, les évêques ont recours à Théodoric, qui leur répond *que c'est leur devoir de pacifier les troubles de l'église; qu'à l'égard de Symmaque ils peuvent prendre tel parti qu'ils jugeront à propos, pourvu qu'ils fassent cesser une discorde si scandaleuse.* Les évêques déclarent Symmaque innocent et pape légitime; et le prince prête son autorité pour faire exécuter la décision des évêques. Festus reçoit ordre de mettre Symmaque en possession de toutes les églises de Rome; il obéit à regret, et donne à Laurent une retraite sur ses terres. Cet anti-pape mourut peu de temps après; et ce ne fut que sa mort qui put assurer la paix. Le schisme avait duré huit ans. Quoique Symmaque eût fait déclarer par un concile que l'élection des papes serait entièrement indépendante des souverains, l'ordonnance d'Odoacre continua cependant d'être exécutée pendant près de deux siècles. Ce ne fut qu'en 684, sous le pontificat de Benoît II, que Constantin Pogonat dispensa les papes d'obtenir l'agrément des empereurs.

XXXI. Favoris, généraux, ministres de Théodoric. Artémidore.

Après avoir tracé le tableau du gouvernement de Théodoric, il est à propos de faire connaître ceux dont la sagesse a secondé les intentions de ce grand prince. Comme ils ont contribué à sa gloire, ils méritent de la partager. Théodoric, invincible dans les combats, se

laissait vaincre par les bons conseils; il savait gré de la contradiction même, quand elle était appuyée de la raison et de la justice. Celui qui se présente d'abord comme le plus anciennement attaché au roi des Goths, fut moins un ministre qu'un favori, titre plus flatteur pendant la vie, mais moins honorable dans l'histoire. Cependant la vertu d'Artémidore et le caractère de son maître lui rendent toute la considération que le nom de favori pourrait lui ôter. Artémidore, grec d'origine et d'une naissance illustre, s'était lié d'amitié avec Théodoric lorsque ce prince vivait à la cour de Constantinople. Quoiqu'il fût allié de l'empereur, et qu'il pût aspirer aux premières charges de l'empire, il voulut suivre le roi des Goths en Italie [1] : il était attaché à sa personne plutôt qu'à sa dignité. Il ne se mêla jamais des affaires d'état; il bornait ses soins à délasser le prince par les agréments de sa conversation, et à lui procurer des plaisirs innocents [2]; convive amusant, mais courtisan vertueux, et vraiment zélé pour la gloire du souverain. On vit alors un favori profiter de son crédit pour servir les gens de mérite, pour soulager les malheureux, et n'en jamais abuser pour parler mal de personne : c'est Théodoric lui-même qui lui rend ce témoignage [3]. Comme ce prince connaissait dans Ar-

Cass. var. l. 1. ep. 3, 4, 42, 43, 44, l. 2, ep. 15, 16, l. 8, ep. 6, 9, 10, l. 9, ep. 24, 25, l. 11, ep. 7. Ennod. paneg. Theod. p. 308 et paræn. didasc. p. 445. Jorn. de reb. Get. c. 58. Vie de Cassiod. par Sainte-Marthe.

[1] *Hic est enim vir, qui genitalis soli relictâ dulcedine, nobis maluit inhærere. Et licet esset clarus in patriâ, nostram tamen elegit subire fortunam, superans gratiæ magnitudine vim naturæ; qui principe Zenone, non tam benevolo, quam affine gaudebat.* Théodoric au sénat de Rome. Cassiod. *var.* l. 1, ep. 43.—S.-M.

[2] *Regalem quin etiam mensam conviva geniatus ornavit : ibi se nobis studens jungere, ubi certum est nos posse gaudere.* Cassiod. *var.* l. 1, ep. 43. —S.-M.

[3] *Blandus alloquio, supplicantium fidelis patronus, accusare nesciens, commendare præsumens.* Cassiod. *var.* l. 1, ep. 43. —S.-M.

témidore un heureux mélange de douceur et de fermeté, il le crut propre à calmer les séditions qu'avait fait naître le schisme de Laurent. Il le nomma préfet de Rome[1]; et quoique cette charge donnât par elle-même la juridiction souveraine sur la ville et sur les provinces qu'on nommait Suburbicaires, Théodoric, pour assurer davantage dans cette conjoncture critique l'autorité du préfet, fit spécialement exprimer dans le brevet qu'il chargeait Artémidore de protéger les citoyens tranquilles et de punir les séditieux[2].

XXXII. Festus Niger.

Festus Niger avait des talents moins agréables, mais plus solides. C'était un sénateur des plus distingués de la ville de Rome. Aussitôt après la bataille de Vérone, il sentit qu'Odoacre allait périr, et vint offrir ses services à Théodoric, qui lui donna la charge de maître des offices. Savant, vertueux, du moins en apparence, grave et parlant peu, mais souple, pénétrant et adroit à faire parler les autres, Théodoric le jugea propre aux négociations. Il l'employa avec succès à la cour de Constantinople. Festus faisait profession de la doctrine catholique; mais plus politique que religieux, il paraît par l'histoire du schisme de Laurent, qu'il était peu scrupuleux sur le choix des moyens pour parvenir à ses fins. Aussi Théodoric l'occupa moins au dedans qu'au dehors, et fit plus d'usage de ses talents que de ses conseils.

[1] Ce fut en l'an 510, ainsi que Théodoric nous l'apprend lui-même dans sa lettre à Artémidore. *Nunc te per indictionem feliciter tertiam ad præfecturæ urbanæ culmen erigimus: tribuentes tibi in ea civitate fasces, ubi perpetui sunt honores.* Cassiod. *var.* l. 1, ep. 42. — S.-M.

[2] *Ut quia quorumdam illicitis seditionibus civilitas turbabatur, haberent et innoxii purissimum testem, et errantes justissimum paterentur ultorem.* Lettre de Théodoric au peuple romain, en lui annonçant la nomination d'Artémidore. Cassiod. *var.* l. 1, ep. 44. — S.-M.

XXXIII. Libérius.

Il n'en fut pas ainsi de Libérius; vertueux sans politique, il était perdu, s'il n'eût trouvé un vainqueur aussi généreux que lui-même[1]. Il servait Odoacre; et loin de l'abandonner dans ses malheurs, il lui demeura fidèle après que ce prince infortuné se fut lui-même trahi en se livrant à son rival. Enfermé dans Césène, Libérius ne cessa de défendre cette ville, quoique toute l'Italie se fût déja soumise à Théodoric; il ne la rendit qu'après la mort d'Odoacre, et ne voulut reconnaître de nouveau maître, que lorsqu'il eut perdu le premier[2]. Un homme de ce caractère ne pouvait être malheureux, même dans la disgrace; le faire repentir de sa vertu, c'eût été un effort qui passait le pouvoir du vainqueur. Ce fut un bonheur pour l'Italie et pour Théodoric même, que ce prince sentît le mérite d'une ame pareille à la sienne; il sut gré à Libérius de sa généreuse résistance, et le fit préfet du prétoire. La conduite du préfet justifia la confiance du roi. Aussi fidèle à Théodoric qu'il lui avait été opposé, il se comporta dans cette charge avec une intégrité à toute épreuve, augmentant les revenus publics sans diminuer ceux des particuliers, et multipliant les richesses du prince par l'économie et par la simplicité et la fidélité du recouvrement. Jamais, sous son ministère, les armées ne manquèrent de munitions de guerre et de bouche, sans être à charge aux provinces. Il établit la discipline

[1] Dans une lettre adressée au sénat de Rome, Cassiod. *var.* l. 2, ep. 16, Théodoric fait le plus brillant éloge des vertus de Libérius et de la fidélité qu'il avait témoignée envers son souverain Odoacre. *Non ad nos*, dit-il, *vilissimâ transfugæ conditione migravit: nec proprii domini finxit odium, ut alterius sibi procuraret affectum*, etc. — S.-M.

[2] *Nec passus est sibi regem quærere, nisi rectorem primitus perdidisset.* Cassiod. *var.* l. 2, ep. 16. — S.-M.

parmi des Barbares qui ne connaissaient que la force. Ce fut lui dont le roi fit choix pour partager les terres entre les anciens habitants et les Goths; et il sut mettre tant d'équité et de douceur dans ce partage, que ce qui semblait devoir être une source de querelles et de contestations, devint le lien de la concorde des deux peuples [1]. Les Italiens, en cédant le tiers de leurs biens, crurent acheter des défenseurs pour le reste [2]; et les Goths se contentèrent de la part qui leur était assignée, sans chicaner les anciens possesseurs. Il fut envoyé plusieurs fois en Gaule pour rétablir cette province, où il exerça la charge de préfet du prétoire sur la fin du règne de Théodoric et au commencement de celui d'Athalaric. Amalasonte le fit revenir à Ravenne, pour profiter de ses conseils [3]. Elle le combla de faveurs.

XXXIV. Tolonic.

La principale science de Théodoric était l'art de connaître les hommes. Il ne nomma guère de magistrats qui n'aient justifié son choix; jamais il ne mit à la tête de ses armées de général, qui ne soit revenu victorieux. L'histoire nomme quatre généraux de Théodoric; Ibas qui vainquit les Français, et qui soutint Amalaric en Espagne par la défaite de Gésalic; Pitzia et Herduic qui subjuguèrent les Gépides, défirent les troupes de l'empire, et conquirent la Pannonie, ainsi que je le raconterai dans la suite; et Tolonic ou To-

[1] *Juvat nos referre, quemadmodum in Tertiarum deputatione, Gothorum Romanorumque et possessiones junxerit et animos.* Cassiod. *var.* l. 2, ep. 16. — S.-M.

[2] *Amicitiæ populis per damna crevere; et ex parte agri defensor acquisitus est, ut substantiæ securitas integra servaretur.* Cassiod. *var.* l. 2, ep. 16. — S.-M.

[3] La lettre de rappel qui lui fut adressée au nom d'Athalaric, se trouve dans le recueil de Cassiodore, *var.* l. 8, ep. 6. — S.-M.

lum [1], qui, étant plus jeune que les autres, ne commanda les armées que vers la fin du règne de Théodoric. Ce dernier mérite une attention particulière. Il sortait d'une des plus nobles familles des Goths. Dès sa première jeunesse il fut reçu entre les chambellans du prince, et se distingua par son zèle pour son maître, par sa discrétion, et par l'étude qu'il faisait de la science militaire. En 505, il fit ses premières armes dans la guerre contre les Romains et les Bulgares, et eut grande part à la victoire [2]. Élevé dans le palais, il se montra aussi infatigable que les guerriers les plus exercés. A son retour, Théodoric le fit maître des offices, et l'admit à ses conseils. Il le consultait sur les affaires les plus épineuses; et ce prince si habile dans l'art du gouvernement trouvait encore des lumières dans la pénétration de Tolonic et des ressources dans son génie. Cet officier n'usa jamais de ces détours où les courtisans s'enveloppent; ami de la vérité, il la présentait au prince; il s'attachait surtout à démasquer la calomnie et à détruire ses impostures. Son zèle aussi éclairé que sincère le portait quelquefois à s'opposer aux volontés de son maître, qui l'en aima davantage: ayant épousé une femme de la race des Amales, il eut l'honneur de devenir l'allié de Théodoric [3]. Il partit

[1] Dans les lettres écrites au nom d'Athalaric, qui se trouvent dans le recueil de Cassiodore, il est toujours nommé *Tulum*, ou, selon quelques manuscrits, *Tholuit*. Voyez ci-devant, § 27, p. 196, not. 2.—S.-M.

[2] *Egit de Hunnis inter alios triumphum, et emeritam laudem primis congressibus auspicatus, neci dedit Bulgares toto orbe terribiles.* Lettre d'Athalaric au sénat de Rome. Cassiod. *var.* l. 8, ep. 10. Il sera question de cette guerre contre les Bulgares, ci après, liv. XXXIX, § 2. Avant de passer en Italie, Théodoric avait déja eu l'occasion de faire la guerre aux Bulgares, voyez ci-dev. § 7, p. 159 et 160. — S.-M.

[3] *Junctus Amalo generi, nobilissima tibi facta consocia.* Lettre d'Athalaric à Tulum. Cassiod. *Var.* l. 8, ep. 9. — S.-M.

avec Ibas pour combattre les Français; et durant le siége d'Arles, il signala sa valeur à la défense d'un pont que les ennemis attaquaient avec opiniâtreté[1]; il les repoussa et rentra dans la ville couvert de blessures et de gloire. Nous avons parlé de la conduite qu'il tint pour partager avec les Français les dépouilles des Bourguignons sans exposer ses troupes[2]. L'amour que lui portait Théodoric parut dans une occasion très-périlleuse. Ils étaient tous deux sur la mer Adriatique, près d'Aquilée, dans deux barques séparées. Une furieuse tempête étant survenue, la barque du roi gagna le rivage; mais celle de Tolonic coula à fond, et tout ceux qu'elle portait ayant péri, il fut redevable de son salut à sa vigueur extraordinaire; soutenant son fils d'une main et nageant de l'autre[3], il toucha le bord dans le moment où Théodoric se jetait dans sa barque pour retourner, malgré la tempête, chercher son ami au milieu des flots. Tolonic survécut à ce bon prince, et reçut d'Athalaric la dignité de patrice.

XXXV. Cassiodore.

Il me reste à parler de Cassiodore, le modèle des ministres qui ne font pas de la politique un art opposé à l'honneur et à la vertu. Il naquit à Squillace dans le pays des Brutiens vers l'an 470. Il se nommait Aurélius Cassiodorus Sénator. Sa famille connue par ses grandes richesses avait déja produit des hommes

[1] *Arelate est civitas supra undas Rhodani constituta, quæ in Orientis prospectum tabulatum pontem per nuncupati fluminis dorsa transmittit. Hunc et hostibus capere, et nostris defendere necessarium fuit. Quapropter excitata sunt Gothorum Francorumque validissima tempestate certamina.* Athalaric au sénat de Rome. Cassiod. *var.* l. 8, ep. 10. — S.-M.

[2] Voyez ci-devant, § 27, p. 196 et 197. — S.-M.

[3] *Tunc iste nautis pereuntibus cum charo pignore solus evasit.* Cassiod. *var.* l. 8, ep. 10. — S.-M.

recommandables[1]. Son aïeul avait sauvé la Sicile de l'invasion des Vandales[2], et nous avons vu son père secrétaire d'état de Valentinien III[3], et ambassadeur auprès d'Attila[4]. Cassiodore était un esprit profond et universel. Il sortit de ses études avec les talents de tous les grands hommes dont il avait lu l'histoire, et capable de les remplacer. Il n'avait pas encore dix-huit ans, lorsqu'Odoacre le fit intendant de son domaine: sa sagesse, sa probité, son intelligence, l'élevèrent bientôt à la charge d'intendant des finances. Ses vertus croissaient avec ses honneurs. Après la mort d'Odoacre, il se retira sur ses terres pour se livrer entièrement à l'étude. Mais le service qu'il rendit à Théodoric en détournant, par son éloquence, les Siciliens et les Brutiens du dessein qu'ils avaient formé de se défendre contre les Goths, le fit connaître à ce prince, qui lui donna le gouvernement de la Lucanie et du pays des Brutiens. C'en était assez pour rendre ces provinces heureuses; le gouverneur leur obtint une diminution d'impôts, et rendit la perception du reste plus douce et plus légère. Ses jugements étaient dictés par la plus

[1] *Antiqua proles, laudata prosapies, cum togatis clari, inter viros fortes eximii: quando et valetudine membrorum, et corporis proceritate floruerunt.* Théodoric au sénat de Rome. Cassiod. *var.* l. 1, ep. 4. — S.-M.

[2] *Avus Cassiodorus illustratus honore cinctus, qui ejus generi non poterat abnegari, à Wandalorum incursione Siciliam Bruttiosque armorum defensione liberavit.* Cassiod. *var.* l. 1, ep. 4. — S.-M.

[3] C'était, dit Théodoric, un honneur qui ne s'accordait alors qu'aux gens les plus distingués. *Honor, qui tunc dabatur egregiis.* Cassiod. *var.* l. 1, ep. 4. — S.-M.

[4] *Pater hujus candidati sub Valentiniano principe gessit tribuni et notarii laudabiliter dignitatem.... Ad Attilam igitur armorum potentem legationis est officio non irritè destinatus.* Cassiod. *var.* l. 1, ep. 4. Il avait vu sans frémir, ajoute Théodoric, celui qui faisait trembler l'empire. *Vidit intrepidus quem timebat imperium.* — S.-M.

exacte justice. Sa réputation croissant tous les jours, Théodoric l'appela à la cour, et ayant reconnu ses talents, il le choisit pour son secrétaire. Cassiodore s'acquitta de cette fonction pendant la plus grande partie du règne de ce prince : les lettres qu'il écrivit au nom de Théodoric sont un trésor de saine politique ; c'est l'ame de Théodoric qui parle ; mais la main du secrétaire se montre trop souvent ; il aime trop à faire parade de sa science : il prête à un grand roi un ton de déclamateur qui le dépare. A cet emploi honorable, Théodoric ajouta la dignité de questeur, dont les fonctions répondaient à celles de chancelier parmi nous. Elles eurent encore plus d'étendue entre les mains de Cassiodore ; il ne fut pas seulement l'organe du prince ; on peut dire qu'il le représentait dans toutes les parties du gouvernement ; et sans porter le nom de premier ministre, qui n'était pas encore connu, il en eut toute l'autorité. C'était un poste laborieux sous un prince vigilant et infatigable, dont il fallait égaler la vigueur, l'activité, et suivre ce coup-d'œil rapide qui pénétrait dans toutes les parties de l'état. Néanmoins tant d'occupations n'épuisaient pas les forces de Cassiodore, et ne remplissaient pas tous ses moments. Il en trouvait pour étudier l'Écriture-Sainte, où il puisait ses maximes de politique. Après avoir partagé les travaux de son maître, il contribuait à son délassement ; Théodoric aimait à se reposer dans ses conversations aussi agréables que savantes. Les fonctions de toutes les dignités se rassemblaient dans sa personne ; il était naturel de lui en conférer les titres ; il fut maître des offices, et enfin patrice[1]. Le consulat n'é-

[1] *Patriciatus tibi apicem justâ remuneratione conferimus ; ut quod*

tait plus qu'une décoration; le prince ne voulut pas qu'elle manquât à son ministre: il le nomma consul en 514. Théodoric étant mort, Cassiodore servit avec le même zèle son petit-fils qui lui succédait. Tant qu'Athalaric fut gouverné par sa mère Amalasonte, il écouta les conseils de ce sage ministre; il lui conféra la dignité suprême de préfet du prétoire [1]; il lui donna même le commandement des troupes qui gardaient les côtes de l'Italie; et le nouveau général, supérieur à tous les emplois, porta dans celui-ci la capacité d'un homme de guerre et la générosité d'un homme d'état: il soulagea le prince et les peuples en faisant subsister les troupes à ses propres dépens. Les débauches et la mort d'Athalaric, l'indigne traitement fait à Amalasonte, l'incapacité de Théodat, les guerres qui ne se terminèrent que par la destruction des Goths en Italie, ne ralentirent pas le zèle de Cassiodore. Il continua de servir l'état, tant qu'il crut pouvoir retarder sa chute. Enfin, voyant que le désordre des affaires rendait ses conseils inutiles, et qu'après un rôle si glorieux il ne lui restait que d'être le spectateur de la ruine de ses maîtres, âgé de soixante et dix ans, après plus de cinquante ans de travaux continuels, il se retira à Squillace sa patrie, fit bâtir le monastère de Viviers, et consacra le reste de ses jours à la prière, à la conduite de ses moines, et à des ouvrages utiles à la religion. On

aliis est præmium, tibi sit retributio meritorum. Lettre de Théodoric à Cassiodore. Cassiod. *var.* l. 1, ep. 3. *Patriciatus dedimus pro remuneratione suggestum: ut per honorem magni nominis declarentur merita servientis.* Théodoric au sénat de Rome. Cassiod. *var.* l. 1, ep. 4.— S.-M.

[1] Il fut élevé à cette dignité en l'an 534. Nous possédons encore la lettre qu'Athalaric lui fit écrire pour lui annoncer sa promotion. Cassiod. *var.* l. 9, ep. 24. — S.-M.

croit qu'il vécut plus de cent ans. Outre les écrits que nous avons de lui, il avait composé l'histoire des Goths en douze livres, dont la perte n'est point réparée par l'abrégé qu'en a laissé Jornandès[1]. Tel fut ce personnage mémorable, qui mérita, ainsi que son maître, le surnom de *Grand:* ministre vraiment digne du roi qu'il servit, et qui peut encore par ses écrits et par ses exemples éclairer les conseils des princes, et y plaider la cause des peuples.

An 489.

XXXVI. Sévérianus conspire en faveur de l'idolâtrie.

Phot. cod. 242, p. 1049, 1072. Suid., voce Ἀγάπιος, Γέσιος, Ζώσιμος, Ἡραΐσκος, Ἰσίδωρος, Μαρῖνος, Πρόκλος, Σεβηριάνος. Cod. Just. l. 6, tit. 49, leg. 6. Anthol. l. 2, c. 48. Till. Anast. c. 30.

Ce n'est qu'à regret que je m'éloigne de Théodoric, pour retourner à Zénon, prince aussi méprisable que le roi des Goths est digne de mémoire[2]. On vit en ce temps-là l'idolâtrie terrassée faire en Orient quelques faibles efforts pour se relever. Elle était bannie des temples, mais elle régnait encore dans les écoles des philosophes; ceux-ci n'étaient plus que des rêveurs mélancoliques, qui repaissaient leurs disciples de chimères. Réduits à l'obscurité, ils prétendaient être les maîtres de la nature par leur commerce avec les esprits; ils se vantaient d'opérer des prodiges; ils s'admiraient mutuellement; ils écrivaient la vie et les miracles les uns des autres : la cabale en faisait des héros. La grossièreté du paganisme, entièrement corporel, subtilisée par Porphyre et par Jamblique, s'était évanouie en fumée; il n'en restait plus que les vapeurs d'une sombre métaphysique, qui tournait la tête à d'orgueilleux, mais imbéciles raisonneurs. Proclus qui

[1] Il existe plusieurs éditions des ouvrages de Cassiodore. La plus estimée est celle qui a été donnée à Rouen en 1679, 2 vol. in-f°, par le P. Garet bénédictin. Elle a été réimprimée à Venise en 1729, également en deux volumes. Cette édition laisse encore beaucoup à désirer, sous le rapport de la pureté du texte.—S.-M.

[2] Les consuls de l'an 489 furent Anicius Probinus et Chronion Eusébius. — S.-M.

enseignait à Athènes[1], Marin son successeur[2], Isidore[3] disciple de tous les deux, et son historien Damascius[4], Héraiscus, Gésius, Agapius, Asclépiade, Ammonius, Érythræus[5], s'encensaient, se citaient sans cesse, et regardaient en pitié tous les hommes, excepté leurs adeptes. Sévérianus de Damas, sorti de ces écoles,

[1] Proclus, surnommé le Lycien, parce que son père était de Lycie, naquit à Constantinople en 412. Il fut le successeur de Syrianus dans la chaire de philosophie d'Athènes; ce qui le fit appeler *Diadochus* ou *le successeur*. Il mourut en l'an 485. C'est le plus célèbre des philosophes de cette époque. Il nous reste de lui une grande quantité d'ouvrages philosophiques et mathématiques, dont la plus grande partie étaient restés inédits. M. Victor Cousin a commencé en 1820 une édition de ces écrits. C'est une entreprise utile pour l'histoire de la philosophie. Cette édition est achevée depuis plusieurs mois. Elle forme six volumes in-8°. —S.-M.

[2] Ce philosophe était né à Néapolis ou Naplouse en Palestine. Le seul ouvrage qui nous reste de lui est une vie de Proclus, dont la meilleure édition est celle qui a été donnée par M. Boissonade, Leipzig, 1814, in-8°. — S.-M.

[3] Il était né à Gaza; il ne reste aucun ouvrage de lui. — S.-M.

[4] Damascius était de Damas. Il fut disciple de Théon à Alexandrie. Il passa ensuite à Athènes, où il étudia sous Marinus, Isidore et Zénodote. Il fut le successeur de ce dernier, jusqu'à l'époque où la clôture des écoles philosophiques, ordonnée par Justinien, le fit passer en Perse vers l'an 530. Voyez t. 8, liv. XLI, § 26. On ignore l'époque de sa mort. On le regardait, et avec raison, comme un des plus savants philosophes de cette époque. Il avait écrit une vie d'Isidore de Gaza, son maître, dont Photius nous a conservé des extraits considérables, dans sa Bibliothèque, cod. 242. Ils sont très-importants pour l'histoire de la philosophie. Damascius a encore composé un ouvrage intitulé περὶ ἀρχῶν, dont on ne connaissait jusqu'à présent que quelques fragments curieux, insérés par Wolf dans ses *Anecdota græca, sacra et profana*, Hambourg, 1722-1724, 2 vol. in-8°. L'ouvrage entier a enfin trouvé un éditeur. M. Jos. Kopp, professeur au lycée de Munich, vient d'en donner une édition toute grecque d'après deux manuscrits de la bibliothèque de Munich. Elle a été publiée à Munich en un volume in-8°, 1826, sous ce titre: *Damascii philosophi platonici quæstiones de primis principiis. E duobus Mss. codicibus nunc primum græce edidit* J. Kopp. Il existe à la bibliothèque royale de Paris plusieurs manuscrits de cet ouvrage. — S.-M.

[5] Ces six personnages ne nous sont connus que par les extraits de la vie d'Isidore par Damascius, qui nous ont été conservés dans la Bibliothèque de Photius, et par les articles que leur a consacré Suidas dans son dictionnaire, et qui paraissent venir de la même source. — S.-M.

s'était fait un nom à Constantinople par l'universalité des connaissances et des talents que ses admirateurs lui attribuaient. On dit même que Zénon, ce qui n'a rien d'incroyable, lui avait offert la première dignité de l'empire, s'il voulait se laisser baptiser. Sévérianus préféra la considération obscure, mais flatteuse, qu'il avait dans son parti : il forma même un complot pour forcer l'empereur à rétablir l'idolâtrie, et peut-être pour le détrôner, car le détail de cette conspiration est inconnu. On sait seulement que Sévérianus, autrefois ennemi mortel d'Aspar et de son fils Ardabure, eut l'imprudence de faire part de son dessein à Herménaric fils d'Aspar qui en instruisit Zénon, et qu'il fut obligé de prendre la fuite pour éviter le dernier supplice. Héraïscus, autre fanatique de la même faction, fut vivement poursuivi; mais Gésius que sa réputation dans la médecine avait rendu plus riche et plus puissant que les autres, s'exposa lui-même pour le sauver; il le cacha dans sa maison; et quelque temps après Héraïscus étant mort de maladie, Gésius, qui ne craignait plus rien pour son ami et fort peu pour lui-même, lui rendit publiquement les honneurs funèbres. Agapius qui avait ouvert une école à Constantinople, et plusieurs autres de ces prétendus philosophes furent pris et mis entre les mains du préfet du prétoire, nommé Dioscorus. On ne sait quel fut leur sort. Il en coûta la vie à Zosime sophiste de Gaza ou d'Ascalon, que je ne crois pas le même que l'historien, quoique Henri de Valois semble le penser [1]. Gésius ayant lui-même osé aspirer à l'empire sur la foi de deux astrologues, fut puni de mort: sa folle entreprise donna lieu à plu-

[1] Dans son commentaire sur Évagrius, l. 3, c. 41. — S.-M.

sieurs épigrammes satyriques que nous avons encore.

An 490. XXXVII. Cruautés de Zénon. Marc. chron. Chr. Alex. p. 328. Theoph. p. 116. Manass. p. 61. Malala, part. 2, p. 103. Cedr. t. 1, p. 354. Suid. voce Λεόντιος μοναχός. Till. Zénon, art. 27.

Cette cabale séditieuse méritait l'indignation du prince. Mais Zénon, aussi peu sensé que ceux qu'il punissait, consultait lui-même leurs semblables, pour savoir quel serait son successeur. Comme il n'avait point d'enfants, il souhaitait fort de laisser le diadême à son frère Longin, consul alors pour la seconde fois [1]. Longin, loin d'être digne de l'empire, déshonorait l'empereur par sa stupidité et par ses débauches. Zénon, voyant les meilleures têtes de la cour opposées au dessein qu'il avait de le nommer César, soupçonna quelque intrigue. Pour s'en éclaircir, il s'adressa au comte Maurianus, grand astrologue, qui lui répondit que sa femme et sa couronne passeraient après sa mort à un des silentiaires. Il est très-vraisemblable que cet astrologue était plus instruit que Zénon, du commerce secret déja établi entre Ariadne et Anastase. Mais les soupçons de l'empereur tombèrent sur le patrice Pélagius. Il avait été silentiaire, et c'était en effet l'homme de la cour le plus digne de la pourpre. Vertueux, zélé pour la justice, assez généreux pour parler librement à Zénon, il tâchait d'adoucir cet esprit farouche, qui s'abandonnait à sa cruauté naturelle depuis que la crainte d'Illus ne le retenait plus. C'était ce même Pélagius qui onze ans auparavant avait arrêté Théodoric le louche, lorsqu'il venait attaquer Constantinople. Il joignait les talents à la vertu; et sans parler de plusieurs beaux ouvrages, il avait écrit en vers l'histoire de l'empire depuis Auguste. Zénon ne lui pardonna pas tant de mérite, et fut bien aise de se défaire d'un

[1] Il avait pour collègue Faustus le jeune, personnage inconnu d'ailleurs. — S.-M.

censeur. Il le fit arrêter sous prétexte que c'était un payen déguisé; il confisqua ses biens sans aucune forme de justice, et l'envoya prisonnier à Panorme en Sicile [1]. Ses gardes avaient ordre de l'étrangler dans la prison, dès qu'il y serait arrivé. On dit que Pélagius, à la vue des bourreaux, levant les mains au ciel, s'écria : *Dieu juste, vous connaissez mon innocence et vous voyez mon supplice; on me punit d'avoir tant de fois arrêté la violence d'un tyran, et de l'avoir empêché de déshonorer le titre de César en le donnant à son frère : Seigneur, armez votre justice pour punir mes barbares meurtriers.* Ces paroles sous le langage du christianisme respiraient les sentiments d'un vengeance toute païenne. Le corps de Pélagius fut jeté dans la mer. Arcadius, ancien préfet du prétoire, ayant appris la mort d'un homme si estimable, ne put retenir son indignation; il éclata en invectives contre l'injustice et la cruauté de l'empereur, qui en étant informé le manda au palais, et donna ordre de le tuer dès qu'il y serait entré. Arcadius averti de ce dessein, monta dans son char comme pour se rendre auprès de l'empereur. Mais quand il fut arrivé devant l'église de Sainte-Sophie, il s'y réfugia et ne voulut plus sortir de cet asyle. Il évita ainsi une mort certaine, et se vit quatre mois après délivré par celle de Zénon. Ce prince fit encore mourir, sous divers prétextes, plusieurs personnages illustres, et entre autres Cottaïs, qui, joint avec Jean le Scythe, avait forcé Illus dans la forteresse de Papyrius.

[1] Le comte Marcellin dit dans sa chronique, *in insulâ quæ Panormum dicitur.* Il est douteux qu'il s'agisse ici de Panorme ou Palerme en Sicile, qui ne faisait pas alors partie de l'empire. Il est plus probable qu'il est

An 491.

Mort de Zénon.

Evag. l. 3, c. 29.
Marc. chron.
Vict. Tun.
Cass. chron.
Chron. Alex. p. 328.
Theoph. p. 116.
Anon. Vales.
Cedren. t. 1, p. 355.
Zon. t. 2, l. 14, p. 53.
Malala, part. 2, p. 104.
Manass. p. 62, 63.
Anon. Band. imp. Orient. t. 1, p. 7, 105.
Anthol. l. 4, c. 4.
Pagi ad Bar.
Till. vie d'Euphém. art. 1.

Zénon ne survécut à Pélagius que quelques mois [1]. Les auteurs ne s'accordent pas sur le genre de sa mort. Les uns disent qu'il expira dans les douleurs d'une cruelle dyssenterie, en répétant sans cesse le nom de Pélagius. Le récit des autres est plus tragique et moins vraisemblable. Ce prince, disent-ils, était sujet à l'épilepsie, et ce terrible mal l'attaquait surtout dans l'ivresse, dont il s'était fait une habitude. La nuit du 9 avril 491, après un excès de table, il tomba dans une syncope si violente, que ses chambellans, après l'avoir dépouillé, le crurent mort et le laissèrent étendu sur une planche. Au point du jour on lui jeta un linceul sur le corps, et Ariadne le fit porter promptement et sans pompe à la sépulture des empereurs, où le tombeau fut fermé d'une grosse pierre. Elle y posa des gardes, avec défense, sur peine de la vie, de laisser approcher personne, ni d'ouvrir eux-mêmes le tombeau, quoi qu'il pût arriver. Ils obéirent, et malgré les cris lamentables de Zénon qu'ils entendirent quelques heures après, ils n'osèrent lui donner aucun secours. Le tombeau ayant été ouvert après plusieurs jours, on trouva que ce misérable prince était mort dans un excès de rage, en se déchirant les bras avec les dents. Ce récit ne se trouve que dans les Grecs postérieurs : les anciens n'en ont rien dit. Zénon avait régné seize ans et demi depuis la mort du jeune Léon : il en vécut soixante-cinq. Son nom fut dans la suite effacé du catalogue des empereurs catholiques par ordre de Justin, à la sollicitation du pape Hormisdas.

question d'une ile de ce nom, dont la situation nous est inconnue. Peut-être s'agit-il de Panormus, petite ville de la Mysie, peu éloignée de Cyzique à l'est ? — S.-M.

[1] Olybrius, fils du célèbre général Aréobinde, fut seul consul en l'an 491. — S.-M.

Malgré tous ses vices, la flatterie lui avait érigé des statues à Constantinople, ainsi qu'à sa femme Ariadne. Il en avait aussi dans Rome; Odoacre lui laissant volontiers ces honneurs, pourvu qu'il ne prît sur lui aucune autorité. Aux bonnes actions de ce prince, qui ne sont ni éclatantes ni en grand nombre, on ajoute celles-ci qui méritent à peine d'être rapportées. Il fit consacrer en l'honneur de la sainte Vierge le temple de Dindymène proche de Cyzique, qu'on disait avoir été bâti par les Argonautes. Jean évêque de Colonia dans la première Arménie, prélat depuis célèbre entre les solitaires de Palestine sous le nom de *Silentieux*, s'étant venu plaindre de son beau-frère Pasinicus, gouverneur de la province, qui ne respectait pas le droit d'asyle des églises, obtint justice de Zénon à la prière d'Euphémius, patriarche de Constantinople.

FIN DU LIVRE TRENTE-SEPTIÈME.

LIVRE XXXVIII.

I. Anastase empereur. II. Caractère d'Anastase. III. Marinus son ministre. IV. Bonnes qualités d'Anastase. V. Mariage et parenté d'Anastase. VI. Ses lois. VII. Les Isauriens chassés de Constantinople. VIII. Ils prennent les armes. IX. Bataille de Cotyée. X. Sédition à Constantinople. XI. Défaite des Isauriens. XII. Opiniâtreté des Isauriens. XIII. Anastase se déclare contre les catholiques. XIV. Mauvais desseins contre Euphémius. XV. Il est déposé et exilé. XVI. Anastase restreint l'autorité des préfets du prétoire. XVII. Fin de la guerre des Isauriens. XVIII. Punition des Isauriens. XIX. Aventures de Justin. XX. Sédition à Constantinople. XXI. Courses des Sarrasins. XXII. Aristus défait par les Bulgares. XXIII. Tremblement de terre. XXIV. Famine et peste en Orient. XXV. Massacre dans le cirque. XXVI. Abolition du chrysargyre, de la venalité des charges et des combats d'hommes contre les bêtes. XXVII. Courses des Bulgares et des Sarrasins. XXVIII. Commencement de la guerre de Perse. XXIX. Guerre de Pérosès contre les Hephthalites. XXX. Perfidie de Pérosès. XXXI. Sa défaite et sa mort. —[XXXII. État de l'Arménie sous le règne de Pérosès. XXXIII. Déposition du patriarche Gioud. XXXIV. Progrès du nestorianisme en Perse et en Arménie. XXXV. Histoire de Vahan le mamigonien. XXXVI. Révolte de l'Ibérie. XXXVII. Défection des Arméniens. XXXVIII. Les Perses abandonnent l'Arménie. XXXIX. Sahag et Vahan chefs des rebelles. XL. Nouvelle défaite des Perses. XLI. Bataille de Nersehabad. XLII. Vahan marche au secours des Ibériens. XLIII. Mort de Sahag et défaite des Arméniens. XLIV. Vahan poursuivi par les Perses. XLV. Retraite des Perses. XLVI. Nouvelle fuite de Vahan. XLVII. Vahan se retire dans l'Arménie romaine. XLVIII. Conquête de l'Ibérie par les Perses. XLIX. Le

général Schahpour continue la guerre d'Arménie. L. Succès de Vahan. LI. Les Perses abandonnent l'Arménie après la mort de Pérosès. LII. Balasch succède à Pérosès. LIII. Balasch s'occupe de pacifier l'Arménie. LIV. Les Perses négocient avec Vahan. LV. Vahan traite avec les Perses. LVI. Révolte de Zareh frère de Balasch. LVII. Vahan se rend à la cour de Perse. LVIII. Vahan nommé marzban d'Arménie. LIX. Triste état de la Perse sous Balasch. LX. Balasch est détrôné.] LXI. Cabad roi de Perse. —[LXII. Hérésie de Mazdak. LXIII. Cabad envoye une ambassade à Constantinople. LXIV. Il fait périr son ministre Soufaray. LXV. Révolte des Arméniens et de plusieurs autres peuples.] — LXVI. Cabad détrôné. LXVII. Ses aventures. LXVIII. Cabad rétabli.—[LXIX. Puissance de Mazdak. LXX. Sa doctrine se répand dans l'empire.]— LXXI. Cabad commence la guerre contre les Romains. LXXII. Jacques le solitaire. LXXIII. Siége d'Amid. LXXIV. Divers combats entre les Perses et les Romains. LXXV. Continuation du siége d'Amid. LXXVI. Prise d'Amid. LXXVII. Anastase envoye une armée contre les Perses. LXXVIII. Premières actions en Mésopotamie. LXXIX. Succès des Perses. LXXX. Ravages des Arabes. LXXXI. Entreprise de Cabad sur Constantine. LXXXII. Diverses tentatives sur Édesse. LXXXIII. Anastase envoye une nouvelle armée. LXXXIV. Amid assiégée par les Romains. LXXXV. Suite du siége d'Amid. LXXXVI. Négociations pour la paix. LXXXVII. Conclusion de la paix. LXXXVIII. Conduite d'Anastase à l'égard d'Amid. LXXXIX. Nouveaux désastres de la Mésopotamie. XC. Réparation de plusieurs villes.

ANASTASE.

AN 491.
I.
Anastase empereur.
Theod. Lect. l. 2, c. 6.

QUOIQUE Longin se fût rendu si odieux par ses désordres, que même après la mort de Pélagius, Zénon n'avait osé le nommer César, cependant il n'avait pas perdu l'espérance de succéder à son frère. Il comptait

beaucoup sur le secours des Isauriens établis en grand nombre à Constantinople, et sur l'affection d'un autre Longin, maître des offices, compagnon de ses débauches, et aussi méchant que lui. Ariadne rompit toujours ses mesures. L'eunuque Urbicius, ministre de cette princesse, sut agir si puissamment auprès du sénat et du peuple, que le 11 d'avril, deux jours après la mort de Zénon, Anastase le Silentiaire fut proclamé empereur. Mais on rencontrait un obstacle dans la fermeté d'Euphémius, patriarche de Constantinople. Ce prélat connaissait l'attachement d'Anastase aux erreurs d'Eutychès; il l'avait même chassé de l'église, pour l'empêcher de troubler l'enseignement public en débitant la doctrine hérétique; et Zénon, qui n'aimait pas Anastase, ayant donné pouvoir au patriarche de traiter ce téméraire comme il jugerait à propos, Euphémius l'avait menacé de lui couper les cheveux, s'il continuait, et de l'exposer à la risée du peuple. C'était apparemment dans ce temps-là une punition ecclésiastique. Rejetant donc Anastase comme infecté des dogmes d'Eutychès, et indigne de régner sur des catholiques, il refusait opiniâtrément de le couronner : il ne se rendit aux instances pressantes d'Ariadne et du sénat, qu'après qu'Anastase eut déclaré par écrit, qu'il recevait comme règle de foi les décrets du concile de Chalcédoine, et qu'il promettait de ne rien innover contre la doctrine de l'église. Cette protestation, signée de sa main, fut confiée à Macédonius, garde du trésor de l'église de Constantinople, et déposée dans les archives. Euphémius, après cette précaution, consentit à le couronner. Anastase était dévot sans être chrétien; il allait à l'église avant le jour, et n'en sor-

Evag. l. 3, c. 29. Marc. chr. Vict. Tun. Chr. Alex. p. 328. Theoph. p. 115, 116, 117. Anast. p. 48. Cedr. t. 1, p. 354, 357. Zon. t. 2, l. 14, p. 53. Jorn. de reg. success. Suid. voce Φρατρία. Baronius. Pagi ad Bar.

tait que quand le peuple était retiré; il jeunait, il faisait de grandes aumônes. La multitude, toujours dupe de l'hypocrisie, admirait sa vertu; et la première fois qu'il se montra dans le Cirque avec les ornements de la dignité impériale, tout retentissait d'acclamations; on s'écriait de toutes parts : *Régnez, prince, comme vous avez vécu!* On comparait Ariadne à Pulchérie, qui avait élevé Marcien sur le trône, par préférence aux personnages les plus illustres : mais Anastase ne ressemblait pas mieux à Marcien, qu'Ariadne à Pulchérie. La joie des Manichéens et des Ariens était mieux fondée que celle des catholiques : la mère d'Anastase était zélée pour les Manichéens, et Cléarque, son oncle maternel, pour l'hérésie arienne. Le nouvel empereur fit, selon la coutume, des largesses aux soldats.

II. Caractère d'Anastase. Evag. l. 3, c. 29, 34, 42. Anon. Vales. Marc. chr. Phot. p. 104. Joann. Ant. ap. Vales. de virt. et vit. p. 852. Proc. bel. Pers. l. 1, c. 8, 11. Bell. Got. l. 3, c. 21. Hist. arc. c. 19, 23. Anon. Band. imp. or. t. 1, p. 47, 165. Jorn. de regn. succes.

Sa naissance ni ses qualités personnelles ne lui avaient jamais permis d'espérer une si haute élévation. Il était né à Dyrrachium [1] d'une famille obscure. Ses parents l'ayant amené à Constantinople dans son enfance, il s'avança dans le service du palais, et parvint au rang de silentiaire; office de médiocre considération, et soumis au grand-chambellan. La faveur de l'impératrice acheva la fortune d'Anastase. Il était bien fait, d'une taille haute et dégagée; la différente couleur de ses yeux, dont l'un était noir, l'autre bleu, lui fit donner le surnom de *Dicore* [2]. N'étant parvenu à l'empire qu'à l'âge de soixante ans, il avait alors les cheveux blancs, et était presque chauve. Ce fut un prince médiocre, sans caractère décidé, sans principe fixe, et si peu d'accord

[1] Cette ville, ancienne colonie corinthienne, fut nommée dans l'origine *Épidamnus*. Elle faisait partie, au temps d'Anastase, de la province nommée Nouvelle-Épire. —S.-M.

[2] Ὁ Δίκορος. — S.-M.

avec lui-même, qu'on ne peut le louer presque d'aucune vertu, sans avoir à le blâmer du vice contraire. Pacifique et persécuteur, avare et libéral, répandant d'une main des aumônes, et ravissant de l'autre les biens des légitimes possesseurs; abolissant publiquement la vénalité des charges, et continuant de les vendre en secret: aussi mit-il souvent en place des magistrats voués à l'injustice. Il retira des provinces les troupes employées à leur sûreté, pour épargner la dépense de l'entretien. C'était par l'argent et non par les armes, qu'il garantissait ses états des attaques des Barbares. Il se faisait rendre compte des biens des personnes riches qui mouraient, et n'en laissait aux héritiers que la portion qu'il jugeait à propos. Il ruinait les habitants des villes, tandis qu'il en réparait les statues et les édifices. Ce fut aux dépens de ses compatriotes, qu'il fit élever autour de Dyrrachium, sa patrie, une triple enceinte de murailles. Il épuisa les provinces en les obligeant de fournir en argent, à très-haut prix, ce qu'elles fournissaient auparavant en nature pour l'entretien des troupes. Il était d'usage que les corps municipaux fissent la répartition et la levée des impôts; il en chargea des commis et des receveurs, qu'il envoyait dans chaque ville; ce qui produisit trois maux à la fois: les corps de ville perdirent leur splendeur et leur considération; ces commis s'engraissèrent de la misère publique, et les revenus du prince diminuèrent par l'apauvrissement des particuliers. Justinien corrigea ce désordre, et rétablit l'ancienne forme de perception. Anastase avait pour principe qu'un prince peut mentir, et même se parjurer pour raison d'État; maxime détestable, puisée dans la morale perverse des

Theoph. p. 116, 118, 125, 131, 138.
Chr. Alex. p. 328.
Zon. t. 2, l. 14, p. 53, 54.
Vict. Tun.
Cedr. t. 1, p. 357.
Manasses, p. 62.
Anast. p. 48.
Malala, part. 2, p. 105.
Cod. orig. p. 46, 47, 50.
Baronius.
Pagi ad Bar.
Wilthem. in dipt. Leod. p. 50.
Du Cange, fam. Byz. Anast.
Till. Anast. art. 3, et vie d'Euphém. art. 1.

Manichéens, que sa mère lui avait enseignée. Il n'était pas plus délicat sur la reconnaissance que sur la vérité. Jean Talaïa [1] l'avait autrefois secouru dans un besoin pressant; Anastase ayant fait naufrage près d'Alexandrie, Talaïa l'avait recueilli avec charité, et n'avait rien épargné pour réparer son infortune. Devenu depuis ce temps-là évêque de cette grande ville, et obligé par la faction hérétique de se refugier en Italie, lorsqu'il apprit l'élévation d'Anastase, il espéra d'en obtenir justice, et se mit en chemin pour Constantinople. Dès que l'empereur sut que cet évêque approchait, il lui fit dire de sortir au plutôt de ses États. L'eunuque Amantius, son chambellan, sectateur ardent des erreurs d'Eutychès, avait tout pouvoir sur son esprit, et l'aigrissait sans cesse contre les catholiques.

III. Marinus son ministre.

C'est aux conseils de cet eunuque et à ceux de Marinus, principal ministre d'Anastase, qu'on doit attribuer la plus grande partie des maux de son règne. Marinus était un Syrien grossier, brutal, outrageux en paroles, impitoyable à l'égard des malheureux, et grand ennemi de l'Église. Il abusait de l'ascendant qu'il avait pris sur son maître, pour satisfaire son avidité et celle de toute sa famille. Les Maziques [2] ravageaient la Libye et l'Égypte; mais le plus grand fléau de ces provinces furent les parents de Marinus, qui les avaient choisies, par préférence, pour s'y enrichir, comme les

[1] Théophanes, p. 118, donne le nom de Jean le Tabennésite, Ἰωάννης ὁ Ταβεννησιώτης, à ce personnage qui était patriarche d'Alexandrie. Il avait été nommé en l'an 482; mais six mois après, il fut chassé par les ordres d'Acacius, patriarche de Constantinople, et il se retira à Rome, d'où il ne put revenir à Alexandrie. Il mourut évêque de Nola en Campanie. — S.-M.

[2] Voyez, au sujet de cette nation, ce que j'ai dit t. 3, p. 471, not. 4, liv. XVIII, § 55. — S.-M.

plus éloignées des yeux du prince. Elles eurent d'abord pour préfet un neveu de Marinus, encore fort jeune, et déja grand concussionnaire. Les confiscations injustes, le sang même des innocents ne lui coûtaient rien pour assouvir son avarice. Après lui, ces provinces furent gouvernées par Bassianus, fils de Marinus; celui-ci surpassa tellement son cousin par ses excès et ses violences, qu'il vint à bout de le faire regretter. Les richesses amassées en Égypte et en Libye par ces deux gouverneurs y attirèrent tous les parents du ministre, qui formaient un essaim nombreux et fort affamé: ils sucèrent le reste du sang de ces peuples; et leurs amis mêmes s'y rendaient en foule pour avoir leur part du pillage.

IV. Ses bonnes qualités.

Ces vices d'Anastase, car je mets Marinus, son ministre, au nombre de ses vices, étaient cependant rachetés par quelques vertus, du moins apparentes. Il avait l'extérieur de la piété; il fonda beaucoup d'églises à Constantinople; sa vie paraissait régulière, quoiqu'on lui connût un fils naturel. Il respectait les ecclésiastiques et les moines, même catholiques; et dans la persécution qu'il fit aux orthodoxes, il évita toujours de verser du sang par lui-même; mais la licence qu'il laissa prendre aux hérétiques causa d'horribles massacres. Il bannit de Constantinople tous les délateurs. Il montrait assez de prudence et d'intelligence dans la conduite des affaires. Il ne donnait rien à ses plaisirs; et ce qui rendait ses rapines un peu moins odieuses, c'est que l'argent qu'il tirait de ses sujets ne se dissipait pas en folles dépenses; en sorte qu'il laissa son successeur en état de soulager les peuples. Nous rapporterons plusieurs exemples de sa générosité. Les

villes qui avaient éprouvé les désastres de la guerre en étaient dédommagées par la remise des impositions. L'eau ayant manqué à Constantinople dans un temps de sécheresse, il fit construire une nouvelle citerne, qui fut nommée la citerne de Mocius, à cause de l'église de Saint-Mocius, dont elle était voisine. Les contradictions qui se trouvent dans le caractère d'Anastase seront moins difficiles à concilier, si l'on distingue les temps de son règne; il eut le sort des princes faibles, et dont les vertus n'ont point de racine: la puissance souveraine altéra et détruisit enfin le peu qu'il avait de bonnes qualités.

V. Mariage et parenté d'Anastase.

Ariadne n'attendit que quarante jours après la mort de Zénon, pour épouser Anastase, qui n'avait point encore eu de femme légitime. Afin de rendre ce mariage agréable aux peuples, le prince accorda par un édit la remise des sommes qui étaient dues au fisc. Il n'eut point d'enfants [1]; mais sa famille, qu'il tira de l'obscurité, était nombreuse. Outre sa mère qui vivait encore et son oncle Cléarque, il avait deux frères, l'un nommé Paul ou Paulin qu'il fit consul en 496 [2], l'autre appelé Hypatius; et une sœur nommée Magna qui avait déja plusieurs enfants de Sécondinus, qu'il fit patrice et consul en 511. On connaît trois neveux d'Anastase; Pompée[3], fils d'Hypatius; un autre Hypatius[4],

[1] Suidas lui donne cependant une fille (*in voc. Anast.*), dont il n'indique pas le nom; il ajoute qu'elle fut mère de Marinus, à qui Anastase donna le gouvernement de la Lazique. Elle avait à ce qu'il paraît épousé un fils ou un parent du ministre Marinus, tout puissant sous cet empereur. Anastase eut en outre un fils naturel qui fut tué en l'an 507, dans une sédition arrivée dans l'Hippodrome de Constantinople. — S.-M.

[2] Et en l'an 502. — S.-M.

[3] Consul en l'an 501. — S.-M.

[4] Cet Hypatius était fils de Magna et de Sécundinus ou Sécundianus. Il fut consul en l'an 500. Compromis avec son cousin Pompée, dans la grande sédition dite *Nica*, Justinien le fit mourir en 532. — S.-M.

et Probus [1], fils de Magna et de Sécondinus. Irène, fille de Magna, épousa Olybrius, qui était consul l'année même qu'Anastase fut couronné. Cet Olybrius était fils d'Aréobinde et de Julienne, fille de l'empereur Olybrius et de Placidie. Il ne paraît pas que tous ces parents d'Anastase aient eu d'autre mérite que d'appartenir à cet empereur. Il n'était plus question que de trouver à cette famille une illustre origine : un poète de ce temps-là n'y fut pas embarrassé; il fit descendre Anastase du grand Pompée, et prouva cette généalogie par la raison qu'Anastase, ainsi que Pompée, subjugua les Isauriens et les peuples habitants du mont Taurus [2].

VI. Ses lois.

Marc. chr. Cod. Just. l. 1, tit. 22, leg. 6, l. 7, tit. 39, leg. 4, 5, 6, l. 10 tit. 27, leg. 1, 2, 3, l. 11, tit. 61, leg. 14.

Dès la première année de son règne, il s'éleva dans la ville impériale une sédition, dont on ne dit pas la cause. C'était peut-être un effet de cette jalousie furieuse qu'excitait parmi le peuple l'émulation des diverses factions du cirque. Zénon avait protégé la faction verte, Anastase se déclara pour la faction rouge : c'en était assez pour allumer une guerre civile. Une partie du cirque et de la ville même fut consumée par les flammes. Quand on considère les massacres et les incendies que causèrent dans ces temps-là les factions du cirque, on s'étonne que les empereurs n'aient pas entièrement aboli des jeux si souvent funestes, ou du moins qu'ils n'aient pas armé toute la force des lois pour en arrêter les désordres. Mais ces princes passionnés eux-mêmes pour les spectacles, et aussi frivoles

[1] Il fut consul en 502, en 513 et 525. Il périt, à ce qu'il paraît, dans la révolution qui avait causé la mort de son frère en 532. — S.-M.

[2] Il aurait cependant pu en alléguer comme preuve bonne ou mauvaise le nom de Pompée qui se trouvait dans leur famille et était porté, ainsi qu'on a pu le voir, par un des neveux de l'empereur. Il descendait peut-être réellement d'un client ou d'un affranchi de Pompée. — S.-M.

que leurs peuples, craignaient de donner la moindre atteinte à leurs divertissements, tandis qu'ils ne respectaient pas la religion même; et regardant cette plaie comme incurable, parce qu'ils n'osaient y toucher, ils portaient leur attention sur tout autre objet de législation. Anastase fit publier cette année des lois très-sages et très-importantes. Le premier de Juillet, il adressa au préfet Matronianus une défense aux juges d'avoir égard à aucun rescrit particulier du prince, de quelque nature qu'il pût être, si ce rescrit était contraire au droit généralement établi ou à l'utilité publique; leur ordonnant de s'en tenir alors aux constitutions générales. Plusieurs autres lois du 29 et du 30 du même mois établissent la prescription de quarante ans en faveur de ceux qui, pendant ce nombre d'années, auront par eux-mêmes ou par leurs auteurs possédé, avec titre ou sans titre, quelque fonds que ce soit, ou auront joui d'exemption de taille. Cette loi avait beaucoup plus d'étendue que celle de Théodose le jeune, qui avait établi la prescription de trente ans; elle embrassait tous les objets que la loi de Théodose avait exclus : toute action, soit du public, soit des particuliers, était éteinte par la possession paisible de quarante années. On n'exceptait que les fonctions municipales, et les contributions civiles qui ne se pouvaient prescrire, non plus que l'obligation de fournir sa quote-part des denrées qu'on exigeait des provinces dans les nécessités publiques. Nulle dispense surprise au prince n'était valable en ce cas : les fonds et les officiers de l'empereur même et de l'impératrice n'en étaient pas exempts.

Longin, frère de Zénon, ne pouvait voir sans dépit

An 492.

VII. Les Isauriens chassés de Constantinople.

Evag. l. 3 c. 29, 35. Theod. Lect. l. 2, c. 9. Marc. chr. Theoph. p. 117, 118, 119. Zon. t. 2, l. 14, p. 55. Malala, part. 2, p. 106 et 107. Jorn. de regn. succ. Pagi ad Bar.

sur la tête d'Anastase la couronne qu'il croyait lui appartenir [1]. Il tramait des intrigues secrètes avec l'autre Longin, maître des offices [2]; et les Isauriens, dont plusieurs possédaient les premières charges, étaient dévoués à ses volontés. Ces Barbares, que la faveur de Zénon avait rendu puissants, méprisaient le nouvel empereur et traitaient le peuple avec insolence. Pour éviter la confusion en cet endroit de l'histoire, il faut distinguer trois Longin, tous trois Isauriens et ligues ensemble: l'un frère de Zénon, l'autre maître des offices, le troisième surnommé Sélinontien [3], parce qu'il était de Sélinonte dans la Cilicie montueuse, alors confondue avec l'Isaurie. Cette ville se nommait aussi Trajanopolis, depuis que Trajan y était mort. Anastase, ayant découvert les mauvais desseins du frère de Zénon, l'exila en Égypte, et fit ordonner prêtre ce scélérat, flétri des plus infames débauches: horrible abus de ces siècles malheureux, où par une clémence sacrilége, pour enchaîner l'audace et l'ambition des hommes les plus criminels, on les condamnait à recevoir le sacerdoce. Longin déshonora pendant sept ans ce sacré caractère, et mourut à Alexandrie. Anastase, après l'avoir éloigné, donna ordre à tous les Isauriens de sortir de Constantinople et de se retirer dans leur pays, leur déclarant qu'il ne leur paierait leur pension annuelle que sur le pied où elle était avant qu'Illus et Zénon l'eussent augmentée.

[1] L'empereur Anastase fut consul en l'an 492; il eut Rufus pour collègue. — S.-M.

[2] Jean Malala, part. 2, p. 107, donne à ce général le surnom de *chauve*; Λογγῖνον, dit-il, τὸν ἀπὸ μαγίστρων, τὸν φαλακρόν. — S.-M.

[3] Évagrius l'appelle, l. 3, c. 35, le principal appui de cette faction tyrannique, τὸ πολὺ τῆς τυραννίδος συνέχων. — S.-M.

VIII. Ils prennent les armes.

Cet affront mit ces Barbares en fureur : mais il fallut obéir : Anastase avait eu la précaution de rassembler dans Constantinople des forces supérieures. Ils sortirent en menaçant, et se rendirent à Nicée. Les deux Longin se mirent à leur tête. Lorsqu'ils furent arrivés en Phrygie, ils s'arrêtèrent, et firent venir d'Isaurie les armes et les trésors que Zénon y avait mis en réserve dans les places fortes ; car ce prince, qui depuis la rébellion de Basiliscus craignait toujours quelque nouvelle révolution, avait regardé ce pays comme une retraite assurée. Au signal de leur révolte accourut une foule de Barbares et de brigands répandus en grand nombre dans les montagnes de l'Asie-Mineure. Ils eurent bientôt sous les armes cent cinquante mille hommes. Aux deux généraux se joignirent Indus [1], un des principaux de la nation, Athénodore [2] qui avait tenu à Constantinople le rang de sénateur, et Lilingis [3], que Zénon avait fait gouverneur d'Isaurie. Ce dernier était un guerrier renommé, aussi habile pour le conseil que brave et hardi dans l'exécution ; et quoiqu'il ne pût marcher à cause de ses infirmités, et qu'il fût obligé d'être toujours à cheval, il passait pour terrible dans les batailles [4]. Mais le plus remarquable entre les

[1] Évagrius l'appelle, l. 3, c. 35, Indès. — S.-M.

[2] Il est nommé Théodore par Évagrius, l. 3, c. 35, mais sans doute par erreur. Dans les extraits de Théodore le lecteur, l. 2, c. 9, il est qualifié du titre d'exarque des Isauriens, ἑνὸς τῶν ἐξαρχόντων τῶν Ἰσαύρων. Il était d'ailleurs sénateur, ainsi que le remarque Théophanes, p. 118, εἷς τῶν συγκλητικῶν. Jean Malala, part. 2, p. 107, donne à ce général le surnom de τὸν νεώτερον, *le jeune;* ce qui semble indiquer qu'il existait alors un autre personnage du même nom. — S.-M.

[3] Il est appelé *Ninilingis*, Νινίλιγγις, par Théophanes, p. 118. Jean Malala, part. 2, pag. 107, en fait mention sous le nom de *Longininès le boîteux*, Λογγινίνην τὸν χωλόν. — S.-M.

[4] *Segnis quidem pedes, sed eques in bello acerrimus.* Marcel. Comes, *Chron.* — S.-M.

généraux des Isauriens, fut Conon, évêque d'Apamée en Syrie [1]. Dès qu'il apprit que ses compatriotes avaient pris les armes, il abandonna son troupeau pour courir au secours de sa nation [2]; et de pontife de paix il devint soldat et chef des rebelles: voilà, je pense, le premier exemple que l'on trouve en Orient, d'un ecclésiastique portant les armes. Cette armée formidable, mais sans discipline, ravagea la Phrygie, prit et saccagea plusieurs villes.

IX. Bataille de Cotyée.

L'empereur avait tout à craindre. Il fit promptement passer en Asie toutes les troupes de la Thrace, et les Goths qui étaient restés dans l'empire. Il mit à leur tête trois généraux: Jean le Scythe qui s'était déja signalé par la défaite d'Illus; un autre Jean surnommé le bossu [3], commandant de la maison du prince [4], et Diogène [5] patrice et parent d'Ariadne. Ils rencontrèrent les ennemis près de Cotyée [6] dans les vastes plaines de la Phrygie. Les chefs des Isauriens déférèrent le com-

[1] Jean Malala, part. 2, pag. 107, appelle ce prêtre l'ex-évêque d'Apamée, et il le dit fils d'un certain Fuscianus; Κόνων ὁ Φουσκιανοῦ, ὁ ἀπὸ ἐπισκόπων Ἀπαμείας. Il paraît qu'il fut tué beaucoup plus tard; voyez ci-après, § 11, p. 234. Κόνων ἐπίσκοπος τῆς ἐν Ἀπαμείᾳ τῶν Σύρων ἐπαρχίας γεγονὼς, dit Évagrius, l. 3, c. 35. — S.-M.

[2] Comme Isaurien, dit Évagrius, l. 3, c. 35, il combattit avec les Isauriens. Τοῖς Ἰσαύροις ὡς Ἴσαυρος συνεστράτευσε. — S.-M.

[3] Ἰωάννην τὴν ἐπίκλην κυρτὸν. Malala, part. 2, p. 106. — S.-M.

[4] Στρατηλάτην πραισέντου. Malala, part. 2, p. 106. Selon Théophanes, p. 118, ce général commandait les troupes de la Thrace, τοῦ Θρᾳκῴου στρατεύματος ἡγουμένων; et Jean de Malala, part. 2, p. 206, rapporte qu'il conduisait des soldats Scythes, Goths et Besses, μετὰ πλήθους Σκυθῶν, καὶ Γοτθικῆς, καὶ Βεσσικῆς χειρός. Les Besses étaient des peuples barbares, d'une très-ancienne origine, qui habitaient dans l'intérieur de la Thrace. — S.-M.

[5] Jean Malala, part. 2, p. 106, l'appelle Diogénianus. Διογενιανὸν τὸν πατρίκιον, τὸν συγγενέα τῆς Αὐγούστας. — S.-M.

[6] La ville de *Cotyæum*, située au centre de l'Asie-Mineure, porte actuellement le nom de *Kioutahiah*; elle est le chef-lieu d'un vaste pachalik de la Turquie Asiatique. — S.-M.

mandement général à Lilingis, dont ils reconnaissaient la capacité supérieure; et si ce vaillant capitaine n'eût été tué dès le commencement du combat [1], il y a lieu de croire qu'il en serait sorti vainqueur, ou qu'il aurait vendu bien cher l'honneur de sa défaite. Sa mort jeta la consternation et le désordre dans ses troupes, dont on fit un grand carnage [2]. Ceux qui purent échapper se sauvèrent en Isaurie au travers des montagnes, par des chemins impraticables. Cette bataille finissait la guerre, si les Romains ne s'étaient arrêtés à piller le camp et à partager les dépouilles. Ils laissèrent aux Isauriens le temps de se retrancher dans des postes avantageux, où ils se défendirent pendant six années.

An 493.
x.
Sédition à Constantinople.
Marc. chr.

L'armée victorieuse s'avança dans leur pays, et y passa l'année suivante [3] sans faire aucun exploit digne de remarque. Les Isauriens, maîtres des sommets du mont Taurus, et accoutumés à courir sur ces montagnes dont ils connaissaient les détours, échappaient à toutes les entreprises des Romains, et les tenaient dans des alarmes continuelles. Pendant ce temps-là, les factieux jetaient le trouble dans Constantinople; ils portèrent l'insolence jusqu'à renverser les statues de l'empereur et de l'impératrice, et à les traîner par les rues. Les Barbares d'au-delà du Danube venaient piller la Thrace, qu'on avait dégarnie de troupes pour les envoyer contre les Isauriens. Julien, maître de la milice, ayant rassemblé quelques soldats pour s'opposer à ces

[1] *A Romanis primus in prœlio trucidatus.* Marc. *chron.* — S.-M.

[2] Selon Jean Malala, part. 2, p. 107, l'évêque Conon fut tué dans cette bataille. — S.-M.

[3] En cette année, Eusèbe fut consul pour la seconde fois. Il avait déja été revêtu de cette dignité en 489. Il était alors maître des offices. Son collègue fut Albinus le jeune.—S.-M.

ravages, s'engagea dans un combat de nuit où il perdit la vie [1].

Il y eut l'année suivante [2], en Syrie, un tremblement de terre, qui renversa tout à-la-fois Laodicée, Hiérapolis et Tripoli [3]. Antioche, capitale de cette province, fut agitée d'une autre manière. Les factions du cirque, qui causaient tant de troubles à Constantinople, régnaient aussi dans les grandes villes de l'empire. La faction verte se souleva dans Antioche, et Calliopius, comte d'Orient, ne sauva sa vie que par la fuite. L'empereur, instruit de ce désordre, envoya en sa place Constantius de Tarse, homme ferme et intrépide, et lui donna plein pouvoir sur les séditieux. Le nouveau comte réprima leur insolence par de sévères punitions, et rétablit l'autorité des magistrats. Les troupes impériales remportèrent une seconde victoire sur les Isauriens. Diogène avait pris la ville de Claudiopolis, située dans une plaine entre le Taurus et l'Anti-Taurus [4]. Les Isauriens, pour la recouvrer, descendirent de la montagne en grand nombre, et vinrent assiéger Diogène renfermé dans la ville. Ils se rendirent maîtres de tous les passages, et le tinrent si long-temps bloqué, qu'il courait risque de mourir de faim avec ses troupes. Enfin, Jean le bossu ayant forcé une des gorges du Taurus, tomba sur les assiégeants; il fut secondé par Diogène, qui fit en même temps une sortie, en sorte que les Isauriens furent enveloppés.

An 494.

XI. Défaite des Isauriens.

Marc. chr. Theoph. p. 119. Malala, part. 2, p. 106 et 107.

[1] *Julianus magister militiæ, nocturno prælio pugnans, scythico ferro in Thraciâ confossus interiit.* Marc. *Chron.* — S.-M.

[2] Astérius et Présidius furent consuls en l'an 494. — S.-M.

[3] Le comte Marcellin nomme encore la ville *Agathicum*, tout-à-fait inconnue. — S.-M.

[4] Τῆς μεταξὺ τῶν δύο Ταύρων ἐν πεδίῳ κειμένης. Theoph. *chronogr.* p. 119. — S.-M.

L'évêque Conon reçut dans ce combat une blessure dont il mourut peu de jours après.

AN 495.

XII. Opiniâtreté des Isauriens.

La défaite des Isauriens n'abattit pas leur courage [1]. Ils regagnèrent leurs retraites, et ne cessèrent de fatiguer leurs vainqueurs par de fréquentes alarmes. Cependant les Romains étant les maîtres de la plaine, les vivres auraient enfin manqué à ces Barbares, si Longin de Sélinonte ne se fût maintenu en possession d'Antioche de Cilicie [2], située sur le mont Cragus au bord de la mer. De là, il faisait partir des vaisseaux, qui, revenant chargés de vivres, entretenaient l'abondance sur les stériles montagnes de l'Isaurie.

AN 496.

XIII. Anastase se déclare contre les catholiques.

Evag. l. 3, c. 30. Theod. Lect. l. 2, c. 9-15. Theoph. p. 119, 120 Anast. p. 48, 49. Marc. chr. Vict. Tun. Zon. l. 14, t. 2, p. 54. Cedren. t. 1, p. 358. Baronius. Pagi ad Bar. Fleury, hist. eccles. l. 30. art. 28, 31, 39.

Cette guerre servit de prétexte à l'empereur pour se défaire d'Euphémius, patriarche de Constantinople, qu'il regardait depuis long-temps comme son ennemi [3]. Anastase, en montant sur le trône, ne s'était pas d'abord déclaré contre les catholiques; il paraissait ne desirer que la paix, et ne chercher qu'à calmer les troubles qui, sous le règne de Zénon, avaient agité l'église. Cette impartialité apparente augmenta les divisions. Le concile de Chalcédoine, l'hénotique de Zénon, et l'opinion qu'on devait avoir d'Acacius, mort hors de la communion de l'église romaine, étaient les trois causes de discorde. Tout l'Occident recevait le concile, rejetait l'hénotique, et anathématisait la mémoire d'Acacius. Il y avait peu d'évêques en Orient, qui fussent d'accord sur ces trois points. Euphémius s'accordait avec les papes sur les deux premiers; mais il ne pouvait

[1] Un personnage nommé Viator, qualifié de *vir clarissimus*, fut seul consul en l'an 495.—S.-M.

[2] Cette ville s'appelait encore Antioche d'Isaurie. — S.-M.

[3] Il n'y eut qu'un seul consul en l'an 496, et ce fut Paul ou Paulin, frère de l'empereur. — S.-M.

se résoudre à flétrir la mémoire de son prédécesseur et à effacer son nom des sacrés diptyques. Dès qu'on apprit à Rome l'élévation d'Anastase, le pape Félix lui écrivit pour le féliciter et l'engager à défendre la foi catholique. Mais ne sachant pas encore quelle conduite il tiendrait dans les affaires de l'église, et s'il ne marcherait pas sur les traces de son prédécesseur, il ne l'admit pas à sa communion. Gélase ayant l'année suivante succédé à Félix, écrivit aussi à l'empereur, et n'en eut point de réponse; mais il reçut une lettre de félicitation de la part d'Euphémius, qui, en montrant un grand désir de la réunion, témoignait cependant qu'il n'était nullement disposé à effacer des diptyques le nom d'Acacius. Gélase, d'un caractère inflexible, répondit avec une fermeté qui rompit tout commerce entre lui et Euphémius. Le pape fit de vains efforts pour persuader à l'empereur que cette obstination en faveur d'Acacius était un attentat contre les canons de l'église : il ne gagna rien sur l'esprit de ce prince, qui, las de se contraindre, commença dès-lors à manifester son penchant pour la secte d'Eutychès.

Till. vie de Félix. vie d'Euphém. art. 2, 3, 4, 10. et vie de Macédonius, art. 10.

XIV. Mauvais desseins contre Euphémius.

Euphémius était fort opposé à l'hérésie. Une indiscrétion de sa part fournit à l'empereur occasion de le perdre. Anastase, ennuyé de la guerre des Isauriens qui durait depuis cinq ans, s'ouvrit au patriarche sur le désir qu'il avait de la terminer : *mais il faut*, lui dit-il, *sauver l'honneur de l'empire : engagez comme de vous-même les évêques qui se trouvent à Constantinople, à venir ensemble me prier de pardonner aux Isauriens et de leur accorder la paix.* Euphémius, dépositaire de ce secret, eut l'imprudence de le

révéler au patrice Jean, beau-père d'Athénodore, un des chefs des Isauriens. Le dessein du prélat était seulement de calmer les inquiétudes du beau-père, en lui faisant connaître les intentions pacifiques de l'empereur à l'égard de son gendre. Mais Jean, par une noire perfidie, alla sur-le-champ découvrir à l'empereur la confidence que lui avait faite Euphémius. Le prince en fut irrité, et ne douta point que le patriarche n'entretînt des liaisons secrètes avec les rebelles. Peu de jours après, comme Euphémius passait par une rue de Constantinople, un assassin voulut lui porter un coup d'épée sur la tête; mais Paul, défenseur de l'église [1], qui se trouvait pour lors à côté de lui, homme de grande taille et très-vigoureux, reçut le coup, et tua sur-le-champ l'assassin. Euphémius évita encore une fois la mort : un jour qu'il assistait à une assemblée ecclésiastique, on vint l'avertir que des hommes appostés l'attendaient à la porte pour le tuer quand il sortirait; il prit l'habit d'un laïc et sortit sans être reconnu.

XV. Il est déposé et exilé.

L'histoire ne dit pas qu'Anastase fût l'auteur de ces attentats trop indignes d'un souverain : mais sa conduite à l'égard d'Euphémius donna lieu de le soupçonner. Ayant reçu la nouvelle d'un avantage remporté sur les Isauriens, il fit dire au patriarche *que ses prières en faveur de ses amis n'avaient pas été exaucées.* Il assembla les évêques, et l'accusa devant eux, mais sans preuve, d'entretenir des intelligences avec les en-

[1] Ὁ ἔκδικος τῆς ἐκκλησίας. Les églises avaient alors des patrons, des espèces d'*advocati*. Ils étaient chargés de défendre en justice et ailleurs les droits et les priviléges des églises. On peut à leur sujet consulter Joseph Bingham, *de Origin. ecclesiast.* l. 3. c. 11, § 3.— S.-M.

nemis. Ces prélats vendus à la faveur, sans aucun examen, prononcèrent contre Euphémius la sentence de déposition; et l'empereur fit élire à sa place Macédonius. Le peuple qui aimait Euphémius courut en foule au cirque, demandant à grands cris qu'on lui rendît son évêque. L'empereur fut inexorable : il exila le patriarche à Euchaïtes en Paphlagonie [1].

XVI. Anastase restreint l'autorité des préfets du prétoire.

Marc. chr. Cod. Inst. l. 10, tit. 16, leg. 13. Scal. de emendat. temp. l. 7.

Les préfets du prétoire profitaient de la faiblesse des princes pour étendre les droits de leur charge et pour soustraire aux empereurs la connaissance de toutes les affaires. Anastase resserra leur autorité, et la réduisit à ses justes bornes. Les rois de l'Inde lui firent présent, cette année, d'un éléphant et de deux giraffes [2] : ces animaux extraordinaires servaient à l'amusement du peuple dans les spectacles du cirque. On croit que l'Inde, dont il est parlé en ce lieu, est l'Éthiopie [3]. Paul, frère d'Anastase, fut consul cette année; à l'occasion de cette promotion, l'empereur fit des largesses aux soldats.

An 497.

XVII. Fin de la guerre des Isauriens.

La guerre des Isauriens fut enfin terminée en 497, après avoir duré six ans [4]. Athénodore et un des deux Longin [5] furent pris par Jean le Scythe, qui les fit mourir et envoya leurs têtes à Constantinople. L'em-

[1] Cette ville, située dans l'intérieur des terres, faisait partie de la province nommée *Helenopontus*.—S.-M.

[2] *India Anastasio principi elephantem, duasque camelopardalas pro munere misit.* Marcel. Comes, *Chron*.— S.-M.

[3] Ceci est d'autant plus vraisemblable, qu'on ne trouve des giraffes, et même en petit nombre, qu'en Afrique. Mais alors on donnait le nom d'Inde à l'Éthiopie, à une partie de l'Arabie, et à toutes les côtes de l'Afrique situées sur la mer Rouge et l'Océan indien. Voyez ci-devant, t. I, p. 288, liv. IV, § 65. — S.-M.

[4] Anastase fut seul consul en l'an 497, et il le fut pour la seconde fois. — S.-M.

[5] Théophanes les appelle ainsi que les autres chefs des Isauriens, *les tyrans*, τοὺς τυράννους. — S.-M.

Evag. l. 3, c. 35. Marc. chr. Theoph. p. 120. Jorn. de regn. succ. Till. Anast. art. 8.

pereur fit porter à Tarse celle d'Athénodore : elle fut plantée au bout d'une pique aux portes de cette ville. Tarse, capitale de la Cilicie, était voisine de l'Isaurie : on voulait par ce spectacle intimider ce qui restait encore de rebelles. La tête de Longin demeura exposée à Constantinople dans le faubourg de Syques. Le peuple voyait avec plaisir la punition des Isauriens, qui sous le règne de Zénon avaient dominé avec insolence. Il y eut cette année une éclipse de soleil le 18 avril.

An 498. XVIII. Punition des Isauriens.

Jean le Scythe eut pour récompense le consulat de l'année suivante[1]. Il restait cependant des semences de guerre dans l'Isaurie. La ville d'Antioche, sur le Cragus, tenait encore pour les rebelles : elle fut emportée par Jean le bossu, aidé du comte Priscus. Indus et Longin de Sélinonte y furent pris. On les conduisit à Constantinople, où ils furent promenés dans le cirque et dans les rues de la ville, chargés de chaînes et exposés aux insultes du peuple. Indus eut ensuite la tête tranchée. On traita Longin avec plus de rigueur : transporté à Nicée où la révolte avait commencé, on le fit mourir dans les tourments. Toute la nation fut punie : on rasa les places fortes; une partie des Isauriens fut transplantée dans la Thrace[2] : et la pension annuelle[3] que leur payaient les empereurs fut supprimée pour toujours. Jean le bossu fut aussi récompensé du consulat pour l'année 499.

[1] Il eut pour collègue un certain Paul ou Paulin, qui est peut-être le patrice Paulin dont il est question dans Cassiodore, *var.* l. 1, ep. 23, l. 2, ep. 3, l. 3, ep. 29. — S.-M.

[2] Τὸ δὲ πλῆθος τῶν Ἰσαύρων ἐν τῇ Θρᾴκῃ μετῴκισεν. Theoph. *chronogr.* p. 120. — S.-M.

[3] Ce subside, qui se montait à cinq mille livres d'or, χρυσίον ἐς ἕκαστον ἔτος Βαρβάροις χορηγούμενον, πενταχισχιλίας ἕλκον λίτρας, se nommait l'*impôt Isaurique*, τὰ καλούμενα Ἰσαυρικά. Evagr. l. 3, c. 35. — S.-M.

XIX. Aventures de Justin. Proc. hist. Arc. c. 6, et ibid. not. Alaman.

Ce fut dans cette guerre que commença de se faire connaître Justin qui devait succéder à Anastase. Personne alors n'eût osé lui promettre une si éclatante fortune, et il ne l'aurait pas cru lui-même. Il était né à Bédériane [1] sur les confins de la Thrace et de l'Illyrie. Fils d'un pauvre paysan, il passa ses premières années à labourer la terre. Enfin, accablé de misère il quitta sa charrue, et fit partie, avec deux de ses camarades nommés Zémarque et Ditybiste, aussi pauvres que lui, d'aller chercher un meilleur sort. Ils partirent à pied, portant leurs habits sur leurs épaules, sans argent et sans autre provision qu'un pain bis dans leur besace. Arrivés à Constantinople, ils s'enrôlèrent. Ils étaient âgés de vingt ans, et bien faits de leur personne; ce qui attira sur eux les regards de Léon qui vivait encore : il les fit entrer dans ses gardes. Justin servit en Isaurie sous Jean le bossu en qualité de capitaine. Ce général, qui maintenait la discipline avec une extrême vigueur, le fit mettre en prison pour une faute que l'histoire ne spécifie point : il le condamna même à perdre la vie, ce qui devait être exécuté le lendemain. Mais la nuit étant passée, il le mit en liberté, sans qu'on en allègue d'autre raison qu'une apparition miraculeuse rapportée par Procope, et qu'il est permis de ne pas croire. Justin parvint sous Anastase à la dignité de sénateur, de patrice, et de commandant de la maison du prince. Lorsqu'il fut empereur, il avança

[1] Βεδεριάνα ou Βεδερίνη. Cette ville, dont la position est inconnue et qui n'était alors qu'un simple château, φρούριον, a été confondue par Procope, l. 4 *de ædif.* c. 1, et par Agathias, l. 5, p. 166, avec *Tauresium*, nommée ensuite la première Justinienne, qui était la patrie de Justinien. Il semblerait seulement résulter du passage de Procope que Bédériana était dans le territoire de *Tauresium*. — S.-M.

ses anciens camarades : et l'on voit Zémarque comte d'Orient sous Justinien.

XX. Sédition à Constantinople. Chr. Alex. Malala, part. 2, p. 108 et 109.

Les séditions devenaient fréquentes à Constantinople, depuis que les empereurs s'étaient abaissés jusqu'à prendre parti entre les factions du cirque. La faction verte, irritée de la préférence qu'Anastase donnait à la faction rouge, commit quelques violences. Le préfet de la ville fit mettre en prison les plus mutins. Quelques jours après, l'empereur assistant au spectacle, la faction verte lui demanda avec des cris tumultueux l'élargissement des prisonniers. Au lieu de la satisfaire, il la fit charger par ses gardes. Le peuple prit parti pour les factieux; on jeta des pierres; et un Maure confondu dans la foule fut assez hardi pour en lancer une contre l'empereur, qui n'évita le coup qu'en prenant la fuite. Les gardes se jetèrent aussitôt sur ces audacieux et les mirent en pièces. Une si prompte vengeance, loin d'intimider le peuple, alluma sa fureur : il mit le feu au cirque : deux portiques furent brûlés. Les soldats en étant venus aux mains avec les habitants, il se fit un grand carnage. Enfin, la punition de plusieurs séditieux arrêta les autres; mais le calme ne fut entièrement rétabli que par une espèce de satisfaction que l'empereur fit à la faction verte, en conférant la charge de préfet de la ville à un de ses partisans nommé Platon.

XXI. Courses des Sarrasins. Evag. l. 3, c. 36.

Les Arabes ou Sarrasins Scénites, ainsi nommés parce qu'ils campaient sous des tentes [1] des deux côtés de l'Euphrate, faisaient des courses sur les frontières de la Syrie euphratésienne [2]. Ces brigands étaient vas-

[1] Σκηνὴ en grec signifie *tente*. — S.-M.

[2] Ἐπιδρομῆς τῶν λεγομένων Σκηνιτῶν Ἀράβων ἐν Εὐφρατησίᾳ γενομέ-

saux des Perses, et avaient à leur tête Naaman chef d'une tribu [1]. Eugène qui commandait dans cette con-

Theoph. p. 121. Till. Anast. art. 10.

νης. Theoph. p. 121. Évagrius dit plus, l. 3, c. 36; selon lui, ils ravagèrent la Mésopotamie, les deux Phénicies et la Palestine. Οἱ Σκηνῖται Βάρβαροι, τά τε τῆς μέσης τῶν ποταμῶν, τά τε Φοινίκεως (leg. Φοινίκης) ἑκατέρας καὶ τὰ Παλαιστινῶν ληϊσάμενοι πράγματα. — S.-M.

[1] Οἱ δὲ νικηθέντες Περσῶν ὑπόσπονδοι ἦσαν τῆς Ναμάνου τοῦ φυλάρχου φυλῆς. Theoph. p. 121. Ce phylarque, ou chef de tribu arabe, est le même que le *Naaman, Nooman* ou *Noman*, que le chroniqueur syrien Josué Stylites donne comme un roi des Arabes, allié des Perses, ὑπόσπονδος; ce qui est conforme à ce que rapporte Théophanes. M. Eichhorn, dans son Essai en allemand sur l'histoire des rois de Hirah (*Mines de l'Orient*, t. 3, p. 26), en fait le 13e des rois de ce pays, de la race de Lakhm. Il n'est question de ce prince, ni dans Abou'lféda, ni dans Ibn-Kotaïbah, ni dans aucun des écrivains orientaux qu'il a consultés; ce qui semble laisser des doutes sur la qualité de ce Naaman. On ne peut guère cependant s'empêcher de reconnaître que les auteurs grecs et syriens lui font jouer absolument le même rôle que les historiens orientaux attribuent aux rois de Hirah, c'est-à-dire d'être le chef de toutes les tribus arabes alliées du roi de Perse. On verra bientôt qu'il prit en effet une part très-active aux guerres que Kobad ou Cabad, roi de Perse, ne tarda pas de faire aux Romains. En l'an 503, il fit par les ordres de ce prince une invasion dans la Mésopotamie, où il périt des suites d'une blessure qu'il y reçut. Ces détails sont trop clairs et trop positifs pour qu'on n'y reconnaisse pas ce chef arabe comme le souverain de Hirah qui régnait à cette époque. M. Silvestre de Sacy, en rendant compte du travail de M. Eichhorn dans le *Magasin Encyclopédique* (année 1815, t. 2), n'a pu s'empêcher de le reconnaître; et pour soutenir le système qu'il avait établi antérieurement dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLVIII, p. 558-571, il a été obligé de supposer que ce Naaman ne fut pas roi de Hirah, mais commandant-général des troupes du royaume pour Amrou'lkaïs III. Sans insister sur quelques circonstances qui feraient voir combien ce système est peu fondé, je me bornerai à remarquer que le témoignage de Hamzah d'Ispahan, auteur arabe dont le texte a été publié en 1817 par M. Rasmussen (*Hist. præcipuorum Arab. regnorum*, p. 10), vient confirmer et rectifier l'opinion de M. Eichhorn, et prouver que le Naaman dont il est question ici, a régné effectivement à Hirah. Cet écrivain assure que Naaman II, fils d'Aswad, avait été roi de Hirah. Naaman succéda à son oncle Mondar II, et il régna quatre ans du temps de Kobad roi de Perse, ce qui est parfaitement d'accord avec Théophanes et l'historien syrien Josué Stylites. Sa mère se nommait Omm-almelik et était fille d'Amrou, fils d'Hodjr, de la tribu de Kendy. On doit donc admettre le système de M. Eichhorn. Le successeur de Naaman II fut Abou-Djaafar Alkamah, de la race de Dzomaïl. — S.-M.

Cellar. géog. Ant. l. 3, c. 14, § 2. art. 45.

trée, guerrier actif et intrépide, les chercha, les atteignit près de Bithrapse[1], qui est, selon les apparences, la même ville que Bithra ou Birtha sur l'Euphrate, à l'orient de Thapsaque, et les défit dans une bataille. Deux autres chefs de Sarrasins, Gamale[2] et Agare[3],

[1] Ἐν Βιθράψῳ καλουμένῳ χωρίῳ. Il est fort douteux que cette ville soit la même que *Birtha* ou *Bithra*, placée sur l'Euphrate, à l'orient de Thapsacus par Ptolémée, l. 5, c. 18, et que la *Bithra*, mentionnée par Zosime, l. 3, c. 19, dont j'ai parlé ci-devant, t. 2, p. 344, n. 3, liv. XI, § 21 et t. 3, p. 93, n. 1, liv. XIV, § 19. Je crois qu'il s'agit plutôt de *Bir*, qu'on appelait aussi en syriaque *Birtha*, et qui est située dans la Mésopotamie, à l'orient de l'Euphrate, non loin de l'ancienne Euphratèse. Cette ville n'est pas éloignée d'Hiérapolis, et elle commande le passage de l'Euphrate.—S.-M.

[2] Ce chef arabe, que Théophanes appelle Γαμάλος ou plutôt Γαβάλος, car c'est ainsi qu'il faut lire le texte de cet auteur, est, selon M. Eichhorn (*Mines de l'Orient*, t. 3, p. 24), le même que Djabalah III, roi des Arabes de Ghassan, tribu fixée sur les frontières de la Syrie, et ordinairement alliée des Romains. M. Silvestre de Sacy refuse d'admettre la supposition de M. Eichhorn (Voyez *Magasin Encyclopédique*, année 1815, t. 2), cependant elle est bien plus vraisemblable que le système exposé par le savant français dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tom. XLVIII, pag. 576. Je pense, comme M. Eichhorn, qu'il s'agit ici de Djabalah III, fils de Naaman III, l'un des rois arabes de la race de Ghassan. — S.-M.

[3] Théophanes rapporte que ce chef arabe était fils d'Aréthas, surnommé *Thalaban*, Ἄγαρον τὸν τοῦ Ἀρέθα τοῦ τῆς Θαλαβάνης ὀνομαζομένου παιδὸς. Ce chef est nommé Hodjr, fils de Hareth, de la race des Kendites, par les auteurs orientaux; il régnait sur plusieurs tribus arabes, et particulièrement sur les Taghlabites; de là vient le surnom de Θαλαβάνης, que Théophanes donne à Aréthas ou Hareth son père. Le même auteur, qui en parle en un autre endroit, p. 124, lui donne encore le même surnom, en ajoutant qu'il était père d'Agar et de *Badicharim*, et il nous apprend qu'Anastase fit alliance avec lui en l'an 503. Τούτῳ τῷ ἔτει σπένδεται πρὸς Ἀρέθαν ὁ Ἀναστάσιος, τὸν Βαδιχαρίμου καὶ Ἀγάρου πατέρα, τὸν τῆς Θαλαβάνης λεγόμενον. Ce *Badicharim* est le chef nommé *Maadi-karb* par les historiens arabes, qui le font de même frère de Hodjr, fils d'Hareth le Kendite. Il commandait à la tribu de Kais-aïlan. Cette remarque a déja été faite par M. Eichhorn, *Mines de l'Orient*, t. 3, p. 24. Il est question dans les extraits de l'historien Nonnose conservés par Photius, *cod.* 3, p. 6, d'un autre chef arabe qui appartenait à la même race et qui se nommait Kaïs, φύλαρχος τῶν Σαρακηνῶν Καΐσος. Il était petit-fils de ce même Aréthas; ἀπόγονος Ἀρέθα, et vivait sous le règne de Justinien. L'empereur Anastase avait envoyé en ambassade auprès d'Aréthas, l'aïeul de l'historien Nonnose qui portait

s'étaient jetés séparément en Palestine, et la ravageaient. Non contents de brûler les villages et d'insulter les villes, ces Barbares poursuivaient la pauvreté même; ils allaient chercher les solitaires dans leurs déserts, renversaient leurs cellules, massacraient ou traînaient en esclavage ceux qui n'étaient pas assez tôt avertis pour prendre la fuite. Romain, gouverneur de la Palestine[1], défit d'abord Gamale, et le chassa du pays[2]. Ensuite, il marcha contre Agare, le battit et le fit prisonnier. Profitant de cette victoire, il alla reprendre dans le golfe Arabique l'île Jotabé[3], que Léon avait cédée au sarrasin Amorcèse[4]. Après plusieurs combats, il en chassa les Sarrasins, et y rétablit les comptoirs des Romains[5]. Les marchands domiciliés dans cette île faisaient le commerce de la mer Rouge; ils se gouvernaient en république, et ne payaient à l'empereur qu'une taxe sur les marchandises qu'ils recevaient des Indes, selon le tarif qui en fut dressé[6].

le même nom, il fut père d'Abraham, employé également, ainsi que son fils Nonnose, dans les négociations que la cour de Constantinople entretint avec les Arabes et les Éthiopiens. Il en sera question, t. 8, dans les notes du livre XL, § 29. Kaïs vivait du temps de Justinien, et commandait à deux des plus illustres tribus arabes, δύο γενῶν ἡγεῖτο, τῶν παρὰ τοῖς Σαρακηνοῖς ἐπισημοτάτων, celles des Kendites et des Maadénites, Χινδίνων καὶ Μααδηνῶν. — S.-M.

[1] Ῥωμανὸς τῆς ἐν Παλαιστίνῃ δυνάμεως ἄρχων. Theoph. *chron.* pag. 121. — S.-M.

[2] Κατηγωνίσατο δὲ, καὶ ἐφυγάδευσε πρὸ τῆς μάχης ἐκείνης ὁ Ῥωμανὸς καὶ ἕτερον Σκηνίτην, Γάμαλον (leg. Γάβαλον), ὀνόματι, καταδραμόντα τὴν Παλαιστίνην πρὸ τῆς αὐτοῦ παρουσίας. Theoph. p. 121. — S.-M.

[3] Ἰωτάβης ἡ νῆσος κειμένη ἐν τῷ κόλπῳ τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης. Theoph. p. 121. Il ajoute que cette île payait autrefois de gros tributs à l'empire, mais qu'à cette époque elle appartenait aux Arabes du désert. Ὑποτελῆ φόροις οὐκ ὀλίγοις ὑπάρχουσαν βασιλεῖ Ῥωμαίων, κατασχεθεῖσαν δὲ μεταξὺ ὑπὸ τῶν Σκηνιτῶν Ἀράβων. Theoph. *chron.* p. 121. — S.-M.

[4] Voyez ci-devant, p. 53 et suiv., liv. XXXV, § 33. — S.-M.

[5] Μάχαις ἰσχυραῖς ὁ Ῥωμανὸς ἠλευθέρωσεν. Théoph. p. 121. — S.-M.

[6] Αὖθις Ῥωμαίοις πραγματευταῖς δοὺς αὐτονόμως οἰκεῖν τὴν νῆσον, καὶ

An 499.

XXII. Aristus défait par les Bulgares.

Marc. chr. Theoph. p. 123. Zon. l. 14, t. 2, p. 56. Cedr. t. 1, p. 358. Jorn. de regn. succes.

Les Bulgares passèrent le Danube l'année suivante [1], et vinrent ravager la Thrace [2]. Aristus, commandant d'Illyrie, marcha contre eux avec quinze mille hommes [3]. Il les rencontra sur les bords d'une rivière que les historiens nomment Zurta ou Zorta [4]. Aristus fut battu, et perdit plus de quatre mille soldats, les uns dans le combat ou dans la fuite, les autres dans la rivière, où ils s'étaient jetés pour gagner l'autre bord, qu'ils ne purent franchir à cause de sa hauteur. Dans cette occasion périrent les meilleurs troupes de l'Illyrie, avec les comtes Nicostrate, Innocentius et Aquilinus. Les Romains, pour diminuer leur honte, prétendirent que les Bulgares s'étaient procuré la victoire par des enchantements et des invocations magiques [5]. Une comète qui avait paru quelques temps auparavant fut regardée après la défaite comme l'annonce de ce malheur. On remarqua aussi qu'avec les Bulgares était arrivée une nuée prodigieuse de corbeaux, qui couvrait ou devançait leur armée [6].

τὰ ἐξ Ἰνδῶν ἐκπορεύεσθαι φορτία, καὶ τὸν τεταγμένον βασιλεῖ φόρον εἰσάγειν. Theoph. p. 121. — S.-M.

[1] Jean le Bossu, consul en cette année, eut pour collègue un certain Asclépion. — S.-M.

[2] Théophanes rapporte, p. 123, qu'ils ravagèrent l'Illyrie et la Thrace, et que leur nom était inconnu avant cette époque. Τούτῳ τῷ ἔτει καὶ οἱ καλούμενοι Βουλγάρεις τῷ Ἰλλυρικῷ καὶ Θρᾴκῃ ἐπιτρέχουσι πρὶν γνωσθῆναι αὐτούς. Il se trompe; on a déja vu que les Bulgares avaient précédemment passé le Danube en l'an 485, et qu'ils avaient été battus par Théodoric, alors établi dans la Thrace. Voyez ci-devant, p. 141 et suiv., liv. XXXVI, § 47. Zonare, l. 14, t. 2, p. 55, qui copie sans doute Théophanes, s'exprime à peu près de même. Κατὰ τούτους τοὺς χρόνους ἱστορεῖται καὶ τὸ τῶν Βουλγάρων ἔθνος, τὸ Ἰλλυρικὸν καὶ τὴν Θρᾴκην καταδραμεῖν, μήπω πρὶν γινωσκόμενον. — S.-M.

[3] Le comte Marcellin remarque en outre, dans sa chronique, qu'il avait 700 chariots chargés d'armes. — S.-M.

[4] On ignore la situation de cette rivière. — S.-M.

[5] Ἐκείνων δὲ ἐπῳδαῖς χρησαμένων καὶ γοητείαις, ἡττήθησαν αἰσχρῶς οἱ Ῥωμαῖοι. Zon. l. 14, t. 2, p. 56. — S.-M.

[6] Κόρακες πορευομένων αὐτῶν ὑπεριπτάμενοί τε καὶ προηγούμενοι. Zon. l. 14, t. 2, p. 56. — S.-M.

XXIII. Tremblements de terre.

Au mois de septembre de cette année, il y eut en diverses contrées de l'Orient des tremblements de terre, qui ruinèrent plusieurs villes. Néocésarée, dans le Pont, fut renversée à la réserve de l'église où saint Grégoire Thaumaturge avait été inhumé. Les eaux de l'Euphrate furent tout-à-coup englouties, et le lit de ce fleuve demeura quelques moments à sec, près de la ville d'Édesse. Nicopolis, qui était l'ancienne Emmaüs en Palestine, fut abîmée en une nuit; l'église seule fut conservée; et de tous les habitants, il ne resta que l'évêque et ses deux syncelles, qui s'étaient endormis avec lui dans le sanctuaire. La chronique d'Édesse marque sur cette année une éclipse au 23 d'octobre.

An 500.

XXIV. Famine et peste en Orient.

Marc. chr. Jos. Styl. ap. Assemani, Bibl. or. t. 1, p. 270, 271.

Sous le consultat d'Hypatius, neveu d'Anastase [1], ce prince fit quelques largesses aux soldats d'Illyrie, pour relever leur courage abattu par leur défaite. Nous voici arrivés à la dernière année de ce malheureux siècle, qui avait vu tomber l'empire d'Occident, et qui de six empereurs en Orient n'en avait fourni qu'un seul vraiment digne de porter le diadème. Tant de désastres se terminèrent par une nouvelle calamité. Une nuée de sauterelles couvrit toutes les campagnes, depuis les frontières de l'Assyrie jusqu'à la mer Méditerranée, depuis Nisibe jusqu'à Antioche. Ce fléau produisit une cruelle famine. Plusieurs villes furent abandonnées. L'empereur, qui ne fut pas assez touché de ces malheurs, se contenta de faire quelques remises peu considérables. On vit alors un sacrilége horrible, et qui n'avait point d'exemple. Des misérables, que la faim rendait furieux et impies, forcèrent des églises et man-

[1] Il eut pour collègue un certain Patricius. — S.-M.

gèrent l'eucharistie comme un pain commun. D'autres déterrèrent des cadavres et les dévorèrent. La peste vint ensuite; et comme ce fléau fait plus de peur aux princes que la famine, Anastase devint alors plus sensible, et répandit d'abondantes aumônes. Pour rassembler tous les maux qui peuvent détruire les hommes dans le sein même de la paix, l'hiver suivant le froid fut excessif. Les églises étaient remplies de pauvres couchés sur la paille, mourants de maladies, de faim et de froid; la charité des pasteurs ne pouvant suffire à soulager à la fois tant d'infortunés. La colère du ciel ne cessa de désoler cette vaste étendue de pays, depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril; et la mortalité fut si grande, que dans la seule ville d'Édesse il ne se passa pas de jour qu'on ne vît périr cent à cent trente personnes.

An 501.

XXV. Massacre dans le cirque. Theod. Lect. l. 2, c. 21. Marc. chr.

A Constantinople, le commencement du sixième siècle s'annonça par une sédition plus sanglante que celles dont nous avons parlé [1]. La faction verte ayant pris querelle avec la faction bleue, forma le complot de la détruire par un massacre général. Un jour qu'on célébrait les jeux, elle fit porter dans les galeries du cirque, des corbeilles couvertes de fruits, comme pour les vendre aux spectateurs; mais ces fruits ne servaient qu'à cacher des armes. Dès que les jeux furent commencés, les séditieux s'élancent hors de leurs places, se jettent sur les armes, frappent, blessent, tuent amis et ennemis. Tout fuit devant eux: on se presse, on se renverse, on se foule aux pieds. La présence de Constantius, préfet de la ville, ne peut ni retenir les uns,

[1] Les consuls de l'an 501 furent Pompéius, neveu de l'empereur Anastase, et Rufus Magnus Festus Aviénus en Occident. —S.-M.

ni rassurer les autres. Dans cette affreuse journée, il périt plus de trois mille hommes, assommés, étouffés et massacrés. Quelques-uns se noyèrent dans les canaux qui environnaient l'arène.

XXVI. Abolition du chrysargyre, de la vénalité des charges, et des combats d'hommes contre les bêtes.

Evag. l. 3, c. 39. Theod. Lect. l. 2, c. 21. Theoph. p. 123. Anast. p. 50. Cedr. t. 1, p. 357, 358, 363. Zon. t. 2, l. 14, p. 54. Glyc. l. 4. p. 265, 266. Manass. p. 63. Suid. voce Τιμόθεος. Wilthem. in diptycho Leod. Pagi ad Bar. Jos. Styl. ap. Assemani, Bibl. or. t. 1, p. 268, 269.

On ne voit pas que l'empereur ait pris aucune mesure pour arrêter de si grands désordres. Mais il fit alors une de ces actions généreuses qui méritent de plus justes éloges que les plus éclatantes victoires, s'il est vrai que le plus beau titre des princes soit celui de pères des peuples, et que la remise d'un impôt onéreux soit plus salutaire à leurs sujets que le gain de dix batailles. Tous les historiens reconnaissent que cette seule action eût été capable de couvrir tous les vices d'Anastase, s'il n'eût été persécuteur; et ce seul trait d'humanité a tellement contrebalancé les reproches qu'on fait à sa mémoire, que malgré la bassesse de son esprit et la faiblesse de son courage, sa réputation demeure encore en suspens, et que plusieurs écrivains le placent au rang des bons princes. Anastase, attendri sans doute par les calamités qui venaient de désoler une grande partie de l'empire, déchargea ses sujets de l'odieuse imposition qu'on nommait le chrysargyre. Nous avons exposé dans l'histoire de Constantin [1], en quoi consistait cette taxe, qui n'épargnait pas la mendicité, et qui tirait de tout état, de tout âge, de tout commerce, et même de celui de la débauche, une honteuse contribution. Théodose le jeune avait retranché ce qu'elle avait de plus infâme, en cessant de tolérer les femmes publiques. Anastase la supprima entièrement, quoiqu'elle produisît de gran-

[1] Tom. 1, p. 312, liv. v, § 4. —S.-M.

des sommes. Il y fut engagé par les sollicitations des solitaires de Palestine, et par l'adresse d'un poète nommé Timothée de Gaza, qui osa, dit-on, représenter sur le théâtre la tyrannie des commis et les larmes des peuples. L'empereur fit plus: il en détruisit jusqu'aux derniers vestiges, afin que l'avarice de ses successeurs et l'ingénieuse avidité des gens d'affaire ne pussent jamais le faire revivre. Après en avoir brûlé les rôles, il feignit de s'en repentir, et de reconnaître qu'il avait agi avec trop de précipitation, en faisant tarir une des sources les plus abondantes des revenus de l'État. Il fit venir devant lui les receveurs; il leur témoigna son regret, et le désir qu'il avait de rétablir cette taxe; il leur ordonna de faire une exacte recherche de tous les papiers qui concernaient l'imposition. Ces hommes avides, affligés de la félicité publique qui ruinait leur fortune, se prêtèrent à ce travail avec une ardeur incroyable. Ils se hâtèrent de fouiller tous les bureaux de recette, et rapportèrent à l'empereur une ample moisson de titres, de tarifs, d'enseignements de toute espèce, lui protestant avec joie qu'il ne restait dans toute l'étendue de l'empire aucun autre monument de ce tribut. Le prince les loua de leur zèle, fit allumer un grand feu, et y jeta tous ces malheureux mémoires, comme des semences capables de reproduire des fruits pernicieux. L'abolition du chrysargyre causa une joie universelle: on en fit à Édesse une fête publique. Une action si louable éleva pour un moment le cœur d'Anastase; elle fut suivie de deux autres qui méritent des éloges. La vénalité des charges s'était introduite, non par un établissement légal, mais par l'avarice des princes et des préfets du prétoire, qui vendaient les nomina-

tions; les titulaires tiraient aussi de l'argent pour faire obtenir le brevet à leurs successeurs. Anastase proscrivit cet indigne trafic; il défendit de donner et de recevoir aucuns deniers pour une charge, sous quelque prétexte que ce fût. Mais l'inégalité de son caractère ne lui permit pas d'être lui-même constamment fidèle à sa loi; son avarice naturelle reprit de temps en temps le dessus; et on l'accuse de s'être encore quelquefois laissé gagner par les présents, pour conférer les magistratures à des sujets indignes; car il n'y avait que ceux-là qui achetassent ce que le mérite devait donner. Il abolit en même temps les combats sanglants des hommes contre les bêtes. Cependant, comme la dignité consulaire n'avait plus d'autre fonction que celle de donner au peuple ces divertissements, on continua de représenter des chasses dans l'amphithéâtre, mais sans effusion de sang humain; elles ne consistaient plus qu'à éviter, par l'adresse et par la légèreté du corps, les attaques des bêtes féroces.

AN 502.

XXVII. Courses des Bulgares et des Sarrasins.

Marc. chr. Vict. Tun. Theoph. p. 123, 124. Nonnos. ap. Phot. cod. 3, p. 5. Zon. l. 14, t. 2, p. 55. Anast. p. 50. Baronius.

Il y eut l'année suivante [1] de grands tremblements de terre, accompagnés de grêle, et d'éclairs, dont le ciel parut long-temps embrasé. Le 22 d'août, on vit en l'air à Édesse, pendant la nuit, du côté du septentrion, un globe de feu qui disparut aux approches de l'aurore: et le même jour la côte de Phénicie, depuis Béryte jusqu'à Ptolémaïde, ressentit de violentes secousses. Les spéculatifs observèrent que ce fut ce jour-là même, que le roi de Perse rompit la paix avec les Romains, en entrant dans l'Arménie [2]. Les Bulgares

[1] Les consuls de cette année furent Probus, neveu d'Anastase, et Flavius Aviénus le jeune pour l'Occident. — S.-M.

[2] Voyez ci-après, § 71, p. 342. — S.-M.

Jos. Styl. ap. Assemani, Bibl. or. t. 1, p. 272.

firent des courses dans d'Illyrie et dans la Thrace [1]. L'empereur, qui n'avait point de troupes à leur opposer, les éloigna à force d'argent. Les Sarrasins recommencèrent à ravager la Syrie. Agare, leur chef, était mort [2] : mais son frère Badicarim [3] était un ennemi encore plus incommode. Toujours à la tête de sa cavalerie, on le voyait sans cesse accourir, piller, fuir et emporter son butin, revenir ensuite avec tant de vitesse, que Romain, gouverneur de la Palestine, ne put jamais le joindre. Anastase fut obligé de traiter avec Arétas, père d'Agare et de Badicarim [4] ; il lui envoya l'aïeul de l'historien Nonnose [5], qui fit la paix et rendit

[1] C'était leur habitude, selon Marcellin, dans sa Chronique. *Consueta gens Bulgarorum deprædatam sæpe Thraciam, nullo Romanorum milite resistente, iterum devastavit.* Théophanes dit, p. 123, que le nom de cette nation n'était pas encore connu; il est évident qu'il se trompe, ainsi que je l'ai remarqué, p. 244, not. 2. Les Bulgares avaient fait des incursions au midi du Danube, ci-dev. p. 141, liv. xxxvi, § 47, et ils avaient été battus par Théodoric, avant son passage en Italie.—S.-M.

[2] Γέγονε πάλιν Σαρακηνῶν ἐπιδρομὴ ἐν τῇ Φοινίκῃ καὶ Συρίᾳ μετὰ τὴν Ἀγάρου τελευτήν. Theoph. p. 123. Les auteurs arabes nous apprennent qu'effectivement Hodjr, fils de Hareth, mourut avant son père. Voyez ci-dev. § 41, p. 242, not. 3. — S.-M.

[3] Βαδίχαριμ. Les Arabes l'appellent *Maadi-Karb.* Voyez ci-dev. § 41, p. 242, not. 3. — S.-M.

[4] C'était, comme je l'ai déja dit, Hareth le Kendite qui commandait à la tribu de Taghleb. Σπένδεται πρὸς Ἀρέθαν ὁ Ἀναστάσιος, τὸν Βαδιχαρίμου καὶ Ἀγάρου πατέρα, τὸν τῆς Θαλαβάνης λεγόμενον. Theoph. p. 124. — S.-M.

[5] Cet historien vivait sous le règne de Justinien, qui l'avait envoyé comme ambassadeur chez les Éthiopiens, les Homérites et les Sarrasins. Son père Abraham et son aïeul Nonnose avaient aussi été employés dans des négociations avec les mêmes peuples. Nonnose avait composé la relation de ses voyages et de ses négociations soit chez les tribus du désert, soit chez les Homérites ou Arabes de l'Yémen, soit en Afrique chez les Axoumites. Il ne nous en reste qu'un très-court extrait, qui a été inséré par Photius dans sa Bibliothèque. Les détails placés dans cet extrait sont très-intéressants, et ils font vivement regretter la perte de l'ouvrage original. On y voit que Nonnose, après avoir parcouru l'Arabie et l'Afrique, était parti d'un lieu nommé *Pharsa*, Φάρσα, et qu'il avait navigué jusqu'aux îles les plus éloignées, πλέοντι ἐπὶ τὴν ἐσχάτην τῶν νήσων ; ce qui semblerait indiquer

la tranquillité à la Phénicie, à la Palestine et à l'Arabie.

XXVIII. Commencement de la guerre de Perse.

Marc. chr. Evag. l. 3, c. 37.

Les Perses commencèrent cette année une guerre sanglante. La haine que cette nation avait conçue contre les Romains depuis l'entreprise téméraire de Crassus, ne pouvait s'éteindre [1]. La puissance des Parthes et ensuite celle des Perses, servirent de barrière au reste de l'Orient pour arrêter les armes romaines; et la paix ne régna entre les deux nations que par intervalles. Cette antipathie mutuelle subsista jusqu'à ce que les Sarrasins eussent renversé le trône des Sassanides. Pour faire connaître en quel état se trouvait la Perse au commencement de la guerre que je vais raconter, il est à propos de remonter jusqu'à la mort de Pérosès.

XXIX. Guerres de Pérosès contre les Hephthalites.

Sous le règne de Léon, Pérosès, roi de Perse, avait combattu les Huns Cidarites ou Hephthalites [2] avec différents succès [3]. Vaincu et fait prisonnier, il avait re-

qu'il avait visité les îles de l'Océan indien. — S.-M.

[1] Les Romains et les Perses avaient eu depuis cette époque assez d'autres sujets de guerre, pour qu'on ne soit pas obligé de faire remonter à une époque si éloignée les causes de leurs guerres longues et fréquentes. Il était difficile qu'il en fût autrement, entre deux puissants empires limitrophes.— S.-M.

[2] J'avertis ici une fois pour toutes, que je remplace par *Hephthalites*, le nom de *Nephtalites* qui est fautif. Voy. la note suivante.— S.-M.

[3] Voyez t. 6, p. 438, l. xxxiv, § 38. J'ai déja remarqué que les Huns Cidarites habitaient à l'occident de la mer Caspienne, et qu'ils n'avaient rien de commun avec les Hephthalites, maîtres de tous les pays qui s'étendent à l'orient de la même mer. Le nom de *Nephtalites* employé ici et ailleurs par Lebeau, est une erreur produite par une mauvaise leçon adoptée dans les éditions des auteurs grecs qu'il a consultés. Les écrivains arméniens, qui nomment ce peuple *Hephthal*, ne peuvent laisser aucun doute sur ce point. Procope les appelle constamment Hephthalites, *de bel. Pers.* l. 1, c. 3 et 4. Il les nomme aussi *Huns blancs*, τὸ Οὔννων τῶν Ἐφθαλιτῶν ἔθνος, οὕσπερ λευκοὺς ὀνομάζουσι. Il remarque qu'ils sont de la race et qu'ils partagent le nom des Huns. Ἐφθαλῖται δὲ Οὐννικὸν μὲν ἔθνος εἰσί τε καὶ ὀνομάζονται; mais qu'ils n'ont aucune communication avec les Huns connus dans l'Occi-

Proc. bel. Pers. l. 1, c. 3 et 4. Eutych. t. 2, p. 109 et seq. Agath. l. 4, p. 137. Theoph. p. 105. Cedr. t. 1, p. 355. [Abulfar. chr. syr. p. 77 et 78.] Assemani, Bibl. or. t. 1, p. 263 et seq. t. 2, p. 57, t. 3, p. 398 et seq. Pagi ad Bar. De Guignes, Hist. des Huns, l. 4, § 2.

couvré la liberté à la sollicitation de l'empereur, en promettant qu'il se tiendrait tranquille dans ses états, sans inquiéter ses voisins. Mais ce prince turbulent avait bientôt après recommencé la guerre : il y avait été plus heureux, et les Hephthalites s'étaient vus obligés de traiter avec lui, à des conditions peu avantageuses [1]. Ils les observaient fidèlement, lorsque Pérosès prit de nouveau les armes au sujet d'une contestation sur les limites, qu'il est impossible de fixer avec un voisin injuste et ambitieux. Zénon régnait alors; il avait auprès de Pérosès un ambassadeur, nommé Eusèbe, homme sage, et qui s'étant rendu agréable au roi, le suivit dans cette expédition. A la vue de l'armée des Perses, celle des Huns feignant d'être épouvantée, prit la fuite, pour les attirer dans un piége. C'était une longue et profonde vallée, environnée de hautes montagnes couvertes de forêts, et qui n'avait point d'issue. Pérosès s'y engagea témérairement, ne voyant que les Huns qui fuyaient devant lui, sans apercevoir ceux qui, filant derrière les montagnes, vinrent occuper l'entrée du vallon. Ses officiers [2] reconnurent avant lui qu'ils

dent, οὐ μέντοι ἀναμίγνυνται ἢ ἐπιχωριάζουσιν Οὔννων τισὶν, ὧν ἡμεῖς ἴσμεν. Il ajoute qu'ils n'étaient pas nomades comme les autres divisions de la nation hunnique, οὐ γὰρ νομάδες εἰσὶν, ὥσπερ τὰ ἄλλα Οὐννικὰ ἔθνη. Voyez les autres détails que j'ai donnés sur ces Huns, ci-dev. t. 4, p. 252, not. 3, et p. 254, not. 4, liv. XXII, § 11, et t. 6, p. 267, not. 1, liv. XXXIII, § 38, et p. 440, not. 3, liv. XXXIV, § 38. Tous les détails que donne Théophanes, p. 105, sur l'expédition de Pérosès, ne sont qu'un simple abrégé de Procope. Il en est de même de Cédrénus, t. 1, p. 355. Selon la chronique manuscrite de Tabary, le mot *Haital*, d'où vient le nom d'Hayathélites que les Persans donnaient aux Hephthalites, signifiait dans la langue de Bokhara, ville de la Transoxiane, *un homme fort et brave*. — S.-M.

1 On apprend de Josué Stylites, auteur syrien, *ap.* Assemani, *bib. or.* t. 1, p. 263, que Fyrouz ou Pérosès avait enlevé aux Huns plusieurs provinces, qu'il avait réunies à son empire. — S.-M.

2 Procope dit, *de bel. Pers.* l. 1, c. 3, que ce fut les Mèdes qui s'en aperçurent les premiers, ὥσπερ οἱ

étaient enfermés; mais, redoutant les emportements de sa colère, ils n'osaient l'en avertir. Ils engagèrent Eusèbe à se charger de cette commission dangereuse, auprès d'un prince violent et impétueux. L'ambassadeur prit un détour, et lui fit entendre par un apologue [1] le péril où il était. Pérosès au désespoir, ne pouvant ni fuir ni combattre, ne trouva d'autre ressource que de traiter avec le roi des Huns. Ce prince, après lui avoir reproché sa mauvaise foi et son imprudence, consentit à le laisser sortir du vallon avec ses troupes, à condition qu'il lui paierait trente mille talents pour sa rançon [2], qu'il le reconnaîtrait pour son souverain en se prosternant devant lui [3], et qu'il s'engagerait par serment à ne jamais mettre le pied sur les terres des Hephthalites. La coutume de ces peuples était de jurer en tenant dans leur main une poignée de sel : c'était la forme du serment la plus inviolable. Ces propositions paraissaient dures et humiliantes; Pérosès ne pouvait même se prosterner devant le roi des Huns, sans tomber dans une idolâtrie criminelle selon ses principes, le feu étant, suivant la doctrine de Zoroastre, l'unique objet qu'il fût permis d'adorer [4]. Il con-

Μῆδοι αἰσθόμενοι· ἤδη γὰρ καί τι τοῦ κινδύνου ὑπέφηνεν. — S.-M.

[1] Il lui cita l'exemple d'un lion qu'un bouc avait attiré au moyen d'un appât dans une grande fosse, où il s'était précipité et où il avait été pris. — S.-M.

[2] C'est une circonstance connue par le témoignage du seul auteur syrien Josué Stylites, *ap.* Assemani, *bib. or.* t. I, p. 263. — S.-M.

[3] Ἤν γε αὐτόν τε Περόζης προσκυνεῖν βούλοιτο, ἅτε δεσπότην γεγενημένον, καὶ ὅρκους τοὺς σφίσι πατρίους ὀμνὺς τὰ πιστὰ δοίη, μή ποτε Πέρσας ἐπὶ τὸ Ἐφθαλιτῶν ἔθνος στρατεύσεσθαι. Proc. *de bel. Pers.* l. I, c. 3. — S.-M.

[4] Le feu n'est pas précisément dans la loi de Zoroastre un objet d'adoration; c'est un emblème sensible et le plus pur qu'on puisse choisir, du feu principe, ame de l'univers, et le symbole matériel du dieu ou *Ized* Mithra, chargé par Ormuzd du gouvernement du monde que nous habitons. — S.-M.

sulta ses mages ; ceux-ci moins scrupuleux que le roi, qui cependant ne l'était guère, répondirent *que pour le serment il ne devait pas s'en mettre en peine ; qu'à l'égard de l'adoration, il était aisé de donner le change à l'ennemi sans intéresser sa conscience ; que c'était l'usage des Perses d'adorer le soleil levant* [1] *; que Pérosès n'avait qu'à se prosterner devant le roi des Hephthalites au lever du soleil ; et que ce prince prendrait pour lui l'hommage qui serait rendu à cet astre.* Pérosès suivit ce conseil. On voit que ces casuistes orientaux étaient assez hardis pour braver le parjure, et qu'on avait déja l'adresse de sauver l'idolâtrie en dirigeant l'intention [2]. Le roi de Perse, épuisé par ses guerres, ne put trouver dans ses trésors que vingt mille talents ; il donna des ôtages pour la sûreté du reste [3].

XXX. Perfidie de Pérosès.

Il sortit des mains des Hephthalites, n'emportant avec lui que le souvenir de sa honte [4]. Docile à la morale de ses mages, il oublia son serment, et ne s'occupa que de sa vengeance [5]. Il avait déja remis sur pied

[1] Εἶναι γὰρ αὐτοῖς νόμον, τὰς τοῦ ἡλίου ἀνατολὰς προσκυνεῖν ἡμέρᾳ ἑκάστῃ. Proc. *de bel. Pers.* l. I, c. 3. — S.-M.

[2] Il est dit au contraire dans la chronique manuscrite de Tabary, que le grand pontife ou *Moubedan mobed* s'opposa autant qu'il le put à la violation de la paix jurée.—S.-M.

[3] Selon Josué Stylites, *ap.* Assem. *bib. or.* t. I, p. 263, Pérosès fut forcé de livrer pour ôtage son fils Kabad ; ce qui paraît assez peu vraisemblable. — S.-M.

[4] Josué Stylites, *ap.* Assem. *bib. or.* t. I, p. 263, suppose qu'en cette expédition le roi de Perse tomba vivant entre les mains de ses ennemis, et il attribue sa délivrance à l'intervention de l'empereur Zénon, qui aurait, selon lui, donné une grande somme pour le racheter des Huns. Ces circonstances sont peu vraisemblables ou fort exagérées. — S.-M.

[5] Josué Stylites assure cependant *ap.* Assemani, *bibl. or.* t. I, p. 263, que la somme promise fut acquittée, et que les Huns rendirent au roi de Perse son fils Kabad. Abou'lfaradj prétend dans sa chronique syriaque, p. 77, que la troisième guerre de Pérosès contre les Huns fut causée par les exigeances de ceux-ci, qui, ne se bornant pas au tribut fixé, en deman-

une grande armée, lorsque les Huns lui envoyèrent plusieurs députés pour le sommer de sa parole. Comme il les remettait de jour en jour, une partie d'entre eux demeura auprès de lui, tandis que les autres reprirent le chemin de leur pays. Le roi fit massacrer ceux qui restaient, et envoya poursuivre les autres qui échappèrent par leur diligence. Après un si horrible attentat contre le droit sacré des nations, Pérosès se mit en campagne à la tête de ses troupes [1]. Il était ennemi des chrétiens, qu'il persécutait cruellement; il en avait fait tuer trois cents en un jour; en partant il commanda au marzabane, c'est ainsi que les Perses appelaient les gouverneurs [2], de détruire pendant son absence toutes les églises [3]. Ses fils le suivirent dans cette expédition; ils étaient au nombre de trente; il ne laissa

dèrent le double, ce qui était la quotité du tribut que les Romains leur payaient. Le roi qui craignait les Huns leur promit ce tribut; mais il leur manqua de parole et fit tuer leurs envoyés. — S.-M.

[1] *Avec toutes les troupes de la Perse et de ses alliés*, dit Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 4, πάντας οὖν αὐτίκα ἐκ πάσης γῆς Πέρσας τε καὶ ξυμμάχους ἀγείρας, ἐπὶ τοὺς Ἐφθαλίτας ἦγε. Selon la traduction persane de la chronique de Tabary, son armée était forte de cent mille soldats et de cinq cent éléphants.— S.-M.

[2] J'ai déja eu plusieurs fois l'occasion de remarquer que les Perses donnaient le titre de *Marzban*, ou *commandant de frontière*, aux officiers-généraux qui gouvernaient les provinces frontières de l'empire. Voyez t. 1, p. 408, note 2, liv. VI, § 14 et t. 6, p. 32, liv. XXXI, § 22. C'était en particulier le titre que l'on donnait au gouverneur de l'Arménie, et peut-être est-ce de celui-ci qu'il est question en cet endroit. Il se trouvait beaucoup de chrétiens sous son administration, et cet officier soutenait à cette époque contre les Arméniens une guerre dont la religion était le motif. —S.-M.

[3] Cette indication se trouve dans l'historien chrétien Amrou (*ap.* Assemani, *bibl. or.* t. 3, p. 398), qui a écrit en arabe l'histoire des patriarches syriens. Elle est peu exacte dans son énoncé. Je crois que cette injonction se rapporte en réalité à la guerre acharnée que les Arméniens soutenaient depuis plusieurs années contre les *Marzbans* ou gouverneurs persans de l'Arménie, qui par l'ordre du roi s'efforçaient de détruire dans ce pays l'exercice de la religion chrétienne.— S.-M.

en Perse que Cabad [1], le plus jeune de tous [2]. Les principaux seigneurs d'entre les Huns, apprenant sa marche, allèrent en grand tumulte trouver leur prince, lui reprochant de se laisser jouer par un ennemi perfide; quelques-uns même osèrent l'accuser de s'entendre avec les Perses, pour la perte de sa nation: *Et qu'avez-vous perdu jusqu'à présent*, leur dit froidement Achanouar? c'était le nom du roi des Huns [3]; *le temps*, répondirent-ils: *et c'est le temps qui décide des succès.* Ils voulaient sur le champ marcher à l'ennemi; le roi les retint en disant: *que Pérosès n'était pas encore sorti de la Perse; que la guerre ne deviendrait légitime que lorsque ce prince, au mépris de ses serments, serait entré sur les terres des Huns.*

[1] Ce prince, dont il sera très-souvent question dans la suite de cette histoire, est appelé Καβάδης par les auteurs grecs, *Kavad* par les Arméniens, *Kawad* par les historiens syriens, et *Kobad* par les auteurs arabes et persans. Le comte Marcellin le nomme daus sa chronique *Choad.* Il est appelé ordinairement Κωάδης dans la chronique de Malala et dans d'autres auteurs.—S.-M.

[2] Ἐπὶ τοὺς Ἐφθαλίτας ἦγε, τῶν παίδων ἕνα μὲν Καβάδην ὀνομαζόμενον μόνον ἀπολιπών· τηνικαῦτα γὰρ ἡβηκὼς ἔτυχε· τοὺς δὲ λοιποὺς ἅπαντας ἐπαγόμενος τριάκοντα μάλιστα. Procop. *de bel. Pers.* lib. 1, c. 4. Selon la traduction persane de la chronique de Tabary, le roi de Perse avait aussi emmené sa fille Firouzdokht qu'il aimait tendrement. Le *Mobedan-mobed* ou grand pontife le suivit également dans cette expédition. L'historien arménien Lazare de Pharbe, c. 72, p. 270, remarque encore que Pérosès entreprit cette malheureuse expédition malgré le mécontentement public, malgré l'opposition de son armée et des grands de sa cour, et au mépris des vives représentations du *Sparabied* ou grand-connétable de la Perse, Bahram, qui suivit le roi, et qui périt à ce qu'il paraît dans la bataille. — S.-M.

[3] Ce nom, qui ne nous est connu que par les auteurs orientaux, arabes ou persans, est *Khouschnawaz* ou *Akhouschnawaz.* Il est écrit *Chashnawar* et *Achshanwar,* dans la traduction latine des Annales d'Eutychius, t. 2, p. 109 et seq.; mais c'est par la faute du traducteur, ou plutôt des manuscrits qu'il a consultés. Cet auteur donne au chef des Hayathélites ou Hephthalites, le titre de *roi de Balkh.* Ceci indique que cette branche de la nation hunnique possédait les régions orientales qui séparent la Perse de l'Inde. On lit *Khouschnawaz* dans l'histoire des Huns de Deguignes, t. 2, l. 4, § 2. Cette lecture est exacte. — S.-M.

XXXI. Sa défaite et sa mort.

Le roi de Perse avançait à grandes journées[1]. Arrivé sur la frontière, comme il avait juré de ne jamais passer au-delà d'une certaine pierre qui marquait les limites, par un nouveau scrupule de conscience il la fit charger sur un charriot, et traîner à la tête de son armée[2]. Cependant Achanouar[3], prince sage et aussi rusé qu'il est permis de l'être dans la guerre, n'avait pas perdu le temps comme l'en accusaient ses officiers. Sachant par quel endroit Pérosès entrerait dans son pays, et qu'il ne pourrait prendre d'autre chemin qu'une grande plaine bordée à droite et à gauche de montagnes escarpées, il avait envoyé secrètement un grand nombre de pionniers pour couper d'un profond et large fossé toute la largeur de cette plaine, laissant seulement au milieu le passage de dix cavaliers de front. On avait ensuite recouvert ce fossé de branchages et d'une légère couche de terre. Lorsqu'il apprit que Pérosès approchait de Gorgo, la première ville des Huns du côté de la Perse[4], il fit marcher ses troupes; et étant arrivé au lieu où le traité avait été

[1] Selon l'historien arménien Lazare de Pharbe, c.73, le roi de Perse prit son chemin par le pays de *Verkan*, qui est l'Hyrcanie des anciens. Cette contrée se nomme actuellement *Djordjan ;* elle est à l'orient de la mer Caspienne; ce qui indique que le théâtre de la guerre était vers le Kharizm. Les auteurs persans et arabes placent au contraire le champ de bataille vers l'orient de la Perse, du côté de Balkh, sur les frontières du Khorasan et du Tokharistan, qui appartenaient aux Huns. Ces écrivains donnent aux souverains des Hephthalites le titre de roi de Balkh, du Tokharistan et du Garschestan.-S.-M.

[2] C'était une colonne qui servait de limite aux deux empires. On trouve cette historiette dans la chronique manuscrite de Tabary, qui rapporte qu'il fallait pour la transporter trois cents hommes et cinquante éléphants. —S.-M.

[3] Lisez *Akhouschnawaz.* Voyez ci-dev. § 30, p.256, note 3.—S.-M.

[4] Πόλις Γοργὼ ὄνομα πρὸς αὐταῖς που ταῖς Περσῶν ἐσχατιαῖς ἐστιν. Procop. *de bel. Pers.* l. 1, c. 3. Voyez ci-devant, t. 6, p. 442, not. 1 et 2 et p. 443, note 2, liv. XXXIV, § 38 et 39. — S.-M.

juré, il y brûla de l'encens, priant le ciel de se déclarer contre les parjures. Un cavalier portait au bout d'une pique, à la tête de l'armée, l'original du traité, et le sel sur lequel Pérosès avait prêté le serment [1]. A la suite de cet étendard, l'armée marchait en bon ordre. Le roi fit faire halte à quelque distance de la tranchée, et il instruisit alors les siens de son stratagème. Il donna ordre à quelques escadrons de défiler dans la plaine au-delà du fossé pour attirer l'ennemi, de prendre la fuite dès qu'ils le verraient approcher, et d'observer surtout de bien enfiler le sentier en ne marchant que sur dix de front. L'ordre s'exécute; les Perses les poursuivent sans soupçonner aucun piége; et emportés par leur ardeur, la terre se dérobant tout-à-coup sous leurs pieds, ils se précipitent dans le fossé hommes et chevaux : les rangs fondent et disparaissent ; ils s'écrasent, ils se percent mutuellement, et ne s'aperçoivent de leur chute que lorsqu'enterrés dans cet abîme, brisés, fracassés, entassés les uns sur les autres, ils se sentent arracher ce qui leur reste de vie par les traits qui pleuvent sur eux, et par les pierres dont on les accable, et qui achèvent de combler ce vaste sépulcre. Le roi y périt avec tous ses fils [2]. On perdit alors la plus belle perle [3] qui fût connue dans l'univers; elle

[1] Τοὺς δὲ ἅλας ἄκρου σημείου τοῦ βασιλείου ἀπεκρέμασεν, ἐς οὓς τὸν ὅρκον Περόζης ὤμοσε πρότερον. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 4. — S.-M.

[2] Ἐν οἷς καὶ Περόζης ἦν ξὺν παισὶ τοῖς αὐτοῦ ἅπασι. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 4. On apprend de la chronique de Tabary, traduite en persan, que Firouzdokht, fille du roi, et l'archimage ou *Mobedan-mobed* furent faits prisonniers dans cette désastreuse journée. — S.-M.

[3] Τὸ μάργαρον. Pérosès la portait à l'oreille droite, ἐξ ὠτὸς τοῦ δεξιοῦ. Procope fait à l'occasion de cette perle, *de bel. Pers.* l. 1, c. 4, une digression assez longue, mais curieuse en quelques points, sur la pêche des perles dans le golfe Persique. On la retrouve dans Cédrénus, t. 1, p. 355,

servait de pendant d'oreille à Pérosès, selon l'usage des rois de Perse. Les Huns la cherchèrent en vain pendant plusieurs jours pour la vendre à l'empereur ou à Cabad, qui tous deux à l'envi en offraient un prix excessif. Ceux qui évitèrent de tomber dans le fossé furent pris par les Huns. Cette horrible défaite fit une telle impression sur l'esprit des Perses, qu'on défendit, par une loi solennelle, de jamais poursuivre les ennemis dans leur pays, même après la victoire la plus complète[1]. Pérosès avait régné vingt-quatre ans[2] : ainsi sa mort doit être arrivée dans l'année 485[3].

xxxii. [État de l'Arménie sous le règne de Pérosès.] [Laz. Pharb. c. 54.]

—[Dans le temps même où Pérosès méditait de violer la paix honteuse qu'il avait été contraint de conclure avec les Huns[4], et qu'il préparait des hostilités qui devaient être si funestes à son pays, il soutenait depuis plusieurs années, contre les Arméniens et les chrétiens du Caucase, une guerre qui n'était pas plus honorable pour les armes persanes. Nous avons vu[5] comment le roi de Perse Iezdédjerd II, et son fils ensuite, étaient parvenus à rétablir la tranquillité en Arménie, après la mort de Vartan, prince des Mamigoniens. Ils avaient renoncé à persécuter ouvertement les chrétiens. La

avec l'addition de quelques circonstances intéressantes. — S.-M.

[1] Ἀπ' αὐτοῦ νόμος τέθειται Πέρσαις, μὴ ποτε σφᾶς ἐν γῇ πολεμίᾳ ἐλαύνοντας δίωξιν ποιεῖσθαί τινα, ἢν καὶ κατὰ κράτος τοὺς ἐναντίους σφίσι τραπῆναι ξυμβαίη. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 4. — S.-M.

[2] Il avait, à ce qu'il parait, régné effectivement durant cet espace de temps, mais il compta un règne de vingt-sept ans, parce que son frère Hormouzd, qui l'avait précédé sur le trône, fut considéré comme un usurpateur. Voyez ci-dev. t. 6, p. 438, not. 3, liv. XXXIV, § 38; et ci-après, § 52, p. 305, not. 3. — S.-M.

[3] D'après les détails chronologiques que l'on trouvera ci-après, § 52, p. 305, not. 3, il parait constant que ce prince mourut vers le mois de septembre de l'an 484. — S.-M.

[4] Voyez ci-devant, § 29, p. 251-254. — S.-M.

[5] Voyez t. 6, p. 313-318, liv. XXXIII, § 64 et 65. — S.-M.

force avait fait place à la ruse. Les officiers chargés de l'administration du pays laissaient bien au clergé la faculté entière de s'acquitter de ses fonctions; mais ils accordaient une égale liberté aux mages persans et aux Arméniens apostats, pour pratiquer leur culte étranger et pour répandre partout leurs erreurs. L'Arménie se couvrait de pyrées et de temples consacrés à la religion des Perses, et les fidèles étaient continuellement en butte aux insultes de leurs ennemis. Les princes qui continuaient de professer la loi chrétienne, les captifs revenus de Perse et soumis à une surveillance inquiète, étaient fatigués par une multitude de petites vexations, qui devaient à la fin devenir intolérables. Le patriarche Gioud [1] gouvernait dans ce temps malheureux l'église d'Arménie; il ne cessait de gémir sur des misères qu'il ne pouvait soulager. Les princes, poussés à bout, formèrent secrètement le projet d'implorer l'assistance de l'empereur Léon, pour les affranchir du joug trop pesant des Perses, ou en obtenir un asyle dans l'Arménie romaine. Ils firent part de ce projet au patriarche. Léon ne demandait pas mieux que de seconder leurs vœux; mais les circonstances politiques au milieu desquelles il se trouvait, l'empêchèrent d'intervenir en leur faveur. Beaucoup d'Arméniens prirent alors le parti d'émigrer, et ils passèrent au service de l'empire, où ils furent traités avec distinction [2]. On pourra remarquer dans la suite de cette

[1] Voyez t. 6, p. 318, not. 2, liv. XXXIII, § 65. — S.-M.

[2] Cédrénus rapporte, t. 2, p. 557, que ce fut à cette époque que deux frères de la race des Arsacides vinrent s'établir à Constantinople. Ils se nommaient Artaban et Cliénès. Le dernier est appelé par les Arméniens Gazrik. Selon eux, le premier était allié à la famille des Mamigoniens; il avait

histoire un grand nombre de soldats et de généraux Arméniens de naissance ou d'origine; ils descendaient pour la plupart de ces fugitifs. Ils furent souvent employés, sous le règne de Justinien, dans les guerres d'Italie et d'Afrique. Leur postérité s'accrut considérablement; ils occupèrent bientôt les places les plus distinguées de l'état et de l'armée, et leurs descendants parvinrent même plus d'une fois à s'asseoir sur le trône impérial.]

xxxiii. [Déposition du patriarche Gioud.] [Laz. Pharb. c. 55 et 56.]

— [Le patriarche était désespéré de voir les progrès que la religion persane faisait dans l'Arménie; il ne cessait de la combattre par ses discours et par ses écrits. Ses efforts n'étaient pas toujours sans succès; il préservait les uns de l'erreur, repoussait les séductions et les sophismes des autres, et ramenait souvent ceux qui s'étaient égarés. Ce zèle et ces succès irritèrent vivement l'amour-propre de Gadischoï, prince des Khorkhorouniens [1], qui était en Arménie le chef des sectateurs de Zoroastre, et qui s'occupait le plus efficacement de la propagation de la loi persane. Il conçut la plus violente haine contre le patriarche. Il écrivit à la cour de Perse pour s'y plaindre de l'ardeur de son zèle, et des obstacles qu'il mettait à la conversion du pays. Pour que ses accusations fussent mieux accueillies, il ne manqua pas de recourir à un moyen toujours efficace,

épousé une fille de Hmaïak, frère de Vartan. On leur donna des biens dans une ville de Macédoine, nommée Nicé. Leur race s'y perpétua. Sous le règne d'Héraclius, elle passa à Andrinople. Elle monta ensuite sur le trône impérial à la fin du 9e siècle, en la personne de Basile le Macédonien, aïeul de Constantin Porphyrogénète, qui donne ces détails sur l'origine de sa famille dans l'histoire de Basile. — S.-M.

[1] Voyez t. 4, p. 163, not. 1, l. xx, § 48; et t. 6, pag. 289, not. 3, liv. xxxiii, § 49. — S.-M.

et souvent employé[1]; il accusa le pontife d'entretenir des relations criminelles avec les Romains, assurant qu'il avait reçu de magnifiques présents de l'empereur. Le roi, trompé, ordonna au patriarche de se rendre sans délai à la cour, pour s'y justifier. Gioud obéit sans murmures à son souverain, et prit la route de Ctésiphon[2], où il fut reçu avec les plus grands honneurs par le clergé syrien de la Perse. L'un des principaux ministres[3] fut chargé d'interroger le patriarche. Celui-ci ne nia point la plupart des faits qu'on lui imputait; mais il fit voir qu'ils n'avaient rien de criminel. On ne pouvait, sans doute, le blâmer d'aimer avec ardeur, et de défendre de même, la religion qu'il professait depuis sa tendre enfance. Pour les relations qu'il entretenait avec l'empire, elles n'avaient que les sciences, les lettres et la religion pour objet; il ne pouvait renoncer, disait-il, aux lumières et aux instructions des amis qu'il y avait. On en rendit compte au roi, qui, ne voulant point contester la justesse de ces explications, chercha un autre prétexte pour tourmenter le patriarche, et encore à l'instigation du prince des Khorkhorouniens. Pérosès prétendit que Gioud s'était mis en possession du patriarchat sans sa permission, alléguant que ceux qui lui avaient conféré cette dignité étant ses serviteurs, ils n'avaient pu le choisir sans un ordre de lui[4]. Il croyait que, par ambition, Gioud

[1] Voyez t. 6, p. 265, liv. XXXIII, § 36. — S.-M.

[2] Capitale de la Perse. Voyez t. 2, p. 220, not. 1, liv. X, § 8, t. 3, p. 104, not. 1 et 2, p. 106, not. 1, l. XIV, § 28; et t. 6, p. 280, not. 2, liv. XXXIII, § 44. — S.-M.

[3] Il s'appelait Hzad-Veschnasp ou Iézad-Veschnasp, et était fils d'Aschdad, premier ministre du roi de Perse; j'en ai parlé, t. 6, p. 314, liv. XXXIII, § 64. Il appartenait, selon Lazare de Pharbe, c. 56, p. 197, à l'illustre famille de Mihran. — S.-M.

[4] Voyez t. 6, p. 318, l. XXXIII, § 65. — S.-M.

tenait beaucoup à cette place, et il s'imaginait le séduire par ce moyen. Il lui promit d'assurer à jamais à sa famille la direction et l'administration spirituelles de l'Arménie, s'il voulait consentir à embrasser la loi de Zoroastre. Le patriarche repoussa avec le plus grand mépris cette inconcevable proposition [1], et il exprima son refus en termes peu respectueux pour le roi et pour sa religion. Gioud comptait peut-être offenser assez ce prince, pour en obtenir les honneurs du martyre, pensant sans doute qu'arrivé au terme de sa carrière [2] il ne pouvait plus servir les fidèles que par l'exemple de sa mort. Le roi, qui soupçonnait son dessein, ne s'irrita pas comme il l'espérait; il se contenta de lui ôter le titre de patriarche, en lui permettant de se retirer librement en Arménie. Pérosès donna l'ordre de mettre à sa place un certain Christophe [3], qui appartenait à la famille des Ardzrouniens [4]. Ceci arriva en l'an 475. Gioud mourut un an après [5]. Il avait été dix ans patriarche.

XXXIV. [Progrès du nestorianisme en Perse

— [Les troubles que l'hérésie de Nestorius avait fait naître dans l'empire furent, comme on l'a vu [6], de peu de durée. Les partisans de ce sectaire, moins heu-

[1] Il faut voir ce que j'ai dit, t. 6, p. 279, not. 2, liv. XXXIII, § 43, au sujet des conversions du même genre faites en Arménie. — S.-M.

[2] Il avait alors environ quatre-vingts ans; il avait été élevé à la dignité patriarchale à l'âge de soixante-dix ans. Voyez t. 6, p. 318, l. XXXIII, § 65. — S.-M.

[3] En arménien *Christaphor*. Voyez t. 6, p. 318, not. 2, liv. XXXIII, § 65. Il mourut en l'an 480, après un patriarchat de cinq ans. Voyez ci-après, § 40, pag. 278, not. 5. — S.-M.

[4] Voyez t. 2, p. 236, l. X, § 19 et ailleurs. — S.-M.

[5] Il fut enterré dans la sépulture de ses ancêtres, dit Lazare de Pharbe, c. 56, p. 201, au bourg d'Othmous, dans le pays de Vanand. Il était né à *Arahez*, dans la province de Daik. Voyez t. 6, p. 318, not. 2, liv. XXXIII, § 65. — S.-M.

[6] Voyez t. 6, p. 57-70, l. XXXI, § 39-45. — S.-M.

et en Arménie.] [Thom. Ardzr. l. 2, c. 2. Assem. Bibl. or. t. 1, c. 15 et 29 et t. 2, p. 403.]

reux que ceux d'Eutychès, n'eurent ni de nombreux ni de puissants adhérents. La plupart d'entre eux se retirèrent en Perse, pour éviter la rigueur des édits impériaux. Ils y furent accueillis avec assez de bienveillance. L'hérésie qui les séparait des catholiques sujets de l'empire était, pour les rois de Perse, une garantie de leur fidélité [1]; aussi propagèrent-ils sans difficulté leurs erreurs dans les états de ces princes, où ils fondèrent des églises florissantes, qui subsistèrent durant plusieurs siècles [2]. Il se trouvait aussi beaucoup de Nestoriens dans les provinces frontières de la Perse, surtout en Mésopotamie, et particulièrement à Édesse, où la plupart des chrétiens de la Perse venaient depuis long-temps s'instruire dans les lettres divines et humaines. On trouvait pour cet objet, dans cette ville, une école célèbre, appelée l'école des Perses [3]. Comme elle fut infectée par la nouvelle doctrine, elle fut détruite en l'an 489, par les ordres de l'empereur Zénon, porté à cette résolution par Cyrus, qui était alors évêque d'Édesse [4]. L'Arménie s'était, jusqu'à l'époque où nous nous trouvons, assez bien préservée des dogmes de Nestorius. Les rois de Perse virent, dans cette hérésie, un utile auxiliaire; ils tentèrent donc de la répandre parmi leurs sujets chrétiens, et ils soutinrent les nova-

[1] Voyez t. 6, p. 265, liv. XXXIII, § 36. — S.-M.

[2] Voyez t. 6, p. 66-70, liv. XXXI, § 45. — S.-M.

[3] Les auteurs syriens consultés par Assémani, et cités dans sa Bibliothèque orientale, t. 1, p. 204, 351 et seq. et Théodore le lecteur, l. 2, § 5, parlent fort au long de cette école fameuse. Voyez t. 6, p. 444, not. 1, liv. XXXIV, § 39. — S.-M.

[4] La chronique syrienne d'Édesse alléguée par Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 406, place cet événement en l'an 800 de l'ère des Séleucides (489 de J.-C.). Cyrus, évêque d'Edesse, avait succédé en 782 (471 de J.-C.) à Nonnus. Il mourut le 6 juin 809 (498 de J.-C.). — S.-M.

teurs de toute leur puissance. Parmi les élèves de l'école persane d'Édesse on distinguait un certain Barsouma [1], qui devint évêque de Nisibe. C'était un homme adroit. Il parvint à capter la confiance de Pérosès; il lui fit comprendre sans peine que les chrétiens de son royaume, unis de communion avec ceux de l'empire, ne pouvaient être de fidèles sujets [2], et il lui fit voir que l'intérêt de sa secte était aussi celui de sa couronne. Les persécutions changèrent d'objet; on ne voulut plus forcer les chrétiens à embrasser la loi de Zoroastre, mais à adopter les erreurs de Nestorius. Il ne s'agissait plus de renoncer à la foi chrétienne; mais il fallait être chrétien comme le roi l'entendait. Plusieurs martyrs, parmi lesquels on distingue Babou [3], métropolitain de Séleucie, et Barschohed, évêque de Ninive, furent immolés par les ordres de Barsouma [4]. Le nombre des victimes de son fanatisme s'éleva à plus de sept mille. C'est ainsi qu'il propagea sa doctrine par toute la Perse. Le patriarche d'Arménie [5], informé des progrès de l'hérésie, se hâta d'écrire des circulaires dans

[1] Simon, évêque catholique et syrien de Beth-Arsam, rapporte dans une lettre où il traite fort au long de l'introduction du nestorianisme dans la Perse (*apud* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 351), que Barsouma avait été esclave d'un Curde nommé Mara. *Beth-Arsam* est je crois la ville d'Arsamosate, ou *Arschamschad*, située dans la 4ᵉ Arménie non loin de la Mésopotamie.—S.-M.

[2] Voyez t. 6, p. 265, liv. XXXIII, § 36. — —S.-M.

[3] Siméon, évêque de Beth-Arsam nous apprend, *apud* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 358, qu'il était mage de naissance et fils d'un certain Hormizd qui avait rempli les fonctions de secrétaire auprès de Zabergan Marzban de Syrie. Les historiens syriens le regardent comme le 21ᵉ évêque de Séleucie. Il avait succédé en l'an 776 de l'ère des Séleucides (465 de J.-C.) à Dadjésu. Son pontificat fut, dit-on, de vingt ans. — S.-M.

[4] On trouve des détails sur cette persécution dans la Bibliothèque orientale d'Assémani, t. 2, p. 403 et seq.—S.-M.

[5] Christophe ou *Christaphor*, dont j'ai parlé plus haut, § 33, p. 263, et t. 6, p. 318, n. 2, l. XXXIII, § 65.—S-M.

tous les pays de sa juridiction, et même dans l'Arménie romaine, pour prémunir contre la contagion l'esprit des princes et des chefs du clergé [1]. Barsouma présenta sous les couleurs de la rébellion la démarche du patriarche, et il obtint des ordres du roi pour qu'il lui fût permis de prêcher et de répandre sa doctrine dans l'Arménie. Il parcourut l'Arzanène, la Moxoène [2] et le Vaspourakan [3], où il trouva des prosélytes. Les menaces de Ner-Schahpour [4], prince des Ardzrouniens, le contraignirent cependant de s'éloigner, après un assez court séjour. Ce voyage ne fut pas sans résultat pour les intérêts de sa secte. La doctrine qu'il avait semée jeta de profondes racines; elle fit de grands progrès dans la suite, et les pays qu'il visita sont encore les seuls où elle se soit perpétuée jusqu'à nos jours. Les Nestoriens sont très-nombreux actuellement, dans l'Arménie méridionale et dans les montagnes des Curdes. La

[1] Ces renseignements nous ont été transmis par Thomas Ardzrouni, historien arménien encore inédit, qui écrivait à la fin du 9e siècle. Il existe des manuscrits de son ouvrage à Venise et à Constantinople; je n'en connais que des fragments. Thomas était évêque, et il appartenait à la noble et antique famille des Ardzrouniens, et il s'est particulièrement attaché à raconter l'histoire des princes de cette race. — S.-M.

[2] Voyez t. 6, p. 278, not. 1, liv. XXXIII, § 43.— S.-M.

[3] On nommait ainsi la plus grande des quinze provinces qui partageaient l'Arménie du temps des Arsacides. Elle s'étendait depuis les montagnes des Curdes au midi, jusqu'au bord de l'Araxes vers le nord, et même au-delà de ce fleuve, où on trouvait Nakhdjewan, qui faisait partie de cette province. Voyez t. 3, p. 300, n. 1, l. XVII, § 13. Elle comprenait tous les pays qui bordent au sud et à l'est le grand lac de Van. Les Ardzrouniens possédaient la plus grande partie du Vaspourakan.—S.-M.

[4] Ce prince, selon Thomas Ardzrouni, habitait alors le mont Tmoris, où il s'était cantonné pour s'y défendre plus facilement contre les Perses, dont il se défiait. Il était fort âgé. Il avait été le compagnon des travaux et des dangers de Vartan le mamigonien. Voyez t. 6, p. 274, 289, 300 et 308, liv. XXXIII, § 41, 49, 56 et 61. Au sujet du mont Tmoris, voyez aussi t. 6, p. 297, not. 3, liv. XXXIII, § 54.—S.-M.

population belliqueuse et chrétienne répandue dans ces contrées difficiles et peu connues fait la principale force des seigneurs curdes qui s'en partagent la souveraineté. Elle obéit, pour le spirituel, à deux patriarches et à plusieurs évêques, presque aussi guerriers que le reste de la nation. Le plus révéré de ces patriarches habite à Djoulamerk, appelée autrefois, par les Arméniens, *Dcheghamath* [1]; c'est une ville considérable du Curdistan. On dit que ces Nestoriens peuvent fournir cent mille hommes en état de porter les armes [2].]

XXXV. [Histoire de Vahan le Mamigonien.] [Laz. Pharb. c. 50, 52, 56 et 57.]

— [Les princes arméniens qui avaient secondé la révolte de Vartan le Mamigonien et de son frère Hmaïak étaient revenus dans leur patrie après une captivité de douze ans [3]. Ils y trouvèrent les enfans de Hmaïak déja en âge de porter les armes et de gouverner leurs états héréditaires. Le roi, en permettant que les princes rebelles retournassent en Arménie, avait ordonné que leurs possessions leur fussent restituées. Les héritiers de ceux qui étaient morts les armes à la main n'avaient pas été exceptés de cette grace. Comme Vartan n'avait laissé que des filles, le pays de Daron fut donné à ses neveux, qui vinrent s'y fixer avec leur mère [4], à peu près dans le temps où les captifs revinrent de Perse, c'est-à-dire vers l'an 464 [5]. Ils

[1] Cette ville, située à six journées au midi de la ville de Van, est la résidence du prince de la race des Curdes Hakiaris, qui possède un territoire très-considérable, presque indépendant de la Turquie et de la Perse.—S.-M.

[2] Voyez t. 6, p. 70, note 3, liv. XXXI, § 45.—S.-M.

[3] Voyez t, 6, p. 314 et 315, liv. XXXIII, § 64.—S.-M.

[4] Elle se nommait Dsovik et était sœur d'Anouisch-Vahram, femme d'Aschouscha prince de la Gogarène. Voyez t. 6, p. 261 et 314, note 2, liv. XXXIII, § 35 et 64.—S.-M.

[5] Ces princes encore enfants étaient revenus en Arménie, par la protection du prince de la Gogarène, en la 17[e] année du règne d'Iezdédjerd II,

étaient quatre frères, Vahan, Vasag, Ardaschès et Vart, tous recommandables par leurs belles qualités, et particulièrement Vahan, qui était l'aîné. Habile dans tous les exercices militaires, on aimait à retrouver en lui le courage et les vertus de sa race. Il sut se concilier l'estime et l'amitié des gouverneurs et des généraux persans[1] que le roi avait envoyés en Arménie, et les rapports qu'ils adressaient journellement à la cour étaient remplis de ses louanges. Cette faveur anima contre lui les princes apostats, et particulièrement Gadischoï le Khorkhorounien. Il employa le crédit qu'il avait à la cour, pour rendre les Mamigoniens suspects; et il y serait parvenu, si Vahan n'avait pas été prévenu de ses manœuvres. Celui-ci, pour détromper le roi, prit le parti de se rendre inopinément à la cour en l'an 478. Il n'eut pas de peine à se justifier et à se mettre fort avant dans les bonnes graces de Pérosès. Elles furent fatales à Vahan; soit par faiblesse, soit par ambition, il renonça à sa religion, et se rendit l'objet du mépris de ses serviteurs et des anciens amis de son père. Malgré une telle garantie, Pérosès ne permit à Vahan de retourner dans sa patrie, qu'en laissant à la cour, comme ôtage, Vart, le plus jeune de ses frères. Les honneurs et les distinctions que Vahan dut à son apostasie accrurent encore la haine que lui portaient déja les Arméniens infidèles. Ses richesses, sa puissance, le faste qu'il affectait, le faisaient paraître leur supérieur plutôt que leur égal. Ils n'épargnèrent donc aucune calomnie pour le rendre suspect au roi.

c'est-à-dire en l'an 456. Voyez t. 6, p. 314, note 1, liv. XXXIII, § 64. —S.-M.

[1] Particulièrement du Marzban Ader-Veschnasp. Voyez t. 6, p. 317, liv. XXXIII, § 65.—S.-M.

Ils répandirent partout le bruit qu'il amassait de grands trésors, et qu'il avait le dessein de les porter à Constantinople ou chez les Huns, pour y lever des troupes. Ils étaient soutenus dans leur malveillance par l'intendant des mines d'or d'Arménie [1]. C'était un Syrien nommé Vriv, que la jalousie et l'ingratitude animaient également contre Vahan [2]. Toutes ces menées odieuses n'eurent aucun résultat, et rien ne put diminuer la confiance que le roi de Perse avait dans le prince des Mamigoniens. Malgré le bonheur apparent dont il jouissait, Vahan était cependant tourmenté par les remords secrets que lui inspirait son apostasie. Il ne tarda pas à revenir en secret au culte qu'il avait abandonné. Il fut soutenu dans sa résolution par les princes qui étaient restés fidèles à la foi, et il n'attendait plus qu'une occasion propice pour se déclarer ouvertement, lorsque la guerre éclata entre les Perses et les Hephthalites. Les Arméniens fournirent leur contingent, qui fut employé dans l'Albanie [3], sous les ordres du marz-

[1] Ces mines, dont il sera encore question sous le règne de Justinien, étaient situées dans la partie occidentale de la Persarménie, sur les frontières de l'empire. Elles sont encore en exploitation actuellement, mais leur produit est très-médiocre, soit parce qu'elles sont pauvres, soit par le peu d'habileté des Turcs qui les possèdent. — S.-M.

[2] Vahan lui avait souvent prêté de l'argent, pour le mettre en état d'acquitter la somme qu'il devait au roi pour la ferme de son emploi, qui ne lui fournissait pas assez régulièrement les produits nécessaires. Lazare de Pharbe remarque c. 57, p. 202, que Vriv était d'une famille obscure. — S.-M.

[3] Il résulterait de cette indication et de plusieurs autres circonstances que l'on a pu remarquer dans le récit des guerres de la Perse contre les Huns Hephthalites, que les peuples Hunniques qui occupaient les deux côtes de la mer Caspienne étaient unis par une alliance intime. Les Huns Hephthalites habitaient à l'orient de cette mer, les Cidarites et les Tétraxites étaient à l'occident au nord du défilé de Derbend, entre ce passage et l'embouchure du Terek. C'est contre ceux-ci que les rois de Perse employaient particulièrement

ban Ader-Veschnasp [1], où ils furent chargés de la garde des passages du Caucase, et où ils éprouvèrent des pertes considérables.]

XXXVI. [Révolte de l'Ibérie.] [Laz. Pharb. c. 57.]

— [Pendant que cette guerre occupait le roi de Perse, il éclata dans l'Ibérie une révolution qui eut une grande influence sur la conduite de Vahan et sur le sort de l'Arménie. Vazden, roi d'Ibérie, avait embrassé le religion de Zoroastre [2], et il était devenu si odieux à ses sujets, par les persécutions dont il les accablait, qu'ils se soulevèrent. Il fut tué par Vakhthank, son parent, qui s'était mis à la tête des rebelles, et qui se fit déclarer roi [3]. Sans perdre de temps, il rassembla des forces, et se procura un corps auxiliaire de Huns, pour se défendre contre les Perses, dont il devait redouter la vengeance [4].]

les contingents de troupes que fournissaient les seigneurs arméniens; voyez t. 6, p. 267, not. 1, et p. 269, not. 1, liv. XXXIII, § 38 et 39, et p. 459 et suiv., liv. XXXIV, § 52. — S.-M.

[1] Il avait été nommé par Pérosès ou Firouz en l'an 464, voyez t. 6, p. 317, liv. XXXIII, § 65. Lazare de Pharbe, c. 57, p. 205, lui donne le surnom d'*Ozmandian*.— S.-M.

[2] Voyez t. 6, p. 261, note 4, p. 280, 315 et 316, liv. XXXIII, § 35, 43 et 65. Vazden était gendre de Vartan dont il avait épousé la fille Susanne. Il ne possédait pas, à ce qu'il paraît, toute l'Ibérie. Les auteurs arméniens lui donnent plus souvent le titre de *Pétéaschkh*, que celui de roi. On ne trouve pas le nom de ce prince dans la liste des rois de Géorgie que M. Klaproth a tirée des livres géorgiens et qu'il a insérée dans le 2e volume de son voyage en Géorgie, p. 64-238, édit. allemande. —S.-M.

[3] L'historien arménien Lazare de Pharbe, c. 57, p. 205, édit. arm. de Venise, place la révolte de Vakhthank en la 25e année du règne de Pérosès, qui répond aux années 482 et 483 de J.-C. Les extraits de l'histoire géorgienne, recueillis par M. Klaproth, mettent l'avénement de ce prince en l'an 446, ce qui paraît une erreur (*Reise in den Caucasus*, t. 2, p. 163.).— S.-M.

[4] Selon les fragments de l'histoire géorgienne déja cités, Vakhthank fils de *Mirdat* ou Mithridate mort en l'an 446, serait monté tranquillement sur le trône d'Ibérie, qu'il aurait occupé cinquante-trois ans environ. Voyez t. 6, p. 449, note 3, liv. XXXIV, § 44. Les Géorgiens lui donnent actuellement le surnom de *Gourgaslan*, dérivé du mot persan *gourg* (un loup) et d'*Aslan*, prononciation vulgaire du mot turk *arslan* qui signifie *un*

XXXVII. [Défection des Arméniens.] [Laz. Pharb. c. 57 et 58.]

— [Le roi de Perse, informé de ces fâcheux événements, donna sur le champ l'ordre aux Arméniens qui étaient cantonnés en Albanie, de se porter contre les révoltés [1]. Ils vinrent se poster dans le pays de Schirak [2], non loin des frontières de l'Ibérie. Les troupes persanes et les Arméniens sectateurs de la loi de Zoroastre campaient séparés des Arméniens restés chrétiens. Cet isolement leur inspira la pensée de se révolter, et d'imiter les rebelles qu'ils venaient combattre. Ils agitèrent dans leurs tentes la question de savoir s'il ne vaudrait pas mieux se joindre aux Ibériens, appeler les Romains, et de concert avec eux, affranchir l'Arménie du joug des infidèles. Ils consultèrent Vahan pour se décider. Celui-ci leur exprima en termes très-vifs toute l'amertume des regrets que lui inspirait le crime qu'il avait commis en abandonnant sa religion; il leur fit voir qu'il ne désirait rien plus que de pou-

lion; il lui venait, disent-ils, de ce qu'il portait sur le cimier de son casque l'image de ces deux animaux. La présence d'une expression empruntée à la langue turque, langue qui ne put être connue dans la Géorgie que vers le 12e siècle, rend plus que suspecte l'antiquité et l'authenticité de ce surnom. Les Géorgiens regardent Vakhthank comme l'un de leurs plus grands rois. Selon eux, il vainquit les Ossi ou Alains qui avaient fait une grande invasion dans leur pays, et il tua de sa main deux de leurs plus fameux guerriers *Tchagatar* et *Bagatar*. Il conquit aussi la Mingrélie sur la mer Noire, et le pays des Abkhaz situé au nord du Caucase. Enfin, ils assurent qu'il subjugua la nation des *Patchangis* ou Patzinaces. Les Géorgiens prétendent encore qu'il fit des conquêtes sur les Romains, et qu'il épousa en secondes noces une fille de l'empereur *Makellos*. Il faut entendre par ce nom l'empereur Léon, qui fut surnommé *Macela*. Voyez ci-dev. p.56, not. 1, liv. xxxv, § 35. On lui attribue la fondation de Tiphlis (en géorgien *Tbilis*, en arménien *Dephkhis*), capitale de la Georgie, dont il jeta, dit-on, les fondements en l'an 455. On ajoute qu'il mourut en l'an 499, et qu'il laissa la couronne à son fils *Datchi*. Voyez Klaproth, *voyage en Georgie*, t. 2, p.163-165, édit. allem. — S.-M.

[1] Les Arméniens étaient commandés, selon Lazare de Pharbe, c. 57, p. 206, par le marzban Ader-Veschnasp et par le *Hazarabied* ou intendant-général Veh-Vehnam — S.-M.

[2] Voyez t. 1, p.408, not. 1, liv. vi, § 14. — S.-M.

voir rétablir son honneur, et mériter la miséricorde divine en se dévouant pour la foi et en se délivrant d'une vie qui lui était odieuse. Cependant, tout bien considéré, ajoutait-il, il ne pouvait engager ses amis à entreprendre de lutter contre les Perses, dont il appréciait mieux que personne la puissance. On connaissait également quelle était la perfidie et la lâcheté des Romains [1]; les Ibériens étaient inconstants et peu nombreux, et quelle confiance devaient inspirer des Barbares tels que les Huns? Les princes ne furent point dissuadés par ces justes représentations; ils protestèrent que ce n'était ni dans l'alliance des Romains ni dans les secours des Ibériens et des Huns qu'ils plaçaient leur confiance, mais que toute leur espérance était dans la miséricorde de Dieu et dans l'intercession des glorieux martyrs qui avaient donné autrefois leur sang pour l'Arménie, et dont ils brûlaient d'égaler la gloire, protestant qu'ils préféraient tous périr en un seul jour sur le champ de bataille, que d'être plus long-temps témoins des humiliations continuelles que l'Église supportait. Vahan et ses frères ne purent résister à un si ardent enthousiasme; et sans calculer davantage, ils se déclarèrent ouvertement, et jurèrent sur les Évangiles [2] de combattre jusqu'à la mort, pour la religion chrétienne et l'indépendance de leur pays.

— [Il se trouvait un traître parmi les Arméniens.

[1] Ils avaient l'exemple assez récent de l'abandon dans lequel Marcien avait laissé Vartan et ses compagnons. Voyez t. 6, p. 294, liv. XXXIII, § 53.—S.-M.

[2] Lazare de Pharbe, c. 58, p. 208, rapporte que les princes arméniens prononcèrent leur serment dans un fort nommé *Bedj* ... On l'appelait aussi *Pedchni*, il é... dans le canton de Nig et faisait ...ie de la province d'Ararat. J... ai parlé dans mes *Mémoires h...iques et géographiques sur l'Arm...*, t. 1, p. 101 et 456. — S.-M.

XXXVIII. [Les Perses abandonnent l'Arménie.] [Laz. Pharb. c. 58.]

Un certain Varaz-Schahpour, de la famille des Amadouniens, se hâta de se rendre auprès du marzban Ader-Veschnasp. Il l'instruisit des discours, de la résolution et des serments des princes. A cette nouvelle, le général persan et les princes apostats furent frappés d'une terreur panique, s'imaginant que les chrétiens allaient sur le champ fondre sur eux. Ils renoncèrent au dessein de s'avancer contre les Ibériens, et profitèrent de la nuit pour s'enfuir, ne s'arrêtant que lorsqu'ils furent arrivés à Ani [1], dans la province de Schirak. Ne se trouvant pas encore à leur gré assez loin de leurs ennemis, ils montèrent promptement à cheval, après quelques courts instants de repos, et s'efforcèrent d'atteindre Artaxate [2] par des chemins différents. Les seigneurs révoltés, étonnés d'une fuite aussi soudaine, n'osaient croire d'abord à leur bonne fortune; ils ne perdirent cependant pas de temps; ils

[1] Cet endroit, qui n'était alors qu'un mauvais bourg avec un petit fort, fut augmenté dans la suite par les princes de la race des Pagratides; lorsqu'ils furent devenus monarques de l'Arménie à la fin du 9[e] siècle, et qu'ils eurent pris le titre de roi des rois, ils agrandirent considérablement Ani, l'embellirent de palais, d'églises, de monastères, et d'autres édifices magnifiques; ils en firent la capitale de leurs états et leur résidence royale. Elle fut pendant plus de trois siècles la métropole de l'Arménie. Les historiens arabes, syriens et arméniens célèbrent également sa grandeur et sa magnificence. Elle fut dévastée au milieu du 13[e] siècle par les Mongols; jamais elle ne s'est relevée depuis cette époque. La plus grande partie de ses habitants chercha un réfuge à Trébisonde ou dans la Crimée, dans la Russie et la Pologne. Les ruines de cette ville, qui donnent encore une haute idée de sa splendeur, ont été récemment visitées par le voyageur anglais sir Robert Ker-Porter. Elles se trouvent dans le pachalik de Kars, au confluent de l'Akhourian et de la rivière de Kars ou Arpatchai, à une petite distance au nord de l'Araxes. J'ai parlé fort au long de cette ville dans mes *Mémoires historiques et géogr. sur l'Arménie*, t. 1, p. 111 et seq. et t. 2, p. 101.—S.-M.

[2] Voyez sur la situation de cette antique capitale de l'Arménie, t. 3, p. 297, not. 1, liv. XVII, § 13. — S.-M.

s'attachèrent à la poursuite des fuyards, voulant les gagner de vitesse et les empêcher de se jeter dans Artaxate. Ils firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on remarquait Gadischoï le Khorkhorounien, et ils vinrent mettre le siége devant Artaxate. Le Marzban, qui était parvenu à se réfugier à Dovin, capitale du royaume [1], ne s'y croyant pas en sûreté, et n'ayant aucun moyen de résister, s'enfuit à la faveur de la nuit. Veh-Vehnam, administrateur du pays [2], et les princes arméniens attachés au parti des Perses, le suivirent dans l'Atropatène.]

XXXIX. [Sahag et Vahan chefs des rebelles.] [Laz. Pharb. c. 58.]

— [La retraite du gouverneur et de l'armée persane laissa Vahan et ses partisans maîtres de toute l'Arménie. Ils étaient étonnés eux-mêmes des rapides succès qu'ils avaient obtenus, et ils s'aperçurent bientôt qu'il fallait, sans perdre de temps, régulariser le grand mouvement qu'on venait de donner à l'Arménie. Leurs ressources et leurs forces étaient peu considérables. En effet, comment une poignée d'hommes aurait-elle pu, dans le court espace de temps qui s'était écoulé entre leur projet de révolte et la fuite des Perses, se faire des partisans et s'assurer les moyens de résister avec avantage à leurs ennemis, qui ne pouvaient manquer de revenir? Ils s'occupèrent d'abord de se donner des chefs. Le prince des Pagratides, Sahag [3], issu

[1] Cette ville, dont il sera souvent parlé dans la suite, était la résidence des marzbans persans. Voyez t. 6, p. 283, liv. XXXIII, § 44.— S.-M.

[2] Voyez ci-dev. § 37, p. 271, note 1.—S.-M.

[3] Les auteurs arméniens, et Lazare de Pharbe en particulier, lui donnent le surnom d'*Aspied*. Ce nom est une contraction arménienne du mot persan *aspabed*, qu'on pourrait rendre en grec par ἵππαρχος. Ce titre que l'on retrouve chez les Perses, comme on aura bientôt occasion de le voir, était particulier au chef de la race des Pagratides, qui portait en outre

d'une famille très-illustre et très-ancienne [1], et qui jouissait personnellement d'une très-grande considération [2],

le titre de *thakatir* ou *coronateur*, et était en cette qualité la seconde personne de l'état. Les Pagratides avaient reçu ces deux titres de Vagharschak ou Valarsace (Mos. Chor. l. 2, c. 3, 7, 34 et l. 3, c. 9.), le premier des rois arsacides de l'Arménie, au milieu du 2e siècle avant notre ère. Voyez t. 4, p. 272, not. 4, et p. 273, not. 5, liv. XXII, § 22 et 23. —S.-M.

[1] Cette famille, l'une des plus célèbres de l'Arménie, descendait, selon l'historien Moyse de Khoren, l. 1, c. 22 et l. 2, c. 3, d'un juif nommé Schambath, emmené captif à Babylone par Nabuchodonosor, après la prise de Jérusalem. Il tenait, ajoute-t-il, un rang distingué parmi les captifs; il obtint sa liberté par la protection du roi d'Arménie Hratchia, qui l'emmena dans ses états où il lui donna des biens et des honneurs. On voit par le même historien, que ses descendants qui prirent le nom de Pagratides ou Bagratides, de Bagrat, contemporain de Valarsace ou Vagharschak, possédaient de temps immémorial la province de *Spir*, nommée *Hyspiratide*, *Syspiratide* ou *Syspiritide* par les Grecs. Voyez Mos. Chor. l. 2, c. 34, 60, l. 3, c. 43. Cette province, dont j'ai déja eu plusieurs fois occasion de parler, était située dans la haute Arménie, à l'extrémité des pays où, dit Moyse de Khoren, l. 2, c. 3, on parlait la langue arménienne. Elle était riche en mines d'or comme on l'apprend de Strabon, l. XI, p. 503 et 529. Ces mines se trouvaient dans un lieu nommé *Cambala*, dont la position est inconnue. On apprend du même géographe qu'Alexandre avait chargé un de ses généraux de s'en emparer. Ce général appelé Memnon périt dans cette entreprise; il fut tué par les habitants du pays. Les Pagratides possédaient encore ce canton dans les 9e et 10e siècles de notre ère. Voyez t. 6, p. 262, not. 1, liv. XXXIII, § 35. Les auteurs grecs, arméniens et géorgiens s'accordent sur l'origine juive de cette famille. La puissance des Pagratides, déja considérable à l'époque dont il s'agit, s'accrut beaucoup dans la suite; ils joignirent à leurs anciens domaines les biens de la famille de Camsar, par les alliances qu'ils contractèrent avec les princes de cette maison. Des relations du même genre les établirent dans l'Ibérie ou la Géorgie, qu'ils réunirent toute entière sous leur domination. La vaillance et les brillants exploits des princes Pagratides qui restèrent en Arménie, les rendit bientôt les véritables chefs du pays. Ils ne tardèrent pas à y joindre la dignité royale, qui leur fut conférée par les khalifes de Bagdad et par les empereurs de Constantinople. Ils formèrent plusieurs souverainetés en Arménie; ils en possédèrent de même plusieurs en Géorgie. Toutes ces branches se sont éteintes, ou ont été dépossédées par les Grecs et les Musulmans à diverses époques. Les Pagratides de Géorgie se sont seuls perpétués jusqu'à nos jours, ce n'est qu'en l'an 1801 qu'ils ont cédé leurs états à l'empereur de Russie. Les membres de cette famille sont encore très-nombreux en Russie. —S.-M.

[2] C'est à ce prince que Moyse de

fut déclaré *Marzban* [1], et Vahan fut fait connétable. Ces deux choix, qui n'avaient rien que de fort raisonnable, jetèrent des germes de division parmi les princes ligués. Varaz-Nerseh, fils de Kolthek, prince d'Ourdz [2], jaloux de Vahan et de Sahag, se sépara des autres seigneurs, et se mettant à ravager le pays pour son propre compte [3], il se jeta dans le château de Sakrapert [4], qui lui appartenait, et y attendit les événements.]

XL. [Nouvelle défaite des Perses.]

[Laz. Pharb. c. 58 et 59.]

— [Lorsque les Perses et les Arméniens fugitifs furent revenus de leur première terreur, et quand ils furent instruits du petit nombre de leurs adversaires, ils furent un peu honteux de la précipitation avec laquelle ils avaient abandonné le pays. Ils résolurent de réparer la faute qu'ils avaient commise, et de ne pas donner à Vahan et à Sahag le temps de s'affermir en Arménie et de grossir le nombre de leurs partisans, en propageant la rébellion. Sachant que les Ibériens avaient promis aux Arméniens un corps de Huns auxiliaires, et qu'ils comptaient sur l'assistance des Ro-

Khoren a dédié son histoire d'Arménie. Il ne le loue pas moins, soit dans sa dédicace, soit dans divers passages de son livre, pour ses belles qualités que pour son savoir et son amour pour les lettres et les savants. Il paraît que Sahag était fils de Dirots, prince des Pagratides, qui vivait du temps de Vartan le Mamigonien, et dont j'ai parlé t. 6, p. 289, liv. XXXIII, § 49.—S.-M.

[1] Sahag le Pagratide fut proclamé *marzban* en l'an 481.—S.-M.

[2] On ignore dans quelle partie de l'Arménie était située cette principauté, qui n'est mentionnée que deux fois dans tous les auteurs arméniens. Elisée parle, l. 3, p. 73, d'un prince d'Ourdz appellé Nerseh, et Lazare de Pharbe fait connaître, c. 58, p. 210, Varaz-Nerseh dont il est question ici.—S.-M.

[3] Lazare de Pharbe rapporte, c. 58, p. 210, qu'il prit et dévasta un lieu qu'il appella *Schahastan pernaviji*, qui était, à ce qu'il paraît, une résidence royale, comme le nom de *Schahastan* peut porter à le croire. Rien dans le texte de cet auteur ne peut servir à faire connaître dans quelle partie de l'Arménie il se trouvait.—S.-M.

[4] Lazare de Pharbe est le seul auteur qui fasse mention de cette forteresse, c. 58, p. 210.— S.-M.

mains, ils voulurent les prévenir. Ader-Veschnasp réunit les débris de son armée, et les joignit aux troupes de l'Atropatène et des cantons voisins [1]. Il emmena encore un détachement de Cadusiens [2] armés de toutes pièces, qui était cantonné dans la même province, et, sans tarder plus long-temps, il se dirigea vers l'Araxes, qu'il voulait passer dans les environs de Nakhdjavan [3]. Le retour subit d'Ader-Veschnasp déconcerta les rebelles. Plusieurs d'entre eux songeaient déja à se réfugier dans les montagnes de la Daik [4], pensant qu'il serait plus facile de s'y défendre avec avantage, parce qu'on pourrait y suppléer à la disproportion des forces, en profitant de la disposition physique du pays, et qu'on s'y ménagerait les moyens de reprendre l'offensive dans une occasion plus favorable. Cette résolution timide n'eut aucune suite. Enhardis par les succès qu'ils avaient obtenus, les principaux chefs crurent y reconnaître la protection divine, et ne balancèrent pas à affronter toutes les forces des Perses. Le marzban Sahag, Vahan, et Vahan, fils d'Arschavir, de la race de Camsar, s'enfermèrent dans Dovin, résolus d'y soutenir un long siége, tandis que les plus jeunes et les plus braves guerriers, la fleur de la noblesse arménienne, se mirent

[1] Lazare de Pharbe, c. 59, c. 211, parle des troupes qui furent fournies à Ader-Veschnasp, par le *marzban* du pays de *Kopar* ou des Kobriens. La situation de ce pays m'est tout-à-fait inconnue. — S.-M.

[2] Voyez t. 6, p. 301, not. 4, liv. XXXIII, § 56.—S.-M.

[3] Cette ville existe encore. Son origine remonte à une antiquité très-reculée; elle est mentionnée dans Ptolémée, l. 5, c. 13, sous le nom de *Naxuana*. Elle était comprise dans la grande province de Vaspourakan et située au nord de l'Araxes, dans le voisinage de la province de Siounie, comme on l'apprend de Lazare de Pharbe, c. 58, p. 211. Voyez t. 3, p. 300, not. 1, liv. XVII, § 13. — S.-M.

[4] Voyez t. 6, p. 306, not. 1, liv. XXXIII, § 59.— S.-M.

en campagne, et se dirigèrent vers les lieux où l'ennemi comptait tenter le passage de l'Araxes. On distinguait parmi eux Vasag, frère du connétable, et Babken [1], qui venait d'être déclaré prince de Siounie à la place de Gédihon [2], qui avait apostasié, et servait dans l'armée persane, où il était fameux par son courage. On distinguait dans la même troupe les deux frères de Vahan de Camsar; Nerseh, seigneur de Schirak, Hrahad son frère [3], et plusieurs autres vaillants guerriers [4]. Le nombre de leurs compagnons ne s'élevait pas à plus de quatre cents combattants. Déterminés à la mort, ils reçurent la bénédiction du patriarche Jean Mantakouni [5], et se hatèrent d'aller à la rencontre de l'ennemi pour l'empêcher de traverser l'Araxes. Lorsqu'ils

[1] Ce personnage était du nombre des princes arméniens qui avaient été amenés captifs en Perse après la mort de Vartan, et il ne devait qu'à la clémence de Firouz d'être revenu dans sa patrie. — S.-M.

[2] Voyez ci-ap. p. 280 et § 41, p. 282. — S.-M.

[3] Ces trois seigneurs étaient les fils d'Arschavir, ami et parent de Vartan, qui avait pris une part si active aux événements arrivés en Arménie sous le règne d'Iezdédjerd II. Après la mort de Vartan, il avait été aussi emmené en Perse, où il était resté très-longtemps captif. Voyez t. 6, p. 309, 310 et suiv., liv. XXXIII, § 61 et 62. — S.-M.

[4] On distinguait encore parmi eux Gardchoul Malkhazouni de la race des Khorkhorouniens, qui dans cette affaire trahit les Arméniens, et deux princes de la famille des Gnouniens, Adom et son frère Arastom; Lazare de Pharbe, c. 59, p. 212.—S.-M.

[5] Ce patriarche avait succédé, en l'an 480, à Christophe ou *Christaphor*, dont j'ai parlé ci-dev. § 33, p. 263, et t. 6, p. 318, not. 2, liv. XXXIII, § 65. Jean Mantakouni appartenait à une famille de princes très-puissante en Arménie et il avait été disciple de St. Sahag et de St. Mesrob; il était né à Dzakhnod dans le pays d'Arschamouni, sur les frontières de l'Arménie romaine. Il avait alors soixante-quinze ans. Malgré son grand âge, il s'acquittait avec zèle et activité de ses fonctions sacerdotales. Pendant son pontificat, il fit une révision des rituels adoptés dans les églises d'Arménie, et il en fit faire une rédaction qui est restée en usage jusqu'à présent. Il mourut en 487, après un patriarchat de six ans et quelques mois. Il fut enterré au bourg de Bernos, dans la province de Schirak. L'annaliste anonyme, qui a écrit en grec un petit ouvrage sur l'histoire d'Armé-

furent arrivés à Varazkert [1], ils apprirent que l'armée persane, forte en tout de sept mille hommes, avait passé le fleuve. Ils prirent position dans un lieu nommé Grovag [2], pour observer l'ennemi; ils firent ensuite un mouvement retrograde vers un autre endroit appelé Akori [3], mais dans le but seulement de tromper leurs adversaires, et de les attirer vers les montagnes dans un terrain difficile. Quelques faibles détachements qu'ils avaient poussés en avant, ne tardèrent pas à feindre de se replier en désordre vers les montagnes qui sont sur la gauche au-delà de l'Araxes, où le gros de leurs forces s'était posté avec avantage. Vasag et ses compagnons surent profiter habilement du terrain, et ils y triomphèrent des Perses. Ceux-ci, fiers de leur supériorité numérique, et croyant marcher à une victoire certaine, chargèrent mollement et avec confusion. Vasag fut abandonné, au milieu de l'action, par Gardchoul le Khorkhorounien. Cette défection ne découragea ni lui ni les siens; ils redoublèrent d'ef-

nie, inséré par Combéfis dans le tome second du supplément à la Bibliothèque des Pères (*Auctuar. Bib. Pat.* t. 2, p. 271-292) et que j'ai eu souvent l'occasion de citer dans ces notes, l'appelle Jean *Martacounes*, Ἰωάννης ὁ Μαρτακουνῆς, et lui donne également un patriarchat de six années. Il eut pour successeur son disciple Babken, né au bourg d'Othmous (voyez t. 6, p. 318, note 2, liv. XXXIII, § 65), dans le pays de Vauand. L'anonyme grec le nomme *Apouipcen* Ἀπουϊπκένης, altération assez forte du nom original, et il le fait naître dans un bourg appelé *Mises*, ἀπὸ τῆς Μισοῦ τῆς κώμης (et non *de oppido Komes*, comme dans la traduction latine, p. 290), ce qui est une autre altération du nom arménien de ce lieu, qui est *Iothmes* ou *Iothmous*. —S.-M.

[1] Cet endroit voisin de Nakhdjavan n'est connu que par ce qu'en dit Lazare de Pharbe dans l'histoire de la guerre des Vahaniens, c. 59, p. 213 et 214.—S.-M.

[2] La même remarque est applicable à ce lieu.—S.-M.

[3] Akori est un bourg dépendant du canton de Masiats-odn, dans la province d'Ararat, dans le voisinage du mont Masis et de l'Araxes, non loin de Nakhdjavan.—S.-M.

forts, et les Perses laissèrent le champ de bataille couvert de morts. Ils se hâtèrent de regagner l'Atropatène. Le Marzban Ader-Veschnasp fut tué dans l'affaire. Nerseh de Camsar renversa de sa lance le chef des Cadusiens, et Gédihon, prince de Siounie, le plus brave des Arméniens attachés au parti des Perses, fut contraint de prendre la fuite. Cette glorieuse victoire délivra encore une fois l'Arménie, et l'hiver qui survint bientôt après suspendit pendant quelques mois les hostilités.]

XLI. [Bataille de Nerseha-bad.] [Laz. Pharb. c. 59 et 60.]

— [Vahan s'occupa, pendant cet intervalle, de réunir les moyens de résister aux Perses, qui, au retour de la belle saison, ne pouvaient manquer de revenir avec de nouvelles forces contre l'Arménie. Il écrivit au roi d'Ibérie pour lui demander le secours des Huns qu'il avait promis. Des messagers allèrent trouver les princes du midi de l'Arménie, pour les inviter à entrer dans la ligue. Les dynastes des Ardzrouniens, des Reschdouniens, des Andsévatsiens et de la Moxoène [1], qui étaient les plus puissants seigneurs de ces cantons, faisaient extérieurement profession de la loi de Zoroastre, et ne se souciaient pas de s'engager dans une nouvelle lutte avec les Perses. Le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts autrefois les rendit plus circonspects. Ils furent peu touchés des instantes sollicitations de Vahan, et congédièrent ses députés avec assez de mépris. Ce lâche exemple fut imité par la plupart des nobles de ces contrées : peu d'entre eux

[1] J'ignore le nom du prince des Ardzrouniens qui vivait alors, il devait être le successeur de Ner-Schahpour, qui avait été le compagnon des travaux et des dangers de Vartan. Voyez t. 6, p. 274, 288, 289, 300, 308, liv. XXXIII, § 41, 48, 49, 56 et 61, et ci-dev. § 34, p. 266. Le nom du prince des Rheschdouniens m'est également inconnu. Pour le prince des Andsévatsiens, on apprend de Lazare de Pharbe, c. 59, p. 221, qu'il s'appelait Sévouk et celui de la Moxoène, Jean. — S. M.

prirent les armes pour se ranger sous les drapeaux de la foi [1]. D'un autre côté, le secours des Huns, promis par le roi d'Ibérie, se fit long-temps attendre, et se réduisit à deux ou trois cents mauvais soldats, qui furent rappelés bientôt après sous un prétexte frivole. Telle était la situation de Vahan au retour du printemps en 482. Pour le roi de Perse, il avait assemblé une armée dans l'Atropatène, et il en avait confié le commandement à un habile général nommé Ader-Nerseh, qui était chef des gardes-du-corps [2]. Elle était partagée en quatre corps, dont les généraux étaient Souren, de la race des Arsacides [3]; Vin Khorian [4], Ader-Veschnasp

[1] Il n'y en eut que deux, un seigneur andsévatsien, nommé Jean et Nerseh Erovandouni. Cette conduite mécontenta leurs parents, qui s'efforcèrent de s'opposer à leur résolution. Le prince de la Moxoène et celui des Andsévatsiens se mirent à leur poursuite et les atteignirent à Aresd, auprès du lac de Van (voyez t. 3, p. 283, not. 2, liv. XVII, § 7.), le samedi veille de Pâques qui tombait cette année le 24 avril. Attaqués à l'improviste, les deux princes se défendirent avec courage, battirent leurs adversaires, et vinrent malgré eux se réunir à l'armée de Vahan, où ils furent reçus avec enthousiasme. —S.-M.

[2] Le titre de cet officier, tel qu'il est rapporté dans Lazare de Pharbe, c. 59, p. 223, est *Phouschtiban salar*, ce qui est persan et signifie exactement *chef des gardes du corps*, ce que les écrivains grecs exprimaient par le mot grec ἀρχισωματοφύλαξ, qui servait à désigner des officiers d'un haut rang à la cour des rois de Syrie et d'Égypte successeurs d'Alexandre. Il est probable qu'il en avait été de même à la cour des anciens rois de Perse, et que le titre qui nous a été conservé par Lazare de Pharbe est celui-là même qu'ils portaient. *Phouschtiban*, ou plus exactement *pouschtiban*, est composé de deux mots persans, *pouscht*, qui signifie *le dos* et par extension *la personne*, *le corps*, et *ban*, gardien. La même idée s'exprime en arménien par le mot *Thiknapah*, composé de *Thikn*, qui veut dire de même *dos*, et *pah* qui signifie *gardien*. Pour *salar*, son sens en persan est *chef*, *général*. — S.-M.

[3] Lazare de Pharbe l'appelle, c. 59, p. 223, *Souren Balhav*. Il est presque indubitable que ce général appartenait à cette branche de la race des Arsacides, nommée Soureniane, qui s'était perpétuée en Perse sous la domination des Sassanides, et qui avait continué de conserver sa puissance et sa considération. J'en ai parlé fort amplement, t. 3, p. 79, n. 2, liv. XIV, § 15.—S.-M.

[4] L'histoire d'Arménie fait men-

Idabian [1], et Gédihon, prince de Siounie. Cette armée était postée dans les provinces de Her et de Zaravand [2], où elle attendait les derniers ordres du roi pour entrer en Arménie. Ce formidable armement n'effraya pas Vahan. Il assemble ses alliés à Dovin; et malgré le petit nombre de leurs guerriers, ils furent tellement enflammés par le souvenir de leurs derniers exploits, qu'ils ne balancèrent pas dans leur résolution de défendre leur pays jusqu'à la dernière extrémité. Leur petite armée passa l'Araxes, et vint à la rencontre des ennemis jusque dans la province d'Ardaz [3], déja illustrée par le martyre de Vartan et de ses généreux compagnons. Vahan s'arrêta dans un lieu nommé Nersehabad [4], où il présenta la bataille aux ennemis. Le général arménien, sentant combien il lui importait de profiter de l'ardeur de ses soldats, qui étaient pour la plupart des volontaires nouvellement levés, se hâta d'en venir aux mains. Les Perses, fiers de leur supériorité, acceptèrent le combat. Barschegh Vahévounien, soutenu par la cavalerie des Gnouniens [5], commandait la droite des Arméniens; Nerseh, prince de Camsar, ap-

tion d'un autre général de ce nom, qui vivait du temps de Sapor II et d'Arsace roi d'Arménie et qui était également persan. J'en ai parlé, t. 3, p. 284, not. 2, liv. XVII, § 7. *Khorian* était son nom de famille. — S.-M.

[1] Il était peut-être parent du *marzban* Ader-Veschnasp, tué peu de temps avant. Le nom d'*Idapian* appartenait sans doute à la famille de ce général, on ne le rencontre que cette fois dans l'histoire de Perse et d'Arménie. — S.-M.

[2] La situation de ces cantons, limitrophes de la Perse, est fort mal connue. Voyez t. 6, p. 289, note 7, liv. XXXIII, § 49. — S.-M.

[3] Voyez t. 6, p. 299, note 3, liv. XXXIII, § 56. — S.-M.

[4] Lazare de Pharbe est le seul auteur qui ait jamais parlé de ce lieu, c. 60, p. 223. — S.-M.

[5] On apprend de Lazare de Pharbe, c. 60, p. 225, que les chefs qui combattaient avec lui, étaient Babken prince de Siounie, Adom, prince des Gnouniens, et Phabak le Balounien. — S.-M.

puyé par les lanciers de Vasag, frère de Vahan, conduisait la gauche [1]; le Marzban Sahag était au centre. Vahan s'était chargé d'un puissant corps de réserve, que commandaient Vren, prince de Vanand, et Bab, de la race des Ardakouniens. Le patriarche se trouvait lui-même au milieu des combattants et ne cessait de les exhorter au martyre. Les Cadusiens, célèbres dans l'armée persane par leur valeur, engagèrent l'action, soutenus par les troupes siouniennes. Ils rompirent l'aile droite des Arméniens, qui éprouva une perte considérable, et aurait été détruite sans un détachement que Vahan donna à Bab Ardakouni. Ranimés par ce secours les Arméniens repoussèrent les ennemis, et bientôt l'affaire devint générale. Des deux côtés, on déploya la plus grande valeur. Le Marzban Sahag et le général ennemi se rencontrèrent au milieu de la mêlée. Ils brisèrent leurs lances l'un sur l'autre, s'attaquèrent à coups d'épée et se saisirent au corps. Dans cette lutte, le général persan fut renversé de cheval, mais les siens parvinrent à le dégager, et il prit la fuite. Les Perses furent obligés de reculer après une vigoureuse résistance, laissant deux de leurs généraux [2] sur le champ de bataille. Les Arméniens étaient trop peu nombreux pour les poursuivre; ils les laissèrent opérer leur retraite en bon ordre. Pour eux, ils partirent de Nerschabad en se dirigeant vers la province de Dzaghknodn [3]. Ils y

[1] Vahan et Hrahad frères de Nerseh, prince de Camsar, s'y trouvaient aussi.—S.-M.

[2] Vin Khorian périt dans cette affaire, selon Lazare de Pharbe, c. 60, p. 226; il fut tué par Vahan. Ader-Veschnasp Itapian périt sous les coups de Nerseh, prince de Camsar. — S.-M.

[3] Voyez au sujet de ce canton, situé au centre de l'Arménie dans la province d'Ararat, ce que j'ai dit, t. 6, p. 281, not. 1, liv. XXXIII, § 44.—S.-M.

campèrent près d'un lieu nommé Varschaki [1]. Ils y furent rejoints par Vart, frère de Vahan, qui s'était échappé de la Perse, où, comme nous l'avons vu [2], on le gardait pour ôtage. Cette heureuse délivrance, et le bruit de la victoire qui ne tarda pas à se répandre dans tout le pays, inspira la plus grande confiance aux Arméniens. Leurs forces s'augmentèrent, et ils se crurent désormais invincibles.]

XLII. [Vahan marche au secours des Ibériens.] [Laz. Pharb. c. 61.]

— [Le roi de Perse avait envoyé dans le même temps un autre armée dans l'Ibérie. Un général renommé par sa naissance [3] et sa valeur, qui s'appelait Mihran, la commandait. Il s'était en peu de temps rendu maître du pays, et Vakhthank, vivement pressé, s'était réfugié dans les montagnes qui, du côté du midi, séparent l'Ibérie de l'Arménie. Dans cette fâcheuse extrémité, il réclama l'alliance qu'il avait contractée avec Vahan et ses confédérés. Ses messagers vinrent trouver les Arméniens vainqueurs, encore campés à Varschaki. Les lettres de Vakhthank étaient pressantes; il remontrait que son pays était envahi par l'ennemi commun; mais que le secours des Huns qu'il attendait et les troupes victorieuses des Arméniens pouvaient, en s'unissant à son armée, rétablir ses affaires. Les ennemis, attaqués de trois côtés à la fois par de fortes armées, seraient bientôt, disait-il, forcés d'abandonner l'Ibérie et de regagner l'Albanie. Vahan et ses alliés ne balancèrent pas à entrer en campagne. Après avoir mis en

[1] Cet endroit dont la position est inconnue n'est nommé que par le seul Lazare de Pharbe, c.60, p.230. On y trouvait des eaux thermales. — S.-M.

[2] Voy. ci-dev. § 35, p. 268. — S.-M.

[3] Il sera souvent question, dans la suite de cette histoire, de la famille *Mihranian*, à laquelle appartenait ce général. — S.-M.

sûreté le butin enlevé aux Perses, ils passèrent l'Araxes, et s'engagèrent dans les montagnes de la province de Kangar [1], où ils effectuèrent leur jonction avec les troupes ibériennes. Cependant on perdit beaucoup de temps à attendre les Huns, dont Vakhthank annonçait toujours la prochaine arrivée, et qu'on ne voyait pas paraître. On s'épuisait en marches inutiles dans les cantons montueux et difficiles du nord de l'Arménie; la fatigue, le manque de vivres et les privations de tous les genres, affaiblirent le courage et le nombre des soldats arméniens. Les chefs, inquiets d'une situation aussi alarmante, résolurent de ne plus attendre les Huns. Ils tinrent conseil, et se décidèrent à descendre dans la plaine, pour marcher sans différer à la rencontre des ennemis.]

XLIII. [Mort de Sahag et défaite des Arméniens] [Laz. Pharb. c. 16.]

— [On trouva les Perses non loin des bords du Cyrus. L'armée de Mihran y était campée en belle ordonnance, et dans une excellente position. Cette armée, qui était appuyée d'un grand nombre d'éléphants, comptait dans ses rangs beaucoup de soldats armés de toutes pièces. L'apparence redoutable de ces guerriers jeta la terreur dans le cœur des Arméniens, harassés de fatigues. Quoique Vahan comprît très-bien les circonstances fâcheuses dans lesquelles il se trouvait, il prit le parti de combattre, parce qu'il ne pouvait se retirer avec sûreté devant un ennemi supérieur en force. Il ne pouvait non plus rester plus long-temps campé devant lui,

[1] Cette contrée située à l'extrémité septentrionale de l'Arménie, sur les frontières de l'Ibérie, était comprise dans la province de Gougar ou Gogarène. Elle était toute couverte de montagnes. On apprend de l'histoire de Moyse de Khoren, que la principale chaîne qui s'y trouvait portait le nom de *Methin*, ce qui signifie en arménien *ténébreux*. Voy. mes *Mémoires hist. et géogr. sur l'Arménie*, t. 1, p. 241 et t. 2, p. 176.—S.-M.

parce que la désertion faisait de rapides progrès parmi les siens. Plusieurs de ses alliés, effrayés d'une position aussi fâcheuse, songèrent à faire leur paix avec le roi de Perse ; des émissaires de leur part passèrent, à la faveur de la nuit, dans le camp de Mihran, et lui promirent d'abandonner Vahan et de se joindre aux Perses pendant la bataille qui allait se livrer. Les chefs arméniens n'ignoraient pas toutes ces manœuvres, et ils n'en résolurent pas moins de se dévouer à la mort. L'espérance du martyre, et non celle de la victoire, fut leur considération pour attaquer. Vahan rangea donc son armée en bataille. Il plaça les Ibériens et leur roi, dans lesquels il avait peu de confiance, à la gauche. Barschegh Vahouni commandait la droite, comme à la bataille de Nersehabad. Il le fit soutenir par Sadon le Gapélien. Pour lui, il resta au centre avec son frère Vasag et les trois princes de Camsar. Le Marzban Sahag et le prince de Siounie furent chargés de maintenir les communications entre son corps d'armée et les troupes de Barschegh. On s'attaqua avec fureur. Vahan et tous les princes déployèrent la plus brillante valeur; une multitude de Perses tombèrent sous leurs coups, et ils jetèrent le désordre dans l'armée de Mihran. Leur désespoir suppléait au nombre. Le marzban Sahag, le frère de Vahan, succombèrent dans cette charge, au milieu des bataillons persans, et leur dévouement semblait balancer la fortune, quand les traîtres qui avaient promis de se joindre à Mihran effectuèrent leur criminelle promesse et jetèrent le désordre dans toute l'armée. Dès le premier choc, les Ibériens et Vakhthank lachèrent le pied; beaucoup d'Arméniens imitèrent ce honteux exemple; les uns s'enfuirent, tandis que d'au-

tres livraient leurs armes aux Perses. Ce fut moins un combat qu'une déroute. Vahan et les princes de Camsar, voyant qu'il n'y avait plus aucun moyen de rallier les fuyards et de rétablir le combat, prirent le parti de les imiter. Ils s'éloignaient du champ de bataille de toute la vitesse de leurs cheveaux, quand ils rencontrèrent Babken, prince de Siounie, blessé, et couché sur un monceau de morts. Vahan, dans ce pressant danger, oublie le soin de sa propre conservation pour sauver son ami. Il le fait placer sur son cheval, et l'emmène loin de l'ennemi, qui les poursuivait avec vigueur. Plusieurs des fuyards tombèrent entre les mains des Perses. Le cheval de Hrahad, prince de Camsar, qui était blessé, s'abattit, et il fut fait prisonnier. Un seigneur siounien nommé Iazd, et beaucoup d'Ibériens de marque, restèrent également au pouvoir des Perses. Pour Vahan, il fut assez heureux pour atteindre la province de Daik [1] avec les deux autres princes de la maison de Camsar, et il se jeta dans le fort de Meknarindch [2], où il réunit une centaine d'hommes, seuls restes de toute son armée.]

XLIV. [Vahan poursuivi par les Perses.] [Laz. Pharb. c. 62, 63 et 64.]

— [Mihran ne tarda pas à poursuivre Vahan et ses compagnons jusque dans les régions sauvages où ils avaient trouvé un asyle. Il s'engagea dans les montagnes de la Daik, avec un nombreux corps de troupes, poursuivant Vahan de rocher en rocher. Enfin, il

[1] Voyez t. 6, p. 301, not. 1, liv. XXXIII, § 59.—S.-M.

[2] Lazare de Pharbe, c. 62, p. 236, est le seul auteur qui ait jamais parlé de ce fort. Je dois déclarer que l'on possède trop peu de renseignements positifs sur cette partie difficile et reculée de l'Arménie, pour qu'il soit possible d'indiquer d'une manière au moins approximative la position de la plupart des endroits que les auteurs arméniens placent dans cette province.— S.-M.

vint se poster dans un lieu nommé Dou [1], situé sur l'extrême frontière des deux empires, à la distance seulement de deux parasanges [2] de Meknarindch où était Vahan. Cette dernière place était forte et d'un difficile accès. Vahan y défiait la puissance et l'adresse du général persan. Celui-ci était bien convaincu qu'il ne pourrait assurer la tranquillité de l'Arménie et de l'Ibérie, s'il ne parvenait à se rendre maître de la personne de Vahan. Il était également certain qu'il n'y parviendrait pas de vive force. Il eut donc recours à la ruse. Des messagers vinrent trouver de sa part le prince arménien, pour lui témoigner l'estime et l'admiration que son courage et ses belles actions lui inspiraient, lui offrant d'être son médiateur auprès du roi, et n'épargnant pas les plus magnifiques promesses. Le prince mamigonien ne fut pas dupe de ces feintes démonstrations d'amitié. Il se tint sur ses gardes, et ne répondit que d'une manière évasive à toutes les demandes d'entrevue que Mihran sollicitait.]

[1] On apprend de Lazare de Pharbe c. 68, p. 254, que cet endroit, qui dépendait du canton de Pasen compris dans la province d'Ararat, était dans une plaine nommée *Albérakan* ou *Aghpérakan*, qu'on appelait aussi *Ardzathalpers*, c'est-à-dire *source d'argent*. Ce même historien nous apprend qu'il était très-près des frontières de l'Arménie romaine, à l'entrée de la province de Pasen, selon l'historien manuscrit Aristacès Lasdiverdtsi, c.6. Cette forteresse existe encore actuellement, dans le canton possédé par le bey de Pasen, qui dépend du pacha d'Arzroum. Il est au pied d'une montagne nommée en turc *karkabazar*. On le nomme *Medz Dou*, c'est-à-dire *le grand Dou*, pour le distinguer d'un lieu voisin appelé *phokr-Dou*, c'est-à-dire le *petit Dou*, nommé dans l'antiquité *Ordorou*. Il était, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, le chef-lieu d'une principauté possédée par la famille des Ordouniens, qui fut détruite sous le règne de Chosroès II, fils de Tiridate le grand. — S.-M.

[2] On appelle ainsi une mesure itinéraire des Perses, dont la longueur variait selon les diverses provinces, mais qui répondait assez ordinairement à une de nos lieues françaises ou à une heure de marche. Les Arméniens

XLV. [Retraite des Perses.]

[Laz. Pharb. c. 63 et 64.]

— [Le temps se consumait sans profit pour les Perses, en messages continuels, lorsque le général reçut inopinément l'ordre de revenir en Perse avec son armée. En s'en allant, il emmena les deux prisonniers Arméniens qui étaient en son pouvoir; mais ils n'arrivèrent ni l'un ni l'autre en Perse. Mihran campait dans les environs du mont Népat [1], dans la province de Pakrévand [2], non loin d'un endroit appelé Pagaran [3]; les captifs y étaient mal gardés; Hrahad sut profiter d'un instant favorable: il parvint à s'échapper, et à rejoindre son frère Nerseh, qui avait suivi l'armée persane avec quelques hommes déterminés, et rôdait autour du camp pour délivrer Hrahad, qu'il avait instruit secrètement de son approche. Les deux frères allèrent se réunir à Vahan, qui se préparait à profiter de la retraite des Perses pour faire encore une fois soulever l'Arménie. Mihran fut irrité au dernier point de cet événement, et il fit retomber les effets de sa colère sur son autre prisonnier, Iazd le Siounien. Il le fit amener en sa présence, le menaçant de le faire mettre sur le champ à mort, s'il ne consentait pas à embrasser la religion de Zoroastre. Ce prince ne balança pas un instant; il fit sans hésiter le sacrifice de sa vie, et reçut la couronne du martyre [4]. Le départ précipité de Mihran délivra

l'appellent *Hrasakh*, les Arabes *firsakh* et dans le persan moderne on la nomme *firsenk*. — S.-M.

[1] Cette montagne est le mont *Niphates*, dont il est souvent question dans les auteurs anciens et surtout dans les poètes, qui ne manquent guères de rappeler ses neiges perpétuelles. J'en ai parlé, t. 3, p. 380, not. 1, liv. XVII, § 66.—S.-M.

[2] Voyez t. 2, p. 224, note 1, liv. X, § 11 et t. 6, p. 285, not. 5, liv. XXXIII, § 45.—S.-M.

[3] Voyez t. 6, p. 131, note 2, et p. 133, not. 3, liv. XXXII, § 30 et 31.—S.-M.

[4] On apprend de Lazare de Pharbe, c. 65, p. 245, qu'il fut martyrisé le 16 du mois arménien de *Hori*, qui en l'an 482 répondait au 25 septem-

l'Arménie des Perses. Ce général ne put prendre en partant aucune mesure pour y rétablir l'administration persane et l'autorité du roi, et Vahan put sans crainte quitter son asyle. Il revint à Vagharschabad [1]; bientôt il se rendit à Dovin, où se rassemblèrent tous les princes échappés au dernier désastre; et, de concert avec lui et avec le patriarche, ils s'occupèrent des moyens de rétablir les affaires du pays, pour résister aux Perses. La guerre acharnée que le roi Pérosès soutenait à cette époque contre les Hephthalites avait été la seule cause de la retraite de Mihran et de l'abandon de l'Arménie. Le roi avait besoin de toutes ses forces sur la frontière orientale de son empire. Il pensait que, s'il triomphait des Huns, il ne lui serait pas difficile de soumettre ensuite les rebelles de l'Arménie avec ses troupes victorieuses, secondées par les Arméniens qui avaient embrassé la loi de Zoroastre.

LVI. [Nouvelle fuite de Vahan.] [Laz. Pharb. c. 65, 66, 67 et 68.]

— [Telle était la situation des affaires en Arménie quand, au retour du printemps de l'an 483, on apprit qu'une nouvelle armée persane se préparait à attaquer les chrétiens. Le roi de Perse en avait confié le commandement à Zarmihir Hazaravoukhd, un de ses meilleurs généraux [2]. Les apostats que les succès de Vahan avaient fait émigrer s'y étaient joints, et beaucoup de traîtres, restés en Arménie, les appelaient et les instruisaient de la funeste sécurité des Arméniens confédérés. Ceux-ci croyaient les Perses trop occupés

bre. On porta son corps dans une chapelle consacrée à saint Grégoire, qui se trouvait dans le voisinage de Pagavan. —S.-M.

[1] Voyez t. 3, p. 298, not. 3, liv. XVII, § 13. — S.-M.

[2] Ce général était fils de Soufaray, personnage illustre qui était *marzban* du Sedjestan, et fut bientôt chargé du gouvernement de toute la Perse. Il en sera souvent question dans la suite. Voyez ci-ap. § 52, p. 303. — S.-M.

chez eux, pour songer à entreprendre une nouvelle expédition. Ils ne s'étaient pas pressés d'achever leurs préparatifs de défense. Vahan se trouvait presque seul à Dovin. Sur le faux bruit que son frère Vasag et le Marzban Sahag étaient échappés à la dernière défaite des Arméniens et avaient trouvé un refuge en Ibérie, la meilleure partie des forces arméniennes avait été détachée vers ce pays pour les ramener à Dovin[1]. Elles étaient commandées par le prince Mamigonien Mouschegh. Vahan, trop certain de l'infortune et de la glorieuse fin de son frère et de son ami, s'était opposé à cette recherche, qu'il regardait comme tout-à-fait inutile; mais il ne put résister aux instantes prières des veuves et des compagnons des deux princes. Cet éloignement fut fatal à sa cause. Les Perses, voyant que personne ne s'avançait pour les repousser, passèrent promptement l'Araxes, et leur armée envahit sans peine le plat pays. Zarmihir défit et tailla en pièces un faible corps qui tenta de résister, et les têtes des principaux chefs arméniens qui périrent en cette rencontre furent envoyées en Perse, comme des gages

[1] Dovin était à cette époque la capitale de l'Arménie, ainsi que je l'ai dit, t.6, p.283, liv. XXXIII, § 44. Cette ville située au nord de l'Araxes, et comprise dans la province d'Ararat, portait encore le nom d'*Ostan*, c'est-à-dire *la cour*, parce qu'elle était une résidence royale. Elle communiquait ce nom au canton dans lequel elle se trouvait. On l'appellait très-souvent l'*ostan de Dovin*, au lieu de *Scharour* qui était son antique dénomination. Dovin avait été fondée au commencement du quatrième siècle par le roi d'Arménie Chosroès II, fils de Tiridate le grand. Elle était à une petite distance au nord d'Artaxate, dans une vaste plaine traversée par le fleuve Medzamor, qui se jette dans l'Araxes. Elle devint fort considérable après la destruction de la monarchie arsacide en Arménie, elle fut alors le centre de l'administration et le séjour habituel des lieutenants-généraux ou *marzbans* envoyés par les rois de Perse. Elle s'accrut beaucoup sous la domination des Arabes et du temps des Pagratides. Elle se maintint jusqu'à la fin du 13[e] siècle. Elle fut souvent renversée par les

certains des rapides succès que l'on comptait obtenir. Artaxate ne tarda pas à être prise, et les ennemis vinrent camper au milieu des bois voisins de Khosrovakert [1], tout auprès de Dovin [2]. Vahan et ses alliés n'étaient pas en mesure de résister. Ils résolurent donc de fortifier Dovin, et de profiter ensuite d'un moment favorable, pour s'échapper et chercher un refuge dans les régions montueuses où ils étaient habitués à défier leurs adversaires. Lorsque les travaux de défense furent achevés, ils sortirent de la ville comme ils avaient résolu de le faire, et vinrent, malgré leur petit nombre, défier les forces des Perses. Ils fondirent sur un point mal gardé de leurs cantonnements, y firent un grand carnage, et parvinrent à se faire jour à travers leur camp. Deux princes arméniens, Ordi Dimaksian et Kadchadch Kadchpérouni, se dévouèrent en cette occasion pour sauver le patriarche, Jean Mandakouni, qui, malgré son grand âge, avait voulu accompagner les princes et partager leurs dangers. Ils combattirent jusqu'à la mort, et firent des prodiges de valeur. Pour le patriarche, il ne put s'échapper. Renversé de cheval dans la mêlée, il fut blessé par les Perses, qui le laissèrent au milieu des morts. Lorsque les ennemis eurent abandonné le champ de bataille, il se releva,

tremblements de terre. Elle est ruinée maintenant.—S.-M.

[1] Cette ville avait été fondée, comme Dovin, au commencement du 4e siècle, par le roi Chosroès II (en arménien *Khosrov*), dont elle portait le nom. Elle n'était dans l'origine qu'un simple palais ou rendez-vous de chasse, au milieu d'une vaste forêt de chênes. On apprend de Moyse de Khoren, l. 3, c. 8, qu'elle était traversée par le fleuve Azad.—S.-M.

[2] Lazare de Pharbe ajoute, c. 66, p. 251, que les cantonnements des Perses s'étendaient jusqu'à la montagne de *Dchervej*. Cette montagne, qui n'est mentionnée que par ce seul auteur, devait, à ce qu'il paraît par l'étymologie de son nom, cette appellation au grand nombre de tor-

et parvint avec grand peine à rentrer dans la place, où l'on rendit graces à Dieu de sa conservation miraculeuse. L'audace de Vahan et de ses compagnons irrita tellement le général persan, qu'il résolut d'en tirer une éclatante vengeance, et de ne rien épargner pour s'emparer de sa personne. Il laissa la garde de son camp au prince de Siounie Gédihon, et se mit, sans différer, avec ses meilleures troupes, à la poursuite du chef arménien et de ses alliés. Vahan le gagna de vitesse, et parvint à se réfugier dans les lieux les plus inaccessibles de la Chaldée pontique [1]. Pour les autres princes, ils se retirèrent, chacun de leur côté, dans diverses provinces.]

XLVII. [Vahan se retire dans l'Arménie romaine.] [Laz. Pharb. c. 68.]

— [Vahan, devenu fugitif de chef des Arméniens qu'il avait été, continua d'être la terreur de l'ennemi. L'adversité fut aussi glorieuse pour lui, que l'avait été la prospérité. Suivi d'un petit nombre d'hommes déterminés, d'amis dévoués, il sut par ses ruses, son activité et sa vaillance, échapper aux poursuites de Zarmihir, qu'il désolait continuellement par des attaques aussi brusques que meurtrières. Le général persan s'en vengeait sur les bourgs et les villages, qu'il livrait au pillage et à l'incendie. Il s'était avancé jusqu'à l'extrémité de la province de Daik, et il campait près de deux bourgs nommés l'un Gevlik et l'autre Vardaschen [2], dans le canton d'Okalé [3], quand il apprit que Vahan était posté à peu de distance, à Varaïrvaroï, dans le

rents et de ruisseaux qui s'y trouvaient. —S.-M.

[1] Voyez t. 6, p. 297, not. 1, liv. XXXIII, § 54.—S.-M.

[2] Lazare de Pharbe est le seul auteur qui ait jamais parlé de ces deux endroits, c. 68, p. 253; on voit par la suite de sa narration, qu'ils étaient voisins du pays de Pasen, dans la province d'Ararat. —S.-M.

[3] La géographie attribuée à Moyse de Khoren nous apprend que ce

canton de Schalagom [1], dans l'Arménie romaine. Il crut qu'il lui serait plus facile de surprendre le prince arménien, sur un territoire que ce dernier devait regarder comme sacré. Il se trompait : Vahan était sur ses gardes. Quoique attaqué de nuit, il échappa aux poursuites de son ennemi. Le général persan en fut si irrité, qu'il déchargea sa colère sur les autres fugitifs qui s'étaient retirés en ce lieu, et sur beaucoup d'habitants du pays, qu'il fit égorger. Cette attaque ne fut cependant pas tout-à-fait sans résultat pour les Perses. La femme de Nerseh, prince de Camsar, et celle de son frère Hrahad, tombèrent entre leurs mains. Le général crut qu'il pourrait, au moyen de ces deux captives, engager les princes de Camsar à se détacher du parti de Vahan, dont ils étaient les plus dévoués alliés. Il pensait même qu'il parviendrait par eux à amener la soumission ou la perte de Vahan. Il descendit [2] avec cet espoir dans la province de Pasen, et vint camper

canton était une des huit subdivisions de la province de Daik. Lazare de Pharbe est le seul qui donne quelques détails sur sa situation, c. 68, p. 253 et 254. Il paraît qu'elle était dans la partie méridionale de la province, dans le voisinage du canton de Pasen, et non loin des frontières de l'Arménie romaine.— S.-M.

[1] Le pays de *Schalagoum* ou de *Schalgom* était une des neuf subdivisions de la province connue sous le nom de Haute-Arménie. Moyse de Khoren, l. 3, c. 60, et Lazare de Pharbe, c. 68, p. 253, sont les seuls auteurs arméniens qui en parlent; on voit, par ce qu'ils en disent, qu'elle était à l'extrémité orientale de la Haute-Arménie, comprise dans l'Arménie romaine, sur les frontières des provinces de Daik et de Pasen soumises au roi de Perse.—S.-M.

[2] Pour entrer dans la province de Pasen, en venant de la province de Daik, qui est au nord, il faut traverser une haute chaîne qui se détache des montagnes qui dominent Arzroum et donnent naissance à des fleuves qui coulent vers les quatre points cardinaux, l'Euphrate, l'Araxes, le Cyrus et le Tchorokh, qui est l'*Acampsis* des Anciens. Cette chaîne se prolonge dans la direction nord-est, de manière à former la partie septentrionale du bassin arrosé par l'Araxes.— S.-M.

auprès de Dou [1], sur les frontières du pays possédé par la famille de Camsar [2], pour mettre ce dessein à exécution. Il y était à peine arrivé qu'un courrier extraordinaire lui apporta des lettres de sa cour, dans lesquelles on lui annonçait que Pérosès allait partir pour commencer une nouvelle campagne contre les Hephthalites, et on lui prescrivait de quitter l'Arménie et de se porter sans délai dans l'Ibérie, pour prendre, tuer ou chasser le roi Vakhthank.]

XLVIII. [Conquêtes de l'Ibérie par les Perses.] [Laz. Pharb. c. 68 et 69.]

— [La même dépêche enjoignait à Zarmihir de donner le gouvernement de l'Arménie et le titre de *marzban* au persan Schahpour, de la célèbre famille de Mihran [3], et de lui laisser un bon corps de troupes d'élite. Ces ordres furent exécutés. Zarmihir remit trois mille soldats des plus braves de son armée à Schahpour, qu'il laissa dans la province de Pasen. Il mit aussi à sa disposition les soldats de Gédihon, prince de Siounie, et il partit pour accomplir les ordres qu'il avait reçus, et pour exécuter la conquête de l'Ibérie, qui avait imité l'exemple des Arméniens et s'était également affranchie du joug des Perses après la retraite de Mihran [4]. Zarmihir fut à peine arrivé dans ce pays que les traîtres et les apostats, qui y étaient nombreux, vinrent grossir son armée. Il n'épargna rien pour s'emparer de la personne de Vakhthank. Quand celui-

[1] On trouvera d'amples détails au sujet de ce lieu, ci-dev. § 44, p. 288, note 1. — S.-M.

[2] Les princes de la race de Camsar, issue de celle des Arsacides, possédaient au midi de l'Araxes le pays d'Arscharouni, l'Araxanène des anciens, et au nord, le canton considérable de *Schirak*, appelé Siracène par les Grecs; celui-ci était voisin du pays de Pasen à l'est. Voyez t. I, p. 408, note 1, liv. VI, § 14. — S.-M.

[3] Voyez au sujet de cette famille, qui passait pour être une branche de la race des Arsacides, ci-dev. § 42, p. 284, not. 3. — S.-M.

[4] Voyez ci-dev. § 45, p. 289. — S.-M.

ci vit que tous les seigneurs du pays l'abandonnaient pour passer du côté des Perses; qu'il ne lui restait aucun moyen de résister, et que les Arméniens étaient trop embarrassés eux-mêmes pour lui donner du secours, il prit le parti de se réfugier dans la Colchide [1], où il attendit que d'autres révolutions lui fournissent l'occasion de rentrer dans la possession de ses états. C'est ainsi que l'Ibérie fut encore une fois conquise par les Perses [2].]

XLIX. [Le général Schahpour continue la guerre d'Arménie.] [Laz. Pharb. c. 69, 70.]

— [Schahpour cependant n'épargnait rien pour mettre à exécution le projet de Zarmihir. Il fit enfermer les deux princesses captives dans le fort de *Boghpert* [3], dans le canton de Pasen, et il en confia la garde à un officier distingué nommé Iezdan Veschnasp, avec l'ordre de traiter ses prisonnières avec les plus grands égards, espérant par-là engager les princes de Camsar à abandonner Vahan. Il leur fit proposer de rendre la liberté à leurs épouses, s'ils voulaient se soumettre au roi, qui promettait, assurait-il, de ne pas les inquiéter sur l'exercice de leur religion, et leur offrait les plus magnifiques récompenses, s'ils voulaient faire périr ou livrer Vahan. Ces infâmes propositions furent reçues comme elles méritaient de l'être. Les princes

[1] Les Arméniens donnent à la Colchide le nom d'*Éger;* les Géorgiens l'appellent *Égros*. Je suis entré dans de grands détails à ce sujet dans mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. 2, p. 180 et 184. — S.-M.

[2] Il paraît qu'après la mort de Pérosès et la retraite de l'armée de Zarmihir Hazaravoukhd, Vakhthank revint dans l'Ibérie, et qu'il remonta sur son trône. Il est certain qu'il mourut roi d'Ibérie, et qu'il transmit sa couronne à ses descendants. Voyez ci-dev. § 36, p. 270, not. 4.— S.-M.

[3] Lazare de Pharbe est le seul auteur arménien qui parle, c. 69, p. 255, du fort de *Boghpert*. On verra plus tard, qu'il en est souvent question dans les historiens grecs de cette époque, sous le nom de *Bolon*. — S.-M.

de Camsar répondirent que, pour sauver ce qu'ils avaient de plus cher, jamais ils ne consentiraient à trahir leur honneur, leur devoir et la cause de Dieu, et qu'ils aimaient mieux renoncer à l'espoir de voir jamais leurs femmes et leurs enfants, que d'abandonner lâchement un héros leur parent et leur ami. Schahpour, voyant qu'il n'y avait aucun espoir de réussir par la ruse, résolut de poursuivre à outrance Vahan et ceux qui lui étaient restés fidèles. Ce prince ne cessait de harceler les Perses et de leur faire éprouver des pertes. Il était alors dans ses domaines de Daron [1], et il campait, avec un petit nombre des siens, à Dzaghik [2], où il se préparait à passer dans l'Astianène [3]. Il comptait se procurer des renforts dans cette province. Schahpour en fut informé par ses espions, et il détacha un corps de quatre mille hommes, armés de toutes pièces, pour l'attaquer à l'improviste. Vahan, qui était sur ses gardes, leur échappa. Les Perses les poursuivirent avec tant d'ardeur, qu'ils violèrent encore une fois la neutralité du territoire romain, et Vahan se retira sur les bords orientaux du lac de Karin [4], où ils le poursui-

[1] Voyez t. 2, p. 211 et 212, liv. x, § 4, et t. 6, p. 259, note 5, liv. xxxiii, § 35.—S.-M.

[2] On apprend de Lazare de Pharbe, c. 69, p. 258, que cet endroit, situé, à ce qu'il paraît, dans la partie occidentale du canton de Daron, était voisin de l'Astianène ou le pays de Haschtian.—S.-M.

[3] J'ai déja donné de grands détails au sujet de ce canton, t. 2, p. 228, note 1, liv. x, § 12.— S.-M.

[4] Le nom de Karin est celui par lequel les Arméniens désignent de toute antiquité le canton où fut bâtie la ville d'Arzroum. Les Grecs et les Latins donnaient à ce nom la forme *Caranitis*. Voyez t. 5, p. 446, liv. xxx, § 13. Arzroum est aussi appelée Karin. A environ une lieue de distance au nord de cette ville, on trouve un lac assez considérable, qui n'est marqué sur aucune de nos cartes. Il est formé par les eaux du *Sev-dchour* ou *Kara-sou* (rivière noire) ou rivière d'Arzroum, c'est-à-dire par le principal bras qui forme l'Euphrate supérieur. Ce lac a une longueur de l'est

virent. Dans cette poursuite, Nerseh de Camsar, Khors Arschamouni [1], Mouschegh le Mamigonien et un petit nombre de braves, s'égarèrent et furent séparés de Vahan. Ils prirent par les rives septentrionales du lac de Karin, et se réfugièrent dans le bourg d'Ardzathi [2], voisin de Théodosiopolis [3]; ils y furent atteints par un

à l'ouest, d'environ deux lieues et demie, et une demi-lieue du sud au nord. Le *Kara-sou* le traverse de l'est à l'ouest, et à sa sortie il se réunit à la rivière de *Sartcham*, dans la vallée de *Schoghani-dsor*, et il donne naissance à l'Euphrate. Ce lac se gèle en hiver, et au printemps, lors de la fonte des neiges, il inonde toutes les campagnes environnantes. Il y croit une grande quantité de roseaux et d'herbes, qui servent de refuge à une multitude de canards, d'oies et d'autres oiseaux aquatiques. Cette circonstance physique lui fait donner par les Turks le nom de *Saghlekh*; les Arméniens par la même raison, l'appellent *Schamp*, dénomination fort ancienne, puisqu'on la trouve dans l'histoire de Moyse de Khoren, l. 3, c. 59. Lazare de Pharbe, c. 70, p. 259, est le seul qui donne à ce lac le nom de *lac* ou *mer de Karin*. Dans l'été les eaux du lac diminuent beaucoup, les habitants fauchent alors les roseaux et s'en servent en guise de bois pour chauffer les bains publics d'Arzroum. Le bois est extrêmement rare dans cette partie de l'Arménie. La largeur de ce lac est fort inégale, il est si resserré en quelques endroits que l'on peut le passer sur des ponts, parmi lesquels il en est un en pierre et de treize arches. Ils servent en hiver pour le passage de charrettes, qui vont d'une rive à l'autre, mais qui en été traversent par le milieu des eaux. On trouve un grand nombre de bourgs peuplés et de beaux villages dans les environs de ce lac. — S.-M.

[1] Lazare de Pharbe nous apprend c, 70, p. 259, que ce personnage né au bourg de Schirm, dans le pays d'Arschamouni, était fils du nourricier de Nerseh prince de Camsar, ce qui indique qu'il était lui-même de haute naissance, car les princes arméniens étaient dans l'usage de ne confier le soin d'élever leurs enfants qu'à des individus d'un rang très-distingué.—S.-M.

[2] Cet endroit, situé sur la rive septentrionale du lac de Karin ou d'Arzroum, n'est mentionné que par le seul Lazare de Pharbe, c. 70, p. 259. On l'appelle actuellement *Ardzathi* ou *Ardzethi;* il est compris dans le territoire particulier qui dépend de la ville d'Arzroum, dont il est éloigné de trois lieues environ dans la direction nord-est. Il est sur le bord d'un torrent, qui descend du mont *Doumli* et vient se joindre en ce lieu aux eaux du *Saghlekh*. La plupart de ses habitants sont arméniens. On y trouve environ cent maisons et une église bâtie en pierres. — S.-M.

[3] Cette ville est celle qu'on appelle *Arzroum* actuellement, et qui est encore une des villes les plus considérables de l'Arménie. J'ai donné de grands détails sur son origine, t. 5,

détachement de Perses; mais les habitants du pays prirent leur parti; ils battirent les ennemis, leur tuèrent soixante-douze hommes, et les mirent en fuite. Ces guerriers ne tardèrent pas à rejoindre Vahan, qui, après l'entrée des Perses sur le territoire romain, était revenu sur ses pas, et se trouvait à Érez [1], dans le pays d'Arschamouni [2], où ils firent leur jonction.]

L.
[Succès de Vahan.]
[Laz. Pharb. c. 70, 71, 72 et 73.]

— [Tant de bonheur accrut l'audace de ces redoutables fugitifs. Aussi, malgré la disproportion des forces, ils devinrent agresseurs à leur tour. Ils joignirent à leurs soldats les habitans d'Érez et conçurent le hardi projet d'attaquer Schahpour et les troupes arméniennes de Gédihon qui étaient venues le rejoindre. Ils se jetèrent sur un corps assez nombreux qui se trouvait dans le voisinage, lui tuèrent six cents hommes; le reste, qui se composait de plus de deux mille soldats, prit honteusement la fuite devant une poignée de guerriers. Les Arméniens perdirent, dans cette affaire, un prince Gabélien [3] nommé Gabal. La nuit empêcha Vahan de poursuivre les vaincus. Il se porta dans une autre direction vers le bourg fortifié d'Olin, appelé

p. 445-449, liv. xxx, § 13. — S.-M.

[1] Cet endroit, qui n'était alors qu'un bourg, devint plus considérable dans la suite. Au milieu du onzième siècle, il était possédé par un prince d'origine géorgienne issu de la race des Orpéliens, Ivané fils de Libarid, qui l'avait reçu de l'empereur grec. Situé sur les frontières de l'Astianène, il y a été compris par divers écrivains. — S.-M.

[2] Ce canton, nommé aussi *Aschmouni*, était compris dans la grande province de Dourouperan, dont il formait une des seize subdivisions. Il était voisin de la Sophène, province de la quatrième Arménie, qui faisait partie de l'Arménie romaine. — S.-M.

[3] L'origine de cette famille remontait, selon Moyse de Khoren, l. 2, c. 7, jusqu'à un certain Gabal, qui avait été chargé par Valarsace, premier roi arsacide d'Arménie, du soin de l'approvisionnement de son palais. Il transmit cette fonction à ses descendants, et il eut en fief une portion du pays d'Ararat, limitrophe

aussi Schdia [1], où lui et les siens passèrent la nuit dans des étables. Il entra dans le fort le lendemain, au lever de l'aurore. Schahpour, impatient de se venger, avait rassemblé un autre corps de quatre mille hommes, et se disposait à cerner Vahan dans la position où il s'était retiré. Le Siounien, qui l'accompagnait, l'exhortait sans cesse à ne donner aucun repos à Vahan, pour l'empêcher de réunir une armée. Celui-ci n'a pas plutôt reconnu le dessein de l'ennemi, qu'il range en bataille sa petite troupe, la harangue, et marche sans différer à la rencontre des Perses. La première charge fut terrible. Les Arméniens en furent épouvantés, et prirent la fuite. Vahan, les trois frères de la maison de Camsar, Mouschegh et un petit nombre de braves, en tout au nombre de trente, restèrent seuls sur le champ de bataille. Ils ne furent point effrayés de l'abandon de leurs compagnons; ils s'avancèrent lances baissées contre les Perses, dans l'espérance de se faire jour à travers leurs bataillons. Ils y réussirent. Khonth Aravénien, Ners Josépian, Algen, seigneur du pays de Vanand, et un Grec nommé Hipparque, se jettent au milieu des Arméniens infidèles, attaquent le traître Gédihon, le renversent au milieu des siens, et périssent eux-mêmes après avoir immolé une multitude d'ennemis. Vahan et ses autres compagnons se couvrirent également de gloire, et méritèrent par leurs

de la province d'Arscharouni, anciennement *Eraskhadsor* (vallée de l'Araxes), ou Araxanène. On donne actuellement à ce canton le nom de *Kaghzvan;* il est au midi de l'Araxes, et il forme une petite principauté presque indépendante.— S.-M.

[1] Lazare de Pharbe est le seul auteur qui fasse mention de ce lieu, c. 71, p. 262, dont il n'est pas facile de fixer la situation, mais qui devait être sur l'extrême frontière des possessions persanes.—S.-M.

exploits les éloges du général persan et de son armée. Les Arméniens s'arrêtèrent, après le combat, à peu de distance du champ de bataille, et ils s'y réposèrent en présence de l'ennemi qu'ils venaient d'humilier, et dont ils défiaient la puissance. Cet échec, qui devait produire le plus fâcheux effet pour les armes persanes, et qui pouvait amener le soulèvement de tout le pays, décida le général ennemi à prendre le parti de la retraite, et il l'effectua dans la direction du pays de Pasen [1]. Pendant ce temps-là, Vahan grossissait le nombre de ses partisans, et les dirigeait vers Vagharschabad, où il ne tarda pas à arriver. Il y rendit graces à Dieu des succès extraordinaires qu'il avait obtenu; de là il se rendit à Dovin, où il se réunit aux princes restés fidèles, et se concerta avec eux pour achever la délivrance de leur pays.]

LI. [Les Perses abandonnent l'Arménie après la mort de Pérosès.] [Laz. Pharb. c. 73.]

—[Sur ces entrefaites, la nouvelle de la mort de Pérosès, de la destruction complète de son armée, et de la perte de tous les personnages illustres qui faisaient la force de la monarchie persane, parvint en Arménie. Des courriers extraordinaires, expédiés par les grands de la Perse assemblés à Ctésiphon, pour aviser aux moyens de sauver l'état, arrivèrent en même temps auprès de Schahpour en Arménie, et de Zarmihir en Ibérie. Les lettres des princes arméniens qui se trouvaient en Perse confirmèrent ces désastreuses nouvelles. On pressait les deux généraux de réunir sans différer toutes leurs troupes, et de se diriger à marches forcées vers la Perse. Schahpour ne pouvait croire d'abord au malheur de son roi; mais l'arrivée de l'ar-

[1] Lazare de Pharbe remarque, c. 72, p. 268, qu'il s'y posta dans un endroit nommé *Alvar*.—S.-M.

mée d'Ibérie ne lui permit plus d'en douter. En général habile, il prit les précautions nécessaires pour diminuer les inconvénients de sa retraite, et pour empêcher le soulèvement trop rapide des Arméniens, qu'il avait tant de peine à contenir, et qui pouvaient lui couper le passage et l'empêcher de voler à la défense de sa patrie, menacée d'une prochaine invasion par les Hephthalites victorieux. Il laissa une garnison suffisante dans le fort de Boghpert [1], où il gardait prisonnières les femmes des princes de la maison de Camsar; et sans différer plus long-temps, il partit avec Zarmihir, et leurs armées réunies se rendirent en Perse, pendant que Vahan s'occupait de profiter de cette faveur inespérée de la fortune pour délivrer l'Arménie du joug des Perses. — S.-M.]

LII. [Balasch succède à Pérosès.] [Laz. Pharb. c. 73 et 74.] Theod. Lect. l. 2, c. 51.

— [La mort de Pérosès [2] et de presque tous ses enfants, ainsi que la perte totale de son armée, jeta, comme on doit bien le penser, le plus grand désordre dans tout le royaume. Soufaray [3], personnage illustre, allié ou descendant des anciens rois [4], que Pérosès avait

[1] Voyez ci-dev. § 49, p. 296, not. 3. — S.-M.

[2] Je dois remarquer encore que ce prince est appelé *Firouz* par les auteurs persans. — S.-M.

[3] La détermination de la véritable prononciation de ce nom est fort difficile. Les annales arabes d'Eutychius, t. 2, p. 124 et 127, le présentent sous la forme *soukhran;* il est écrit *soukhra* dans Mirkhond (Hist. des Sass. p. 351.). Louthf-allah le nomme *Serferas* et *Soufaray*. D'autres l'appellent *Sourkhdar* (Mouradgea d'Ohsson, *Tabl. hist. de l'Orient*, t. 2, p. 242). Dans le *Modjmel-altewarikh*, je le trouve écrit *Serferay*. Toutes ces variations viennent de l'incertitude des points diacritiques dans l'écriture arabe ou du mauvais état des manuscrits. Je crois que le nom de *Soufaray* adopté par Lebeau à l'imitation de Deguignes est le plus exact. — S.-M.

[4] Ce personnage était d'une origine fort illustre. Selon Eutychius, t. 2, p. 125, il appartenait à la race d'Ardeschir (et non *Azdashir*, comme l'éditeur lit mal à propos), chef de la dynastie des Sassanides. Louthf-allah, cité dans l'histoire des Sassanides de Mirkhond, le fait descendant de *Minoutcheher*, un des anciens monarques de la Perse; c'est une

chargé en partant du gouvernement de l'état, se hâta de prendre les mesures les plus propres à arrêter les progrès de l'ennemi, et à prévenir les troubles intérieurs. Il était lieutenant-général, commandant ou *marzban* du Sedjestan, province située à l'extrémité orientale de la Perse [1]. Il y avait un corps de troupes, avec lequel il contint les Hephthalites, et il donna aux Perses le temps de respirer. Dans cet intervalle, les personnages de marque échappés aux désastres de Pérosès, et les grands du royaume, se hâtaient de se rendre à Ctésiphon, pour aviser aux moyens de tirer la Perse de la fâcheuse situation où elle avait été mise par l'imprudence de son roi. On s'était hâté, comme on l'a vu, de rappeler les armées et les généraux qui se trouvaient encore en Arménie et en Ibérie, et parmi lesquels étaient Zarmihir, le fils de Soufaray [2]. Zarmihir et Schahpour furent à peine arrivés à Ctésiphon qu'on s'y occupa de faire cesser la vacance du trône. Quoique la monarchie persane fût héréditaire de droit, et que l'usage fût de déférer la couronne au fils aîné du dernier souverain, les grands de la Perse assemblés n'en avaient pas moins le droit reconnu de conférer la couronne par une sorte d'élection, faite parmi les membres de la famille royale; mais seulement dans des circonstances

Jos. Styl. ap. Assem. bibl. or. t. 1, p. 263 et seq. Agath. l. 4, p. 137. Proc. Pers. l. 1, c. 4. Theoph. p. 106. Eutych. Ann. t. 2, p. 124, et 127. Cedren. t. 1, p. 355. Abulfar. Chr. Syr. p. 76. Assem. bib. or. t. 3, p. 400 et seq.]

manière de dire qu'il était allié ou descendant des rois. L'auteur du *Modjmel-altewarikh* nous apprend qu'il était né à Schiraz, capitale actuelle du Farsistan. Il était *marzban* du Sedjestan ou lieutenant-général, commandant la frontière orientale de la Perse; le territoire de Kaboul était compris dans son gouvernement. Les auteurs persans et arabes nous font connaître que le *Zarmihir* que Pérosès avait envoyé en Arménie, et ensuite en Ibérie, et qui était revenu en Perse après la défaite et la mort du roi, était son fils. — S.-M.

[1] Les Arméniens donnaient à ce pays le nom de *Sakastan* et les Grecs celui de *Sacastène;* on l'appelle à présent *Sedjestan* ou *Sistan*. Voyez t. 2, p. 295, not. 3, liv. x, § 62 et t. 5, p. 437, not. 3, liv. xxx, § 9. —S.-M.

[2] Voyez ci-dev. § 51, p. 301 et 302.— S.-M.

extraordinaires, comme était celle où on se trouvait alors [1].]— Cabad, le seul [2] qui restait des trente fils de Pérosès[3], parut trop jeune pour lui succéder [4].—[Après

[1] On apprend de Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 5, qu'il était permis chez les Perses d'élever au trône un simple particulier, mais seulement quand la race royale était éteinte. Πέρσαις δὲ οὐ θέμις ἄνδρα ἐς τὴν βασιλείαν καθίστασθαι ἰδιώτην γένος, ὅτι μὴ ἐξιτήλου παντάπασι γένους τοῦ βασιλείου ὄντος. —S.-M.

[2] Si l'on s'en rapporte aux auteurs orientaux, Firouz ou Pérosès avait eu d'autres enfants qui ne l'avaient pas suivi dans son expédition, ou tous les frères de Kabad n'avaient pas péri dans la guerre contre les Huns, car on trouvera bientôt un autre personnage, que l'on dit frère de Kabad, mais qui était plutôt un fils d'Iezdédjerd II, et par conséquent frère de Pérosès et de Balasch. Voyez ci-après § 66, p. 329, note 3.—S.-M.

[3] C'est de Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 4, que l'on apprend que Pérosès était parti pour faire la guerre aux Hephthalites, suivi de trente de ses fils, ne laissant en Perse que le seul Kabad, qui n'était pas encore assez âgé pour prendre part à cette expédition. Ἐπὶ τοὺς Ἐφθαλίτας ἦγε, τῶν παίδων ἕνα μὲν Καβάδην ὀνομαζόμενον μόνον ἀπολιπών· τηνικαῦτα γὰρ ἡβηκὼς ἔτυχε· τοὺς δὲ λοιποὺς ἅπαντας ἐπαγόμενος τριάκοντα μάλιστα. C'est du même auteur que l'on apprend encore que Cabad était le plus jeune des fils de Pérosès, τὸν νεώτατον Περόζου υἱὸν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 4.—S.-M.

[4] Il semblerait d'après ce que dit Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 4, qu'aussitôt après la défaite de Pérosès, les Perses déclarèrent roi son fils Cabad, qui aurait été proclamé par ceux qui n'avaient pas suivi son père dans son expédition contre les Hephthalites. Ὅσοι μέντοι Περόζῃ οὐ ξυνστρατεύσαντες ἐν χώρᾳ τῇ αὐτῶν ἔμειναν, οὗτοι δὴ βασιλέα σφίσι Καβάδην εἵλοντο τὸν νεώτατον Περόζου υἱὸν, ὅσπερ τηνικαῦτα περιῆν μόνος. Il est évident que Procope ne connaissait pas bien les événements qui se passèrent alors en Perse, car en parlant du détrônement de Cabad, qui arriva en la onzième année de son règne en l'an 498, il dit que l'on éleva alors sur le trône un frère de Pérosès nommé Blasès. Il est certain que ce personnage, qui régna effectivement en Perse, était mort à cette époque depuis plusieurs années, et qu'il avait précédé Cabad sur le trône. Procope l'a confondu avec Djamasp ou Zamasphès, autre frère de Pérosès, qui fut en effet appelé au trône de Perse par les grands mécontents de Cabad, comme on le verra bientôt. Théophanes, p. 106, Théodore le lecteur, l. 2, c. 51, et Cedrénus, t. 1, p. 355, ont commis la même erreur que Procope qu'ils ont copié, comme il est facile de le voir aux expressions dont ils se servent. Selon le *Modjmel-altewarikh* et quelques autres ouvrages, Cabad aurait suivi son père à la guerre, et aurait été fait prisonnier par les Hephthalites avec sa sœur Firouzdokht et l'archimage Ten-Firouz. D'autres auteurs, tels qu'Eutychius, t. 2, p. 127, et Mirkhond assurent que Cabad était resté en Perse, sous la garde du gou-

bien des débats et des intrigues, on parvint enfin à s'entendre.]—Les Perses mirent la couronne sur la tête d'Obalas [1] [ou Balasch] nommé aussi Balascès ou Blasès [2], frère de Pérosès [3].—[Zarmihir fut chargé de lui transmettre officiellement la décision de l'assemblée, et il profita

verneur du Sedjestan, qui avait été chargé par Pérosès de l'administration du royaume, pendant son absence. Ce récit me paraît le plus vraisemblable de tous.— S.-M.

1 Ὀβάλας δὲ ὁ τούτου ἀδελφὸς ἐπὶ τὴν ἀρχὴν ἀναβάς. Agath. l. 4, p. 137.—S.-M.

2 Ce prince, appelé *Balasch* et *Palasch* par les auteurs arabes et persans, est nommé aussi *Balasch* par les écrivains syriens. Les Arméniens l'appellent *Vagharsch* ou *Valarsch*. Ce nom est le même que celui que les Grecs nous ont transmis sous la forme de *Vologèse* ou *Bolagasès*, et qui fut porté par plusieurs monarques de la race des Arsacides. Il a été diversement altéré par les auteurs grecs de cette époque, sans devenir cependant tout-à-fait méconnaissable. Procope, *de bel.Pers.* l. 1, c. 5, l'écrit Βλάσης, Théodore le lecteur, l. 2, c. 51, Βλάσσης, Théophanes, p. 106, Βλάσης ou *Ouallas*, Βλάσην, τὸν καὶ Οὐάλλαν. Il est évident que cette dernière forme est à peu de chose près la dénomination persane. Agathias, l. 2, p. 137, écrit *Obalas* Ὀβάλας. L'historien arabe Eutychius l'appelle, t. 2, p. 127, *Balabes*, mais sans doute par une faute de copiste. C'est toujours le même nom, avec d'assez légères altérations. J'adopterai dans mon récit la forme persane *Balasch*, qui est évidemment celle que les Grecs ont voulu reproduire. Tous les auteurs grecs, syriens et arméniens, font Balasch frère de Firouz ou Pérosès. Les écrivains arabes et persans le font au contraire fils de Firouz, par conséquent frère de Kabad. On ne peut balancer entre les uns et les autres. Les premiers étaient pour la plupart contemporains, partant leur témoignage doit être préféré. —S.-M.

3 Pour déterminer avec certitude la chronologie de cette partie de l'histoire persane, qui est fort difficile, très-embrouillée et très-défectueuse dans tous les ouvrages, il faut de toute nécessité commencer par déterminer la durée du règne de Cabad. Un auteur contemporain et bien instruit de l'histoire de Perse, Jean Malala, part. 2, p. 211, place au 8 septembre de l'an 531, la mort de Cabad, après un règne de quarante-trois ans et deux mois, ce qui porte son avénement en l'an 488. Cette notion, bien d'accord avec ce qu'on trouve dans les auteurs orientaux, fait voir qu'il faut comprendre dans cet intervalle le temps pendant lequel Djamasp, frère de Cabad, occupa le trône en sa place; ainsi l'année persane qui commença le 23 mai de l'an 488, fut comptée comme la première de son règne. Son prédécesseur Balasch, comme je le ferai bientôt voir, avait régné quatre ans et était dans sa cinquième année quand on lui ravit la couronne. Ce prince avait donc commencé à compter ses années royales à partir du 24 mai 484. Presque tous

de cette occasion pour lui remontrer que c'étaient la violence, l'injustice, la tyrannie capricieuse et l'aveuglement de Pérosès, qui avaient produit les malheurs de la Perse; qu'en refusant d'écouter les avis des grands de l'état et des plus habiles conseillers cet imprudent monarque s'était aliéné toute la nation; que, pour lui, c'était à sa réputation de modération et de sagesse qu'il était redevable de la couronne qu'on lui décernait.]—Ce prince [était en effet] d'un caractère doux et pacifique; trouvant le royaume épuisé d'hommes et d'argent, il n'entreprit pas de venger la mort de son frère. Soufaray,

les auteurs orientaux, le *Modjmel-altewarikh*, la chronique d'Abou'l-féda, celles d'Eutychius, t. 2, p. 124 et 127, et d'Abou'lfaradj, *chron. arab.* p. 92, donnent à Firouz un règne de vingt-sept ans, ce qui est d'accord avec la chronique manuscrite de Thabary, qui s'exprime avec plus de précision, en disant que les uns lui donnent vingt-six, les autres vingt-sept ans, mais qu'il avait régné au juste vingt-six ans et cinq mois. L'auteur syrien Siméon, évêque de Beth-Arsam, qui était presque contemporain de ce prince, parle d'événements arrivés dans la 27e année de son règne (voyez Assem. *Bibl. Orient.* t. 1, p. 354, et t. 3, p. 397). Tous ces témoignages font voir que Pérosès périt dans la vingt-septième année de son règne. Cette indication montre bien clairement que la première année royale de Pérosès fut comptée du 31 mai 458, comme je l'ai fait voir ci-dev. t. 6, p. 438, note 3, liv. XXXIV, § 38. Il est évident qu'il supputait la durée de son règne depuis la mort de son père, et qu'il ne tint aucun compte du règne de son frère Hormouzd, se considérant comme monarque légitime depuis cette époque. Agathias, l. 4, p. 137, place sa mort en la 24e année de son règne, διεφθάρη τετάρτῳ καὶ εἰκοστῷ τῆς βασιλείας ἐνιαυτῷ, ce qui semble indiquer qu'il veu parler de son règne effectif, après la mort de son frère. D'après cela, la durée de la domination de ce dernier aurait été d'environ deux ou trois ans. Abou'lfaradj, dans sa chronique syriaque, p. 76 et 77, place le commencement du règne de Balasch, et par conséquent la fin de celui de Firouz, en la 9e année de l'empereur Zénon, qui correspond aux années 483 et 484, ce qui est à peu de chose près conforme au résultat que j'ai déja énoncé. Abou'lféda rapporte, dans la partie encore inédite de sa chronique (Man. arab. de la Bibl. du Roi, n° 615 A. f° 38 *recto*), que Pérosès périt en l'an 793 d'Alexandre ou des Séleucides, ce qui répond à l'an 481 de J.-C. Cette erreur n'est pas trop forte pour un écrivain ordinairement aussi mal informé de l chronologie des temps antérieurs à l'islamisme. — S.-M.

gouverneur des provinces de Perse limitrophes de l'Inde[1], conclut avec les Hephthalites[2] un traité par lequel les Perses se soumirent à payer tribut à leurs vainqueurs[3]. —[Les Huns consentirent à rendre les prisonniers et nommément Firouzdokht, la fille du roi et l'archimage Tenfirouz[4].]—Cabad fut donné en ôtage, et cet assujettissement honteux dura deux ans[5].—[Soufaray vint ensuite à la cour, pour assister Balasch de ses conseils et concerter avec lui les moyens de rétablir la tranquillité dans la monarchie persane[6].]

LIII. [Balasch s'occupe de pacifier l'Arménie.] [Laz. Pharb. c. 74, 75 et 76.]

— [Dès les premiers moments de son règne, Balasch s'était occupé d'apaiser la guerre qui désolait l'Arménie depuis plusieurs années. Zarmihir, alors président du conseil, et qui connaissait mieux qu'aucun autre la situation des affaires en ce pays et les véritables causes de la révolte de Vahan et de ses compagnons, ne cessait d'exhorter le roi à mettre un terme à cette guerre. Plein d'admiration pour les actions héroïques du prince mamigonien, il les racontait au roi avec les plus grands éloges, et ces éloges ne pouvaient être suspects, puisque c'était aux dépens de sa propre gloire qu'il exaltait celle des Arméniens. Il était secondé par Schahpour, qui avait commandé comme

[1] C'est-à-dire du Sedjestan. Voy. ci-dev. p. 302, note 4. — S.-M.

[2] Et non *Nephtalites*, comme le dit Lebeau. Voyez ci-dev. § 29, p. 251, note 2.—S.-M.

[3] Procope dit aussi, *de bel. Pers.* l. 1, c. 4, qu'après la défaite de Pérosès les Perses furent tributaires des Hephthalites, jusqu'à ce que l'empire de Cabad fut devenu puissant. Τότε δὴ Ἐφθαλίταις κατήκοοι ἐς φόρου ἀπαγωγὴν ἐγίνοντο Πέρσαι, ἕως Καβάδης τὴν ἀρχὴν ἰσχυρότατα κρατυνάμενος, φόρον αὐτοῖς ἀποφέρειν τὸν ἐπέτειον οὐκέτι ἠξίου. — S.-M.

[4] Voyez ci-dev. § 31, p. 258, not. 2, et § 52, p. 304, n. 4.— S.-M.

[5] Ἤρξαντο δὲ Περσῶν οἱ Βάρβαροι οὗτοι ἐνιαυτοὺς δύο. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 4. — S.-M.

[6] Je dois remarquer que je n'ai rien retranché dans ce paragraphe, je me suis borné à y faire des additions. Il diffère cependant beaucoup

lui en Arménie, et qui n'avait pas une admiration moins vive, ni moins d'estime pour Vahan. Ils désiraient que ce vaillant guerrier obtînt, en traitant avec le roi, des conditions honorables. Balasch nomma alors à la place de *Marzban* en Arménie Nikhor Veschnaspdat [1], homme qui joignait à beaucoup de politesse et de douceur un grand esprit de justice. On lui donna un corps d'armée tiré des troupes cantonnées dans l'Aderbadékan [2] et dans les provinces de Her et de Zaravand [3], non pas pour combattre, mais pour appuyer les mesures qu'il fallait prendre pour amener la parfaite pacification du pays. Le nouveau gouverneur se mit en marche au retour du printemps [4]; mais il n'essaya pas d'entrer en Arménie, car il craignait d'alarmer les habitants et de rallumer malgré lui les hostilités. Il s'arrêta sur les frontières, dans la province de Her, et fixa son séjour dans un lieu nommé Névarsak [5]. Il fit ensuite partir des messagers [6], chargés d'instruire Vahan qu'il était porteur d'une lettre du roi dans laquelle ce prince l'invitait à rentrer sous l'obéissance des

de celui qui lui correspond dans le texte de Lebeau. —S.-M.

[1] J'ai fait mention, t. 6, p. 287, not. 2, liv. XXXIII, § 47, d'un général persan qui joignait le nom de *Nikhoragan* à celui de Sébokht qu'il portait déja. Il était peut-être de la même famille. Il pourrait se faire encore que le nom de *Nikhor*, placé devant Veschnaspdat, indiquât une dignité, et que le dernier fût réellement le seul nom propre de cet individu.— S.-M.

[2] On nommait ainsi la partie montueuse et septentrionale de l'ancienne Médie, appelée par les Grecs Atropatène, comprise entre l'Arménie et la Perse. C'est l'*Aderbaïdjan* des modernes. J'en ai déja parlé, t. 1, p. 408, not. 3, liv. VI, § 14 et t. 3, p. 278, not. 1, liv. XVII, § 5.—S.-M.

[3] Voyez t. 6, p. 289, not. 7, liv. XXXIII, § 49.—S.-M.

[4] Pérosès étant mort comme je l'ai fait voir, ci-dev. § 31, p. 259, note 3 et § 52, p. 305, not. 3, vers l'automne de l'an 484, il est évident qu'il s'agit ici du printemps de l'an 485.—S.-M.

[5] Cet endroit n'est connu que par le témoignage du seul Lazare de Pharbe, c. 76, p. 279.—S.-M.

[6] C'étaient Schahpour secrétaire du conseil, et Mihir Veschnasp Djovarschatsi.—S.-M.

Perses et à traiter de la paix à des conditions raisonnables.]

LIV. [Les Perses négocient avec Vahan.] [Laz. Pharb. c. 76 et 77.]

— [Lorsque les envoyés de Nikhor furent arrivés au camp de Vahan, celui-ci convoqua un grand conseil, dans lequel il appela tous les princes ses alliés, pour connaître et discuter les propositions du roi de Perse. Ils répondirent d'un commun accord, qu'ils ne refusaient pas de traiter avec les Perses et de se soumettre à l'autorité du roi, mais qu'il fallait avant tout leur accorder trois conditions essentielles, garanties par la signature et le cachet du monarque, sans lesquelles ils ne pouvaient entendre à aucun arrangement, étant résolus de combattre jusqu'à la mort. La première était de leur accorder le plein et entier exercice de la religion chrétienne, la destruction de tous les pyrées et temples du feu construits en Arménie, ainsi que l'engagement de ne plus tenter de faire parmi eux des prosélytes à la loi persane, et de ne conférer aucun honneur ou dignité à des Arméniens pour fait d'apostasie. La seconde condition était que dorénavant on rendît la justice et que l'on distribuât les récompenses selon les règles de la plus stricte équité et selon le mérite réel de chacun. Enfin, en troisième lieu, que le roi consentît à s'occuper lui-même de l'administration des affaires de l'Arménie, et de n'en plus laisser le soin et la direction à des étrangers. Vahan promettait, après l'adoption de ces conditions préliminaires, d'entrer sur-le-champ en négociation avec les officiers du roi. Cinq personnages distingués par leur naissance et leur capacité, Iaschkour Ardzrouni, Sahag, le plus jeune des princes de la maison de Camsar, Vasavourd Karkaïn, Aravan Alpiourkatsi et Padjok Mardbietakan, furent

chargés de porter cette réponse au camp des Perses. Ils furent reçus avec la plus grande distinction par Nikhor, qui donna de grands festins pour témoigner sa joie de leur arrivée. Le lendemain, il rassembla un grand conseil, et on y lut la lettre de Vahan, en présence des envoyés. On accueillit les demandes des Arméniens, dont on reconnut la justice, et Nikhor écrivit aussitôt à Vahan une lettre, qu'il lui fit porter par Schahpour, secrétaire de son conseil, et dans laquelle il l'assurait que tout ce qu'il désirait pour sa nation lui serait accordé. Les députés arméniens furent congédiés et comblés de présents.]

LV. [Vahan traite avec les Perses.] [Laz. Pharb. c. 77, 78.]

— [Le messager de Nikhor et ceux de Vahan arrivèrent en même temps auprès du prince arménien. Celui-ci fut alors pleinement convaincu de la pureté des intentions du roi de Perse. Il rassembla tous les seigneurs ses confédérés; puis il se mit à la tête d'un petit corps de troupes, et se porta vers la province d'Ardaz [1], où il s'arrêta dans un lieu nommé Eghind [2]. Aussitôt il dépêcha un exprès pour demander une entrevue au général persan, qui s'empressa d'accepter cette offre, et livra pour ôtages aux Arméniens huit personnages d'un très-haut rang, parmi lesquels on distinguait Veh-Vehnam, qui avait été intendant-général [3] de l'Arménie du temps du *Marzban* Ader-Veschnasp [4]; Ners-Schahpour, frère de Schahpour Mihranian [5], et Schahbab, grand fauconnier de l'Aderbadagan [6]. Vahan

[1] Voyez t. 6, p. 299, not. 3, liv. XXXIII, § 56.—S.-M.

[2] Cet endroit n'est mentionné que par le seul Lazare de Pharbe, c. 78, p. 286.—S.-M.

[3] *Hazarabied.* Voyez ci-dev. § 37, p. 271, not. 1.—S.-M.

[4] Voyez ci-dev. § 38, p. 274. —S.-M.

[5] Voyez ci-dev. § 42, p. 284, not. 3. — S.-M.

[6] Lazare de Pharbe, c. 78, p. 286, place devant le nom de Schahbab, les mots *bazé Aderbaïgan*. Il est évi-

et plusieurs des princes ses compagnons se rendirent au camp des Perses. Ils y furent reçus avec les marques les moins équivoques d'amitié et de bienveillance. Les chefs discutèrent en particulier et en conseil général les conditions de la paix. On s'entendit sans peine, malgré les intrigues des Arméniens apostats, qui s'efforçaient, par tous les moyens, de rompre cet accord. Les chefs arméniens et persans se traitaient sur le pied d'une égalité parfaite. Enfin tout était convenu; on avait envoyé au roi le résultat des négociations, et on n'attendait plus que la ratification définitive, quand il survint un contre-temps qui arrêta la conclusion de cette paix, également désirée des deux partis.]

LVI. [Révolte de Zareh, frère de Balasch.] [Laz. Pharb. c. 78, 79.]

— [Un courrier était arrivé de la cour, et avait apporté à Nikhor l'ordre de rentrer sur-le-champ en Perse, avec toutes les troupes qu'il commandait, pour réprimer la révolte de Zareh, frère de Balasch [1], qui voulait se faire déclarer roi. Cet ordre était pressant. Nikhor le communiqua à Vahan, en lui disant que c'était une excellente occasion de prouver au roi qu'il était réellement un serviteur fidèle; qu'il n'avait qu'à lui confier un corps de troupes arméniennes, si petit qu'il fût, il suffirait pour mettre hors de doute la pureté de ses intentions. Vahan y consentit. Il choisit un corps de cavalerie, dont il donna le commandement à Vren de Vanand. Grégoire, fils de Vasag, propre neveu de Vahan, faisait partie de ce détachement. Le

dent que le dernier est le nom de la province appelée *Atropatène* par les anciens et *Aderbaïdjan* par les modernes. Le mot *baz* signifie en persan *un faucon*. Il est probable, à ce que je pense, que les deux mots placés par l'historien arménien devant le nom de Schahbab, indiquaient sa dignité. — S.-M.

[1] Lazare de Pharbe est le seul auteur qui ait jamais parlé de ce frère de Balasch. — S.-M.

prince s'en retourna ensuite à Dovin. La petite troupe arménienne fut bien reçue de Zarmihir, qui partit presque aussitôt pour combattre les rebelles. Les Arméniens firent des merveilles. On fut redevable de presque tous les succès de cette campagne, qui ne fut pas longue, à leur valeur. Zareh fut vaincu et pris; on l'amena à la cour, où on le mit à mort. Balasch combla d'éloges et de présents les soldats arméniens, et particulièrement le jeune Grégoire.]

LVII. [Vahan se rend à la cour de Perse.]

[Laz. Pharb. c. 80, 81, 82, 83, 84 et 85.]

— [Aussitôt que Vahan fut informé que la tranquillité était rétablie en Perse, il résolut de se rendre en personne à la cour, sans attendre plus long-temps la conclusion de la paix négociée avec Nikhor, tant il avait de confiance dans la droiture de Balasch. Il partit donc de Dovin, dans la compagnie des princes ses alliés, et suivi d'une troupe fort nombreuse. La nouvelle de son arrivée combla de joie le roi et les chefs de l'empire. On le reçût avec tous les honneurs qu'il méritait. Le lendemain, on indiqua un conseil dans le palais du roi, pour y terminer ce qui concernait les affaires d'Arménie. Le roi y adressa la parole à Vahan, en lui disant « qu'il connaissait les conférences qu'il « avait eues avec Nikhor, ainsi que les divers messages « qu'ils s'étaient adressés; que ses demandes étaient « justes, et qu'il n'était que trop vrai que son frère Pé-« rosès avait été, par sa tyrannie, la seule cause de la « révolte des Arméniens, et des malheurs de la Perse. » Vahan lui répondit et lui exposa, avec autant de modestie que de fermeté, les motifs de la conduite qu'avaient tenue les Arméniens restés fidèles à la religion chrétienne. Son assurance, la sagesse et la mesure de ses paroles, étonnèrent et gagnèrent tous les membres

du conseil. Il n'y eut qu'un avis sur les demandes de Vahan, et sur les garanties qu'il désirait pour sa nation. Une paix perpétuelle fut conclue : elle fut aussitôt signée et scellée par le roi. Vahan fut bientôt après confirmé dans la possession de sa souveraineté, et on y joignit le titre de connétable d'Arménie. Nerseh, prince de Camsar, et Sahag, prince des Ardzrouniens, obtinrent, à sa prière, l'investiture de leurs possessions héréditaires. Vahan et ses amis furent congédiés peu après, et ils retournèrent dans leur pays comblés des dons et des graces du roi. Le clergé tout entier et le vénérable patriarche Jean Mantakouni vinrent à leur rencontre lorsqu'ils rentrèrent dans Dovin, portant processionnellement les reliques de saint Grégoire, l'apôtre de l'Arménie. On y rendit de solennelles actions de graces à Dieu, et l'heureux rétablissement de la paix fut l'occasion de réjouissances générales dans toute l'Arménie.]

LVIII. [Vahan nommé marzban d'Arménie.] [Laz. Pharb. c. 85, 86 et 87.]

— [Peu après le départ de Vahan, le roi envoya en Arménie un nouveau *marzban*. Andékan fut choisi pour occuper cette place. C'était un homme instruit, doux, prudent et juste. Il n'eut pas de peine à se concilier l'esprit des habitants. Il lui fut facile de réparer les maux que la guerre et les désordres des dernières années avaient causés dans le pays. Son administration paternelle rétablit tout sans peine, dans une parfaite harmonie. Ses rapports officiels et les lettres que l'on recevait à la cour, donnaient également l'idée la plus satisfaisante de la situation intérieure du pays. Le *marzban* avait, en particulier, la plus grande confiance et la plus grande estime pour Vahan, qu'il consultait dans toutes les occasions difficiles. Ils agissaient tou-

jours de concert. Andékan fit un voyage à la cour; et dans une conversation qu'il eut avec le roi, il lui conseilla de donner la place de *marzban* d'Arménie à Vahan, lui faisant envisager le grand avantage qu'il y avait, à confier le gouvernement de ce pays à un Arménien de haut rang, ajoutant que Vahan, par sa naissance, ses grandes qualités et la considération méritée dont il jouissait dans le pays, était le seul qui fût réellement digne de cet honneur. Les principaux ministres de Balasch partageaient l'opinion du *marzban*. Le roi, convaincu de la solidité de leurs raisons, ne tarda pas à changer cet avis en résolution du conseil. Il fit dresser la patente royale qui conférait à Vahan la dignité de *marzban*, et qui lui confiait le gouvernement de toute l'Arménie. La nouvelle de cette nomination, qui n'avait pas été sollicitée, répandit une joie universelle en Arménie. C'était sans doute la mesure la plus utile pour les intérêts de la monarchie persane, et la plus adroite que l'on pût prendre pour se concilier l'attachement de la nation. Le peuple tout entier se porta dans la grande église de Dovin, qui retentit long-temps des bruyantes actions de graces d'une multitude enivrée de joie. Vahan se transporta au palais, accompagné du patriarche et des princes, et y prit solennellement possession de sa dignité. L'un de ses premiers soins fut de faire la visite générale du pays, pour y faire détruire tous les édifices consacrés au culte des Perses, et pour relever les églises et les monastères qui avaient été détruits. La plupart des Arméniens qui, soit par crainte, soit par d'autres motifs, avaient professé jusqu'alors le culte du feu, y renoncèrent volontairement et firent publiquement profession de la religion chrétienne. Le

patriarche seconda de tous ses moyens les efforts de Vahan, et ils parvinrent de concert à rétablir l'organisation spirituelle de l'Arménie. Peu après, Vahan nomma, avec la permission du roi, son frère Vard connétable, et son neveu Grégoire fut fait gouverneur du château de Cabouid ou Artagers [1], et seigneur des pays environnants. C'est ainsi que la modération et l'esprit pacifique du roi Balasch parvinrent à rétablir sans efforts la tranquillité dans la Persarménie, troublée depuis si long-temps.]

LIX. [Triste état de la Perse sous Balasch.] [Jos. Styl. ap. Assem. Bib. Or. t. 1, p. 264. Agath. l. 4, p. 137 et 138. Theoph. p. 106. Eytych. t. 2, p. 127. Deguignes, Hist. des Huns, l. 4, c. 2.]

— [La pacification de l'Arménie, la bonté et l'humeur peu guerrière du nouveau roi de Perse, auraient fermé les plaies profondes que l'ambition et la tyrannie de Pérosès avaient faites à l'empire, si l'état n'avait pas été d'ailleurs dans la plus déplorable situation. Les dépenses causées par la dernière expédition contre les Hephthalites, les pertes énormes faites dans la fatale catastrophe de Pérosès, et les tributs qu'il fallait payer aux Huns, avaient épuisé les ressources financières du royaume. Il en résultait un malaise général, qui paralysait toutes les parties de l'administration, et qui se manifestait par des résistances à l'autorité et par des rébellions. La révolte de Zareh, quoique punie, avait été d'un fâcheux exemple. Les seigneurs qui avaient donné la couronne à Balasch, respectaient peu un roi qui était leur ouvrage, et dont les qualités ne présentaient rien de redoutable. L'embarras où se trouvaient les finances le tenait dans leur dépendance.] —L'indigence où se voyait réduit le roi de Perse le força d'avoir recours à Zénon. Dans le traité par le-

[1] Voyez t. 2, p. 241, not. 2, liv. x, § 22, et t. 3, p. 367, note 2, liv. xvii, § 60. — S.-M.

quel Jovien avait autrefois cédé Nisibe à Sapor, il était stipulé qu'au bout de cent vingt ans les Romains pourraient rentrer en possession de cette ville, en payant aux Perses une certaine somme [1]. Balasch fit demander cet argent, mais sans offrir de rendre Nisibe. Zénon, occupé alors de la guerre contre Illus et Léonce, loin d'être disposé à racheter Nisibe, aurait voulu retirer l'argent que Pamprépius avait fait donner à Pérosès pour l'engager à secourir les révoltés [2]. Il répondit aux députés, que les Perses devaient être contents qu'il les laissât en possession de Nisibe. Deux années se passèrent ainsi sans que Balasch pût être en état de lever des troupes : ce qui lui attira le mépris de ses sujets. —[Cette nation qui avait tant blâmé la folle ambition de Pérosès, ne pouvait supporter l'idée d'obéir à un souverain, tranquille tributaire des Huns. On le

[1] L'historien Josué Stylites, *ap.* Assem., *bibl.or.*t.1, p.264, est le seul auteur qui ait jamais fait mention de cette clause du traité, conclu sous Jovien, entre les Romains et les Perses, après la mort de Julien. Il n'en est question dans aucun autre écrivain grec ou latin, ni particulièrement dans Ammien Marcellin, ce qui serait fort étonnant, si cette indication était exacte. Le témoignage d'un auteur né dans le pays mérite cependant d'être remarqué. Il est probable qu'il rapporte une opinion répandue de son temps dans la Syrie. Sozomène parle, l. 9, c. 4, d'un paix de cent ans conclue avec Bahram V, en l'an 423, sous le règne de Théodose-le-jeune. J'en ai parlé, t.5, p.501, liv. XXX, § 52. Il est possible que l'on ait, dans la suite des temps, confondu les deux transactions. Quoiqu'il en soit, Josué Stylites rapporte qu'à l'expiration du terme de cent vingts ans, qui arriva sous Zénon en 483, les Perses refusèrent de rendre la place. On fit alors une autre convention, également inconnue d'ailleurs; les deux peuples convinrent de se fournir mutuellement, en cas de guerre, un secours de trois cents cavaliers armés, ou de trois cents pièces d'or pour chaque cavalier, convention dont les Romains ne firent pas usage, mais qui fut réclamée par les Perses.—S.-M.

[2] J'ai donné à ce sujet des détails circonstanciés, ci-dev. liv. XXXVI, § 44, p. 138, n.1, et ils font bien voir que Pérosès périt en l'an 484, comme j'ai essayé de l'établir, ci-dev. § 52, p. 305, n. 3.—S.-M.

rendait, par cette inconséquence, responsable d'une humiliation dont il n'était pas coupable.] — Enfin, Soufaray, qui avait été employé à conclure avec les Huns le traité déshonorant [qu'il avait fallu accepter, après la défaite et la mort de Pérosès], entreprit d'en affranchir la Perse. Il leva des troupes à ses dépens, dans son gouvernement, qui était très-étendu, et marcha contre les Huns, à la tête de cent mille hommes. Étant arrivé sur leur frontière, il écrivit [1] à leur roi une lettre menaçante. Achanouar [2] répondit en rejetant sur la perfidie de Pérosès la cause des malheurs dont la Perse était justement accablée. — [Soufaray se rendit maître de Khaschmahi, à l'extrémité orientale du Khorasan, traversa l'Oxus ou Djihoun, et s'avança jusqu'à Bikand, non loin des Hephthalites [3].] — Les deux armées s'approchèrent et en vinrent à une bataille où les Huns furent défaits [4]. Le monarque hephthalite, de peur d'exposer son pays aux mêmes désastres que la Perse avait éprouvés, ne s'obstina pas contre la fortune; dès le lendemain de sa défaite il demanda la paix, offrant de rendre les prisonniers qu'il avait entre les mains, — [parmi lesquels se trouvait Cabad, fils de Pérosès, donné en ôtage deux ans avant [5]], — et de renoncer au tribut, à condition que les Perses rendraient aux Huns

[1] Selon Deguignes, *hist. des Huns*, t. 2, p. 332, qui dit avoir tiré cette indication du *Schah-nameh* ou *livre royal* du poète persan Ferdousy, cette lettre fut écrite de Mérou dans le Khorasan. — S.-M.

[2] J'ai déja remarqué ci-dev. § 30, p. 256, n. 3, que ce prince s'appelait réellement *Khouschnawaz* ou *Akhouschnawaz*. — S.-M.

[3] C'est encore dans Ferdousy que Deguignes a puisé les détails que je rapporte d'après lui. — S.-M.

[4] Mouradjea d'Ohsson donne dans son *tableau historique de l'Orient*, t. 2, p. 243, le nom de *Kiouhenzer* à cette bataille. Il a sans doute tiré cette indication des auteurs orientaux qu'il a consultés. — S.-M.

[5] Voyez ci-d. § 52, p. 307. — S.-M.

leurs bagages, dont la victoire les avait rendus maîtres. Ces conditions furent acceptées. Soufaray revint triomphant : mais le roi n'en fut que plus méprisable.

I.X. [Balasch est détrôné.] [Jos. Styl. ap. Assem. bib. or. t. 1, p. 264. Proc. bel. Pers. l. 1, c. 6. Agath. l. 4, p. 137, et 138. Theod. Lect. l. 2, c. 51. Theoph. p. 106. Eutych. t. 2, p. 127 et seq. Cedren. t. 1, p. 355. Assem. Bib. or. t. 3, p. 399 et 400. Deguignes, hist. Huns, l. 4, c. 2.]

— [Il est difficile de croire que dans un tel état de choses l'intérieur de la Perse fût tranquille. Un roi méprisé est rarement obéi. Cabad était à peine de retour du pays des Hephthalites, qu'il s'était empressé de révendiquer l'héritage de son père. Il avait trouvé des partisans, et parmi eux on distinguait Zarmihir, ce qui semble indiquer que Balasch n'avait pas été longtemps d'accord avec les grands dont il tenait la couronne. Cabad se crut bientôt assez fort pour détrôner ce prince. Il fut vaincu cependant, et contraint de prendre la fuite. Il se retira dans le Khorasan, avec l'intention de passer de là chez les Hephthalites, pour demander à leur roi un secours de troupes, avec lequel il pût remonter sur le trône de son père. Il paraît que Cabad avait profité des deux ans qu'il avait passé comme ôtage chez les Hephthalites [1], pour y établir des relations utiles à ses intérêts. Zarmihir l'accompagna dans sa fuite, et sortit de la Perse avec lui. Ils restèrent environ deux ans chez les Huns [2], attendant une occasion

[1] Eutychius, t. 2, p. 127, donne en cette occasion au roi des Hephthalites ou Hayathélites le titre de *khakân* des Turcs. Les Turcs proprement dits n'étaient pas encore à cette époque établis dans la Transoxiane, d'où ils chassèrent les Hephthalites sous le règne du grand Chosroès. Le titre de *khakan*, comme je le ferai voir dans la suite, était commun à presque tous les souverains de race turque et hunnique. — S.-M.

[2] C'est ce qu'on peut déduire d'une historiette qui se trouve dans les Annales d'Eutychius, t. 2, p. 128 et 131, et dans la plupart des auteurs orientaux. Ils disent que durant son passage par le Khorasan, Cabad eut commerce avec une fille de condition noble, appelée Baboudokht, et qu'à son retour, celle-ci vint le trouver avec un enfant d'environ trois ans, que quelques auteurs assurent avoir été le grand Chosroès, qui fut le successeur de Cabad, ce

favorable pour attaquer Balasch, et elle ne tarda pas à se présenter. Les grands, par qui il avait été placé sur le trône, affectaient tous l'indépendance : Soufaray, jusqu'alors son appui et son fidèle serviteur, s'était retiré dans son gouvernement, où il entretenait des relations avec le prétendant. Balasch n'avait auprès de lui qu'un petit nombre de soldats, mais il était privé des moyens de les satisfaire; ses trésors étaient vides. Pour comble de malheur]—il eut encore l'imprudence de s'attirer la haine des mages, toujours redoutables à leurs souverains[1]. Il voulut faire construire des bains : ce qui parut une entreprise sacrilége; les mages respectant l'eau comme l'élément le plus sacré après le feu[2], et croyant que c'était un crime de s'en servir pour laver les ordures du corps. Ils conspirèrent contre lui la quatrième année de son règne[3], se saisirent de sa personne, et lui

dont je doute, car il faudrait en conclure que Chosroès le grand serait monté sur le trône de Perse à l'âge de plus de quarante-cinq ans, ce qui ne paraît pas s'accorder avec les autres détails que l'histoire fournit sur sa personne.—S.-M.

[1] Les mages avaient effectivement une fort grande part dans le gouvernement de l'ancienne monarchie persane.—S.-M.

[2] L'eau en effet était presque aussi révérée que le feu dans l'ancienne théologie et dans l'ancien culte des Persans. C'est de l'union de ces deux éléments encore purs, que le grand dieu Ormouzd avait été formé, lors de l'origine des choses. Ces deux éléments étaient appelés frères. Voy. t.6, p.286, not. 1, liv. XXXIII, § 46. —S.-M.

[3] Agathias, l.4, p. 138, lui donne quatre ans de règne, τέτταρα γὰρ αὐτῷ μόνον ἔτη κατὰ τὴν βασιλείαν διέδραμεν. L'auteur du *Modjmel-altewarikh*, les Annales d'Eutychius, t. 2, p. 127, la chronique arabe d'Abou'lfaradj, p. 77, et la partie encore inédite de la chronique arabe d'Abou'lféda, assignent tous également quatre ans à ce prince, et le détail des faits montre assez clairement qu'il occupa en effet le trône pendant cet espace de temps. J'ai montré, ci-dev. § 52, p.305, not. 3, qu'il fallait placer en l'an 488 le commencement du règne de Cabad, et conséquemment qu'il fallait mettre en l'an 484 l'avénement de Balasch et la mort de Pérosès, comme je l'ai fait voir aussi dans la note déja citée. Les années royales de Balasch comptèrent ainsi du 24 mai 484 au 23 mai 488. — S.-M.

crevèrent les yeux [1]. C'était un supplice ordinaire en Perse : on versait dans les yeux de l'huile bouillante, ou on les perçait avec une aiguille rougie au feu [2]. Cabad fut mis sur le trône. — [Il n'avait pas attendu la mort de Balasch, pour se mettre en campagne. A la tête d'une forte armée que lui avait donnée le roi des Huns, il passa le Djyhoun et il s'avança, suivi de Zarmihir, dans le Khorasan, où il fut joint par Soufaray, qui lui amena toutes ses forces, avec lesquelles il se rendit maître de Nischapour [3]. L'état de confusion où se trouvait le royaume favorisa singulièrement ses progrès. Toutes les provinces furent conquises sans combat [4], et il s'approchait rapidement de Ctésiphon, pour en venir à une affaire décisive, quand il apprit la fatale catastrophe de Balasch. C'est ainsi qu'il fut sans contestation remis en possession du trône, dont il avait été écarté par les malheurs de la Perse.] — S.-M.

[1] Les extraits qui nous restent dans la Bibliothèque de Photius, de l'histoire ecclésiastique de Théodore le lecteur, l. 2, c. 51, semblent attribuer à Cabad la catastrophe tragique de Balasch. « Cabad ou Coad, y est-il « dit, monta sur le trône de Perse, « en aveuglant son oncle paternel « Blassès. » Κωάδης τὸν ἴδιον θεῖον Βλάσσον βασιλεύοντα τυφλώσας, Περσῶν ἐβασίλευσεν. On retrouve la même chose dans Théophanes, p. 106, et avec quelques détails de plus. Il y est dit que Cabad revint en Perse avec une armée hunnique, ὁ δὲ Καβάδης σὺν τῷ Οὐννικῷ στρατῷ εἰς Περσίδα εἰσβαλὼν, qu'il fit aveugler et qu'il garda prisonnier *Blasès* ou *Ouallas*, καὶ Βλάσην, τὸν Οὐαλᾶν, ἐξετύφλωσεν, καὶ ἐν τῇ φυλακῇ εἶχεν, et qu'il régna ensuite tranquillement, τὴν δὲ βασιλείαν ἀσφαλῶς διεφύλαξεν. On doit lui préférer le témoignage de l'auteur syrien Josué Stylites, qui était contemporain et dont l'autorité est en outre confirmée par tous les auteurs orientaux. Ils s'accordent à assurer que Balasch était déja détrôné lorsque Cabad arriva à Madaïn ou Ctésiphon, capitale du royaume. — S.-M.

[2] Tous ces détails se trouvent dans Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 6. — S.-M.

[3] Le nom de cette ville est altéré dans la chronique arabe d'Eutychius, t. 2, p. 128, où il a été mal lu par l'éditeur, qui le produit sous la forme *Abrahasahr*. — S.-M.

[4] Πόνῳ οὐδενὶ τήν τε βασιλείαν ἐκράτησεν. Theoph. *chron.* p. 106. — S.-M.

LXI. Cabad roi de Perse.

[Jos. Styl. ap. Assem. bib. or. t. 1, p.265.] Proc. bel. Pers. l.1, c.5. Agath. l. 4, p. 138. Theod. Lect. l. 2, c. 56. Theoph. p. 106. Cedr. t. 1, p. 356. Pagi ad Bar. De Guignes, hist. des Huns, l. 4. c. 2.

Ce prince aussi turbulent que son père, et un des plus méchants rois qui aient jamais régné en Perse, essuya d'étranges révolutions [1]. Cruel et intraitable, il traita ses sujets en esclaves [2]. Il bouleversa d'abord son royaume, abolissant les coutumes anciennes [3], établissant des lois bizarres, ou plutôt ne reconnaissant d'autres lois que ses passions et ses caprices [4]. Entêté des systêmes extravagants d'un imposteur nommé Mazdak, qui s'annonçait comme le réformateur de la religion reçue, il commença par rompre le lien primordial de la société humaine, en détruisant l'union conjugale; il déclara, par une loi [5], que les femmes seraient communes, et il permit aux femmes les plus distinguées de se prostituer : ce qui jeta le désordre et la confusion dans toute la Perse. C'était un de ces esprits audacieux qui, réprouvant toutes les maximes de la sagesse, toutes les pratiques de la raison, s'enivrent de leur propre folie; et fiers de contredire les siècles précédents dont ils ramassent les idées de rebut, absurdes législateurs, ne trouvent de vertu que dans le vice, de

[1] L'idée que Lebeau cherche à donner du caractère de Cabad, d'après les écrivains grecs, est loin d'être en harmonie avec ce qu'il rapporte ensuite de ses actions, d'après ces mêmes auteurs. Il est évident que le souvenir des maux que le roi de Perse avait fait aux provinces de l'empire a eu une grande influence sur le portrait passionné que ces auteurs en ont tracé. — S.-M.

[2] Il était néanmoins, selon Théophanes, p. 106, également habile et brave. Ἦν γὰρ ἀγχίνους τε, καὶ δραστήριος. —S.-M.

[3] Ἄλλα τε νεώτερα ἐς τὴν πολιτείαν εἰσῆγε. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 5.—S.-M.

[4] C'était, dit Agathias, l. 4, p. 138, un homme dur et intraitable, et propre à troubler la constitution d'un état, en introduisant des innovations, et en détruisant les anciens usages. Ἦν δὲ ἄρα καὶ πρὸς τὸ ὑπήκοον ἀπηνής τε καὶ δυστιθάσσευτος, καὶ οἷος ἀνακινεῖν τὰ καθεστῶτα, ἔς τε τὴν πολιτικὴν δίαιταν καινουργεῖν, καὶ παρατρέπειν τὰ πάλαι συνειθισμένα.—S.-M.

[5] Νόμον ἔγραψεν ἐπὶ κοινὰ ταῖς γυναιξὶ μίγνυσθαι Πέρσας. Proc. l. 1, c. 5.—S.-M.

lumières qu'en eux-mêmes, de police que dans une vie brutale et sauvage.

LXII. [Hérésie de Mazdak.]

[Jos. Styl. ap. Assem. Bib. or. t. 2, p. 265. Agath. l. 4, p. 138. Modjmel altewarikh, Ms. Pers. Bib. du Roi, n° 62. Abou'lféda, part. inéd. Ms. Arab. Bib. du Roi n° 615 A. Mirkhond. hist. des Sassan. tr. par M. de Sacy, p. 353.]

— [Ce Mazdak, dont Cabad avait adopté les opinions, plutôt encore pour satisfaire ses passions déréglées que pour amener un changement dans la doctrine religieuse établie dans la Perse par Zoroastre [1], était un mage qui passait pour très-instruit. Il était de Nischapour, dans le Khorasan [2]; son père s'appelait Bamdadan. Il était chef de la religion ou archimage [3], et il ne se servit de cette haute dignité que pour essayer de détruire plus facilement la religion dont il était le premier ministre. Il s'annonça, dit-on, comme un prophète, chargé de répandre et de faire adopter dans la Perse une loi plus pure que celle qui y était professée. Jaloux de mettre en pratique plusieurs opinions abstraites, énoncées peut-être par Zoroastre et par quelques autres philosophes, mais sagement écartées par eux-mêmes de l'ordre social, il prêcha hautement l'indifférence absolue des actions, bonnes ou mauvaises, la communauté des femmes et des biens, la légitimité des alliances entre parents interdites par les lois, la défense de tuer les animaux et de manger leur chair [4]. Il déclamait encore contre l'inégalité des rangs et contre

[1] Agathias assure que ce n'était pas parce qu'il partageait les opinions de Socrate ou de Platon, ou parce qu'il y trouvait une utilité politique quelconque, que Cabad avait accueilli l'hérésie de Mazdak, c'était uniquement pour satisfaire ses passions, etc. Οὐ κατὰ τὸν Σωκράτους, οἶμαι, καὶ Πλάτωνος λόγον, καὶ τὴν ἐν τῷ λόγῳ κεκρυμμένην ὠφέλειαν, κ.τ.λ. Agath. l. 4, p. 138.—S.-M.

[2] Selon Mirkhond, *Hist. des Sassan.* trad. de M. de Sacy, p. 353, il était d'Isthakhar, dans le Farsistan. —S.-M.

[3] Ces détails sur la personne de Mazdak sont tirés d'un historien persan inédit et anonyme, dont l'ouvrage se nomme *Modjmel-altewarikh*. Mscr. pers. de la Bib. du Roi, n° 62, f° 49 *recto*.— S.-M.

[4] Rien dans ce qui nous reste des écrits de Zoroastre n'indique que ce législateur ait prescrit quelque chose de pareil. Le soulèvement général causé par l'hérésie de Mazdak est

toute espèce de supériorité. Il prétendait que les hommes ne devaient avoir d'autre nourriture que des végétaux[1], des œufs, du lait et d'autres aliments aussi simples que l'on devait renoncer à tout faste dans les vêtements; il en donnait lui-même l'exemple à ses sectateurs, en se servant de la laine la plus grossière. Enfin, il se déclarait plus hautement, que l'ancien hérétique Manès, partisan de l'égalité des deux principes du bien et du mal [2]. Cette hérésie, si contraire à la loi de Zoroastre [3], et des opinions aussi subversives de l'ordre social, de-

la preuve sans réplique qu'il n'existait alors rien de semblable dans les usages des Perses, et cependant la loi de Zoroastre était à cette époque en pleine vigueur. On doit malgré cela convenir qu'il existe un grand nombre d'autorités, qui attestent qu'à une époque plus ancienne les Perses pouvaient contracter des mariages avec leurs mères, leurs sœurs et leurs filles. On trouve dans les poètes et dans les auteurs une multitude d'allusions qui se rapportent à cet usage, et, ce qui est plus probant encore, c'est que l'histoire en indique des exemples. Ainsi Cambyses, fils de Cyrus, fut le mari de sa sœur Atossa. Artaxerxès épousa sa fille Atossa, et ensuite une autre de ses filles appelée Amestris. Je crois cette coutume plus ancienne chez les Perses que l'établissement de la loi de Zoroastre, et je pense que ce législateur ne put la détruire entièrement. —S.-M.

[1] Il existait parmi les mages quelques classes particulières qui suivaient un régime et des pratiques plus austères que celles qui étaient prescrites par la religion et par les usages ordinaires.—S.-M.

[2] Il appelait le principe du bien *Iezdan* ou Dieu, et le principe du mal *Ahermen* ou Arimane, comme les Perses. On trouve dans le *Dabistan*, ouvrage philosophique très-intéressant, composé en persan au milieu du 17e siècle, et imprimé à Bombay en 1809, un vol. pet. in-f°, un chapitre curieux sur la secte de Mazdak.—S.-M.

[3] C'est à tort que l'on a considéré Zoroastre, et les Perses en général, comme des partisans du dualisme. Les livres de leur loi et tous les monuments historiques et philosophiques qui s'y rapportent, font voir clairement qu'ils révéraient un premier principe père de toutes choses, qui avait donné naissance à l'univers, et produit Ormouzd ou Oromazde, l'auteur de tout ce qu'il y a de bien dans le monde, et adversaire d'Arimane, ou l'auteur de tout ce qu'il y a de mal. Les Manichéens, les sectateurs de Mazdak, et tous ceux qui plus ou moins clairement admettent l'existence de deux principes, égaux en puissance, producteurs du bien et du mal, sont appelés en persan et en arabe *Zendik*, ce qui signifie *hérétique*.— S.-M.

vaient procurer à Mazdak beaucoup de partisans et d'adversaires. La plus vile populace, les gens d'une morale relâchée, ceux qui voulaient satisfaire et leur cupidité et leur ambition en troublant l'état, adoptèrent avec ardeur ses opinions. Les mages, les nobles, les fonctionnaires publics, les gens sages et attachés à l'ordre et au bien de l'état, se déclarèrent contre lui. La Perse fut jetée dans la plus grande confusion. Soufaray fit de vives représentations au roi; mais il fut sourd à ses conseils, et il continua de s'abandonner avec fureur à toutes ses passions désordonnées, sans s'embarrasser des conséquences fâcheuses qu'elles pouvaient avoir pour sa sûreté. Le mécontentement des principaux mages et des seigneurs les plus illustres s'exalta à un tel point, qu'une révolution semblait imminente. Elle ne tarda pas effectivement à éclater d'une manière terrible, comme on le verra bientôt. Cabad était fort jeune alors et sans expérience. Des considérations dictées par la politique ou la prudence n'étaient pas de nature à modérer la fougue de son caractère.]— S.-M.

LXIII. [Cabad envoie une ambassade à Constantinople.] [Jos. Styl. ap. Assem. bib. or. t. 2, p. 265 et 266. Theod Lect. l. 2, c. 52.]

Dès le commencement de son règne, il prétendit se faire un droit de l'injuste demande que son prédécesseur avait faite à Zénon. Il lui envoya un grand éléphant, et lui demanda la somme dont ce prince, disait-il, était convenu avec Balasch. Ses ambassadeurs, arrivés à Antioche, lui mandèrent que Zénon était mort[1], et qu'Anastase lui avait succédé : ils lui apprirent en même temps la révolte des Isauriens. Cabad crut l'occasion favorable; il leur donna ordre de presser Anastase, et de lui déclarer la guerre, s'il refusait de

[1] Cette ambassade fut envoyée, à ce qu'il paraît, dans la 4e année du règne de Cabad, car Zénon mourut le 9 avril 491.— S.-M.

payer la somme exigée. Anastase, sans s'effrayer de cette bravade, répondit : *qu'il ne donnerait pas ce que son prédécesseur avait refusé avec justice*[1] ; *que si Cabad demandait cet argent comme un emprunt, il consentait à le lui prêter; que s'il l'exigeait comme une dette*, *l'empire ne lui devait rien*[2]. Sur cette réponse Cabad aurait pris les armes, si son caractère violent n'eût pas déja mis en feu son royaume et toutes les nations voisines.

LXIV. [Il fait périr son ministre Soufaray.] [Deguignes, hist. des Huns, l. 4, c. 2. Modjmel-altewarikh, Ms. Pers. Bib. du Roy, nº 62. Mirkhond, histoire des Sassan. p. 353.]

Il avait fait mourir Soufaray, auquel la Perse devait sa délivrance. —[Au commencement de son règne, Cabad avait comblé d'honneurs cet habile général, à qui il était redevable de la couronne. Il lui laissa même le maniement des affaires, comme du temps de Balasch. Peu à peu, les Perses s'accoutumèrent à consulter Soufaray dans toutes les circonstances où il s'agissait de l'intérêt public ou de celui des particuliers, et ils le considéraient presque comme supérieur au roi, auquel il ne restait plus de la souveraineté que le nom. Avec le caractère que l'on connaît à Cabad, on doit croire qu'il était jaloux de son autorité, et qu'il devait voir avec peine la grande puissance qu'il avait été obligé de laisser prendre à Soufaray, et qu'il cherchait à se défaire de ce ministre. Mazdak et ses partisans ne cessaient de l'encourager dans ce dessein, attachant, dans leur intérêt, une grande importance à la perte de cet homme puissant. Cabad fit confidence de

[1] Surtout, ajoute-t-il, dans Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib.or.*t.2, p. 265, quand les Perses retiennent Nisibe, qui selon les traités devait revenir aux Romains. Voyez ci-dev. § 59, p. 316, not. 1.—S.-M.

[2] On voit par la réponse que Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bibl. or.* t. 2, p. 265, attribue à l'empereur Anastase, que les Romains soutenaient alors la guerre contre les Blemmyes et d'autres nations barbares.—S.-M.

son projet à Schahpour, celui qui avait été autrefois commandant des troupes en Arménie [1], et qui était l'un des plus puissants seigneurs du royaume [2]. Schahpour lui promit qu'il le délivrerait de ce censeur incommode. Un jour il chercha querelle à Soufaray, en la présence du roi, au sujet d'une affaire assez indifférente. Soufaray s'emporta outre-mesure. Cabad, feignant d'en être indigné, ordonna de le saisir et de le conduire en prison, sous la garde de ce même Schahpour, qui le fit mettre à mort quelques jours après. Telle fut la récompense des services que Soufaray avait rendus à la Perse et à son ingrat souverain.] — S.-M.

LXV. [Révolte des Arméniens et de plusieurs autres peuples.]

[Jos. Styl. ap. Assem. bib. or. t. I, p. 265. Jean, Cath. hist. Arm. Mss. Arm. Bib. du Roi, nº 90.]

Les Arméniens, sujets de la Perse, éprouvaient une sanglante persécution, parce qu'étant chrétiens, ils refusaient d'adorer le feu. — [Vahan, chef suprême du pays, avait été fort affligé de la révolution qui avait renversé Balasch du trône; il regrettait les qualités douces et pacifiques de ce prince, qui avait déja fait tant de bien à l'Arménie. Il ne laissa pas cependant de se rendre à la cour, lors de l'avènement de Cabad. Il y fut bien accueilli. On l'y combla d'honneurs, et Cabad le congédia en lui confirmant, par une patente, la dignité de marzban [3] qu'il avait reçue de Balasch. L'église d'Arménie ne jouissait pas de la paix que

[1] Voyez ci-dev. § 48, p. 295, § 50, p. 299, et § 51, p. 301 et 302. — S.-M.

[2] On a vu ci-dev. § 48, p. 295, qu'il était de la célèbre famille de *Mihran* ou *Mihranian*. C'est ce que nous apprennent les auteurs arméniens. Les écrivains persans le surnomment *Razy*, ce qui veut dire qu'il est né à Rey, l'antique *Rhagès*, ville située à l'extrémité nord-ouest de l'ancienne Médie. Cette indication peut donner lieu de croire qu'il était de la branche des Arsacides qui possédait en souveraineté cette ville et le territoire environnant. J'aurai occasion d'en parler lorsque je traiterai du célèbre général persan nommé Bahram Tchoubin, ci-après, t. 10, liv. LIII, § 17. — S.-M.

[3] Voyez ci-dev. § 58, p. 313, 314 et 315. — S.-M.

la tolérance de Balasch lui avait promise : les Nestoriens, qui pendant les troubles avaient augmenté le nombre de leurs partisans, s'étaient joints aux adversaires du concile de Chalcédoine, et ils s'efforçaient de concert d'entraîner les Arméniens dans l'hérésie. Babken, alors patriarche [1], avait succédé, en l'an 487, à Jean Mantakouni [2]. Il crut qu'il serait utile de convoquer un concile, pour arrêter les progrès des novateurs. Il réunit tous les évêques de l'Arménie à Vagharschabad, ancienne capitale du royaume [3]. Gabriel, patriarche de l'Ibérie, y vint avec ses évêques, aussi bien que le patriarche de l'Albanie, et plusieurs des prélats de l'Arménie romaine. Ils prononcèrent d'un commun accord anathême contre les Nestoriens, contre Barsouma [4] et ses disciples, et ils adhérèrent à toutes les décisions du concile de Chalcédoine. Les hérétiques ne tardèrent pas à se venger. Ils présentèrent sous les plus noires couleurs l'union religieuse des Arméniens avec les catholiques de l'empire ; ils confondirent, comme par le passé, la cause de l'hérésie avec celle du roi de Perse [5], et ils n'eurent aucune peine à animer contre les Arméniens fidèles un prince aussi violent

[1] Voyez ci-dev. § 40, p. 278, not. 5. — S.-M.

[2] Babken, appelé *Apouipken*, Ἀπουϊπκένης, par l'annaliste grec anonyme publié par le P. Combéfis, que j'ai souvent cité dans ces notes, fut patriarche pendant cinq ans; il mourut en l'an 492, et eut pour successeur Samuel, né à Ardzké dans le pays de Peznounie. Son pontificat fut de dix ans. Mousché, du pays de Kodaïk, le remplaça en l'an 502. Samuel est mentionné dans l'annaliste grec (*Auctuarium Bib. Patr.* t. 2, p. 290), qui rapporte qu'il était du bourg d'*Artasé* (pour *Ardzke*), ἀπὸ Ἀρτασαὶ τῆς κώμης, et lui attribue un pontificat de douze ans. — S.-M.

[3] Voyez t. 6, p. 284, not. 1, liv. XXXIII, § 45. — S.-M.

[4] Voyez, au sujet de ce personnage, ce que j'ai dit ci-dev. § 34, p. 263 et suiv. — S.-M.

[5] Voyez t. 6, p. 265, liv. XXXIII, § 36, et ci-dev. § 33, p. 262 et § 34, p. 265. — S.-M.

que Cabad, qui était d'ailleurs fort irrité contre l'empire. Il voulut étendre jusque dans l'Arménie les innovations impies qu'il avait tant de peine à introduire en Perse. Non-seulement il voulut y faire élever des pyrées, et y faire des prosélytes à la loi persane; mais il voulut que ce fût selon les opinions hérétiques de Mazdak.]—Lassés de mauvais traitements [les Arméniens] devinrent infidèles à la loi de l'Évangile qu'ils prétendaient soutenir, et ils se révoltèrent [sous les ordres de Vahan] contre leur prince légitime. Ils renversèrent les pyrées, massacrèrent les mages et les autres Perses, taillèrent en pièces une armée [commandée par un marzban [1]], que Cabad envoyait contre eux, et députèrent à l'empereur pour le prier de les recevoir comme sujets de l'empire. Anastase n'accepta pas la proposition, craignant de fournir à Cabad une juste raison de faire la guerre. Dans le même temps, les Cadusiens se soulevèrent et tentèrent de s'emparer de Nisibe [2] : les Tamyréniens [3], qui habitaient entre des montagnes inaccessibles, accablés de tributs par l'avarice de Cabad, prennent les armes et ravagent les con-

[1] Il paraît, par ce que rapporte l'historien syrien Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. I, p. 265, qui était contemporain, au sujet de la révolte des Arméniens contre Cabad, que ce prince avait envoyé en Arménie un autre *marzban,* ce qui donne lieu de croire qu'il avait destitué Vahan. Nous ignorons le nom de ce *marzban.* — S.-M.

[2] Il est probable que les Cadusiens dont il est question ici ne sont pas la nation même des Cadusiens qui habitait dans les montagnes du Gilan, dans le voisinage de la mer Caspienne, mais qu'il s'agit d'un corps de Cadusiens qui était probablement en garnison à Nisibe ou dans les environs. — S.-M.

[3] Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. I, p. 265, dit de cette nation, qu'elle habitait dans la Perse, où elle occupait un pays de montagnes. Elle m'est tout-à-fait inconnue d'ailleurs. Je crois que cet historien syrien est le seul auteur qui en ait jamais parlé. — S. M.

trées d'alentour. Les Arabes, voyant tout en désordre, sortent de leurs déserts, et pillent la Mésopotamie [1].

LXVI. Cabad détrôné. [Jos. Styl. ap. Assem. bib. or. t. 1, p. 265 et 266.] Proc. bel. Pers. l. 1, c. 5 et 6.

Les plus grands seigneurs de la Perse, indignés de la tyrannie du prince, et surtout de la loi qui prostituait les femmes, n'étaient pas mieux disposés. Ils conspirent contre Cabad la onzième année de son règne [2], et l'enferment dans une prison. Ils choisissent pour roi en sa place un frère de Pérosès qui restait encore [3], nommé Zamaspès [4]. Ce prince, aussi doux et

[1] Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bibl. or.* t. 1, p. 265, dit que les Arabes qui firent cette invasion étaient soumis à la domination persane. Il veut sans doute désigner par là les Arabes de Hirah et les tribus voisines. Il n'indique pas la Mésopotamie comme le théâtre particulier de leurs déprédations, il se contente de dire en général, qu'ils ravagèrent par de fréquentes incursions le territoire persan.—S.-M.

[2] Καθαιροῦσί γε αὐτὸν τῆς ἀρχῆς τῷ ἐνδεκάτῳ ταύτης ἐνιαυτῷ. Agath. l. 4, p. 138. On a vu ci-dev. § 52, p. 305, not. 3, que les années du règne de Cabad dataient du 23 mai de l'an 488; sa onzième année répondait donc à l'espace de temps compris entre le 21 mai 498 et le 21 mai 499. —S.-M.

[3] On doit remarquer que Procope s'est trompé lorsqu'il a dit, *de bel. Pers.* l. 1, c. 5, que lorsque Cabad fut détrôné, on le remplaça par son oncle *Blasès* ou Balasch qui, comme on l'a vu, avait régné avant Cabad, et avait été détrôné quelques années avant l'époque dont il s'agit. La même erreur se trouve, ainsi que je l'ai remarqué ci-dev. § 60, p. 320, not. 1, dans Théophanes, p. 106, et dans Cédrénus, t. 1, p. 354, mais on ne peut douter qu'ils ne l'aient prise tous les deux dans Procope, car ils se servent de ses propres expressions, en rendant compte de cet événement. Je dois faire observer encore que Cédrénus a jeté beaucoup de confusion dans cette partie de son récit, qu'il a évidemment emprunté à Procope et à Agathias, et, sans ces deux auteurs, on se ferait d'après Cédrénus la plus fausse idée de la succession des événements relatifs à Cabad.—S.-M.

[4] Agathias, l. 4, p. 138, et Théophanes, p. 119, le nomment *Zamasphès* Ζαμάσφης. Ce dernier l'appelle dans un autre endroit, p. 117, *Pexamasphus*, Πεξαμασφὸς. Ce sont les seuls auteurs grecs qui en aient jamais parlé; ils le font, l'un fils et l'autre frère de Pérosès. Josué Stylites l'appelle, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 266, *Zamaschf*, les écrivains arméniens *Dchamasp* et les auteurs persans et arabes *Djamasp*. Ceux-ci le font tous frère de Cabad; ceci pourrait donner lieu de croire que le témoignage de Procope rapporté ci-dev. § 52, p. 304, not. 3, et d'après lequel Cabad aurait été le seul des fils de Pérosès qui eût survécu à la désastreuse guerre contre les Hephthalites,

Agath. l. 4, p. 138. Theod. lect. l. 2, c. 56. Euty. t. 2, p. 176. Theoph. p. 106, 119. Cedren. t. 1, p. 356. Theop. Simocat. l. 4. c. 6.

aussi clément que Cabad était cruel et emporté, ne voulut pas tremper ses mains dans le sang de son neveu [1] : il assembla le conseil de la nation pour délibérer sur le traitement [2] qu'il fallait faire au roi détrôné. La plupart opinaient à le laisser vivre, lorsque Gusanastadès, un des premiers seigneurs de la Perse [3], qui commandait sur la frontière limitrophe des Hephthalites [4], s'avançant au milieu de l'assemblée, et tirant un couteau [5] dont les Perses se servaient pour rogner leurs ongles : *Vous voyez*, dit-il, *cet instrument ; tout petit qu'il est, il peut faire un grand coup, et nous tirer d'inquiétude ; si vous ne me permettez pas de*

serait fautif, ce qui serait d'autant moins surprenant, que cet historien a commis évidemment d'autres erreurs graves sur cette partie de l'histoire de Perse. Agathias, qui tenait tout ce qu'il nous a transmis sur les annales de la Perse, d'un syrien nommé Sergius, gardien des archives royales en Perse, dit positivement que Zamasphès ou Djamasp était fils de Pérosès comme Cabad. Τὸ δὲ τῆς βασιλείας κράτος μετάγουσιν ἐπὶ Ζαμάσφην, Περόζου καὶ αὐτὸν παῖδα γεγενημένον, Agath. l. 4, p. 138. Ce témoignage important est appuyé par l'historien syrien Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 266, qui était contemporain, et qui atteste que Zamasphès était effectivement frère de Cabad. Le patriarche d'Alexandrie Eutychius est le seul auteur arabe, que je connaisse, qui fasse ce prince, qu'il appelle par une erreur de copiste *Marasf*, oncle et non frère de Cabad, mais son témoignage isolé, et celui de Théophanes, ne sont pas assez importants pour l'emporter sur ceux que j'ai allégués. Il paraît que *Zamasphès* ou Djamasp était plus jeune que Cabad.—S.-M.

[1] Ou plutôt de son frère, voyez ci-dev. p. 329, not. 4. — S.-M.

[2] Τὰ ἀμφὶ τῷ Καβάδῃ ἐν βουλῇ ἐποιεῖτο. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 5. —S.-M.

[3] Τῶν τις ἐν Πέρσαις λογίμων. Proc. *de bel. Pers.* l, 1, c. 5. Il avait le titre de *Chanarange*, Χαναράγγης δὲ τὸ ἀξίωμα, ce qui était la même chose que la qualité de *stratége* ou général selon Procope, εἴη δ'ἂν ἐν Πέρσαις στρατηγὸς τοῦτό γε. J'ignore quelle était la véritable forme du nom persan de ce titre, je ne l'ai retrouvé dans aucun des livres persans que j'ai consultés.— S.-M.

[4] Et non *des Nephtalites* comme on lit dans les éditions précédentes. Πρὸς αὐταῖς που ταῖς ἐσχατιαῖς τῆς Περσῶν γῆς τὴν ἀρχὴν ἔχων, ἐν χώρᾳ ἣ τοῖς Ἐφθαλίταις ὅμορός ἐστι. Procop. *de bel. Pers.* l. 1, c. 5. — S.-M.

[5] Μάχαιραν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 5. —S.-M.

m'en servir aujourd'hui pour le repos de la Perse, vingt mille soldats armés de toutes pièces n'en pourront faire autant dans la suite. Cette proposition fit horreur[1] : le roi surtout s'y opposa. — [On le livra à Zarmihir, parce que l'on espérait que ce général vengerait sur Cabad le sang de son père Soufaray, qu'il avait fait périr injustement. Zarmihir était en outre grand ennemi des novateurs et des partisans de Mazdak[2]. Cependant, contre toute espérance, il refusa de satisfaire sa vengeance, attribuant plutôt la mort de son père aux intrigues criminelles de Mazdak qu'à un dessein prémédité du roi. Le dévouement pour le monarque l'emporta en lui sur l'amour filial, et il n'épargna rien plus tard, pour protéger la fuite et ensuite pour favoriser le retour de son souverain]. — On se contenta de condamner Cabad à une prison perpétuelle dans le château de l'*oubli*[3], ainsi nommé, parce qu'il était défendu, sous peine de la vie, de prononcer même le nom de ceux qu'on y avait renfermés.

LXVII. Ses aventures.

Un homme si violent et si impétueux aurait bientôt mis fin à ses malheurs, si la tendresse de sa femme n'eût adouci son désespoir. Elle obtint la permission de le visiter et de lui porter des aliments. Le commandant du château[4] devint sensible à la beauté de

[1] J'ai déja eu l'occasion de remarquer, t. 3, p. 294, not. 1, liv. XVII, § 12, et t. 5, p. 182, note 3, liv. XXVI, § 64, que les Perses avaient une grande horreur de verser le sang d'un roi. — S.-M.

[2] C'est ce que raconte l'historien Eutychius, patriarche d'Alexandrie, dans ses Annales écrites en Arabe, t. 2, p. 176. — S.-M.

[3] Ἀλλ' ἐν φρουρίῳ καθεῖρξαι, ὅπερ τῆς Λήθης καλεῖν νενομίκασιν. Proc. *bel. Pers.* l. 1, c. 5. Εἰς τὸ τῆς Λήθης ἐμβάλλουσι φρούριον. Agath. l. 4, p. 138. Je suis entré dans de grands détails au sujet de cette prison d'état, qui était située dans la Susiane, ci-dev. t. 3, p. 296, not. 2, liv. XVII, § 12 et ailleurs. — S.-M.

[4] Ὁ τῆς εἱρκτῆς ἄρχων. Proc. *de*

cette princesse infortunée, et il osa lui déclarer sa passion. Elle en fut irritée, et s'en plaignit à son mari. Cabad, moins délicat sur l'honneur que passionné pour la liberté et surtout pour la vengeance, lui ordonna de se rendre aux désirs de l'insolent officier. Il espérait se délivrer à ce prix; mais sa complaisance ne fit que procurer à sa femme une liberté entière d'entrer dans la prison, et d'y rester aussi long-temps qu'elle voulait. Cependant, un seigneur perse [1], nommé Séosès [2], ami fidèle de Cabad, s'était venu loger près du château, pour épier le moment de sauver son maître. Il lui fit savoir par la princesse, que s'il pouvait s'échapper, il trouverait des chevaux et une escorte dans un certain lieu qui n'était pas éloigné. La nuit étant venue, Cabad engagea sa femme à changer d'habit avec lui, et à demeurer à sa place. Il sortit sous ce déguisement, sans être reconnu par ses gardes, qui ne s'aperçurent de leur méprise qu'au bout de quelques jours, lorsque leur prisonnier était déja hors de la Perse. On ne dit pas ce que devint la princesse [3]: mais Cabad, accompagné de Séosès, alla se jeter entre les bras du roi des Hephthalites. Ce prince généreux le reçut avec bonté: il prit soin d'adoucir ses chagrins en lui procurant tous les plaisirs conformes à son caractère. La chasse, la bonne chère, l'ivresse, la magnificence des habits et des équipages auraient consolé Ca-

bel. Pers. l. 1, c. 6. Ταγματάρχης. Theoph. Simoc. l. 4. c. 6.— S.-M.

[1] Τὶς τῶν ἐν Πέρσαις λογίμων Σεόσης ὄνομα, Καβάδῃ ἐς τὸ μάλιστα φίλος. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 6. — S.-M.

[2] Il est nommé *Sésosès* par Cédrénus, t. 1, p. 356. — S.-M.

[3] Procope dit, *de bel. Pers.* l. 1, c. 6, qu'il n'en veut rien rapporter, parce que les Perses n'étaient pas d'accord à ce sujet dans leurs récits. Les auteurs orientaux racontent la même histoire. — S.-M.

bad, si l'ambition pouvait se consoler de la perte d'une couronne. Le roi des Huns porta la bienveillance jusqu'à lui faire épouser une de ses filles [1] : elle était née d'une sœur de Cabad, qui avait été prise dans une guerre contre Pérosès [2]. Ce fut de ce mariage que sortit dans la suite le grand Chosroès [3]. Achanouar [4] mit le comble à ses bienfaits, en donnant à son gendre trente mille hommes [5] pour reconquérir ses États.

LXVIII. Cabad rétabli. [Jos. Styl. ap. Assem. bib. or. t. 1, p. 266.] Proc. bel. Pers. l. 1, c. 6.

Zamaspès ne se mit point en peine de lever des troupes pour les opposer à cette armée; il ne voulut faire aucune résistance. Porté malgré lui sur le trône, il en descendit sans regret [6]; il alla se rendre auprès de son neveu, et lui remit la couronne, préférant les douceurs d'une vie privée aux embarras de la royauté [7].

1 Τὴν θυγατέρα κατεγγυᾷ πρὸς γάμον τῷ ξένῳ παραδούς. Agath. l. 4, p. 138. — S.-M.

2 Cette circonstance a été rapportée par Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 266. On a déja vu, § 31, p. 258, note 2, et § 52, p. 304, note 4, que Firouzdokht, fille de Pérosès avait été prise par les Hephthalites, lors de la défaite de son père. Elle donna peut-être le jour à la femme de Cabad. — S.-M.

3 Ceci est fort douteux. Voyez les notes que j'ai placé ci-apr. t. 8, liv. XL, § 18. — S.-M.

4 Ce prince se nommait *Khouschnawaz* ou *Akhouschnawaz*, ainsi que je l'ai déja remarqué ci-dev. § 30, p. 256, n. 3. — S.-M.

5 Agathias se contente de dire, l. 4, p. 138, qu'il lui donna une armée suffisante pour le reconduire en Perse, στρατιὰν αὐτῷ πρὸς τὴν κάθοδον ἀποχρῶσαν παραδούς. Deguignes, *Hist. des Huns*, l. 4, c. 2, a emprunté à Ferdousy la mention des trente mille hommes que l'on retrouve ici. La même chose se lit dans Mirkhond, *hist. des Sassan. trad. par M. de Sacy*, p. 356. — S.-M.

6 Ὁ Ζαμάσφης ἑκὼν ἀπέστη τοῦ θάκου. Agath. l. 4, p. 139. — S.-M.

7 Agathias donne à Zamasphès, l. 4, p. 139, un règne de quatre années, μεθεῖναι τὴν βασιλείαν, τέτταρας ἐνιαυτοὺς ἡσθεὶς ἐν αὐτῇ. On retrouve la même chose dans Théophanes, p. 119. Les auteurs arabes et persans ne s'expliquent pas sur la durée du règne de Djamasp. La chronographie arménienne de Samuel d'Ani, *ad calcem* Euseb. *chron.* edit. Mediol. p. 49, lui assigne deux ans. On pourrait conclure du récit de Procope, qu'il n'assignait pas une plus longue durée à l'exil de Cabad, car il n'attribue à Blasès ou Balasch, qu'il a pris évidemment pour le Zamasphès d'Agathias, que deux ans de règne, ἄρξαντα, dit-il, Περσῶν ἐνιαυτοὺς δύο.

Agath. l. 4, p. 138 et 139. Theod. lect. l. 2, c. 56. Theoph. Simocat. l. 4, c. 6. [Theoph. p. 119.] Euty. t. 2, p. 127, 131, 176. Cedr. t. 1, p. 356.

Cabad, qui lui était redevable de la vie, montra cette fois de la reconnaissance : il le laissa vivre en liberté, réservant toute sa colère pour punir les conjurés, qui avaient pris la fuite. La première province qu'il rencontrait en revenant dans ses États, était celle où commandait Gusanastadès [1] : le roi dit, en y entrant, qu'il en donnerait le gouvernement [2] au premier Perse qui viendrait ce jour-là lui rendre hommage. A peine eut-il parlé, qu'il s'en repentit. Les gouvernements en Perse étaient attachés aux familles [3]; et il craignait d'être

Ces deux opinions sont facilement conciliables. Nous avons vu ci-dev. § 66, p.329, not. 2, que Cabad avait été détrôné dans la onzième année de son règne. S'il fut détrôné dans la fin de cette année, et s'il fut rétabli dans le commencement de celle qui aurait été la quatorzième, il est évident que Djamasp n'aurait réellement pas régné beaucoup plus de deux ans, mais cependant il aurait pu compter quatre années. La première et la dernière partagées avec Cabad, auraient été comptées aux deux princes, selon l'usage constant de toutes les anciennes nations de l'Asie, de supputer les années des princes depuis le premier jour de l'année civile dans laquelle ils recevaient la couronne. D'après cet usage, les quatre années attribuées à Djamasp ou Zamasphès sont les années persanes comprises entre le 21 mai 498 et le 20 mai 502. C'est ainsi entre le 20 mai 501 et le 20 mai 502, qu'il faut placer le retour de Cabad. Au reste Agathias fait voir lui-même que le règne de Djamasp n'avait été réellement que de deux ans. Il dit que Cabad régna encore trente ans après sa restauration, ce qui, avec son premier règne, faisait en tout quarante et un ans. Ὁ δὲ Καβάδης ἐγκρατὴς γεγενημένος πλέον ἢ πρότερον, ἐς τριάκοντα ἑτέρους ἐνιαυτοὺς διέμεινε τῆς μοναρχικῆς δυναστείας ἐχόμενος πρὸς τοῖς ἕνδεκα τοῖς προτέροις, ὡς τεσσαράκοντα πρὸς τῷ ἑνὶ τοὺς σύμπαντας καθεστάναι ὁπόσους ἐν αὐτῇ ἐπεβίω. J'ai déja fait voir, ci-d. § 52, p.305, n.3, *que* la durée totale du règne de Cabad, en y comprenant le temps de son exil, avait été de quarante-trois ans et deux mois; il est clair qu'en joignant aux quarante et une années, *que lui* assigne Agathias, deux ans pour Djamasp ou Zamasphès, on a la somme réelle. Plusieurs familles de princes curdes prétendent faire remonter leur origine jusqu'à Djamasp. — S.-M.

[1] Ἐπεὶ δὲ ὁ Καβάδης ἐν τῇ χώρᾳ ἐγένετο ἔνθα ὁ Γουσαναστάδης τὴν ἀρχὴν εἶχεν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 6.—S.-M.

[2] Ou plutôt qu'il ferait *Chanarangès*, χαναράγγην καταστήσεται, *le* premier Perse qui viendrait à sa rencontre. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 6. — S.-M.

[3] Νόμος αὐτὸν εἰσῄει, ὃς δὴ οὐκ ἐᾷ Πέρσας ἐς τοὺς ἀλλοτρίους τὰς ἀρχὰς

obligé de manquer à sa parole, ou de commencer l'exercice de son pouvoir par violer une loi du pays. La fortune le servit mieux qu'il ne méritait : celui qui vint le premier se prosterner devant lui et le reconnaître pour roi, fut Adergudumbade [1], jeune seigneur renommé par sa bravoure [2], et parent de Gusanastadès [3]. Ainsi le roi put, sans exciter de murmures, le récompenser comme il avait promis. Il continua sa route sans rencontrer aucun obstacle : tout plia devant lui. Il fit mourir Gusanastadès, et les autres conjurés dans les plus affreux supplices. Il créa pour le fidèle Séosès une dignité nouvelle, qui lui donnait une autorité suprême sur tous les magistrats et sur toutes les troupes du royaume [4]. Séosès fut le premier et le dernier [5] qui occupa un poste si élevé et si voisin du trône. Cabad régna encore trente ans, en y comprenant le temps de sa prison et de son exil [6]. — [Zarmihir et plusieurs autres nobles persans s'étaient empressés d'aller à la rencontre

φέρεσθαι, ἀλλ' οἷς ἡ τιμὴ ἑκάστη κατὰ γένος προσήκει. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 6.— S.-M.

[1] Ἀδεργουδουνβάδης.—S.-M.

[2] Διαφερόντως ἀγαθὸς τὰ πολέμια. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 6.—S.-M.

[3] Τῷ χαναράγγῃ ξυγγενὴς ὤν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 6.—S.-M.

[4] Procope nous apprend, *de bel. Pers.* l. 1, c. 6, que le titre de cette dignité était *Adrastadaran Salanès.* Ἀδρασταδάραν Σαλάνης. Celui qui en était revêtu commandait à tous les officiers civils et militaires. Δύναται δὲ τοῦτο τὸν ἐπὶ ἀρχαῖς τε ὁμοῦ καὶ στρατιώταις ἅπασιν ἐφεστῶτα. J'ignore quelle pouvait être la forme originale de ce nom persan, je n'en reconnais que la dernière partie, Σαλάνης, qui est sans aucun doute le mot persan *salar* (chef) prononcé *salan*, selon les règles du dialecte Pehlvy, qui avait alors la prééminence parmi les dialectes usités dans la Perse. Ce titre est encore mentionné dans Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 11.—S.-M.

[5] Ταύτην ὁ Σεόσης τὴν ἀρχὴν πρῶτος καὶ μόνος ἐν Πέρσαις ἔσχεν. Οὔτε γὰρ πρότερον, οὔτε ὕστερόν τινι γέγονε. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 6.—S.-M.

[6] C'est, au contraire, sans y comprendre le temps de sa prison et de son exil, voyez ci-dev. p. 333, n. 6. Cédrénus, t. 1, p. 356, par une méprise évidente, borne à onze ans la durée du règne de Cabad, ἐκράτει, dit-il, μετὰ ταῦτα ἔτη ιά.—S.-M.

de leur souverain avec des troupes. Ils tuèrent sur leur route tout ce qu'ils rencontrèrent de partisans de Mazdak, et ils conduisirent Cabad dans sa capitale. Mazdak et les siens conçurent une telle haine contre Zarmihir, qu'ils n'eurent pas de repos, lorsque Cabad fut rétabli, qu'ils n'eussent, par leurs calomnies et leurs accusations, amené la mort de ce seigneur si distingué, et si attaché à la personne du roi.] — Cabad fit rentrer dans l'obéissance les Cadusiens et les Tamyréniens. Les Arabes firent avec lui une nouvelle alliance, et s'engagèrent à lui fournir des troupes contre les Romains[1]. L'Arménie fut pacifiée dès qu'il eut accordé aux habitants liberté de religion. — [Le prince des Mamigoniens, Vahan, continua d'en être le chef, avec le titre de marzban, qu'il avait obtenu de Balasch, et qui lui avait été confirmé depuis par Cabad. Son frère Vard était connétable du pays.] — Les leçons de l'adversité ne furent pas inutiles à Cabad : il en devint plus modéré ; les anciens usages reprirent leur cours; et l'honnêteté publique eut toute seule la force d'abolir la loi monstrueuse qui avait permis la communauté des femmes.

LXIX. [Puissance de Mazdak.]

[Eutych. Ann. t. 2, p. 176. Modjmel-al-tewarikh. Mss. Pers. Bib. du roi, n° 62. Abou'lféda, part. inéd. Mss. Arab.

— [Les seigneurs persans, assez puissants pour détrôner et enfermer leur roi dans le château de l'Oubli, n'avaient osé attaquer l'hérétique Mazdak. Sa doctrine était trop séduisante : elle s'adressait trop bien aux passions de la multitude, pour qu'elle ne lui eût pas attaché un grand nombre de partisans. Mazdak défiait à leur tête la colère de tout ce qu'il y avait de noble et de puissant dans la nation. C'est ainsi qu'il brava la révolution qui renversa le monarque qui avait été jus-

[1] C'est à Josué Stylites que l'on doit tous ces détails positifs. — S.-M.

qu'alors son appui. On n'osa le poursuivre directement, parce qu'on le voyait en état et en mesure de résister avec avantage. On craignait, en le poussant à bout, de causer une guerre civile et religieuse, qui pouvait compromettre l'existence de la religion et de l'état. On se borna à quelques attaques partielles, telles que celle dont j'ai fait mention [1] en parlant des services que Zarmihir, ennemi de Mazdak, rendit à Cabad, lorsque ce prince rentra dans son royaume. Cabad ne montra plus à l'extérieur la même ardeur pour la propagation des dogmes impies de Mazdak; mais il lui laissa une pleine liberté pour prêcher sa doctrine. La révolution, bien loin de détruire cette secte, comme on aurait pu le croire, servit au contraire à lui faire obtenir une tolérance dont elle était indigne, et qu'elle n'aurait pas dû espérer. Mazdak conserva même, pendant long-temps, un très-grand crédit auprès de Cabad, qui le soutenait, en toute occasion, contre les grands, les principaux mages, parmi lesquels on distinguait Hormouzd-afrid et Ader-Mihir [2], et même contre les membres de la famille royale, et contre son propre fils, zélés pour le maintien de la saine morale et de la pure loi de Zoroastre à laquelle se rattachait le salut de l'état. Il paraît que les sectateurs de Mazdak rallièrent à leur parti tout ce qui restait en Perse des anciens Manichéens, persécutés également par les premiers rois de Perse, de la race des Sassanides, et par les empereurs catholiques. Les

[Bib. du roi, n° 615, A. Mirkhond, Hist. des Sass.]

[1] Ci-dev. § 69, p. 336. — S.-M.

[2] Ces deux personnages sont placés par l'auteur du *Modjmel-altewarikh*, Mss. Pers. de la Bibl. du Roi, N° 62, f° 62 *recto*, au nombre des hommes les plus remarquables et les plus instruits de la Perse sous le règne de Cabad. Ader-Mihir était né dans la Perse proprement dite ou le Farsistan. — S.-M.

doctrines de ces deux sectes se rapprochaient en beaucoup de points. On finit par les confondre. Le nombre de ces hérétiques s'accrut tellement, qu'ils finirent par devenir redoutables à Cabad lui-même. Ce prince vieillissait : ils appréhendaient de ne pas avoir, sous son successeur, la tolérance, ou plutôt l'appui, qu'ils avaient trouvés auprès de lui. Il leur importait d'autant plus de faire tomber la couronne à un prince de leur choix, que Chosroès, l'héritier présomptif du trône, montrait une aversion décidée pour eux. Ils choisirent donc, parmi les enfants de Cabad, un prince qui fût attaché à leur doctrine, et ils mirent tout en œuvre pour lui livrer la puissance souveraine. Cette tentative audacieuse, qui est la preuve la plus évidente de l'influence qu'ils avaient acquise dans la Perse, fut, comme on le verra plus tard [1], la cause de leur perte.]

LXX. [Sa doctrine se répand dans l'empire.]

— [Mazdak ne borna pas ses efforts à répandre ses opinions destructives dans les provinces soumises à la monarchie persane, il paraît qu'il propagea sa doctrine jusque dans l'empire romain. C'est un fait qui serait resté à jamais ignoré sans la découverte faite, en 1823, dans la Cyrénaïque, de deux inscriptions, l'une grecque, et l'autre gréco-phénicienne, relatives toutes deux à la doctrine de Mazdak [2]. On y voit que

[1] Voyez ci-après, t. 8, liv. XL, § 22. — S.-M.

[2] Ces deux inscriptions furent adressées de Malte, au commencement de l'an 1824, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et des copies en furent transmises par M. Raoul-Rochette, à Berlin et à Leyde. La première fut communiquée par M. Boekh de Berlin à M. Gésénius, professeur de théologie à Hall. Il en fit le sujet d'une dissertation imprimée à Hall, en 1825, sous le titre *de inscriptione Phœnicio-græca in Cyrenaica nuper reperta ad Carpocratianorum hæresin pertinente commentatio*, in-4°. Peu de temps après, M. Hamaker, membre de l'Institut des Bays-Bas, professeur de langues orientales à Leyde, fit parai-

les prosélytes qu'il avait dans l'empire faisaient, dans leurs idées, le plus étrange mélange des doctrines et des opinions philosophiques et religieuses les plus contraires. Comme les anciens Gnostiques, les Valentiniens, les Carpocratiens, les Bardésanites et les Ophites, ils joignaient aux dogmes de Zoroastre et des anciennes religions de la Syrie et de l'Égypte, le nom du Christ et des plus illustres philosophes de l'antiquité; ils unissaient, par le plus bizarre aveuglement, les noms les plus révérés, aux opinions les plus opposées à la morale universelle. Voici le contenu du premier de ces monuments. Il présente d'abord un cercle, au milieu duquel est une croix avec le nom d'*Osiris*, et celui de Simon-le-Cyrénéen, que les sectaires Basilidiens croyaient avoir été crucifié à la place du Christ, et qui avait obtenu chez les Cyrénéens, ses compatriotes, des honneurs divins [1]. On y lit ensuite : « Thoth, Saturne, Zoroastre, Pythagore, « Épicure, Mazdak, Jean, Christ, et les Cyrénéens, « nos directeurs, nous prescrivent d'un commun accord, « de ne rien faire dans un intérêt particulier, de nous « opposer aux lois, et de combattre l'injustice; c'est « là la source de la justice; c'est là vivre heureux dans « la communauté [2]. » L'autre inscription est également

tre à Leyde, en 1825, une autre dissertation sur la même inscription, sous le titre *Lettre à M. Raoul-Rochette, sur une inscription en caractères phéniciens et grecs, récemment découverte à Cyrène*, in-4°. J'ai beaucoup profité, pour mon travail, des recherches curieuses dont les résultats ont été consignés dans ces deux savantes dissertations.—S.-M.

[1] Il est question de ce cyrénéen dans l'évangile de S. Mathieu, XXVII, 32; c'est lui qui aida le Christ à porter sa croix, sur le chemin du Calvaire. Les premiers hérétiques et les premiers Gnostiques se plurent à répandre sur son compte une multitude de fables ridicules, comme on peut le voir dans St. Irénée, *adv. Hær.* I, 23.—S.-M.

[2] Voici le texte grec de cette inscription extraordinaire. Θὼθ, Κρό-

conforme à la doctrine que professait Mazdak, et elle en contient la confession la plus claire et la plus positive. Je ne m'arrête pas à la partie phénicienne; les interprétations que l'on en donne ne sont pas assez sûres, et en tout cas, le contenu n'en paraît pas assez important, pour qu'on doive le regretter [1]. Le haut de l'inscription est décoré par un char ailé, attelé de deux serpents, et assez semblable à celui que l'on donne à la Cérès des mystères. Sur le devant sont deux flambeaux allumés, qui rappellent les mêmes cérémonies. Au-dessous est une date, celle de la troisième année de la 88e Olympiade, qui répond à l'an 434 avant notre ère. Cette date, évidemment supposée, n'avait pas, à ce qu'il paraît, d'autre but, que de donner l'apparence d'une haute antiquité aux opinions des nouveaux sectaires. C'est certainement dans le même dessein que l'inscription grecque est écrite en caractères qui affectent une forme antique, et d'après la méthode ancienne dite *boustrophédon*, selon laquelle les lignes

νες, Ζωροάστρης, Πυθαγόρας, Ἐπίκουρος, Μασδάκης, Ἰωάννης, Χριστός τε καὶ οἱ ἡμέτεροι Κουραναῖκοὶ καθηγηταὶ συμφώνως ἐντέλλωσιν ἡμῖν, μηδὲν οἰκειοποιεῖσθαι, τοῖς δὲ νόμοις ἀῤῥήγειν καὶ τὴν παρανομίαν καταπολεμεῖν. Τοῦτο γὰρ ἡ τῆς δικαιοσύνης πηγὴ, τοῦτο τὸ μακαρίως ἐν κοινῇ ζῆν. — S.-M.

[1] Selon M. Gésénius, cette partie de l'inscription est écrite dans un dialecte syrien peu différent du langage usité dans les livres des Sabéens; M. Hamaker pense au contraire qu'elle est dans un dialecte phénicien peu différent de la langue hébraïque, et tel qu'on peut imaginer qu'étaient les dialectes qui devaient être en usage dans les diverses colonies établies par les Phéniciens sur les côtes de la Méditerranée. L'explication de M. Hamaker me parait en général plus heureuse que celle de M. Gésénius. Il me serait impossible de faire sentir, sans caractères orientaux, la différence que présentent ces deux lectures, et les raisons qui me font préférer l'une à l'autre. Quoi qu'il en soit, selon M. Hamaker le sens en est: *Yahou*, le nom du dieu *Iao* ou *Jehova* placé au haut du monument. *Salut, communauté* (des biens), *source de la justice. Salut, justice, bienfait de la loi. Salut, loi, lien du salut.* — S.-M.

et les lettres s'écrivent alternativement de la droite à la gauche, puis de la gauche à la droite. Ces précautions, prises au reste d'une manière assez maladroite, ne pourraient empêcher de reconnaître l'âge véritable de ce monument, indiqué d'ailleurs de la manière la plus positive par l'inscription où il est question de Mazdak. Voici quel est ensuite le contenu de l'inscription grecque: «La communauté des biens et des femmes « est la source de la justice divine, la paix parfaite « pour les hommes excellents, choisis dans le vulgaire « aveugle et qui s'accordent à vivre en commun, selon les « principes de Zaradès[1] [Zoroastre] et de Pythagore, les « meilleurs des hiérophantes[2]. » Le tout est terminé par l'emblême égyptien et gnostique du serpent qui se mord la queue. L'identité de la doctrine contenue dans ces deux inscriptions, et la similitude des expressions, qu'il est facile de reconnaître, font bien voir qu'elles sont de la même époque, et qu'elles appartiennent l'une comme l'autre à ces disciples de Mazdak, établis dans l'empire, et qui sans elles nous seraient peut-être restés à jamais inconnus. Il est probable que ces sectaires étaient compris alors parmi ces hérétiques abhorrés que les lois impériales poursuivaient sans miséricorde sous le nom de Manichéens, et qui ne causaient pas moins d'inquiétude aux empereurs des Romains qu'aux monarques de l'Orient, qui leur faisaient également une guerre implacable. Il est présumable que la condescen-

[1] Depuis longtemps, Hyde, *de relig. vet. Pers.* c. 24, p. 309, Beausobre, *Hist. du Manich.* t. 1, p. 30, et Fabricius, *Bibl. Græca*, t. 1, p. 304, ed. Harles., ont reconnu que le personnage nommé *Zaradès*, *Zaratas*, *Zoroadas*, *Zabratas*, *Zasradès*, *Nazaratus*, *Zarès* et *Zoradès*, dans les philosophes et dans les pères de l'Église, était le même que le célèbre législateur des Perses nommé Zoroastre.—S.-M.

[2] Voici le texte grec de cette in-

dance, ou plutôt la partialité que l'empereur Anastase montra pour les opinions de Manès, et sa vénération pour les emblêmes mystérieux de ces sectaires[1], contribua à faciliter dans l'empire l'introduction de la doctrine subversive de Mazdak. Je reviens à la suite des événements, au rétablissement de Cabad sur le trône de ses pères.] — S.-M.

LXXI. Cabad commence la guerre contre les Romains.

[Jos. Styl. ap. Assem. Bib. or. t. 1, p. 266 et 272.] Proc. bel.

Il fallait de l'occupation à Cabad. Il se croyait méprisé d'Anastase, et tourna ses armes contre l'Empire[2]. Le 23 d'août de l'an 502, il entra dans l'Arménie sujette aux Romains[3], à la tête d'une grande armée de Perses et de Huns auxiliaires[4]. Il assiégea la forteresse de Théodosiopolis[5], et la prit par la trahison d'un sénateur nommé Constantin qui y commandait[6].

scription, dont j'ai été obligé de paraphraser un peu le sens. Ἡ πασῶν οὐσιῶν καὶ γυναικῶν κοινότης πηγὴ τῆς θείας ἐςὶ δικαιοσύνης, εἰρήνη τε τελεία τοῖς τοῦ τυφλοῦ ὄχλου ἐκλεκτοῖς ἀγαθοῖς ἀνδράσιν, οὓς Ζαράδης τε καὶ Πυθαγόρας, τῶν ἱεροφαντῶν ἄριςοι, κοινῇ συμβιωτεῖν συνίεντο. — S.-M.

[1] Voyez ci-après, p. 409 et 410, liv. xxxix, § 19. — S.-M.

[2] Procope prétend, *de bel. Pers.* l. 1, c. 7, que Cabad, n'ayant pas d'argent pour payer le roi des Hephthalites, qui l'avait rétabli sur son trône, χρήματα Καβάδης τῷ τῶν Ἐφθαλιτῶν βασιλεῖ ὤφελεν, ἅπερ ἐπεὶ ἀποτιννύναι οἱ οὐχ οἷός τε ἦν, il en envoya demander à l'empereur Anastase, Ἀναςάσιον τῶν Ῥωμαίων αὐτοκράτορα ᾔτει ταῦτά οἱ δανεῖσαι τὰ χρήματα, et il prétend que le refus d'Anastase fut la cause de la guerre que Cabad fit aux Romains. — S.-M.

[3] Πρῶτον μὲν Ἀρμενίων τῇ χώρᾳ ἐπῆλθε. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 7. Πρῶτα μὲν Ἀρμενίαις ἐπεςράτευσαν. Evagr. l. 3, c. 37. — S.-M.

[4] Selon Josué Stylites, *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 266, l'armée de Cabad était composée de Huns, de Perses, d'Arabes, d'Arméniens, de Tamyréniens et de Cadusiens. — S.-M.

[5] J'ai donné, t. 5, p. 445 et suiv. liv. xxx, § 13, d'amples détails sur l'origine de cette place, qui porte actuellement le nom d'Arzroum, et qui est encore à présent une des plus grandes villes de l'empire othoman. Évagrius, en racontant, l. 3, c. 37, les événements dont il s'agit ici, lui donne seulement la qualification de πολίχνιον, c'est-à-dire *petite ville*. Voyez à ce sujet, t. 5, p. 446, not. 5, liv. xxx, § 13. — S.-M.

[6] Theophanes rapporte, p. 124, qu'il commandait aussi un corps de troupes illyriennes, qui formait sans doute la garnison de la place. Selon

Elle fut pillée, ainsi que les villes voisines, auxquelles elle servait de défense. Cabad y laissa garnison sous les ordres de ce même Constantin, et marcha vers Amid. A dix lieues de cette place, près du fleuve Nymphéus[1], était située Martyropolis[2], ville épiscopale et assez grande[3], mais sans autre défense qu'une faible muraille de vingt pieds de haut et de quatre d'épaisseur. Théodore, satrape de la Sophanène[4], en était gouverneur[5]. Les Romains, à l'imitation des Perses, donnaient alors le nom de satrapes aux commandants des provinces voisines du Tigre[6]. Les habitants, pour se rendre, n'attendirent pas qu'ils fussent assiégés; ils sortirent, Théodore à leur tête[7], portant à Cabad les clefs de leur ville et le tribut de deux années, tel qu'ils le payaient aux Romains. Le roi, satisfait d'une si prompte soumission, les traita comme ses sujets et,

Pers. l. 1, c. 7. De ædif. l. 3, c. 2, 5. Evag. l. 3, c. 37. [Malal. part. 2, p. 114.] Theoph. p. 124.

la chronique de Malala, *part.* 2, p. 114, ces troupes furent emmenées en Perse, où elles restèrent jusqu'à leur mort, ἐτελεύτησαν ἐν τοῖς Περσικοῖς μέρεσι.—S.-M.

[1] Ce fleuve séparait l'empire des Romains, de celui des Perses. Ὁ Νυμφίος ποταμὸς διορίζει ἐνταῦθα τὰ Ῥωμαίων τε καὶ Περσῶν ἤθη. Proc. *de ædif.* l. 3, c. 2. Voyez ce que j'ai dit à son sujet, t. 5, p. 248, liv. XXVII, § 38.—S.-M.

[2] Voyez sur cette ville ce que j'ai dit, t. 5, p. 246, not. 2, pag. 247, not. 5, et p. 248, not. 2 et 3, liv. XXVII, § 38. Elle était selon Procope, *de ædif.* l. 3, c. 2, la résidence d'un duc d'Arménie, ὃν Δοῦκα καλοῦσιν, ἐν πόλει Μαρτυροπόλει καλουμένῃ ἱδρύσατο.—S.-M.

[3] Elle était, dit Procope, *de ædif.* l. 3, c. 2, à un peu plus d'une journée de distance d'Amid, ἐπεὶ Ἀμίδης ὀλίγῳ πλέον ἡμέρας ὁδῷ εὐζώνῳ ἀνδρὶ διειστήκει. Le même historien évalue ailleurs cette distance à 240 stades, *de bel. Pers.* l. 1, c. 21. Voyez t. 5, p. 248, not. 2, liv. XXVII, § 38.—S.-M.

[4] Τηνικάδε Σοφανήνης σατραπεύοντι. Proc. *de ædif.* l. 3, c. 2.—S.-M.

[5] C'était plutôt le prince arménien du pays. J'ai rapporté, t. 5, p. 444, liv. XXX, § 12, ce qui concerne ces petits princes, qui sous la domination romaine avaient conservé leurs possessions héréditaires.—S.-M.

[6] Voyez ci-dev. p. 137, note 3, liv. XXXVI, § 44, et t. 5, p. 444, liv. XXX, § 12.—S.-M.

[7] *Revêtu de ses habits de satrape*, dit Procope, *de ædif.* l. 3, c. 2, τῆς σατραπείας ἐνδιδυσκομένος τὸ σχῆμα.—S.-M.

sans leur causer aucun dommage, il leur laissa Théodore pour gouverneur au nom des Perses [1].

LXXII. Jacques le solitaire.

A une journée d'Amid, quelques officiers Nephthalites [2] lui racontèrent qu'il y avait dans le voisinage un homme extraordinaire, qui n'avait pour demeure qu'une espèce de cage, couverte d'un petit toit, soutenu de pièces de bois plantées en terre, et assez écartées l'une de l'autre pour le laisser voir de tous côtés; qu'il n'avait d'autre siége, ni d'autre lit que la terre; qu'il ne vivait que de légumes, et ne mangeait que rarement; que plusieurs de leurs soldats, courant le pays, avaient voulu lui tirer des flèches pour essayer leur adresse: mais qu'ils avaient senti leurs bras s'engourdir, et qu'ils en étaient revenus avec une impression de respect dont ils ignoraient eux-mêmes la cause. Celui dont ils parlaient était Jacques le solitaire, qui s'était depuis longtemps retiré près du bourg d'Endièles [3], où il passait les jours et les nuits dans la méditation des choses divines. Cabad, curieux de singularités, se fit conduire en ce lieu, et, satisfait des réponses que le solitaire fit à ses questions, il lui offrit telle faveur qu'il désirerait, s'imaginant qu'il allait lui demander une somme d'argent. Jacques, plus riche que les rois de Perse, lui demanda seulement qu'il voulût bien pendant cette guerre épargner ceux qui viendraient se réfugier au-

[1] Σατράπην ἐπιστήσας, et il lui envoya les insignes de sa dignité, ajoute Procope, *de ædif.* l. 3, c. 2, τὰ σύμβολα ἐγκεχειρικὼς τῆς ἀρχῆς. C'était de cette manière que les empereurs donnaient l'investiture à ces petits souverains, voyez t.5, p.444, liv. XXX, § 12. En agissant ainsi le roi de Perse admettait ce satrape au nombre de ses vassaux.—S.-M.

[2] Et non *Nephtalites*, comme on lit encore ici dans l'ancien texte de Lebeau. Voyez ci-dev. § 66, p.330, note 4.—S.-M.

[3] Ἐν χωρίῳ Ἐνδιήλων, à une journée de chemin d'Amid, διέχοντι Ἀμίδης ἡμέρας ὁδὸν. Proc. *bel. Pers.* l. 1, c. 2. On ignore la position exacte de ce lieu, qui n'est mentionné par aucun autre auteur.—S.-M.

près de sa cabane. Le roi y consentit, et pour assurer ce privilége, il lui en fit sur-le-champ expédier des lettres[1]. Bien des gens profitèrent de cet asyle; et pendant le cours de la guerre, la chaumière de Jacques fut comme une forteresse, à l'abri de laquelle un grand peuple trouva sa sûreté.

LXXIII. Siége d'Amid.

[Jos. Styl. ap. Assem. bib. or. t. 1, p. 273. 274 et 275.] Proc. bel. Pers. l. 1, c. 7. [Malal. part. 2, p. 114.] Marc. chr. Theoph. p. 124, 125. Evag. l. 3, c. 37. Theod. lect. l. 2, c. 52. Cedr. t. 1, p. 358. [Greg. Abulf. chr. syr. p. 78 et seq.]

Cabad arriva devant Amid le 5 d'octobre[2]. Cette ville, fameuse par la résistance qu'elle avait opposée aux armes de Sapor, cent trente-trois ans auparavant sous le règne de Constance[3], n'avait alors qu'une faible garnison; mais les habitants étaient soldats, et pleins d'une valeur intrépide. Les attaques étaient commencées, lorsqu'on vit arriver au camp un ambassadeur d'Anastase. Dès les premiers mouvements de Cabad, l'empereur lui avait envoyé Rufin avec une somme d'argent, pour l'engager à ne pas entrer sur les terres de l'Empire. Rufin, ayant appris en chemin que Cabad était déja en Mésopotamie[4], laissa son argent à Césarée en Cappadoce, et alla trouver le roi pour lui offrir cette somme, s'il voulait se retirer dans ses États. Le roi pour toute réponse le fit mettre aux fers, continua de battre la place, et envoya Naaman, chef des

[1] Γράμματα ἐδίδου τῆς ἀσφαλείας. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 7.—S.-M.

[2] Le 5 octobre, un samedi, l'an 814 de l'ère des Séleucides, selon Josué Stylites et l'auteur de la chronique d'Édesse, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 273.—S.-M.

[3] Le calcul n'est pas exact, il fallait dire *cent quarante-trois ans avant.* Le siége d'Amid sous Constance se fit en l'an 359. Voyez t. 2, p. 290-302, l. x, § 59-67. Amid fut également prise à cette époque. — S.-M.

[4] Josué Stylites dit, *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 273, que le roi de Perse avait déja ravagé le pays d'*Aghil*, la Sophène et l'Arabie. Par l'Arabie, il veut sans doute désigner la partie de la Mésopotamie occupée par les tribus arabes alliées des Romains. La Sophène nous est connue, il en a déja été souvent question. Pour le pays d'*Aghil*, c'est le canton de la 4[e] Arménie, appelé *Angel* par les Arméniens, et *Ingilène* par les Grecs; j'en ai déja parlé, t. 1, p. 379, not. 1, liv. vi, § 60 et ailleurs.—S.-M.

Arabes [1], ravager le pays de Harran [2]. Cette ville est la même que les Grecs et les Romains ont nommée Carrhes, célèbre par la défaite de Crassus.

LXXIV. Divers combats entre les Perses et les Romains.

Alypius, ou Olympius, commandait un corps de troupes aux environs de Constantine [3]. Je me suis trompé dans l'histoire de Constance [4], en disant, d'après Cellarius, que Constantine était l'ancienne *Nicephorium* sur l'Euphrate [5] : c'était l'ancienne Anthémunte [6], nommée aussi Antipolis [7], à laquelle Constance donna son nom, l'ayant réparée et agrandie en 350. Les historiens du pays la placent entre Amid et Nisibe, à cin-

[1] Ce personnage était, selon M. Eichhorn dans son travail sur l'histoire des Arabes de Hirah, en allemand (inséré dans *les Mines de l'Orient*, t. 3, p. 26), le treizième des rois arabes de Hirah, de la race de Lakhm. J'en ai parlé fort longuement, ci-dev. § 21, p. 241, not. 1. — S.-M.

[2] Ou *Kharran*. Le premier nom est arabe, le second est arménien. Cette ville était située au midi d'Édesse. Voyez t. 3, p. 60, not. 3, liv. XIV, § 5. — S.-M.

[3] Ou *Tela*, c'est-à-dire *la colline*, selon les Syriens. — S.-M.

[4] Voyez tom. 2, p. 287, liv. X, § 57. — S.-M.

[5] *Nicephorium*, *Callinicopolis*, *Callinicus* et *Leontopolis*, sont les noms portés à diverses époques par *Rakkah*, ville considérable située au sud d'Édesse sur l'Euphrate, qui la partage en deux. — S.-M.

[6] Ou plutôt *Anthémusias*. Lebeau n'est pas plus heureux dans cette seconde décision que dans la première. J'ai déja eu l'occasion de remarquer, que l'Anthémusiade était une contrée de la Mésopotamie, à l'occident d'Édesse entre cette ville et l'Euphrate (voyez t. 2, p. 71, not. 2, liv. VIII, § 7). Il suffit de regarder une carte pour se convaincre qu'une place située seulement à 56 stades de Nisibe, entre cette ville et Amid, comme on le dit de Constantine, devait être à l'orient et non à l'occident d'Édesse, ce qui est la situation d'Anthémusias, dont on ignore le lieu qui y correspond dans la géographie moderne. D'Anville pensait (*geogr. anc. abr.* t. 2, p. 207), que *Tela*, ou *Constantina*, répond à un lieu appelé par les modernes *Tel-kiauran*, et situé entre les deux villes d'Édesse et de Nisibe, à peu près à la distance indiquée par Théophanes, voyez ci-apr. p. 347, not. 1. Je dois remarquer à cette occasion, que Lebeau, soit ici soit ailleurs, ne paraît pas avoir eu une idée bien juste de la géographie de la Mésopotamie. — S.-M.

[7] Ou plutôt *Antoninopolis*. Lebeau adopte ici une faute des historiens syriens cités par Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 273 et 395. Voyez ci-dev. p. 443, liv. VI, § 31. Antoninopolis était bien identique avec *Tela* ou *Constantina*, mais elle n'était pas la même qu'Anthémusias. — S.-M.

quante-six stades, environ deux lieues et demie, de l'une et de l'autre ville[1]. Les Arabes l'ont nommée *Tela-Mauzalat*[2]. Ce nom de *Tela* ou *Tel*, donné à quantité de villes en Mésopotamie et en Syrie, signifie en langue syriaque *montagne* ou *colline*[3]. Olympius était un guerrier brave et prévoyant[4] : il avait pris soin de fournir de vivres pour long-temps Amid et toutes les places d'alentour. Il se joignit à Eugène, gouverneur de Mélitène dans la petite Arménie, et tous deux réunis battirent, le 19 de novembre, le détachement de Naaman; mais pendant qu'ils s'arrêtaient à partager les dépouilles, ils furent surpris et battus[5] à leur tour à Tel-besme, village près de Constantine. Naaman fit le dégât depuis Harran jusqu'à Edesse[6], dont les habitants travaillèrent avec ardeur à réparer leurs murailles et à se mettre en état de défense[7]; mais le prince arabe se contenta de piller les environs, et retourna au camp devant Amid avec plus de dix-huit mille prisonniers. Les deux généraux romains, après avoir rallié leurs troupes, ne se sentant pas assez forts

[1] Ce ne sont pas les historiens du pays, qui donnent cette indication itinéraire, on ne la trouve que dans Théophanes, p. 124. Constantine était, dit-il, à 57 stades à l'occident de Nisibe, et à autant d'Amid, située au nord. Κωνσταντίνης σταδίοις νζ' κατὰ δύσιν ἀφεστώσης Νίσιβις καὶ Ἄμιδα πρὸς ἄρκτον. — S.-M.

[2] Ou plutôt les Syriens. Cette indication se trouve dans un passage de la chronique de Denys de Telmahar, cité par Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 395. — S.-M.

[3] *Tell* a le même sens en langue arabe. — S.-M.

[4] C'était, dit Théophanes, p. 124, un homme estimable sous tous les rapports, et grand ami de la philosophie. Ἀνδρὸς πανταχόθεν ἐπαινετοῦ, καὶ φιλοσοφίας ἐραστοῦ. — S.-M.

[5] Josué Stylites dit, *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 274, qu'ils furent attaqués par les troupes réunies des Perses, des Huns et des Arabes. — S.-M.

[6] Selon Josué Stylites, *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 274, le prince arabe commença cette expédition le 26 novembre. — S.-M.

[7] Chacun des habitants fut taxé à une fourniture de dix livres de fer, pour fortifier les portes et les défenses de la ville. Jos. Styl. *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 274. — S.-M.

pour tenir la campagne, se séparèrent. Olympius se renferma dans Constantine; Eugène entra dans l'Arménie, et reprit Théodosiopolis.

LXXV. Continuation du siége d'Amid.

L'attaque et la défense d'Amid continuaient avec une égale vigueur : les béliers battaient la muraille de toutes parts; les habitants rabattaient les coups avec des poutres qui, suspendues par les deux bouts à des poulies, venaient tomber en travers sur la tête des béliers : d'ailleurs, les murs étaient d'une si forte structure, qu'ils résistaient à la violence des machines. Cabad, rebuté du peu d'effet de ses batteries, fit élever une plate-forme de terre beaucoup plus haute que les murs, et d'où la ville était vue à découvert. Pour rendre encore ce travail inutile, les assiégés pratiquèrent un souterrain, et le conduisirent jusque sous la terrasse, qu'ils creusèrent dans l'intérieur, la soutenant par des étais à mesure qu'ils enlevaient la terre, ensorte que la surface subsistait dans le même état sans s'affaisser. Lorsqu'ils y virent les Perses montés en grand nombre, et lançant de là dans la ville des traits et des pierres, ils abattirent ou brûlèrent les étais; et la terrasse s'éboulant tout à coup, ensevelit ceux qu'elle portait. Il ne restait plus d'espérance à Cabad, que dans un assaut général : il fait appliquer les échelles à plusieurs endroits à la fois. Les habitants se défendent avec fureur; les pierres, la poix bouillante, le plomb fondu, pleuvent de toutes parts sur les assaillants; les Perses prennent la fuite : Cabad les force à coups de cimeterre de remonter à l'escalade; il tue de sa propre main ceux qui refusent d'obéir. Le second assaut n'a pas un meilleur succès : plein de dépit et de rage, il est contraint de faire sonner la retraite.

An 503.

LXXVI. Prise d'Amid.

Ce siége meurtrier durait depuis trois mois[1]. Les assauts sanglants et inutiles, les fréquentes sorties, les machines dont la muraille était bordée et qui foudroyaient sans cesse l'armée des Perses, désespéraient Cabad, qui jusqu'alors n'avait pas épargné ses soldats: on dit[2] qu'il lui en coûtait déja cinquante mille hommes. Il prit enfin le parti de lever le siége, et donna l'ordre pour décamper le lendemain. Les habitants en furent instruits par des transfuges, et se livrant à une joie effrénée, ils commencèrent à insulter Cabad, l'accablant des injures les plus outrageantes: les femmes surtout, dépouillant toute pudeur, portèrent l'effronterie aux excès les plus indécents. Cabad, outré de colère, résolut de périr ou de se venger; et ses mages lui promirent qu'il serait bientôt maître de cette populace insolente. En effet, deux jours après, un soldat ayant remarqué l'entrée d'un ancien souterrain qui n'était bouchée que de petites pierres, y entra pendant la nuit, et reconnut qu'il aboutissait à l'intérieur d'une tour[3] dont on avait confié la garde à des moines[4]. Il en avertit Cabad, qui la nuit suivante y fit couler

[1] Les consuls de l'an 503 se nommaient Dexicrates et Volusianus. —S.-M.

[2] Josué Stylites, *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 274. — S.-M.

[3] On apprend de la chronique syriaque d'Abou'lfaradj, p. 79, que cette tour était du côté occidental de la ville, dans la partie qu'on appellait *Tripurgin*, à cause de *trois tours* remarquables, τρεῖς πύργοι, que l'on y voyait. Cette tour n'était pas éloignée du monastère de St.-Jean des Ibériens. Voyez la note suivante.—S.-M.

[4] On trouve dans l'histoire syrienne de Zacharie évêque de Melitène, et dans la chronique de Denys de Telmahar, que cette tour s'appelait *la tour du monastère des Ibériens*. L'abbé de ce monastère était persan de naissance, c'est peut-être là ce qui a donné lieu au bruit qui fit attribuer à la trahison la prise de la ville. Ce bruit se trouve consigné dans Théophanes, p. 125. Procope s'exprime, en parlant de ces moines, d'une manière fort extraordinaire pour un auteur chrétien; il dit qu'on avait confié la garde de la tour voi-

des soldats[1]. C'était le 10 de janvier; il faisait un grand froid, et il tombait une grosse pluie. Les moines s'étaient enivrés la veille à l'occasion d'une fête, et dormaient profondément : ils furent égorgés sans bruit. Quelques auteurs rapportent que ce furent les moines eux-mêmes qui trahirent la ville[2], en donnant à Cabad connaissance du souterrain, et que, pour récompense de leur perfidie, ils furent égorgés les premiers. On trouva les postes abandonnés; les sentinelles, pour éviter le froid et la pluie, s'étant retirées dans les maisons. Les soldats qui étaient entrés brisèrent les portes, et Cabad ordonna de passer tous les habitants au fil de l'épée. Cet ordre cruel fit périr plus de quatre-vingt mille personnes, sans compter ceux qui furent noyés dans le Tigre, jetés dans des puits, ou mis à mort de quelque autre manière qui fit disparaître leurs cadavres[3]. Pendant que Cabad étincelant de rage traversait la ville, monté sur son éléphant[4], et animant la

sine du souterrain; *aux plus modérés des chrétiens, à ceux qu'on appelle moines*, φυλάσσειν τῶν χριστιανῶν οἱ σωφρονέστατοι ἔλαχον, οὕσπερ καλεῖν μοναχοὺς νενομίκασι. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 7.— S.-M.

[1] Cette tour selon Abou'lfaradj (*chron. syr.* p. 79), était située vis-à-vis les quartiers d'un *marzban*, nommé Kenrak Hagara, homme brave, qui contribua puissamment à la prise de la ville. L'auteur syrien entre dans des détails très-particuliers sur la manière dont la place fut surprise. Ils présentent un grand air de vérité, et on doit croire qu'ils ont été empruntés à un auteur ancien et bien informé. — S.-M.

[2] Selon Théophanes. Voyez ci-dev. p. 349, not. 4.—S.-M.

[3] Abou'lfaradj rapporte dans sa chronique syriaque, p. 80, que pour venger la perte considérable que l'armée persane avait éprouvée devant cette place, Cabad fit mettre à mort un sur deux, de tous les habitants. Ces indications, si elles sont exactes, donnent lieu de penser qu'Amid était à cette époque une ville très-peuplée, et l'une des premières cités de l'Orient.—S.-M.

[4] Le troisième jour après la prise de la place. Καβάδου τοῦ βασιλέως ἐπὶ ἐλέφαντος εἰς αὐτὴν εἰσελθόντος μετὰ τὴν τριήμερον τῆς προσοδίας. Theoph. p. 125.—S.-M.

fureur de ses soldats, un prêtre d'Amid, courbé de vieillesse, se jeta au-devant de lui, en criant : *Songez, prince, qu'il est indigne d'un puissant monarque d'égorger des vaincus. Et pourquoi*, dit Cabad, *m'avez-vous si opiniâtrément résisté? Hélas!* répondit le vieillard, *Dieu voulait que vous dussiez votre conquête à votre valeur, et non pas à notre lâcheté.* Cette réponse flatta la vanité de Cabad, et calma sa colère : il fit cesser le massacre, permettant seulement le pillage. Il prit pour lui les plus distingués des prisonniers, et abandonna les autres à ses soldats [1]. Les historiens de Syrie rapportent un fait qui n'est pas hors de vraisemblance. Au moment de la prise d'Amid, un roi sarrasin qui était chrétien [2], obtint de Cabad qu'on ne fît aucun mal à ceux qui se seraient réfugiés dans l'église principale dédiée à Dieu, sous l'invocation des Quarante Martyrs. Cabad étant entré dans cette église, y aperçut une image de Jésus-Christ, et demanda ce que c'était ; ses gens lui répondirent que c'était l'image du Dieu des Nazaréens [3]. Le roi la salua, en disant : *C'est vraiment là celui qui m'a apparu, et qui m'a dit : « Reste, et reçois de moi la ville et les habitants, parce qu'ils m'ont offensé. »* Il ne laissa pas de piller l'église; mais il épargna ceux qui s'y étaient retirés. Ayant ensuite établi dans la ville une garnison de trois mille hommes, sous les ordres d'Églon [4], il alla camper

[1] Ἐκέλευσε τοὺς περιόντας ἐν ἀνδραπόδων ποιεῖσθαι λόγῳ, καὶ αὐτῷ ἐξελέσθαι ἅπαντας αὐτῶν τοὺς δοκίμους ἐπέστελλεν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 7.—S.-M.

[2] C'était un petit souverain (*malkouna*) de l'Arménie, selon Abou'l-faradj, dans sa chronique syriaque p. 80.—S.-M.

[3] On voit par les auteurs arméniens et syriens, que c'était ainsi que les Perses appelaient les chrétiens. Les Arabes en usent encore de même. —S.-M.

[4] Ce général est appelé *Glonès* par Procope, *bel. Pers.* l. 1, c. 7, et

au mont Sigar[1], entre Amid et Nisibe, et renvoya Rufin à l'empereur pour lui porter la nouvelle de la prise d'Amid. Cet événement répandit tant d'alarme dans la Mésopotamie, que les habitants se préparaient à quitter le pays, et à passer l'Euphrate[2]; mais Jacques, surnommé le Voyageur[3], fameux dans cette contrée par ses ouvrages d'éloquence et de poésie, rassura par une lettre circulaire les peuples consternés, en leur inspirant la confiance en Dieu. — [Cabad traita cependant avec humanité ceux des habitants qu'il avait épargnés; mais, selon l'usage des rois de Perse[4], il les emmena dans l'intérieur de ses États. Il se relâcha par la suite de sa rigueur à leur égard, et il leur permit de retourner dans leur patrie[5]. Il recueillit des trésors immenses dans cette ville, soit en or, soit en argent et en d'autres matières précieuses; il les embarqua ensuite sur le Tigre, pour les envoyer en Perse[6]. Le siége opiniâtre d'Amid,

Gloès par Théophanes, p. 125. Selon Procope, Cabad n'avait laissé que mille hommes sous ses ordres, χιλίους ἐπὶ τῇ φυλακῇ ἐνταῦθα λιπὼν, ἄρχοντά τε αὐτοῖς ἐπιστήσας Γλόνην ἄνδρα Πέρσην, on y joignit encore, ajoute-t-il, quelques misérables d'Amid, καὶ τῶν Ἀμιδηνῶν ἀνθρώπους τινὰς ὀλίγους οἰκτροὺς, pour le service des vivres, οἳ δὴ ἐς τὴν δίαιταν ὑπηρετήσειν Πέρσαις ἔμελλον. —S.-M.

[1] Cette montagne nommée *Sigaron* par Sozomène, l. 6, c. 23, n'était pas éloignée de Nisibe. Elle était renommée par les anachorètes qui y habitaient.—S.-M.

[2] Tout ce qui habitait à l'orient de l'Euphrate, dit Josué Stylites, *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 275, se préparait à passer à l'occident. — S.-M.

[3] *Periodeutes.* Ce nom n'indique pas que celui qui le portait eût jamais fait de grands voyages. C'est le titre d'une dignité ecclésiastique, en usage dans les églises syriennes, et qui pourrait se traduire assez exactement par celui de *visiteur.* Jacques fut dans la suite évêque de Saroug ou Batné.— S.-M.

[4] Voyez t. 2, p. 342-344, liv. XI, § 20; t. 3, p. 300, not. 1, liv. XVII, § 13, et p. 361 et suiv., liv. XVII, § 58. —S.-M.

[5] Χρόνου γὰρ ὀλίγου ἐς τὰ οἰκεῖα ξύμπαντας ἀφῆκεν ἰέναι. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 7.— S.-M.

[6] Ce détail est emprunté à la chronique syriaque d'Abou'lfaradj, p. 80.—S.-M.

était considéré par Cabad comme si glorieux pour les armes persanes, qu'il résolut d'en consacrer à jamais le souvenir, par la fondation d'une ville, destinée à recevoir les captifs enlevés dans cette expédition, et qui devait perpétuer, par son nom, sa valeur et ses exploits. Cette ville, située non loin des bords du golfe Persique, à l'extrémité méridionale de la Susiane, près des frontières de la Perse proprement dite, fut nommée dans la langue pehlwy, qui était alors dominante dans le royaume, *Beh-an-Amid-Kavad*, c'est à-dire *la meilleure qu'Amid de Cabad.* Il imitait ainsi l'un de ses ancêtres, Sapor Ier, qui après la conquête d'Antioche, sous le règne de Valérien, avait peuplé avec les prisonniers une ville fondée par lui dans la Babylonie, et nommée par la même raison *Beh-an-Andiv-Schapour*[1], c'est-à-dire *la meilleure qu'Antioche de Schahpour*, ou *Sapor.* La ville fondée par Cabad existe encore dans le Khouzistan, sous le nom d'Arghan[2]. — S.-M.]

LXXVII. Anastase envoie une armée contre les Perses.

Dès qu'Anastase avait appris qu'Amid était assiégée, il avait levé en Thrace une armée de cinquante-deux mille hommes, composée surtout de Besses[3] et de Goths. Il en avait donné le commandement à trois

[1] L'auteur persan du *Modjmel-al-tewarikh* (Mss. Pers. n° 62, f° 43, *recto*), à qui j'emprunte ces détails, remarque qu'*Andiv* est en pehlwy le nom d'Antioche. — S.-M.

[2] Voyez le *Modjmel-altewarikh*, Mss. persan de la Bibl. du Roi, n° 62, f° 49 *verso*. — S.-M.

[3] Théophanes dit, p. 125, que cette armée était composée de Goths, de Besses, στρατιὰ Γότθων τε καὶ Βεσσῶν, et, ajoute-t-il, de plusieurs autres nations de la Thrace, καὶ ἑτέρων Θρακῶν ἐθνῶν. Les Besses étaient une nation très-ancienne, l'une des plus puissantes et des plus barbares de la Thrace. Les peuples de l'intérieur de ce pays avaient conservé sous l'empire leurs mœurs nationales, et ils fournissaient autant de soldats aux armées impériales que les nations étrangères. — S.-M.

Proc. bel. Pers. l. 1, c. 8 et 9, et l. 2, c. 13. [de ædif. l. 3, c. 2.] Marc. chron. [Joan. Malal. part. 2, p. 114 et 115.] Theoph. p. 125, 126 et 127. Josue Styl. ap. Assem. bib. or. t. 1, p. 273 et seq. Till. Anast. art. 15.

chefs, Hypatius son neveu[1], Patrice le Phrygien[2], et Aréobinde. Celui-ci était fils de Dagalaïphus, consul en 461, et petit-fils de cet Aréobinde qui s'était signalé dans la guerre de Perse, sous le règne de Théodose le jeune. Du côté de sa mère Dagisthée[3], il était petit-fils d'Ardabure, que Léon avait fait massacrer. Son mariage le rendait encore plus illustre : il avait épousé Julienne, fille de l'empereur Olybrius, et il en avait eu Olybrius, consul en 491. C'était le meilleur général de l'empire, et les historiens l'appellent le grand Aréobinde[4]. Il aurait sans doute été plus heureux, s'il n'avait point eu de collègues. Hypatius et Patrice, plus courtisans que capitaines, aimèrent mieux traverser les succès d'Aréobinde que de vaincre par ses conseils, et leur jalousie fit avorter les grands projets de cette campagne. Jamais armée, à son départ de Constantinople, n'y avait laissé de plus brillantes espérances : celle-ci réunissait toute la bravoure et toute la gloire militaire de l'empire. On y distinguait le comte Justin[5] et Zémarque, son compagnon de fortune[6], et aussi brave que lui; Patrice, fils d'Aspar, qui avait osé reparaître

[1] Il était fils de Sécondinus et d'une sœur d'Anastase, ὁ Σεκουνδίνου καὶ τῆς ἀδελφῆς Ἀναςασίου τοῦ βασιλέως υἱὸς. Theoph. p. 125. Malala, part. 2, p. 114, le qualifie ainsi ςρατηλάτης τοῦ πραισέντου. Il entend sans doute désigner par là le général distingué dans la Notice de l'empire par le titre de *magister militum præsentalis*, à cause de sa présence habituelle dans la résidence impériale. —S.-M.

[2] Patricius est appelé par Jean Malala, part. 2, p. 114, ςρατηλάτης τοῦ μεγάλου πραισέντου. C'était sans doute le *magister militum in præsenti*, le premier des lieutenants généraux qui portaient le titre de *præsentalis*.—S. M.

[3] Théophanes l'appelle, p. 125, *Dyagesthéa*, Δυαγησθέα. Elle était fille d'Ardabure fils d'Aspar, τῆς Ἀρδαβουρίου θυγατρὸς τοῦ παιδὸς Ἄσπαρος. —S.-M.

[4] Il était maître de la milice d'Orient, τῆς ἑώας ςρατηγὸς, *magister militum Orientis*.—S.-M.

[5] Celui-là même qui devint empereur après la mort d'Anastase, ὃς δὴ ὕςερον Ἀναςασίου τελευτήσαντος, ἐβασίλευσε. Pr. *bel. Pers.* l. 1. c. [illegible] —S.-M.

[6] Voyez ci-dev. § 19 p. 239.

depuis la mort de Zénon, et qui prenait le nom modeste de Patriciolus, avec son fils Vitalien; Romanus, que nous avons vu [1] vainqueur des Sarrasins en Palestine et en Arabie [2]; Borusès [3], Timostrate, le comte Pierre, et plusieurs autres officiers célèbres par leur valeur. On y voyait aussi des capitaines étrangers, de grande réputation: Pharasmane le Lazique [4], Gogidasclès et Sbésas, qui commandaient les Goths [5]; Asuade [6], chef d'une tribu d'Arabes. Si le mérite des subalternes pouvait suppléer à l'incapacité des généraux, ou réparer les maux que cause la jalousie, il y avait dans cette armée assez de valeur pour faire la conquête de la Perse [7]. Afin qu'elle ne manquât d'aucune des choses

Théophanes est le seul auteur qui l'ait nommé parmi les généraux employés dans cette guerre. — S.-M.

[1] Voyez ci-dev. § 27, p. 250. — S.-M.

[2] Il commandait alors dans l'Euphratèse, Ῥωμανὸς ἐξ Εὐφρατησίας συναφθεὶς τῷ στρατεύματι. Theoph. p. 125. — S.-M.

[3] Le texte de Théophanes, p. 127, lui donne le nom de *Bérousus*, Βεροῦσος, c'est la traduction latine qui l'appelle *Borusus*. Il n'en est parlé dans aucun autre auteur. Il est, au contraire, souvent question de Timostrate dans Josué Stylites et dans Théophanes. — S.-M.

[4] Procope le dit Colchidien de naissance, Φαρεσμάνης Κόλχος μὲν γένος, *de bell. Pers.* l. 1, c. 8. Selon Théophanes, p. 125, il était Laze, Φαρασμάνης τὸ γένος Λαζὸς, ce qui est à peu près la même chose; la première qualification s'applique au pays; la seconde à la nation. Théophanes ajoute à ce qui concerne ce personnage une circonstance particulière dont il est impossible de rendre raison à présent. Il dit qu'*il était père de Zouna*, ὁ Ζουνᾶ πατήρ. C'était sans doute le nom d'un personnage illustre à cette époque. — S.-M.

[5] Ces deux officiers étaient du nombre des Goths qui n'avaient pas voulu suivre Théodoric en Italie. Γότθων τῶν οὐκ ἐπισπομένων Θευδερίχῳ ἐς Ἰταλίαν ἐκ Θράκης ἰόντι. Proc. *de bel. Pers.* l. 1. c. 8. — S.-M.

[6] Théophanes fait mention, p. 125, de ce phylarque, qui fut attaché avec Romanus à l'armée d'Aréobinde. Ἀρεόβινδος δὲ μετὰ Ῥωμανοῦ καὶ Ἀσουάδου φυλαρχῶν καί τινων στρατοπεδευσάμενος. Ce passage pourrait donner lieu de croire que Romanus était aussi un phylarque ou chef de tribu arabe. Le nom d'*Asouad*, ou *Aswad*, se trouve dans les généalogies des rois arabes de Hirah. Il est probable que celui-ci appartenait à la famille des rois de Ghassan soumis aux Romains. Je n'ai rien trouvé sur lui dans les auteurs arabes. — S.-M.

[7] Le commandement, au dire de

nécessaires au succès des expéditions, Anastase avait nommé pour intendant et trésorier des troupes [1], l'Égyptien Apion [2], homme de tête, déja élevé au rang de patrice [3]; et comme il connaissait son zèle pour le bien public, son activité et sa prudence, il lui avait donné l'autorité la plus étendue dans l'exercice de sa commission [4], le déclarant indépendant des généraux, et tenant en cette partie la place de l'empereur [5].

LXXVIII. Premières actions en Mésopotamie.

Lorsque l'armée romaine passa l'Euphrate [6], Amid était déja prise, et Cabad était campé près de Nisibe. La première faute que firent les généraux, fut de se séparer. Hypatius et Patrice prirent avec eux quarante mille hommes, et marchèrent du côté d'Amid comme pour l'assiéger : ils ne laissèrent que douze mille hommes [7] à Aréobinde, qui marcha vers Nisibe [8]. Apion fit de la ville d'Édesse le magasin de l'armée [9], et prit de sages mesures pour la sûreté des convois. Les deux généraux, trouvant Amid en état de défense, n'osèrent l'assiéger, et s'amusèrent à ravager le pays [10] : mais

Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 8, y était tellement partagé entre les chefs, qu'ils semblaient n'avoir chacun qu'un détachement. Ἄρχοντες δὲ ἦσαν μὲν κατὰ συμμορίαν ἑκάστων. — S.-M.

1 Χορηγὸς δὲ τῆς τοῦ στρατοπέδου δαπάνης. Proc. *de Bel. Pers.* l. 1, c. 8. — S.-M.

2 Procope écrit son nom Ἀππίων. — S.-M.

3 Ἀνὴρ ἐν πατρικίοις ἐπιφανής. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 8. — S.-M.

4 Jean Malala, part. 2, p. 114, le qualifie de préfet du prétoire d'Orient, ἔπαρχον πραιτωρίων ἀνατολῆς. — S.-M.

5 Αὐτὸν βασιλεὺς κοινωνὸν βασιλείας ἐν γράμμασιν ἀνεῖπεν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 8. — S.-M.

6 Toutes les troupes, selon Théophanes, p. 125, devaient se réunir à Édesse, capitale de l'Osrhoène, et à Samosate dans l'Euphratèse. — S.-M.

7 La chronique du comte Marcellin porte à quinze mille hommes les forces qui étaient commandées par Aréobinde. — S.-M.

8 Aréobinde avait pris ses cantonnements selon Josué Stylites, *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 275, dans les environs de *Dara* et d'*Amoudin*, villes situées au centre de la Mésopotamie, à l'occident de Nisibe; c'est de là qu'il devait opérer contre Nisibe. — S.-M.

9 On y faisait, selon Josué Stylites, fabriquer le pain de l'armée. Voyez Assem. *bib. or.* t. 1, p. 275. — S.-M.

10 Procope remarque, *de bel. Pers.*

Aréobinde, avec sa petite armée, harcelait sans cesse les Perses : attentif à choisir des postes avantageux, il ne laissait échapper aucune occasion de les battre ; il les attaquait séparément : dans une rencontre, il défit un corps de vingt mille hommes, et poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Nisibe. Un soldat goth ayant tué dans ce combat le premier des généraux de Cabad[1], se saisit de son épée et de son bracelet[2] enrichi de pierreries, et vint les offrir à Aréobinde, qui les envoya à l'empereur comme un témoignage de sa victoire. Enfin Cabad, après avoir perdu une grande partie de ses troupes, fut obligé de s'éloigner de Nisibe.

LXXIX. Succès des Perses.

Il attendait un renfort considérable de Perses, de Huns et d'Arabes, qui arrivèrent au mois de juillet[3] : c'était une nouvelle armée dont il donna le commandement à Constantin. Ce traître s'étant échappé de Théodosiopolis, lorsque cette ville fut reprise par Eugène[4], était venu se réfugier dans le camp de Cabad. Au contraire, Théodore, que Cabad avait laissé dans Martyropolis, avait quitté cette ville dès qu'il s'était vu en liberté[5], et s'était rendu au camp devant Amid : aussi Anastase, à la fin de la guerre, loin de le punir, le loua d'avoir sauvé, par une feinte soumission,

l. 1, c. 8, qu'ils n'attaquaient pas l'ennemi, réunis, mais qu'ils campaient séparément et agissaient de même. Οὐ μὴν ἐπὶ τοὺς βαρβάρους κοινῇ ᾔεσαν· ἀλλὰ χωρὶς ἀλλήλων στρατοπεδευόμενοι, ἐπορεύοντο. — S.-M.

[1] Στρατηγὸν μέγιστον τῶν Περσῶν. Theoph. p. 125. — S.-M.

[2] Τὸ ξίφος καὶ τὸ βραχιόλιον. Theoph. p. 125. — S.-M.

[3] Cette indication vient encore de Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 275. — S.-M.

[4] Voyez ci-dev. § 74, p. 348. — S.-M.

[5] Ce Théodore comme on l'a vu ci-dev. § 71, p. 343, était arménien, satrape de la Sophanène, et à ce qu'il paraît duc de cette partie de l'Arménie. Pour le récompenser de sa facile soumission, Cabad lui avait laissé les mêmes gouvernements pour le service de la Perse. Voyez encore ci-après, p. 358, not. 8. — S.-M.

les habitants d'une place qui n'eût pas manqué d'être emportée d'assaut[1]. A la tête des nouvelles troupes, Constantin alla chercher Aréobinde, qui, se sentant trop faible, eut recours à ses deux collègues[2]. Ceux-ci, sous prétexte du siége d'Amid, qu'ils ne faisaient pas, refusèrent de le secourir. Ce brave général, se voyant abandonné[3], voulait repasser l'Euphrate et retourner à Constantinople: Apion vint à bout de le calmer, et lui persuada de demeurer en Mésopotamie. Il se retira en diligence à Constantine[4], avec perte de ses bagages, qui furent enlevés par les Perses. Hypatius et Patrice, charmés de cette disgrace, voulurent en tirer avantage : ils marchèrent[5] à Constantin, qu'ils surpassaient en forces. Celui-ci s'étant retiré à leur approche, alla rejoindre Cabad, qui s'avançait avec toutes ses troupes. Les deux généraux n'étant pas instruits de la marche du roi, et croyant n'avoir affaire qu'à Constantin, rencontrèrent les coureurs de l'armée[6]: c'étaient huit cents Hephthalites[7], que Pharasmane et Théodore taillèrent en pièces[8]. Le brave Naaman, qui

[1] L'empereur, dit Procope, *de ædif.* l. 3, c. 2, ne s'irrita pas contre Théodore et les Sophanéniens, οὐχ ἐπὶ Θεόδωρον καὶ Σοφανηνοὺς ἠγανάκτησεν. —S.-M.

[2] Il leur dépêcha Calliopius de Berhée actuellement Halep, selon Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 275. —S. M.

[3] Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 8, dit qu'il était campé dans le pays des Arzaméniens, qui est à deux journées de marche de Constantine, ἐστρατοπεδεύσαντο ἐν χωρίῳ Ἀρζαμένων, ἀπέχοντι Κωνσταντίνης πόλεως δυοῖν ἡμέραιν ὁδόν.—S.-M.

[4] Josué Stylites dit, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 275, qu'il se retira sur les territoires de Téla et d'Édesse, ayant été battu par les Perses.—S.-M.

[5] Ils abandonnèrent le siége d'Amid, dit Josué Stylites, *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 275.— S.-M.

[6] Οἱ τοῦ Περσῶν στρατοῦ ἔμπροσθεν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 8.—S.-M.

[7] Et non *Nephtalites.* Ἐφθαλίταις ἐντυχόντες ὀκτακοσίοις, dit Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 8.—S.-M.

[8] Il est probable qu'il s'agit ici du satrape de la Sophanène dont il a été question ci-dev. § 71, p. 343, et qui avait livré Martyropolis au roi

les conduisait, échappa avec une blessure mortelle, et alla porter cette nouvelle à Cabad : aussitôt le roi, redoublant de vitesse, accourut avec toute sa cavalerie [1]. Hypatius et Patrice, glorieux de ce premier succès, s'étaient arrêtés près du château de Suphrin ou Aspharin [2], à quinze lieues d'Amid : ils ne songeaient qu'à se reposer et à se réjouir de leur victoire. Leurs soldats désarmés, assis au bord d'un ruisseau, préparaient leur repas; quelques-uns se baignaient : les généraux étaient à table, lorsque leurs coureurs vinrent à toute bride leur annoncer que les Perses arrivaient. Les soldats, dans un extrême désordre, ont à peine le temps de prendre leurs habits et leurs armes; les Perses fondent sur eux avec furie : la plupart sont passés au fil de l'épée; les autres sont faits prisonniers; quelques-uns se sauvent sur les montagnes voisines; mais l'épouvante dont ils sont saisis trouble leurs yeux et glace leurs cœurs : ils roulent dans les précipices. De toute cette grande armée, il n'échappa presque que les deux généraux qui prirent la fuite les premiers, et qui,

de Perse. On a vu, p. 357, qu'après avoir reconnu la souveraineté du roi de Perse, qui l'avait comblé de présents, il était retourné au service de l'emp[illegible]. Théophanes l'appelle, p. 127, Théodote, mais sans doute par erreur. Selon Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 276, ils tuèrent aux Hephthalites quatre cents hommes. Cet auteur ajoute encore que leur chef fut pris, et mis en croix, parce qu'ayant promis de livrer Amid il n'avait pas tenu sa promesse. — S.-M.

[1] Le roi s'avança, dit Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 276, jusqu'à un lieu qu'il appelle *Euphédia*, avec des troupes hunniques, cadusiennes et arméniennes, jointes à des Persans. On était, ajoute-t-il, au mois d'août. — S.-M.

[2] Procope lui donne, *de bel. Pers.* l. 1, c. 8, le nom de *Siphris*, et le place à 350 stades d'Amid, ce qui fait à peu près quinze lieues. Οἱ δὲ ἀμφὶ Πατρίκιον καὶ Ὑπάτιον ἐν χωρίῳ Σίφριος, ὅπερ Ἀμίδης πόλεως οὐχ ἧσσον ἢ πεντήκοντα καὶ τριακοσίους σταδίους ἀπέχει. C'est Josué Stylites, qui donne à ce château le nom d'*Aschfarin*, en langue syriaque, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 276. Il est appelé *Syfreas* dans la chronique du comte Marcellin. — S.-M.

courant toujours sans regarder derrière eux, repassèrent l'Euphrate, et se retirèrent à Samosate. Le comte Pierre, réfugié avec quelques soldats dans le château de Suphrin [1], fut livré par les habitants à Cabad, qui fit égorger les soldats et garda le comte prisonnier.

LXXX. Ravages des Arabes.

Cependant les Arabes, portant partout le fer et le feu, désolaient la Mésopotamie. Ceux qui suivaient le parti des Romains [2] se jettent sur les terres de Naaman, enlèvent les troupeaux, tuent les bergers, obligent la tribu entière de s'enfuir au fond du désert. Les Arabes sujets des Perses attaquent la ville de Chabour [3], et sont repoussés par Timostrate, qui commandait dans Callinicus [4]. Mais Alamondare [5], chef de la plus considérable tribu, se signalait par ses ravages. Ce nom d'*Alamondare* [6] est déja fameux, dans les

[1] Ou plutôt *Siphris*, comme on a pu le voir dans la note précédente. — S.-M.

[2] Josué Stylites remarque, *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 276, qu'ils étaient de la maison ou de la tribu de *Thaalab*, c'est-à-dire qu'ils appartenaient à la race des Thaalébites, établis depuis long-temps dans la Mésopotamie, où ils eurent pendant plusieurs siècles des possessions. — S.-M.

[3] La ville de *Khaboura*, mentionnée dans l'histoire de Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 276, était située sur le fleuve *Khabour*, appelé par les anciens *Chaboras* ou *Aborras*. Ce fleuve traverse toute la Mésopotamie, et se jette dans l'Euphrate près de Karkisiah, l'antique *Circesium*. Ptolémée la place au confluent des deux fleuves. Théophylacte Simocatta en fait mention, l. 4, c. 10, et l'appelle *le château des Aboréens*, Ἀβορέων φρούριον. — S.-M.

[4] Voyez, au sujet de cette place, ce que j'ai dit, t. 3, p. 65, not. 1 et 3, liv. XIV, § 7. — S.-M.

[5] Mondar II, fils de Mondar Ier, roi des Arabes de Hirah, alliés des rois de Perses, était mort à cette époque, et il était inutile de mêler son nom au récit des événements de l'an 503. Naaman dont on vient de parler, ci-dev. § 79, p. 358, et § 73, p. 346, not. 1, avait été son successeur. Naaman était fils d'Aswad, frère de Mondar. J'ai parlé fort au long de ce qui le concerne, ci-dev. § 21, p. 241, not. 1. J'ai parlé aussi de Mondar Ier, t. 5, p. 485, not. 1, liv. XXX, § 39. Je pense que Lebeau a voulu parler de Mondar III, qui fut roi de Hirah en l'an 513, comme on le verra ci-après, liv. XXXIX, § 26, p. 419, note 1. — S.-M.

[6] Ce nom était en arabe *Mondar*,

guerres de Perse, sous les règnes précédents[1] : c'était un nom commun[2] aux rois de Hira[3], ville d'Assyrie[4], à trois milles de Capha[5]. Ces princes, qui se nommaient aussi *Monder*[6], étaient de la tribu des Lachémites, qui descendaient de Lachem[7], petit-fils de Saba fils de Jectan. Naaman était de cette famille. Alamondare, ennemi mortel des Romains, ne bornait pas ses hostilités à la Mésopotamie; il passait souvent l'Euphrate, courait jusqu'en Palestine, brûlait les villages, pillait les campagnes, et ne revenait jamais de ses courses sans ramener des milliers d'esclaves. Les solitaires, qu'il n'avait pas coutume d'épargner, fuyaient dans les villes. Jean le Silencieux demeura seul exposé aux insultes de ces Barbares, et il en fut respecté[8].

Naaman, irrité de sa blessure, conseillait au roi

précédé de l'article *al.*—S.-M.

[1] Voyez t. 5, p. 485, note 1, liv. xxx, § 39. — S.-M.

[2] Ces notes font voir que cette assertion n'est pas exacte.—S.-M.

[3] J'ai traité fort au long de cette ville et de ce royaume, t. 5, p. 484, not. 2, liv. xxx, § 39.— S.-M.

[4] Hirah n'était pas dans l'Assyrie, mais dans la partie de la Babylonie située à la droite de l'Euphrate, vers le désert d'Arabie. — S.-M.

[5] Cette ville, appelée plus exactement *Coufah*, n'existait pas encore; elle ne fut fondée que sous les premiers khalifes arabes, dont elle fut souvent la résidence. Elle devint en peu de temps une ville très-considérable, et elle amena à ce qu'il paraît la ruine de Hirah. — S.-M.

[6] Ou plutôt *Mondar*, voyez ci-dev. p. 360, note 6, et ci-dess. not. 2. — S.-M.

[7] Ce nom doit s'écrire *Lakhm*. Les auteurs arabes le donnent à un patriarche vrai ou faux, qu'ils croient avoir donné naissance à une des principales divisions de leur nation. C'est effectivement à la race de Lakhm, que se rattachait l'origine des rois de Hirah. — S.-M.

[8] C'est à l'imitation de Tillemont, t. 6, p. 566, que Lebeau a placé en l'an 503 cette histoire empruntée aux biographes des anachorètes de Palestine. Voyez les Bollandistes, 19 février et 13 mai. Ils se sont trompés l'un et l'autre. Il faut la rapporter à l'an 529, à la deuxième année de Justinien; le fait ne peut souffrir le moindre doute. Mondar III ou Alamondare, comme l'appellent les Grecs, ne régnait pas encore en l'an 503 sur les Arabes de Hirah. Voyez, ci-après, l. xxxix, § 26, p. 419, not. 1.—S.-M.

LXXXI. Entreprise de Cabad sur Constantine.

d'attaquer Édesse[1]. La prise de cette place faisait tomber toutes les autres, et rendait les Perses maîtres de la Mésopotamie entière. Aréobinde s'y était renfermé; mais ce qui rassurait davantage les habitants, c'était la promesse qu'ils croyaient que Jésus-Christ avait faite autrefois à leur roi Abgare, qu'Édesse ne serait jamais prise[2]. Cette persuasion, quoique mal fondée, leur inspirait un merveilleux courage, et les rendait en effet invincibles. Elle s'était communiquée aux peuples voisins; et malgré les instances de Naaman, qui n'écoutait que sa colère, Cabad s'éloigna d'Édesse. Ce prince superstitieux avait encore une autre raison de défiance: en arrivant devant Édesse, il s'était adressé à ses mages pour savoir s'il viendrait à bout de s'en rendre maître; ils s'étaient accordés à lui répondre qu'il ne la prendrait pas, parce qu'en leur montrant la ville il avait étendu la main droite; ce qui était, disaient-ils, un signe de salut. Il tourna donc ses armes vers Constantine[3], où il ménageait une secrète intelligence avec les Juifs. Comme leur synagogue touchait aux murailles, ils y avaient pratiqué des souterrains pour introduire les Perses pendant la nuit. Le comte Pierre, prisonnier dans le camp de Cabad, ayant découvert cette trahison, feignit qu'il avait laissé quelques hardes en dépôt chez Léonce[4], gouverneur de la ville, et obtint la permission d'aller les redemander. Il s'approcha

[1] Josué Stylites remarque, qu'il était particulièrement animé contre les Arabes Thaalébites. — S.-M.

[2] Le même auteur parle d'un chef chrétien qui servait dans les troupes de Naaman, et qui lui représentait également l'inutilité des tentatives que l'on pouvait faire contre cette ville. — S.-M.

[3] Nommée *Tela* par les auteurs syriens, ainsi qu'on l'a déja vu. — S.-M.

[4] On apprend de Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 276, qu'il portait le titre de comte. — S.-M.

des murs, avertit les Romains du dessein des Juifs, et demanda des habits qu'on lui jeta en effet pour déguiser sa ruse. Léonce punit les coupables, et redoubla de vigilance. Barhadad [1], évêque de Constantine, prélat aussi intrépide que respectable par sa sainteté, partage les travaux du commandant; il fait la ronde des sentinelles, anime les habitants, leur administre l'eucharistie sur les murailles, afin qu'ils ne soient pas obligés de quitter leur poste; enfin, résolu de s'exposer lui-même pour sauver son peuple, il les assemble: *Je vais*, leur dit-il, *trouver l'ennemi pour l'engager à s'éloigner de notre ville; j'ai confiance que le Tout-Puissant donnera de la force à mes paroles : mais quoi qu'il m'arrive, quand vous me verriez expirer aux pieds de vos murs dans les plus cruels supplices, ne vous effrayez pas; mes derniers soupirs imploreront pour vous le secours du ciel: défendez-vous avec courage.* Il sort en même temps de la ville, portant au roi de Perse des présents de peu de valeur: c'était du vin, des figues sèches, du miel, des pains de froment. Sa présence étonna Cabad; et ses paroles, fortifiées par la grace divine, firent une vive impression sur ce fier monarque. Le prélat lui représenta *que Constantine était une ville pauvre, habitée par des misérables, négligée même par les Romains qui, n'en faisant aucun cas, n'y avaient pas laissé de garnison; que la conquête des autres places l'en rendrait maître sans coup férir; que ce serait deshonorer son armée, que de l'arrêter devant une*

[1] Procope, *de bel. Pers.* l. 2, c. 13, appelle cet évêque *Baradotus*, et le qualifie d'homme juste, ἀνὴρ δίκαιος, et très-aimé de Dieu, τῷ Θεῷ ἐς τὰ μάλιστα φίλος.—S.-M.

bicoque si méprisable. Cabad, toujours occupé du dessein de prendre Édesse, se laissa persuader par ce discours; et pour récompenser le prélat de son miel et de ses figues, il lui fit présent de toutes les provisions qu'il avait amassées pour un siége.

LXXXII. Diverses tentatives sur Édesse.

Il retourna donc devant Édesse, et campa vers la fin du mois d'août au bord de la rivière de Galab, qu'on nommait aussi le fleuve des Mèdes [1]. Il y demeura vingt jours. Les habitants, résolus de se bien défendre, travaillèrent à se fortifier: et pour ne rien laisser au-delà de leurs murs dont l'ennemi pût tirer avantage, le 6 de septembre ils mirent eux-mêmes le feu à leurs faubourgs [2], après en avoir retiré les reliques des martyrs. Trois jours après, Cabad fit proposer à Aréobinde une conférence pour traiter de la paix, lui donnant le choix [3], ou de laisser entrer dans la ville Aspébède [4] qui était revêtu de la charge d'*Astabide* (ce mot signifiait chez les Perses le général de la cavalerie [5]), ou de venir lui-même à l'église de Saint-Sergius, qui n'était pas

[1] La ville d'Édesse était arrosée par une autre rivière, nommée en grec *Scirtus*, c'est-à-dire *le sauteur*, et en syriaque *Daïsan*, qui a le même sens. Il est probable que la rivière dont il s'agit venait se joindre au *Scirtus*. Josué Stylites est le seul qui en parle. Les géographes modernes disent que l'on trouve dans les environs d'Edesse beaucoup de ruisseaux et de lacs qui s'écoulent dans cette ville : c'est là peut-être ce qui la fit appeler par les Grecs *Callirhoé*. C'est sans doute parmi eux qu'il faut placer le *Galab* de Josué Stylites. —S.-M.

[2] Ils n'épargnèrent, dit Josué Stylites, que le bourg de Salam qu'on appelle aussi *Nagbat*.—S.-M.

[3] Ceci n'est pas exact. Josué Stylites dit que Cabad fit proposer à Aréobinde de recevoir un *marzban*, c'est-à-dire de se soumettre, ou d'accepter une entrevue.—S.-M.

[4] Il n'y a rien de pareil dans le texte de Josué-Stylites. Il y est dit dit seulement que *Baouy*, qui portait le titre d'*Astabid*, vint par l'ordre du roi conférer avec Aréobinde. — S.-M.

[5] Telle serait en effet la traduction du nom d'*Aspébédès*, que l'on trouve dans Procope, *de bel. Pers* l. 1, c. 9, au lieu d'*Astabide*, et que je crois plus exact. On lit dans Théophanes, p. 127, *Aspetius*, Ἀσπέτιος, qui rappelle l'arménien *Aspied*, qui signifiait *chevalier*, et il servait sans doute

éloignée d'Édesse. Aréobinde se rendit au lieu indiqué [1]; mais comme le roi demandait dix mille livres d'or, et qu'Aréobinde n'en offrait que sept mille, l'entrevue fut sans effet. Tandis que Cabad était campé devant Édesse, Patriciolus, avec son fils Vitalien, qui s'étaient retirés à Samosate à la suite de Patrice et d'Hypatius, passa l'Euphrate à la tête de quelques troupes légères: il surprit un détachement de l'armée des Perses, et le tailla en pièces. Son dessein était de se jeter dans Édesse; mais, trouvant les passages fermés, il revint à Samosate. Dans ce même temps, Naaman mourut de sa blessure, blasphémant le Dieu qui protégeait les chrétiens [2]. Sa mort [3] jeta dans le cœur de Cabad une nouvelle terreur [4]; il décampa et marcha vers Harran [5], qui n'était qu'à une journée d'Édesse. Il envoya devant lui une troupe d'Arabes battre la campagne. Les Harranites sortent sur eux, en tuent soixante, et prennent le général des Huns qui s'était joint à ces Arabes: c'était un seigneur des plus nobles de sa nation, et fort aimé de Cabad, qui promit de ne point attaquer la ville, si on lui rendait le prisonnier. Les habitants le

à désigner, comme en Arménie, un des hauts fonctionnaires de l'état. Voyez ci-dev. § 38, p. 274, not. 3. — S.-M.

[1] Il y trouva, dit Josué Stylites, *ap.* Assem. t. 1, p. 277, *Baouy*, Astabid de Perse. Voyez ci-dev. p. 364, note 4.—S.-M.

[2] Il menaçait dans sa fureur la ville d'Édesse, de tous les maux qu'avait éprouvé Amid, ainsi que le rapporte Josué Stylites, *ap.* Assemani, *bib. or.* t. 1, p. 276. —S.-M.

[3] La mort de Naaman est mal placée ici, on voit par le récit de Josué Stylites, *ap.* Assemani, *bib. or.* t. 1, p. 276, qu'elle arriva avant cette époque, lorsque Cabad se dirigeait vers Téla ou Constantineo. Voyez ci-dev. § 74, p. 346 et 347. — S.-M.

[4] Cabad, dit Josué Stylites, *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 276, donna un autre roi aux Arabes. On apprend de l'historien arabe Hamzah d'Ispahan (Rasmussen, *hist. præcip. Arab. regn.* p. 10), que ce successeur se nommait Abou-Djafar Alkamah de la race de Dzomail. Voyez ci-dev. § 21, p. 241, not. 1.—S.-M.

[5] Voyez t. 3, p. 60, not. 3, liv. XIV, § 5.—S.-M.

renvoyèrent aussitôt; et pour montrer au roi de Perse qu'ils étaient en état de se défendre, ils lui firent en même temps présent de cinquante béliers. Les Arabes ravagèrent le pays jusqu'à l'Euphrate: c'était ce qu'ils appelaient la terre de Sarug[1], parce que cet ancien patriarche, bisaïeul d'Abraham, y avait fait sa demeure[2]. Dans cette décadence de l'empire, les contrées orientales reprenaient leurs anciens noms, que les conquêtes des Macédoniens leur avaient fait perdre, mais qui s'étaient toujours conservés dans la langue des Arabes[3]. Le 17 de septembre[4], Cabad revint encore se présenter devant Édesse: il désirait ardemment de s'en emparer; mais la vue de cette ville semblait le glacer d'effroi[5]. Cette impression, qui s'était communiquée à ses troupes, inspirait au contraire tant de confiance aux habitants, que ceux-ci laissèrent pendant un jour entier leurs portes ouvertes à la vue de l'armée, sans qu'aucun des Perses osât y entrer pour essayer la vérité de l'oracle: on dit même que des enfants, sortis de la ville, allaient impunément insulter

[1] *Saroug* actuellement *Saroudj*, s'appellait aussi *Batné*. C'était une petite place à l'occident d'Édesse, entre cette ville et l'Euphrate. J'en ai parlé, t. 2, p. 71, note 1, liv. VIII, § 7, et surtout, t. 3, p. 60, not. 1, liv. XIV, § 4.—S.-M.

[2] Je ne sais où Lebeau a puisé cette indication, je ne l'ai rencontrée nulle part; mais dans tous les cas c'est, à n'en pas douter, une conjecture indigne d'attention.—S.-M.

[3] Jamais les pays et les villes de de l'Asie ne perdirent, parmi les naturels, les noms qu'elles portaient de toute antiquité; seulement, comme presque tous les détails historiques et géographiques qui nous ont été transmis sur ces régions nous viennent des auteurs grecs, il n'est pas étonnant qu'ils aient préféré les dénominations grecques et macédoniennes, que l'on rencontre rarement dans les auteurs orientaux.—S.-M.

[4] Un mercredi, dit Josué Stylites, *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 277.—S.-M.

[5] Son camp, dit Josué Stylites, s'étendait depuis les églises de Saint-Cosme, de Saint-Damien, de Saint-Sergius et le bourg de Boukin jusqu'à l'église des Confesseurs et la colline de *Tsorin*.—S.-M.

les ennemis. Sur le soir, Cabad alla camper au bourg de Cubes[1]. Le lendemain, Aréobinde lui fit dire qu'*il devait enfin reconnaître qu'Édesse était sous la garde du Tout-Puissant.* Le roi répondit qu'il se contenterait de deux mille livres d'or, pourvu qu'on lui rendît tous les prisonniers faits depuis le commencement de la guerre. Le général romain demanda une trève de douze jours, pour avoir le temps de consulter ses collègues : il l'obtint en rendant quatorze prisonniers, et donnant en otage le comte Basile[2]. Cabad se retira plus loin, au bourg de Dahanaba[3]; mais dès le lendemain il envoya Hormisdas, pour demander sur-le-champ les deux mille livres d'or. Aréobinde, irrité de cette inconstance, répondit que le roi n'avait qu'à rendre le comte Basile, et qu'on était prêt à soutenir le siége. Cabad revint le 24 de septembre[4]; et s'étant cette fois approché de la ville, comme il dressait ses batteries, les habitants firent sur lui une si furieuse sortie que, sans perdre un seul homme, ils le repoussèrent avec grand carnage. Alors, perdant toute espérance, il pilla les églises [5] et les monastères des environs; et tournant vers l'Euphrate, il se rendit maître de Batnes[6]. Aréobinde récompensa le courage des Édesséniens, en leur distribuant à chacun trois cents de-

[1] Josué Stylites, *ap.* Assemani, *bib. or.* t. 1, p. 277, l'appelle *Kouba.* — S.-M.

[2] On apprend de Théophanes, p. 126, qu'il était édessénien.— S.-M.

[3] Ce bourg, où il y avait un château, est mentionné dans les auteurs sous les noms de *Davana*, *Dabana* et *Dabanas*. J'en ai déja parlé, t. 3, p. 65, not. 1, liv. XIV, § 7.—S.-M.

[4] Un mercredi selon Josué Stylites, *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 277. —S.-M.

[5] L'historien syrien désigne en particulier les églises de Saint-Sergius et des Confesseurs—S.-M.

[6] En syriaque *Bathnan.* Lebeau ne s'est pas aperçu que cette ville était la même que celle dont il vient de parler sous le nom de *Saroug.* Voyez ci-dev. p. 366, not. 1. Voyez aussi t.3, p.60, n.1, l. XIV, § 4.—S.-M.

niers; ce qui faisait environ cent soixante livres de notre monnaie. Après la prise de Batnes, Cabad fit attaquer Callinicus. Timostrate ayant fait une sortie prit le général[1] et tailla en pièces les soldats. L'hiver approchait, et la saison n'était pas favorable pour un siége, que la valeur du commandant devait rendre long et difficile. Le roi, qui ne cherchait qu'à sauver le déshonneur d'une retraite, fit dire à Timostrate que si on lui rendait son général, il promettait de se retirer; qu'autrement il détruirait la ville jusqu'aux fondements. Timostrate renvoya le prisonnier; et Cabad, après une expédition si fatigante, dont il ne remportait d'autre fruit que la prise d'Amid, qui lui avait couté une armée, apprenant que les Huns avaient rompu la paix, et qu'ils étaient entrés dans ses états, repassa le Tigre, laissant à ses généraux le soin de continuer la guerre[2]. Il emmena prisonniers Olympius qu'il avait pris dans une rencontre, le comte Pierre et Basile d'Edesse, qu'il retenait contre le droit des gens. On dit qu'ayant éprouvé la commodité des bains d'Amid, à son retour en Perse, il en fit construire dans toutes les villes de son royaume, et qu'il vint à bout de vaincre sur ce point la répugnance des mages.

LXXXIII. Anastase envoie une nouvelle armée.

Pendant que les armées romaines réussissaient si mal en Mésopotamie, par la division des généraux, Anastase voyait Constantinople en proie à la fureur

[1] Josué Stylites dit, *ap.* Assem. t. 1, p. 277, que c'était un *marzban*.-S.-M.

[2] Cabad, ayant appris, dit Procope, *bel. Pers.* l. 1, c. 8, que les Huns ses ennemis attaquaient ses états, ἔπειτα δὲ Καβάδης, Οὔννων πολεμίων ἐς γῆν τὴν αὐτοῦ ἐσβεβληκότων, il retourna chez lui avec toute son armée, παντὶ τῷ στρατῷ ἐπ' οἴκου ἀνεχώρησε, et il fit une longue guerre dans les régions septentrionales contre cette nation, πόλεμόν τε μάκρὸν πρὸς τὸ ἔθνος τοῦτο ἐς τῆς χώρας τὰ πρὸς ἄρκτον διέφερεν.— S.-M.

des factions. Le cirque fut encore cette année inondé de sang. Le fils naturel de l'empereur y perdit la vie[1], et sa mort fut vengée par le supplice des plus séditieux, et par le bannissement des autres. Le prince mécontent de ses généraux rappela Hypatius : il laissa Patrice, qui se fit plus d'honneur lorsqu'il fut seul. Apion, voyant que la mauvaise conduite des commandants rendait ses soins inutiles, demanda et obtint son rappel. Calliopius de Bérhée, aujourd'hui Alep[2], fut chargé à sa place des fonctions d'intendant de l'armée. Hypatius fut remplacé par Céler, maître des offices[3]. Céler[4] était Illyrien[5] et compatriote de l'empereur, qui lui donna encore un collegue nommé Théodote[6]. Ce prince timide se croyait plus en sûreté à l'abri d'une multitude de généraux : il ignorait que cette aristocratie de commandants est tout-à-fait opposée au bien du service; et que c'est sur-tout dans la guerre que se vérifie ce paradoxe, qu'*un seul homme de mérite vaut mieux que plusieurs*. Céler était homme d'esprit et bon général[7] : Anastase lui donna une nouvelle

[1] Voyez ci-dev. § 5, p. 226, not. 1. D'autres auteurs semblent indiquer qu'il périt en l'an 507.—S.-M.

[2] Voyez t. 3, p. 55, not. 1 et 3, liv. XIV, § 1 et 2.— S.-M.

[3] Il était chef des officiers du palais, dit Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 8, τῶν ἐν παλατίῳ ταγμάτων ἀρχηγὸς Κέλερ, ce que les Romains, ajoute-t-il, appellent *magister*, μάγιςρον Ῥωμαῖοι τὴν ἀρχὴν καλεῖν νενομίκασιν.—S.-M.

[4] Théophanes l'appelle, p. 126, *Cellor*, Κέλλωρα τὸν μάγιςρον, ce qui est, à n'en pas douter, une erreur.—S.-M.

[5] Nous l'apprenons de Théophanes, p. 127, Ἰλλύριος ἦν μὲν τῷ γένει, et de la chronique de Malala, part. 2, p. 115.— S.-M.

[6] Ce Théodote, mentionné par le seul Théophanes, p. 126, me paraît être le même que le satrape Théodore, dont il a déja été plusieurs fois question, voyez ci-dev. § 79, p. 357, n. 5 et § 71, p. 343.—S.-M.

[7] Ἦν γὰρ ὁ ἀνὴρ μετὰ λόγου καὶ παιδείας πάσης χάριτος θεοῦ πολλῆς πεπληρωμένος, καὶ ἀνδρεῖος. Theoph. p. 127.— S.-M.

armée, et quelque supériorité sur les autres généraux. Les troupes s'étant mises en marche, apprirent à Hiérapolis [1] la retraite de Cabad; et comme on était à la fin de décembre, Céler leur distribua des quartiers dans les villes de la Syrie, de l'Euphratésie [2], de l'Arménie et de l'Osrhoène. Pour soulager la Mésopotamie, et pour engager les peuples à demeurer fidèles à l'empire, Anastase fit à cette province la remise des impositions de cette année.

An 504.

LXXXIV. Amid assiégée par les Romains.

Pendant l'hiver [3], la garnison d'Amid ne craignant plus les Romains, ouvrit les portes de la ville, et permit aux habitants de se répandre aux environs pour faire leur commerce comme en pleine paix. Il y avait d'ordinaire, en cette saison, une foire célèbre aux portes d'Amid. Les marchands Perses s'y rendirent de toutes parts, et y apportèrent quantité de marchandises. Patrice qui était en quartier à Mélitène, en étant averti, passe l'Euphrate, et marche en diligence vers Amid. Les Perses, qui avaient des troupes dans le voisinage, vont à sa rencontre avec des forces supérieures. Patrice prend d'abord la fuite; mais poursuivi par les ennemis, et rencontrant sur son passage un fleuve rapide nommé Calat [4], tellement grossi par les pluies qu'il n'était guéable en aucun endroit, il devient brave par désespoir, retourne avec fureur sur les Perses, les renverse, fait leur chef prisonnier, et les

[1] A *Maboug*, selon Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 278. C'est le nom syrien d'Hiérapolis, actuellement *Manbedj*, voyez t. 3, p. 57, not. 4, liv. XIV, § 3. — S.-M.

[2] Ou *de l'Euphratèse*. Cette province est l'ancienne Commagène. —S.-M.

[3] Il n'y eut point en 504 de consul en Orient; celui qui le fut en Occident, par les ordres de Théodoric, était le patrice Céthégus, fils du patrice Probinus.—S.-M.

[4] Il est impossible d'indiquer la situation de ce fleuve, qui n'est mentionné que par Josué Stylites, *ap.* Assem. *bib. or.* t 1, p. 278.—S.-M.

mène battant jusqu'à Amid qu'il assiége. Céler, informé de ce succès imprévu, rassemble toutes ses troupes au mois de mars, et ayant passé l'Euphrate vis-à-vis de Callinicus [1], il va camper à Rhéséna [2]. Timostrate par son ordre court avec six mille cavaliers enlever les troupeaux qui paissaient en grand nombre sur le mont Sigar [3], et les mène au camp. Au mois de mai, Céler va joindre Patrice devant Amid. Un corps de dix mille Perses qui venait au secours de la ville, n'ose approcher et s'arrête à Nisibe. Apion fut envoyé au port d'Alexandrie [4] près d'Issus, nommé aujourd'hui Alexandrette, pour y recevoir les vaisseaux chargés de bled qui venaient d'Égypte, et faire partir les convois. Calliopius, qui résidait à Édesse, fit fournir cette année par les habitants huit cent mille boisseaux de froment, et l'année suivante six cents trente mille. Les Romains tentèrent d'abord de prendre la ville de force : mais voyant que leurs efforts étaient sans succès, et que les attaques ne leur couteraient pas moins de sang qu'elles en avaient couté à Cabad, ils prirent le parti

[1] Voyez ci-dev. § 74, p. 346, n. 5. — S.-M.

[2] Ou *Rasaïn*. — S.-M.

[3] Le nom de *Sigar*, ou plutôt *Schigar* en syriaque, désigne une haute montagne qui s'élève au milieu de la Mésopotamie, et auprès de laquelle se trouve la ville très-ancienne de *Sindjar*, appelée *Singara* par les anciens. Cette ville donne son nom à la montagne; elle est habitée actuellement par une race de brigands Curdes très-redoutables, et appelés *Iezidy*. Voyez t. 2, p. 340 et 341, liv. XI, § 19.—S.-M.

[4] Josué Stylites est le seul auteur qui ait parlé de cette circonstance, et par la manière dont il la rapporte, on ne peut croire qu'il ait voulu dire que l'intendant-général Apion se soit contenté d'aller à Alexandrie de Syrie près d'Issus. Il dit que cet administrateur se rendit à Alexandrie pour s'y procurer des vivres. Il me paraît évident qu'une notion aussi brève ne peut s'appliquer qu'à Alexandrie d'Égypte, ville qui devait présenter bien plus de ressources pour l'approvisionnement d'une armée qu'Alexandrie de Syrie. Il est bien probable que si Josué Stylites avait voulu parler de cette dernière ville, il l'aurait désignée d'une manière plus particulière—S.-M.

de la bloquer pour la réduire par famine. Constantin se trouvait renfermé dans Amid : craignant d'être puni de sa trahison s'il attendait la prise de la ville, il en sortit avec deux femmes perses de la première noblesse, que Cabad lui avait données. Il fut pris par les coureurs des Romains [1], et amené au camp. On le mit sous la garde de quelques Arabes, pour le conduire à Edesse : l'empereur l'ayant fait venir à Constantinople, lui laissa la vie; mais il le fit ordonner prêtre, et l'envoya à Nicée avec défense de rentrer jamais dans la ville impériale. Adidès [2], chef d'Arabes, déserta aussi du service des Perses, et passa dans le camp des Romains. Le siége traînant en longueur, Céler laissa Patrice devant la place, et entra dans l'Arzanène [3]. Il y fit un horrible ravage, ruinant les châteaux qui n'étaient bâtis que de briques et de terre, et passant les habitants au fil de l'épée. Il pénétra jusqu'au pont du Tigre, qu'on nommait le *pont de fer*, et ramena ses soldats chargés de butin. Pendant le même temps, Aréobinde fit une course en Persarmé-

1 Josué Stylites rapporte, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 279, qu'après une marche de quatorze jours à travers le désert, il était sur le point d'atteindre les frontières de l'empire, quand il fut arrêté près du fort de *Sura* par des Arabes sujets ou alliés des Romains. Le fort de *Soura*, τὸ Σούρων πόλισμα, était situé selon Procope, *de ædif.* l. 2, c. 9, dans la partie méridionale de la Mésopotamie, sur les bords de l'Euphrate, πρὸς τῷ Εὐφράτῃ ποταμῷ. J'aurai occasion d'en reparler sous le règne de Justinien.—S.-M.

2 Plus exactement *Hadid*. Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 279, le qualifie du titre de roi des Arabes.—S.-M.

3 Procope rapporte qu'il passa le fleuve Nymphius, et entra dans l'Arzanène, soumise à l'empire des Perses. Νύμφιον ποταμὸν διαβὰς, ἐσβολήν τινα ἐς τὴν Ἀρσανηνὴν ἐποιήσατο, *de bel. Pers.* l. 1, c. 8. Il remarque que le Nymphius voisin de Martyropolis était à 300 stades d'Amid. Ἔστι ὁ ποταμὸς οὗτος Μαρτυροπόλεως μὲν ἀγχοτάτω, Ἀμίδης δὲ ὅσον ἀπὸ σταδίων τριακοσίων. Ce fleuve séparait les deux états, comme le dit Procope, *de ædif.* l. 3, c. 2. Ὁ Νυμφίος ποταμὸς διορίζει τὰ Ῥωμαίων τε καὶ Περσῶν ἤθη.— S.-M.

nie [1] : il tua dix mille hommes [2], et emmena trente mille prisonniers. A son retour, il tailla en pièces, près de Nisibe, les dix mille Perses qui s'y étaient retirés, et qui vinrent pour le combattre. Maslacès [3], seigneur puissant en Arménie, quitta le service de Cabad pour se soumettre à l'empire. Patrice voulut à son tour se signaler par une expédition. Il passa le Tigre, et porta le ravage dans une grande étendue de pays.

LXXXV. Suite du siége d'Amid.

[Jos. Styl. ap. Assem. bib. or. t. 1, p. 279, et seqq.] Proc. bel. Pers. l. 1, c. 9. et Hist. Arc. c. 23. Marc. chr. [Zachar. Melit. ap. Assem. bib. or. t. 2, p. 58.] Theoph. p. 127.

La ville d'Edesse fournissait des vivres en abondance à l'armée romaine [4]. L'évêque Pierre, profitant de la conjoncture, alla trouver l'empereur, et lui demanda la remise du tribut pour cette année. Anastase l'ayant reprimandé d'avoir quitté son poste dans un temps où sa présence était nécessaire, lui accorda sa demande, et étendit cette grace à toute la Mésopotamie, tant que durerait la guerre [5]. Mais la famine était extrême dans la ville assiégée. Dès les premiers jours du siège, la garnison s'était saisie de tous les magasins de vivres, sans vouloir en faire part aux habitants, en sorte que ces infortunés, après avoir con-

[1] Josué Stylites dit, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 279, dans l'Arménie en général.—S.-M.

[2] Persans et Arméniens, dit Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 279.—S.-M.

[3] Josué Stylites l'appelle, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 279, *Mouschlak*, ce qui est plus exact. Je présume que ce seigneur se nommait *Mouschegh*, et qu'il appartenait à la race des Mamigoniens; il aurait été en ce cas parent du *marzban* Vahan. Les auteurs arméniens ne font connaître à cette époque aucun prince de cette famille de ce nom, mais on ne peut rien conclure de leur silence, parce qu'il n'existe aucun auteur national qui ait parlé d'une manière un peu étendue des événements arrivés en Arménie pendant le 6e siècle. — S.-M.

[4] Elle fournit, selon Josué Stylites, *ap.* Assémani, *Bib. or.* t. 1, p. 279, six cent trente mille boisseaux de froment. — S.M.

[5] Les habitants de *Maboug* ou Hiérapolis, dans l'Euphratèse en-deçà de l'Euphrate, participèrent a cette faveur selon le même Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 279. Ils obtinrent la diminution d'un tiers de leurs impositions. — S.-M.

sumé leurs provisions et toutes les choses que la rage de la faim convertit en nourriture, se virent réduits à manger les cadavres, et même à se dévorer les uns les autres. Églon [1] commandant de la place, homme dur et impitoyable, tenait en bride ces désespérés, et se rendait encore plus redoutable que la mort, qui chaque jour en emportait un grand nombre. Après avoir vû périr tant de malheureux, il périt lui même par son imprudence. Un paysan du voisinage, nommé Gadamas [2], avait coutume de se glisser de nuit dans la ville, où il apportait à Églon du gibier et des fruits, sans être aperçu des sentinelles. Il alla trouver Patrice, et offrit de lui mettre entre les mains le commandant et deux cents hommes de la garnison, si on lui promettait récompense. On lui promit tout ce qu'il voulut. La nuit étant venue, il déchira ses habits, se fit quelque légère blessure, et se rendit dans la ville à l'ordinaire. Il dit à Églon *qu'il avait été rencontré par des brigands du camp des Romains ; qu'il s'était échappé de leurs mains, après en avoir été maltraité ; que leur coutume était de roder de nuit aux environs d'Amid par bandes de quatre ou cinq, pour voler et massacrer ceux qu'ils rencontraient : mais qu'il serait facile d'en délivrer le pays ; qu'il ne faudrait qu'en surprendre deux ou trois bandes, pour rendre les autres plus timides.* Églon lui ayant demandé ce qu'il fallait faire : *Je*

[1] J'ai déja remarqué que c'était là le nom que Josué Stylites donnait au gouverneur persan d'Amid, tandis que Procope l'appelait *Glonès*, Γλώνης. Voyez ci-dev. § 76, p. 351, not. 3. — S.-M.

[2] Il s'appelait *Gadana*, selon Zacharie de Mélitène, historien syrien dont le témoignage est allégué par Assémani, *bib. or.* t. 2, p. 58. Il était né dans un bourg du voisinage appelé *Akéda*. — S.-M.

connais, dit Gadamas, *leur rendez-vous ordinaire; j'irai la nuit prochaine à la découverte, et lorsqu'il sera temps, je viendrai vous avertir: cinquante hommes vous suffiraient; mais comme il se pourrait faire que cinq ou six bandes de ces voleurs se joignissent ensemble, pour les accabler à coup sûr, prenez deux cents hommes; mais ne vous fiez à personne: je ne répondrais pas de l'activité ni de la bravoure d'aucun autre. Je vous conduirai par des routes qui me sont connues, hors de la vue des sentinelles.* Églon moins rusé que vaillant, qui s'ennuyait de demeurer si long-temps enfermé dans Amid sans rien faire, prit cette petite expédition pour une partie de chasse. Gadamas alla rendre comte à Patrice, qui fit poster mille soldats en embuscade dans le lieu indiqué [1]. La nuit suivante, Églon et ses deux cents hommes donnèrent dans le piège: mais ils se défendirent si opiniâtrement, qu'il fallut les tuer tous sur la place, sans en pouvoir prendre un seul [2].

An 505.

LXXXVI. Négociations pour la paix.

Les deux partis désiraient également la paix. Outre la guerre des Huns qui occupait les forces de Cabad [3], la famine désolait la Perse [4]. Les Cadusiens [5] s'étaient soulevés, et l'on apprenait tous les jours quelque nouvelle révolte dans les provinces éloignées. La garni-

[1] On apprend de Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 9, que cette embuscade avait été placée auprès du bourg de *Thialaasamon*, ἀμφὶ κώμην Θιαλαασαμὼν, situé à quarante stades d'Amid, σταδίους μ' Ἀμίδης διέχουσαν, au milieu des bois et dans des lieux fourrés, ἐν νάπαις τε καὶ χωρίοις ὑλώδεσιν. —S.-M.

[2] On voit par Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 9, que Glonès fut remplacé par son fils dans le commandement d'Amid.— S.-M.

[3] Voyez ci-dev. § 82, p. 368, note 2. — S.-M.

[4] Ἐκράτει γὰρ λιμὸς τῶν Περσικῶν τηνικαῦτα. Theoph. p. 127. —S.-M.

[5] Et d'autres nations encore, ajoute Théophanes, p. 127, ἐπανάστασις ἐπισυμβέβηκεν ἐθνικὴ, τῶν λεγομένων Καδουσίων καὶ ἑτέρων ἐθνῶν. Voyez au sujet des Cadusiens, t. 6, p. 306, not. 1, liv. XXXIII, § 59. —S.-M.

son d'Amid était à la veille de manquer de vivres: les officiers cachaient avec grand soin la disette, et faisaient bonne contenance; mais ils sentaient bien qu'ils n'avaient de ressource que dans un prompt accommodement; et ils étaient prêts à l'accepter à des conditions honorables. D'un autre côté, les Romains se rebutaient de la longueur du siége: ils craignaient de rester dans des lignes exposés à toutes les incommodités de l'hiver; la situation avantageuse de la ville et la force de ses murailles leur ôtaient toute espérance de l'emporter d'assaut; et ne connaissant pas l'état de la place assiégée, ils la croyaient assez pourvue de vivres pour attendre du secours. Cabad fut le premier à proposer la paix. Il envoya Aspébédès, son astabide [1], c'est-à-dire, le général de sa cavalerie, pour entrer en conférence avec Céler. On convint d'abord d'une suspension d'armes, à condition que les prisonniers seraient rendus de part et d'autre, et que les Romains laisseraient entrer un convoi dans Amid. Ces deux conditions furent jurées par les généraux et par tous les officiers. L'échange des prisonniers fut exécuté fidèlement. Le comte Pierre [2] et Basile d'Edesse furent remis entre les mains de Céler [3]. Olym-

[1] Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 279, donne à ce personnage la simple qualification d'*Astabid*, qui semble être un nom propre. C'est Procope qui donne, *de bel. Pers.* l. 1, c. 9, à ce négociateur le nom d'*Aspébédès*, nom qui a effectivement en persan le sens de *chef de la cavalerie*. Voyez ci-dev. § 82, p. 364, not. 4 et 5. Théophanes l'appelle, p. 126, *Aspetius*, ce qui comme je l'ai déja remarqué est une forme arménienne. — S.-M.

[2] Qui avait été livré, dit Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 279, par les habitants d'Aspharin, voyez ci-dev. § 79, p. 360. — S.-M.

[3] Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 279, y ajoute le gouverneur d'Amid, sans doute celui qui commandait lorsque cette ville avait été prise sur les Romains. — S.-M.

pius[1] était mort dans sa captivité; son corps fut rapporté dans un cercueil; l'astabide et les valets même d'Olympius protestèrent qu'il était mort de maladie, et que les Perses n'avaient usé d'aucune violence à son égard. Mais Céler manqua de bonne foi sur l'article du ravitaillement d'Amid. Il avait exprès éloigné de la conférence un officier nommé Nonnose, afin qu'il ne fût pas engagé par le serment. Ce capitaine attaqua le convoi qui consistait en trois cents chameaux chargés d'armes et de vivres, s'en saisit et massacra les conducteurs. Sur les plaintes qu'en fit l'astabide, Céler répondit qu'il n'avait aucune part à cette action, qu'il n'en connaissait pas même l'auteur, et qu'il l'abandonnait à la vengeance des Perses, s'ils pouvaient le découvrir. Aspébédès fit semblant de se payer de ces mensonges, et continua de travailler au traité de paix. Mais comme la négociation se prolongeait, et que les neiges incommodaient fort l'armée romaine, Céler ne laissa dans les lignes qu'autant qu'il fallait de soldats pour les garder, et envoya le reste en quartiers dans Constantine [2], dans Rhéséna [3] et dans Edesse. Aspébédès, voyant les forces romaines ainsi divisées, profita de la conjoncture pour déclarer à Céler que, s'il ne concluait la paix sans différer, il allait l'y contraindre par les armes; et il se mit aussitôt à la tête de son armée: il avait eu soin de rassembler, par des ordres secrets, tout ce qu'il y avait de troupes dans les diverses garnisons. Céler voulut envain réunir les sien-

[1] Ou Alypius, selon les auteurs grecs; il était duc ou commandant de Téla ou Constantine.— S.-M.

[2] Ou Téla, voyez ci-dev. § 74, p. 346, not. 6, 7 et 8. — S.-M.

[3] Elle portait à cette époque le nom de Théodosiopolis, voyez t. 5, p. 71, not. 1, liv. xxv, § 56.—S.-M.

nes; il envoya dans les quartiers le comte Justin, qui ne pût vaincre l'opiniâtreté des soldats: ils refusèrent de se mettre en campagne dans une saison si fâcheuse; et Céler, craignant d'être accablé par les Perses, accepta enfin à regret les conditions proposées.

LXXXVII. Conclusion de la paix.

On convint que les Romains donneraient onze mille livres d'or [1]; que les Perses rendraient Amid et toutes les places prises dans cette guerre, et qu'il y aurait entre les deux nations une trêve de sept ans [2]. On ne trouve ici que mille livres d'or énoncées dans les historiens de l'empire [3]; mais je crois devoir m'en rapporter aux auteurs de l'histoire de Syrie, parce que la somme qu'ils expriment s'accorde mieux avec l'importance de la place que les Perses vendaient aux Romains. Armonius, sécrétaire d'état député pour cet effet, signa le traité, mais sous la condition qu'il serait approuvé de l'empereur. Cet accommodement n'était pas honorable pour l'empire. Les Romains rachetaient Amid, que Cabad leur avait enlevée de vive force. Mais Anastase se voyait mal servi. Il ne tarda pas d'envoyer la ratification et même des présens à Cabad, l'assurant qu'il souhaitait que la paix

[1] C'est ce qu'assure l'historien syrien Zacharie de Mélitène, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 280, not. 2. Josué Stylites ne dit rien de la quotité de la somme. — S.-M.

[2] Πέρσαι τοῦ πρὸς Οὔννους πολέμου σφίσι μηκυνομένου, ἐς σπονδὰς Ῥωμαίοις ξυνίασιν· αἵπερ αὐτοῖς ἐς ἑπτὰ ἔτη ἐγένοντο. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 9. On apprend de Théophanes, p. 127, que ce traité fut conclu dans les environs d'Ammodia et de Mardès, ἐν μεθορίοις γενόμενοι τοῦ Ἀμμωδίας, καὶ τοῦ Μαρδῆς χωρίου, en Mésopotamie. *Mardès* est la ville qui porte actuellement le nom de *Mardin*, on la trouve à une petite distance au nord-ouest de Nisibe. — S.-M.

[3] Πέρσαι λίτρας χρυσίου χιλίας λαβόντες, ἀποδώσουσι Ῥωμαίοις τὴν πόλιν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 9. Selon Théophanes, p. 127, on donna pour le rachat d'Amid trente talents d'or, τριάκοντα τάλαντα. Le comte Marcellin parle vaguement dans sa chronique, d'une grande quantité d'or.

devînt perpétuelle [1]. Les Romains en entrant dans Amid la trouvèrent au même état où elle était lorsqu'elle avait été prise par les Perses. Ils n'avaient détruit ni endommagé aucun édifice, excepté l'église de saint Siméon. Églon y avait logé, et après sa mort, son fils transporté de colère y avait mis le feu. Dans la visite des magasins, on fut étonné du peu de provisions qui s'y trouvèrent. Il y avait long-temps que la ration du soldat avait été tellement diminuée, qu'il ne recevait pas même le nécessaire. Cependant en supputant le nombre des Perses qui composaient la garnison, et la mesure des vivres qu'on leur distribuait chaque jour, on trouva qu'il ne restoit de subsistances que pour sept jours. Les généraux romains ne purent s'empêcher d'admirer la constance des Perses, et de reprocher aux soldats romains leur lâcheté et leur impatience, qui leur avaient fait perdre l'honneur de forcer les ennemis à se rendre à discrétion. C'est ainsi que la guerre de Perse, après avoir duré trois ans sans relâche, se termina au mois d'avril 505 [2].

LXXXVIII. Conduite d'Anastase à l'égard d'Amid.

[Jos. Styl. ap. Assem. t. 1, p. 280 et 281.]

Pour repeupler Amid devenue le tombeau de ses habitants, et pour récompenser Edesse des secours qu'elle avait fournis pendant le siége, l'empereur accorda pour sept ans à la ville d'Amid une exemption totale de tributs, et déchargea de la moitié la ville

Procope ajoute, *de bel. Pers.* l. 1, c. 9, que la somme fut comptée au fils de Glonès, qui livra ensuite la place aux Romains. Τά τε χρήματα λαβὼν, ὁ τοῦ Γλώνου υἱὸς, Ἄμιδαν Ῥωμαίοις παρέδωκε. — S.-M.

[1] Selon Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 280, un individu nommé Léon fut chargé de cette mission. — S.-M.

[2] Après la conclusion de la paix, selon Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 281, les généraux se retirèrent. Céler se rendit à Constantinople, Aréobinde à Antioche, Patricius à Mélitène, Pharasmane à Apamée, Théodore à Damas, et Calliopius à Hiérapolis. — S.-M.

Assem. bib. or. t. 2, p. 50.]

d'Edesse. Non content de cette libéralité, il fit porter en Mésopotamie de grandes sommes d'argent pour le soulagement des pauvres; et Flavien patriarche d'Antioche y envoya aussi d'abondantes aumônes. Mais Anastase, après avoir remédié aux maux dont Amid était affligée, troubla par son imprudence le repos de cette église. Jean, évêque d'Amid, était mort avant le siége. Pour remplir sa place, les habitants avaient demandé à Flavien d'Antioche le prêtre Nonnus, et Flavien y avait consenti. Le nouveau prélat envoya Thomas, son chorévêque, à Constantinople pour rappeler les habitants qui s'y étaient retirés au commencement de la guerre. Thomas, au lieu de s'acquitter de sa commission, sollicita pour lui-même auprès de l'empereur l'évêché d'Amid, comme s'il eût encore été vacant, et l'obtint par ses intrigues. Anastase écrivit à Flavien en sa faveur, et exigea de lui qu'il confirmât l'élection faite contre les règles à Constantinople. Un procédé si peu canonique eut cependant son effet. Thomas chassa Nonnus, et usurpa son église. Le prélat dépossédé eut recours à Flavien, qui n'osant s'opposer aux volontés de l'empereur, dédommagea Nonnus en lui conférant l'évêché de Séleucie. Treize ans après, Thomas étant mort, Nonnus rentra en possession de l'église d'Amid.

LXXXIX. Nouveaux désastres de la Mésopotamie.

Les Arabes, nation inquiète et ennemie de la paix, n'avaient pas quitté les armes. Sujets les uns des Perses, les autres des Romains, ils continuaient leurs incursions et leurs ravages. Céler, qui était revenu à Apamée, donna ordre à Timostrate[1] de contenir ceux

[1] Duc de Callinicus. Jos. Styl. *ap.* Assem. *bib. or.* t. 1, p. 281. — S.-M.

qui obéissaient aux Romains; et le commandant[1] de Nisibe obligea les autres de rentrer dans le devoir. Mais une autre sorte d'ennemis ravageait la Mésopotamie. Les bêtes féroces, qui dans le cours d'une guerre meurtrière s'étaient accoutumées à se repaître de cadavres, infestaient les chemins, attaquaient et dévoraient les voyageurs, se jetaient en troupes non-seulement dans les métairies et dans les villages, mais même dans les villes qu'elles remplissaient de carnage. Il fallut armer des troupes et leur faire la guerre, pour les repousser dans leurs forêts.

xc. Réparation de plusieurs villes.

[Jos.Styl.ap. Assem. bib. or. t. 1, p. 281.] Proc. bel. Pers. l. 1, c. 10. de ædif. l. 3, c. 5.

Quoique la paix avec la Perse parût assurée pour long-temps, Anastase ne négligea pas de fortifier la barrière de l'empire. Eulogius, gouverneur d'Edesse, reçut deux cent vingt livres d'or pour réparer les murailles de cette ville, et pour l'embellir au-dedans par de nouveaux édifices[2]. Pharasmane y fut laissé avec un corps de troupes pour veiller à la sûreté du pays[3]. Les murs de Batnes[4], qui étaient tombés en ruine, furent relevés. Théodosiopolis, en Arménie, n'était qu'un château: Anastase en fit une ville, ayant environné d'une muraille la colline sur laquelle le château étoit bâti[5]. Cette muraille était fort large, mais elle

[1] Ou le *marzban*, comme l'appelle Josué Stylites. — S.-M.

[2] Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. 1, p. 281, rapporte qu'il y fit construire deux aqueducs, qui venaient l'un du bourg de *Telzama* et l'autre de *Moudad;* il répara les bains qui avaient été ruinés, et il fit construire un palais pour le gouverneur. L'empereur envoya vingt livres d'or à l'évêque Pierre pour faire réparer les murailles. L'ennuque Urbicius y ajouta dix livres pour construire une église à la Vierge. — S.-M.

[3] Il venait d'Apamée en Syrie, pour remplacer Hypatius dans le commandement des troupes cantonnées à Édesse. — S.-M.

[4] Voyez ci-dev. § 82, p. 367, note 6. — S.-M.

[5] Je suis entré dans de grands détails à ce sujet, t. 5, p. 446, not. 3, et 5, liv. xxx, § 13. — S.-M.

n'avait que trente pieds de hauteur; ce qui la rendait facile à escalader, sur-tout aux Perses, qui étant très-légers se servaient de forts longues échelles, et semblaient voler comme des oiseaux vers le haut des murs les plus élevés. D'ailleurs, elle était commandée par un rocher voisin. Justinien répara ces défauts dans la suite: il éleva la muraille au double de la hauteur que lui avait donnée Anastase; il l'environna d'une fausse-braie, et d'un fossé large et profond; il fit escarper le roc, et le rendit inaccessible; ensorte que cette ville, qui fut la résidence du général des troupes d'Arménie, devint le plus fort boulevard de l'empire du côté de la Perse. Anastase avait voulu lui donner son nom; mais il éprouva que les princes, maîtres de la fortune et de la vie même de leurs sujets, n'ont pas le même empire sur le langage: la place conserva le nom de Théodosiopolis.

FIN DU LIVRE TRENTE-HUITIÈME.

LIVRE XXXIX.

I. Guerre en Pannonie. II. Défaite de Sabinianus. III. Statue d'Anastase. IV. Nouvelles brouilleries avec les Perses. V. Renouvellement de la paix. VI. Sédition à Antioche. VII. Imposture punie. VIII. Anastase fait bâtir la longue muraille. IX. Conversion des Immirénes. X. Anastase refuse la possession du détroit de Derbend. XI. Ravages de l'Italie. XII. Consulat de Clovis. XIII. Ordinations regardées comme des punitions. XIV. Hérules défaits par les Lombards. XV. Anastase reçoit les Hérules dans l'empire. XVI. Sédition contre Marinus. XVII. Premier exemple d'une guerre entreprise pour la défense de la foi. XVIII. Conduite d'Anastase au sujet de la religion jusqu'à la guerre de Perse. XIX. La persécution se renouvelle après la guerre de Perse. XX. Sévère et ses moines excitent de grands troubles. XXI. Exil et déposition de Macédonius. XXII. Timothée succéde à Macédonius. XXIII. Furieuse sédition à Constantinople. XXIV. Suites de cette sédition. XXV. Flavien chassé d'Antioche. XXVI. Eutychiens confondus par Alamondare. XXVII. Troubles à Jérusalem. XXVIII. Commencement de la guerre de Vitalien. XXIX. Hypatius vaincu. XXX. Cyrille surpris. XXXI. Anastase feint de vouloir rendre la paix à l'Église. XXXII. Vitalien approche de Constantinople. XXXIII. Invention de Proclus. XXXIV. Combat naval. XXXV. Miroirs ardents de Proclus. XXXVI. Paix avec Vitalien. XXXVII. Anastase élude ses promesses. XXXVIII. Il recommence à persécuter les catholiques. XXXIX. Mort d'Ariadne.—[XL. Irruption des Huns dans l'Orient. XLI. Ils ravagent l'Arménie.]—XLII. Sigismond roi des Bourguignons, officier de l'empire. XLIII. Liberté d'un évêque. XLIV. Sédition d'Alexandrie. XLV.

Irruption des Barbares. XLVI. Horrible tremblement de terre en Dardanie. XLVII. Dernières actions d'Anastase. XLVIII. Mort d'Anastase.

ANASTASE.

An 505.

I. Guerre en Pannonie.

Ennod. pan. Theod. [Theod. lect. l. 2, c. 19. Marc. chr.] Cass. chron. Idem. Var. l. 3, ep. 23, l. 4, ep. 49, l. 5, ep. 14, l. 8, ep. 10, 21. Jorn. de reb. Get. c. 58. de regn. suc. Sigon. de Imp. Occ. l. 16, p. 430. Till. Anast. art. 19.

PENDANT la guerre de Perse, les Tzannes, resserrés entre la Lazique et l'Ibérie, étaient sortis de leurs montagnes, et faisaient des courses dans le Pont[1]. Pour les repousser, il suffisait de les joindre; mais un ennemi encore moins redoutable en apparence donna bien plus d'exercice aux Romains, et leur attira une guerre qui les couvrit de honte. Mondon, qui descendait d'Attila[2], après avoir été attaché à Traséric, roi des Gépides, tomba dans la disgrace de ce prince, s'enfuit au-delà du Danube[3], et ravagea d'abord les campagnes à la tête de quelques brigands. Sa troupe grossissant toujours, il se vit bientôt assez fort pour s'emparer du château de Herta, sur le bord du Danube du côté de la Pannonie[4], et il osa prendre le titre de roi[5]; mais, trop faible pour se défendre dans cette place contre les Gépides, il implora le secours de Théodoric,

[1] Ce fait, dont nous devons la connaissance aux courts extraits de l'historien Théodore le lecteur, conservés par Photius, nous a été transmis sans aucun détail.— S.-M.

[2] *Mundo Attilanis quondam origine descendens.* Jorn. *de reb. Get.* c. 58.—S.-M.

[3] *Gepidarum gentem fugiens, ultra Danubium in incultis locis, sine ullis terræ cultoribus debacchatur.* Jorn. *de reb. Get.* c. 58.—S.-M.

[4] *Turrim quæ Herta dicitur, supra Danubii ripam positam.* Jorn. *de reb. Get.* c. 58.—S.-M.

[5] *Regem se suis grassatoribus nuncupat.* Jorn. *de reb. Get.* c. 58.—S.-M.

dont il se déclara le vassal[1]. Les Gépides s'étaient rendus maîtres de la Pannonie[2]; leur roi Traséric, fils et successeur de Trasilla[3], faisait sa résidence à Sirmium, qui en était la capitale. Cette province étant à la bienséance de Théodoric, il ne laissa pas échapper l'occasion de la réunir au royaume d'Italie; mais en habile politique, il usa d'adresse pour s'en faciliter la conquête. La nation des Gépides était divisée en deux peuples, qui avaient chacun leur roi; et ces deux rois étaient jaloux l'un de l'autre. Traséric croyait amuser Théodoric par de fréquentes ambassades[4]; il se trompa lui-même. Tandis que ses envoyés étaient traités avec honneur à la cour de Ravenne, le roi des Goths travaillait sourdement à gagner l'autre roi, nommé Gundéric[5]; et lorsqu'il eut réussi, il fit partir une armée sous la conduite de Pitzia[6] et de Herduic[7]. Traséric, pris au dépourvu, n'eut d'autre ressource que d'abandonner la Pannonie, sans oser combattre, et de se retirer au-delà du Danube[8]. Les Goths se mirent en

[1] *Petza subveniens, suoque regi Theoderico cum gratiarum actione fecit subjectum.* Jorn. *de reb. Get.* c. 58.—S.-M.

[2] Après le départ des Goths pour l'Italie, la Pannonie désertée s'était trouvé sans maître, et les Gépides s'y étaient établis. *Hoc per regentium*, dit Ennodius, *Paneg. Theod.* p. 308, *neglectum in Gepidarum jura concessit.*—S.-M.

[3] Les premières éditions de Jornandès donnent à ces deux princes les noms de Transaric et de Trafstila. Il est appelé Traséric dans le Panégyrique de Théodoric, par Ennodius, p. 308.—S.-M.

[4] *Urebant animum principis dolosi blandimenta commenti.* Ennod. *Paneg. Theod.* p. 308.—S.-M.

[5] *Alios Gepidas, quorum ductor est Gunderith* (leg. *Gunderic*), etc. Ennod. *pan. Theod.* p. 308.—S.-M.

[6] *Petzamin* (leg. *Petza*) *suum comitem inter primos electum ad obtinendam Sirmiensem* (*Theodoricus*) *dirigit civitatem.* Jorn. *de reb. Get.* c. 58.—S.-M.

[7] Ennodius les appelle, *Paneg. Theod.* p. 308, les plus nobles des Goths, *Gothorum nobilissimos Pitzia et Herduic.*—S.-M.

[8] Le comte Pitzia chassa le roi Traséric ou Transéric, et fit sa mère

possession de Sirmium; et ce fut alors que la Pannonie inférieure changea de nom, et prit celui de la rivière de Save qui la traversait : on la nomma la Savie [*Savia*]. Théodoric envoya Colosséus à Sirmium [1] pour gouverner la province; et comme il restait dans ce pays un grand nombre de Gépides, il en composa dans la suite une armée, qu'il fit passer dans la Gaule, pour défendre ce qu'il y possédait, entre le Rhône et les Alpes, contre les entreprises des Francs et des Bourguignons.

II. Défaite de Sabinianus.

Sabinianus commandait alors les troupes d'Illyrie [2]. Son père, sous le règne de Zénon, s'était signalé en combattant contre Théodoric. Le fils reçut ordre d'Anastase d'assiéger Herta, et de délivrer la province des brigandages de Mondon. Sabinianus rassembla ce qu'il avait de troupes. Les Bulgares, ennemis naturels de l'empire [3], ne laissèrent pas de se joindre aux Romains, pour venger sur un vassal de Théodoric la défaite et la mort de leur roi Bésa, vaincu et tué par les Goths [4]. Avec ce renfort, l'armée composée de dix mille hommes, et suivie d'un grand nombre de charriots chargés d'armes et de vivres, marcha vers le château de Herta. Mondon ne pouvait tenir contre des forces si supé-

prisonnière. *Ille expulso rege ejus Transarico, filio Trafstilæ, retentâ ejus matre obtinuit.* Jorn. *de reb. Get.* c. 58.— S.-M.

[1] Cassiodore appelle Sirmium l'ancien séjour des Goths, *Sirmiensem Pannoniam, quondam sedem Gothorum. Var.* l. 3, ep. 23. Ils avaient possédé en effet ce pays, et le père de Théodoric y avait régné, avant le passage de la nation en Italie.— S.-M.

[2] Il était, dit Jornandès, *de reb. Get.* c. 58, maître de la milice d'Illyrie, *Illyricum magistrum militiæ.* —S.-M.

[3] Les Bulgares étaient si redoutés alors que Cassiodore, l. 8, ep. 16, se sert des expressions, *toto orbe terribiles*, en parlant d'eux.—S.-M.

[4] On ignore les circonstances et l'époque de la guerre indiquée en cet endroit. J'ai parlé des Bulgares ci-dev. p. 141, l. XXXVI, § 47.—S.-M.

rieures; il fit promptement savoir aux généraux de Théodoric le danger où il était. Pitzia accourut aussitôt à la tête seulement de deux mille hommes de pied et de cinq cents chevaux [1]. Il atteignit les ennemis sur les bords du fleuve Margus, qui se jetait dans le Danube près de la ville du même nom [2]. Dès qu'il les aperçut, il fit faire halte, et, se tournant vers ses soldats : *Camarades*, dit-il, *vous connaissez votre roi; nos ennemis le connaissent aussi : ils l'ont vu combattre. Montrez-leur que vous lui ressemblez. Il vous voit, tout absent qu'il est : rien ne lui échappera des actions de bravoure que vous allez faire.* En même temps, malgré l'inégalité du nombre, il fait sonner la charge. Les Goths, résolus de vaincre ou de mourir, s'élancent avec furie; ils s'attachent surtout aux Bulgares, qui font une plus opiniâtre résistance. Les Romains fuyent; mais les deux nations barbares, acharnées l'une sur l'autre, se disputent quelque temps la victoire [3] : enfin les Goths, par de prodigieux efforts, viennent à bout de terrasser les Bulgares. Sabinianus, ayant perdu presque toutes ses troupes, se sauve dans un château voisin nommé Nato [4]. Pitzia, pour faire honneur à sa nation, en montrant que les Goths n'étaient avides que de gloire, fait jeter tous les charriots dans le fleuve, et défend de dépouiller les morts; il les

[1] *Cum duobus millibus peditum, equitibus quingentis, in Mundonis solatia veniens, Illyricianum exercitum demolivit.* Jorn. *de reb. Get.* c. 58.— S.-M.

[2] *Ad civitatem cognomine Margoplano, quæ inter Danubium Margumque flumina adjacebat, veniens.* Jorn. *de reb. Get.* c. 58.— S.-M.

[3] *Miratæ sunt mutuò sui similes inveniri, et in humano genere vel Gothus resistentem audere, vel Bulgares.* Ennod. *Paneg. Theod.* p. 310. — S.-M.

[4] Voyez la chronique du comte Marcellin.— S.-M.

laisse tout armés sur le champ de bataille, comme autant de trophées de sa victoire[1]. Cyprien, qui parvint aux premières dignités de la cour des Goths, signala son courage dans ce combat[2]. Tolonic et Vitigès y donnèrent les premières preuves de cette haute valeur, qui fit dans la suite conférer à Tolonic la dignité de général[3], et qui éleva Vitigès sur le trône de sa nation. Une défaite si honteuse abattit le courage du soldat romain, et lui fit long-temps redouter les Goths comme des ennemis invincibles[4].

An 506.

III. Statue d'Anastase.

Marc. chron. Theoph. p. 127, 128. Malala, chr. part. 2, p. 117. Cedr. t. 1, p. 358.

Cependant on élevait des statues en l'honneur d'Anastase[5]; et comme la flatterie redouble d'efforts à mesure qu'elle se sent plus opposée à la vérité et à la raison, un paphlagonien nommé Jean, et surnommé Caïphe[6], alors intendant-général des finances, imagina quelque chose de monstrueux pour honorer le prince. Il obtint de lui la permission de faire fondre plusieurs des statues de bronze dont Constantin avait dépouillé

[1] *Tunc ne videretur celebrandus sæculis Pitzia non tàm militasse gloriæ, quàm cupiditati, liquit feris aut avibus campi laborem, cum jejunum militem opulentis detrahere cadaveribus nihil juberet.* Ennod. *Paneg. Theod.* p. 310. —S.-M.

[2] *Non te terruit Bulgarum globus*, est-il dit dans une lettre que lui adresse le roi Athalaric. Cassiod. *var.* l. 8, ep. 21. — S.-M.

[3] Cassiodore, *var.* l. 8, ep. 10, rappelle en ces termes les exploits de ce général, dans une lettre qu'il écrivit pour le roi Athalaric au sénat de Rome. *Egit de Hunnis inter alios triumphum, et emeritam laudem primis congressibus auspicatus, neci dedit Bulgares toto orbe terribiles.* —S.-M.

[4] Cassiodore rend compte en termes emphatiques, dans sa Chronique, de la défaite des Bulgares et de la conquête de la Pannonie. *Virtute D. N. regis Theoderici victis Bulgaribus Sirmium recipit Italia.*—S.-M.

[5] Les consuls de l'an 506 furent, pour l'Orient, le célèbre général Aréobinde, et pour l'Occident Ennodius Messala.—S.-M.

[6] Ou plutôt *Caïaphas*, τὸν λεγόμενον Καϊάφαν. Il avait été consul, τὸν ἀπὸ ὑπάτων, selon Malala, part. 2, p. 117. Il n'est pas probable qu'il soit le même que le consul de ce nom en l'an 467. —S.-M.

les villes de Grèce et d'Asie pour décorer la nouvelle Rome. De ces ouvrages des plus grands maîtres, on fit une statue colossale d'Anastase : elle fut posée dans la place de Taurus sur une haute colonne, où l'on voyait auparavant la statue du grand Théodose, qu'un tremblement de terre avait abattue et brisée.

IV. Nouvelles brouilleries avec les Perses.

[Jos. styl. ap. Assem. bib. or. t. 1, p. 281 et 282.] Evag. l. 3, c. 37. Theod. lect. l. 2, c. 57. Proc. bel. Pers. l. 1, c. 10, 16; et de ædif. l. 2, c. 1. Theoph. p. 129.

Le traité de paix conclu avec Cabad ne paraissant pas une sûreté suffisante contre son caractère bouillant et impétueux, Céler conseilla à l'empereur d'élever une forteresse sur la frontière; et Thomas, évêque d'Amid, détermina ce prince à choisir l'emplacement de Dara. C'était un bourg peu considérable [1], bâti, disait-on, par Alexandre [2], situé à cinq lieues de Nisibe [3], environ à une lieue de la frontière des Perses. Anastase en agrandit l'enceinte [4]; il y fit construire des églises, des bains publics, des portiques, des magasins de vivres, des citernes, et tout ce qui peut contribuer, soit à la commodité, soit à l'ornement d'une ville du premier ordre. Il l'environna de murailles, et lui accorda

[1] Ἄγχιςα τῶν Περσικῶν ὅρων κώμην ἄδοξον...... Δάρας ὄνομα, τείχει περιβαλεῖν διὰ σπουδῆς ἔσχε. Proc. *de ædif.* l. 2, c. 1. Δάρας χώριον τῆς μέσης τῶν ποταμῶν πρὸς ταῖς ἐσχατιαῖς τῆς Ῥωμαίων ἐπικρατείας κείμενον, καὶ μεθόριον ὥσπερ ἑκατέρας πολιτείας καθεστὼς, ἐξ ἀγροῦ πόλιν εἶναι ποιεῖ. Evagr. l. 3, c. 37.—S.-M.

[2] On prétendait selon une tradition évidemment fabuleuse, que ce bourg était nommé ainsi, parce que Darius y avait été vaincu par Alexandre. Λέγεται δὲ πρός τινων Δάρας τὸ χωρίον προσηγορίαν λαχεῖν, διότι Δαρεῖον αὐτόθι κατηγωνίσατο παντάπασιν Ἀλέξανδρος ὁ Μακεδών. Evagr. l. 3, c. 37. La même tradition fabuleuse se retrouve dans la Chronique paschale, p. 329, dans celle de Malala, *part.* 2, p. 115, dans la Chronique syriaque d'Abou'lfaradj, p. 82 et ailleurs.—S.-M.

[3] A 98 stades de Nisibe et à 28 stades de la limite des deux empires, selon Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 10. Ἀπέχει δὲ αὕτη πόλεως μὲν Νισίβιδος σαδίους ἑκατὸν, δυοῖν δέοντας· χωρῶν, αἳ τὰ Ῥωμαίων τε καὶ Περσῶν διορίζουσιν, ὀκτὼ καὶ εἴκοσι μάλιςα. —S.-M.

[4] Πόλιν ἐδείματο ἐν χωρίῳ Δάρας, ἰσχυράν τε ὑπερφυῶς καὶ λόγου ἀξίαν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 10.— S.-M.

Chr. Alex. p. 329. Malala, part. 2, p. 115. Cedr. t. 1, p. 359. Niceph. Call. l. 16, c. 37. Assem. Bibl. or. t. 2, p. 58.

de grands priviléges. On y vit bientôt les statues du prince, qui lui donna le nom d'Anastasiopolis, et y fit transférer le corps de l'apôtre saint Barthelemy, qu'on venait de découvrir dans l'île de Chypre[1]. Cette place devint dans la suite aussi importante que Théodosiopolis : ce furent les deux boulevards de l'empire du côté de la Perse, lorsque Justinien eut réparé les défauts des fortifications de Dara. Il avait fallu d'abord les achever à la hâte, parce que les Perses s'opposaient à la construction. Cabad, occupé pour lors de la guerre contre les Huns, ne l'eut pas plutôt terminée, qu'il fit porter ses plaintes à l'empereur, de l'infraction du traité fait avec Théodose II[2], par lequel les deux princes s'engageaient mutuellement à ne fortifier aucune place sur la frontière[3]. Il fit en même temps filer vers Dara les troupes qu'il avait en Mésopotamie. Pharasmane, de son côté, partit d'Édesse[4] pour couvrir les travailleurs; il laissa dans cette ville une garnison de Goths sous le commandement de Romanus[5], qui eut beaucoup de peine à réprimer les violences que ces

[1] Cette histoire est tirée des extraits de Théodore le lecteur, l. 2, c. 57.—S.-M.

[2] Il reprochait aux Romains, d'avoir élevé contre les Perses la grande ville de Dara, malgré la teneur expresse du traité conclu autrefois avec Anatolius. Πόλιν μεγάλην Δάρας ἐπιτείχισμα Πέρσαις πεποίησθε, καίπερ διαῤῥήδην ἐν ταῖς σπονδαῖς ἀπειρημένον, ἅς περ Ἀνατόλιος πρὸς Πέρσας ἔθετο. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 16. Les mêmes choses se trouvent énoncées avec plus d'étendue dans le livre de Procope qui traite des édifices élevés par l'ordre de Justinien, l. 2, c. 1. Il s'agit ici du traité conclu en l'an 422 entre les Romains et le roi Bahram V. Voyez t. 5, p. 501, liv. xxx, § 52.—S.-M.

[3] Μηδετέρους ἐν χωρίῳ οἰκείῳ ἐν γειτόνων που τοῖς τῶν ἑτέρων ὁρίοις κειμένῳ ὀχύρωμα νεώτερόν τι ἐπιτεχνᾶσθαι. Proc. *de ædif.* l. 2, c. 1. — S.-M.

[4] Josué Stylites dit, *ap.* Assémani, *Bib. or.* t. 1, p. 281, qu'il se rendit pour cet objet d'Édesse à Amid. — —S.-M.

[5] Voyez liv. xxxviii, § 27, p. 250, et § 77, p. 355, note 2 et 4. — S.-M.

Barbares exerçaient sur les habitants pendant l'absence de Pharasmane.

v. Renouvellement de la paix.

Céler était au-delà de l'Euphrate, où il faisait fortifier Birtha[1] et Europus[2]. Dès qu'il apprit les mouvements des Perses, il passa promptement à Édesse avec ses troupes, et fit dire à l'astabide[3] que les Romains ne craignaient pas les batailles; mais qu'il serait sans doute plus sage d'épargner le sang des deux nations. Il attendit inutilement la réponse pendant cinq mois. Aspébédès était mort[4]; et son successeur désirait que la guerre se renouvelât entre les deux peuples, pour avoir occasion de faire usage de son pouvoir. Pendant ce séjour, Céler laissa prendre aux soldats une licence extrême; ce qui irrita tellement les Edesséniens, qu'ils affichèrent des libelles injurieux contre le général, dans les lieux les plus fréquentés de la ville : cependant par l'ordre d'Anastase, qui ne voulait point de guerre, Céler se transporta d'Édesse à Dara, pour s'aboucher avec l'astabide. A force d'argent, il obtint de Cabad qu'il laissât subsister les fortifications de Dara. Le traité fut renouvelé; et Céler

1 Selon Josué Stylites, *ap.* Assémani, *bib. or.* t. I, p. 282, les murailles de Birtha furent élevées par Sergius évêque de cet endroit, avec des sommes fournies par Anastase. *Birtha* est un château, qui porte actuellement le nom de Bir, et qui est sur la rive orientale de l'Euphrate. J'en ai déja parlé t. 2, p. 344, not. 3, liv. XI, § 21 et t. 3, p. 93, not. 1, liv. XIV, § 19. —S.-M.

2 Europus était un château de Syrie situé sur la rive droite de l'Euphrate, dans l'Euphratèse ou Commagène, entre Zeugma et Céciliana, à 16 milles de distance de l'une et de l'autre, au midi de la première. Elle ne peut être le fort de l'étoile (*Kalaat-alnedjm*) des modernes, comme le pensait d'Anville (*l'Euphrate et le Tigre*, p. 17). —S.-M.

3 Voyez ce que j'ai dit au sujet de cette dignité, ci-dev. liv. XXXVIII, § 82, p. 364, not. 4 et 5, et encore § 38, p. 274, not. 3.—S.-M.

4 Josué Stylites qui parle, *ap.* Assémani, *bibl. or.* t. I, p. 282, du nouvel *Astabid*, ne le nomme pas *Aspébédès*. Voyez ci-dev. § 86, p. 376, note 1.—S.-M.

étant revenu à Édesse, dont il avait résolu de punir les habitants, leur fit grace à la prière de Baradad, évêque de Constantine. Les Édesséniens réparèrent leur insolence par les honneurs qu'ils lui prodiguèrent à son arrivée; et trois jours après il repassa l'Euphrate.

An 507.

VI. Sédition à Antioche.

Malala, part. 2, p. 111 et seq.

L'empire était en sûreté du côté de la Perse[1]; mais les querelles de religion, dont nous parlerons dans la suite, déchiraient ses entrailles, et la faiblesse du gouvernement encourageait la licence. Basile d'Édesse, honoré de la charge de comte d'Orient depuis son retour de Perse, résidait à Antioche. Il n'eut pas assez d'autorité pour réprimer l'audace d'un cocher du cirque, nommé Calliopas. Ce misérable étant venu de Constantinople en cette ville, y porta l'esprit de sédition, aisé à répandre dans un grand peuple. Toujours vainqueur dans les courses des chars, il fut bientôt l'idole de cette multitude oisive et frivole, qui adore ceux qui la divertissent. Fier de cette vaine réputation, après s'être signalé dans les jeux olympiques[2] qui se célébraient à Daphné, il se mit à la tête des spectateurs, qui, pour couronner la fête[3], saisis d'un enthousiasme meurtrier, coururent à la synagogue que les Juifs avaient en ce lieu, en massacrèrent plusieurs, pillèrent la synagogue, y plantèrent une croix, et prétendirent en faire une église en l'honneur du martyr saint Léonce. L'empereur ayant appris ces excès rappela Basile, et nomma

[1] En l'an 507, l'empereur Anastase fut consul pour la troisième fois, et il eut pour collègue Vénantius. —S.-M.

[2] On célébrait des jeux olympiques ailleurs que dans l'Élide, beaucoup de villes avaient obtenu depuis long-temps, à prix d'argent, des Éléens la faculté de donner des jeux en tout semblables à ceux de la célèbre Olympie de l'Élide. Ceux d'Antioche en particulier étaient fort célèbres. —S.-M.

[3] Ceci arriva le 9 juillet 507.—S.-M.

comte d'Orient Procope, auquel il donna un lieutenant plein de fermeté et de vigueur, nommé Ménas. A l'arrivée de Procope, les séditieux se retirèrent dans une église de Saint-Jean, hors de la ville. Ménas s'y étant transporté avec une troupe de soldats, n'y trouva plus qu'un certain Éleuthérius, qui s'était réfugié sous l'autel. Il le perça d'un coup de lance, lui fit couper la tête, et en passant sur le pont d'Antioche, il la jeta dans l'Oronte. Cette exécution sévère mit les factieux en fureur : ils courent à l'église de Saint-Jean; enlèvent le cadavre d'Éleuthérius, et le rapportent dans la ville sur un brancard, comme le corps d'un martyr. Ménas marche contre eux; il se livre un sanglant combat au milieu de la ville; le lieutenant est accablé par le nombre. Deux basiliques, deux portiques, le prétoire du comte d'Orient sont détruits par les flammes. Le comte s'enfuit; Ménas est pris, mutilé, traîné par les rues, pendu à une statue de bronze au milieu de la place publique; enfin jeté hors de la ville, et réduit en cendres. La rage était épuisée; et la crainte du châtiment avait succédé à la fureur, lorsque le comte Irénée, natif d'Antioche, arriva avec des ordres sévères. Tout trembla devant lui, et la punition des coupables n'excita plus que la terreur.

VII. Imposture punie. Theoph. p. 128. Cedr. t. I, p. 359. Malala, part. 2, p. 109 et 110.

A mesure que l'ignorance s'établissait, l'imposture en tout genre prenait crédit, et le nombre des dupes se multipliait. Un alchimiste nommé Jean, de la ville d'Amid, se fit estimer dans Antioche comme un adepte du premier ordre, qui avait trouvé la transmutation des métaux. Il fit accroire aux orfèvres de la ville que quelques morceaux d'or qu'il leur montra, étaient de sa composition, et qu'il s'était fait un grand trésor.

Par cet artifice grossier, il trompa une infinité de personnes en leur vendant de faux or. Sa renommée parvint aux oreilles de l'empereur, qui voulut voir ce rare personnage. Jean lui fit présent d'une bride toute d'or, et semée de pierres précieuses : mais peu de temps après l'empereur ayant reconnu la supercherie de ce charlatan, le relégua à Pétra en Arabie, où il mourut de misère, maladie inévitable à ces hommes merveilleux.

VIII. Anastase fait bâtir la longue muraille.

Proc. ædif. l. 4, c. 9. Evag. l. 3, c. 38. Zon. l. 14, t. 2, p. 58. Chr. Alex. Suid. voce Ἀναστάσιος. Gyll. de Constant. l. 1, c. 21.

Les Huns et les Goths avaient souvent porté l'alarme jusqu'aux portes de Constantinople; les Bulgares ne paraissaient pas moins à redouter. Les environs de la capitale de l'empire étaient peuplés de bourgs et de maisons de plaisance remplies de richesses. Afin de les mettre à couvert des incursions des Barbares, Anastase fit construire une muraille[1] qui, s'étendant du Pont-Euxin à la Propontide jusqu'au midi de Sélymbrie, dans la longueur de dix-huit lieues[2], fermait tout l'espace compris entre les deux mers et le Bosphore. Elle était éloignée de douze ou treize lieues de Constantinople[3], et avait partout vingt pieds de largeur. Cet ouvrage, monument de la grandeur et de la faiblesse romaine, était flanqué de tours qui communiquaient les unes aux autres[4]. Justinien fit dans la suite boucher ces communications, afin que, si les ennemis pénétraient dans l'enceinte, chaque tour devînt une forteresse qu'il faudrait forcer séparément.

1 On l'appellait τὸ μακρὸν τεῖχος, *la longue muraille*.— S.-M.

2 Évagrius, l. 3, c. 38, donne à cette muraille 420 stades d'une mer à l'autre. Ἑκατέραν δὲ θάλατταν περιλαμβάνει ἐπὶ σταδίους εἴκοσι καὶ τετρακοσίους. — S.-M.

3 De 280 stades selon Évagrius, l. 3, c. 38, διέσταται τῆς Κωνσταντινουπόλεως σταδίοις ὀγδοήκοντα μάλιστα καὶ διακοσίοις. —S.-M.

4 La ville impériale, au lieu d'être dans une presqu'île, devint une île par ces fortifications. Τήν τε πόλιν μικροῦ νῆσον ἀντὶ χερρονήσου ποιῆσαν. Evagr. l. 3, c. 38.—S.-M.

IX. Conversion des Immirènes. Theod. lect. l. 2, c. 58. Niceph. Call. l. 16, c. 37.

On peut rapporter au même temps la conversion des Immirènes[1], peuple d'Arabie sujet des Perses. Suivant une ancienne tradition, c'était dans l'origine une peuplade d'Israélites, que la reine de Saba avait amenés avec elle à son retour dans ses états; mais ils étaient devenus idolâtres. On ignore de qui et à quelle occasion ils reçurent, sous le règne d'Anastase, la lumière de l'évangile. Peut-être furent-ils instruits par les Homérites leurs voisins, qui depuis plus de cent soixante ans avaient embrassé la foi chrétienne[2]. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Anastase, pour lui demander un évêque.

An 508. X. Anastase refuse la possession du détroit de Derbend.

L'empereur Léon[3] avait refusé à Pérosès de se joindre à lui pour garder le passage de Derbend, nommé alors les Portes Caspiennes[4]. — [Le mont Taurus, qui sépare la Cilicie des provinces centrales et occidentales de l'Asie mineure, se divise en plusieurs branches du côté de l'Orient : l'une s'étend vers le midi,

[1] Ἰμμιρηνοί ἐστιν ἔθνος τελοῦν ὑπὸ Πέρσας. Theod. Lect. l. 2, c. 58. Cette nation m'est inconnue, Théodore le lecteur dit seulement qu'elle habitait fort loin vers le midi. Οἰκοῦσι δὲ ἐν ταῖς ἐσχατιαῖς τοῦ νότου. Il lui donne une origine juive, et il rapporte qu'elle occupait le pays d'où sortait la reine du midi qui vint visiter Salomon. Ἰουδαῖοι δὲ ὑπῆρχον ἀνέκαθεν, ἐκ τῆς ἐλθούσης πρὸς Σολομῶντα βασιλίδος τοῦ νότου. Ces indications me donnent lieu de croire que cette nation se trouvait sur la côte du golfe arabique, dans l'Éthiopie, ou plutôt dans la partie de l'Arabie voisine des Homérites ou Hémiarites. Comme on ajoute qu'elle était tributaire des Perses, je me rangerai plutôt de ce dernier avis. Il n'en est question que dans Théodore le lecteur ou dans son abréviateur Nicéphore Calliste. — S.-M.

[2] Voyez t. 1, p. 437-441, liv. VI, § 37. — S.-M.

[3] Les consuls de l'an 508 furent le général Céler pour l'Orient, et Vénantius le jeune pour l'Occident. — S.-M.

[4] J'ai déja fait voir, t. 6, p. 269, not. 1, liv. XXXIII, § 39 et p. 442, not. 4, liv. XXXIV, § 39, qu'il y a ici une erreur: le défilé de Derbend situé sur le bord de la mer Caspienne ne répond pas aux portes Caspiennes des Anciens Celles-ci étaient au milieu de la chaîne du Caucase. Gibbon, t. 7, p. 321 et 322, a commis la même erreur, et il accuse à tort Procope de s'être trompé. — S.-M.

Proc. bel. Pers. l. 1, c. 10, 16. [Lyd. de Magistr. l. 3, c. 52 et 53.]

et elle va au-delà de l'Euphrate, se réunir par diverses ramifications aux montagnes des Curdes; l'autre courant, dans la direction du nord-est, entre la Cappadoce et la petite Arménie, environne dans son circuit la grande Arménie, qu'elle sépare de la Chaldée Pontique, de la Lazique, de la Colchide et des autres régions voisines de la mer Noire. Le Taurus parvient en ces lieux à une très-grande hauteur, et il projette des fleuves dans toutes les directions. L'Acampsis, appelé Tchorokh par les modernes, s'unit à la mer Noire. Le Cyrus et l'Araxe vont se jeter dans la mer Caspienne, et l'Euphrate va terminer dans le golfe Persique un cours très-étendu. Les montagnes du Taurus prennent là le nom de Paryadres[1] et de Moschiques[2]; puis elles se prolongent du côté du nord-est, pour envelopper la Persarménie. C'est dans cette direction qu'elles s'unissent à la haute chaîne du Caucase, qui s'avance au nord de l'Ibérie et de l'Albanie[3], jusqu'au bord de la mer Caspienne. Le Caucase s'élève comme une haute muraille entre les peuples barbares qui de tout temps ont occupé les vastes plaines qui s'étendent du côté du nord[4] et les pays civilisés de l'Asie. Les passages sont

[1] Ces montagnes habitées par les Tzannes, les Chaldéens et d'autres peuples sauvages, sont nommées *Barkhar* par les Arméniens. — S.-M.

[2] Dans le moyen âge on donnait le nom de *Meschia*, Μεσχία, à la partie méridionale de la Géorgie, l'Ibérie des anciens, qui était voisine des monts moschiques.— S.-M.

[3] Τὸ Κιλίκων ὄρος, ὁ Ταῦρος, ἀμείβει μὲν τὰ πρῶτα Καππαδόκας τε καὶ Ἀρμενίους καὶ τῶν Περσαρμενίων τὴν γῆν· ἔτι μέν τοι Ἀλβανούς τε καὶ Ἴβηρας, κ. τ. λ. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 10.— S.-M.

[4] Au-delà, dit Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 10, est une plaine partout praticable pour la cavalerie, et abondamment fournie d'eaux, τὸ δὲ ἐνθένδε πεδία τε ἐστιν ἱππήλατα, καὶ ὑδάτων πολλῶν ἀτεχνῶς ἔμπλεα, et de vastes et excellents pâturages pour les chevaux, καὶ χώρα πολλὴ ἱππόβοτός τε καὶ ἄλλως ὑπτία. C'est là, ajoute Procope, que se trouvent presque tous les peuples Huns, et

difficiles et peu nombreux; ils se réduisent même, à vrai dire, à deux : les autres sont inaccessibles pour les chevaux et impraticables pour d'autres que les indigènes[1]. Le premier, situé dans l'Albanie, le long de la mer Caspienne, avait reçu depuis long-temps le nom de Portes Albaniennes; on l'appelle actuellement la Porte de Fer ou le défilé de Derbend. L'autre passage, plus célèbre et d'une plus haute importance, était au milieu du Caucase, près des frontières de l'Ibérie[2], au point où les montagnes sont plus élevées et plus étendues: c'est un long et étroit écartement de la chaîne Caucasienne, de la longueur de cinquante stades, qui aboutit à une montagne, qui semble insurmontable et disposée de telle sorte qu'elle ne paraît présenter aucune issue; cependant il s'y trouve une porte qui semble pratiquée par l'art, quoiqu'elle ait été ouverte par la nature[3]. Deux fleuves, qui coulent dans deux directions contraires, parcourent dans toute son étendue cette étroite vallée, et ne laissent de libre que la petite issue dont j'ai parlé, et qui est située auprès de leurs sources[4]. C'est là que s'élevait un château très-fort, destiné à défendre l'entrée de la basse Asie aux Barbares du nord. Depuis long-temps ce défilé était connu sous le nom

leurs établissements s'étendent jusqu'au marais Mæotis. Οὗ δὴ τὰ Οὔννων ἔθνη σχεδόν τι ἅπαντα ἵδρυται ἄχρι ἐς τὴν Μαιῶτιν διήκοντα λίμνην. — S.-M.

[1] Ἐπ'ἄλλας δέ τινας ἐξόδους ἰόντες, πόνῳ τε πολλῷ παραγίνονται, καὶ ἵπποις οὐκ ἔτι χρῆσθαι τοῖς αὐτοῖς ἔχοντες. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 10. — S.-M.

[2] Ὑπερβάντι δὲ τοὺς Ἰβήρων ὅρους. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 10. — S.-M.

[3] Ἀτραπός τίς ἐστιν ἐν στενοχωρίᾳ πολλῇ, ἐπὶ σταδίους πεντήκοντα ἐξικνουμένη. Αὕτη τε ἡ ἀτραπὸς ἐς ἀπότομόν τινα καὶ ὅλως ἄβατον τελευτᾷ χῶρον. Δίοδος γὰρ οὐδεμία τὸ λοιπὸν φαίνεται· πλήν γε δὴ ὅτι ὥσπερ τινὰ χειροποίητον πυλίδα ἐνταῦθα ἡ φύσις ἐξεῦρεν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 10. — S.-M.

[4] L'*Aragus*, appelé actuellement par les Géorgiens *Aragvi*, et le Terek qui descend vers le nord, puis tourne

de Portes Caspiennes[1], que l'on continua de lui donner pendant plusieurs siècles concurremment avec les dénominations plus précises de Portes Caucasiennes et de porte des Alains. Le fort destiné à défendre l'entrée de ce passage s'appelait *Birapahak*, ce qui signifiait dans la langue du pays, *le rempart d'Ibérie*[2]. Les rois de Perse y avaient placé une garnison dont l'entretien était dispendieux. La conservation de ce château était également importante pour les Romains, puisque l'ouverture des portes du Caucase pouvait livrer aux Barbares toutes les provinces orientales de l'empire. C'est là ce qui fit que les rois de Perse offrirent souvent, et nommément sous le règne de Léon, de le garder à frais communs[3]. Les rois de Perse avaient un intérêt trop pressant, soit à défendre ce défilé, pour préserver leurs états des courses des Huns, soit à l'ouvrir pour se procurer des troupes auxiliaires de Barbares, pour que les Romains eussent aucun avantage à entrer en partage de la dépense nécessaire pour l'entretien d'une forteresse située hors de leur territoire et défendue par des Perses. Il est évident que tout l'avantage aurait été pour ceux-ci. Le fort du défilé Caspien resta donc au pouvoir du roi de Perse qui y entretenait un corps considérable de troupes. Il en fut encore question dans les dernières négociations avec Céler, et les Perses finirent par obtenir d'Anastase quelques

à l'est pour se jeter dans la mer Caspienne, sont ces deux fleuves : la proximité de leurs sources et de leurs cours en sens contraires les fait appeler par les Géorgiens les deux *Aragvi*. — S.-M.

[1] Ἡ Κασπία ἐκ παλαιοῦ ἐκλήθη. Proc. *de bel. Pers.* l. I.c.10.—S.-M.

[2] Ou *Virapahak* et Βιραπαράχ ou Ἰουροειπαάχ. Voyez t. 6, p. 269, not. 1, liv. XXXIII, § 39, et p. 442, n. 4, liv. XXXIV, § 39. — S.-M.

[3] Voyez t. 6, p. 442 et 443, liv. XXXIV, § 39. — S.-M.

sommes pour les dédommager de leurs frais[1]. Ils continuèrent à y tenir garnison.] — Ambasuc, chef d'une horde de Huns, s'en empara. Ce prince, ami de l'empereur et de l'empire[2], se voyant dans une extrême vieillesse, offrit de vendre aux Romains ce défilé important[3]; mais Anastase, considérant la difficulté d'entretenir une garnison dans un lieu désert et stérile, séparé du territoire de l'empire[4], le remercia de sa bienveillance et n'accepta point ses offres. Ambasuc étant mort peu de temps après, ses fils furent chassés par Cabad, qui se remit en possession du défilé[5]. Le refus d'Anastase fut loué pour lors comme l'effet d'une sage politique; on le blâma sept ans après comme un défaut de prévoyance[6].

XI. Ravages de l'Italie. Jorn. succes. Marc. chron.

La défaite de Sabinianus irritait Anastase. Il différa cependant sa vengeance pendant trois ans, jusqu'à ce qu'il vît les troupes de Théodoric occupées contre les

1 C'est ce qu'on apprend de Lydus, dans son traité de *Magistratibus*, l. 3, c. 53. Πέρας ἔσχεν ἡ φιλονεικία, μετρίων τινῶν ὑπὸ Ἀναστασίου χαρισθέντων Καβάδῃ. — S.-M.

2 Ἀμβαζούκης, Οὖννος μὲν γένος, Ῥωμαίοις δὲ καὶ Ἀναστασίῳ βασιλεῖ φίλος. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 10. — S.-M.

3 Πέμψας παρὰ τὸν Ἀναστάσιον, χρήματά οἱ δοθῆναι ᾔτει, ἐφ' ᾧ τό, τε φυλακτήριον καὶ πύλας τὰς Κασπίας ἐνδώσειν Ῥωμαίοις. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 10. — S.-M.

4 Qui n'avait dans son voisinage, ajoute Procope, aucune nation soumise aux Romains. Οὐδαμῆ ἐν γειτόνων ἔχοντι ἔθνος Ῥωμαίοις κατήκοον. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 10. — S.-M.

5 Ἀμβαζούκης μὲν οὖν οὐ πολλῷ ὕστερον ἐτελεύτα νόσῳ. Καβάδης δὲ, βιασάμενος τοὺς αὐτοῦ παῖδας, τὰς πύλας ἔσχεν. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 10. — S.-M.

6 Il s'agit ici de l'invasion que les Huns firent en l'an 515, dans l'Arménie et dans les provinces orientales de l'empire. Le peu de renseignements que les auteurs grecs ont transmis sur cette invasion avaient été placés par Lebeau à la suite de ce paragraphe; j'ai préféré les joindre aux détails que les auteurs arméniens fournissent sur les mêmes événements, et les transporter à leur véritable place chronologique, ce qui n'a nécessité que de très-légères modifications dans la rédaction. — S.-M.

Français. Alors il envoya sur les côtes d'Italie une flotte de deux cents voiles[1], commandée par Romanus, comte des domestiques, et par Rusticus, capitaine de la garde. Huit mille soldats débarquèrent en Calabre, ravagèrent tout le pays jusqu'à Tarente, qu'ils attaquèrent inutilement. Après cette expédition, plus convenable à des pirates qu'à des Romains[2], ils repassèrent la mer. Théodoric, pour mettre hors d'insulte les côtes de la mer Adriatique, employa le reste de cette année et le commencement de la suivante à faire construire mille bâtiments légers, également propres à la guerre et au transport; et il leur donna ordre de se rendre le treizième d'août dans le port de Ravenne. Ces précautions arrêtèrent l'empereur, qui se préparait à une nouvelle descente.

XII. Consulat de Clovis.

Greg. Tur. l. 2, c. 38, et ibi Ruinart. Aimoin, l. 1, c. 22. Sigeb. chr. Sigon. Imp. Occid. l. 16, p. 434. Vales. rer. Fr. l. 6, p. 299. Pagi ad Bar.

Mais pour piquer la jalousie de Théodoric en relevant son rival, il affecta de combler d'honneurs Clovis, seul capable de balancer la puissance du roi d'Italie. Il lui envoya le brevet de consul, avec le manteau consulaire. Il lui fit encore présent d'une tunique de pourpre et d'une couronne d'or enrichie de pierreries[3]. C'était un consulat honoraire; et quelques critiques pensent même qu'il ne faut entendre ici que le titre de patrice, dont les empereurs prétendaient honorer les rois étrangers[4], et que Grégoire de Tours aura con-

[1] *Romanus comes domesticorum et Rusticus comes scholariorum, cum centum armatis navibus, totidemque dromonibus, octo millia militum armatorum secum ferentibus ad devastanda Italiæ littora processerunt.* Marc. *chron.*— S.-M.

[2] *Plus piratico, quàm publico marte concertans.* Jorn. *de success. regn.*— S.-M.

[3] *Chlodovechus ab Anastasio imperatore codicillos de consulatu accepit, et in basilicâ beati Martini tunicâ blateâ indutus est et chlamyde, imponens vertici diadema.* Greg. Tur. l. 2, c. 38.— S.-M.

[4] Les empereurs étaient depuis long-temps, dans l'usage d'envoyer

fondu avec le consulat. Quoi qu'il en soit, ces honneurs ne prouvent en aucune manière que Clovis reconnût la souveraineté des empereurs [1], mais seulement qu'Anastase cherchait à s'attacher ce conquérant, pour tenir en échec Théodoric. Le roi des Français reçut ces présents à Tours dans l'église de Saint-Martin avec beaucoup de solennité, et prit dans la suite le titre de Consul et celui d'Auguste [2]. Ces noms étaient agréables à ses nouveaux sujets, qui avaient été si longtemps soumis à l'empire. Il envoya la couronne à Rome

Mem. Acad. Inscr. et B.L. t. xx, p. 174.

aux rois alliés des ornements consulaires; on en trouve un grand nombre d'exemples dans l'histoire. Cet usage existait même du temps de la république.— S.-M.

[1] La destruction de l'empire en Occident avait laissé les Romains de la Gaule sans souverain; l'empereur d'Orient était trop éloigné pour les défendre contre les rois barbares au milieu desquels ils se trouvaient. Il était tout naturel qu'ils cherchassent parmi eux un protecteur, et le roi des Francs, dont la race était depuis long-temps alliée avec les Romains, et qui venait de se faire chrétien et catholique, devait être leur défenseur naturel, et bientôt leur chef sans contestation. C'est ainsi que la monarchie des Francs s'établit dans la Gaule, presque sans opposition, et que les Francs devinrent les souverains des provinces de l'empire restées sans maîtres. Dans un tel état de choses, il n'y avait aucun inconvénient pour Clovis à reconnaître d'une manière purement nominale la souveraineté des empereurs; il devait au contraire y trouver de grands avantages, c'était un moyen de rendre son autorité plus respectable. Aussi, je n'en doute pas, est-ce de cette façon que régnèrent Clovis et les premiers rois francs, sujets en apparence et alliés des empereurs. Les titres donnés par ces derniers devaient leur être très-agréables par ces considérations politiques. Cette opinion est présentée et développée avec toute l'étendue nécessaire dans le savant ouvrage de l'abbé Dubos sur l'origine de la monarchie française, qui contient à peu de chose près ce qu'on sait et ce qu'on a dit de plus complet et de plus plausible sur cette matière. L'opinion de l'indépendance absolue de Clovis et des rois francs est développée et soutenue dans un mémoire du duc de Nivernais, lu à l'Académie des Inscriptions en décembre 1746, et c'est dans ce mémoire qu'ont été puisées la plupart des opinions énoncées ici. Gibbon, t. 7, p. 42, ne me paraît pas avoir mieux compris l'importance et la nature des relations que Clovis entretenait avec l'empire d'Orient.— S.-M.

[2] *Ab eâ die tamquam consul aut Augustus est vocitatus.* Greg. Tur. l. 2, c. 38.—S.-M.

pour être placée dans la basilique de Saint-Pierre, non pas comme un hommage qu'il faisait de sa puissance au pape, ainsi que l'ont ridiculement avancé des auteurs ultramontains, mais comme un témoignage de sa dévotion pour le prince des apôtres. Quelques-uns reculent de deux ans le consulat de Clovis; ce qui rend cette date incertaine, c'est que ces consulats honoraires ne sont point marqués dans les fastes : ce n'était qu'un titre sans fonction, qui n'était point notifié aux sujets de l'empire.

An 509, 510, 511.

XIII. Ordinations regardées comme des punitions.

Marc. chron. Theoph. p. 142. Oriens Christ. t. 2, p. 796.

Les incendies faisaient beaucoup de ravages à Constantinople. Il y en eut deux fort considérables dans les deux années 509 et 510[1]. Le second fut si violent, qu'une statue de bronze dans la place du Stratége, se trouva fondue en partie. Anastase fit mettre à sec et nettoyer le port de Julien, que les amas de vase avaient presque comblé. Apion, qui avait rendu de si bons services à l'empire pendant le siége d'Amid, encourut la disgrace de l'empereur, et fut ordonné malgré lui évêque de Nicée. On regarda dans la suite cette ordination comme nulle. Justin étant parvenu à l'empire, et ayant rappelé ceux qu'Anastase avait injustement exilés, fit revenir Apion à la cour, et, connaissant sa capacité et sa droiture, il le nomma préfet du prétoire. Le perfide Constantin[2] avait été fait prêtre:

[1] En l'an 509, Importunus fut seul consul en Occident. En l'an 510, le célèbre Boèce, *Anicius Manlius Severinus Boethius*, fut également seul consul en Occident, par l'ordre de Théodoric. En l'an 511, les consuls furent Sécundinus, beau frère de l'empereur Anastase, et le gaulois Félix nommé par Théodoric. Les auteurs n'indiquent, sous ces trois années, presqu'aucun fait important. — S.-M.

[2] Il s'agit de ce commandant des troupes illyriennes qui avait livré Théodosiopolis aux Perses, et dont j'ai parlé ci-dev. liv. XXXVIII, § 71, p. 342. — S.-M.

l'empereur, qui renversait toute la discipline ecclésiastique, ne le crut pas encore assez enchaîné par la prêtrise : pour l'exclure plus irrévocablement de tout emploi civil ou militaire, et comme pour aggraver sa punition, il le fit sacrer évêque de Laodicée. Justin, dès son arrivée à l'empire, chassa de cette église cet indigne prélat, qui, conservant toujours son caractère de traître, s'était vendu aux sectateurs d'Eutychès.

An 512.

XIV. Hérules défaits par les Lombards.

Marc. chr. Proc. bel. Got. l. 2, c. 14. Paul. Diac. de gestis Lang. l. 1, c. 20. Till. Anast. art. 22.

Pendant l'année 512[1], le ciel parut souvent embrasé du côté du nord : c'étaient sans doute des aurores boréales. On marque en cette année une éclipse de soleil le 29 de janvier. Mais un établissement plus intéressant pour l'empire, ce fut l'établissement des Hérules fugitifs sur les terres des Romains. Pour expliquer à quelle occasion l'empereur leur donna un asyle, je suivrai le récit de Procope, préférablement à celui de Paul Diacre, qui, selon sa coutume, débite ici beaucoup de fables. Les Hérules qui étaient demeurés en Germanie[2], avaient acquis une grande puissance dans cette vaste contrée ; ils avaient vaincu et rendu tributaires les Lombards[3] et tous les peuples voisins : enfin, faute d'ennemis, ils furent obligés de poser les armes; mais ils ne purent long-temps supporter le repos, qui leur semblait une sorte de léthargie. Au bout de trois ans, la nation éclata en murmures, et bientôt en invectives contre son roi, nommé Rodolfe[4]. Les

[1] Les consuls de l'an 512, furent Paulus et Moschianus, personnages également inconnus.—S.-M.

[2] Voyez au sujet de l'origine des Hérules, ci-dev. t. 6, p. 375 et suiv., liv. XXXIII, § 99.—S.-M.

[3] Procope remarque, *de bel. Goth.* l. 2, c. 14, que les Lombards étaient déja chrétiens. Λογγιβάρδας χριστιανοὺς ὄντας. Il est assez extraordinaire que Paul Diacre, l'historien des Lombards, et Lombard lui-même, ne dise rien de l'époque et des circonstances de la conversion de cette nation.— S.-M.

[4] Ῥοδοῦλφος. — S.-M.

rois des Hérules n'en avaient guère que le nom : ils étaient absolus dans la guerre, mais très-peu respectés dans la paix; il fallait qu'ils reçussent à leur table tous ceux qui voulaient manger avec eux, et qu'ils essuyassent les emportements de leur ivresse : un prince à table, n'était plus qu'un convive, qu'on pouvait insulter impunément. C'était là que les Hérules outrageaient Rodolfe. Ce n'était, à les entendre, qu'un lâche, un efféminé, qui laissait abâtardir leur courage. Rodolfe, piqué au vif de ces reproches, résolut de faire la guerre, sans avoir d'ennemis. La nation des Hérules n'était pas assez civilisée pour se ménager ces prétextes que les nations polies ont toujours sous la main pour justifier une guerre injuste; ils avaient la bonne foi d'être ouvertement déraisonnables. Rodolfe n'avait aucun sujet de se plaindre des Lombards, qui remplissaient fidèlement les conditions du traité; toutefois il se prépara à les aller attaquer dans leur pays. Les Lombards [1], informés de ces dispositions, lui firent demander humblement pour quelle raison il voulait leur faire la guerre. *Si l'on peut*, disaient-ils, *nous convaincre d'avoir soustrait quelque portion du tribut que nous devons payer, nous sommes prêts d'y satisfaire avec usure. Si le tribut vous semble trop léger, nous consentirons à l'augmenter.* Rodolfe ne répondit que par des menaces, et marcha vers la frontière. Une seconde députation ne fut pas mieux écoutée. Enfin, pour la troisième fois, ils firent dire au roi des Hérules : *Que puisqu'il venait les attaquer sans aucun prétexte, ils allaient à regret prendre les*

[1] On apprend de l'historien Paul Diacre, l. 1, c. 20, que les Lombards avaient alors pour roi un certain *Tato*, ou *Taton*, fils de *Claffo*.—S.-M.

armes pour se défendre; qu'ils s'en rapportaient au jugement de Dieu, qui peut donner à la plus légère vapeur assez de force pour abattre toute la puissance des hommes; que sa justice déciderait de la victoire. Ces paroles n'excitèrent que la risée. Les deux armées se rangent en bataille. Les Hérules, fiers de leurs succès passés et de la supériorité de leurs forces, marchent aux ennemis avec mépris : ils sont enfoncés, taillés en pièces; leur roi est tué; il n'en échappe à l'épée des vainqueurs qu'un très-petit nombre [1].

XV. Anastase reçoit les Hérules dans l'empire.

Une si grande perte les mit hors d'état de se maintenir en possession du pays dont ils s'étaient emparés. Ils l'abandonnèrent; et traînant avec eux leurs femmes et leurs enfants, après s'être arrêtés quelque temps dans la contrée [2] qu'avaient habitée les Ruges [3], comme ils n'y trouvaient qu'une solitude inculte, pressés par la faim, ils s'approchèrent des Gépides. Ceux-ci les souffrirent d'abord dans leur voisinage; ils les reçurent même sur leurs terres : mais bientôt la compassion se tournant en mépris, ces hôtes barbares devinrent des maîtres cruels, et leur firent éprouver les traitements les plus inhumains, enlevant leurs troupeaux, abusant de leurs femmes, et aggravant leur infortune par les outrages. Les Hérules, aussi impatients dans l'esclavage

[1] Selon Paul Diacre, *de gest. Langob.* l. 1, c. 20, les Hérules auraient déclaré la guerre aux Lombards, pour venger la mort d'un frère de leur roi Rodolphe, que Rumétrude fille de Taton, roi des Lombards, avait fait assassiner.—S.-M.

[2] Ce pays était appelé à cette époque *Rugiland*, et était dans la partie de l'Autriche au nord du Danube. J'en ai parlé ci-dev. liv. XXXV, § 51, p. 75 et ailleurs. — S.-M.

[3] Avant leur passage en Italie avec les Goths. Ἀφίκοντο ἐς χώραν ᾗ δὴ Ῥογοὶ τὸ παλαιὸν ᾤκηντο, οἳ τῷ Γότθων στρατῷ ἀναμιχθέντες ἐς Ἰταλίαν ἐχώρησαν· ἐνταῦθα ἱδρύσαντο. Proc. *de bel. Goth.* l. 2, c. 14.—S.-M.

qu'ils avaient été insolents dans la prospérité, passèrent le Danube, et cherchèrent un refuge sur les frontières des Romains[1]. Ils y trouvèrent de l'humanité; mais il fallait que ce peuple féroce fût accablé, ou qu'il accablât les autres. Dès qu'ils eurent commencé à respirer, ils revinrent à leur insolence naturelle. Pour arrêter leurs excès, Anastase fut obligé d'envoyer contre eux une armée. Les Romains les défirent et en tuèrent un grand nombre. Ils pouvaient détruire la nation entière; mais ceux qui avaient échappé au carnage vinrent se jeter aux pieds des généraux, demandant grace, et promettant de servir désormais fidèlement l'empire. Anastase en eut pitié; il leur accorda la vie et un territoire près du Danube. Ils ne tinrent pas parole, et jamais ils ne furent d'aucun secours aux Romains[2]. Nous verrons, sous le règne de Justinien, des traits de leur perfidie.

An 513.

XVI. Sédition contre Marinus.

Surius, in Sto. Saba, 5° Dec. Baronius. Fleury, hist. Eccles. l. 31, art. 13.

La sécheresse et les sauterelles désolaient la Palestine[3] : ces fléaux en produisirent deux autres, la famine et la peste; ce qui dura pendant cinq années, jusqu'à la fin du règne d'Anastase. L'empereur, informé du malheureux état de cette province, la déchargea des impôts; mais, par le conseil de ses ministres, il en rejeta le fardeau sur les provinces voisines: elles n'étaient guère moins misérables. Le fameux solitaire saint Sabas se trouvait à Constantinople pour

[1] Ἅπερ Ἔρουλοι φέρειν τὸ λοιπὸν οὐχ οἷοί τε ὄντες, Ἴστρον τε ποταμὸν διαβαίνουσι, καὶ τοῖς ἐκείνῃ Ῥωμαίοις προσοικεῖν ἔγνωσαν, Ἀναστασίου, τὴν αὐτοκράτορα ἀρχὴν ἔχοντος. Proc. *de bel. Got.* l. 2, c. 14. —S.-M.

[2] Οὐ μέν τοι οὐδὲ ξύμμαχοι Ῥωμαίοις γεγένηνται, οὐδέ τι εἰργάσαντο ἐς αὐτοὺς ἀγαθόν. Proc. *de bel. Goth.* l. 2, c. 14.—S.-M.

[3] Les consuls de l'an 513, furent Anicius Probus pour l'Occident, et Clémentinus pour l'Orient.—S.-M.

les affaires de l'église. Il courut implorer la justice de l'empereur, et lui représenta si vivement la misère des peuples, qu'Anastase en fut touché, et paraissait disposé à porter lui-même la perte des impositions qu'il remettait à la Palestine; mais Marinus, son principal ministre, homme dur et impitoyable, fit échouer ce bon dessein, en disant que ceux qui trouvaient ces impôts trop onéreux étaient autant de Nestoriens. Ce nom seul faisait horreur au faible Anastase, infatué des erreurs d'Eutychès : l'imputation de nestorianisme était, pour les méchants, un moyen sûr de noircir dans son esprit la vertu même; dès-lors il ne voulut plus entendre parler d'adoucissement. Sabas menaça Marinus de la justice divine; le ministre n'en tint compte: mais peu de temps après le peuple, indigné de la violence avec laquelle son zèle politique faisait triompher le parti d'Eutychès, se souleva, pilla ses biens, brûla sa maison, et lui aurait ôté la vie s'il ne se fût dérobé par la fuite à la fureur des séditieux.

An 514.

XVII. Premier exemple d'une guerre entreprise pour la défense de la foi.

On commença pour lors à violer les plus saintes maximes de la morale chrétienne, pour soutenir la foi catholique[1]; on vit un faux zèle combattre l'hérésie par la rébellion : premier exemple de ces guerres criminelles où une orthodoxie meurtrière consacre ses fureurs à la religion qui la désavoue, et prétend défendre la cause de Dieu en se révoltant contre Dieu même, dont les princes, quoique impies et hérétiques, sont les lieutenants dans la sphère des choses temporelles. L'Église, née sous le glaive des persécutions, avait appris dès le berceau à demeurer soumise aux puissances

[1] Il n'y eut en l'année 514, qu'un seul consul, ce fut le célèbre Cassiodore, *M. Aurelius Cassiodorus Senator*.—S.-M.

légitimes, qui s'efforçaient de la détruire. Pendant la tyrannie de l'arianisme, sous le règne sanguinaire de l'idolâtrie renaissante, elle avait respecté l'autorité de Constance, de Julien et de Valens; elle venait de souffrir sans murmure les caprices de Zénon : mais, l'ignorance effaçant peu à peu les maximes de l'Évangile, Vitalien trouva soixante mille hommes disposés à croire, sur sa parole, qu'ils devaient en conscience prendre les armes contre un prince qui favorisait l'erreur. Pour développer les causes de cette guerre, il est à propos de mettre sous les yeux du lecteur la conduite qu'avait jusqu'alors tenue Anastase au sujet de la religion.

XVIII. Conduite d'Anastase au sujet de la religion jusqu'à la guerre de Perse.

Evag. l. 3, c. 31, 32. Theoph. p. 122, 123. Anast. p. 49. Cedren. t. 1, p. 358. Baronius. Fleury, hist. Eccles. l. 30, art. 47. Till. vie de Maced. art. 6, 10.

Après l'injuste déposition d'Euphémius, Macédonius avait été placé sur le siége de Constantinople. Quoiqu'il fût attaché à la doctrine de l'Église et qu'il fît profession de respecter le concile de Chalcédoine, il avait souscrit l'hénotique de Zénon, n'y voyant rien qui blessât directement la foi catholique : cette molle complaisance ne put lui sauver la disgrace du prince. C'était entre ses mains qu'Euphémius avait déposé la protestation par laquelle Anastase, avant que de recevoir le diadême, s'était engagé à maintenir les décisions du concile. Dès que Macédonius fut patriarche, l'empereur lui redemanda cet acte, qu'il démentait par sa conduite : ce prince alléguait pour prétexte qu'un écrit de cette nature déshonorait la majesté impériale. Le refus constant du prélat piqua vivement l'empereur, qui n'avait apparemment consenti à l'élévation de Macédonius que dans l'espérance de retirer plus aisément de ses mains une pièce si importante. Cependant Anastase dissimula sa haine pendant quelque temps; il parut même savoir gré au patriarche de démarches qu'il

faisait pour réunir les esprits; mais il ne se rapprochait pas lui-même de la communion du Saint-Siége. En vain le pape Anastase II, successeur de Gélase, le pressait de se réconcilier avec l'Église romaine, en abandonnant l'hénotique de Zénon, et en condamnant la mémoire d'Acacius. Symmaque, qui avait succédé au pape Anastase, ne fut pas plus heureux: l'empereur ne répondit à ses lettres que par des reproches; et pour témoigner le mépris qu'il faisait de ses remontrances, il envoya dans les villes de l'Orient des ordres sévères contre les orthodoxes qui refusaient de communiquer avec les sectateurs d'Eutychès. Il empêcha Macédonius d'adresser au pape une lettre synodique pour marque de communion; et Palladius, patriarche d'Antioche, étant mort, il fit nommer Flavien, qu'il croyait favorable à l'hérésie; mais il y fut trompé.

XIX. La persécution se renouvelle après la guerre de Perse.

Theod. Lect. l. 2, c. 12-22. Theoph. p. 128. Anast. p. 50. Zon. t. 2, p. 56. Cedr. t. 1, p. 359. Fleury, hist. ecclés. l. 30, art. 56.

La guerre de Perse suspendit pour quelque temps les mauvais desseins d'Anastase; dès qu'elle fut terminée, il ne s'occupa plus que de celle qu'il faisait à l'Église. Bien différent de Théodoric, qui, tout arien qu'il était, protégeait les catholiques, et savait tellement contenir une secte naturellement impérieuse, qu'aucune dispute de religion ne troubla la paix de ses états, Anastase entreprenait de forcer les consciences; il attisait le feu de la division, en mettant en place des esprits turbulents; et ce prince, qui ne pensait que d'après ses ministres et ses favoris, prétendait, à force de mauvais traitements, contraindre les autres hommes à penser d'après lui. Comme il joignait les erreurs de Manès à celles d'Eutychès, il fit peindre dans la chapelle de son palais quelques-unes de ces figures bizarres et monstrueuses qu'on voit encore aujourd'hui sur

les pierres nommées *abraxas*, et qui ne sont que des allégories extravagantes inventées par les Gnostiques et renouvelées par les Manichéens : ces peintures soulevèrent le peuple, accoutumé à ne voir dans les églises que des images édifiantes. Tout était en trouble à Constantinople. Les hérétiques, fiers de la faveur du prince, insultaient les catholiques dans leurs assemblées ; les catholiques se défendaient avec animosité. Les empereurs avaient jusqu'alors assisté à l'office de l'église et aux processions publiques sans autre garde que leur majesté même, soutenue du respect qu'inspire la religion : Anastase, craignant pour sa personne, se fit escorter par le préfet à la tête de ses gardes ; et cette précaution, qui révolta d'abord les esprits, passa en coutume et fut observée par ses successeurs. Pour accroître encore l'agitation et le tumulte, il fit venir à Constantinople Xénaias le manichéen, que Pierre le Foulon avait fait évêque d'Hiérapolis, et qui soulevait toute la Syrie contre le patriarche Flavien : l'empereur comptait beaucoup sur l'audace de ce furieux ; mais son arrivée révolta tellement le clergé, les moines et le peuple entier, qu'on fut obligé, peu de jours après, de le faire secrètement évader. Il n'était pas difficile à l'empereur de trouver des prélats courtisans ; mais il lui fut impossible de faire plier Macédonius. Il résolut de s'en défaire. On suborna pour l'assassiner un scélérat nommé Acholius, qui manqua son coup, et fut découvert. Le patriarche, loin de poursuivre la vengeance de ce crime, prit le criminel sous sa protection, et se chargea de le faire subsister à ses dépens.

XX. Sévère et ses moines exci-

Cet héroïsme évangélique ne toucha point l'empereur ; il continua de chercher les moyens de perdre

Macédonius. Il avait entrepris d'anéantir le concile de Chalcédoine. Flavien d'Antioche déguisait ses sentiments par une lâche complaisance; Jean Nicéote, patriarche d'Alexandrie, prélat violent et séditieux, était hautement déclaré pour l'hérésie; il promettait même à l'empereur deux mille livres d'or, s'il venait à bout de faire généralement condamner le concile. Anastase ne trouvait de résistance ouverte que de la part de Macédonius. Pour lui en marquer son ressentiment, il ôta le droit d'asyle à son église, et le transféra aux églises des hérétiques : mais ce qui fortifia le plus le parti d'Eutychès fut l'arrivée des moines de Syrie, qui vinrent à Constantinople à dessein d'en chasser le patriarche. Ils avaient pour chef un moine audacieux et turbulent, nommé Sévère, qui fit un grand rôle dans ces troubles. Il était de Sozopolis en Pisidie, et avait exercé à Béryte la profession d'avocat. Païen de naissance, il le fut toujours dans le cœur, et n'embrassa en apparence la religion chrétienne que pour éviter le châtiment qu'il avait mérité par ses crimes. Il se fit moine, et fut chassé du monastère à cause de son opiniâtreté à défendre les erreurs d'Eutychès. S'étant retiré à Alexandrie, il devint secrétaire de Pierre Mongus, et troubla toute la ville, semant la division entre les hérétiques mêmes; ce qui produisit de sanglantes querelles. Enfin, les magistrats voulant faire arrêter ce perturbateur, il prit la fuite et se rendit à Constantinople à la tête de deux cents moines animés comme lui d'un zèle furieux et meurtrier. L'empereur les reçut avec joie, comme un renfort propre à servir ses desseins; mais peu de jours après, on vit arriver de Palestine un essaim de moines orthodoxes aussi nom-

tent de grands troubles.

Evag. l. 3, c. 33. Theod. lect. l. 2, c. 26-33 et 35. Liberat. c. 18. Theoph. p. 129, 130, 132, 134. Anast. p. 50, 51. Fleury, Hist. Ecclés. l. 31, art. 10, 11.

breux, qui venaient pour combattre le parti de Sévère et pour secourir Macédonius. Si le patriarche eût été aussi violent que ses ennemis, Constantinople serait devenue le théâtre d'une guerre civile.

XXI. Exil et déposition de Macédonius.

Theoph. p. 132, 133, 134, 135, 136. Theod. Lect. l. 2, c. 26, 27. Marc. chr. Evag. l. 3, c. 31, 32, 44. Cedren. t. 1, p. 359, 360. Vict. Tun. Liberat. c. 19. Zon. t. 2, p. 55, 56. Niceph. Call. l. 16, c. 26. Manass. p. 62. Anast. p. 51, 52, 53. Malala, part. 2, p. 116. Baronius. Fleury, Hist. Ecclés. l. 31, art. 11, 13, 19. Till. Maced. art. 11, 13, 14.

Les esprits s'aigrissaient de plus en plus. Les schismatiques, au milieu de l'office divin, mêlaient aux prières de l'église des paroles qui renfermaient le venin de leur hérésie; et les catholiques irrités, voulant leur imposer silence, éclataient en injures, et s'échappaient à des violences qui augmentaient le tumulte. Enfin le peuple, indigné des affronts dont on accablait le patriarche, s'assembla en foule autour du palais. Tout retentissait d'invectives atroces contre l'empereur; on l'appelait manichéen, tyran indigne de régner. Anastase effrayé fit fermer les portes, et donna ordre de lui tenir un vaisseau prêt pour le transporter en Asie. Il avait juré la veille qu'il ne verrait plus Macédonius; dans l'épouvante où il était, il le manda; et le prélat vint au palais au travers des applaudissements du peuple et des soldats mêmes, qui l'encourageaient et le comblaient de bénédictions. Il parla avec fermeté à l'empereur, lui reprochant d'être ennemi de l'Église. Le prince, abattu par la crainte, feignit d'être touché de ces reproches, et promit de rétablir la paix : ce n'était pas son intention. Peu de temps après il mit entre les mains du patriarche une profession de foi captieuse et insuffisante, à laquelle Macédonius se laissa tromper, ce qui jeta l'alarme parmi les catholiques; et le prélat fut obligé de se justifier publiquement, en protestant de son attachement au concile de Chalcédoine. Ce concile était le fléau des partisans d'Eutychès et de Dioscore. Anastase voulut se saisir des actes origi-

naux, déposés dans le trésor de l'église de Constantinople. Céler, maître des offices, alla les demander de la part de l'empereur; et comme, sur le refus du prélat, il menaçait de les enlever de force, Macédonius, après avoir enveloppé ce sacré dépôt, le scella de son sceau et le plaça sur l'autel, le mettant ainsi sous la garde de Dieu même. Céler n'osa y porter la main ; mais l'eunuque Calépodius, économe de l'église, les enleva la nuit suivante et les porta à l'empereur, qui les mit en pièces et les jeta au feu. Croyant avoir détruit ce monument redoutable à l'hérésie, il ne songea plus qu'à se défaire de Macédonius. Deux imposteurs subornés accusèrent le prélat de crimes infâmes. Ce fut en vain que l'accusé confondit la calomnie, en prouvant qu'il était eunuque. Le peuple, le sénat, l'impératrice Ariadne, s'intéressaient vivement pour le patriarche, à cause de la pureté de sa foi et de la sainteté de ses mœurs; mais nulle considération ne put arrêter Anastase. Comme il craignait la sédition, il le fit enlever pendant la nuit et conduire à Euchaïtes, où était son prédécesseur Euphémius.

XXII. Timothée succède à Macédonius.

Timothée, trésorier de l'église, fut placé le lendemain sur le siége de Constantinople. C'était un prêtre décrié pour ses débauches, qui lui avaient même attiré des surnoms infâmes, mais d'un caractère très-propre à s'élever dans des temps de troubles. Sans foi, comme sans honneur, tantôt il admettait, tantôt il rejetait le concile de Chalcédoine, et niait hardiment, selon ses intérêts présents, qu'il eût jamais fait l'un ou l'autre. La plupart des ecclésiastiques orthodoxes, ou prirent la fuite, ou furent jetés dans les prisons. On fit le procès à Macédonius, déja exilé : il fut condamné, sans

être entendu, par les évêques courtisans, tout à la fois accusateurs, témoins et juges. Plusieurs prélats de l'Orient, la meilleure partie du clergé, des moines et du peuple de Constantinople, lui demeurèrent attachés. Timothée en fit reléguer un grand nombre dans l'Oasis. Ce patriarche impie et cruel attroupa des paysans brutaux; et, s'étant mis à leur tête, il força les monastères qui lui étaient opposés, renversa les autels, fit fondre les vases sacrés, et massacra les moines. Mais ni sa tyrannie, ni la faveur que le prince prêtait à ses violences, ne purent intimider les personnes les plus vertueuses de la cour. Julienne, femme d'Olybrius, refusa constamment de le reconnaître, malgré ses artifices, soutenus des plus vives sollicitations de l'empereur. Pompée, neveu d'Anastase, aima mieux encourir la disgrace de son oncle que de trahir la cause d'un prélat qu'il respectait. On s'empressait d'envoyer à Macédonius des soulagements qui surpassaient ses besoins. A la cour d'Anastase, le patriarche exilé conservait plus d'amis que n'en avait l'empereur. Quelque temps après, Macédonius ayant été obligé, par une incursion des Barbares, de quitter Euchaïtes pour se retirer à Gangres, comme il était près de mourir, il chargea un de ses clercs de dire à l'empereur qu'*il allait l'attendre devant le tribunal du juge des souverains de la terre*. Macédonius respectait l'Église romaine. Pour terminer les disputes, il avait demandé plusieurs fois à l'empereur un concile général, auquel présidât l'évêque de Rome; néanmoins il mourut hors de la communion des papes, parce qu'il ne voulut jamais effacer des diptyques le nom d'Acacius. On ne laisse pas de le compter parmi les saints.

XXIII. Furieuse sédition à Constantinople.

Après la mort de ce patriarche, l'empereur croyait ne plus trouver d'obstacle au triomphe de la doctrine d'Eutychès. Ce prince ignorant se piquait à la fois de théologie et de bel esprit. Il entreprit de réformer les saints Évangiles, disant qu'ils avaient été composés par des gens sans lettres. Ébloui des sophismes de l'hérésie, il n'écoutait que Timothée et les théologiens du parti, dont l'ardeur téméraire l'exposait sans cesse à de nouveaux dangers. Le ministre Marinus et Platon, préfet de Constantinople, allèrent par son ordre à la grande église un jour de dimanche, et, montant à la tribune, ils entonnèrent une formule hérétique qui blessait les oreilles des orthodoxes. Ceux-ci les interrompirent, et furent chargés en même temps par une troupe de soldats, qui en tuèrent plusieurs dans l'église même, et en traînèrent quelques autres dans les prisons, où on les laissa mourir de faim et de misère. Les mêmes excès se renouvelèrent peu de jours après dans l'église de Saint-Thomas, et il y eut encore plus de sang répandu. Le lendemain, jour de procession solennelle, les catholiques, aigris par les cruautés qu'on venait d'exercer contre eux, se rendent en foule dans le cirque; et tandis que les ecclésiastiques, les enfants et les femmes y chantent des prières conformes à l'ancienne liturgie, les autres se dispersent dans la ville, massacrent les moines que Sévère avait amenés, et, de concert avec les soldats, portent au milieu du cirque toutes les enseignes militaires, comme pour établir en ce lieu le camp de la religion. La psalmodie se change en clameurs séditieuses; on charge de malédictions Anastase : les uns demandent pour empereur Aréobinde, les autres Vitalien : on abat les sta-

tues du prince. Céler et Patrice se présentent pour apaiser le peuple ; une grêle de pierres les met en fuite. On pille la maison de Marinus ; on la brûle, ainsi que celle de Platon. On trouva dans la première un moine chéri de l'empereur; après qu'on l'eut égorgé, on promena sa tête au bout d'une pique, en criant : *Voilà l'ennemi de la Trinité!* On poignarda une religieuse, parce qu'elle était en crédit auprès du prince. Ces deux cadavres, liés ensemble, furent traînés par les rues et réduits en cendres. Marinus et Platon auraient éprouvé les mêmes effets de la rage populaire, s'ils eussent été découverts. On cherchait Aréobinde pour le proclamer empereur; mais ce sage officier avait passé le Bosphore dès le commencement du tumulte.

XXIV. Suites de la sédition.

Après toutes ces violences, la multitude teinte de sang se rassemble dans le cirque ; ils se rangent en procession et marchent au palais, portant des croix et le livre des Évangiles, et chantant les prières catholiques. Ils les interrompent bientôt pour demander à grands cris qu'on leur livre Marinus et Platon, auteurs de tous ces maux : ils vont, disent-ils, les faire dévorer par les bêtes. Heureusement l'empereur, pour se dérober à cette fougue impétueuse, s'était allé cacher dans le faubourg de Blaquernes, où sa femme Ariadne l'accablait de reproches. La révolte dura trois jours, pendant lesquels le cirque offrait le spectacle d'une dévotion rebelle et fanatique ; des croix et des enseignes, des litanies et des cris séditieux. Enfin, la fureur se ralentissant peu à peu, Anastase hasarda de se montrer au peuple sans aucune marque de sa dignité, dans une contenance humble et suppliante. Il fit crier par un héraut qu'il était prêt à déposer le diadême. Dès

qu'il parut sur les degrés du cirque, il se fit un grand silence; alors, élevant sa voix : *Si vous ne pouvez*, dit-il, *voir la couronne sur ma tête, ce n'est pas sans doute que vous prétendiez vivre sans empereur : choisissez-en un autre. Fasse le ciel qu'il soit plus heureux! du moins n'aura-t-il pas un plus sincère désir que vous le soyez vous-mêmes.* Ces paroles entrecoupées de sanglots touchèrent le peuple : ceux qui auparavant ne parlaient que de le mettre en pièces, versent des larmes avec lui, et le prient de reprendre le diadême. Il leur proteste de son côté, avec serment, qu'il ne les troublera plus ni dans leur culte ni dans leurs dogmes. Toute cette multitude se sépara satisfaite de ces promesses, qu'Anastase ne pouvait accomplir tant qu'il aurait un ministre tel que Marinus et des directeurs de conscience tels que Sévère, Timothée et Jean d'Alexandrie. Les jours suivants furent employés à la recherche des chefs de la sédition. On en fit mourir un grand nombre : le peuple, qui avait secondé leur rage avec tant de chaleur, assista froidement à leur supplice, et n'en remporta qu'une impression de terreur.

XXV. Flavien chassé d'Antioche.

Il ne tint pas à Sévère qu'une scène si affreuse ne se renouvelât dans la ville d'Antioche. Le patriarche Flavien avait usé d'artifice pour sauver sa foi, sans s'attirer la persécution ; sa politique fut inutile. Le furieux Sévère, qui voulait dominer en Syrie, où il avait autrefois essuyé des affronts bien mérités, persuada au prince que Flavien était un ennemi caché. Il arma contre le prélat la même espèce de soldats qu'il avait employée à Constantinople contre Macédonius. On vit arriver à Antioche Xénaias, suivi d'une foule de moines

schismatiques, qui menaçaient Flavien des dernières violences, s'il ne prononçait anathême contre le concile et contre la lettre du pape Léon. D'autres moines, zélés pour Flavien et pour la doctrine catholique, accoururent aussi dans le dessein de s'opposer aux ennemis du prélat. La ville fut bientôt embrasée du feu d'une guerre civile : on tua, on jeta dans l'Oronte un grand nombre de schismatiques. Il fut aisé à Sévère de faire passer Flavien pour auteur de la sédition. L'empereur envoya ordre de le chasser et de le conduire à Pétra en Arabie, et avec lui plusieurs évêques, des ecclésiastiques et des moines, qui sortirent de la ville chargés de fers. Sévère fut installé en sa place, et devint le tyran de l'église de Syrie. Il y eut cependant des évêques qui refusèrent d'accepter ses lettres synodiques; et il s'en trouva deux assez hardis pour lui faire signifier une sentence d'excommunication : c'étaient Côme d'Épiphanée et Sévérien d'Aréthuse. Un diacre, déguisé en femme, mit la sentence entre les mains de Sévère, et s'échappa au travers de la foule, avant que le nouveau patriarche pût savoir ce qu'on lui présentait. Anastase, informé de cette hardiesse, ordonna au gouverneur de Phénicie, nommé Asiaticus, de chasser de leurs siéges Côme et Sévérien; mais cet officier lui ayant mandé que ces deux prélats avaient beaucoup de partisans, et que, pour exécuter ses ordres, il faudrait tirer l'épée, Anastase lui récrivit de n'en rien faire : et ce fut alors qu'il dit cette parole mémorable, qui lui ferait grand honneur s'il y eût été plus fidèle, mais qui devenait ridicule dans sa bouche : *Je croirais payer trop cher le succès de l'affaire la plus importante, s'il en coûtait à mes sujets une goutte de sang.*

XXVI. Hérétiques confondus par Alamondare.

Sévère, en possession du siége d'Antioche, voulut faire des conquêtes au parti d'Eutychès jusque chez les Barbares. Cabad, roi de Perse, d'abord persécuteur du christianisme, après avoir versé beaucoup de sang, avait enfin reconnu que les vrais chrétiens sont les plus fidèles sujets des princes mêmes qui suivent une autre croyance : il avait donné dans ses états liberté de religion. Alamondare[1], le plus puissant des rois sarrasins sujets de la Perse, s'était fait instruire des principes du christianisme ; et ayant trouvé cette religion plus raisonnable que celle de ses pères, il avait reçu le baptême. Sévère se fit un point d'honneur de gagner à sa secte un guerrier dont le nom faisait trembler la Syrie et la Phénicie. Il lui envoya deux évêques pour lui inspirer les erreurs d'Eutychès, dont la principale consistait à ne reconnaître en Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature divine, à laquelle devaient s'attribuer la naissance, les souffrances et la mort du fils de Dieu.

[1] Mondar III, roi des Arabes de Hirah, tributaires de la Perse, régnait à l'époque indiquée par Lebeau. Il monta sur le trône vers l'an 513, et il était fils d'Amrou'lkais III, fils de Noman I[er]. Sa mère Moawiah, fille d'Auf, appartenait aussi à une des plus illustres familles de l'Arabie; on la surnommait *Ma-al-samai* ou *l'eau du ciel,* à cause de sa grande beauté. Mondar commanda pendant quarante-neuf ans aux Arabes de Hirah, ce qui indique qu'il mourut vers l'an 562. Les dates marquées dans l'ouvrage de M. Eichhorn sur les rois de Hirah sont, à peu de chose près, les mêmes que celles que j'ai données dans cette note. Voyez *les Mines de l'Orient,* t.3, p.30 et suiv. Ce prince est surnommé *Zékikès,* par Théophanes, p. 151, qui l'appelle *roitelet des Sarrasins,* Ἀλαμούνδαρος ὁ Ζεκικὴς ὁ βασιλίσκος τῶν Σαρακηνῶν. Je ne crois pas que la conversion dont il s'agit se rapporte à ce prince. Il est certain que jamais Mondar III ne professa le christianisme; il fut plutôt disposé à persécuter les chrétiens, voyez à ce sujet les détails que je donne, tome 8, liv. XL, § 29. Les auteurs qui rapportent la conversion d'un roi arabe du même nom, n'en indiquent pas d'une manière positive la date; ils disent vaguement que ce fut sous Anastase. Je pense qu'il s'agit plutôt de Mondar II, fils de Mondar I[er], qui avait été également roi de Hirah, du temps d'Anastase. Il avait occupé le trône environ depuis l'an 491 jusqu'à l'an 498.—S.-M.

Le Sarrasin, après les avoir écoutés, leur promit de se décider le lendemain. Pendant la seconde entrevue, un de ses officiers étant venu lui dire un mot à l'oreille, il feignit de tomber tout-à-coup dans une profonde tristesse ; et comme les prélats lui en demandaient respectueusement la cause : *Hélas!* leur dit-il, *j'apprends que l'archange Michel vient de mourir.* Les prélats lui représentant, pour le consoler, qu'on le trompait, et qu'un ange était immortel de sa nature : *Eh quoi!* leur répliqua-t-il, *vous voulez bien me persuader que la nature divine a subi la mort.* Cette brusque réfutation, appuyée d'un regard et d'un ton militaires, déconcerta les deux convertisseurs. Ils prirent sur-le-champ congé d'un prince aussi expéditif dans les discussions théologiques que dans ses incursions guerrières.

XXVII. Troubles à Jérusalem.

Theoph. p. 131, 136. Niceph. Call. l. 16, c. 32, 34. Baronius. Fleury, Hist. Eccles. l. 31, art. 13, 20. Till. vie de Macéd. art. 28.

Le parti d'Eutychès reçut à Jérusalem un autre affront, qui lui fut beaucoup plus sensible. L'empereur s'efforçait depuis long-temps de gagner Élie, patriarche de cette ville. Irrité de sa résistance, il avait enfin résolu de le chasser de son siége; mais le saint solitaire Sabas, étant allé à Constantinople, avait trouvé moyen d'apaiser le prince. En vain Sévère, devenu patriarche d'Antioche, essaya de surmonter la constance d'Élie : le voyant aussi peu touché de ses menaces que de ses raisons, il eut recours à l'autorité impériale, et fit venir des soldats pour chasser Élie de Jérusalem. Sabas, à la tête de ses moines, força les soldats d'abandonner la ville. Anastase donna ordre à Olympius, duc de Palestine, de s'y transporter avec ses troupes. Élie céda à la violence, et les schismatiques mirent en sa place un nommé Jean. Sabas revient avec ses moines ; il agit

si puissamment sur l'esprit du nouvel évêque, qu'il le détache du parti de Sévère. L'empereur en est bientôt informé. Un de ses courtisans, nommé aussi Anastase, saisit cette occasion pour se faire donner le commandement en Palestine : il s'engage à payer à l'empereur trois cents livres d'or, s'il ne vient pas à bout de faire rentrer Jean dans la communion de Sévère. Il ne convenait pas à la majesté impériale d'accepter de pareilles offres; mais l'empereur aimait l'argent, et c'était un moyen de vendre cette place en paraissant la donner. Il révoque donc Olympius; et le nouveau commandant, arrivé à Jérusalem, commence par se saisir de la personne de Jean, qu'il met en prison, en lui protestant qu'il n'en sortira qu'après avoir signé sa réunion avec Sévère. Le patriarche feint de céder à la persécution; il promet au duc d'anathématiser publiquement le concile de Chalcédoine, pourvu qu'on le mette en liberté. Deux jours après, le duc s'étant rendu à l'église pour être témoin de l'exécution de cette promesse, est fort surpris d'entendre Jean prononcer anathême contre les adversaires du concile. Les moines assemblés en grand nombre à la suite de Sabas et de l'abbé Théodose, et soutenus de tout le peuple, font craindre une sédition pareille à celle de Constantinople. Anastase se retire couvert de confusion. A cette nouvelle, l'empereur se disposait à exiler Jean, Sabas et Théodose. Les deux abbés lui écrivirent une lettre que nous avons encore, dans laquelle ils se plaignent de l'abus que les hérétiques font de son autorité; ils le supplient d'arrêter les violences; et sans ménager Sévère, qu'ils représentent comme le fléau de la religion, ils protestent qu'ils ont résolu de perdre la vie plutôt que de trahir la foi.

Anastase, occupé pour lors de la guerre contre Vitalien, perdit de vue les affaires de la Palestine.

XXVIII. Commencement de la guerre de Vitalien.

Evag. l. 3, c. 43. Theoph. p. 134, 137, 138. Marc. chr. Vict. Tun. Jorn. succes. Cedr. t. 1, p. 360, 361. Anast. p. 54, 55. Zon. l. 14, t. 2, p. 55. Malala, part. 2, p. 119-124. Niceph. Call. l. 16, c. 38. Baronius. Pagi ad Bar.

Tel était l'état de l'Église d'Orient, lorsque Vitalien, fils de Patriciolus et petit-fils d'Aspar [1], emporté par ce zèle aveugle qui dans les siècles postérieurs a causé tant de maux, entreprit de défendre la religion par les armes. Il avait gagné le cœur des catholiques, en déclamant sans cesse contre la persécution qui leur était suscitée. L'exil de tant d'évêques, et surtout de Macédonius et de Flavien, fut en apparence la principale cause de sa révolte : il demandait que ces prélats fussent rétablis dans leur siége. Quoiqu'on ait prétendu justifier ses intentions, on peut cependant soupçonner sans témérité que la religion n'était qu'un voile dont il couvrait son ambition : elle n'a jamais eu de plus noble emploi auprès des chefs de parti; et Vitalien devait être tenté de profiter de l'affection que le peuple avait fait paraître pour lui dans la sédition de Constantinople, en le demandant pour empereur au lieu d'Anastase. Les habitants de la Thrace, de la Mésie et de la petite Scythie, l'invitaient depuis long-temps à se déclarer défenseur de la foi [2] : ils accoururent avec joie sous ses enseignes. Deux corps nombreux de Huns et de Bulgares, attirés par l'amour du pillage, se joignirent à lui [3] : en trois jours, il assembla soixante mille

[1] Il était Thrace de naissance, dit Evagrius, l. 3, c. 43, Βιταλιανὸς Θρᾷξ γένος. Théophanes, p. 134, lui donne le titre de *comte des fédérés*, c'est-à-dire de commandant des Goths et des autres Barbares attachés au service de l'empire. Βιταλιανὸν τὸν υἱὸν Πατρικιόλου κόμητος φοιδεράτων. — S.-M.

[2] Οἱ ἐν Σκυθίᾳ, καὶ Μυσίᾳ, καὶ λοιπαῖς χώραις ὀρθόδοξοι, κ. τ. λ. Theoph. p. 134. — S.-M.

[3] Il avait avec lui, dit Évagrius, l. 3, c. 43, une multitude innombrable de soldats tirés des nations hunniques, πλῆθος ἀσάθμητον ἔχων Οὐννικῶν ἐθνῶν. Théophanes s'exprime ainsi, p. 137, ἔχων μεθ' ἑαυτοῦ

hommes. C'était un guerrier d'une capacité médiocre; mais il eut affaire à des généraux encore moins habiles; et si l'on excepte les Bulgares et les Huns, dont la férocité naturelle aiguisait le courage, ses troupes étaient animées par le fanatisme. Il les équipa d'abord, et les fit subsister aux dépens d'Anastase. Un convoi considérable de vivres, d'argent, d'armes et de toutes sortes de munitions, que l'empereur envoyait aux armées de Thrace et d'Illyrie, tomba entre ses mains, et lui fut d'un grand secours.

XXIX. Hypatius vaincu.

Il marcha vers Constantinople en ravageant tout le pays. Hypatius, neveu de l'empereur, vint au-devant de lui à la tête de soixante-cinq mille hommes. Cette armée fut mise en déroute. Hypatius fut pris, chargé de chaînes, et enfermé par dérision dans une cage de fer qu'on portait à la suite des troupes victorieuses. Vitalien força la longue muraille, et vint camper à l'Hebdome. De là il étendit ses quartiers, dans l'espace de sept milles, jusqu'à la porte dorée, près du golfe de Céras; de sorte que son armée bordait toute la base du triangle qu'occupe le terrain de Constantinople entre la Propontide et le golfe. Il y demeura huit jours, pendant lesquels Anastase ne cessa de lui faire porter par Théodore des paroles qu'il n'avait pas dessein de tenir, quoiqu'il les confirmât par des serments. Vitalien s'y laissa tromper, et reprit la route de Mésie.

A peine fut-il éloigné, qu'il apprit qu'Anastase, ayant

πλήθη Οὔννων καὶ Βουλγάρων. Avec cette armée de Huns et de Bulgares, Vitalien s'empara d'Anchialus et d'Odessus, que Théophanes appelle *Odyssopolis*. C'est sans doute ce qui a porté Zonare, t. 2, l. 14, p. 55, à placer vers cette époque une invasion des Bulgares dans la Thrace. Κατὰ τούτους τοὺς χρόνους ἱστορεῖται καὶ τὸ τῶν Βουλγάρων ἔθνος, τὸ Ἰλλυρικὸν καὶ τὴν Θρᾴκην καταδραμεῖν. — S.-M.

XXX. Cyrille surpris.

rallié ses troupes, avait mis Cyrille à leur tête. Le nouveau général alla chercher Vitalien au fond de la Thrace. Il y eut une bataille sanglante, dont le succès fut douteux; mais Cyrille ayant eu depuis l'avantage en plusieurs rencontres, Vitalien se retira vers le mont Hémus; et Cyrille, croyant la campagne finie, alla se reposer à Odessus. Plongé dans les plus infâmes débauches, il ne songeait qu'à se divertir, lorsque Vitalien, après avoir corrompu par argent les soldats qui gardaient les portes, se rapprocha pendant la nuit, entra dans la ville avec un détachement de ses troupes, surprit et égorgea Cyrille, qu'il trouva couché entre deux femmes perdues. Les soldats de Cyrille se donnèrent à lui; il s'empara d'Odessus et d'Anchiale, fit des courses dans toute la Thrace, et jeta de nouveau l'alarme dans Constantinople.

AN 515. XXXI. Anastase feint de vouloir rendre la paix à l'Église.

Les murmures du peuple, qui favorisait Vitalien, intimidèrent Anastase: il feignit de vouloir pacifier les troubles de l'Église. Le pape Hormisdas venait de succéder à Symmaque; l'empereur lui écrivit une lettre, datée du 28 de décembre 514, pour l'inviter à se trouver à un concile général qui se tiendrait à Héraclée, et dont il fixait l'ouverture au 1er de juillet de l'année suivante. On y devait terminer les contestations qui divisaient l'Église, et juger la cause des évêques dépossédés. Ayant appris que Vitalien avait de son côté député au pape, il écrivit encore à Hormisdas, le 12 de janvier suivant, pour lui demander sa médiation; et il lui envoya un des patrices, qu'il chargea aussi d'une lettre pour le sénat. Il priait cette compagnie d'engager le pape à procurer la tranquillité de l'Église et de l'empire. Ce prince artificieux semblait désirer ardem-

ment la paix, qu'il troublait lui-même par son attachement opiniâtre à l'hérésie.

XXXII. Vitalien approche de Constantinople.

Vitalien, informé des démarches d'Anastase, le connaissait trop pour se fier à ces avances trompeuses. Sans en attendre le succès, il se mit en campagne dès le mois de mars, portant la désolation sur son passage. Une flotte qu'il avait équipée pendant l'hiver, et qui n'était composée que de petites barques, accompagnait sa marche sur la gauche, le long du rivage du Pont-Euxin et du Bosphore. Sa cavalerie vint insulter le faubourg de Syques, ravageant les environs, brûlant les villages, enlevant les habitants. Pour montrer le mépris qu'il faisait des troupes d'Anastase, il se contentait de désarmer les soldats qu'il faisait prisonniers, et les vendait ensuite une obole par tête. Il établit son camp près de la baie de Sosthène sur le Bosphore[1], à deux lieues et demie de Constantinople. Son dessein était de s'emparer de la ville du côté de la mer, en forçant l'entrée du port.

XXXIII. Invention de Proclus.

Anastase avait fait venir d'Athènes le philosophe Proclus : ce n'est point le fameux platonicien dont il nous reste encore plusieurs ouvrages; il ne vivait plus alors, étant mort vers 485. Celui dont il s'agit était un physicien de même nom, auquel les Grecs attribuent en cette occasion des opérations merveilleuses : je les rapporterai sans m'en rendre garant. Il rassura d'abord l'empereur, qui avait perdu courage, et lui conseilla de rassembler tout ce qu'il avait de troupes dans la ville et aux environs, de les embarquer, et de faire attaquer Vitalien. S'adressant alors à Marinus qui était

[1] Ἐν Σωσθενίῳ ἐστρατοπέδευσεν. Theoph. p. 137. — S.-M.

présent : *Je vous mettrai entre les mains*, lui dit-il, *de quoi anéantir la flotte ennemie.* Il se fit en même temps apporter une grande quantité de soufre vif; et après l'avoir préparé et divisé en menues parcelles : *Vous n'aurez pas besoin d'autre secours*, ajouta-t-il; *livrez le combat après le lever du soleil, et vous verrez réduire en cendres tous les vaisseaux où vos flèches porteront quelque partie de cette matière.* Marinus, qui n'était pas homme de guerre, pria l'empereur de le faire accompagner de quelqu'un des généraux. Anastase manda Patrice le Phrygien et Jean, qui n'est désigné que par la qualité de fils de Valériane. Il leur donna ordre de faire embarquer ce qu'on avait assemblé de soldats, et d'aller chercher la flotte ennemie ; mais ces deux officiers, se jetant aux pieds de l'empereur, le supplièrent de les dispenser d'un emploi dont ils se reconnaissaient incapables : *Nous n'entendons rien aux combats de mer*, disaient-ils ; *nous aimons mieux nous avilir nous-mêmes par cet aveu, que d'exposer par une présomption criminelle le salut du prince et de l'empire.* Cette sincérité généreuse, qui au défaut de la capacité est la chose du monde la plus estimable, ne fit qu'irriter l'empereur. Ce prince, qui pensait sans doute que la commission du souverain donne le talent qu'elle exige, les chassa de sa présence avec indignation, et chargea Marinus seul de l'entreprise.

XXXIV. Combat naval.

Le ministre devenu général rassembla dans le port tous les vaisseaux et toutes les barques qui se trouvaient dispersés, tant sur le golfe de Céras que sur le Bosphore et sur les côtes de la Propontide. Il les garnit de troupes, auxquelles il donna cette matière in-

flammable que lui avait donnée Proclus, et il leur enseigna la manière d'en faire usage. Vitalien, de son côté, fit embarquer les Huns et les Goths de son armée, et fit voile vers Constantinople. Marinus n'était pas encore sorti du golfe, en sorte que les deux flottes se rencontrèrent entre le faubourg de Syques et la ville[1]. Le combat commença sur la troisième heure du jour, et Marinus fut heureux d'avoir affaire à un ennemi si peu expérimenté. Dès que Vitalien vit ses vaisseaux en feu, il prit la fuite et regagna son camp. La plupart des barques embrasées se firent échouer au rivage de Syques : les matelots et les soldats gagnèrent la terre; mais il n'en échappa qu'un petit nombre. On passa tout le jour à poursuivre et à massacrer ces malheureux. Vitalien décampa la nuit suivante, et fit tant de diligence que Marinus perdit l'espérance de l'atteindre le lendemain. Le vainqueur rentra dans la ville au milieu des acclamations de ses flatteurs, glorieux lui-même d'une victoire qui ne lui avait pas coûté plus de peine qu'une promenade sur le golfe. J'ignore si cette invention de Proclus a quelque rapport au feu grégeois : ce serait la première fois qu'il paraîtrait dans l'histoire. On ne commença d'en faire usage que cent cinquante ans après, sous le règne de Constantin Pogonat. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il entrait du soufre dans la composition du feu grégeois. Les auteurs grecs disent qu'il n'était pas besoin de mettre le feu à la composition de Proclus, et que le mouvement seul, joint à l'ardeur des rayons du soleil, suffisait pour l'enflammer.

[1] Le lieu près duquel se livra le combat est nommé *Bytharia* par Évagrius, l. 3, c. 43, περὶ τὰ καλούμενα Βυθάρια.—S.-M.

XXXV. Miroirs ardents de Proclus.

Selon Zonare, ce fut par le moyen des miroirs ardents que la flotte de Vitalien fut embrasée[1]. Proclus en avait fait faire d'airain[2], et les avait suspendus aux murailles de Constantinople, vis-à-vis de la flotte ennemie[3]. Ils opérèrent le même effet que ceux d'Archimède avaient autrefois produit sur la flotte romaine devant Syracuse, si l'on veut en croire des auteurs postérieurs à Archimède de quatre cents ans[4]; car les plus anciens et les plus graves historiens n'en parlent pas. Il serait aussi très-possible que ces prétendues inventions de Proclus fussent controuvées par les historiens grecs du moyen âge, passionnés pour le merveilleux; disposition très-voisine du mensonge. Cet événement n'est rapporté que par Zonaras et par Malala. Ils ajoutent qu'après ce service important, Pro-

[1] Zonare ne rapporte ce fait, l. 14, t. 2, p. 55, que comme un simple bruit. Κάτοπτρα γὰρ ᾄδεται χαλκεῦσαι πυροφόρα ὁ Πρόκλος. Je regarde ce récit, qui a cependant fixé, mais à tort, l'attention de quelques savants, comme une véritable fable, indigne de toute discussion. La Chronique de Malala, auteur plus ancien que Zonare et presque contemporain du règne d'Anastase, et ordinairement fort ami des fables, ne parle ni de miroirs ni de machines, mais seulement de *soufre vif*, θεῖον ἄπυρον. Il ajoute que la chaleur du soleil enflammait ce soufre dans l'air, et il assure qu'il portait l'incendie partout où il tombait. Le merveilleux est déjà assez fort dans ce récit, pour qu'on ne soit pas tenté d'en admettre davantage. — S.-M.

[2] C'était, dit-on, un grand miroir héxagone d'airain poli, entouré de polygones d'airain, mobiles et plus petits, qui recevaient et refléchissaient les rayons du soleil à son passage au méridien; on opérait ainsi, assure Tzetzès, *chil.* 2, v. 1197, la combustion à deux cents pieds de distance. Buffon a fait des expériences pour la combustion à distance, au moyen de miroirs ardents, et il est parvenu à obtenir des résultats à peu près pareils à ceux que l'on attribue au miroir de Proclus. Voyez *Supplém. à l'hist. nat.* t. 1, p. 399-483, éd. in-4°. — S.-M.

[3] Ἐκ τοῦ τείχους ταῦτα ἀπαιωρῆσαι κατέναντι τῶν πολεμίων νεῶν. Zonar. t. 2, l. 14, p. 55. — S.-M.

[4] Lucien, *in Hippia*, c. 2, et Galien, *de temp.* l. 3, t. 2, p. 81. Le silence de Polybe, de Tite-Live et de Plutarque, suffit pour faire voir ce que l'on doit penser de ces récits merveilleux. — S.-M.

clus demanda la permission de retourner à son école d'Athènes; qu'il refusa quatre cents livres d'or que l'empereur lui offrait pour récompense, et qu'il mourut peu de temps après.

XXXVI. Paix avec Vitalien.

Anchiale, sur la côte du Pont-Euxin entre Mésembrie et Apollonie, était la place d'armes de Vitalien. S'y étant retiré après la perte de sa flotte, il y faisait de nouveaux préparatifs. L'empereur, encore effrayé du péril qu'il venait de courir, résolut d'apaiser ce zélateur à quelque prix que ce fût. Il lui fit porter par des sénateurs des propositions d'accommodement. Vitalien demandait le rappel des évêques, et un concile général, auquel le pape présiderait, pour y réformer tout ce qu'on avait fait contre l'intérêt de l'Église catholique. Pour la sûreté de ces conditions, il ne se contentait pas du serment de l'empereur; il exigeait encore celui du sénat entier, des magistrats et des principaux d'entre le peuple. Anastase, que cette défiance deshonorait, consentit à tout : le traité fut conclu. Vitalien fut comblé de présents et déclaré général des troupes de la Thrace, qu'il avait ravagée. Hypatius était détenu dans un château de la Mésie : pendant le cours de la guerre, Vitalien avait refusé de l'échanger contre un de ses lieutenants nommé Uranius, quoiqu'on lui offrît de retour onze cents livres d'or. La paix étant faite, sans qu'Anastase, qui craignait les incidents, eût rien stipulé en faveur de son neveu, Sécondinus, père d'Hypatius, obtint par ses prières et par ses larmes la liberté de son fils, pour la rançon duquel Vitalien se contenta de quatre-vingt-dix livres d'or. Il alla lui-même le tirer de sa prison, et le renvoya à son oncle. Ainsi se termina cette guerre entre-

prise contre l'esprit du christianisme, sous prétexte de défendre la catholicité. Elle ne fut utile qu'au chef qui fit acheter la paix. La religion, loin d'y rien gagner, perdit le mérite de la soumission et de la patience chrétiennes.

XXXVII. Anastase élude ses promesses. Marc. chr. Vict. Tun. Ennod. paraenes. p. 446. Theoph. p. 137, 138, 139. Anast. p. 54, 55. Cedr. t. 1, p. 360. Cod. Just. l. 1, tit. 2, leg. 18. Sigon. imp. Occid. l. 16, p. 443. Baronius. Fleury, Hist. Ecclés. l. 31, art. 21 et suiv.

Dès que la paix fut conclue, Anastase chercha les moyens d'en éluder les conditions. Il avait témoigné au pape Hormisdas un grand désir d'apaiser les troubles de l'Église, et convoqué un concile à Héraclée. Le pape lui envoya cinq légats chargés d'une réponse dans laquelle, après avoir loué le dessein de l'empereur, il lui mandait qu'il était prêt à se rendre lui-même à Constantinople, si le prince était vraiment résolu de réparer les maux passés, d'anathématiser les hérétiques, de recevoir le concile de Chalcédoine, et de condamner Acacius. L'instruction que le pape donna à ses légats est un chef-d'œuvre de politique chrétienne: toutes leurs démarches y sont compassées, toutes leurs paroles y sont pesées avec une extrême sagesse. Théodoric se joignit au pape; et ce prince arien, mais généreux, voulut bien contribuer au rétablissement de la concorde dans l'Église catholique. Il envoya le préfet de Rome, nommé Agapitus, pour y exhorter Anastase. Le sénat romain chargea aussi les légats d'une lettre dans laquelle il reconnaissait la souveraineté de l'empereur. J'en ai parlé dans l'histoire du règne de Zénon. Cette compagnie rendait témoignage du zèle dont le saint pontife était animé pour la réunion. L'envoyé de Théodoric fut le seul qui ne perdit pas son temps auprès d'Anastase : il n'obtint rien pour la paix de l'Église; mais il conclut un traité par lequel ce prince renonçait à toute entreprise sur l'Italie. Le voyage des

légats fut entièrement inutile. L'empereur, guidé par les conseils du patriarche Timothée, ne cherchait qu'à regagner le peuple de Constantinople. Il y réussit en paraissant consentir à tout, excepté à la condamnation d'Acacius, dont la mémoire était chère au peuple. On lui sut bon gré de son attachement à l'honneur de ce prélat; on blâmait au contraire l'inflexibilité du pape et de ses légats. Le prince les amusa de belles paroles; il les retint jusqu'à l'été suivant, en les traitant toujours avec honneur; et, pour marquer davantage la sincérité de ses sentiments, il les fit accompagner à leur retour par Théopompe, comte des domestiques, et par Sévérien, conseiller d'état. Ces deux députés portaient au pape, de la part de l'empereur, une profession de foi très-orthodoxe; mais ils demandaient en même temps que, pour éviter le scandale, la mémoire d'Acacius fût épargnée. Cette demande était jetée exprès pour rompre la négociation; aussi le pape, convaincu de la duplicité d'Anastase, renvoya les députés sans rien conclure.

XXXVIII. Il recommence à persécuter les catholiques.

Une seconde légation du pape n'eut pas un plus heureux succès. Anastase, après avoir en vain tenté de corrompre les légats, les congédia avec défense d'entrer dans aucune ville. Ayant appris qu'ils avaient répandu des protestations dans les provinces, il rompit ouvertement avec le pape; et comme on lui représentait que par cette conduite il violait le serment qu'il avait fait à Vitalien, ce fut à cette occasion qu'il répondit que les maximes d'état dispensaient un prince de tenir sa parole, fût-elle confirmée par un serment. Pour achever de gagner le peuple de Constantinople, il fonda un revenu de soixante-dix livres d'or qui devaient être

employées aux frais des enterrements, en sorte qu'il n'en coutât rien aux particuliers. Croyant alors pouvoir lever le masque sans aucun danger, il congédia deux cents évêques qui s'étaient déja rendus à Héraclée pour le concile. Il fit venir à Constantinople les principaux évêques catholiques d'Illyrie : les mauvais traitements qu'ils y reçurent révoltèrent leurs collègues, qui au nombre de quarante renoncèrent à la communion de Dorothée, évêque de Thessalonique, leur métropolitain, et s'unirent au pape. Les violences recommencèrent de toutes parts. Sévère patriarche d'Antioche, suivi d'une troupe de scélérats, attaqua un grand nombre de moines de Syrie qui étaient en chemin pour se rendre à un monastère où ils devaient délibérer sur l'état de l'Église. On en tua trois cent cinquante; on en blessa plusieurs; on les poursuivit jusque dans les églises où ils se réfugiaient. En vain ceux qui échappèrent de ce carnage portèrent leurs plaintes à l'empereur; ils en furent rebutés avec mépris. Ils s'adressèrent au pape, qui ne put leur envoyer que des consolations. C'est ainsi que ce prince, qui se vantait d'épargner le sang des catholiques, le prodiguait en effet par la liberté qu'il donnait de le verser impunément.

XXXIX. Mort d'Ariadne.

Marc. chr. Vict. Tun. Theoph. p. 139. Evag. l. 3, c. 43. Cedr. t. 1, p. 361. Malala, part. 2, p. 125.

Ariadne mourut au milieu de ces troubles. Quoique cette princesse fût déréglée dans ses mœurs, elle demeura toujours attachée à la doctrine catholique, dont elle avait reçu les instructions dans le palais de l'empereur Léon son père. Souvent elle avait traversé les mauvais desseins des deux princes qu'elle épousa successivement. Elle était secondée dans ses bonnes intentions par Magna, sœur d'Anastase, par son neveu

Pompée, et par Anastasie, femme de ce dernier : mais l'affection pour le parti d'Eutychès l'emportait, dans le cœur du prince, sur celle qu'il avait pour sa famille. Ariadne, qui avait épousé Zénon en 468, devait avoir environ soixante-cinq ans lorsqu'elle mourut en 515. Cette même année, la ville de Rhodes fut renversée par un tremblement de terre. C'était, depuis sa fondation, la troisième fois qu'elle éprouvait ce malheur. Pour la relever de ses ruines, Anastase fit distribuer une somme d'argent à ce qui restait d'habitants.

XL. [Irruption des Huns dans l'Orient.]

[Evagr. l. 3, c. 43. Marc. chr. Theoph. p. 138. Cedren. t. 1, p. 361. Anast. p. 55. Malala, part. 2, p. 124. Tillem. vie d'Euph. art. 12.]

—[Vers la même époque [1] les Huns Sabirs [2], ayant forcé le passage du mont Caucase [3]], vinrent piller l'Arménie, la Cappadoce, la Galatie et le Pont; pénétrèrent jusqu'à la ville d'Euchaïtes et aux frontières de la Lycaonie, et s'en retournèrent chargés de butin. L'empereur, qui n'avait pas pris les précautions nécessaires pour empêcher ces ravages, eut au moins le soin de soulager par ses libéralités ceux qui en avaient le plus souffert. On environna de murailles les bourgs les plus considérables de la Cappadoce; on y construisit des forteresses, et ces provinces furent exemptées d'impo-

[1] Théophanes place, p. 138, en la 25e année d'Anastase, c'est-à-dire en l'an 515, cette irruption des Huns. — S.-M.

[2] Théophanes, p. 138, donne, mais par erreur sans doute, le nom de *Samen* à ces Huns, Οὖννοι λεγόμενοι Σαμήν. La chronique de Malala dit positivement, *part.* 2, p. 124, que c'étaient des Sabirs, οἱ Οὖννοι Σάβηροι, ce qui est confirmé par Cédrénus, t. 1, p. 361, qui copie d'ailleurs les paroles de Théophanes. Οὖννοι οἱ λεγόμενοι Σαβήρ. — S.-M.

[3] Tous les auteurs attestent que les Huns traversèrent les portes Caspiennes, περάσαντες τὰς Κασπίας πύλας, Theoph. p. 138. Cédrénus, t. 1, p. 361, s'exprime de même. C'est sans doute par une inadvertance de copiste, ou par une faute involontaire de l'auteur, que l'on lit *les portes cappadociennes*, τὰς Καππαδοκῶν πύλας, dans Évagrius, l. 3, c. 43. Les éditeurs de cet historien n'ont pas hésité à traduire comme s'il y avait dans le texte, τὰς Κασπίας πύλας. — S.-M.

De Guignes, Hist. des Huns, l. 4, p. 319.

sitions pour trois ans. Ce fut à l'occasion de cette course des Huns qu'Euphémius, exilé à Euchaïtes [1], se sauva de ce lieu, et alla mourir à Ancyre. Son successeur Macédonius, exilé dans cette même ville [comme nous l'avons déja dit [2]], se retira pour lors à Gangres, où peu de temps après il finit aussi ses jours. On soupçonna l'empereur de les avoir fait périr l'un et l'autre.

XLI. [Ils ravagent l'Arménie.]

[Asolik, l. 2, c. 2. Sam. chron. Vartan.]

— [Les Huns, avant de porter leurs ravages sur le territoire de l'empire, avaient, comme on l'a vu, attaqué l'Arménie. L'illustre prince des Mamigoniens, Vahan, était mort depuis plusieurs années; et le pays, agité de troubles, présentait une proie facile aux Barbares. Vahan avait cessé de vivre en l'an 510, après avoir gouverné pendant trente ans l'Arménie, soit comme prince indépendant, soit comme lieutenant-général du roi de Perse. Il emporta avec lui les regrets universels de la nation. Son frère Vard, qui était connétable [3], fut mis en sa place avec le consentement de Cabad. Son gouvernement ne fut ni de longue durée, ni tranquille; les princes du pays, toujours envieux de la famille des Mamigoniens, intriguèrent contre lui. Ils l'accusèrent à la cour, prétendant qu'il projetait de se révolter. Cabad, qui connaissait sa fidélité, résista long-temps; mais il céda à la fin, et promit, pour rétablir la tranquillité en Arménie, d'y envoyer un gouverneur persan. En l'an 513, il appela auprès de lui Vard, et il nomma *marzban* d'Arménie un Persan appelé Bourzan, homme sans capacité et sans courage. Vard tomba malade bientôt après, et mourut en Perse.

[1] Voyez liv. XXXVIII, § 15, p. 237 et ci-dev. § 21, p. 413.—S.-M.

[2] Voyez aussi ci-dev. § 21, p. 413.—S.-M.

[3] Voyez ci-dev. l. XXXVIII, § 58, p. 315.—S.-M.

Ses parents et ses amis rapportèrent son corps dans sa patrie, et le déposèrent dans la sépulture de ses ancêtres. C'est peu de temps après que les Huns franchirent le Caucase, et descendirent en Arménie. Le lâche Bourzan ne sut ni les combattre ni prendre aucune mesure pour les arrêter; il s'enfuit honteusement devant eux, abandonnant le pays à leur fureur. Le prince des Gnouniens [1], Méjej, fut le seul qui entreprit de leur résister: c'était un homme renommé par son courage. Il attaqua un corps de Barbares qui s'était aventuré dans les montagnes du canton de Sasoun [2], non loin de la Mésopotamie, le mit dans une déroute complète, en fit passer un grand nombre au fil de l'épée, et chassa le reste du pays. Pour profiter, sans perdre de temps, de ce premier succès, Méjej réunit ses troupes à celles de plusieurs autre princes arméniens, se mit à la poursuite des Barbares, et les expulsa entièrement de l'Arménie. Quand Cabad fut informé des services que

[1] La famille des princes Gnouniens descendait d'un personnage nommé *Gin*, qui au deuxième siècle avant notre ère avait été créé grand échanson par Valarsace, premier roi des Arsacides en Arménie. Les fonctions de cette charge consistaient à verser du vin au roi lorsqu'il était à table; le vin en arménien s'appelle *gini*. Ce double rapport de nom lui fit donner cette dignité, et ses descendants en conservèrent le nom. Long-temps après la destruction de la monarchie arménienne, ils possédaient encore les fiefs qui avaient été attachés à l'exercice de cette charge. On ignore quelle était la situation précise de ces fiefs; elle paraît avoir été dans les environs du pays de Daron, non loin de la Mésopotamie. Le nom des Gnouniens signifie en arménien *qui a le vin*, ou échanson. — S.-M.

[2] Le canton de Sasoun, situé à l'orient du Tigre, dans les montagnes des Curdes, faisait partie de la grande province d'Aghdsnik ou Arzanène; il était vers le nord-est, non loin du canton de Daron, compris dans la province de Douroupéran. Les Arméniens de ces cantons conservèrent très-long-temps leur indépendance. Ils avaient pour chef, au milieu du 14[e] siècle, un certain Sadoun qui était chrétien. Les indigènes de cette province étaient très-belliqueux. — S.-M.

Méjej lui avait rendus, il destitua honteusement Bourzan, qui avait régi le pays pendant trois ans, et il lui donna sa place. Le prince Gnounien se montra digne de la confiance du roi; il s'acquitta avec honneur des fonctions de sa charge de marzban; il entretint l'harmonie entre les princes, fit relever les villes, les bourgs, les villages et les édifices qui avaient été ruinés par les Huns; il maintint l'Arménie dans une profonde paix, et par son excellente administration, qui dura près de trente ans, il mérita la reconnaissance de son souverain et l'estime des princes étrangers.]—S.-M.

An 516.

XLII. Sigismond roi des Bourguignons, officier de l'empire.

Vales. rer. Fr. l. 7, p. 329 et 330. Till. Anast. art. 23.

Depuis long-temps les rois des Bourguignons se faisaient honneur des titres de dignité qu'ils recevaient des empereurs. Gondiac[1] avait porté celui de maître de la milice; ses quatre fils[2] avaient hérité de ce titre. Gondebaud, qui resta le dernier, étant mort en 516[3], son fils Sigismond députa un de ses officiers à l'empereur pour lui notifier son avénement à la couronne et lui demander sa bienveillance. Théodoric, qui avait alors quelque sujet de querelle avec Sigismond, quoique ce prince fût son gendre, refusa le passage au député. Anastase prévint le nouveau roi; il lui confirma les dignités qu'il lui avait déja conférées du vivant de son père, et en ajouta de nouvelles. Sigismond, dans ses lettres, se déclare officier de l'empereur; il parle même comme sujet de l'empire : on lui donne les qualités de patrice et de comte des largesses[4].

[1] Il s'appelait aussi Gundéric. —S.-M.

[2] Ils se nommaient *Gondebaud*, *Godégisile*, *Gondemar* et *Chilpéric*. Voyez ci-dev. liv. XXXV, § 23, p. 36, 37 et 38.— S.-M.

[3] Il n'y eut en cette année qu'un seul consul, nommé Pierre ou Petrus par les fastes.—S.-M.

[4] C'est ce qu'on apprend de diverses lettres écrites en son nom par *Alcimus Ecdicius Avitus*, évêque de

XLIII. Liberté d'un évêque.

Marc. chr. Cedr. t. I, p. 361. Niceph. Call. l. 16, c. 38.

Anastase n'avait accordé à Vitalien le commandement des troupes de Thrace que pour satisfaire le peuple de Constantinople, qui chérissait ce général. Lorsqu'il crut l'affection publique refroidie, il lui ôta cette charge pour la donner à Rufin. Vitalien n'en murmura pas, et parut embrasser volontiers le repos d'une vie privée. On rapporte à ce même temps une leçon hardie qu'un évêque fit à l'empereur. Anastase croyait être grand théologien, et les flatteries du parti nourrissaient en lui cette ridicule présomption. Il entendit parler d'un évêque catholique, nommé Éniande, comme d'un homme invincible dans la dispute. Il le fit venir et se mit en devoir de le convaincre, ajoutant à ses raisons des promesses, qu'il savait par expérience être encore plus persuasives. Éniande, après l'avoir écouté, lui dit avec courage : « Prince, ce n'est pas votre ma-« jesté que je viens d'entendre; c'est Eutychès, Dios-« core et Sévère. Il n'est pas besoin de leur répondre: « ils ont été cent fois confondus. Cette pourpre impé-« riale dont vous êtes revêtu donne ici de la force à « vos paroles; mais vous ne la porterez pas au tribunal « du souverain juge : votre foi y paraîtra toute nue. « Vous l'avez laissé corrompre par l'imposture : instrui-« sez-vous; songez que vous êtes empereur, et non pas « évêque. Votre fonction est d'écouter et de protéger « l'Église que Jésus-Christ a rachetée par son sang: « c'est le répandre de nouveau que de la persécuter. »

Vienne en Dauphiné, et adressées à l'empereur Anastase, ou à Jean, patriarche de Constantinople; c'est là qu'il est appelé patrice et *comes sacrarum*. Il faut lire à ce sujet Dubos, *Hist. critique de l'établ. de la monarchie française*, l. 5, c. 4. Il donne des détails intéressants sur les relations de politique et de dépendance qui existaient à cette époque entre les princes Bourguignons et l'empire d'Orient.—S.-M.

L'empereur confus tâcha de couvrir son embarras par une affectation de douceur; il offrit au prélat une somme d'argent considérable : Éniande, quoique fort pauvre, se retira sans vouloir rien accepter.

An 517.

XLIV. Sédition d'Alexandrie.

Theoph. p. 139, 140. Anast. p. 55. Malala, part. 2, p. 118. Fleury, hist. ecclés. l. 31. art. 2.

Le peuple d'Alexandrie n'était occupé, depuis Dioscore, que de disputes de religion. Le parti d'Eutychès dominait dans la ville; les successeurs de Pierre Mongus s'étaient toujours mis à la tête; et les magistrats, dévoués aux volontés du prince, le soutenaient avec chaleur. Les catholiques n'en montraient pas moins à défendre la vérité; et l'esprit de mutinerie naturel aux Alexandrins aigrissait les contestations. Cette animosité mutuelle éclata l'an 517 [1], au sujet de la mort du patriarche Jean Nicéote. Les magistrats, par ordre d'Anastase, placèrent sur le siége épiscopal Dioscore, cousin de Timothée Élure. Une ordination si peu régulière révolta les habitants de la campagne : ils accoururent en grand nombre, criant qu'on foulait aux pieds les saints canons; qu'ils ne pouvaient reconnaître pour patriarche qu'un homme élu dans la ville par les évêques d'Égypte. Pour apaiser ces clameurs, Dioscore se fit élire et ordonner de nouveau par le clergé d'Alexandrie. Théodose, préfet d'Égypte, fils du patrice Calliopius, et Acacius, commandant des troupes, assistaient à cette cérémonie. Le préfet, voulant haranguer l'assemblée, débuta par un éloge de l'empereur: aussitôt une foule de peuple l'interrompt, on l'accable d'injures; les plus audacieux montent à la tribune où

[1] Les consuls de cette année furent l'empereur Anastase, pour la quatrième fois, et Flavius Agapitus qui le fut pour l'Occident. C'est celui qui avait été, comme on l'a déja vu, préfet de Rome par ordre de Théodoric. Voyez ci-après, § 43, p. 440.—S.-M.

il était, se saisissent de son fils qui était assis auprès de lui, le jettent en bas et le massacrent. Acacius, à la tête des soldats, dissipe les séditieux, arrête les plus mutins, et les fait punir de mort. L'empereur, informé de ce désordre, se préparait à châtier sévèrement toute la ville : Dioscore, s'étant transporté à Constantinople, se fit un mérite d'apaiser sa colère; mais bientôt le peuple, aigri par le châtiment, s'en vengea sur Théodose même. L'huile manqua dans la ville : c'était alors une des nécessités de la vie, parce que l'huile était d'un grand usage pour les bains. La fureur se rallume; Théodose est massacré; et cette sédition se termina, comme la première, par la mort des plus coupables.

XLV. Irruption des Barbares.

Marc. chr. Vict. Tun. Jorn. de regn. succ. Wilth. dipt. Leod. p. 6. Du Cange, fam. Byz. Pagi ad Bar.

Les troubles de l'empire attiraient les Barbares[1]. Une nuée de peuples inconnus passa le Danube, défit près d'Andrinople Pompée, neveu de l'empereur[2], ravagea la Macédoine, et pénétra dans la Thessalie, d'un côté, jusqu'aux Thermopyles, de l'autre, jusqu'aux frontières de l'Épire. Comme ils traînaient à leur suite une multitude de prisonniers, Anastase envoya mille livres d'or à Jean, préfet d'Illyrie, pour les racheter; mais cette somme ne suffisant pas, les Barbares en retinrent un grand nombre qui ne revirent jamais leur patrie : ils en égorgèrent plusieurs à la vue des villes qui refusaient de leur ouvrir leurs portes. Timothée, patriarche de Constantinople, étant mort, eut pour successeur Jean le Cappadocien. Quoique syncelle de Timothée, Jean était catholique dans le cœur; mais l'em-

[1] Ils sont nommés Gètes, *Getæ equites*, dans la chronique du comte Marcellin. — S.-M.

[2] Il est question dans Jornandès, *de regn. succes.* de la défaite de Pompée auprès d'Hadrianopolis, mais il n'est pas sûr qu'il s'agisse de l'irruption dont parle Lebeau, dans le texte très-vague de cet auteur. — S.-M.

pereur ne permit son élévation qu'après l'avoir obligé de souscrire la condamnation du concile de Chalcédoine. Anastase, consul cette année avec Agapitus, ne doit pas être confondu avec l'empereur; il en était le petit-neveu, fils de Pompée. On conserve encore deux diptyques de son consulat, l'un à Bourges, l'autre à Liége [1]. Agapitus est ce préfet de Rome que Théodoric avait envoyé à Constantinople [2].

An 518.

XLVI. Horrible tremblement de terre en Dardanie.

Marc. chr.

La Dardanie, qui faisait partie de l'Illyrie, s'étendant depuis la Mésie supérieure jusqu'au mont Hémus, venait de voir ses campagnes désolées par les Barbares [3]. Ses places, qui avaient servi de retraite aux habitants, furent détruites l'année suivante par un tremblement de terre le plus épouvantable dont l'histoire fasse mention. De vingt-quatre, tant villes que bourgades ou forteresses, deux furent entièrement abîmées, et les autres ruinées en grande partie : Scupes [4], capitale de la province, fut détruite tout entière; il n'y périt personne, parce qu'elle était abandonnée dès l'année précédente. La terre s'ouvrit, et il en sortit des étincelles et des flammes, comme d'une fournaise ardente. Ce gouffre, large de douze pieds et d'une immense profondeur, s'étendait l'espace de dix lieues. Sur toute cette lisière, les montagnes se fendirent, les rochers,

[1] Le P. Alexandre Wilthémius, jésuite, a donné la figure et la description de ces deux monuments, dans une dissertation intitulée, *Diptychon Leodiense ex consulari factum episcopale et in illud commentarius*, imprimé à Liége, 1659, in-f°. —S.-M.

[2] Voyez ci-dev. § 37, p. 430 et § 42, p. 438, not. 1.—S.-M.

[3] Il n'y eut en l'an 518 qu'un seul consul, il s'appelait Magnus, et il est totalement inconnu d'ailleurs. —S.-M.

[4] Cette ville, nommée actuellement *Ouskoup*, est située sur le fleuve Vardari, autrefois *Axius*, dans la partie la plus reculée de l'ancienne Macédoine, vers le nord. —S.-M.

les arbres des forêts, les édifices, furent engloutis dans cet abîme, qui ne se referma qu'après plusieurs jours.

XLVII. Dernières actions d'Anastase.

Proc. ædif. l. 3, c. 4. Zon. l. 14, t. 2, p. 57. Cedren. t. 1, p. 362.

L'empereur, âgé de quatre-vingt-sept ans accomplis, avait conservé sa santé et sa force. Il s'occupait alors à enfermer d'une enceinte Mélitène, capitale de la petite Arménie. Cette ville, voisine de l'Euphrate, s'était, ainsi que plusieurs autres, formée d'un camp romain [1]. Auguste avait placé en ce poste une légion, pour garder la frontière de Cappadoce; Trajan y fit bâtir: ce lieu se peupla peu à peu, et devint enfin la principale habitation de la contrée qu'on nommait alors l'Arménie mineure; mais la ville n'avait point encore de murailles. Anastase entreprit cet ouvrage, qui fut interrompu par sa mort, mais achevé dans la suite par Justinien. Une conspiration vraie ou supposée causa la mort de plusieurs officiers du palais : on conjecture

[1] C'est ce que rapporte Procope, *de ædif.* l. 3, c. 4, Μελιτηνὴ μὲν τὸ χωρίον, λεγεὼν δὲ ὁ λόχος ἐπωνομάζετο. Cependant le fait pourrait n'être pas tout-à-fait exact, car Strabon parle plusieurs fois de la Mélitène, comme de l'une des plus célèbres provinces de la Cappadoce. Pline, l. 5, c. 24, semble aussi mentionner Mélitène comme une ville de la Cappadoce, en la plaçant à 74 milles d'un lieu appelé *Pastona*. *Indè*, dit-il, *navigatur Pastonam quinquaginta m. passuum*; *Melitenen Cappadociæ* LXXIV *m. passuum*. Il pourrait se faire qu'elle fût aussi la ville de *Melita*, que le même auteur place, l. 6, c. 3, dans la Cappadoce, non loin de l'Euphrate, dans une position voisine de l'Arménie et qui rappelle tout-à-fait celle de Mélitène, actuellement *Malathiah*. Pline en attribue la fondation à Sémiramis. *Melita à Semiramide condita, haud procul Euphrate.* Il est certain cependant par le témoignage d'Eusèbe, *hist. eccl.* l. 5, c. 5, et de Xiphilin, abréviateur de Dion Cassius, qu'il existait une légion de Mélitène, τάγμα τῶν ἀπὸ Μελιτηνῆς στρατιωτῶν, mais on avait pu placer ces soldats dans une ancienne ville, qui se sera accrue, comme tant d'autres, par leur séjour, sans qu'on doive cependant leur en attribuer l'origine première. On pourrait croire par un passage de Dion Cassius, l. 55, §23, t. 2, p. 795, *ed. Reimar.*, que ce fut la douzième légion dite *fulminante*, τὸ κεραυνοφόρον: il n'en faut pas davantage pour rendre raison de ce que rapporte Procope sur l'origine de cette ville.—S.-M.

que ce n'était qu'un prétexte pour perdre ceux qu'on savait être les plus attachés à la doctrine catholique. Justin et Justinien furent accusés, mis en prison, et coururent un grand risque; mais ils trouvèrent les moyens de se justifier, et furent élargis.

XLVIII. Mort d'Anastase.

Anon. Vales. Marc. chr. Vict. Tun. Evag. l. 3, c. 43. Theoph. p. 141. Conc. t. 4, p. 365. Zon. t. 2, l. 14, p. 57. Anast. p. 56. Jorn. de regn. succ. Theod. Lect. l. 2, c. 37. Cedren. t. 1, p. 362, 363, Manass. p. 61, 62. Joel. p. 172. Cod. Orig. p. 18, 60. Jos. Styl. ap. Assem. Bibl. or. t. 1, p. 282. Pagi ad Bar. Band. Imp. or. t. 1, p. 10, 27. Till. Anast. art. 26.

La Providence les réservait pour réparer les maux qu'Anastase avait causés à l'empire et à l'Église. Ce prince, après un règne de vingt-sept ans et près de trois mois, mourut le 1er de juillet. Sa mort est diversement racontée. Quelques historiens disent simplement qu'il mourut de maladie; d'autres ajoutent que, par punition divine, il tomba en démence quelque temps avant sa mort; mais cet accident n'aurait rien de miraculeux dans un vieillard presque nonagénaire. Selon d'autres, on lui avait prédit qu'il serait tué par le tonnerre. Pour éviter ce malheur, on avait construit, par ses ordres, une voûte souterraine qu'il croyait impénétrable, et l'on avait conduit des canaux de la citerne du palais dans tous les appartements pour éteindre l'incendie. Un grand orage étant survenu, mêlé d'éclairs et de tonnerres effrayants, le prince, abandonné de ses officiers, fut tué d'un coup de foudre, comme il cherchait à gagner sa retraite. Ses obsèques ne furent remarquables que par les insultes du peuple. Il fut inhumé sans aucun appareil auprès de sa femme Ariadne, qui lui avait donné l'empire, pour lequel il n'était pas né, et dont il aurait été l'opprobre, s'il n'eût aboli le chrysargyre. Cette seule action demande grace à la postérité pour une grande partie de ses vices. Quelques auteurs lui donnent quatre-vingt-dix années de vie : suivant l'opinion la plus commune, il était dans sa quatre-vingt-huitième. Lorsque son successeur eut

rendu la paix à l'Église, son nom fut effacé des diptyques; et le pape Nicolas Ier, écrivant à l'empereur Michel III, le met au rang des persécuteurs de la foi avec Néron, Dioclétien et Constance. On dit que sous le règne d'Anastase, en creusant le terrain de l'église de Saint-Ménas, dans la citadelle de Constantinople, on découvrit une grande fosse qui renfermait quantité d'os de géants, et que l'empereur les fit transporter dans le palais.

FIN DU LIVRE TRENTE-NEUVIÈME ET DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SEPTIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE TRENTE-CINQUIÈME.

I. Anthémius, empereur. II. Gouvernement d'Anthémius. III. Sidonius préfet de Rome. IV. Lois d'Anthémius et de Léon. V. Fin de la puissance romaine en Espagne. VI. Causes de la guerre entre Léon et Genséric. VII. Préparatifs de Léon. VIII. Mauvais succès de cette expédition. IX. Suites de la défaite. X. Léon marie sa fille à Zénon. XI. Aspar veut faire périr Zénon. XII. Troubles excités par Pierre le Foulon. XIII. Lois de Léon en faveur de la religion. XIV. Pluies excessives. XV. Brouilleries d'Anthémius et de Ricimer. XVI. Épiphane les réconcilie. XVII. Condamnation d'Arvande. XVIII. Séronatus et Romanus punis de mort. XIX. Euric prend les armes contre l'empire. XX. Caractère de Léon, ministre d'Euric. XXI. Euric défait les Bretons. XXII. Guerre d'Odoacre et des Francs. XXIII. État du royaume des Bourguignons. XXIV. Massacre d'Aspar et d'Ardabure. XXV. Suites de ce massacre. XXVI. Théodoric renvoyé à son père. XXVII. Cendres du Vésuve portées à Constantinople. XXVIII. Olybrius, empereur. XXIX. Glycérius, empereur. XXX. Vidémir vient attaquer l'Italie. XXXI. Théodémir attaque l'Illyrie. XXXII. Théodoric-le-Louche fait la paix avec Zénon. XXXIII. Amorcèse, Sarrasin. XXXIV. Léon donne à son petit-fils la qualité d'Auguste. XXXV. Mort de Léon. XXXVI. Règne de Léon II. XXXVII. Zénon, seul empereur. XXXVIII. Fils et frères de Zénon. XXXIX. Érythréus et Sébastien, préfets du prétoire. XL. Népos, empereur. XLI. Euric attaque l'Auvergne. XLII. Générosité d'Ecdicius. XLIII. Négociations pour la paix. XLIV. L'Auvergne cédée à Euric. XLV. Augustule, empereur. XLVI. Paix avec Genséric. XLVII. Théodoric, roi. XLVIII. Conspiration contre Zénon. XLIX. Zénon s'enfuit en Isaurie. L. Basiliscus, empereur. LI. Odoacre s'empare de l'Italie. LII. Déposition d'Augustule. LIII. Fin de l'empire d'Occident. Page 5

LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

I. Mauvais gouvernement de Basiliscus. II. Il se déclare pour l'hérésie d'Eutychès. III. Embrasement à Constantinople. IV. Zénon défait et assiégé. V. Zénon revient à Constantinople. VI. Mort de Basiliscus. VII. Mort d'Harmatius. VIII. Conduite de Zénon rétabli. IX. Hunéric succède à Genséric. X. Députation d'Odoacre et de Népos à Zénon. XI. Mouvements de Théodoric-le-louche. XII. Mort d'Héraclius. XIII. Zénon a recours à Théodoric l'Amale. XIV. Trahison de Zénon. XV. Les deux Théodorics se réunissent. XVI. Députation des deux Théodorics à Zénon. XVII. Lâcheté de Zénon. XVIII. Paix avec Théodoric-le-louche. XIX. Ravage de l'Amale. XX. Révolte de Marcien. XXI. Théodoric-le-louche marche vers Constantinople. XXII. Guerre de Théodoric l'Amale. XXIII. Négociation de Zénon avec Théodoric l'Amale. XXIV. Ruse de Sidimont pour rendre Théodoric l'Amale maître de Dyrrachium. XXV. Théodoric l'Amale s'en empare. XXVI. Sébastien général. XXVII. Conférence de Théodoric l'Amale et d'Adamantius. XXVIII. Sabinianus défait l'arrière-garde de Théodoric. XXIX. Ambassades réciproques de Zénon et d'Hunéric. XXX. Tremblements de terre. XXXI. Nouveaux sujets de brouilleries avec Théodoric-le-louche. XXXII. Zénon se prépare à lui faire la guerre. XXXIII. Découverte des intelligences que Théodoric-le-louche entretenait dans Constantinople. XXXIV. Mort de Théodoric-le-louche. XXXV. Zénon trouble l'église. XXXVI. Pierre le Foulon à Antioche. XXXVII. Pierre Mongus à Alexandrie. XXXVIII. Hénotique de Zénon. XXXIX. Excommunication d'Acacius. XL. Illus séduit par Pamprépius. XLI. Vérina veut faire périr Illus. XLII. Même dessein d'Ariadne. XLIII. Léonce prend le titre d'empereur. XLIV. Succès d'Illus et de Léonce. XLV. Défaite d'Illus. XLVI. Mort d'Illus et de Léonce. XLVII. Théodoric défait les Bulgares. XLVIII. Mort de Syagrius. XLIX. Révolte des Samaritains. L. Autre révolte sous Anastase. Page 83

LIVRE TRENTE-SEPTIÈME.

I. Théodoric reprend les armes contre Zénon. II. Zénon lui abandonne l'Italie. III. Nature de cette donation. IV. Odoacre défait les Ruges. V. Théodoric part pour l'Italie. VI. Digression à l'histoire de l'empire. VII. Marche de Théodoric. VIII. Odoacre défait près du fleuve Sontius. IX. Bataille de Vérone. X. Suites de cette bataille. XI. Ravages de la Ligurie. XII. Bataille de l'Adda. XIII. Siége de

Ravenne. XIV. Exploits de Théodoric pendant le siége. XV. Mort d'Odoacre. XVI. Fondation du royaume des Ostrogoths en Italie. XVII. Portrait de Théodoric. XVIII. Son gouvernement. XIX. Administration de la justice. XX. Il répare les maux de la Ligurie. XXI. Théodoric reçoit d'Anastase le titre de roi. XXII. Réparation de Rome et des autres villes. XXIII. Alliances de Théodoric. XXIV. Amalasonte épouse Eutharic. XXV. Politique de Théodoric à l'égard des princes étrangers. XXVI. Tutelle d'Amalaric. XXVII. Autres guerres de Théodoric. XXVIII. Conduite de Théodoric à l'égard de la religion. XXIX. Il honore les évêques. XXX. Il fait cesser le schisme dans Rome. XXXI. Favoris, généraux, ministres de Théodoric. Artémidore. XXXII. Festus Niger. XXXIII. Libérius. XXXIV. Tolonic. XXXV. Cassiodore. XXXVI. Sévétianus conspire en faveur de l'idolâtrie. XXXVII. Cruautés de Zénon. XXXVIII. Mort de Zénon. Page 150

LIVRE TRENTE-HUITIÈME.

I. Anastase empereur. II. Caractère d'Anastase. III. Marinus son ministre. IV. Bonnes qualités d'Anastase. V. Mariage et parenté d'Anastase. VI. Ses lois. VII. Les Isauriens chassés de Constantinople. VIII. Ils prennent les armes. IX. Bataille de Cotyée. X. Sédition à Constantinople. XI. Défaite des Isauriens. XII. Opiniâtreté des Isauriens. XIII. Anastase se déclare contre les catholiques. XIV. Mauvais desseins contre Euphémius. XV. Il est déposé et exilé. XVI. Anastase restreint l'autorité des préfets du prétoire. XVII. Fin de la guerre des Isauriens. XVIII. Punition des Isauriens. XIX. Aventures de Justin. XX. Sédition à Constantinople. XXI. Courses des Sarrasins. XXII. Aristus défait par les Bulgares. XXIII. Tremblement de terre. XXIV. Famine et peste en Orient. XXV. Massacre dans le cirque. XXVI. Abolition du chrysargyre, de la vénalité des charges et des combats d'hommes contre les bêtes. XXVII. Courses des Bulgares et des Sarrasins. XXVIII. Commencement de la guerre de Perse. XXIX. Guerre de Pérosès contre les Hephthalites. XXX. Perfidie de Pérosès. XXXI. Sa défaite et sa mort. —[XXXII. État de l'Arménie sous le règne de Pérosès. XXXIII. Déposition du patriarche Gioud. XXXIV. Progrès du nestorianisme en Perse et en Arménie. XXXV. Histoire de Vahan le mamigonien. XXXVI. Révolte de l'Ibérie. XXXVII. Défection des Arméniens. XXXVIII. Les Perses abandonnent l'Arménie. XXXIX. Sahag et Vahan chefs des rebelles. XL. Nouvelle défaite des Perses. XLI. Bataille de Nersehabad. XLII. Vahan marche au secours des Ibériens. XLIII. Mort de Sahag et défaite des Arméniens. XLIV. Vahan poursuivi par les Perses. XLV. Retraite des Perses. XLVI. Nouvelle fuite de Vahan. XLVII. Vahan se retire dans l'Arménie

romaine. XLVIII. Conquête de l'Ibérie par les Perses. XLIX. Le général Schahpour continue la guerre d'Arménie. L. Succès de Vahan. LI. Les Perses abandonnent l'Arménie après la mort de Pérosès. LII. Balasch succède à Pérosès. LIII. Balasch s'occupe de pacifier l'Arménie. LIV. Les Perses négocient avec Vahan. LV. Vahan traite avec les Perses. LVI. Révolte de Zareh frère de Balasch. LVII. Vahan se rend à la cour de Perse. LVIII. Vahan nommé marzban d'Arménie. LIX. Triste état de la Perse sous Balasch. LX. Balasch est détrôné.]—LXI. Cabad roi de Perse. —[LXII. Hérésie de Mazdak. LXIII. Cabad envoie une ambassade à Constantinople. LXIV. Il fait périr son ministre Soufaray. LXV. Révolte des Arméniens et de plusieurs autres peuples.]— LXVI. Cabad détrôné. LXVII. Ses aventures. LXVIII. Cabad rétabli. — [LXIX. Puissance de Mazdak. LXX. Sa doctrine se répand dans l'empire.]—LXXI. Cabad commence la guerre contre les Romains. LXXII. Jacques le solitaire. LXXIII. Siége d'Amid. LXXIV. Divers combats entre les Perses et les Romains. LXXV. Continuation du siége d'Amid. LXXVI. Prise d'Amid. LXXVII. Anastase envoie une armée contre les Perses. LXXVIII. Premières actions en Mésopotamie. LXXIX. Succès des Perses. LXXX. Ravages des Arabes. LXXXI. Entreprise de Cabad sur Constantine. LXXXII. Diverses tentatives sur Édesse. LXXXIII. Anastase envoie une nouvelle armée. LXXXIV. Amid assiégée par les Romains. LXXXV. Suite du siége d'Amid. LXXXVI. Négociations pour la paix. LXXXVII. Conclusion de la paix. LXXXVIII. Conduite d'Anastase à l'égard d'Amid. LXXXIX. Nouveaux désastres de la Mésopotamie. XC. Réparation de plusieurs villes. Page 219

LIVRE TRENTE-NEUVIÈME.

I. Guerre en Pannonie. II. Défaite de Sabinianus. III. Statue d'Anastase. IV. Nouvelles brouilleries avec les Perses. V. Renouvellement de la paix. VI. Sédition à Antioche. VII. Imposture punie. VIII. Anastase fait bâtir la longue muraille. IX. Conversion des Immirènes. X. Anastase refuse la possession du détroit de Derbend. XI. Ravages de l'Italie. XII. Consulat de Clovis. XIII. Ordinations regardées comme des punitions. XIV. Hérules défaits par les Lombards. XV. Anastase reçoit les Hérules dans l'empire. XVI. Sédition contre Marinus. XVII. Premier exemple d'une guerre entreprise pour la défense de la foi. XVIII. Conduite d'Anastase au sujet de la religion jusqu'à la guerre de Perse. XIX. La persécution se renouvelle après la guerre de Perse. XX. Sévère et ses moines excitent de grands troubles. XXI. Exil et déposition de Macédonius. XXII. Timothée succède à Macédonius. XXIII. Furieuse sédition à Constan-

tinople. XXIV. Suites de cette sédition. XXV. Flavien chassé d'Antioche. XXVI. Eutychiens confondus par Alamondare. XXVII. Troubles à Jérusalem. XXVIII. Commencement de la guerre de Vitalien. XXIX. Hypatius vaincu. XXX. Cyrille surpris. XXXI. Anastase feint de vouloir rendre la paix à l'Église. XXXII. Vitalien approche de Constantinople. XXXIII. Invention de Proclus. XXXIV. Combat naval. XXXV. Miroirs ardents de Proclus. XXXVI. Paix avec Vitalien. XXXVII. Anastase élude ses promesses. XXXVIII. Il recommence à persécuter les catholiques. XXXIX. Mort d'Ariadne. — [XL. Irruption des Huns dans l'Orient. XLI. Ils ravagent l'Arménie.] — XLII. Sigismond roi des Bourguignons, officier de l'empire. XLIII. Liberté d'un évêque. XLIV. Sédition d'Alexandrie. XLV. Irruption des Barbares. XLVI. Horrible tremblement de terre en Dardanie. XLVII. Dernières actions d'Anastase. XLVIII. Mort d'Anastase. Page 383

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.